

*La Délivrance du Vampire*

*JR Ward*



*La Confrérie de la Dague Noire*

*IX*

# LA CONFRÉRIE DE LA DAGUE NOIRE

Tome 9

## LA DÉLIVRANCE DU VAMPIRE

(*Lover UNLEASHED* de J. R. Ward)

À Caldwell, dans l'État de New-York, la **Confrérie de la Dague Noire** est toujours en guerre contre la Lessening Société, dont les nouvelles recrues se multiplient.

La Confrérie s'apprête à faire appel à un chirurgien orthopédique humain pour sauver Payne, la sœur de Viszs. Enragé contre leur mère, la Vierge Scribe, pour lui avoir caché l'existence de sa jumelle, le vampire est rattrapé par ses anciens fantômes, ce qui met son union avec Jane en péril.

D'anciens soldats du Bloodletter quittent le Vieux Pays pour émigrer à Caldwell. Où ils comptent bien se tailler un royaume.

Dans le monde humain, l'inspecteur José de la Cruz cherche un serial killer.

**Payne**, la sœur de Viszs, possède la même aura sombre et sensuelle que son jumeau. Guerrière aux instincts sanguinaires, elle a été emprisonnée durant des siècles par leur mère, la Vierge Scribe suite à l'assassinat du Bloodletter. Elle réussit à quitter le Sanctuaire suite à une terrible blessure à la moelle épinière qui la laisse paralysée...

**Manuel Manello** est humain. Médecin orthopédique, il dirige le service de chirurgie de l'hôpital Saint Francis où Jane travaillait autrefois. Quand il est conduit au manoir de la Confrérie pour opérer une femelle vampire, il ne reste pas indifférent à son physique exceptionnel et à sa souffrance.

Suite à un lavage de cerveau, Manny perd tous ses repaires et croit sombrer dans la folie... Avant d'être rappelé auprès de sa patiente. Il l'aime, tout en étant conscient que rien ne sera jamais possible entre eux.

**Les habitants du manoir de la Confrérie** : Les Frères ( Kohler, Rhage, Zadiste et Fhurie, Viszs, Butch, et Tohrment) ; les shellanes des guerriers : Beth, Mary, Bella, Cormia, Jane et Marissa ; Les soldats, Qhuinn, Blaylock, John et sa shellane, Xhex ; Rehvenge, le roi sympathique, et sa shellane, Ehlena ; Saxton, le cousin de Qhuinn ; et Fritz, le vieux doggen.

**Autres personnages** : La bande de bâtards, dont Xcor, Throe et Zypher.

**Au poste de police de Caldwell** : L'inspecteur, José de la Cruz, et son nouveau coéquipier, Thomas Del Vecchio.

## **LEXIQUE DES TERMES ET DES NOMS PROPRES**

**Ahstrux nohtrum** : En Langage Ancien, garde du corps d'une personne d'importance avec « permis de tuer ».

**Ahvenge** : Vengeance, généralement menée par un mâle au profit d'une femelle

**Appel** : Période de fertilité des vampires femelles (durée moyenne deux jours), accompagnée d'intenses pulsions sexuelles. En règle générale, l'appel survient environ cinq ans après la transition, puis une fois tous les dix ans. Tous les mâles sont réceptifs à proximité d'une femelle pendant cette période, qui peut engendrer des conflits et des combats, si la femelle n'a pas de compagnon attiré.

**Au-delà** : dimension intemporelle où les morts retrouvent leurs êtres chers et passent l'éternité.

**Aumahne** : Tante.

**Chrih** : Symbole de mort honorable en Langage Ancien.

**Cohntehst** : Défi lancé par un mâle à un autre et réglé par les armes pour posséder une femelle.

**Confrérie de la Dague Noire** : Guerriers vampires chargés de protéger leur race contre la *Lessening* Société. Des unions sélectives leur ont conféré une force physique et mentale hors du commun, ainsi que des capacités de guérison rapide. Les membres sont admis dans la Confrérie par cooptation. Agressifs, indépendants et secrets par nature, les Frères vivent à l'écart et entretiennent peu de contacts avec les autres, sauf quand ils doivent se nourrir. Ils font l'objet de nombreuses légendes et d'une vénération dans la société des vampires. Seules de très graves blessures peuvent leur ôter la vie.

**Dhunhd** : Enfer

**Doggen** : Serviteur d'une espèce vampire particulière, qui obéit à des pratiques anciennes et suit un code d'habillement et de conduite extrêmement formel. Les *doggens* peuvent s'exposer à la lumière du jour, mais vieillissent relativement vite. Leur espérance de vie est d'environ cinq cents ans.

**Ehros** : Éluë entraînée aux pratiques sexuelles.

**Élués** : Vampires femelles au service de la Vierge Scribe. Elles ont un haut statut social, mais une orientation plus spirituelle que temporelle. Elles ont peu d'interaction avec la population civile, ou les mâles en général, mais peuvent s'unir à des Frères pour assurer leur descendance. Elles possèdent des capacités de divination. Dans le passé, elles avaient pour mission de satisfaire les besoins (sang ou sexe) des membres célibataires de la Confrérie, mais cette pratique est tombée en désuétude.

**Esclave de sang** : Vampire mâle ou femelle assujetti à un autre vampire pour ses besoins en sang. Tombée en désuétude, cette pratique n'a cependant pas été proscrite.

**Exhile dhoble** : Le second jumeau, ou « le maudit » en Langage Ancien.

**Fakata** : Tenue de cérémonie pour l'Autre Côté, sorte de pyjama de soie blanche.

**Ghardien** : Tuteur, avec différents degrés d'autorité. Le plus puissant est celui d'une *sehcluse*.

**Glymera** : Cœur de l'aristocratie, ensemble des membres du plus haut rang.

**Hellren** : Vampire mâle dans un couple. Un mâle peut avoir plusieurs compagnes.

**Leahdyre** : Personne de pouvoir et d'influence sur un groupe.

**Leelane** : Terme affectueux signifiant « chérie ».

**Lheage** : Terme de respect dans un couple aux pratiques sexuelles particulières, utilisé par la soumise envers son maître.

**Lhenihan** : Bête mythique renommée pour ses prouesses sexuelle ; mot passé dans l'argot moderne du monde vampire pour désigner un mâle au sexe de proportion exceptionnelle, et d'une endurance à toute épreuve.) .

**Lessening Société** : Organisation de tueurs à la solde de l'Omega. Ses membres sont les *lessers*.

**Lesser** : Membre de la *Lessening* Société. Ex-humain qui a vendu son âme à l'Omega, et cherche à exterminer les vampires. Seul un coup de poignard en pleine poitrine le fait disparaître. Il est impuissant et n'a nul besoin de s'alimenter ni de boire. Avec le temps, il perd sa pigmentation (cheveux, peau, iris). Il dégage une odeur de talc très caractéristique. Un *lesser* conserve dans une jarre de céramique le cœur qui lui a été ôté. Son sang devient celui de son maître, noir et huileux.

**Lys** : Outil de torture pour énucléation.

**Mahman** : Mère, terme d'affection.

**Mhis** : Brouillard né d'un champ d'illusion destiné à protéger un territoire physiquement délimité.

**Nalum** ou **Nalla** : bien-aimé(e).

**Newling** : Vierge.

**Omega**: Force mystique et malveillante cherchant à exterminer l'espèce des vampires par rancune contre la Vierge Scribe, sa sœur. Il existe dans une dimension intemporelle, le *Dhunhd*, et jouit de pouvoirs extrêmement puissants, mais pas de celui de création.

**Phearsom** : Terme faisant référence à la puissance des organes sexuels d'un mâle. La traduction littérale donnerait quelque chose du genre « capable de séduire une femelle. »

**Première famille** : Roi et reine des vampires, ainsi que leur descendance éventuelle.

**Princeps** : Noble. Le plus haut rang de l'aristocratie, après la Première Famille et les Élués. Titre obtenu uniquement héréditaire, qui ne peut être conféré.

**Pyrocant** : Personne qui provoque une faiblesse ou un risque chez un mâle. Il peut s'agir d'une faiblesse interne, une addiction par exemple, ou externe, comme un(e) amant(e).

**Rahlman** : Sauveur.

**Rhyte** : Forme d'expiation d'une faute accordée par un offenseur permettant à un offensé de laver son honneur. Lorsqu'il est accepté, l'offensé choisit l'arme et frappe l'offenseur, qui ne se défend pas.

**Sehclusion** : Statut conféré par le roi à une femelle à la requête de sa famille qui la place sous la tutelle exclusive de son *ghardien*, en général le mâle le plus âgé de la maison. Le tuteur a toute autorité pour déterminer le mode de vie de la *sehcluse*, sa liberté et ses interactions avec le monde extérieur.

**Shellane** : Vampire femelle d'un couple. En règle générale, elle n'a qu'un seul compagnon, en raison du caractère extrêmement possessif des vampires mâles.

**Sympathe** : Espèce particulière parmi les vampires qui se caractérise entre autres par l'aptitude et le goût de manipuler les émotions d'autrui pour en obtenir l'énergie. Au cours des siècles, ils ont été rejetés et même parfois massacrés par les autres vampires. Ils sont en voie d'extinction.

**Thideh** : Prière du soir à la Vierge Scribes, l'un des rituels chez les Élues au Sanctuaire.

**Trahyner** : Terme de respect mutuel et d'affection entre mâles. Littéralement « ami très cher ».

**La Tombe** : Caveau sacré de la Confrérie de la Dague Noire, utilisé pour les cérémonies et le stockage des jarres de céramique récupérées sur les *lessers* éliminés. S'y déroulent en particulier les initiations, les passages vers l'Au-delà et diverses mesures disciplinaires. L'accès à la Tombe est réservé aux membres de la Confrérie, à la Vierge Scribe et aux futurs initiés.

**Transition** : Moment critique où un vampire mâle ou femelle devient adulte, (vers vingt-cinq ans) et acquiert ses caractéristiques raciales. C'est la première fois où se pratique un échange de sang entre vampires. Certains n'y survivent pas, notamment les mâles. Avant leur transition, les mâles *pré-trans* n'ont aucune force physique, ni de maturité sexuelle et sont incapables de se dématérialiser.

**Vampire** : Membre d'une race distincte, avec des caractéristiques génétiques qui ne s'obtiennent en aucun cas par morsure ou autre. Après leur transition, les vampires ne peuvent plus s'exposer à la lumière du jour et doivent boire du sang à intervalles réguliers sur un vampire du sexe opposé. Le sang humain n'a sur eux qu'un effet à très court terme. Ils peuvent se dématérialiser à volonté, mais dans certaines conditions. Ils ont la faculté d'effacer les souvenirs récents des humains. Leur espérance de vie est d'environ mille ans. Parfois, un vampire se reproduit avec un humain, et un sang-mêlé ne subit pas forcément la transition.

**Vierge Scribe** : Force mystique œuvrant comme conseiller du roi, gardienne des archives vampires et pourvoyeuse de privilèges. Existe dans une dimension intemporelle, l'Autre Côté, entourée des Élues. Ses pouvoirs sont immenses. Elle est capable d'un unique acte de création, et a ainsi conféré aux vampires leur existence et privilèges. D'où sa guerre avec l'Omega, son frère.

**Wahlker** : Survivant(e).

# LA DÉLIVRANCE DU VAMPIRE

(*Lover UNLEASHED de J. R. Ward*)

## Prologue

*En 1761, au Vieux Pays*

Cinq ans après sa transition, Xcor assista au meurtre de son père.

Il fut même aux premières loges. Malgré ça, il ne comprit jamais vraiment ce qui s'était passé.

La nuit avait commencé normalement, comme toutes les autres. L'obscurité était tombée sur la forêt, un territoire étendu et sauvage où les grottes étaient nombreuses. Le ciel était nuageux, ce qui permettait à Xcor et aux autres cavaliers avec lesquels il se trouvait, de se déplacer sans craindre d'être dénoncés par le clair de lune. Ils étaient six soldats. Six puissants guerriers. Il y avait Throe, Zypher, trois cousins, et Xcor. Il y avait aussi son père.

*Le Bloodletter.*

Autrefois, son père avait fait partie de la Confrérie de la Dague Noire.

Ce qui les avait réunis ce soir, une fois de plus, était l'appel à la curée. Comme toujours, à la nuit tombée, le groupe partait chasser les *lessers*— ces assassins sans âme, ces armes que l'Oméga utilisait pour massacrer la race des vampires. En général, Xcor et les autres débusquaient leurs proies. Le plus souvent.

Mais les sept mâles ne faisaient pas partie de la Confrérie.

Contrairement à ce groupe secret de guerriers encensés, la bande menée par le *Bloodletter* n'était qu'une meute de mercenaires. Aucune cérémonie pour y entrer. Aucune reconnaissance de la part de la population civile. Aucune récompense. La plupart d'entre eux avaient du sang noble, mais tous avaient été reniés par leurs familles. Soit à cause d'une tare physique, soit parce qu'ils étaient nés en dehors des liens sacrés d'une union officielle.

Des bâtards.

Du coup, tous n'étaient rien de mieux que de la chair à canon au milieu de cette guerre éternelle contre les *lessers* pour la survie de l'espèce.

N'importe. Ils étaient malgré ça l'élite des soldats— les plus vicieux, les plus puissants, les plus forts. Ceux qui avaient fait, encore et encore, leurs preuves

auprès du maître le plus exigeant qui soit parmi la race : Le père de Xcor. Choisis scrupuleusement, un par un, par un tel instructeur, les sept mâles réunis formaient une arme mortelle contre l'ennemi des vampires. Ni soumis à un code moral, ni restreints par des règles édictées par la société vampire, ils n'étaient bons qu'à tuer. Qu'à massacrer leurs proies— qu'il s'agisse de *lessers*, d'humains, d'animaux, ou d'autres créatures maléfiques.

Lorsque le groupe des bâtards apparaissait quelque part, le sang coulait.

En entrant dans la meute du *Bloodletter*, chacun d'entre eux avait cependant prêté un serment. Et un seul. Celui de reconnaître le *Bloodletter* comme leur seigneur et maître. Le seul dont ils acceptaient les ordres. Où le maître allait, les soldats suivaient. Sans discuter. C'était un code éthique bien plus simple à comprendre que celui élaboré par la Confrérie de la Dague Noire.

D'ailleurs, même si Xcor avait eu le sang assez noble pour présenter sa candidature, il n'aurait pas été intéressé. Pourquoi devenir un Frère ? Il se fichait bien de la gloire. Une sensation fugace qui comptait peu par rapport à la jouissance infinie que procurait le meurtre. Xcor préférait nettement tourner le dos aux traditions désuètes et aux rituels inutiles de ceux qui arboraient leurs dagues noires comme un talisman.

De l'avis de Xcor, toute arme létale était bonne à utiliser.

Son père le pensait aussi.

Tout à coup, le claquement retentissant des fers des chevaux ralentit, puis se tut. Et les guerriers sortirent de la forêt, émergeant des chênes et des buissons. De la fumée émanant d'âtres domestiques flottait dans la brise nocturne, mais il n'y avait aucun autre signe de l'existence du hameau que le groupe recherchait. Du moins... jusqu'à ce qu'ils tombent dessus. Un peu plus haut, au flanc de la falaise abrupte, se trouvait un château fortifié, perché comme un aigle sur son aire. Il semblait construit à même la pierre, avec des fondations solidement implantées dans le roc.

Les humains guerroyaient toujours entre eux.

Quelle plaie !

Pourtant, la construction du château était remarquable. Et Xcor pensa que, s'il cherchait un jour à s'installer, il pourrait sans doute revenir ici, massacrer les propriétaires actuels, et utiliser une telle place forte de façon bien plus intelligente et utile que pour plastronner vis-à-vis des voisins.

— On va au village, ordonna son père. Pour participer à la fête.

D'après leurs informations, il y avait des *lessers*. Ces bêtes pâles et malfaisantes s'étaient mélangées aux villageois qui labouraient leurs lopins de

terre, près des maisonnettes nichées à l'abri du château. C'était d'ailleurs le mode de recrutement habituel de la Société : S'infiltrer dans un village ; enrôler un par un les hommes alentour ; massacrer ou vendre comme esclaves les femmes et enfants ; s'approprier les armes et les chevaux ; puis avancer jusqu'au bourg suivant, pour répéter l'opération.

Au fond, Xcor ne pouvait qu'approuver cette technique de leurs ennemis. Dès qu'un combat était terminé, lui-même prenait toujours le temps de vérifier ce qu'il pouvait récupérer comme équipement et valeurs avant de se lancer dans la bataille suivante. Nuit après nuit, le *Bloodletter* et ses soldats traçaient leur voie à travers le vaste territoire que les humains appelaient l'Angleterre. Lorsqu'ils arriveraient aux frontières maritimes de l'Écosse, ils reviendraient sur leurs pas, vers le sud, passant à travers les mers jusqu'à la pointe extrême de la botte italienne. Avant de faire demi-tour, via un autre chemin. Ils avaient des milliers et des milliers de lieues de territoire qui les attendaient. De quoi occuper toute une vie. Même pour un vampire.

— Nous laisserons nos provisions ici, annonça Xcor, en désignant le tronc épais d'un arbre énorme qui s'était abattu en travers de la rivière.

Pendant que s'effectuait le dépôt de leurs modestes ressources, ils n'entendirent aucun autre bruit que le craquement de leurs vêtements de cuir, ou le hennissement étouffé d'un de leurs chevaux. Quand tout fut bien enfoui contre le flanc du chêne abattu, les soldats remontèrent, et reprirent le contrôle de leurs ombrageux destriers. En fait, aux yeux de Scor, son cheval était son seul véritable trésor, en plus des armes qu'il possédait. Xcor ne voyait aucune utilité aux objets d'art ou de confort. Ce n'étaient que des poids morts, qui risquaient de retarder un combattant, et donc de le faire tuer. Mais un cheval puissant ou une arme aiguisée ? Voilà des trésors sans prix.

Alors que les sept cavaliers avançaient vers le village, ils ne firent aucun effort pour étouffer le bruit tonitruant des fers de leurs chevaux. Cependant, ils ne poussèrent pas davantage de cri de guerre— une perte d'énergie. Comme si leurs ennemis avaient besoin d'une telle invitation pour sortir et les accueillir.

En guise de bienvenue, un ou deux humains émergèrent au seuil de leur chaumière, avant de reculer vivement pour se barricader chez eux. Xcor les ignora. Au contraire, il examina de près les bâtisses plus importantes réunies en carré auprès des entrepôts fortifiés. Il cherchait des silhouettes bipèdes, de pâles fantômes qui puaien autant qu'un cadavre enrobé de mélasse.

Son père, qui se trouvait à ses côtés, eut un sourire vicieux.



— Après la bataille, dit le mâle en ricanant, peut-être aurons-nous le temps de savourer les fruits pulpeux de ce jardin.

— Peut-être, marmonna Xcor tandis que son étalon encensait de la tête.

En vérité, il n'était pas très intéressé par la fornication avec les humains— ni pour violer leurs femelles, ni pour forcer leurs mâle à se soumettre. Mais son géniteur n'avait pas l'habitude de se refuser le moindre plaisir.

En levant la main pour indiquer au groupe les directions à suivre, Xcor envoya trois soldats sur la gauche, vers un petit bâtiment dont le toit était surmonté d'une croix. Lui et les autres prendraient à gauche. Quant à son père, il ferait ce qu'il voudrait. Comme d'habitude.

Les cavaliers obligèrent leurs destriers à passer au pas, utilisant pour se faire toute la force de leurs bras épais. Xcor avait l'habitude de gagner ce genre de bras-de-fer avec sa bête. Il resta solidement planté sur sa selle. Ses yeux attentifs fouillaient les ombres que provoquait le clair de lune. Il crut voir—

Un groupe de *lessers* lourdement armés jaillit de derrière l'ancre du forgeron.

— Ils sont cinq, gronda Zypher. C'est une nuit bénie.

— Trois, corrigea Xcor. Les deux derniers sont des humains. Mais qu'importe, ce sera tout aussi bon de les tuer.

— Lesquels veux-tu garder, monseigneur ? Demanda à Xcor son frère d'armes, avec un respect qui avait été gagné sur le champ de bataille, et non obtenu par un simple droit de naissance.

— Les deux humains, répondit Xcor en portant son poids en avant, se préparant déjà à l'accélération de son étalon. S'il y a d'autres *lessers* aux environs, voilà qui devrait les faire sortir de leur trou.

Quand le puissant cheval se lança au galop, Xcor eut un sourire en voyant que les *lessers* en cottes de mailles se mettaient en position de combat, armes levées. Mais jamais les humains ne seraient aussi courageux. Bien que ces deux-là semblent prêts à en découdre, il était probable qu'ils tourneraient les talons et s'enfuiraient en voyant les longues canines de leurs assaillants, filant aussi vite qu'un boulet émergeant d'un canon.

C'est pourquoi le soldat plongea à droite, sans interrompre le galop de sa monture. En passant derrière la chaumière du maréchal-ferrant, il lâcha les rênes et sauta du dos de son cheval. L'étalon était une bête sauvage, mais il avait appris à obéir à son maître. Il attendrait un peu plus loin—

Une humaine jaillit soudain de la porte arrière, dans une chemise de nuit blanche qui brillait comme une cible dans la nuit. Elle trébucha, et s'écroula dans la boue. Puis elle aperçut Xcor, et se figea, terrorisée.

C'était une réaction compréhensible, bien sûr. Il faisait deux fois sa taille et son poids, sinon trois. Et il n'était pas franchement en vêtements de nuit, comme elle. Il était manifeste que Xcor était un guerrier, un pilleur, et un assassin. La femelle leva la main et la porta à son cou. Avec ce mouvement, Xcor capta son odeur. Il renifla l'air de la nuit. Hmm... Peut-être allait-il rejoindre l'avis de son père, et savourer les fruits...

Il n'avait pas plutôt évoqué cette idée qu'il poussa un grondement féroce, et la femelle réagit aussitôt. Galvanisée par la panique, elle se releva, et se mit à courir, droit devant elle. Sa fuite éveilla le prédateur en lui. Une soif dévorante lui perfora les tripes, et Xcor se souvint qu'il y avait des semaines qu'il n'avait pas pris la veine d'une femelle de son espèce. Bien sûr, cette fille était humaine, mais pour cette nuit, elle ferait l'affaire.

Malheureusement, il n'avait pas le temps d'une telle distraction pour le moment. Et puis, il était bien certain que son père la récupérait le premier après la bataille. Aussi, si Xcor voulait se payer une pinte de sang énergisant, quelle importance qu'il prenne cette humaine ou une autre.

Tourna le dos à la fugitive, il planta ses pieds dans le sol de terre battue, et sortit son arme de prédilection. S'il utilisait parfois des dagues, il leur préférait sa faux, dont il avait modifié et allongé la poignée, et qu'il gardait toujours sur lui, dans un harnais, accroché dans le dos. Il était devenu un véritable expert dans le maniement du poids de cette arme inhabituelle. Il sourit, en examinant la lame courbe et acérée qui sifflait vicieusement dans le vent, prête à découper les deux poissons gras qui s'apprêtaient à filer—

*Ah... bon sang, qu'il était agréable d'avoir raison !*

Il y eut au milieu de la mêlée une lumière éclatante, et un son sonore. Aussitôt, les deux humains poussèrent un hurlement d'effroi, et cherchèrent à s'enfuir derrière la forge comme s'ils étaient poursuivis par tous les démons de l'enfer.

Mais c'était une erreur de leur part. Parce qu'un autre démon les attendait.

Xcor ne poussa pas un cri, ni un juron, ni même un grognement. Il se mit à courir, en levant sa faux. Tandis que ses membres puissants lui faisaient avaler la distance, il tenait devant lui son arme à deux mains. Dès qu'ils l'aperçurent, les deux humains se figèrent en pleine course, agitant les bras pour ne pas perdre l'équilibre, comme des canards affolés atterrissant sur l'eau d'une mare.

Et soudain, le temps sembla passer au ralenti. Xcor leur tomba dessus, et balança son arme en un cercle mortel, au niveau de leurs cous.

Les deux têtes se détachèrent comme une seule, et tombèrent parfaitement découpées, avec une expression de surprise horrifiée encore plaquée sur leurs visages. Lorsqu'elles roulèrent au sol, du sang jaillit des corps tronqués et éclaboussa la poitrine de Xcor. Puis les deux masses décapitées s'écroulèrent lentement avec une grâce liquide. Et atterrirent sur le sol en un amas de membres.

Cette fois, Xcor hurla.

Il pivota sur lui-même, planta ses bottes de cuir dans la boue, prit une profonde inspiration, et la relâcha dans un hurlement rauque tout en balançant sa faux devant lui. Il avait la sensation que la lame sanglante avait encore faim d'autres proies. Bien sûr, ces premières n'étaient que des humains, mais la jouissance qui suivait leur meurtre était bien meilleure pour Xcor qu'un orgasme. Cette sensation de puissance qu'il éprouvait en prenant la vie, ne laissant derrière lui que des cadavres, le secouait d'excitation.

Il siffla entre ses dents pour rappeler son étalon, qui accourut au galop. D'un seul bond, il remonta sur sa selle, et garda sa lame dans la main droite tout en récupérant les rênes de la gauche. Il éperonna sa bête, et la lança à pleine vitesse, vers le bas d'un chemin de terre étroit et obscur qui fonçait vers le gros de la bataille.

Ses compagnons étaient en plein combat. Le chaos était total. Au milieu des claquements d'épées et des hurlements de douleurs, les bâtards massacraient leurs proies. Et comme Xcor l'avait prédit, tous les *lessers* avoisinant se précipitaient vers le bruit de la bataille, montés sur des destriers de guerre, et prêts à défendre leur territoire.

Xcor s'attaqua aux premiers ennemis qu'il rencontra. Accrochant ses rênes au pommeau de sa selle, il releva sa faux et jeta son étalon à l'assaut. La bête, aussi enragée que son maître, avait les dents découvertes. La scène était inondée de sang noir, et les morceaux de cadavres s'entassaient, mais ni Xcor ni ses compagnons ne furent mis à bas alors qu'ils décimaient le troupeau des *lessers* comme une seule et unique entité.

Au moment où Xcor se débarrassait d'un autre égorgé, le coupant en deux à la taille, il réalisa être véritablement né pour ça. Pour tuer. Pour être, durant son temps sur la terre, le meilleur et le plus efficace des assassins. Il était un exterminateur, et non pas un défenseur.

Ce n'était pas pour la race qu'il se battait... mais pour lui-même.

Tout fut terminé bien trop vite. La brise nocturne tourbillonna une dernière fois autour des cadavres de *lessers* entassés sur le sol, baignant dans les flaques

huileuses de leur sang noir. Xcor examina son groupe. Il y avait eu quelques blessures, mais rien de grave. Throe avait une entaille béante à l'épaule, manifestement provoquée par un coup d'épée. Zypher boitait et du sang rouge dégoulinait de sa cuisse jusque dans sa botte. Mais aucun des deux soldats n'en était le moins du monde ralenti.

Xcor arrêta son cheval, en descendit, et rangea sa faux dans son harnais. Puis il sortit sa dague d'acier, et se mit à poignarder les égorgeurs à terre. Il détestait cette tâche ennuyeuse de renvoyer les ennemis à leur créateur. Il aurait préféré continuer à combattre, et non pas—

Un hurlement strident lui fit tourner la tête. C'était la femelle en chemise de nuit qu'il avait aperçue un peu plus tôt. Elle courait sur le chemin de terre, son corps pâle clairement visible. Manifestement, elle venait de se faire débusquer. Et elle se sauvait. Derrière elle, il y avait le *Bloodletter* sur son cheval. Le corps massif du mâle était penché en avant, et il la rattrapait. En vérité, elle n'avait jamais eu la moindre chance. En arrivant à côté d'elle, le guerrier se pencha sur sa selle, l'attrapa d'un geste vif, et la jeta sur ses genoux.

Le *Bloodletter* ne s'arrêta pas. Ne ralentit même pas. Mais il marqua sa proie à même son cheval lancé au grand galop. Tandis que l'humaine hurlait et se débattait, le père de Xcor lui planta ses canines dans la gorge, comme pour mieux la retenir.

Il était probable que la femelle n'y survivrait pas. Oui, certainement, elle allait mourir.

Mais ce fut le *Bloodletter* qui mourut le premier.

De nulle part, dans un brouillard blanc effervescent, apparut une silhouette spectrale qui semblait née de la brume alentour. Un bref moment, Xcor eut une vue nette du fantôme. Il plissa les yeux, et huma l'air, se fiant à l'acuité de ses sens.

C'était apparemment une femelle. Qui portait une longue robe blanche.

Son parfum rappela à Xcor quelque chose, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

Elle était plantée sur le chemin du *Bloodletter*, mais ne semblait pas se soucier du risque qu'elle encourait. Ni du cheval vicieux, ni du guerrier sadique qui lui fonçaient dessus. Et Xcor sut que son père fut surpris de la voir. Dès qu'il remarqua sa présence, il rejeta à terre le corps sur ses genoux, comme si l'humaine n'était rien d'autre qu'un os qu'il venait de ronger.

Ça ne va pas, pensa Xcor.

En vérité, lui-même était un mâle d'action et de pouvoir. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de craindre un membre du sexe faible. Et pourtant... ses instincts lui hurlaient que la présence spectrale de cette femelle était dangereuse. Mortelle.

— Oy, père ! Hurla-t-il. Écartez-vous !

Xcor siffla pour rappeler son étalon, qui accourut à son signal. Il sauta en selle, et éperonna la bête, fonçant tout droit pour intercepter son père, le corps vibrant d'une panique qu'il ne comprenait pas.

Mais il était déjà trop tard. Le *Bloodletter* avait déjà atteint la femelle, qui s'était légèrement accroupie.

Bon sang, elle allait bondir sur le—

D'un geste souple parfaitement coordonné, elle sauta effectivement, s'agrippa à la jambe du *Bloodletter*, et l'utilisa comme un levier pour bondir sur le cheval. Ensuite, accrochée à la poitrine épaisse du mâle, elle se jeta sur le côté, et l'entraîna au sol avec elle. Il y eut un choc sonore, et un cri, ce qui définissait de façon certaine à la fois le sexe et la nature réelle de cette furie.

Ce n'était pas un fantôme. C'était une femelle en chair et en os.

Donc, elle pouvait être tuée.

Tandis que Xcor incitait toujours son étalon à foncer sur les deux adversaires à terre, la femelle poussa un hurlement qui n'avait rien de féminin. En fait, ce cri ressemblait étrangement à celui que Xcor lui-même poussait dans la bataille. Le beuglement couvrit le tambourinement des fers du cheval sous lui, et même les cris des soldats qui se regroupaient pour faire face à cette attaque inattendue.

Mais personne n'eut le temps d'intervenir.

Malgré son choc d'avoir été renversé par une simple femelle, le *Bloodletter* roula sur le dos, se redressa et sortit sa dague. Le visage du mâle était crispé dans une expression féroce, et il grondait comme un animal. Xcor poussa un juron, et retint sa monture. Il était désormais certain que son père n'avait plus besoin de son aide. D'ailleurs, le *Bloodletter* n'était pas du genre à apprécier qu'on vienne à sa rescousse. Plusieurs fois, dans le passé, il avait violemment frappé Xcor après une intervention non sollicitée. C'était le genre de leçons acquises dans la douleur, et qui marquait.

Aussi, descendit-il de son cheval, et resta-t-il à proximité, pour pouvoir intervenir en cas de besoin. Après tout, peut-être d'autres walkyries étaient-elles dissimulées dans le brouillard de la forêt.

Juste avant que la femelle ne bouge, il l'entendit prononcer un nom :

— Viszs.

La rage meurtrière du *Bloodletter* se troubla d'une confusion passagère. Et avant même qu'il ne puisse reprendre le combat, la femelle se mit à briller d'une lumière surnaturelle.

— Père ! Hurla Xcor en se jetant en avant.

Mais il était trop tard. La femelle avait gagné.

Soudain, des flammes cernèrent le visage dur et barbu du *Bloodletter*, avant de se répandre sur toute sa silhouette épaisse qui s'embrasa comme un mannequin de paille. Avec la grâce souple qu'elle avait employée pour renverser son adversaire de sa monture, la femelle recula d'un bond, et regarda le guerrier se débattre dans l'incendie. En pure perte. Le *Bloodletter* brûla vif au cœur même de la nuit, qui emporta ses hurlements. Les vêtements de cuir épais dont il était bardés ne protégèrent aucunement ni sa peau ni ses muscles.

Malgré tous ses efforts, Xcor ne put s'approcher du brasier. Il resta à bonne distance, les deux bras relevés pour protéger son visage de la chaleur. Puis il s'écarta, incapable de rien faire d'autre.

Durant tout ce temps, la femelle resta plantée, à regarder brûler le corps qui se tordait... et la lumière orange et mouvante des flammes illuminait ses traits aussi beaux que cruels.

Et la garce souriait.

Ensuite, elle se tourna vers Xcor qui pour la première fois, aperçut son visage en pleine clarté. Au début, il refusa de croire ce que lui montraient ses yeux. Et pourtant, la luminosité ardente ne laissait aucun doute.

La femelle était le portrait craché du *Bloodletter*. Avec les mêmes cheveux noirs, la même peau pâle, les mêmes yeux couleur de diamant. Elle avait aussi la même structure osseuse. Et la même lueur vengeresse et brutale dans le regard. En fait, Xcor reconnaissait comme sienne la satisfaction que la femelle prenait avoir provoqué la mort de son ennemi. Bon sang, il éprouvait si souvent cette enivrante sensation.

Un moment après, elle disparut, s'effaçant dans le brouillard comme si elle n'était pas réelle. Elle se dématérialisa dans la fumée, peu à peu, sans rien laisser derrière elle.

Dès qu'il en fut capable, Xcor se précipita vers son père. Mais il n'y avait plus rien à sauver. En fait, il restait à peine quelques restes à enterrer. En tombant à genoux devant les os calcinés, il reçut en plein visage la puanteur atroce du brasier. Une faiblesse honteuse le fit vaciller, et des larmes lui montèrent aux yeux. Le *Bloodletter* avait été une brute sadique, mais Xcor, son

seul héritier reconnu, s'était néanmoins senti proche du mâle. Bien sûr, c'était sans doute parce que, quelque part, ils se ressemblaient.

— Par tous ce qui est saint, marmonna Zypher une voix rauque, qu'est-ce que c'était ?

Xcor cligna des yeux plusieurs fois, avant de jeter derrière lui un regard féroce.

— Elle l'a tué.

— Oui, j'ai vu. Mais quand même.

Les bâtards de la bande approchèrent, un par un, et se serrèrent autour de Xcor. Qui réfléchissait, cherchant quelque chose à dire. Ou à faire.

Le corps raidi, il se redressa, et voulut appeler son étalon. Mais sa bouche était si desséchée qu'il n'arrivait pas à siffler. Son père... Sa Némésis certes, mais aussi sa seule ancre sur cette terre... Son père était mort. Et tout était arrivé trop vite. Bien trop vite.

Le *Bloodletter* avait été tué par une femelle.

Son père avait disparu.

Quand il le put, Xcor regarda ses compagnons, un par un. Les deux qui se tenaient debout devant lui. Les deux qui étaient à cheval. Celui qui était à sa droite. Un poids énorme lui tomba sur les épaules, et il sut que, quoi que la destinée lui réserve, son futur dépendait de ce moment précis. Ici même. Juste maintenant.

Il n'avait pas été préparé à prendre cette décision, mais il n'avait pas l'intention de se détourner de ce que devait être fait.

— Écoutez-moi, vous tous, cria-t-il. Parce que je ne le répéterai pas. Aucun de vous ne parlera jamais de ce qui s'est passé ici ce soir. Mon père est mort au combat, face à nos ennemis. Pour lui rendre hommage, je l'ai incinéré sur un bûcher funéraire. Et je garderai ses cendres avec moi. Jurez-moi le silence.

Aucun des soldats bâtards avec lesquels il avait si longtemps vécu et combattu ne refusa de prêter serment. Après que leurs voix profondes se soient envolées dans la nuit, Xcor se pencha, et ramassa à mains nues les cendres éparpillées de son père. Il leva ensuite ses mains sur son visage, et se barbouilla de leur suie grasse et épaisse, marquant ses joues, et les veines qui couraient sur son cou. Puis il prit entre ses paumes le crâne osseux et dur, et réalisa que c'était tout ce qui lui resterait de son père. Gardant contre lui la relique noircie qui fumait encore, il s'adressa une nouvelle fois aux soldats agglutinés devant lui.

— Dorénavant, je suis votre seul maître. Agenouillez-vous, et jurez-moi fidélité. Ceux qui refuseront de prêter serment seront considérés comme mes ennemis. Quel est votre choix ?

Sans la moindre hésitation, les mâles tombèrent à genoux, sortirent leurs dagues, et les plantèrent profondément dans la terre devant eux, en poussant un cri de guerre sonore. Selon le droit féodal encore en application au Vieux Pays, ils étaient désormais ses féaux, et lui avait tous les droits sur eux.

Xcor regarda les têtes baissées, et sentit le poids de ses nouvelles responsabilités peser sur ses épaules.

Le *Bloodletter* était mort. Mais si son corps avait disparu, sa légende commençait aujourd'hui même.

Comme c'était la coutume, l'héritier en titre endossait le rôle de son géniteur disparu, et commandait aux soldats qui le serviraient dorénavant. Lui, et non Kohler. Ni le roi ni la Confrérie n'avait daigné reconnaître le moindre droit aux bâtards qu'ils considéraient en dessous d'eux. Mais Xcor— et Xcor seul— était désormais chargé de maintenir ce que son père avait créé.

— Nous partirons dans la direction d'où cette femelle est venue, annonça-t-il. Dussions-nous la chercher des siècles durant, nous la retrouverons. Et je fais le serment qu'elle paiera pour le crime commis cette nuit.

Cette fois, Xcor put appeler son étalon, haut et clair.

— Je considérerai la mise à mort de cette femelle comme un devoir sacré envers mon père, ajouta-t-il en bondissant sur le dos de sa monture.

Puis il tira sur les rênes, et éperonna son destrier qui s'élança au galop dans la nuit. Derrière lui, la bande de bâtards se regroupa et lui endossa le train. Ils étaient tous prêts à le suivre, quitte à donner leur vie pour lui.

Au moment où le groupe quittait le village au triple galop, Xcor rangea dévotement le crâne de son père à l'intérieur de sa pèlerine de cuir, contre son cœur.

Ce serait à lui d'accomplir la vengeance. Quitte à y perdre la vie s'il le fallait.



## Chapitre 1

### *De nos jours, dans L'État de New York, dans le Queens*

— Tu veux que je te fasse une pipe ?

Le docteur Manny Manello tourna vivement la tête, et fixa la femme qui venait de lui parler. Bien sûr, ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait une telle proposition, et la bouche qui offrait ainsi ses services avait certainement assez de silicone injectée pour faire des lèvres épaisses un endroit accueillant et confortable. Mais quand même, il était plutôt surpris.

Candace Hanson lui sourit, et ajusta d'une main soigneusement manucurée sa coupe à la Jackie O. Manifestement, elle avait décidé qu'un langage plus que cru formait avec son apparence sophistiquée un cocktail irrésistible. Peut-être était-ce le cas pour certains hommes.

Merde, peut-être que Manny lui-même aurait été intéressé à un autre moment de sa vie. Après tout, quel mal y avait-il à prendre quelques risques de temps à autre ? Mais pas aujourd'hui. Non. Aujourd'hui, plus rien ne le tentait ni ne l'intéressait.

Sans se vexer du manque d'enthousiasme dont il faisait montre, Candace se pencha en avant, exposant une paire de seins qui bafouaient toutes les lois habituelles de la gravité. En fait, à ce point, c'était carrément une insulte à la création naturelle dans le ventre de sa mère.

— Je connais un endroit où nous pourrions aller.

Oui, Manny n'en doutait pas.

— La course va bientôt commencer.

Cette fois, elle fit la moue. Ou peut-être était-ce seulement une expression due aux différentes matières injectées dans sa bouche. Seigneur, dix ans plus tôt, elle avait sans doute eu un visage frais et agréable. Mais les années lui avaient ajouté une patine de désespoir, en plus des rides normales de l'âge— qu'elle combattait avec la rage d'un lutteur professionnel.

— Alors plus tard.

Manny se détourna sans répondre. Il ne savait pas trop comment elle avait réussi à entrer dans la section réservée aux propriétaires. Peut-être avait-elle profité de la ruée qui précédait le départ, tandis que les chevaux étaient ramenés jusqu'aux écuries pour être sellés. D'ailleurs, c'était le genre à profiter d'avantages auxquels elle n'avait aucun droit. Candace était l'une de ces

femmes typiques de Manhattan, qui se distinguaient à peine des prostituées. Autant agir avec elle comme avec n'importe quel autre gêneur : L'ignorer avec ostentation, jusqu'à ce qu'elle aille butiner ailleurs.

Et emmerder un autre mec par la même occasion.

Levant le bras pour empêcher Candace de s'approcher de lui, Manny s'appuya sur la barricade devant son box, et attendit que sa pouliche apparaisse. Elle était placée à l'extérieur, ce qui était plutôt un atout. En général, elle courait mieux en n'étant pas coincée dans le peloton. Et quelques mètres à faire en plus ne signifiaient rien pour elle.

L'Aqueduc, dans le Queens, État de New York, n'était certainement pas un terrain de course prestigieux, comme Belmont ou Pimlico— ni bien entendu comme le top niveau absolu du domaine hippique, le Churchill Downs. Mais ce n'était pas de la gnognotte non plus. La piste en terre battue faisait près de 2 km et demi de long, avec une structure qui exigeait aussi bien de l'endurance que des pointes de vitesse. Avec une capacité totale de 90 000 spectateurs. La nourriture était offerte, mais personne ne venait réellement ici pour manger. Surtout pas quand il y avait des courses importantes, comme aujourd'hui. Le *Wood Memorial*, avec un prix de 750 000 \$, avait lieu tous les mois d'avril. C'était un tremplin vers la triple couronne qui définissait les candidats—

Ah voilà ! La pouliche apparaissait.

Tandis que Manny gardait les yeux fixés sur Glory Alléluia, il perdit soudain conscience du bruit de la foule qui l'entourait, de la lumière éclatante du ciel, et de la masse grouillante des autres chevaux. Il ne voyait plus qu'elle— sa pouliche noire, si magnifique avec son poil luisant qui accrochait les reflets du soleil, et ses somptueuses jambes élancées, ses sabots recourbés qui avalaient la piste, en se plantant encore et encore dans le sable tassé. La bête faisait 1m80 au garrot, aussi le jockey agrippé à son dos n'était-il qu'un petit lutin recroquevillé. Et la taille du tandem était proportionnelle à la répartition des pouvoirs. Dès le premier jour, la jument avait clairement exprimé qu'elle voulait bien tolérer les ennuyeux insectes humains qui l'entouraient, mais qu'ils n'étaient là que pour faire de la figuration. Elle seule décidait.

Le tempérament indépendant de la jument avait déjà découragé ses deux précédents entraîneurs. Quant au troisième ? Le mec n'arrêtait pas de râler, mais il faisait aussi des concessions. Après tout, les chronos de Glory excusaient beaucoup à ses yeux. Et il était conscient que la jument les réalisait sans son aide. Manny se foutait complètement de l'ego surdimensionné de ces gens qui bossaient avec les chevaux. Sa pouliche était une battante, qui connaissait sa

valeur, et lui-même était tout à fait prêt à la laisser filer, et à se contenter d'admirer le spectacle qu'elle donnait sur un champ de courses.

Gardant les yeux fixés sur elle, il se souvint de l'abruti à qui il avait acheté Glory, un an plus tôt. Bon sang, il n'avait payé que 20 000 \$ pour elle, ce qui était du vol. Elle valait bien plus, considérant son pedigree, et les prix qu'elle était susceptible de remporter. Mais à l'époque, elle n'était qu'un yearling mal entraîné, au tempérament déplorable. Et son propriétaire envisageait sérieusement de l'envoyer à l'abattoir pour finir en Canigou.

Manny était heureux d'avoir vu juste au sujet de la pouliche. Traitée avec le respect et l'autonomie nécessaires, la bête était un spectacle étonnant.

Tandis que les chevaux approchaient des stalles de départ, certains d'entre eux commencèrent à renâcler. Mais pas Glory. Elle gardait le pied sûr, comme si elle savait qu'il était inutile de gaspiller son énergie pour des bricoles sans importance. D'ailleurs, Manny avait constaté que la cote de Glory était très bonne. Et puis le jockey qu'elle avait sur le dos était un as. Le mec avait parfaitement compris son rôle, et était bien plus efficace avec Glory que les entraîneurs. Il se contentait de désigner à la pouliche la meilleure route à suivre, de lui signaler les opportunités, ensuite il la laissait libre de choisir d'écouter ou non ses avis. Et de foncer tout droit.

Manny se redressa, crispant ses mains sur la balustrade en face de lui, se joignant à la foule qui elle aussi s'était mise debout. D'innombrables spectateurs brandissaient des jumelles ou des longues-vues. Manny sentit son cœur tambouriner, et en fut heureux. Dernièrement, il ne ressentait plus grand-chose, et son cœur ne battait plus fort que dans un gymnase. Durant ces dernières années, la vie lui était peu à peu apparue de plus en plus morose et sinistre. C'était peut-être ce qui expliquait que la pouliche ait pris une telle place dans sa vie.

En quelque sorte, elle était tout ce qu'il avait.

Mais il n'avait pas l'intention de trop s'attarder sur ce point.

Devant les stalles, il y eut une sorte de mêlée. Normal, quand on essayait de faire entrer quinze chevaux fougueux, aux jambes aussi rapides que des pistons, et des glandes adrénaline déchaînées, dans une cage métallique. Tout allait cependant très vite. En quelques minutes, certains furent poussés, sollicités et cajolés, et tous les pur-sang alignés sur la grille de départ.

Le temps d'un battement de cœur.

Une cloche.

*Bang !*

Lorsque les portes s'ouvrirent, la foule rugit, et les chevaux foncèrent droit devant eux comme s'ils avaient été expulsés par de la poudre à canon. Les conditions étaient parfaites. Un temps sec. Frais. De quoi aller très vite.

Mais la pouliche se fichait bien des contingences. Elle pouvait courir sur du sable mouvant s'il avait fallu.

Les pur-sang dévalèrent dans un tintamarre incroyable, le martèlement de leurs sabots étouffant la voix puissante des commentateurs qui hurlaient dans leur micro. Manny, cependant, restait calme, les mains nouées sur la barrière en face de lui, les yeux rivés sur la piste, tandis que le peloton tournait au premier coin, en une masse ondulante de croupes et de crinières flottantes.

Un écran géant permettait de suivre la course où que soient les chevaux. Il vérifia tout ce qu'il avait besoin de savoir. Sa pouliche était en cinquième ou sixième position derrière le cheval de tête, mais elle avait manifestement du ressort à revendre. Bon sang, son cou n'était même pas tendu. Le jockey, sur son dos, faisait son boulot, en l'écartant du peloton, pour lui donner le choix de courir à bride abattue sur le côté, ou de prendre la tangente dans les tournants si elle le désirait.

Manny savait exactement ce que voulait faire sa jument. Elle avait envie d'écrabouiller les autres, de les piétiner, et de passer devant.

Oui, c'était toujours comme ça avec elle.

Bien entendu, dès que Glory vit une ligne droite, elle fonça. Baissa la tête, allongea le cou, et son galop devint plus puissant.

— Bordel, tu es géniale, chuchota Manny. Fonce, ma belle.

Tandis que Glory traversait un goulet, elle devint un éclair de lumière noire en passant sous le nez des autres, une fusée si rapide et si puissante qu'il était évident qu'elle était consciente de ce qu'elle faisait. Elle n'avait pas seulement l'intention de vaincre ses adversaires mais de les écraser. De les laisser derrière elle dans la poussière. De les humilier.

Manny eut un éclat de rire rauque au fond de sa gorge. Seigneur, cette pouliche était vraiment le genre qu'il adorait.

— Merde, Manello, regarde un peu ce qu'elle fait.

Manny hocha la tête, sans même se retourner vers celui qui avait parlé à ses côtés. Il était bien plus concentré sur la course qui se déroulait devant lui. Le jeune étalon qui menait le train commençait à s'essouffler, et ralentissait. Pour essayer de le motiver, son jockey le cravachait, mais ça n'avait pas plus d'efficacité que de hurler des jurons devant un réservoir vide d'essence. L'étalon en seconde position, un grand bai brun au caractère difficile et à la foulée

puissante, profita vite du ralentissement de son adversaire. Son jockey le laissa faire.

Durant quelques secondes, les deux chevaux restèrent nez à nez, puis le bai passa devant. Mais pas longtemps. Parce que la pouliche de Manny choisit ce moment-là pour se faufiler entre deux ou trois chevaux et partir à l'attaque.

Oui, Glory étaient dans son élément. Les oreilles collées contre le crâne, les dents découvertes.

Elle allait bouffer le bai pour son putain de déjeuner. Et Manny ne put s'empêcher de penser au premier samedi du mois de mai, et à la course du Kentucky Derby—

Tout arriva trop vite.

Et ce fut terminé le temps d'un clignement d'œil.

D'un geste délibéré, le jeune étalon bai se déporta de côté, envoya tout son poids sur Glory qui trébucha vers la barrière. La pouliche était vaillante et courageuse, mais elle n'était pas de force avec le poids du mâle. Encore moins alors qu'elle était lancée à près de 60 kms à l'heure.

Une brève seconde, Manny cru qu'elle allait s'en sortir, et repartir. Malgré la façon dont elle boula, il espéra qu'elle retrouverait son équilibre, et apprendrait à ce salopard tricheur les règles du jeu.

Mais la pouliche tomba. Juste devant les trois chevaux qu'elle venait de dépasser.

Et le carnage fut impossible à éviter. Affolés, les chevaux se cabrèrent en poussant des hennissements sonores, et tentèrent d'éviter l'obstacle devant eux. Leurs jockeys tirèrent éperdument sur les rênes, pour tordre les coups puissants, et faire de leur mieux pour rester en selle.

Tout le monde s'en sortit très bien. Sauf Glory.

Tandis que la foule hurlait son horreur, Manny se mit à courir. Il sauta par-dessus les barrières, repoussa les gens sur son chemin, et fonçant en aveugle jusqu'à l'endroit où la pouliche était tombée.

Il courut vers elle à pleine vitesse, poussé par les années qu'il avait passées à s'entraîner, à une allure qui aurait pu lui faire se casser le cou à son tour. Il n'arrivait pas à quitter des yeux le spectacle atroce qui l'attendait.

La pouliche essayait de se redresser. Son cœur vaillant l'y poussait, et elle cherchait à reprendre la course, les yeux fixés sur le peloton, comme si elle se foutait complètement d'être blessée. Elle voulait juste se relever, et continuer.

Malheureusement, sa jambe ne lui permettait pas. Et chaque fois qu'elle tentait de se redresser, la fracture— au boulet, juste au-dessus du sabot— la

faisait retomber. Manny n'avait pas besoin de ses années d'études en chirurgie orthopédique pour comprendre que la jument était mal barrée.

Plus que mal barrée.

Lorsqu'il arriva auprès de Glory, le jockey était en larmes.

— Dr Manello, j'ai essayé— Oh, merde.

Manny dérapa dans la poussière, et plongea vers les rênes à la tête de Glory tandis que la camionnette des vétérinaires arrivait, et qu'un un écran de protection était installé autour de l'accident.

Lorsque les trois hommes en uniforme s'approchèrent d'elle, Glory roula des yeux terrifiés, affolée de douleur et d'incompréhension. Manny fit de son mieux pour la calmer, la laissant renverser le cou en arrière, tout en la caressant et en lui parlant. Elle ne se calma que lorsqu'elle reçut une première dose de tranquillisants.

Au moins, elle cessa de vouloir se relever.

Le vétérinaire en chef examina la fracture, et secoua la tête. Dans le monde de la course, c'était un langage universel et implacable : « Elle est foutue. Plus rien à faire. »

Manny se releva, et affronta le mec.

— N'y pensez même pas, aboya-t-il. Réduisez cette fracture, et faites-la amener immédiatement au centre de soins du Tricountry. C'est bien compris ?

— Elle ne pourra plus jamais courir, affirma le vétérinaire. C'est une fracture multiple—

— Je veux ma pouliche dans ce putain de véhicule, et je la veux aussi au Tricountry. Immédiatement.

— Elle n'en vaut pas la peine—

Manny craqua. Il agrippa le mec par le devant de son uniforme, et le souleva du sol, jusqu'à ce qu'ils soient nez à nez.

— J'ai dit *immédiatement*.

Il y eut un moment d'incompréhension générale. Manifestement, le petit pète-sec n'était pas habitué à se faire malmener. Ni soulever à plusieurs centimètres du sol.

Pour se faire bien comprendre, Manny ajouta dans un grondement menaçant :

— Il n'est pas question que je la perde. Vous êtes bien moins important qu'elle à mes yeux. Vous voulez que je vous relâche ? Je peux le faire plutôt brutalement.

Le vétérinaire grimaça, et réalisa soudain qu'il courait un risque qu'il n'avait pas prévu.

— D'accord, d'accord.

Manny n'envisageait même pas d'abandonner sa jument et de la faire abattre. Au cours des douze derniers mois, il avait porté le deuil de la seule femme qu'il ait jamais aimée. Il avait failli en perdre la tête, et s'était mis à boire du Scotch à gogo, alors qu'il avait toujours détesté cette cochonnerie. De quoi se demander s'il avait encore toute sa raison.

Si Glory disparaissait... cette fois, il ne lui resterait plus aucune raison de vivre.

## Chapitre 2

*Caldwell, État de New York, a centre d'entraînement du manoir de la Confrérie.*

*Quelle saloperie... de merdier de... putain de Bic...*

Viszs était dans le couloir, dans la clinique médicale de la Confrérie, une cigarette roulée aux lèvres, et son pouce avait d'un mouvement de plus en plus nerveux et répétitif. Le briquet Bic ne marchait pas. Ça faisait il ne savait combien de fois qu'il s'escrimait à masturber cette saloperie, et la petite roue tournait dans le vide.

*Clic clic clic.*

Absolument dégoûté, il jeta le sinistre merdier dans la poubelle la plus proche, et arracha le gant de cuir qui couvrait sa main droite. Il regarda un moment sa paume lumineuse, remua les doigts, et courba le poignet.

Ce truc avait de multiples usages. Il pouvait faire office de lance-flammes ou de bombe nucléaire. Il pouvait faire fondre le métal, transformer de la pierre en verre, ou même faire du kebab de n'importe quel avion, train, ou automobile. À son choix. Côté positif, ça lui permettait cependant de faire l'amour à sa *shellane* fantôme. Et ce merveilleux cadeau était l'un des deux héritages que lui avait transmis sa déité de mère.

Ouais, ses putains de vision du futur étaient le second « cadeau ». Et c'était presque aussi drôle à savourer au jour le jour que sa main létale.

Viszs leva sa main nitescente jusqu'à son visage, et dès qu'il approcha du bout de sa roulée— mais pas trop près pour ne pas transformer la nicotine en cendres— son système automatique alluma sa clope. Évidemment, il fallait toujours qu'il fasse attention. Et il n'avait pas trop, à l'heure actuelle, la patience de rouler une autre cigarette. D'ailleurs, même dans ses meilleurs jours, il avait peu de patience. Et on ne pouvait vraiment pas dire qu'aujourd'hui soit—

*Seigneur, le pied qu'était la première bouffée de tabac turc !*

Il s'appuya contre le mur, planta ses lourdes bottes dans le linoléum du sol, et aspira longuement. Bien sûr, malgré le plaisir qu'il en tirait, sa cigarette n'améliora pas réellement son humeur maussade. Mais au moins, ça lui donnait quelque chose à faire. Et ça détournait son attention de l'envie féroce qu'il avait depuis deux heures de faire une connerie. Il y pensait sans cesse. Tout en



bataillant pour remettre son gant en place, il crevait d'envie d'aller foutre le feu... Quelque part... N'importe où.

Franchement, était-ce réellement sa jumelle qui gisait de l'autre côté de cette porte ? Sur une civière d'hôpital... paralysée ?

Bordel de merde. Dire qu'il avait vécu trois siècles, et qu'il venait juste de découvrir l'existence de sa sœur.

Génial, Mom, pensa-t-il. Bordel, c'est vraiment génial.

Dire qu'il avait pensé avoir fait des progrès avec sa mère, avoir même dépassé les conflits parentaux de son enfance. Bon, bien sûr, son père était clamsé. Il se serait aussi bien que la Vierge Scribe prenne le même chemin que le *Bloodletter*. Peut-être, si elle disparaissait aussi, réussirait-il à retrouver son équilibre

Mais pour l'instant, ce n'était pas le cas. Du moins aux dernières nouvelles, et Jane avait disparu, lancée dans une quête sans espoir. Elle errait toute seule dans le monde humain pour récupérer son ancien amoureux. Ce qui le rendait vraiment...

Ouais, il avait du mal à exprimer ce qu'il ressentait.

Il sortit son téléphone portable. Le vérifia. Et le remit dans la poche de son pantalon de cuir.

Bon sang, rien d'étonnant à ce silence radio. Quand Jane avait l'esprit braqué sur un but précis, quel qu'il soit, plus rien d'autre ne comptait pour elle.

D'accord, il agissait aussi comme ça. Mais de temps en temps, il aurait apprécié que sa *shellane* lui donne quelques nouvelles de la situation.

Putain de soleil. À chaque fois qu'il se retrouvait coincé par la lumière, ça le rendait fou. Si au moins il avait pu partir avec sa *shellane*, il se serait assuré que le « grand docteur » Manuel Manello n'ait pas voix au chapitre. Viszs se serait contenté d'assommer cet enfoiré, de le foutre dans le coffre de l'Escalade, et de le ramener illico presto au manoir. Dommage de ne pas pouvoir découper le mec en prime, parce qu'on avait besoin que de ses mains de chirurgien pour opérer Payne.

Pourquoi s'emmerder à savoir s'il voulait ou non venir ?

Selon Viszs, le libre arbitre était un privilège, et non un droit.

Lorsqu'il termina sa roulée, il l'écrasa sur la semelle de sa botte, et jeta le mégot dans la corbeille. Il avait besoin d'un verre. Sacrement besoin même. Et ce n'était pas de l'eau ou du soda dont il rêvait. Dans son état actuel, il n'était pas certain qu'une demi-bouteille de Grey Goose suffirait à le calmer. Mais bordel, il ne pouvait qu'en rêver. Il y avait de grandes chances pour que Jane ait

besoin de lui pour l'assister en salle d'opération, et elle préférerait nettement qu'il soit sobre.

Lorsqu'il retourna dans la salle d'examen, ses épaules étaient nouées, ses molaires serrées, et il hésita une brève seconde, sans savoir s'il était prudent pour lui de continuer à avancer. Un des rares choses qui ne manquait jamais de le foutre en l'air, c'était la façon dont sa mère manipulait les gens et les événements. Et lui cacher l'existence d'une jumelle était à ses yeux le pire des mensonges.

L'ennui, dans la vie, c'est qu'il n'y avait pas de « tilt » comme au flipper pour arrêter le jeu quand la machine déconnaît à pleins tubes.

— *Viszs ?*

Il ferma les yeux un moment, en entendant cette voix basse, et trop lente.

— Oui, Payne ? (Il passa en Langage Ancien pour dire :) *Je suis là.*

Il avança jusqu'à elle, jusqu'à la civière au centre de la pièce, et reprit sa place sur le tabouret roulant installé à côté. Étendue sous un amoncellement de couvertures, Payne restait immobile, la tête et le cou protégés par une minerve. Elle avait une intraveineuse plantée dans le bras, et un sac était accroché au-dessus d'elle sur un trépied métallique. D'autres cathéters surgissaient de sous les couvertures, Ehlana lui avait installés un peu plus tôt.

Même si la salle carrelée était lumineuse, propre, étincelante, même si l'équipement médical et les différents instruments étaient à peu près aussi menaçants pour lui qu'une tasse de thé et sa soucoupe, Viszs avait la sensation que la femelle et lui étaient enterrés vivants dans une cave étouffante, menacés par des grizzlis affamés.

Il aurait infiniment préféré pouvoir sortir et massacrer le salopard qui avait mis sa sœur dans un tel état. L'ennui était que... c'était impossible. À moins qu'il ne flingue Kohler. Et bien sûr, ça foutrait un sacré bordel. Cet énorme enfoiré était non seulement le roi des vampires, mais aussi son Frère. Et il y avait aussi ce petit détail que le combat entre lui et Payne avait été consensuel. Ça faisait déjà quelques mois qu'ils se voyaient régulièrement et s'entraînaient ensemble au combat, ce qui les gardait tous les deux en forme. Bien sûr, Kohler n'avait jamais su la véritable identité de celle qu'il rencontrait ainsi de l'Autre Côté. Le roi était aveugle. Pour lui, elle n'était qu'une femelle étrange parmi les Élues, aucun mâle ne vivait au Sanctuaire. La cécité de Kohler lui avait caché une vérité que Viszs et tous les autres avaient remarquée dès qu'ils avaient posé les yeux sur Payne : Elle était son portrait craché. Elle avait les mêmes cheveux noirs— bien plus long que les siens, qu'elle portait tressés dans son dos. Elle

avait la même peau pâle. La même silhouette musclée, longue, forte et mince. Et des yeux... Ah, bordel, ces yeux-là.

Viszs se frotta le visage. Il savait que son père, le *Bloodletter*, avait procréé d'innombrables bâtards avant d'être tué par un *lessen*, durant un combat, au Vieux Pays. Mais jamais Viszs n'avait considéré aucun des enfants nés de ces femelles sans intérêt comme étant de son sang.

Pour Payne, c'était différent. Elle et lui avaient la même mère. Et ce n'était pas n'importe quelle très chère *mahman*. C'était la Vierge Scribe. La déesse mère de toute la race des vampires.

Quelle sale garce !

Quand le regard de Payne tomba sur lui, Viszs sentit sa respiration se bloquer. Les iris qui rencontrèrent les siens avaient une couleur très rare, un blanc étincelant cerclé de bleu nuit. Tous les soirs, il voyait ces mêmes yeux dans son miroir. Dans les prunelles à la profondeur arctique de sa sœur, l'intelligence brillait. Et ça aussi, c'était une sensation qu'il reconnaissait, et qui vibrait régulièrement sous le dôme osseux de son crâne.

— *Je ne sens plus rien*, dit Payne.

— Je sais. (Il secoua la tête, et répéta :) *Je sais*.

La bouche de la femelle se tordit un peu, comme si, dans d'autres circonstances, elle aurait pu sourire.

— Tu peux parler le langage que tu veux, dit-elle dans un anglais à l'accent étrange. Je suis habituée à d'autres... langues.

Lui aussi. Il aurait pu lui répondre dans seize langues différentes. Et pourtant, il n'était pas foutu d'articuler trois mots.

— As-tu reçu des nouvelles... de ta *shellane* ? Demanda-t-elle, une voix haletante.

— Non. Tu veux d'autres médicaments contre la douleur ?

Il avait l'impression qu'elle s'affaiblissait de plus en plus.

— Non, merci. Ils me procurent une sensation trop... étrange.

Après ces quelques mots, un très long silence tomba. Et s'éternisa. Encore et encore.

Seigneur, pensa Viszs, peut-être devrait-il lui tenir la main ? Après tout, elle avait encore des sensations au-dessus de la taille. Oui, mais ça servirait à quoi ? Il n'avait que deux paumes. L'une était d'un danger mortel, et l'autre tremblait comme une feuille.

— *Viszs, le temps n'est pas...*

Quand sa sœur ne termina pas sa phrase, il devina ce qu'elle voulait dire. « *Le temps n'était pas de leur côté.* » Seigneur, il aurait réellement souhaité qu'elle se trompe. Mais pour une blessure à la moelle épinière— tout comme pour un arrêt cardiaque ou une hémorragie cérébrale— chaque minute comptait. Et plus ils attendaient, plus les chances qu'avait Payne de récupérer s'amenuisaient.

Bordel, cet enfoiré d'humain avait sacrément intérêt à être aussi doué que Jane l'affirmait !

— *Viszs ?*

— Ouais ?

— *Aurais-tu préféré ne jamais me rencontrer ?*

Il fronça les sourcils, d'un air menaçant, et perplexe.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que je préfère te connaître. Bien sûr que je préfère que tu sois avec moi.

Il se mit à taper nerveusement du pied, et se demanda combien de temps il résisterait avant de sortir allumer une autre cigarette. En restant assis là, il n'arrivait pas à respirer. Il ne supportait pas d'être incapable d'aider sa sœur qui souffrait. Tandis que son cerveau déraillait sous les questions sans réponses qui le martelaient sans répit. Il avait environ dix mille « pourquoi » qui s'alignaient dans sa tête, et qu'il ne pouvait pas exprimer. Payne semblait prête à sombrer dans le coma d'un moment à l'autre, et ce n'était pas vraiment le moment de la soumettre à un interrogatoire poussé.

Et merde, peut-être que les vampires guérissaient à une vitesse exceptionnelle, mais ce n'était pas pour autant qu'ils étaient immortels.

Il était parfaitement plausible qu'il perde sa sœur le jour même où il l'avait rencontrée... avant même d'avoir eu le temps de la connaître.

Pour se changer les idées, il se leva, et vérifia les écrans d'ordinateurs qui surveillaient l'état général de Payne. En général, la pression sanguine des vampires était basse, plus basse que la normale chez les humains, mais celle de sa sœur était quasiment réduite à néant. Le pouls était lent et erratique. V avait dû couper l'alarme à oxygène qui n'arrêtait pas de se déclencher.

Lorsque Payne ferma les yeux, Viszs s'inquiéta qu'elle ne les rouvre jamais. Et qu'avait-il fait pour l'aider ? Il avait carrément aboyé une réponse sèche dès qu'elle ouvrait la bouche.

Il se pencha vers elle, avec la sensation d'être un parfait salopard.

— Il faut que tu tiennes bon, Payne. On est allé chercher ce qu'il te faut. Mais il faut que tu tiennes bon.

Les paupières de sa jumelle se relevèrent, et elle le regarda, sans pouvoir bouger la tête.

— *J'ai apporté un lourd fardeau sur le seuil de ta maison.*

— Ne t'occupe pas de moi.

— *C'est toujours ce que tu as dû endurer au cours de ta vie.*

À nouveau, Viszs fronça les sourcils. Manifestement, il était le seul à avoir été maintenu dans le cirage. Elle avait été au courant de son existence. Et il ne put s'empêcher de se demander ce qu'elle connaissait de lui.

Et comment elle l'avait appris.

Merde, encore une autre opportunité de regretter de ne pas avoir été plus bavard.

— *Es-tu certain de la valeur de ce guérisseur que tu es allé chercher ?* Marmonna-t-elle.

Ah, non. Pas du tout. La seule chose dont Viszs était certain, c'était que si cet enfoiré d'humain ne sauvait pas Payne, il y aurait deux corps à enterrer ce soir. Du moins, s'il restait quoi que ce soit de Manny Manello après qu'il se soit occupé de lui.

— *Viszs ?*

— Ma *shellane* a confiance en lui.

Le regard de Payne se détourna, et resta fixé au plafond. Que regardait-elle là-haut ? Se demanda-t-il. Était-ce la lampe scialytique qui était dirigée vers elle ? Ou quelque chose d'autre qu'il ne distinguait pas ?

D'un ton très calme, elle dit :

— *Demande-moi combien de temps j'ai passé aux bons soins de notre mère.*

— Es-tu certaine d'avoir la force d'en parler ? (Quand elle jeta un regard furieux, il faillit sourire.) Très bien, combien de temps ?

— En quelle année sommes-nous, ici, sur la terre ? (Quand il répondit, elle écarquilla les yeux.) Vraiment ! Oh, alors notre chère mère m'a gardée en prison plusieurs siècles durant. Je suis restée enfermée pratiquement toute ma vie.

Viszs ressentit une telle rage que les pointes de ses canines en vibrèrent. Pétard, quelle mère de choc ils avaient. Il aurait bien dû se douter que la sérénité qu'il avait trouvée auprès de sa *shellane* ne durerait pas longtemps.

— Maintenant tu es libre, dit-il.

— *Tu crois ?* Rétorqua-t-elle en jetant un coup d'œil vers ses jambes immobiles. Je n'accepterai jamais de vivre dans une autre prison.

— Ce ne sera pas le cas.

Le regard glacé de la femelle se fit mauvais.

— *Je n'accepterai pas de vivre paralysée. Tu as bien compris.*

Viszs sentit une terreur glacée se figer en lui.

— Écoute, je vais aller chercher moi-même ce docteur, et—

— *Viszs, coupa-t-elle d'une voix rauque. En vérité, j'aimerais avoir la force de le faire moi-même. Mais je ne peux pas. Et tu es le seul vers qui je peux me tourner. Je veux que tu me promettes.*

Lorsqu'il croisa le regard de sa sœur, il eut envie de hurler. Une sueur glacée lui couvrait le front. Par nature et par éducation, il était un assassin. Mais il n'était pas question qu'il verse un sang qu'il partageait. D'un côté, bien sûr, il aurait bien aimé étripier sa mère. Ou son père. Mais c'était trop tard, le mec était déjà mort.

D'accord, donc il se foutait de verser un sang qu'il partageait. À condition que ce ne soit pas celui de sa sœur.

— *Viszs, me le promets-tu ?*

— Oui. (Il baissa les yeux sur sa main maudite, et la crispa d'un geste involontaire.) *Oui, je le promets.*

Au plus profond de lui-même, quelque chose se mit à vibrer, comme une corde d'arc trop tendue. En fait, durant la plus grande partie de sa vie, il avait souvent ressenti ce genre de sensation. Et d'un autre côté, c'était pourtant un choc que ça lui revienne. Parce que depuis que Butch, et ensuite *sa shellane*, étaient entrés dans sa vie, il n'avait plus éprouvé ça. Et que ça recommence aujourd'hui était une sacrée calamité. Mais rien d'étonnant, il avait toujours été damné.

Dans le passé, il avait choisi d'exprimer cette tension dans des sessions sexuelles extrêmement violentes et dangereuses.

À la vitesse du son.

— *Redis-moi ce que tu as promis*, demanda Payne d'une voix affaiblie.

Bordel, il venait juste de la rencontrer.

— Oui, je le ferai, dit-il en crispant à nouveau sa main maudite. Je m'occuperai de te libérer. Quand le moment sera venu.

Tandis que, coincée dans le carcan de son corps fracassé, Payne étudiait son jumeau d'un regard intense, elle réalisa qu'elle ne voyait que le profil du mâle. Elle était furieuse de s'être mise dans une telle situation. Depuis son arrivée dans le monde réel, elle avait passé son temps à espérer un destin différent... Une autre chance. N'importe quoi.

Il était difficile à demander à un étranger cette délivrance dont elle avait réellement besoin.

Bien sûr, Viszs était son frère, mais... c'était aussi un étranger.

— *Merci*, dit-elle. *Merci mon frère*.

Il se contenta de hocher la tête, et se remit à fixer le vide, droit devant lui. Le mâle était bien davantage qu'un assemblage de traits de visage, des membres et une silhouette. Sa personnalité était complexe. Bien avant d'avoir été emprisonnée par leur mère commune, Payne avait passé son temps à suivre la vie de son frère dans l'eau sacrée des Élués. Où le passé, le présent et l'avenir apparaissaient tour à tour. Dès qu'elle avait découvert dans l'eau des bols de méditation l'image de ce mâle, elle l'avait reconnu pour ce qu'il était. Parce qu'il lui ressemblait trait pour trait.

Seigneur, quelle dure vie il avait menée ! D'abord dans ce camp de guerre maudit, soumis à la bestialité de leur père... Et maintenant, Il fallait encore qu'il subisse cela.

Elle savait qu'il était furieux sous sa froide apparence. Elle sentait sa rage intérieure jusque dans la moelle de ses os, comme si un lien créé entre eux lui donnait un écho qui allait bien au-delà de ce que les yeux du mâle exprimaient. En surface, il était aussi fermé et lisse qu'un mur de briques, tous ses composants bien alignés, et retenus en place par du ciment. Mais à l'intérieur, il bouillonnait, comme la lave dans un volcan. En fait, le seul signe extérieur révélateur était sa main gantée. Elle voyait la lumière qui émergeait de l'ourlet en cuir. Et qui devenait de plus en plus brillante. Surtout après la demande qu'elle avait formulée, et la réponse qu'elle avait exigée de lui.

Ce serait sans doute le seul moment qu'ils passeraient ensemble, se dit-elle, et à nouveau, elle regarda son frère avec attention.

— *Tu t'es uni à cette femelle guérisseuse ?* Marmonna-t-elle.

— Ouais.

Quand le silence retomba, elle regretta de ne pas pouvoir l'entraîner dans une conversation plus ouverte. Mais il était manifeste qu'il ne lui répondait que par politesse. Et pourtant, elle le croyait sincère quand il affirmait être heureux de l'avoir connue. Il n'était pas du genre à mentir. Certainement pas parce qu'il se souciait de la moralité ou de la bienséance, mais plutôt parce qu'il n'avait pas envie de perdre son temps. Et qu'il se fichait de l'avis d'autrui.

À nouveau, elle leva les yeux sur la lumière brillante suspendue au-dessus d'elle. Elle n'avait jamais rien vu de tel. Elle aurait aimé pouvoir lever la main et la toucher. Mais elle avait déjà trop demandé à son jumeau.

Allongé sur cette étroite banquette roulante, son corps éprouvait des sensations étranges. Il était à la fois trop lourd et trop léger. La seule lueur positive qui restait à Payne provenait des spasmes violents qui faisaient régulièrement tressauter ses membres inférieurs, et surtout ses pieds. Qu'elle entendait claquer. Elle gardait espoir que tout n'était pas perdu puisque de tels mouvements lui étaient encore permis.

Mais malgré cet abri temporaire de ses terreurs intimes, une autre partie plus rationnelle de son cerveau lui affirmait qu'elle construisait un mirage et que le reste de sa vie reposait sur du sable. Quand elle bougeait les mains, sans pouvoir les voir, elle sentait le froid du métal de la table sur laquelle elle était allongée. Mais si elle voulait faire la même chose avec ses pieds, ils n'obéissaient pas. Elle avait la sensation de flotter dans l'eau tiède des thermes de l'Autre Côté, dans un cocon invisible qui annihilait toutes les sensations.

Mais où était le guérisseur ?

Le temps... passait.

L'attente intolérable devenait de plus en plus atroce. Il était difficile pour Payne de savoir si le tremblement qu'elle ressentait au niveau de la gorge venait de sa condition ou du silence pesant de la pièce. En vérité, son jumeau paraissait aussi atteint de paralysie qu'elle. Mais pour une raison différente. Elle-même ne pouvait plus bouger. Lui était au bord de l'explosion.

Tous les deux étaient aussi désespérés, et attendaient quelque chose. N'importe quoi.

Elle finit par demander :

— *Parle-moi de ce guérisseur qui va venir.*

Elle ressentit un courant d'air glacé qui émana de Viszs et lui caressa le visage, tandis qu'une fragrance d'épices sombres montait dans la pièce. Ah. Le guérisseur était un mâle. Un rival. De toute évidence.

— Dans sa partie, il est le meilleur, marmonna Viszs. Jane en parle toujours comme s'il était un Dieu.

Le ton qu'il employait n'exprimait pourtant aucune admiration. Mais c'était normal. Aucun vampire dédié n'appréciait la présence d'un autre mâle auprès de sa femelle.

Quelle était la lignée de ce guérisseur ? Se demanda Payne. Dans l'eau sacrée du Sanctuaire, le seul qu'elle ait jamais aperçu était Havers, le chirurgien. Mais elle ne pensait pas que c'était celui qu'ils étaient allés chercher.

Peut-être n'avait-elle pas tout vu. Après tout, elle ne s'était que rarement donné la peine de regarder ce qui passait sur la terre. Et d'après ce que venait de



lui dire son jumeau, plusieurs siècles avaient passé depuis son emprisonnement. Seigneur, c'était...

Soudain, une incroyable fatigue lui tomba dessus, coupant le processus de ses pensées. Comme si la moelle de ses os était figée, elle eut la sensation de peser plus lourd sur la table de métal.

Quand elle ferma les yeux, l'obscurité qu'elle rencontra lui fit une peur panique. Très vite, elle releva les paupières. Pendant que sa mère l'avait maintenue dans ce sommeil artificiel, congelée et suspendue, elle avait toujours été consciente de l'abîme obscur qui l'entourait, et du passage du temps. Elle retrouvait cette même sensation aujourd'hui. Encagée dans la paralysie de son corps, elle souffrait de la même frustration qu'autrefois.

Et c'est pourquoi elle n'avait pas hésité à soumettre à Viszs cette horrible requête. Il n'était pas question qu'elle soit venue sur la terre pour revivre l'enfer qu'elle avait déjà connu. Après tout le mal qu'elle s'était donné pour s'en libérer.

Sa vision se troubla, à cause des larmes qui lui montaient aux yeux. Au-dessus d'elle, la lumière se déforma.

Elle aurait tellement aimé que son frère lui tienne la main. Pour la rassurer.

— Ne pleure pas, dit Viszs. Je t'en prie. Ne pleure pas.

En vérité, elle fut surprise qu'il ait remarqué ses larmes.

— *Tu as raison*, dit-elle. *Les larmes ne servent à rien.*

Elle chercha à se reprendre, et se força à être forte. Mais ce fut difficile. Elle ne connaissait pas grand-chose à l'art de la médecine, mais la simple logique lui indiquait que son cas était sans espoir. Bien entendu, elle était issue des meilleurs lignées qui soient. Aussi son corps aurait-il dû se réparer de lui-même juste après avoir été blessé. C'était généralement ce qui se passait après ses combats avec le Roi Aveugle. Le problème, cependant, était que la régénération risquait de lui sauver la vie, mais en la condamnant de façon permanente à une infirmité qu'elle ne supporterait pas.

Une épine dorsale brisée, qui se solidifiait après fracture, ne fonctionnerait plus jamais. Et c'était bien ce qu'indiquait déjà la paralysie de ses membres inférieurs.

— *Pourquoi regardes-tu ta main sans arrêt ?* Demanda-t-elle, les yeux fixés sur la lumière au-dessus d'elle.

Le silence, soudain, devint encore plus opaque.

— Pourquoi penses-tu que je le fais ?

Payne soupira.

— *Je le sais, ô mon frère. Je connais tout de toi.*

Quand il ne répondit rien, le silence entre eux devint aussi menaçant que les interrogatoires au Vieux Pays l'avaient été autrefois.

Seigneur, qu'avait-elle déclenché ?

Payne se demanda où seraient Viszs et elle quand tout serait terminé.

### Chapitre 3

Parfois, la seule façon de mesurer le chemin parcouru est de retourner à l'endroit où tout a commencé.

Lorsque Jane Whitcomb, docteur en médecine, entra au centre hospitalier Saint Francis, elle eut la sensation d'être aspirée dans son ancienne vie. D'un côté, le voyage était court— à peine un an plus tôt, elle était encore responsable du service de traumatologie, ici-même. Elle vivait alors dans un appartement, encombré de meubles hérités de ses parents. Et passait vingt heures par jour à courir entre les urgences la salle d'opération.

Plus maintenant.

Et la preuve évidente d'un changement définitif venait déjà de sa façon d'entrer dans l'hôpital. Pourquoi se compliquer la vie avec des portes à tambour, ou les coulissantes qui permettaient d'accéder au hall d'entrants. Personne ne la vit.

Être un fantôme avait des avantages.

Depuis qu'elle avait été rappelée des portes de l'Au-delà, sa forme spectrale pouvait à volonté se déplacer ou passer à travers les murs, sans qu'on la voie. Mais, à condition qu'elle se concentre, elle pouvait aussi se concrétiser, avec un corps aussi réel qu'autrefois. En tant que spectre, elle n'était qu'éther. Sous sa forme solide, elle était humaine, et pouvait manger, vivre, faire l'amour. Et travailler.

Pour son nouveau poste de chirurgien privé de la Confrérie, c'était quand même un sacré avantage.

Mais avoir le choix était pratique aussi, en particulier dans des cas comme celui-ci. Sinon, comment diable aurait-elle pu s'infiltrer dans le monde humain sans créer un minimum de vagues ?

Elle se dépêcha d'avancer, traversant le hall d'accueil, passant devant le mur où de nombreuses plaques en marbre indiquaient le nom des différents généreux donateurs à l'hôpital. Elle traversa comme une brise la foule de ceux qui attendaient, marchaient, ou travaillaient. Parmi eux, elle reconnut de nombreux visages familiers— le personnel administratif, les toubibs, ou les infirmières qui avaient travaillé avec elle des années durant. Et même la masse des patients si stressés, ou des familles anxieuses qui les accompagnaient était identique... Ils étaient à la fois anonymes et bien connus. Parce que tous ceux qui venaient ici

portaient la même expression de douleur, choc ou inquiétude. Quels que soient leurs différences individuelles.

En arrivant aux escaliers de service, à l'arrière, elle cherchait avant tout à repérer son ancien patron. Seigneur, elle avait presque envie d'en rire. Durant les années où ils avaient travaillé ensemble, elle était souvent venue chercher Manny Manello au sujet d'un cas grave et urgent. Mais ce soir, c'était vraiment le pompon. Le top niveau qui ne serait plus jamais atteint.

Elle passa à travers la porte métallique d'une sortie d'urgence, monta les marches sans les toucher, mais plus tôt en flottant au-dessus— une sorte de courant d'air ascendant— quelque chose qui ne lui coûtait aucun effort.

Il fallait que ça marche. Il fallait qu'elle retrouve Manny, et qu'elle le convainque de venir avec elle pour opérer cette blessure de Payne à la colonne vertébrale. Point final. Elle n'avait aucune autre option. Elle était dans une impasse, sans la moindre possibilité de tourner ni à droite ni à gauche. C'était sa dernière prière à la Sainte vierge... Elle allait lancer la balle, droit dans les buts, en espérant scorer.

Encore heureux qu'elle ait l'habitude d'agir sous tension. Et que le mec qu'elle cherchait soit un super toubib qu'elle connaissait aussi bien qu'elle-même.

Parce que Manny allait accepter le challenge. Même s'il ne comprenait rien à ce qui se passait— à de nombreux points de vue— même s'il était fou furieux de la voir encore « vivante », il ne serait pas capable de refuser son aide à un patient qui en avait besoin. Ce n'était pas dans sa nature.

Au 10e étage, elle flotta à travers une autre porte d'incendie, et entra dans l'aile administrative, où se trouvaient tous les bureaux du service de chirurgie. L'endroit était aussi cossu qu'une étude de notaire ou d'avocats, avec des lambris de bois sombre, de beaux tapis, des meubles somptueux. Logique. La chirurgie était ce qui rapportait le plus de fric dans un hôpital public. Et la direction payait bien pour obtenir les meilleures titulaires. Et pour les garder aussi. Les chirurgiens étaient tous des enfoirés aussi arrogants que caractériels, ce qui correspondait sans doute à leur vocation de découper les gens.

Dans l'équipe de chirurgie de Saint Francis, Manny Manello était le meilleur, pas seulement le responsable d'un des sous-services comme Jane l'avait été, mais le chef suprême de la spécialité. Ce qui en faisait une star de cinéma, un sergent instructeur, et même carrément le président des États-Unis. Tout ça empilé dans un grand salopard d'un mètre 80, au caractère déplorable, au

cerveau étonnant. En fait, Manny était une cartouche de dynamique avec une mèche d'1 mm environ.

Et encore, dans ses bons jours.

Bref, il était génial.

Ces patients privilégiés étaient les athlètes professionnels de haut niveau, dont il réparait les genoux, les hanches, ou les épaules, ce qui permettait à ces mecs de ne pas flanquer à la poubelle leur carrière, que ce soit sur un terrain de football, de base-ball, ou sur la glace du hockey. Mais Manny avait également une expérience approfondie de la colonne vertébrale. Bien sûr, Jane regrettait qu'il leur soit impossible d'avoir en renfort un neurochirurgien. Mais d'après ce que donnaient les radios et les scanners de Payne, son problème était d'ordre orthopédique. Si la moelle épinière était sectionnée, aucun neuro au monde ne pourrait l'aider. Actuellement, la médecine était encore limitée dans de tels cas.

En passant derrière le bureau de la réceptionniste, Jane se figea. À gauche, il y avait son ancien bureau. Un endroit où elle avait passé des heures infinies, à remplir de la paperasserie, à évoquer des cas avec Manny, ou avec d'autres chirurgiens de l'équipe. La plaque, sur la porte, avait changé. Elle lut : « *Thomas Golberg, docteur en médecine, responsable en chirurgie traumatologique.* »

Golberg était un excellent choix pour la remplacer. Mais quand même, ça lui faisait drôle de voir cette nouvelle plaque. Bien sûr, elle ne s'était pas attendue à ce que Manny ait créé un autel à sa mémoire dans son ancien bureau. Pas vrai ? Après tout, la vie devait continuer. Elle avait pris un autre chemin. Lui aussi. L'hôpital aussi.

Elle se botta mentalement le cul, puis continua à avancer le long du couloir à la moquette épaisse, jouant nerveusement avec sa blouse blanche, les stylos qu'elle avait dans la poche, ou le téléphone portable dont elle n'avait pas encore besoin. Elle n'avait pas le temps d'expliquer à Manny les détails de son retour d'entre les morts, ni de le cajoler, ni d'adoucir le choc brutal qu'elle s'apprêtait à lui causer. Elle n'avait pas le choix ! Il fallait absolument qu'il vienne avec elle. À tout prix.

Lorsqu'elle arriva devant la porte fermée du bureau du chef, elle serra les dents, et passa à travers—

Mais il n'était pas là. Ni derrière son bureau. Ni à sa table de conférence.

Elle vérifia rapidement dans la pièce adjacente... Il n'était pas non plus dans la salle de bain. D'ailleurs, il n'y avait aucune buée sur le miroir, aucune serviette humide ne traînait dans le lavabo.

Elle repassa dans le bureau, et inspira profondément... Et l'odeur familière de l'after-shave qui s'attardait dans l'air lui fit un choc au cœur.

Seigneur, comme il lui avait manqué !

Elle secoua la tête, passa derrière son bureau, et vérifia le futoir qui s'étalait dessus. Des dossiers de patients, des notes diverses entre services, des rapports provenant de la sécurité sociale ou de divers d'organisations sanitaires. Bon sang, on était samedi, il était à peine 17:00 ! Elle s'attendait à le trouver là. Les chirurgiens haut-de-gamme ne prenaient pas de week-end. La seule explication à son absence était que Manny avait été appelé pour gérer un cas grave. Sinon, il serait ici-même, tentant de faire diminuer la montagne de papiers qui l'attendait.

Ouais, Manny était un drogué du boulot. 24 heures sur 24. Sept jours sur sept.

Elle quitta le bureau, alla vérifier le planning de sa secrétaire attitrée. Et ne trouva rien de particulier. Logique, tout ce qui le concernait ni devait être sur ordinateur.

D'accord, il fallait donc qu'elle descende en salle de chirurgie. Saint Francis avait différents étages opératoires, organisés d'après les spécialités. Elle fonça tout droit à l'étage au Manny travaillait généralement. En passant discrètement la tête à travers les doubles portes, elle étudia les deux cas en cours d'opération, une déchirure du tendon musculaire à l'épaule, et une fracture multiple qui paraissait compliquée. Bien sûr, les chirurgiens portaient des masques et des coiffes, mais elle savait qu'aucun des deux n'était Manny. Son ancien patron avait des épaules assez larges pour étirer ses uniformes de chirurgien. De plus, la musique qui se jouait dans chacune des deux salles n'était pas la sienne. Jamais Manny n'aurait écouté Mozart. Et il aurait fallu qu'il soit mort pour accepter du pop près de lui.

En fait, Manny n'écoutait que du *hard-rock* et du *heavy metal*. Des musiques si violentes, que les infirmières regrettaient infiniment le protocole qui leur interdisait les boules Quies.

Bon sang de bonsoir ! Où était-il passé ? Ce n'était pas la période des colloques, et Manny ne vivait qu'à l'hôpital. Peut-être était-il chez lui, au Commodore, épuisé au point de s'être endormi sur son canapé. Ou encore dans le gymnase où il s'entraînait régulièrement.

Tout en quittant l'hôpital, elle sortit son téléphone et appela le standard de Saint Francis.

— Oui, bonjour, dit-elle quand on lui répondit. Je cherche à joindre le docteur Manuel Manello. Mon nom ? (*Et merde.*) Ah... Hannah. Hannah Whit. Voici mon numéro pour qu'il me rappelle.

En raccrochant, elle n'eut aucune idée de ce qu'elle lui répondrait s'il la rappelait. Mais quelle importance ? Elle était plutôt douée niveau improvisation. Elle espérait vraiment que cette qualité monterait en première ligne en cas de besoin. Et elle avait de la chance que le soleil soit encore haut. Sinon, un des Frères se serait pointé et aurait bricolé le cerveau de Manny, histoire d'accélérer les choses et de le ramener dare-dare jusqu'au manoir.

Pas Viszs, bien sûr. Certainement pas Viszs. Quelqu'un d'autre. N'importe qui.

Instinctivement, elle savait qu'il était essentiel que ces deux-là ne se croisent pas. Déjà, ils avaient un contentieux qui mijotait depuis leur dernière rencontre. Elle n'avait vraiment pas besoin, à l'heure actuelle, que son ancien patron ait un problème à cause de la jalousie territoriale de son mec. Pas question de laisser V décide causer à Manny le moindre dégât traumatologique. Juste avant que Jane meure, Manny s'était intéressé à elle. Et pas seulement au niveau professionnel. À moins qu'il n'ait fini par épouser l'une des nombreuses poupées Barbie qu'il fréquentait depuis toujours, Manny avait de grandes chances d'être encore célibataire. Et si le vieux dicton était vrai, et que « l'absence ne faisait qu'enflammer un véritable amour », il risquait d'avoir gardé pour elle des sentiments très forts.

D'un autre côté, il y avait aussi de grandes chances qu'il l'envoie se faire foutre. Après tout, apprendre qu'elle n'était pas morte allait lui flanquer un choc. Et elle ne pensait pas qu'il apprécierait la plaisanterie.

Heureusement, Manny ne garderait aucun souci souvenir de tout ça.

Mais elle si. Elle avait le pressentiment qu'elle n'oublierait jamais les 24 heures à venir.

Manny était toujours au centre de soins du Tricountry. Situé à un quart d'heure de l'Aqueduct, l'hippodrome où avait eu lieu la course, le centre était bien équipé : Des salles d'opération ; des stalles aménagées pour la récupération des bêtes ; des piscines pour les soins d'hydrothérapie ; des appareils d'imagerie sophistiquée. Et le plus chouette était que le personnel ici aimait vraiment les chevaux. Pas seulement parce que c'était de la rentabilité sur pattes.

En salle d'opération, Manny étudia les radios de sa pouliche. Il aurait aimé l'opérer. Il voyait clairement la fracture de son radius, mais ce n'était pas ça qui l'inquiétait le plus. C'était plutôt les petits os brisés et les échardes éparpillées.

On aurait dit des étoiles en orbite autour de la lune—l'extrémité ronde de son articulation qui apparaissait sur le cliché.

Bien sûr, Manny opérait généralement des humains. Mais quelle importance ? Tant que l'anesthésiste s'occupait de la pouliche, il pouvait faire le reste. Il connaissait bien les os.

Pas question cependant d'être un emmerdeur.

— Qu'en pensez-vous ? Demanda-t-il au vétérinaire en chef.

— À mon avis, c'est plutôt moche. C'est une fracture multiple, avec déplacement. Ça va coûter bonbon d'attendre qu'elle récupère. En fait, il n'est même pas certain qu'elle soit assez en forme pour la reproduction.

Oui, Manny le savait. Les chevaux avaient été créés pour tenir debout sur leurs quatre pattes, avec leur poids régulièrement réparti. Avec une jambe cassée, ce n'était pas tant la blessure qui provoquait le désastre. C'était que le la bête devait trouver un nouvel équilibre bancal, pour pouvoir rester debout. Ce qui, souvent, menait à des incidents déplaisants.

En regardant les radios, Manny était parfaitement conscient que la plupart des propriétaires auraient choisi l'euthanasie. La pouliche était née pour courir, et cette blessure atroce allait l'handicaper définitivement. Glory ne serait plus jamais libre de galoper, même pour le plaisir. Du moins, si elle survivait. En tant que toubib, Manny savait la cruauté de certains « sauvetages » médicaux, qui laissaient les patients dans un état pire que la mort. En fait, l'acharnement thérapeutique était parfois une très douloureuse façon de reporter l'inévitable.

— Dr Manello ? Vous m'avez entendu ?

— Oui, bien sûr.

Manny appréciait que le mec semble regretter sincèrement que Glory soit condamnée, contrairement au petit pète-sec qu'il avait croisé à la course.

Il se détourna, et revint jusqu'à l'endroit où la pouliche était étendue. Il posa la main sur la peau tendue de sa joue. Sous les scialytiques, le poil noir brillait comme de la soie. Étendu sur les carreaux pâles et l'acier inoxydable, Glory était comme une ombre tombée du ciel nocturne, oubliée au milieu de la pièce.

Pendant un long moment, Manny se contenta de la regarder respirer, sa cage thoracique remuant en cadence. Un spectacle poignant que ses magnifiques jambes aussi inertes que des branches tombées, sa queue étalée sur le carrelage. Il réalisa à quel point un animal était fait pour vivre debout. La voir comme ça était anormal. Injuste.

Avait-il le droit de la garder en vie pour s'épargner lui-même ?

Il ne le pensait pas. Manny soupira, et ouvrit la bouche—



Son téléphone portable vibra, ce qui l'interrompit. Il poussa un juron hargneux, sortit son BlackBerry, et vérifia si l'appel provenait de l'hôpital. Non. Hannah Whit ? Et un numéro inconnu ? Sans importance. D'ailleurs, il n'était pas d'astreinte. C'était probablement une erreur.

— Je veux que vous l'opérez, dit-il au vétérinaire, en rangeant son téléphone.

Il y eut un moment de silence, ce qui laissa amplement Manny le temps de réaliser la lâcheté de ne pas laisser Glory partir tranquillement. Mais il n'était pas capable de gérer ces couillonnades de psychologie à deux balles. Pas maintenant. Sinon, il allait craquer.

— Je ne peux rien vous garantir, dit le vétérinaire en étudiant à nouveau les radios. Je ne sais pas du tout où ça va nous mener, mais je vous jure— je ferai de mon mieux.

Seigneur, pensa Manny. Maintenant il savait ce que ressentaient les familles de ses patients quand il leur parlait, avec ces mêmes mots.

— Merci. Je peux assister à l'opération ?

— Bien entendu. Je vais vous donner de quoi vous changez. Vous connaissez le protocole, pas vrai, docteur ?

Vingt minutes après, en salle d'opération, Manny regardait sa pouliche. Il était placé du côté de la tête, et lui caressait le front de sa main gantée de latex. Bien sûr, elle était endormie. Tandis que le vétérinaire en chef opérait, Manny ne put qu'apprécier ses compétences. En fait, depuis que Glory était tombé, c'était le seul point qu'il pouvait approuver. L'opération ne dura pas plus d'une heure. Les différentes esquilles d'os furent soit enlevées soit remises en place. Puis ils bandèrent serré la jambe de Glory, et l'emmenèrent dans une piscine pour attendre son réveil, afin qu'elle ne se brise pas un autre membre en se débattant après l'anesthésie.

Manny resta aux côtés de la pouliche jusqu'à ce qu'elle reprenne conscience. Ensuite, il suivit le vétérinaire dans le couloir.

— Apparemment, elle va bien, dit le mec en enlevant ses gants. Mais vous savez que tout peut changer d'un moment à l'autre. Il va falloir du temps avant de savoir comment cette fracture va évoluer.

Et meerde, pensa Manny Lui aussi, disait la même chose aux familles de ses patients. En fait, après l'opération, il ne souhaitait qu'une chose : C'était qu'ils partent, rentrent chez eux, et lui fichent la paix. Il devinait bien sûr que le vétérinaire ça de lui.

— Je vous appellerai. Pour vous tenir au courant.

— Oui, faites-le. (Manny arracha ses gants de latex, et sortit sa carte de visite professionnelle.) Je vous donne ça au cas où vous ne l'auriez pas déjà.

— Je pense que nous l'avions, dit le mec, en récupérant quand même le carton blanc. S'il y a le moindre changement, vous serez le premier à le savoir. Je me chargerai personnellement de vous appeler à chaque visite de contrôle, deux fois par jour.

Manny hocha la tête, puis tendit la main.

— Merci. Merci pour tout. Merci de vous occuper d'elle.

— C'est mon boulot.

Ils se serrèrent la main, puis Manny eut un geste du menton vers les doubles portes derrière lesquels la pouliche se trouvait.

— Ça ne vous gêne pas si je lui dis un dernier au revoir ?

— Bien sûr que non.

Manny retourna auprès de Glory, et resta un moment à la regarder. Bon sang, qu'il avait mal !

— Tiens bon, ma belle.

Il avait été obligé de chuchoter parce qu'il n'avait plus de voix. En fait, il n'arrivait même plus à respirer. Quand il se redressa, il vit que toute équipe le regardait avec une compassion attristée. Qui, il le savait, allait le hanter longtemps.

— Nous allons bien nous occuper d'elle, promit le vétérinaire d'une voix grave.

Manny le croyait. En fait, ce fut grâce à cet espoir qu'il réussit à retourner dans le couloir.

Le centre de Tricountry était immense, et il lui fallut un bout de temps, une fois changé, pour retrouver la sortie, et l'endroit où il avait garé sa voiture. Au-dessus de sa tête, le soleil entamait sa descente, et illuminait d'une lumière orangée le ciel au-dessus de Manhattan. On aurait dit un incendie. Pourtant, l'air était frais, chargé d'odeurs qui annonçaient les premiers efforts du printemps pour faire reflourir la terre après le long hiver. Manny inspira profondément, si fort et si souvent, qu'il en éprouva un léger vertige.

Bon sang, la journée était passée vite, dans un brouillard d'énergie et l'affolement. Mais maintenant qu'il n'avait plus rien à faire, il était épuisé, vidé de son énergie. C'était soit ça, soit il venait de prendre un mur de briques sur la tronche.

En sortant ses clés, il eut la triste sensation d'être plus âgé que Dieu. Une migraine lui battait les tempes et l'arthrite de sa hanche le tuait. Manifestement,

cette course effrénée qu'il avait faite un peu plus tôt pour atteindre Glory au plus vite n'était pas la meilleure idée du siècle. Surtout à son âge. Son corps n'était plus en état de supporter de tels efforts.

Il n'avait pas prévu que le jour se terminerait ainsi. Il s'était vu offrir une tournée aux autres propriétaires pour fêter la victoire de Glory. Et peut-être même, dans l'euphorie du moment, accepter la proposition buccale de Candace.

Il monta dans la Porsche, démarra le moteur, et réfléchit. Caldwell était à 45 minutes au nord des Queens. En fait, sa voiture pouvait retourner au Commodore en pilotage automatique. Heureusement d'ailleurs, parce qu'il était un véritable zombie.

Il ne voulait pas de radio. Pas la musique de son iPod. Pas même téléphoner à qui que ce soit.

Tandis qu'il prenait l'autoroute du Nord, il regardait fixement la route devant lui, luttant contre son envie de faire demi-tour. Et ensuite ? Quel serait l'intérêt de dormir auprès de sa jument ?

En fait, s'il réussissait à rentrer chez lui en un seul morceau, il avait une aide en vue : Une pleine bouteille de Lagavulin qui l'attendait. Il n'aurait probablement pas besoin d'un verre— ce qui le ralentirait. Niveau hôpital, il était libre jusqu'à lundi matin, 6:00. Il avait la ferme intention de se soûler à mort, et de rester dans cet état d'ébriété.

Il serra son volant de cuir d'une main, et de l'autre, farfouilla autour de son cou, jusqu'à ce qu'il trouve ce qui pendait au bout de sa chaîne. Il serra le poing sur sa croix en or, et pria, de toutes ses forces.

*Seigneur Dieu... Je vous en prie. Sauvez-la.*

Il ne pourrait pas supporter perdre sa jument. Pas un autre être qu'il aimait. Pas maintenant. Pas si tôt. Il y avait à peine un an que Jane était morte— du moins c'est ce que prétendait le calendrier. Mais il souffrait encore tellement de sa disparition, que pour lui, c'était à peine arrivé la veille.

Il ne voulait pas revivre ça.

## Chapitre 4

Le centre-ville de Caldwell avait plusieurs gratte-ciel immenses. Mais le plus somptueux d'entre eux était le Commodore. Haut de 30 étages, il surplombait la forêt de verre et d'acier. À l'intérieur, les soixante appartements étaient de la classe de Donald Trump : Tout en marbre, avec des chromes brillants, du matos haut-de-gamme et une architecture audacieuse.

Au 27<sup>ème</sup> étage, Jane passa à travers la porte de l'appartement de Manny, regarda autour d'elle en espérant un signe de vie, et n'en trouva... aucun. En fait, ça ressemblait à une course d'obstacles. Ou peut-être à une piste de danse. Aucun meuble, sauf un canapé et une table basse dans le salon, et un grand lit dans la chambre principale. Point final.

Bon d'accord, il y avait aussi quelques tabourets autour du bar de la cuisine. Et un écran géant, la seule chose qui décorait le mur. Les planchers de bois ciré n'étaient protégés par aucun tapis. Par contre, il y avait des sacs de gym et du matériel sportif partout. Manny était à fond pour Nike. Il y avait aussi des chaussures de sport jetées ici et là.

Ce n'était pas vraiment bordélique. En fait, l'appartement était tellement dénudé que le désordre ne se voyait pas.

De plus en plus paniquée, Jane passa dans la chambre, et regarda les uniformes de chirurgien entassés dans un coin, comme des débris après un orage. Rien d'autre.

Par contre, la porte de la penderie était ouverte. Elle jeta un coup d'œil à l'intérieur—

Bon sang de bois.

Il y avait des trois valises assorties soigneusement alignées sur le sol, rangées par taille. Et celle du milieu manquait. Ainsi qu'un costume, si elle en jugeait par le cintre vacant qui pendait entre eux deux autres complets-veston.

Meeerde. Il était parti quelque jour. Peut-être même tout le week-end.

Sans trop d'espoir, elle rappela le standard de l'hôpital, et redonna son numéro—

Soudain, son téléphone sonna. En vérifiant d'où ça venait, Jane poussa un juron. Avec un soupir, elle répondit :

— Hey, V.

— Rien ?

— Non. Pas pour le moment. Il n'est pas à l'hôpital, ni à son appartement. (Un sourd grondement émana de l'écouteur, soulignant le désespoir qui perçait dans sa voix.) J'ai aussi vérifié au gymnase, avant de monter.

— Je suis rentré dans le système informatique de Saint Francis, dit Viszs, pour vérifier son planning.

— Où est-il ?

— Ils indiquent simplement que Goldberg est d'astreinte jusqu'à lundi. Écoute, le soleil va se coucher. Je peux arriver en une—

— Non ! Coupa-t-elle. Pas question. Tu restes avec Payne. Je sais qu'Ehlana est géniale, mais je préfère que tu sois là.

Il y eut un silence pesant, comme si Viszs savait parfaitement pourquoi Jane refusait sa présence.

— Que vas-tu faire à présent ? Demanda-t-il.

Elle serra nerveusement son téléphone, et se demanda à qui elle pourrait adresser une prière. Á Dieu ? Á la mère de V, la Vierge Scribe ?

— Je ne sais pas trop. Mais je lui ai laissé deux messages.

— Quand tu l'auras trouvé, appelle-moi, et je viendrai t'aider à le ramener.

— Je peux le faire.

— Je n'ai pas l'intention de l'agresser, Jane. Ni de le mettre en pièces.

Ouais, peut-être, mais d'après l'écho glacé de la voix de Viszs, elle avait quand même quelques doutes sur la façon dont Manny risquait d'être traité. Bien sûr, elle savait qu'il survivrait le temps d'opérer Payne. Mais ensuite ? Elle avait peur que ça déraile. Surtout s'il se passait un drame en salle d'opération.

— Je vais l'attendre ici un moment, dit-elle. Peut-être va-t-il se pointer. Ou m'appeler. Et si ce n'est pas le cas, je trouverai bien une autre idée.

Il y eut un long silence, et Jane eut la sensation qu'un courant d'air glacial émanait du téléphone. Merde, son compagnon était super doué pour de nombreuses choses : Combattre, faire l'amour, gérer un ordinateur. Mais niveau patience ? Il était nul. En fait, le forcer à l'inertie allait certainement le rendre enragé.

De plus, elle était furieuse qu'il ne lui fasse pas confiance.

— Reste avec ta sœur, Viszs, dit-elle d'une voix trop calme. Je te rappellerai.

Un silence lui répondit.

— Viszs, raccroche, et va auprès d'elle.

Il ne répondit pas davantage, mais la communication fut coupée. Elle referma son téléphone, avec un juron de contrariété. Une seconde à peine après avoir raccroché, elle tapait un autre numéro. Et dès qu'elle entendit une voix profonde

lui répondre, elle frotta sur ses joues translucides les larmes brûlantes qui étaient vraiment *vraiment* très réelles.

— Butch, dit-elle d'une voix cassée, j'ai besoin de toi.

Lorsque le dernier rayon du soleil eut disparu, il y eut un changement d'équipe et la nuit se mit au boulot. La voiture de Manny était censée être de retour au Commodore. En fait, ça aurait été le cas s'il avait foncé directement chez lui.

Au contraire, il s'était dirigé vers le sud de la ville, à un endroit où les arbres poussaient plutôt que le béton, où les carrés d'herbe étaient à vendre, et où le sol était découpé en rectangles réguliers, en terre et non pas en asphalte.

Logique d'ailleurs. Autant que les cimetières aient la place de s'étendre, et il était plus facile de creuser une fosse dans la terre que dans le béton pour y déposer un cercueil. En fait, c'est bien pour ça qu'on les appelait des mausolées.

Le cimetière *Bosquet des Pins* ne fermait qu'à 22 heures, et les lourdes grilles d'acier étaient grandes ouvertes lorsque la Porsche arriva. Il y avait des lampadaires dispersés çà et là qui jetaient une lumière dorée sur le labyrinthe des tombes. En entrant, Manny se dirigea vers la droite, tandis que les phares au xénon de la Porsche éclairaient les stèles bien alignées, les allées, les pelouses.

Il avait été attiré ici comme par une balise, et pourtant, l'endroit ne signifiait rien. Il n'y avait eu aucun corps à enterrer sous la plaque de granit vers laquelle il se dirigeait. Il n'y avait pas de cendres non plus à déposer dans une urne funéraire. En fait, vu que l'Audi de Jane avait complètement brûlé, il était difficile de savoir l'origine de ce que l'incendie avait laissé.

Manny tourna et retourna plusieurs fois... 800 m plus loin, il ralentit, et laissa la voiture s'immobiliser. Il avait l'impression d'être le seul visiteur du cimetière, et en était heureux. Il n'avait pas besoin du public.

Lorsqu'il sortit, l'air frais ne l'aida pas à s'éclaircir les idées, mais ses poumons firent leur boulot, il inspira plusieurs fois tout en avançant. L'herbe qui repoussait craquait sous ses pas. Il fit attention de ne marcher sur aucune tombe. Bien sûr, les morts n'étaient pas aptes à s'en plaindre, mais ça lui semblait mal de ne pas respecter l'endroit de leur dernier sommeil.

La tombe de Jane était droit devant lui, et il ralentit en s'en approchant. Au loin, un train siffla, et le bruit sembla couper l'immobilité qui pesait sur le cimetière. C'était un son triste, douloureux, mais Manny haussa les épaules.

Quel lamentable cliché ! Digne d'un avait cinématographique. Jamais il ne voyait un tel film jusqu'à la fin. Ni chez lui. Et encore moins au cinéma.

— Merde, Jane.

Il se pencha, et caressa du doigt les lettres gravées sur la pierre rugueuse. Il avait choisi du granit noir, parce que jamais elle n'avait aimé les couleurs pastel. Ou même claires. Quant à l'inscription, il avait donné dans le simple : Son nom, ses dates de naissance et de décès, et une seule phrase : « Repose en paix. »

Ouaip. Pas à dire. Il avait brillé niveau originalité.

Il se souvenait exactement du moment où il avait appris sa mort. Il était à l'hôpital, bien entendu...

*C'était la fin d'une très longue journée, et la nuit avait commencé par une opération sur le genou d'un joueur de hockey. Ensuite, il avait réparé l'épaule— superbe boulot d'ailleurs—d'un con qui avait forcé sur la drogue, et crut qu'il pouvait voler.*

*En sortant de salle d'opération, il avait trouvé Goldberg qui l'attendait près du lavabo. Au premier coup d'œil au visage livide de son collègue, Manny s'était figé, la main encore levée pour enlever son masque de chirurgien, et le truc pendait sous son menton, comme le bavoir d'un bébé. Il avait demandé à savoir ce qui se passait. En même temps, il se créait déjà un scénario : Un carambolage de 40 bagnoles sur l'autoroute... Un avion écrasé... Un hôtel en feu... Quelque chose d'atroce genre tragédie locale.*

*Mais quand il avait vu, derrière l'épaule de son collègue, que trois autres docteurs et cinq infirmières s'approchaient, avec la même expression atterrée que Goldberg, il avait compris. Aucun d'eux n'était attendu en salle d'opération. Donc le drame concernait quelqu'un de chez eux.*

— Qui ? Avait-il demandé d'une voix rauque.

*Goldberg avait jeté un coup d'œil derrière lui, comme pour chercher le soutien de ses troupes, et du coup, Manny avait deviné. Quelque chose de glacé lui avait perforé les tripes, et pourtant, il avait gardé l'espoir irrationnel que le nom qui allait émerger des lèvres du chirurgien soie n'importe lequel, mais surtout pas—*

— Jane. Un accident de voiture.

Manny n'avait pas hésité :

— Quand doit-elle arriver ?

— Elle ne viendra pas.

*À ça, Manny n'avait pas répondu. Il avait juste arraché le masque de son visage, pour le froisser dans son poing serré, et le jeter dans la première poubelle venue. Puis il avait avancé, tout droit.*

*Goldberg avait ouvert la bouche, mais Manny avait interrompu d'une voix brutale:*

*— Pas un mot. Pas un seul mot !*

*Bien sûr, vu ce ton, tous les autres s'étaient bousculés pour s'écarter de son chemin. Manny avait eu la sensation que la foule s'ouvrait devant lui comme un tissu qui se déchirait.*

Il soupira, et regarda le cimetière autour de lui. En fait, il ne se souvenait pas du tout de ce qu'il avait fait après ça. Il y avait pensé des nuits et des nuits durant, et chaque fois, il était tombé sur un trou noir. À un moment, il était quand même rentré chez lui, parce que c'était là qu'il s'était réveillé deux jours après, portant toujours l'uniforme souillé dans lequel il avait opéré.

Bon sang, quelle ironie, que parmi toutes les morts possibles, Jane ait disparu dans un accident de voiture... après avoir sauvé la vie de tant d'accidentés. En fait, c'était comme si la Faucheuse avait cherché à se venger, pour toutes les âmes que le chirurgien lui avait dérobées.

Un autre train passa, et le sifflet strident lui donna envie de hurler.

En plus, ce putain de téléphone recommença à vibrer. Il regarda d'où provenait l'appel. Hannah Whit ? Encore ? Merde quoi !

Avec un froncement de sourcils, Manny jeta un coup d'œil à la pierre tombale en face de lui. Soudain, il lui revint en mémoire que la jeune sœur de Jane, s'était nommée Hannah. Whit... comme Whitcomb ?

Non, elle était morte jeune. Du moins, c'est ce qu'il lui semblait.

Bon sang, pensa Jane en arpentant de plus en plus nerveusement l'appartement de Manny, elle aurait dû emmener des chaussures de sport. En fait, elle aurait déjà quitté cet appartement si elle avait eu une meilleure idée. Elle n'était pas idiote, mais franchement, il ne savait plus quoi faire—

Son téléphone sonna. Bordel, ce n'était pas le moment. Elle n'avait pas vraiment envie de continuer à raisonner Viszs. Après 45 minutes, elle n'avait toujours aucune nouvelle à lui annoncer. Elle vérifia le numéro d'appel.

*Oh... Seigneur.*



Ce numéro qu'elle connaissait mieux que le sien ! Ces 10 chiffres qu'elle avait toujours eu en mémoire autrefois, où qu'elle soit. Manny. En répondant à l'appel, elle eut la sensation que son cerveau grillait, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Son cher vieil ami ...

— Allô ? Dit la voix de Manny. Mrs Whit ? (Derrière lui, dans le lointain, il y eut le sifflement d'un train.) Allô ? Hannah ? Allô ?

Cette voix... Cette intonation... C'étaient exactement les mêmes que celles qu'il avait un an plus tôt, rauque, autoritaire.

Le train siffla à nouveau. Seigneur Dieu ! Jane savait exactement où était Manny.

Elle raccrocha, et se dématérialisa de l'appartement vers les faubourgs, de l'autre côté de la ville. Voyageant à la vitesse de la lumière, elle traversa la nuit sous forme de molécules, dans un tourbillon qui ne lui prit que quelques secondes.

Le cimetière était un véritable labyrinthe— on avait besoin d'une carte pour s'y repérer— mais en tant que spectre, ça ne lui posa aucun problème. Elle émergea de l'obscurité à côté de sa propre tombe, et faillit éclater en sanglots.

Manny était là. En chair et en os. Son patron. Son collègue. Son ami. Celui qu'elle avait laissé derrière elle. Et il était penché sur une pierre tombale noire où le nom de Jane était écrit.

D'accord, maintenant, elle était bien certaine d'avoir eu raison de ne pas se rendre à ses funérailles. Déjà, ça lui avait fait un choc de lire l'annonce dans le Courrier de Caldwell. Et voir la photo de tous les chirurgiens et infirmières de Saint Francis— et même de certains patients— avait failli la déchirer en deux.

Mais là, c'était encore pire.

Parce que Manny arborait une expression hagarde— exactement ce qu'elle éprouvait elle-même. Sans espoir. Désespérée.

Seigneur, il portait toujours le même after-shave, une odeur qu'elle aimait tant. Il avait maigri, vieilli, mais était toujours aussi beau, avec des cheveux sombres et des traits ciselés. Un visage dur. Intelligent. Son costume à fines rayures était de prix... sauf qu'il avait de la poussière sur son pantalon. Et ses mocassins étaient boueux. Elle se demanda d'où ça venait— ce qui avait pu le mettre dans cet état. Manifestement, la terre ne provenait pas du cimetière. Après une année, le sol était dur comme du bois, et recouvert d'herbe—

Attends un peu ? En fait, il n'y avait jamais eu à creuser ici. Elle n'avait rien laissé d'elle à enterrer.

Alors que Manny posait la main sur la pierre, elle sut que c'était lui qui l'avait choisie. Bien sûr, personne d'autre n'aurait su exactement ses goûts. Rien d'ostentatoire ou de compliqué. Une pierre noire. Superbe. Une inscription sobre. Sans mélo.

Jane se racla la gorge :

— Manny.

Il sursauta, mais il ne tourna pas la tête pour la regarder— comme s'il était persuadé de l'avoir entendue uniquement dans sa tête.

Elle se matérialisa complètement, et parla plus fort :

— Manny !

Dans d'autres circonstances, la scène aurait été comique. Il pivota, cria, recula, trébucha sur le rebord de la tombe, et atterrit sur le cul.

— Bordel mais... Qu'est-ce que tu... fous là ? Haleta-t-il.

Au début, son visage arbora une expression d'horreur, puis d'incompréhension, et presque d'affolement.

— Je suis désolée.

Bien sûr, c'était nul comme formule, mais... Les yeux sombres se posèrent sur elle, et soudain, elle n'arriva pas à dire quoi que ce soit d'autre. Puis Manny se releva d'un bond, l'examina de haut en bas, encore et encore, avant de se fixer sur son visage.

Ce fut alors que la colère monta. Si forte qu'elle lui causa sans doute une migraine, pas qu'il porta ses deux mains à ses tempes, et se frotta.

— C'est une blague ?

Non. (Elle aurait préféré.) Je suis tellement désolée.

La fureur sur ce visage lui était familière, au point qu'elle en avait mal. Seigneur, quelle ironie, de regretter à ce point un caractère aussi violent.

— Tu es *désolée*.

— Manny je—

— Je t'ai *enterrée*. Et tu es *désolée* ? Bordel, mais qu'est-ce que tu crois ?

— Manny, je n'ai pas le temps de t'expliquer. J'ai besoin de toi.

Il la regarda d'un air furieux durant un long moment.

— Tu te pointes la bouche en cœur— après un an— alors que je t'ai cru morte, et tu as *besoin* de moi ?

Soudain, pesa lourd sur elle la réalisation que tant de temps avait passé. En plus de tout le reste.

— Manny, je... Je ne sais pas quoi te dire.

— Vraiment ? À part m'annoncer de but en blanc que tu es vivante ?

Il la regarda. La regarda longuement. Et ne fit rien d'autre durant ce qui parut une éternité.

Puis d'une voix cassée, il annonça :

— Est-ce que tu imagines ce que ça m'a fait de te perdre ? (Il se frotta les yeux d'une main preste.) Est-ce que tu *imagines* ?

Elle avait si mal qu'elle n'arrivait plus à respirer.

— Oui. Parce que moi aussi je t'ai perdu. Toi et l'hôpital... Et j'ai perdu toute ma vie en même temps.

Manny se mit à arpenter l'espace, marchant de long en large devant la pierre tombale, et bien que Jane ait envie de faire pareil, elle préférait ne pas trop s'approcher de lui.

— Manny... Si j'avais eu la possibilité de revenir vers toi, je l'aurais fait.

— Tu l'as fait. Une fois. J'ai cru que c'était un rêve, mais non. Bien sûr que non. Pas vrai ?

— Non.

— Comment as-tu réussi à rentrer dans mon appartement ?

— C'est sans importance.

Il s'arrêta, et la regarda encore, et le granit noir était tout ce qui les séparait.

— Pourquoi as-tu fait ça, Jane ? Pourquoi as-tu fait semblant être morte ?

En fait, ce n'était pas tout à fait ça... Elle était vraiment morte...

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer.

— Alors bordel, qu'est-ce que tu fous là ? Qu'est-ce que tu veux ?

Elle s'éclaircit la voix.

— J'ai un cas délicat. Et je veux que tu viennes le voir. Je ne peux pas te dire ou je t'emmène, ni te donner beaucoup de détails, je sais que c'est injuste. Mais... J'ai besoin de toi.

Elle avait envie de s'arracher les cheveux. De se jeter par terre et de sangloter. De se jeter sur lui pour le serrer fort. Mais il fallait bien qu'elle continue, parce que c'était vital.

— Ça fait plus d'une heure que je te cherche, reprit-elle, et le temps commence à compter. Je sais que tu es furieux— déboussolé— et je te comprends. Mais garde ta colère pour moi... et tes questions pour plus tard. J'ai besoin de toi. *Tout de suite*. Je t'en supplie.

Après ça, elle n'avait plus rien à ajouter. Juste à attendre. Manny n'était pas le genre qu'on forçait à agir. Il était impossible de le persuader. C'était à lui de faire son choix. D'accepter ou de refuser.

Malheureusement, s'il refusait, Jane allait devoir appeler les Frères à la rescousse. Elle aimait beaucoup son ancien patron— qui lui avait horriblement manqué— mais Viszs passait en priorité. Et jamais, Jane accepterait de ne rien faire pour aider sa sœur.

Dans tous les cas, Manny allait opérer Payne. Cette nuit.

## Chapitre 5

Butch O'Neal n'était pas le genre de mec à laisser une dame en détresse.

C'était peut-être son côté *Old School*... Ou alors le flic qu'il avait été... Ou alors les restes de son éducation catholique et dévouée. N'importe. D'ailleurs, après le coup de téléphone de Doc Jane, ce chirurgien aussi adorable que doué, il n'hésita pas à bondir pour répondre à sa demande. Et ça n'avait rien à voir avec de la chevalerie.

Il fonça comme un dératé pour quitter la Piaule, courir tout le long du tunnel souterrain, jusqu'au centre d'entraînement de la Confrérie. Quelles que soient les raisons de sa réaction instinctive, il avait exactement le même but que la femelle. Tout comme Jane, il était terrifié à l'idée que Viszs pète à nouveau un câble. Et qu'il devienne impossible à contrôler.

D'ailleurs, il n'y avait qu'à regarder le mec ces derniers temps. Il était manifeste que le chaudron bouillonnait sous son crâne, avec un max de chaleur et de pression. Il fallait bien que ça sorte quelque part. Dans le passé, à chaque fois, ça avait fait des dégâts. À beaucoup d'égards.

En sortant de la porte secrète qui émergeait dans le bureau de la Confrérie, Butch prit à droite, et dévala au pas de course le long couloir qui menait à la clinique. Un léger parfum de tabac turc flottait dans l'air, lui indiquant exactement où était sa proie. Mais bien sûr, il le savait déjà.

Une fois arrivé devant la porte fermée de la salle d'examen, Butch tira sur les manchettes de sa chemise Gucci, remit en place la ceinture de cuir de son pantalon, puis frappa à la porte.

D'un geste léger certes. Mais le tambourinement de son cœur l'assourdissait presque.

Viszs ne répondit pas par un : « Entrez ». Tout au contraire, le Frère ouvrit la porte, sortit dans le couloir, et la referma derrière lui.

Et meeerde. Il avait une sale gueule. Et des mains qui tremblaient en allumant sa putain de cigarette— un autre clou dans son futur cercueil. Tandis que V léchait le papier de sa roulée, Butch plongea la main dans sa poche, en sortit un briquet, et l'alluma avant de le présenter à V.

Quand le visage de son meilleur ami fut illuminé par la flamme, Butch n'eut aucun mal à lire ses traits impassibles et cruels. Jane avait absolument raison. Le pauvre malheureux était prêt à exploser, et avait de plus en plus de mal à se

contenir. Viszs inhala profondément, puis s'appuya contre le mur de ciment derrière lui, les yeux fixes, les bottes fermement plantées sur le sol.

Au bout d'un moment de silence, le mec marmonna :

— Tu ne me demandes même pas comment je vais ?

Butch s'installa contre le mur, dans la même position que son copain. Avant de répondre :

— Pas besoin.

— Pourquoi ? Tu lis dans les esprits ?

— Ouaip. Je suis génial pour ça.

Viszs se pencha de côté, pour écraser ses cendres sur le rebord de la poubelle.

— Alors, dis-moi ce que je pense ?

— Tu veux m'entendre dire des grossièretés à proximité de ta sœur ?

Quand il reçut un rire bref en réponse, Butch tourna la tête, et fixa le profil de Viszs. Autour de l'œil, les tatouages étaient particulièrement sinistres, surtout en considérant le nuage toxique qui enveloppaient le mec comme une fuite nucléaire, qu'il contrôlait à grand-peine.

— Je ne pense pas que tu vas aimer entendre ce que j'ai deviné, V, dit-il à mi-voix.

— Si. Vas-y.

Butch comprit que Viszs avait envie de parler, mais bien sûr, comme d'habitude, le mec était tellement introverti qu'il n'arrivait pas à l'exprimer. Il était nul niveau relation. Bien sûr, il avait fait quelques progrès en ce domaine. Parce qu'avant, il n'aurait même pas tenté une ouverture, aussi minime soit-elle.

— Elle t'a demandé de t'occuper d'elle si l'opération ne marchait pas, pas vrai ? Dit Butch en formulant à voix haute sa pire hypothèse. Et je ne parle pas de soins palliatifs.

Viszs ne répondit pas. Mais il expira la fumée de sa cigarette *incroyablement* longtemps. Ce qui une réponse en soi.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ? Demanda Butch tout en sachant déjà la réponse.

— Je n'hésiterai pas.

La fin de la phrase resta en suspens : « *Même si ça me tue !* »

Bordel, la vie était parfois franchement chiant. Et injuste. Et les gens se trouvaient dans des situations bien trop cruelles. Butch ferma les yeux, et laissa sa tête retomber en arrière contre le mur. Pour un vampire, les liens de sang étaient la chose la plus sacrée qui soit. Ça comprenait la famille, sa compagne,

ses Frères d'armes... D'ailleurs, de ce fait, dès que Viszs souffrait, Butch endurait la même douleur. Et Jane aussi. Et tout le reste de la Confrérie.

— J'espère que nous n'aurons pas à en venir à cette extrémité, dit Butch en regardant la porte fermée. Doc Jane va nous ramener ce toubib. C'est un vrai bouledogue—

— Tu sais ce que j'ai réalisé, il n'y a pas 10 minutes ?

— Non, quoi ?

— Même s'il n'avait pas fait jour, elle n'aurait pas voulu de moi avec elle. Elle aurait préféré aller chercher ce mec toute seule.

La fragrance de mâle dédié de Viszs monta lourdement dans l'air, ce qui fit réfléchir Butch. Ouais, bien sûr. Jane et son ancien patron avaient été très proches autrefois, durant des années. Aussi, pour le convaincre de venir soigner Payne, la femelle préférait mettre toutes les chances de son côté. Du moins, si le mec arrivait à lui pardonner cette histoire d'avoir prétendu être morte. En plus, Viszs était un vampire, non ? Était-ce vraiment utile d'ajouter une couche à tout ce merdier.

Sur ce, tout bien considéré, Butch aurait nettement préféré que le chirurgien soit un nabot d'un mètre 50, grisonnant, avec un nez crochu. Exceptionnellement, un mâle dédié pouvait accepter une mocheté près de sa femelle sans devenir fou.

— Je ne veux pas te vexer, marmonna Butch, mais je la comprends un peu. Pas toi ?

— Il s'agit de ma jumelle, dit Viszs en passant la main dans ses cheveux noirs. Bordel, Butch... de ma sœur !

Hélas, Butch avait perdu une sœur durant sa jeunesse. Et il pouvait comprendre ce qu'éprouvait le mec près de lui. Mais il n'était pas question qu'il le quitte des yeux. Lui et Jane étaient les seules personnes au monde qui avaient une vague chance de retenir Viszs s'il déraillait complètement. Et Jane serait occupée, si elle devait aider le toubib à opérer la femelle—

Au son du portable de V, les deux mâles firent un bond d'un mètre, mais le Frère récupéra vite, et décrocha avant la seconde sonnerie.

— Ouais? C'est vrai ? Oh bordel... Tant mieux. Oui. Je te retrouve dans le parking. Ouais, au garage. Je t'attends.

Il y eut une légère pause, et Viszs leva les yeux vers Butch, comme s'il regrettait soudain ne pas être seul.

Butch fit de son mieux pour être invisible, il baissa les yeux sur ses mocassins Dior Homme. Il savait que V n'était pas du genre à raconter des mots tendres sur

un ordinateur ou par téléphone. D'ailleurs, il restait très froid envers Jane dès qu'ils étaient en public. Malheureusement, Butch n'était pas un vampire pur sang, et il lui était impossible de se dématérialiser. Et puis, il aurait l'air con s'il se mettait à courir brusquement !

V se contenta de marmonner un rapide salut, avant de raccrocher, et de tirer longuement sur sa cigarette.

— Tu peux arrêter de faire l'andouille, marmonna-t-il, je sais que tu es là.

— Tant mieux. Niveau Homme Invisible, je suis nul.

— Ce n'est pas tout à fait de ta faute, aussi grand, tu prends de la place.

— Alors ? Elle l'a retrouvé ? (Lorsque Viszs hochla la tête, Butch le regarda gravement.) Mec, promets-moi un truc.

— Quoi ?

— Ne tue pas ce chirurgien. Il n'y est pour rien, et il aura déjà des problèmes à gérer tout ça.

Butch savait d'expérience que ce n'était pas facile de quitter le monde humain pour tomber chez les vampires, comme le lapin d'Alice au pays des merveilles. Dans son cas, les choses s'étaient arrangées, mais qui savait ce que deviendrait Manello ?

Viszs jeta son mégot dans la poubelle, puis regarda son copain— ses yeux de diamant aussi froids qu'une nuit arctique.

— Je ne peux rien te promettre, Cop. On verra.

Avec ça, il pivota, et retourna auprès de sa sœur.

Bordel, pensa Butch avec un juron, au moins ce salopard était-il franc. D'ailleurs, V ne mentait jamais.

Manny Manello n'aimait pas laisser conduire sa Porsche. En fait, à part le mécanicien qui la prenait pour les révisions, personne ne le faisait jamais.

Ce soir cependant, c'était Jane Whitcomb qui se trouvait derrière le volant. Un, elle était douée et savait passer les vitesses sans faire grincer son embrayage. Deux, elle avait affirmé que c'était la seule façon de l'emmener où ils devaient aller. Trois, il était encore complètement sonné d'avoir vu se pointer devant lui quelqu'un de mort et enterré.

Ouais, il n'était sans doute pas trop prudent de manœuvrer une grosse cylindrée dans un tel état.

Il n'arrivait pas à admettre qu'elle soit assise à côté de lui, dans sa voiture, à rouler vers le nord.



Bien sûr, ça ne l'avait empêché de répondre « oui » à sa requête. Ouais, il était une vraie nouille devant une femme en détresse... et puis, il était aussi un chirurgien accro à son boulot, qui avait besoin de sa dose d'adrénaline en salle d'op.

*Peuh !*

Tant de questions ! Ça le rendait furibard. Bien sûr, il espérait bien un jour finir dans un bel endroit paradisiaque, y trouver la paix et la lumière éternelle— et tout le bla-bla-bla, mais quand même ... il n'y croyait pas trop.

Il notait aussi l'ironie de la situation. Au cours de cette dernière année, combien de fois avait-il regardé son plafond toute la nuit, tenant dans les bras le cadavre d'une bouteille de Lagavulin, en priant le ciel que son ancien chef de service revienne à lui ?

Manny jeta un œil sur Jane qu'il voyait de profil. Illuminée par le tableau de bord, elle était toujours aussi énergique. Toujours aussi forte. Toujours le genre de femme qu'il admirait.

Mais plus rien n'était possible entre eux à présent. En dehors de ces mensonges concernant sa mort, elle portait aussi un anneau d'or gris à la main gauche.

— Tu es mariée, dit-il.

Elle ne le regarda pas, et continua à conduire.

— Oui.

L'épouvantable migraine qui avait éclaté dans son crâne dès qu'il l'avait aperçue, comme sortie de sa tombe, revint en force. En même temps, de sombres souvenirs flottèrent dans son cerveau, comme le monstre du Loch Ness sous la surface. Le titillant, lui faisant miroiter une complète révélation... hors de sa portée.

Mais il lui était impossible de poursuivre pour l'instant cette recherche cognitive, sinon il risquait une rupture d'anévrisme sous une telle pression. En plus, il avait beau fouiller, il sentait bien qu'il y avait un verrou, et qu'il n'obtiendrait rien. Sauf un dommage irréversible de sa matière grise.

Il regarda par la fenêtre de la voiture. Des pins florissants et des chênes solides se dressaient devant eux, éclairés par le clair de lune. La forêt qui entourait Caldwell devenait de plus en plus épaisse au fur et à mesure qu'ils remontaient vers le nord, s'éloignant du cœur de la ville— marqué par ses deux ponts jumeaux.

— C'est par là que tu es morte, dit-il sombrement. Ou du moins, que tu as prétendu l'être.

Un motard avait trouvé l'Audi de Jane plantée dans un arbre, près de la route, non loin d'ici. La voiture ayant basculé dans un ravin. Aucune trace du corps, bien sûr, mais aussi... tout avait brûlé.

Jane se racla la gorge.

— Je suis franchement désolée. Je sais que je l'ai répété souvent, mais ça n'était pas évident.

— De mon côté non plus.

Un silence tomba. Et s'éternisa. Un très lourd silence... Mais Manny n'était pas du genre à insister quand la seule réponse qu'il obtenait était : « *Je suis désolée* ». De plus, il était complètement perdu, et savait juste qu'elle voulait le voir opérer un malade, et...

En fait, rien de plus.

— J'aurais aimé pouvoir te le dire, dit-elle tout à coup. Ça été horrible de te quitter.

— Pourtant, tu n'as pas cessé de travailler, pas vrai ? Apparemment, tu opères toujours.

— Oui.

— Et ton mari ? Il fait quoi ?

Cette fois, elle grimaça avant de dire :

— Tu vas le rencontrer.

Génial. Il n'attendait que ça.

Elle ralentit, prit un tournant serré sur la droite, il s'engagea dans un... un chemin de terre ?

— Je te signale que ma voiture n'est pas un tout-terrain, marmonna-t-il.

— C'est la seule route possible.

*Pour aller où ?* Se demanda-t-il.

— Après ça, tu me seras redevable.

— Je sais. Il n'y a que toi qui puisse la sauver.

Manny se retourna vers elle.

— Tu ne m'avais pas dit que c'était une femme.

— Quelle importance ?

— Vu le peu que je sais de toute cette histoire, tout est important.

Quelques dizaines de mètres plus loin, ils traversèrent des flaques aussi profondes qu'un putain de lac. Et la Porsche reçut de grandes éclaboussures. Manny grinça des dents.

— En plus de la patiente, tu me seras redevable d'avoir bousillé ma caisse.

Jane eut un petit rire et, pour une raison étrange, il sentit son cœur se serrer— mais rien de bon ne sortirait de ce genre de conneries émotionnelles. Il n’avaient jamais été un couple...

D’accord, il avait été attiré par elle. Très attiré même. Il l’avait même embrassée une fois. Mais rien de plus.

Et désormais, elle était Mrs *Autre-Mec*. Revenue de chez les morts.

Seigneur, mais dans quel merdier il était tombé ? Maintenant, tout n’était peut-être qu’un rêve... D’un côté, ça le soulageait, parce que l’accident de Glory allait peut-être s’effacer.

— Tu ne m’as pas parlé de la nature de la blessure, dit-il.

— Rupture de la colonne vertébrale, entre la T6 et la T7. Elle ne sent plus rien en dessous de la taille.

— Merde Jane, c’est— un cas gravissime.

— Ouaip, et tu comprends pourquoi j’avais tellement besoin de toi.

Environ cinq minutes plus tard, ils arrivèrent devant une porte qui semblait avoir été bâtie durant les guerres puniques. C’était comme dans Alice au pays des merveilles... avec une chaîne rouillée, cassée par endroits. La barrière qui restait n’était rien de mieux que quelques mètres de fils de fer barbelés destinés à garder le bétail— et qui avaient connu des jours meilleurs.

Et pourtant, les gonds s’ouvrirent souplement. Lorsqu’ils dépassèrent la porte, Manny vit la première des caméras de surveillance.

Tandis que la Porsche avançait à une allure d’escargot, un étrange brouillard émergea de nulle part et troubla le paysage jusqu’à ce que Manny ne puisse pas voir au-delà de quelques centimètres devant le pare-chocs de la voiture. Seigneur, on se serait cru dans un film d’épouvante.

La porte suivante était en meilleur état— celle d’après encore mieux— et ainsi de suite. La dernière qu’ils traversèrent, d’un métal étincelant, était digne d’Alcatraz : Haute d’au moins 8 m, avec des avertissements de danger haut-voltage placardés partout. Et que dire du mur dans lequel elle ouvrait ? Ce truc-là n’était pas pour du bétail... à moins que ce ne soient des monstres velociraptors. Manny était prêt à parier que l’épaisseur de la paroi faisait au moins 3 m, tout en pierre de taille.

Il tourna la tête à droite et à gauche lorsqu’ils entrèrent dans un tunnel souterrain en pente, à la fois solide et très bien éclairé. Plus ils descendaient, plus les questions se bouscuaient dans sa tête. Pourquoi Jane avait-elle prétendu être morte ? Pourquoi avait-elle provoqué un tel chaos— dans sa vie à lui, et dans celle des autres personnes qui travaillaient à l’hôpital ? Jane n’avait jamais

été cruelle, ni menteuse. Elle n'avait eu aucun problème financier, et aucune autre raison de vouloir disparaître.

Il comprit tout à coup la raison cachée derrière tout ça : Le gouvernement des États-Unis.

Ce genre de moyens, cette sécurité poussée à l'extrême... Se planquer en pleine campagne, dans une ville comme Caldwell, grande mais pas aussi importante que New York, Los Angeles, ou Chicago ? Ce devait être le gouvernement.

Qui d'autre pouvait payer une telle installation ?

Qui diable était cette femme qu'il était censé soigner ?

Le tunnel aboutit dans un garage souterrain— banal, avec des pylônes de béton et des emplacements marqués au sol à la peinture jaune. Ils se dirigèrent vers un petit bus aux vitres obscurcies. Avant même que la Porsche soit arrêtée, une porte métallique s'ouvrit et—

Au premier regard que Manny jeta au mec immense qui en émergeait, il sentit sa tête exploser de douleur. Oh, merde. Ses yeux le brûlèrent, tellement qu'il s'effondra dans son siège baquet, les bras ballants, le visage tordu de souffrance.

Jane lui parla. Une portière fut ouverte. Puis une autre, la sienne. Il sentit l'air renfermé du garage, une odeur de terre humide... Mais il y avait autre chose. De l'eau de toilette ? Superbe, épicée... très chère sans doute. Une odeur agréable, mais qui lui donnait pourtant une curieuse envie de reculer. Comme un avertissement olfactif.

Manny se força à ouvrir les yeux. Sa vision était complètement trouble, mais c'était étonnant de voir l'énergie qu'un mec pouvait trouver en lui en cas d'urgence. Ce qu'il y avait en face de lui devint plus nette : Un salopard à la barbe noire qui était—

Quand une vague de douleur lui creva les tempes, ses yeux se révoltèrent, et il faillit vomir.

— Il faut que tu libères ses souvenirs, entendit-il Jane dire.

Il y eut alors une sorte de discussion, la voix de son ancien collègue se mêlant à celle (beaucoup plus basse) du mec avec des tatouages à la tempe.

— Tu vois bien que ça le tue—

— C'est beaucoup trop risqué—

— Merde, V, il est impossible qu'il opère dans cet état.

Il y eut un long silence. D'un seul coup, la douleur disparut comme si un voile avait été levé dans le crâne de Manny. D'un seul coup, de nombreux souvenirs lui revinrent. C'était comme retrouver la mémoire après un trou noir.

Le patient de Jane. Á Saint Francis. Cet homme qui avait une barbe et... un cœur à six chambres.

Manny ouvrit les yeux, et fixa le visage cruel.

— Je vous reconnais.

Le mec était venu dans son bureau, une nuit, emporté le dossier de son cœur.

— Fais-le sortir de la voiture, Jane, fut la seule réponse du barbu. Si je le touche, je ne suis pas certain de pouvoir me retenir

Bordel, sacré accueil.

Derrière le salopard caractériel, il y avait un autre homme. Quelqu'un que Manny était certain à 100 % d'avoir déjà vu... Mais il n'arrivait pas à le replacer. Ni à mettre un nom sur ce visage.

— On y va ? Dit Jane.

Ouais, excellente idée. En fait, il avait vraiment besoin de se concentrer sur quelque chose d'autre que des questions sans réponses.

Tandis que le cerveau de Manny tourbillonnait pour essayer de comprendre ce qui s'était passé, ses mains et ses pieds au moins semblaient fonctionner normalement. Après que Jane l'ait aidé à se redresser, il la suivit— ainsi que le désagréable individu— dans une structure aussi anonyme et propre que n'importe quel hôpital : Les couloirs étaient impeccablement propres et dépouillés, les néons enfermés dans des panneaux grillagés au plafond, tout sentait le désinfectant Lysol. Il y avait aussi des caméras de sécurité fixées à intervalles réguliers.

La bâtisse semblait un monstre aux yeux multiples.

Tout en marchant, Manny ne se donna pas la peine de poser des questions. Entre la tension ambiante et le fait que son cerveau se remettait à peine à fonctionner, il était quasiment certain que marcher était la seule chose à sa portée pour le moment.

Des portes... Ils passèrent de nombreuses portes. Toutes étaient fermées, et probablement verrouillées. Pas à dire, tout ça donnait un nouveau sens aux termes « endroit protégé » et « sécurité nationale ». Jane finit par s'arrêter devant une porte à tambour. Elle était si nerveuse que Manny avait la sensation d'avoir un canon de revolver braqué sur la tête. Il connaissait bien sa collègue, l'avait vue d'agir dans de nombreuses situations critiques en traumatologie : Toujours parfaitement lucide et détachée. Ça avait même été sa marque.

*C'est personnel*, pensa-t-il. La patiente de l'autre côté comptait pour elle.

— Nous avons beaucoup de choses à notre disposition, dit-elle, mais pas tout. Pas d'I.R.M. Juste un scanner. Par contre la salle d'opération devrait être

équipée pour ce dont tu as besoin. Je serai ton assistante, et nous avons aussi une excellente infirmière.

Manny prit une profonde inspiration, cherchant au plus profond de lui-même. Il ne sut si ce qui agit furent ces nombreuses années d'entraînement et d'expérience, ou sa nature même d'être humain, mais... il se débarrassa de son stress, de ses questions, de cette étrange descente chez 007-land, et fut soudain en mode praticien.

Première chose de sa liste ? Se débarrasser du pénible qui leur collait aux basques.

Il jeta un coup d'œil vers le barbu derrière eux.

— Mon petit vieux, dit-il, je vais te demander d'attendre dans le couloir.

La réponse qu'il obtint fut carrément fantastique : *Canines-balistique*. Ouais. L'enfoiré montra les dents, exhibant des canines d'une taille effrayante, et se mit à grogner comme un pit-bull.

— Du calme, dit Jane, en s'interposant entre eux. Tout va bien. Viszs va nous attendre dehors.

*Viszs* ? se demanda Manny. Avait-il bien entendu ?

Mais ce surnom charmant (*NdT* : *Vicieux...*) allait parfaitement à un aussi brave petit gars, si sa denture et son petit numéro donnaient la mesure de son caractère— et de la situation.

Peu importe, Manny avait du boulot. Peut-être, en attendant, pourrait-on mettre ce salopard en laisse et lui donner un os à mâchonner dans le couloir?

Manny poussa la porte de la pièce—

*Oh Seigneur.*

La patiente qui gisait sur la civière, immobile, était probablement la plus belle créature qu'il ait jamais vue. Ses cheveux d'un noir de jais étaient tressés en une corde épaisse lovée contre sa tête. Avec sa peau dorée, elle ressemblait à une Italienne qui aurait pris le soleil. Et ses yeux... ses yeux étaient comme des diamants, presque blancs, incroyablement lumineux, avec un cercle foncé autour de l'iris.

— Manny ?

Il entendit la voix de Jane— juste derrière lui, bien qu'il ait pourtant l'impression qu'elle était à des kilomètres. En fait, le monde entier avait disparu, très loin, et plus rien n'existait pour lui que le regard de sa patiente qui le regardait, couchée sur la table.

Enfin, pensa-t-il, c'est arrivé.

Toute sa vie, il s'était demandé s'il tomberait un jour amoureux. Aujourd'hui, il avait sa réponse : Toute sa vie, il avait attendu ce moment. Et cette femme.

*Elle est à moi*, pensa-t-il.

— Êtes-vous le guérisseur ? demanda-t-elle d'une voix basse qui fit que son cœur rata un battement.

Elle avait un accent adorable, mais ses mots étaient surprenants.

— Oui. (Il enleva son blouson de sport, le jeta dans un coin, se foutant complètement de l'endroit où il atterrissait.) Je suis là pour vous guérir.

Alors qu'il approchait d'elle, les yeux merveilleux se remplirent de larmes.

— Mes jambes... J'ai l'impression qu'elles bougent. Mais ce n'est pas le cas.

*Une douleur fantôme*. Si elle était paralysée, ce n'était pas une surprise.

Manny s'arrêta à côté de la civière, et examina le corps recouvert d'un drap. Elle était très grande. Au moins 1 m 80. Puissante, ferme, superbe.

Un soldat, pensa-t-il, en examinant les bras et les épaules à la souple musculature. Un combattant. Seigneur, pour quelqu'un comme elle, perdre sa mobilité devait être affreux. Il en eut le souffle coupé. D'un autre côté, même un gros tas amorphe n'appréciait pas forcément devoir passer sa vie dans un fauteuil roulant.

Il tendit la main et prit la sienne. Dès qu'il la toucha, tout son corps réagit, électrisé, comme s'il venait de brancher le courant à sa prise interne.

— Je vais m'occuper de vous, dit-il en la regardant droit dans les yeux. Je veux que vous me fassiez confiance.

Elle déglutit péniblement, tandis que la larme cristalline coulait le long de sa tempe. Instinctivement, il tendit sa main libre pour la rattraper—

Le grondement furieux qui explosa derrière lui rompit le charme. Il tourna la tête, ayant la nette sensation d'être visé par cette colère. Mais en regardant le barbu à la porte de la salle, il dut lutter contre son instinct de grogner aussi fort que cet abruti. Curieuse réaction, qui n'avait aucun sens.

Tenant toujours la main de sa patiente, il beugla en direction de Jane :

— Fiche-moi ce sinistre connard dehors ! Je n'en veux pas dans ma salle d'opération. Et je veux voir le dernier scanner. *Tout de suite*.

Il allait sauver cette femme, même si c'était la dernière chose qu'il accomplirait dans sa vie.

Et vu la haine sauvage qui brûlait les yeux du barbu, ce serait peut-être le cas...

## Chapitre 6

Qhuinn traînait tout seul à Caldwell. Pour la première fois de sa putain de vie.

Évidemment, en y réfléchissant, c'était statistiquement impossible. Il avait passé tellement de nuit ici— à combattre, à boire, à baiser, dans les ruelles et dans tous les bars alentour— qu'il avait déjà probablement dû se retrouver tout seul une fois ou deux. Mais il entra au *Masque de Fer* seul. Pour la première fois, il n'avait pas ses deux acolytes accrochés aux basques.

Oui, tout changeait dans la vie. Les choses. Les circonstances. Les gens...

John Matthew était désormais un mâle dédié, amoureux fou de sa compagne, et cette nuit, le mec était en congé. Du coup, il avait choisi de rester au manoir avec sa *shellane*, Xhex. Pour s'envoyer en l'air version exponentielle. Qhuinn était l'*ahstrux nohtrum* de John. En principe, il aurait dû rester à ses côtés. Mais quand même... Xhex était un assassin *sympathe*, plus que capable de veiller sur son mâle. De plus, le manoir de la Confrérie de la Dague Noire était une forteresse si bien défendue que même une escouade entière Antigangs ne pourrait pas y entrer. Aussi, John et Qhuinn étaient-ils parvenus à un accord— qu'ils préféraient garder secret.

Quant à Blay...

Non. Il n'était pas question que Qhuinn pense à son meilleur ami. Absolument pas.

Dès qu'il entra dans la boîte, il brancha son *radar-baise*, et commença à filtrer les clients, aussi bien mâles que femelles, et même les couples. Ce soir, il était venu ici avec un but précis. Tout comme d'ailleurs la plupart des Goths qui hantaient cette boîte.

Il ne cherchait pas à parler. Juste à baiser. À en perdre la tête. Avant de se barrer vite fait, quittant son ou sa partenaire sans état d'âme. Pour en chercher un autre. Ou plusieurs autres.

Qhuinn n'avait pas l'intention de s'arrêter ce soir avant d'être complètement à sec. Il était tellement énervé qu'il en était presque à s'arracher la peau. Il crevait d'envie d'un soulagement sexuel. Bordel, il avait toujours eu besoin de baiser, mais ces derniers jours, sa libido avait viré à Godzilla, et ça le bouffait—

Est-ce que Blay était toujours son *meilleur ami* ?

Qhuinn se figea, et regarda la porte vitrée en face de lui, se demandant si oui ou non il plongeait la tête à travers. Bordel de merde, il n'avait plus cinq ans !



Un mâle adulte n'avait pas de « meilleur ami ». En fait, un mâle adulte n'en avait pas besoin.

Surtout si l'ex-meilleur ami baisait quelqu'un d'autre. Á longueur de journée. Et chaque jour de la semaine.

Qhuinn avança tout droit vers le bar.

— Herradura. Double dose. Et mettez-moi de la *Seleccion Suprema*

Les yeux de l'humaine brillèrent d'excitation derrière son maquillage épais et ses faux cils.

— Je vous ouvre une ardoise ?

— Ouais.

Á voir la façon dont la barman passa la main sur son estomac plat, puis sur ses hanches, Qhuinn n'aurait pu sans problème la mettre sur la liste de ses consommations.

Quand il lui tendit son AmEx noir, elle ondula fébrilement du poitrail, avant d'accepter cette putain de carte. En fait, elle était tellement penchée qu'on se demandait si elle ne cherchait pas à repêcher le rectangle noir avec la poigne de ses seins.

— Je vous apporte tout de suite ce qu'il vous faut.

*Ouais, quelle surprise !*

— Très bien.

Tandis qu'elle s'éloignait en ondulant du croupion, il songea qu'elle perdait son temps. Elle n'était pas ce dont qu'il avait besoin ce soir. Mais alors là, pas du tout. D'abord, il ne visait pas une femelle. Ensuite, pas des cheveux bruns. En y réfléchissant, il n'arrivait pas à croire ce qu'il s'apprêtait à faire.

C'était franchement chiant d'être daltonien. Qhuinn avait résolu le problème de ses vêtements en ne portant que du noir, et vu qu'il travaillait la nuit, ça ne le gênait pas trop... la plupart du temps. De plus, ses yeux dépareillés étaient si sensibles et perçants que Qhuinn arrivait à discerner des variantes de gris qu'il associait à des « couleurs ». Par exemple, il savait quelles femelles étaient blondes dans la boîte. Il discernait la différence entre les brunes et les châains. Bien sûr, il pouvait se planter quand l'un de ces sombres connards avait forcé la dose sur les teintures, mais quand même. En général, il arrivait à voir si la couleur de peau s'accordait ou non à la teinte des cheveux.

— Voilà pour vous, dit la barman.

Qhuinn tendit la main, récupéra le verre, et engloutit la tequila cul sec. Puis il reposa le verre vide sur le comptoir, annonça :

— Remettez m'en une dose. Plusieurs même.

— Aucun problème.

En se penchant, elle exposa à nouveau ses seins énormes, espérant sans doute que Qhuinn serait tenté d'y tâter.

— Vous êtes mon client numéro 1. Parce que, manifestement, vous savez boire.

C'est ça. Quelle connerie ! Comme s'il était difficile d'engloutir en une seule fois n verre d'alcool. Tu parles d'un système de valeur à la con ! Seigneur, ça tuait vraiment Qhuinn de penser qu'une andouille pareille avait le droit de vote. En fait, ça lui donnait envie de retourner s'encaster dans la vitre.

Les humains étaient vraiment pathétiques.

Sauf que... songea-t-il, en se tournant pour examiner la foule, il serait pas mal qu'il baisse un peu le ton, parce que lui-même n'était pas si brillant. Ce soir, il se trouvait même tout aussi pathétique. Surtout en repérant deux hommes dans un coin, qui n'étaient séparés que par le cuir qu'ils portaient. Bien sûr, l'un des deux était blond— tout comme son cousin Sax l'était. Aussitôt, il projeta une image de Blay et de Sax ensemble sur son écran mental... un champ de polo, avec l'herbe douce, le bruit des sabots, et le cri des chevaux. Ouais, avec le son HD.

Mais ça n'avait rien d'une hypothèse malheureusement. Ils étaient bel et bien ensemble ces deux-là. D'ailleurs, à cette heure, ils devaient être assis à la table de la Confrérie, au milieu d'un repas. Ensuite, tandis que tous les membres de la maisonnée vaquaient à leurs occupations habituelles, Blay et Saxton fileraient discrètement vers le grand escalier, et disparaîtraient au bout du couloir aux statues qui menait à leurs chambres.

Ils ne se tenaient jamais la main en public. Ni ne s'embrassaient. Ni ne se jetaient de brûlants regards en douce. Mais bien sûr, Blay était un gentleman. Et même Saxton, cette sale pute sophistiquée, savait bien porter le masque.

Son cousin était une véritable ordure—

*Non, bien sûr que non,* marmonna la petite voix de sa conscience. *En fait, tu le détestes simplement parce qu'il baise ton mec.*

— Il n'est *pas* mon mec !

— Pardon ?

Qhuinn se tourna et jeta un regard mauvais à l'importun... avant de s'attarder, soudain intéressé. Bingo, pensa-t-il. Juste à côté de lui, était assis un humain— environ un mètre 80, les cheveux de la bonne teinte, un visage agréable, et des lèvres pulpeuses. Niveau vestimentaire, il n'était pas franchement Goth, mais

portait quand même quelques chaînes autour des hanches, et deux anneaux à l'oreille. Mais en fait, Qhuinn ne regardait que ses cheveux.

— Je me parle tout seul, marmonna-t-il.

— Ah. Ça m'arrive aussi souvent, dit le mec, en baissant la tête vers son...

— Qu'est-ce que tu bois ? Demanda Qhuinn.

L'autre leva un verre à moitié vide.

— Vodka-tonic. Je déteste tout ce qui est à base de jus de fruit.

— Moi aussi. Mais je suis plutôt tequila. Nature.

— De la *Patrón* ?

— Jamais. Je préfère la Herradura.

— Ah, dit l'autre en pivotant sur son tabouret pour examiner la foule devant eux. Un puriste.

— Ouais.

Qhuinn aurait aimé demander à M. Vodka-Tonic s'il matait plutôt les filles ou les garçons, mais il ne s'y risqua pas. Putain, les cheveux de ce mec étaient impressionnants. Épais. Et légèrement bouclés.

— Tu cherches quelqu'un en particulier ? Demanda Qhuinn à mi-voix.

— Peut-être. Et toi ?

— Sans aucun doute.

Le mec éclata de rire.

— Les filles ne manquent pas par ici. Il y a de quoi choisir.

Bordel de merde. Bien son bol. Un hétéro. Maintenant, il y avait toujours un moyen de contourner ce genre de difficultés. Ils pouvaient commencer par partager une nana, et... explorer autre chose en suivant.

Le mec se pencha, et tendit la main à Qhuinn :

— Je suis...

Ils se regardèrent droit dans les yeux, et le mec ne termina pas sa phrase. Mais pour Qhuinn, c'était sans importance. Il se foutait complètement de connaître son nom.

— Tu as vraiment des yeux dépareillés ? Demanda l'autre d'une voix douce.

— Ouais.

— C'est vraiment... génial.

Ouais, peut-être. Du moins si l'on n'était pas un vampire de la *Glymera*. Parce que l'aristocratie ne permettait pas le moindre défaut physique. Qui vous faisait considérer comme une tare génétique, et de ce fait, une honte envers toute votre lignée. Quelqu'un à rejeter, qu'aucune femelle de valeur n'accepterait jamais pour compagnon.

— Merci, dit Qhuinn. Et les tiens, ils sont de quelle couleur ?

— Tu ne le vois pas ?

— Non, dit Qhuinn en tapotant du doigt la larme rouge tatouée sous son œil. Je suis daltonien.

— Ah. J'ai des yeux bleus.

— Et des cheveux roux, pas vrai ?

— Comment tu le sais ?

— À cause de ta peau. Elle est très pâle, avec des taches de rousseur.

— Incroyable, dit le mec, en jetant un coup d'œil autour de. Il fait vraiment très sombre ici... Je n'aurais jamais cru que ça se voie.

— J'ai une bonne vue, répondit Qhuinn, qui ajouta mentalement : *Et plein d'autres trucs marrants à te montrer.*

Son nouveau copain eut un sourire à peine esquissé, puis il recommença à surveiller la foule. Au bout d'une minute, il demanda :

— Pourquoi tu me regardes comme ça :

*Parce que je crève d'envie de te baiser,* pensa Qhuinn.

— Parce que tu me rappelles quelqu'un.

— Qui ?

— Quelqu'un que j'ai perdu.

— Oh, merde... Je suis désolé.

— Non, c'est pas grave. C'était ma faute d'ailleurs.

Il y eut un silence.

— Alors, tu es gay ?

— Non.

— Désolé, je m'étais justement dit... (Le mec se mit à rire, soulagé.)

D'accord, c'était probablement un bon copain non ?

Qhuinn ne fit aucun commentaire.

— Je vais reprendre un verre. Je t'en offre un ?

— Merci, mec.

Qhuinn pivota sur son tabouret, et adressa un signe à la barman. Tandis qu'il attendait qu'elle revienne avec ses bouteilles, il prépara sa stratégie d'approche. D'abord, quelques verres. Ensuite, ils ajouteraient une ou plusieurs femelles au cocktail. L'étape numéro trois serait d'emmener tout ce beau monde dans l'une des salles de bain à l'arrière, pour baiser la fille. Ou les filles.

Ensuite... Quelques regards appuyés au moment stratégique. De préférence, quand l'un d'eux serait en pleine action avec une des nanas. D'accord, le super rouquin aux cheveux magnifiques était manifestement davantage intéressé par

elle, mais quand même... cet enfoiré ressentait bien que quelque chose qui vibrerait entre Quinn et lui. En fait, « hétéro » n'était qu'une étiquette qu'on pouvait perdre très vite.

Une sorte de virginité. En quelque sorte.

D'ailleurs, ils allaient tous les deux rencontrer une expérience inédite ce soir. Puisque jamais, jamais, Quinn n'avait baisé de rouquin.

Mais ce soir, il en avait bien l'intention.

## Chapitre 7

Allongée sur sa planche de métal, sous le curieux chandelier qui l'éclairait si vivement, Payne était encore sous le choc de constater que son guérisseur était un humain.

— Comprenez-vous ce que je vous dis ?

Elle se concentrait sur sa voix profonde, avec un accent qui lui paraissait curieux. Mais elle avait déjà entendu son jumeau parler de la même façon, avec les mêmes inflexions.

— Je vais devoir examiner votre corps de l'intérieur, et...

Il continuait à discourir, en se penchant vers elle, pour être dans son champ de vision. Elle aimait qu'il agisse ainsi. Il avait des yeux bruns... un marron qui n'était pas la couleur de l'écorce d'un chêne, ni celle d'un vieux cuir, ni le ton du pelage d'un cerf. En fait, il y avait plutôt du rouge. Oui, ses prunelles étaient comme de l'acajou bien poli par la cire d'abeille, aussi lumineux et brillants.

Depuis l'arrivée du guérisseur, il y avait eu une incroyable frénésie d'activité. Et bien vite, Payne avait réalisé une première vérité à son sujet : Il était habitué à donner des ordres, et très sûr de lui dans son travail. De plus, elle avait remarqué autre chose aussi... Bien que son jumeau l'ait immédiatement pris en grippe, le guérisseur ne s'en souciait absolument pas.

Seigneur, si Viszs continuait à émettre sa fragrance de mâle dédié, l'atmosphère allait s'opacifier.

— Comprenez-vous ce que je vous dis ?

— Bordel, elle n'est pas sourde !

Payne jeta un coup d'œil latéral vers la porte de la salle où elle se trouvait, aussi loin qu'elle pouvait regarder. Viszs était revenu, et... il montrait les dents, prêt à attaquer. Fort heureusement, à ses côtés, se tenait un mâle solide, aux jambes épaisses, qui ressemblait à une laisse vivante. Si son jumeau plongeait vers le guérisseur, le mâle aux cheveux bruns serait prêt à l'intercepter— de force, si nécessaire— pour le ramener à la raison. Et l'entraîner hors de la pièce.

Une très heureuse assurance.

Payne ramena les yeux sur son guérisseur.

— Je comprends.

Les yeux de l'humain s'étrécirent.

— Dites-moi ce que vous avez compris.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Il s'agit de votre corps. Je veux être certain que vous acceptez la nature de mon intervention. Il me semble qu'il y a entre nous une certaine barrière due à nos origines différentes.

— Elle a parfaitement compris ce que tu as dit, bordel—

Le guérisseur tourna la tête, avec un regard mauvais.

— Vous êtes encore là, vous ?

Aussitôt, le mâle aux cheveux sombres noua ses deux bras autour du torse de Viszs, et lui marmonna quelque chose à l'oreille d'un ton pressant. Puis il leva les yeux vers le guérisseur, et parla avec un accent légèrement différent des deux autres, plus chantant :

— Mec, ce serait pas mal que tu y mets un peu du tien. Continue à lui parler comme ça, et tu vas finir hamburger. *Capisce ?*

Payne ne put qu'approuver la façon dont son guérisseur rendit agression pour agression.

— Si vous voulez que j'opère, ce sera à ma façon. Point final. Foutez-moi le camp dans le couloir tous les deux, ou cherchez-vous un autre chirurgien. Je n'en démordrai pas.

À ce moment-là, une sorte de consternation fébrile tomba sur la pièce. Puis il y eut diverses discussions houleuses. Jane se précipita et quitta la fenêtre étrange où elle avait étalé des « radios » sur un panneau lumineux. Elle s'adressa à son *hellren* d'une voix douce au départ, puis finit par hurler aussi fort que les autres.

Payne s'éclaircit la gorge, puis appela :

Viszs. Viszs. *Viszs !*

Manifestement, personne ne l'écoutait. Aussi elle serra les lèvres, et siffla assez fort pour faire vibrer le verre de la pièce.

Comme une flamme éteinte par une rafale de vent, le vacarme s'apaisa. Ils se turent, tous autant qu'ils étaient, bien que la colère vibre encore haut et fort dans la pièce, comme une fumée qui s'attarderait après un incendie.

— Il va me soigner, maintenant, dit-elle d'une voix affaiblie. (La tension ambiante était comme une fièvre qui s'était emparée de son corps meurtri, et la rendait encore plus léthargique.) Il va me soigner. C'est ma volonté. (Elle leva les yeux vers son guérisseur.) Vous allez tenter de réparer ma colonne vertébrale, comme vous appelez mon échine dorsale. J'ai compris que vous espériez que ma moelle épinière ne soit pas sectionnée, mais seulement abîmée. Vous avez affirmé ne pas savoir exactement les conséquences qui s'ensuivront, mais une fois que vous serez "en situation", vous pourrez mieux saisir la nature des dommages. Ai-je bien résumé ?

Le guérisseur la regarda d'un air concentré. Profond. Grave. Avec une intensité qui la troubla un peu... Mais ne la menaçait pas. En fait, c'était même le contraire. Il y avait quelque chose dans les yeux bruns et chauds qui détendait un nœud au plus profond d'elle-même.

— Ai-je bien résumé ? Insista-t-elle.

Le guérisseur s'éclaircit la voix.

— Oui, parfaitement.

— Alors opérez-moi, comme vous le dites.

Par la porte ouverte, elle entendit le mâle brun parler à Viszs, puis son jumeau leva la main, et pointa son index ganté vers l'humain.

— Si elle ne survit pas à l'opération, tu es un homme mort.

En poussant une malédiction sourde, Payne ferma les yeux, et regretta amèrement d'avoir obtenu cette liberté dont elle avait si longtemps rêvé. Elle aurait préféré passer dans l'Au-delà que provoquer la mort d'un innocent guérisseur humain qui n'avait—

— Marché conclu.

Payne rouvrit les yeux. Et vit son guérisseur qui affrontait le regard brûlant de haine de son jumeau, en se redressant de toute sa taille, acceptant l'enjeu qui lui avait été lancé.

— Mais vous dégagez, dit l'humain. Vous foutez le camp pour que je puisse travailler tranquillement. Je ne veux pas être dérangé par vos conneries.

Le corps massif de Viszs eut un frémissement qui fit onduler les muscles épais de ses épaules de sa poitrine, mais il hocha la tête en signe d'acceptation.

— Très bien.

Soudain, Payne se retrouva seul avec le guérisseur, Jane, et l'autre femelle soignante.

— Je vais faire un dernier test, dit le guérisseur en se penchant de côté, pour récupérer une sorte de fin bâton sur l'un des comptoirs métalliques. Avec ce stylo, je vais toucher votre pied. Et je veux savoir ce que vous ressentez. Du moins si vous ressentez quelque chose.

Quand elle hocha la tête, il s'écarta d'elle, et elle le perdit de vue. Elle ferma les yeux pour mieux se concentrer, se raidissant à la recherche d'une sensation. N'importe laquelle...

Sûrement, si elle éprouvait quelque chose... une réponse, même légère, ce serait un bon signe—

— Je sens quelque chose, dit-elle dans un élan soudain. Sur la gauche.

Il y eut un silence.



— Et maintenant ? Dit l'humain.

Elle supplia ses jambes de réagir, et respira profondément, avant d'avouer :

— Non, rien.

Elle sentit le crissement des draps remontés sur elle, et ce fut le seul indice qu'elle eut d'être à nouveau couverte. Mais au moins, elle avait senti quelque chose...

Malheureusement, au lieu de s'adresser à elle, le guérisseur et la femelle de Viszs s'entretinrent à l'écart, sans qu'elle puisse les entendre.

— En vérité, dit-elle, je préférerais être comprise dans votre discussion. (Quand les deux humains s'approchèrent d'elle, elle constata avec étonnement leur mine sombre.) N'est-ce pas de bon augure que j'aie éprouvé une sensation ?

Le guérisseur s'approcha de Payne, qui sentit la forte main chaude saisir la sienne. Puis il la regarda dans les yeux, elle fut à nouveau comme hypnotisée : Il avait de très longs cils recourbés, et l'ombre d'une barbe se voyait sur sa mâchoire dure et ses joues. Ses cheveux, si épais, si drus, brillaient sous la lumière vive. Et elle adorait l'odeur qu'il avait.

Mais... il ne lui avait pas répondu. Pourquoi ?

— Répondez-moi, guérisseur, insista-t-elle.

— Je ne touchai pas votre pied quand vous avez ressenti quelque chose.

Payne cligna des yeux, et s'efforça de repousser la terreur inattendue qui montait en elle. Pourtant, après être restée si longtemps immobile et inerte, elle aurait dû être préparée à une telle information.

— Alors ? Demanda-t-elle. Êtes-vous prêts à commencer ?

— Pas tout à fait, dit le guérisseur, en jetant un coup d'œil vers Jane, avant de regarder à nouveau Payne. Je vais devoir, d'abord, vous déplacer. Je ne peux pas vous opérer ici.

— Mon pote, pas question de rester dans ce couloir. Ce n'est pas assez loin.

En entendant le ton si raisonnable de Butch, Viszs eut sacrément envie de lui arracher la tête. Une envie qui ne s'améliora pas quand l'autre continua :

— Et si on allait jusqu'à la Piaule ?

Bien sûr, c'était un conseil plutôt logique. Et pourtant...

— Cop, tu commences vraiment à me faire chier.

— En fait, ça n'est pas vraiment un scoop. De plus, j'en ai rien à foutre.

Derrière eux, la porte de la salle d'examen s'ouvrit, et Jane en émergea. Lorsqu'elle leva vers eux ses yeux couleur de forêt, elle semblait contrariée.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? Aboya Viszs, qui n'était pas certain d'être en état de supporter une autre mauvaise nouvelle.

— Il veut la déplacer.

Viszs se contenta d'abord de cligner des yeux— avec l'air inspiré d'une vache regardant passer un train. Puis il secoua la tête, convaincu qu'il avait mal entendu. Après tout, il parlait seize langues, peut-être son disque dur avait-il buggé...

— Pardon ?

— À Saint Francis.

— Il n'en est absolument pas question—

— Viszs—

— C'est un hôpital humain, bordel !

— V—

— Mais tu es devenue dingue ou quoi ?

À ce moment, ce putain de chirurgien émergea en trombe de la salle, et il faut avouer— *était-ce du courage ou de l'inconscience ?* — qu'il affronta Viszs bille en tête.

— Je ne peux pas l'opérer ici. Tu veux vraiment que j'essaie, pour la laisser paralyser pour de bon ? Utilise ta putain de tête, connard. J'ai besoin d'un IRM, de microscopes, d'un équipement spécifique, et d'une équipe bien plus nombreuse que ce que tu as ici. Nous n'avons plus beaucoup de temps, et elle ne peut pas voyager longtemps. De plus, si vous êtes des services secrets gouvernementaux, vous pourrez toujours effacer son dossier et vous assurer que personne n'en aura jamais devant. D'ailleurs, avec mon aide, vous serez aussi peu exposés que possible.

*Des secrets gouvernementaux ?* Bordel mais qu'est-ce qu'il racontait ? Bon— aucune importance.

— Il n'est pas question qu'elle aille dans un hôpital humain. Point final.

Le chirurgien fronça les sourcils devant l'insistance du mot « humain », puis, il secoua la tête, et affirma :

— Alors, je ne l'opère pas—

Viszs plongea vers le mec.

Si vite, que ça arriva en un clignement d'œil. La seconde d'avant, il était bien planté sur ses deux bottes, à côté de Butch, et la seconde après, il volait à la vitesse du son— du moins assez pour entrer de plein fouet dans le brave toubib, et l'écraser contre le mur de béton du couloir.

— Tu retournes là-dedans, gronda Viszs, et tu commences immédiatement à opérer.

À moitié étranglé, l'humain pouvait à peine respirer, mais l'hypoxie ne l'arrêta absolument pas. Il jeta un regard noir à Viszs, le fixa droit dans les yeux et, vu qu'il ne pouvait pas parler, il mima : « *Va te faire foutre.* »

— V, lâche-le immédiatement. Et emmène-le là où il doit aller.

La voix de Kohler était sèche, profonde, et autoritaire, et elle coupa net le drame qui couvait.

Bordel, pensa Viszs carrément furieux. Il avait plus de plus en plus envie d'exploser, et n'avait franchement pas besoin d'un autre emmerdeur. En plus, il n'était pas question qu'il obéisse à un ordre aussi con.

Aussi, il serra d'un coup sec sa poigne autour du cou du chirurgien e n grognant :

— Il n'est pas question que tu l'emmènes—

La main qui tomba sur l'épaule du Frère était aussi lourde qu'une enclume, et la voix de Kohler aussi acérée qu'une dague.

— Ce n'est pas toi qui commandes ici, V. Payne est sous ma responsabilité.

Ça, ce n'était vraiment pas la chose à dire. Pour plein de raisons.

— Elle est de mon sang, aboya Viszs au roi.

— Peut-être, mais c'est moi qui l'ai envoyée sur cette civière. Et je suis aussi ton roi, enfoiré. Alors, tu vas obéir à mes ordres. Immédiatement.

Au moment précis où V s'apprêtait à dire une connerie qu'il aurait regrettée ensuite, ce fut l'intervention calme de Jane qui l'en empêcha :

— V, nous perdons du temps. Et c'est à cause de toi. C'est toi qui nous retardes, pas la condition de ta jumelle, ni la décision de Manny. Il faut que tu te calmes. Que tu t'éloignes. Et que tu retrouves un peu de ton équilibre. Arrête de réagir avec ton instinct, et réfléchis. Je serai avec elle tout le temps, et Butch nous accompagnera aussi. Pas vrai, Butch ?

— Absolument, répondit le flic. Je vais aussi emmener Rhage. Elle ne restera pas seule une seule seconde.

Il y eut un silence mortel. Durant lequel le côté rationnel de Viszs lutta féroce pour reprendre le volant de ses émotions... Et ce salopard d'humain refusait de baisser les yeux, alors qu'il était déjà à moitié étranglé. En fait, ce chirurgien à la con risquait de mourir les sourcils froncés et le regard noir.

Bordel, Viszs avait presque envie de le respecter pour ça.

Sur son épaule, la main de Jane ne ressemblait pas du tout à celle de Kohler. Elle avait un toucher délicat, apaisant, prudent.

— J'ai passé des années dans cet hôpital, V. Je connais par cœur toutes les pièces, les salles d'opération, le personnel soignant, l'équipement. Il n'y a pas un seul centimètre carré de ce complexe qui ne me soit familier. Manny et moi travaillerons ensemble, et ferons en sorte qu'elle soit traitée aussi vite que possible, et protégée tout du long. Il est le chef du service de chirurgie, il a tous les pouvoirs là-bas, et je serai avec lui à chaque instant...

Tandis que Jane continuait à parler, Viszs n'écoutait plus rien. Une vision soudaine lui tomba dessus, comme un signal perçu par un émetteur lointain. Avec une parfaite clarté, il vit sa sœur à cheval, sur un étalon noir, qu'elle montait à cru. Elle galopait vers l'orée d'une forêt, avec les cheveux dénoués qui flottaient derrière elle comme une bannière sous le clair de lune.

Elle riait. Avec un plaisir intense et totalement naturel.

Elle était libre.

Tout au long de sa vie, Viszs avait toujours reçu des images du futur— mais qui ne ressemblaient en rien à celle-ci. Il rêvait toujours de mort— celles de ses Frères, de Kohler, et de leurs *shellanes*, et même de leurs enfants. Et savoir comment mourraient tous ceux qui l'entouraient l'avait peu à peu mené à une profonde réserve, et presque à la folie. Il savait comment tout ça arriverait, mais pas quand. Et de ce fait, il était incapable d'agir et de les sauver.

Mais ce qu'il voyait à présent n'était pas le futur de sa jumelle. C'était ce qu'il aurait voulu pour elle— alors qu'il l'avait rencontrée trop tard, et qu'il allait probablement la perdre trop tôt.

*Viszs, c'est toi qui nous retardes.*

Incapable de parler à aucun des autres, il ouvrit juste le poing et lâcha le toubib— qui tomba comme une masse— avant de s'écarter. Il entendit l'humain chercher à respirer, mais ne regarda personne, que Jane.

— Je ne peux pas la perdre, dit-il d'une voix faible, alors même qu'ils étaient entourés de témoins.

— Je sais, dit-elle. Je serai avec elle sans arrêt. Fais-moi confiance.

Viszs ferma les yeux, un bref moment. Sa *shellane* et lui avaient en commun d'être tous les deux excellents à ce qu'il faisait. Dévoués à leur boulot, ils existaient en une sorte d'univers parallèle quand ils étaient concentrés sur un but à atteindre. Pour lui, c'était combattre. Pour elle, c'était guérir.

Aussi, « fais-moi confiance » était dans la bouche de Jane comme un serment qu'il aurait pu lui faire de tuer qui que ce soit pour elle.

— D'accord, dit-il d'une voix cassée. D'accord. Donne-moi juste une minute avec elle.

Il poussa la porte de la salle de soins, approcha du lit où gisait sa jumelle, parfaitement conscient que c'était peut-être la dernière fois qu'il avait l'occasion de lui parler. Après tout, les vampires, tout comme les humains, pouvaient mourir durant une opération. En fait, ça arrivait tout le temps.

L'état de Payne semblait s'être aggravé. Elle était, étendue, immobile, les yeux non pas fermés mais étroitement serrés, comme si elle souffrait. Et merde de merde, sa *shellane* avait raison, il les empêchait d'avancer. C'était lui le problème, et non pas ce putain de chirurgien.

— Payne.

Elle leva lentement les paupières, comme si elles pesaient une tonne chacune.

— Mon frère.

— Ils vont t'emmener dans un hôpital humain, d'accord ? (Tandis qu'elle hochait la tête, il fut effondré de constater que sa peau était aussi blanche que le drap sur lequel elle était couchée.) C'est là qu'ils vont t'opérer.

Quand elle acquiesça à nouveau la tête, elle ouvrit la bouche pour parler, mais sa respiration se bloqua, comme si elle avait du mal à respirer.

— Je sais, c'est... pour mon bien, haleta-t-elle.

Seigneur... Et maintenant ? Pouvait-il lui dire qu'il aimait ? En principe oui, mais bordel, il n'arrivait pas à prononcer les mots. Aussi, il fallait bien qu'il use d'une façon détournée, comme d'habitude.

— Écoute... Fais attention à toi, marmonna-t-il.

*Sombre connard. Lamentable pleutre.* Mais il était incapable de dire autre chose.

— Oui... Toi aussi, gémit-elle.

Sans qu'il en ait conscience, Viszs tendit sa main nue pour prendre doucement les doigts de sa jumelle, qu'il serra doucement, mais elle ne répondit pas. Soudain, il eut un accès de panique, en réalisant qu'il avait raté sa chance et qu'elle était peut-être déjà morte.

— *Payne ?*

Les paupières se soulevèrent lentement.

— Oui ?

La porte s'ouvrit, et Jane passa la tête.

— Il faut qu'on y aille.

— Ouais, d'accord.

Après avoir serré une dernière fois la main de sa sœur, Viszs quitta la salle d'examen au pas de course.

Quand il revint dans le couloir, Rhage venait d'arriver, accompagné de Fhurie de Zadiste. Tant mieux. Fhurie était particulièrement doué pour hypnotiser les humains, et leur laver le cerveau. En fait, il l'avait déjà fait à Saint Francis.

Viszs avança jusqu'à Kohler.

— Quand ce sera fait, il faudra que tu lui donnes ta veine. Ton sang est le plus fort qui soit. Elle en aura besoin, vraiment.

Bien sûr, il avait une façon lamentable de présenter la chose. Il aurait été plus honorable de sa part d'aller vérifier si la reine, Beth, acceptait de partager son compagnon. Mais il n'était qu'un salopard égoïste, qui se foutait complètement de ce que pouvait ressentir les autres.

Mais Kohler hocha la tête, sans discuter.

— C'est déjà ce que ma *shellane* m'a demandé de faire.

Viszs ferma les yeux, honteux de lui-même. Bordel, Beth était une sacrée femelle de valeur. Mais ça, il le savait déjà.

Avant de s'en aller, il jeta un dernier regard à sa *shellane*. Jane était matérielle, aussi solide qu'une maison, son visage et ses yeux étaient confiants, concentrés, calmes.

— Je ne sais pas quoi te dire, dit-il d'une voix rauque.

— C'est sans importance, je sais ce que tu ressens.

Viszs était planté à un mètre 50 d'elle, rivé au sol, incapable de bouger. Il aurait souhaité être un mâle différent. Il aurait souhaité que tant de choses puissent être différentes entre eux.

— Vas-y, murmura-t-elle. Je m'occupe de tout.

Viszs jeta un dernier coup d'œil vers Butch, et vit le flic hocher la tête. C'était le dernier réconfort dont il avait besoin. Il acquiesça à son tour, puis quitta en courant le centre d'entraînement, fonça dans le tunnel souterrain, émergea dans la Piaule.

Mais il réalisa immédiatement que la distance physique ne suffisait pas à le calmer. Il bouillonnait de rage et de tension. Il était encore en plein milieu d'un volcan... Et pas du tout certain qu'il n'allait pas se précipiter à nouveau là-bas, pour les emmerder.

En fait, personne n'avait besoin de lui. Il fallait qu'il dégage. Qu'il leur foute la paix.

Il sortit en manquant arracher la lourde porte blindée de l'entrée, avança dans la cour, et se retrouva comme un con, planté à côté de la fontaine, aussi inutile et inerte que les voitures garées en face de lui, alignés côte à côte.

Et soudain, il entendit un bruit étrange, comme un cliquètement.

D'abord, il ne réalisa pas ce que c'était. Puis il baissa les yeux, et remarqua que sa main gantée tremblait, et heurtait en cadence le haut de sa cuisse.

Sous le gant noir, il voyait la lueur qui émergeait, assez brillante pour le faire frémir.

Bordel de merde. Il était si proche de la rupture, si prêt à décoller... qu'il avait déjà l'impression d'être en apesanteur.

Avec un juron, il se dématérialisa, et fonça à l'endroit où il atterrissait toujours— à chaque fois qu'il était dans un état pareil. Il ne voulait pas aller là-bas, encore, au milieu de la nuit... mais tout comme Payne, son destin ne dépendait plus de sa volonté ce soir.

## Chapitre 8

### *Au Vieux Pays, à l'époque actuelle*

C'était toujours le même rêve. Depuis des siècles. Et pourtant, les images étaient toujours aussi fraîches et vivaces que cette nuit où tout avait changé, bien des siècles plus tôt.

Plongé dans un profond sommeil, Xcor vit apparaître devant lui cette femelle enragée, entourée de brouillard qui tourbillonnait autour de ses longues robes blanches soulevé par la brise glacée. En la voyant, il comprit immédiatement pourquoi elle était ainsi sortie de la forêt épaisse— et pourtant, celui qui était sa cible était encore inconscient du danger, et de sa présence.

Le père de Xcor continuait, sur son destrier, à festoyer sur sa captive humaine. Mais alors, le *Bloodletter* remarqua le fantôme.

À partir de là, les événements se précipitèrent en un l'enchaînement inexorable qui creusa des rides d'angoisse sur le front de Xcor. Il hurla un avertissement, puis éperonna son étalon pendant que son seigneur rejetait à terre le corps de l'humaine qu'il avait capturée, et fonçait vers le spectre. Mais Xcor n'arriva pas à temps. Comme toujours, il regarda, figé d'horreur, la femelle bondir vers son père et le renverser au sol.

Et ensuite, ce feu... Cet incendie que la femelle avait déclenché sur le corps du guerrier, avec des flammes lumineuses et vives qui le dévorèrent presque instantanément. Ne laissant derrière elles que la puanteur âcre de la chair calcinée —

Xcor se réveilla d'un bond, la main droite crispée sur sa poitrine, les poumons pompant désespérément sans réussir à trouver leur oxygène.

Il planta les deux mains sur sa couche dure, se redressa, et fut sacrément heureux d'être seul dans ses quartiers. Il ne se tait pas qu'on le voie ainsi.

Tandis qu'il luttait pour revenir à la réalité, sa respiration renvoyait des échos qui rebondissaient sur les murs de pierre nue, comme des hurlements assourdis. D'un geste brusque, il alluma mentalement la chandelle posée sur le sol auprès de lui. La lumière l'aida un peu à reprendre ses esprits. Puis il se redressa de toute sa taille, et étira son corps, remettant en place ses muscles et ses os, tandis que son cerveau, enfin, retrouvait son fonctionnement habituel.

Il avait besoin de nourriture. Et de sang. Et d'un bon combat.

Ensuite seulement, il serait vraiment redevenu lui-même.



Après avoir revêtu ses vêtements de cuir usé, il attacha une dague à sa ceinture, puis sortit de la pièce, pour entrer dans un couloir balayé par les courants d'air. À distance, il entendit des voix profondes et le cliquètement des écuelles d'argile, ce qui lui indiqua que le premier repas devait déjà être servi en bas, dans le grand hall.

Avec sa bande de bâtards, Xcor vivait dans le château qu'il avait convoité autrefois, la nuit où son père avait été tué. Celui qui avait jadis surveillé le petit hameau médiéval, devenue avec l'expansion industrielle une petite ville de 50 000 habitants. Tous humains.

Bien sûr, considérant la nature des *homos sapiens*, ils ne représentaient rien d'autre que des fougères dans une forêt de chênes.

Sa demeure solide lui convenait parfaitement. Et c'était bien la raison qui l'avait poussé, au départ, à s'en emparer. Les murs épais étaient de pierre brute, il y avait des douves et un pont-levis qui était toujours opérationnel. En fait, ça fonctionnait bien pour tenir les curieux à distance. De plus, de nombreux contes sanglants— mêlés de vérités profondes— avaient circulé au cours des années, posant un sortilège sur cette terre, son château, et ses soldats. En vérité, durant le dernier siècle, sa troupe de bâtards avait fait de son mieux pour propager les stupidités vampiriques que craignaient tant les humains, et hanter de temps à autre les chemins alentour.

Bien sûr, c'était plutôt facile pour eux, des assassins, capables de se dématérialiser à volonté.

Pas à dire, dans ces cas-là, crier « Bouh ! » devenait sacrément efficace.

Pourtant, ils avaient quelques problèmes. D'abord, ils avaient à eux seuls éradiqué la population *lesser* dans tout le Vieux Monde, et avaient eu besoin de chercher de nouvelles proies pour maintenir leurs talents de chasseurs au top niveau. Fort heureusement, quelques humains s'étaient proposés pour combler la place vacante. En fait, comme lui et ses soldats tenaient à vivre secrètement, il fallait que leur véritable identité reste secrète.

Et les humains avaient parfois une curieuse tendance à chercher la vengeance.

Mais c'était vraiment la seule caractéristique appréciable de cette race, cette colère qui leur venait envers ceux qui se rendaient coupables d'atrocités. Vu que les « vampires » ne chassaient que les violeurs, les pédophiles, et les meurtriers, leurs « crimes » étaient pour l'instant tolérés par la population. Curieux point de vue d'ailleurs. Tous ces beaux moralisateurs humains devenaient enrégés comme des frelons pour protéger leur race, et carrément rancuniers.

Après tout, n'était-ce pas leur bible qui indiquait : Œil pour œil.

Pour la bande de bâtards, c'était un plan parfait : Ils avaient de quoi s'exercer. Du moins, ça les avait occupés durant les deux dernières décennies, mais ils attendaient toujours que leur véritable ennemi, la *Lessening* Société, revienne en force. C'était une proie autrement plus honorable. Mais plus le temps passait, plus la conclusion inévitable qu'il n'existait plus un seul *lessen* en Europe s'enracinait. Après tout, Xcor et ses soldats avaient voyagé des milliers de lieues durant, chaque nuit, dans toutes les directions, pour exterminer les meurtriers humains. Ils auraient bien fini, un jour ou l'autre, par croiser des égorgeurs s'il en était resté, non ?

Ce qui n'avait pas été le cas. Hélas.

L'absence de la *Lessening* Société s'expliquait, cependant. Il y avait des lustres que la guerre avait changé de continent. Quand la Confrérie de la Dague Noire avait quitté le Vieux Pays pour le Nouveau Monde, la *Lessening* Société avait suivi les guerriers, comme des puces leurs chiens, laissant en arrière quelques traînards dont Xcor et ses bâtards s'étaient débarrassés. Durant des siècles, ça avait été un challenge suffisant de pourchasser les derniers égorgeurs, et occasionné des combats violents. Et pleinement satisfaisant. Les humains ne faisaient pas le poids.

Au moins les *lessens* pouvaient se battre, et rendre les coups.

Xcor sentit peser sur lui le poids d'un intense mécontentement, tandis qu'il descendait les escaliers aux marches mal équarries, et que ses bottes écrasaient lourdement l'ancien tapis de sol aujourd'hui élimé. Il y avait des générations que ce débris aurait dû être remplacé. Au rez-de-chaussée, l'immense espace qui s'ouvrit devant Xcor rappelait une caverne naturelle dans la pierre. Il n'y avait d'autres meubles qu'une énorme table de bois noir installée devant un âtre assez grand pour faire brûler un chêne entier. Les humains qui avaient construit cette forteresse avaient orné leurs murs glacés de tapisseries, avec des scènes représentant des guerriers montés sur leurs destriers. Mais les tentures avaient mal vieilli. Tout comme les tapis. Elles s'étaient effilochées sous le poids du temps et de l'usure, et très bientôt, leurs derniers fils termineraient par terre.

Devant le feu brûlant, la bande de bâtards était installée sur de lourdes deux chaises sculptées. Les mâles mangeaient du cerf, des faisans, et des pigeons, qui avaient été chassés autour du château, et nettoyés en plein champ ou dans les bois, avant de cuire sur les flammes. Tous buvaient de la bière qu'ils faisaient fermenter eux-mêmes dans le cellier en dessous, et mangeaient dans des écuelles d'argile avec leur couteau de chasse et d'antiques fourchettes à deux branches.

Durant très longtemps, le domaine n'avait pas bénéficié de l'électricité. Aux yeux de Xcor, le confort n'avait aucun intérêt. Mais Throe en avait décidé autrement. Le mâle s'était passionné pour l'informatique, et il avait insisté pour qu'une des pièces du château soit destinée à ses ordinateurs. Ces saloperies nécessitaient un nombre incroyable de fils et de connexions qui n'étaient ni faciles à comprendre, ni intéressantes, ni fiables. Xcor détestait tout ce qui était moderne. D'ailleurs, il ne savait pas lire. Mais Throe avait reçu une parfaite éducation. De plus, dans leurs nombreux journaux, les humains lui fournissaient sans arrêt de nouvelles informations, aussi glauques que dépravées. D'un certain côté, ça les passionnait. Et c'était ainsi que la bande de bâtards repérait ses proies à travers tout le continent.

Tout au bout de la table, les mâles avaient laissé libre un siège destiné à Xcor. Dès qu'il apparut auprès d'eux, il s'assit, et ses soldats cessèrent de manger pour le regarder.

Throe était à la droite de Xcor, une position honorifique. Les yeux pâles du vampire étaient lumineux.

— Comment te portes-tu, seigneur ?

Ce rêve bon sang... Ce rêve maudit. En vérité, Xcor avait été secoué jusqu'à la moelle des os, mais les autres ne le sauraient jamais.

— Aussi bien que possible, répondit Xcor avant de récupérer de là pointe de sa fourchette une cuisse de volaille. Á voir ton expression, je n'hésiterais pas à affirmer que tu as quelque chose à me demander.

— Certainement, dit Throe. (Il poussa vers Xcor ce qui semblait être une compilation d'articles de journaux. Tous présentaient une photographie en noir et blanc, que le guerrier pointa du doigt.) Je le veux.

Le mâle humain représenté avait une expression brutale, des cheveux noirs, un nez cassé, et des sourcils bas, comme un gorille. Xcor était incapable de déchiffrer les petits signes alignés sous la photo, mais il n'avait aucun mâle à lire la malveillance sur ce visage.

— Pourquoi lui en particulier, *trahyner* ? Demanda-t-il, bien qu'il connaisse déjà la réponse.

— Il tue des femmes, à Londres.

— Combien ?

— Onze.

— Onze ? Même pas capable de faire un chiffre rond... une douzaine par exemple.

Throe fronça les sourcils, manifestement mécontent. En fait, c'était facile de le provoquer.

— Il les découpe pendant qu'elles sont encore vivantes, et attend qu'elles soient mortes pour les... prendre.

— Pour les baiser, tu veux dire ? dit Xcor en arrachant la viande à pleines dents. (Quand il n'obtint aucune réponse, il leva un sourcil.) Throe, je t'ai posé une question. Il les baise, c'est ça ?

— Oui.

— Ah, dit Xcor, et son sourire était franchement mauvais. Le petit salopard.

— Il a tué onze femmes.

Throe récupéra ces documents, les feuilleta, et regarda fixement le visage de ces femmes— des humaines sans le moindre intérêt. Xcor était certain qu'il priait la Vierge Scribe en ce même moment, et qu'il espérait obtenir l'autorisation de devenir un exécuter des hautes œuvres pour le bien public de la race humaine. En fait, ce n'était rien d'autre qu'une addiction, bien loin du but réel des vampires d'exterminer leur ennemi éternel.

Consternant.

De plus, il lui était interdit de faire le voyage seul. Et c'est bien ce qui énervait le plus Throe. Le serment qu'avaient prêté les cinq bâtards à Xcor, la nuit de la mort du *Bloodletter*, les liaient à lui par des câbles d'acier. Aucun des soldats ne pouvait quitter le château sans que Xcor ait donné son accord.

Bien sûr, en ce qui concernait Throe, le mâle suivait Xcor bien avant que le *Bloodletter* ait été incinéré.

Dans le silence qui tomba sur la pièce, quelques souvenirs de son rêve émergèrent dans le cerveau de Xcor, qui frémit de rage à l'idée de n'avoir jamais été capable de retrouver cette harpie de femelle. Ce n'était pas normal. Bien sûr, il était plus que prêt à fabriquer des mythes pour effrayer les humains, mais lui-même ne croyait pas aux spectres, ni aux malédictions, ni à la magie. Son père avait été tué par un être de chair et de sang, et le chasseur en lui souhaiter retrouver sa meurtrière, et faire justice.

— Alors, qu'en dis-tu ? Demanda Throe.

Ah, c'était tellement caractéristique du mâle. Toujours à jouer au héros.

— Rien. Pourquoi devais-je parler ?

Throe commença à tambouriner des doigts sur le vieux bois taché de la table, et Xcor s'amusa à le laisser mariner, sans répondre. Quant aux autres, ils continuaient à manger, en attendant que le conflit se résolve, d'une façon ou d'une autre. Contrairement à Throe, les autres se foutaient complètement de la

façon dont leurs cibles étaient sélectionnées— à condition qu'ils soient toujours bien nourris, qu'il y ait à volonté des femelles autour d'eux, pour le sexe ou pour le sang. Le reste, ils ne s'en souciaient pas. Ils étaient simplement prêts à combattre ceux qu'on leur indiquait.

Xcor planta sa fourchette dans un autre morceau de viande, et s'appuya au dossier de sa chaise massive, les yeux braqués sur les tapisseries décrépite. Au milieu des plis usés, il restait quelques vestiges de ces humains qui partaient à la guerre sur leurs nobles destriers— ce qu'il approuvait— munis d'armes anciennes qui lui rappelaient ses nombreux combats. Ce qui le mit en colère.

Il n'était pas au bon endroit. Et du coup, il était aussi nerveux que Throe, son bras droit.

Ça faisait vingt ans qu'il n'avait plus vu un seul *lessar* ! Détruire les meurtriers humains les aidait vaguement à s'exercer, mais ce n'était pas l'existence qu'il souhaitait ni pour lui ou pour sa bande. Bien sûr, il restait quelques vampires dans le Vieux Pays, mais ils étaient éparpillés à travers tout le continent, et Xcor n'était resté aussi longtemps sur place que dans l'espoir de retrouver parmi eux cette femelle qu'il voyait toujours dans ses rêves.

Cette meurtrière qui avait tué son père.

Mais il en avait assez d'attendre. Ça ne le menait à rien.

Et cette décision qu'il avait si souvent repoussée se cristallisa soudain dans son esprit, avec un plan déjà formé— structure, fondations, et toit. Alors que les autres rêves s'étaient peu à peu effacés au contact de la réalité, celui de cette nuit restait vivace en lui, suffisamment pour cristalliser sa décision dans un élan qui le poussa réagir.

— Nous allons à Londres, annonça-t-il.

Aussitôt, les doigts de Throe s'immobilisèrent.

— Merci seigneur.

Xcor hocha la tête, avec un sourire intérieur, pensant que Throe, après tout, aurait sans doute l'opportunité de régler son compte à cet humain. Mais peut-être pas.

Quelle importance. Le voyage vers le Nouveau Monde était d'ores et déjà en route.

## Chapitre 9

### *L'hôpital Saint Francis, Caldwell, État de New York*

Un centre hospitalier est exactement comme un puzzle. Sauf qu'il est plus difficile à assembler parce que les pièces ne correspondent pas toujours entre elles.

Mais une nuit comme celle-ci, c'est plutôt un avantage pensa Manny en enfilant son uniforme de chirurgien.

D'un côté, il était surpris que tout se soit passé aussi facilement. Les truands de la voiture qui les avaient accompagnés, sa patiente et lui, s'étaient garés dans l'un des nombreux recoins sombres aux abords de Saint Francis. Ensuite, Manny avait appelé le responsable de la sécurité, affirmant qu'une patiente VIP venait d'arriver, et nécessitait d'une discrétion absolue. En deux coups de cuillère à pot, une équipe médicale avait été assemblée, à qui Manny avait sorti le même scénario : Une patiente en urgence. Quand il avait demandé une civière, il l'avait obtenue en moins de deux. Il l'avait emmenée au troisième étage, tout au bout du couloir, là où s'activait déjà les techniciens I.R.M.

Un quart d'heure après son I.R.M., la patiente était en salle d'opération numéro 7, en soins pré-anesthésie.

— Qui est-ce ?

La question provenait de l'infirmière en chef, mais Manny s'y était préparé :

— Une écuyère olympique. Elle vient d'Europe.

— Ah, ça explique son accent. Elle a marmonné quelque chose, mais nous n'avons pas compris ce qu'elle disait. (La femme remplissait des papiers administratifs— que Manny devrait s'assurer d'emporter une fois que tout serait terminé.) Pourquoi est-ce ultrasecret ?

— Elle vient d'une famille royale.

En fait, n'était-ce pas la vérité ? En revenant à Caldwell auprès d'elle, Manny avait passé le voyage à admirer ses traits aristocratiques.

*Andouille. Sinistre andouille trop émotive.*

L'infirmière en chef jeta un coup d'œil vers la porte d'entrée.

— Voilà qui explique une telle armée de gardes du corps, dit-elle, un peu inquiète. Mon Dieu, on les prendrait presque pour des gangsters.

Tout en se frottant les ongles avec une brosse, Manny se pencha pour regarder aussi. Les trois mecs qui les avaient accompagnés en voiture étaient plantés dans

le couloir, à trois mètres de là. Et leurs énormes silhouettes vêtues de cuir noir avaient des bosses dans toutes les poches.

Des armes, sans aucun doute. Des révolvers... Et des couteaux aussi. Et pourquoi pas un lance-flamme. ? Et Dieu sait quoi d'autre. Voir des mecs pareils avait de quoi guérir définitivement de l'idée grotesque que les fonctionnaires du gouvernement n'étaient que des bureaucrates.

— J'ai tout vérifié, mentit-il. Vous avez préparé les I.R.M. ?

— Oui, ils sont sur l'écran— mais le technicien prétend qu'il y a des erreurs. Et préférait les refaire.

Je veux d'abord y jeter un coup d'œil.

— Êtes-vous certain de vouloir assumer la responsabilité financière de tout ça ? N'a-t-elle pas l'argent nécessaire ?

— Si, bien sûr, mais ils tiennent à l'anonymat. Ils me rembourseront plus tard.

Du moins, Manny le supposait... et 'était sans importance. Il se foutait complètement de l'argent.

Il se rinça les mains et les avant-bras des traces brunâtres de la Bétadine, puis les secoua pour enlever l'eau. Gardant les mains en l'air, il ouvrit la porte battante avec son dos, et entra en salle d'opération.

Deux infirmières et un anesthésiste étaient déjà dans la pièce, les premières vérifiant les instruments alignés sur une table roulante, sur un drap chirurgical bleu, le dernier réglant les derniers préparatifs de ses dosages, pour anesthésier la patiente. L'atmosphère était fraîche, pour limiter les risques de saignement, et une forte odeur d'antiseptique flottait dans l'air. Il y avait le bourdonnement sourd des équipements informatiques et le sifflement des scialytiques qui illuminaient la pièce.

Manny fonça tout droit vers les écrans et— dès qu'il vit les I.R.M., son cœur palpita. Il ralentit, et vérifia plusieurs fois les images digitales, comme s'il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait.

Puis il se retourna vers la porte battante, et examina d'un œil nouveau les trois « hommes » plantés à l'extérieur, avec leurs visages durs, et leurs yeux braqués sur lui.

Ils n'étaient pas humains.

Manny tourna les yeux vers sa patiente, étendue sur la table. Elle non plus.

Reportant son attention sur les clichés, Manny s'approcha de l'écran, comme si ce geste pouvait, d'un coup de baguette magique, réparer ou expliquer toutes les anomalies qui s'y voyaient.

Bon sang, et dire qu'il avait cru le Bouc-Du-Diable bizarre avec son cœur à six chambres !

Tandis que les portes derrière lui s'ouvraient et se refermaient, Manny ferma les yeux, et inspira profondément. Puis il se retourna, et affronta l'autre chirurgien qui venait d'entrer dans la salle.

Jane avait mis un masque et couvert ses cheveux, et la seule chose qui se voyait d'elle étaient ses yeux vert sombre, couleur de forêt. Manny avait sauvegardé son anonymat en prétendant qu'elle était le médecin personnel de la patiente— ce qui n'était pas un mensonge. Son équipe n'avait pas insisté. Bien sûr, Jane connaissait tout le monde ici, aussi bien que lui-même. Mais ça, il ne l'avait pas dit. Et elle non plus.

Lorsqu'il croisa le regard de Jane— qui le regardait sans la moindre honte— il eut envie de hurler. Mais il n'en avait pas le temps, il avait du boulot. Aussi, il se concentra, et repoussa dans son esprit tout ce qui n'était pas d'une urgence immédiate. Il étudia seulement les dommages faits aux vertèbres de la patiente, pour déterminer sa stratégie opératoire.

Il voyait parfaitement l'endroit qui déconnait après l'accident. L'épine dorsale avait une courbe délicate, des os parfaitement alignés, séparés par des disques lombaires marqués en noir... Sauf entre la T6 et la T7. Ce qui expliquait la paralysie.

Il ne pouvait pas encore savoir si la moelle épinière était simplement écrasée ou réellement sectionnée, et il ne le saurait que quand il aurait ouvert. Malheureusement, le pronostic n'était pas bon. Un écrasement de la moelle pouvait causer des dommages irréversibles à tout ce délicat entrelacs de nerfs sensibles. En une seconde parfois. Ou plusieurs jours...

Pourquoi avaient-ils été aussi pressés de le retrouver ? S'étonna-t-il. Il regarda Jane, et annonça :

— Elle a été blessée depuis plusieurs semaines.

— Non, c'était il y a... quatre heures, murmura-t-elle, si bas que personne d'autre ne pouvait l'entendre.

Manny recula.

— Quoi ?

— Quatre heures.

— A-t-elle été déjà blessée au même endroit ?

— Non.

— J'ai besoin de te parler. En privé. (Il l'attira dans un coin de la pièce, et dit à l'anesthésiste :) Attends un moment, Max.



— Aucun problème, Dr Manello.

Manny serra le bras de Jane, et gronda entre ses dents serrées :

— Bordel, mais qu'est-ce qui se passe au juste ?

— Je pensais que l'I.R.M. s'expliquait de lui-même.

— Elle n'est pas humaine, pas vrai ?

Elle le regarda simplement, les yeux durs, sans répondre.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu as foutu, Jane ? Marmonna-t-il, d'une voix tendue. Dans quoi es-tu tombée ? Et pourquoi m'as-tu attiré là-dedans ?

— Écoute-moi bien, Manny, et je t'assure que tu peux croire tout ce que je vais te dire. Tu vas lui sauver la vie, et par là même, sauver la mienne. C'est la sœur de mon mari, et s'il... (Sa voix se cassa.) S'il la perd avant même d'avoir eu la chance de la connaître, ça va le tuer. Je ne le supporterai pas. Je t'en prie, arrête de poser des questions. Je ne peux pas y répondre. Tu es le meilleur dans ta spécialité. J'ai besoin de toi. Ce n'est pas juste, je sais, et j'aurais aimé qu'il y ait une autre solution. Mais je ne peux pas la laisser mourir.

Soudain, Manny évoqua les migraines épouvantables qu'il avait endurées au cours de la dernière année, chaque fois qu'il repensait aux jours qui avaient suivi la mort de Jane. Et cette douleur atroce était revenue au moment même où il l'avait revue... Du moins, jusqu'à ce que ses souvenirs lui reviennent— ces images cachée au fond de son cerveau, qu'il avait été incapable de faire ressortir tout en les sentant là.

— Tu vas faire en sorte que je ne me rappelle de rien, dit-il, d'une voix dure. Et eux non plus, pas vrai ?

Il secoua la tête, conscient que le problème était bien plus grave qu'une simple connerie d'agents secrets du gouvernement. En fait, c'était carrément une autre espèce, qui cohabitait avec les humains.

Mais ça, jamais elle ne le lui avouerait.

— Franchement, Jane... Va te faire foutre.

Lorsqu'il se détourna, et le retint par le bras.

— Je t'en prie, Manny, fais-le pour moi. Je t'en prie.

— Très bien, gronda-t-il. Mais ensuite, je ne veux plus jamais te revoir.

Il se dégagea, lui tourna le dos, et s'approcha de la patiente, qui avait été positionnée sur le ventre. Il se pencha vers elle, et lui dit :

— C'est moi... (Pour une étrange raison, il avait envie de lui donner son prénom, mais vu que toute son équipe l'entourait, il était plus sage de rester professionnel.) Je suis le docteur Manello. Nous allons commencer l'opération, d'accord ? Vous ne sentirez rien, je vous le promets.

Au bout d'un moment, elle répondit d'une voix faible :

— Je vous remercie, guérisseur.

Au son de sa voix, il ferma les yeux. Seigneur, quelle curieuse chose que quelques mots lui fassent un tel effet. Comment pouvait-il être attiré par elle ? Qui était-elle au juste ?

Soudain, il revit les longues canines de son frère, et préféra ne pas s'y attarder pour le moment. Une fois l'opération terminée, il aurait le temps de penser à Vincent Price. (NdT : *Acteur américain, 1911 / 1993, spécialisé dans les films d'épouvante.*)

Avec un juron marmonné, il caressa l'épaule douce, et fit un signe de tête à l'anesthésiste, pour qu'il commence.

C'était parti.

Le dos de la patiente avait été badigeonné de Bétadine par les infirmières. Tandis que les drogues rendaient la patiente inconsciente Manny tâta son épine dorsale du bout des doigts, sentant l'endroit où il allait planter son scalpel.

— Aucune allergie ? Demanda-t-il à Jane, bien qu'il ait déjà posé la question.

— Non.

— Y a-t-il quelques... *spécificités* dont je devrais être au courant maintenant qu'elle est anesthésiée ?

— Non.

— Très bien, dit-il.

Il rapprocha le microscope de lui, mais sans le positionner encore au-dessus de la patiente. D'abord, il fallait qu'il l'ouvre.

— Je vous mets de la musique ? Demanda une infirmière.

— Non. Pour ce cas là, je ne veux aucune distraction.

En fait, cette opération déciderait de sa vie future. Et pas du tout à cause de la menace que le frère de la patiente lui avait jetée au visage.

Parce que, même si Manny ne comprenait pas pourquoi, perdre cette femme... Non. Perdre cette— Qui était-elle au juste ? Aucune importance—

*La* perdre serait une tragédie tellement atroce qu'il n'arrivait même pas à l'imaginer.

## Chapitre 10

La première chose que vit Payne en reprenant conscience fut deux mains mâles. Elle réalisa ensuite être maintenue assise dans une sorte de mécanisme— un harnais qui supportait sa tête et son cou. Et les mains en question étaient posées sur le rebord du lit, à côté d'elle. Des mains magnifiques, fortes et capables, avec des ongles coupés courts. Ces mains triaient des papiers, feuilletant les pages d'un dossier.

L'humain à qui les mains appartenaient fronçait les sourcils tout en lisant, et utilisait un curieux instrument d'écriture pour annoter, de temps à autre, les documents. La barbe avait poussé— elle était plus épaisse que la dernière fois où Payne avait examiné ce visage. Ce fut ainsi qu'elle devina que le temps avait passé.

Son guérisseur semblait tout aussi épuisé qu'elle.

Tandis que son esprit s'éclaircissait, Payne devint consciente d'un bourdonnement qui émettait un « *bip bip* » près de sa tête... Et aussi d'une douleur sourde dans son dos. Elle eut la sensation qu'on lui avait donnée de fortes potions pour calmer la douleur, mais elle n'en voulait pas. Elle préférait être lucide plutôt qu'inerte. Cet abrutissement cotonneux qui l'assommait était étrangement terrifiant.

Incapable de parler, elle regarda autour d'elle. Elle était seule avec l'humain. Et pas dans la pièce où elle avait été endormie. À l'extérieur, elle entendit des voix— qui portaient toute ce curieux accent humain— et aussi un flot constant de pas pressés.

Où était Jane ? Et la Confrérie—

— Aidez... moi...

Aussitôt, le guérisseur leva la tête, jeta ses documents sur une table roulante, et se leva. Lorsqu'il se pencha sur elle, sa fragrance merveilleuse envahit les sinus de Payne.

— Hey, dit-il.

— Je ne sens... rien...

Il lui prit la main. Quand elle ne ressentit ni la chaleur ni le contact de sa paume, elle s'affola pour de bon. Il le comprit, et chercha à la rassurer.

— Chut... Non, non... Tout va bien. Ne vous inquiétez pas. C'est juste à cause des analgésiques— des médicaments pour la douleur. Tout va bien. Je suis là. Chut...

L'intonation de sa voix était aussi apaisante que l'aurait été le contact de sa main— si Payne l'avait sentie.

— Dites-moi, demanda-t-elle d'une voix faible, que s'est-il... passé ?

— Les choses se sont bien déroulées en salle d'opération, répondit-il d'une voix prudente. J'ai réparé les fractures de vos vertèbres, et votre moelle épinière n'a pas été endommagée de façon définitive.

Payne remua les épaules, cherchant à faire bouger sa tête lourde et douloureuse, mais en vain. L'appareillage autour d'elle la maintint exactement dans la position où elle se trouvait.

— Votre voix... exprime autre chose que les mots que vous prononcez.

Il ne répondit pas immédiatement. Et continua à l'apaiser avec sa main— qu'elle ne sentait pas. Elle voyait bien que les yeux bruns du mâle tenaient un tout autre discours : Les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Dites-moi, répéta-t-elle d'une voix plus ferme. Je mérite d'apprendre... la vérité.

— L'opération s'est bien déroulée, je vous assure, mais je ne peux vous garantir la guérison. Seul le temps nous indiquera dans quel état vous vous retrouverez.

Elle ferma les yeux un moment, mais l'obscurité qu'elle trouva derrière ses paupières était terrifiante. Aussi, elle les releva vite, et s'accrocha au beau visage de son guérisseur... Elle détestait l'expression qu'il arborait— triste, fermée, sévère— comme s'il se blâmait de ne pas avoir mieux réussi.

— Vous n'êtes pas à blâmer, dit-elle, d'une voix cassée. C'était sans doute mon destin. Et vous avez fait de votre mieux.

De ça au moins, elle était certaine. Il avait tenté de la sauver, et agi au mieux de ses capacités. D'ailleurs, la frustration qu'il éprouvait parlait d'elle-même.

— Quel est votre nom ? Demanda-t-il. Je ne le connais pas.

— Payne. Je suis Payne.

Quand il fronça les sourcils, elle fut certaine qu'un nom qui indiquait la douleur ne lui plaisait pas. Soudain, elle souhaita être née sous de plus heureux auspices. Mais en réalité, l'humain avait bien d'autres raisons d'être mécontent. Après tout, il avait ouvert son corps, l'avait vue de l'intérieur, et savait désormais qu'elle n'appartenait pas à la même espèce que lui.

Il savait désormais qu'elle était *différente*.

— Oui, dit-elle, ce que vous supposez est bien la vérité.

Le guérisseur eut un mouvement de la tête, suivi d'une profonde inspiration, comme s'il avait retenu son souffle un très long moment.

— Qu’y a-t-il dans votre esprit ? Insista-t-elle. Parlez-moi.

Il y eut un bref sourire— qu’elle trouva merveilleux. Vraiment merveilleux. Et pourtant, ce n’était pas un sourire de joie ni même d’humour. Pas vraiment.

— En ce moment... (Il leva la main et la passa dans ses épais cheveux bruns.) Je me demande surtout si je ne devrais pas simplement jouer à l’abruti, et laisser filer les choses sans chercher à les comprendre. Ou alors... être sincère.

— Soyez sincère, répondit-elle aussitôt. Je n’ai pas le luxe d’agir autrement.

— Je comprends, dit-il, les yeux fixés sur elle. Je pense que vous—

La porte de la chambre s’entrebâilla, et une silhouette entièrement recouverte passa la tête. Payne reconnut l’odeur fraîche et délicate de la femelle : C’était Jane, cachée sous un uniforme vert, avec un masque sur le visage et une sorte de chapeau sur la tête.

— C’est presque l’heure, dit la femelle.

Le guérisseur de Payne faillit exploser et l’odeur de sa colère monta dans la pièce.

— Je ne suis pas d’accord.

Jane rentra dans la chambre, referma la porte derrière elle, les isolant tous les trois.

— Payne, tu es réveillée !

— Certainement, dit-elle, essayant de sourire sans savoir si ses lèvres suivaient le mouvement.

Le guérisseur plaça son corps entre Payne et Jane, comme s’il cherchait à protéger sa patiente.

— Je ne veux pas que tu la déplaces, gronda-t-il. Pas avant une bonne semaine— pour qu’elle ait le temps de cicatriser.

Payne jeta un coup d’œil aux rideaux qui tombaient du sol au plafond sur la gauche. Elle était pratiquement certaine qu’il y avait une fenêtre cachée derrière ses voilages légers. Ce devait être la nuit. Sinon, tous les rayons du soleil auraient déjà traversé un tissu aussi fin.

À cette idée, son cœur s’emballa, et elle le sentit battre violemment derrière ses côtes.

— Je dois m’en aller. Combien de temps nous reste-t-il ?

Jane eut un mouvement, et regarda son poignet, où une montre était accrochée.

— Une heure environ. Et Kohler va nous rejoindre pour t’aider.

Kohler ? Ah oui, pour lui donner sa veine. Voilà pourquoi Payne ressentait une telle faiblesse : Elle avait besoin de sang.

Alors que le guérisseur s'apprêtait à parler, Payne l'interrompit en s'adressant directement à la *shellane* de son jumeau :

— Je veux me charger moi-même d'arranger les choses avec lui. Je t'en prie, laisse-nous.

Jane hocha la tête, et s'éclipsa. Mais il était évident qu'elle resterait à proximité.

L'humain se frotta les yeux, comme s'il espérait avoir la possibilité de changer ce qu'il entrevoyait... Ou peut-être regrettait-il la réalité dans laquelle il se retrouvait coincé.

— Quel nom auriez-vous aimé que je porte ? Demanda-t-elle tranquillement.

Il laissa tomber ses mains, et la considéra un long moment.

— Aucune importance. Pourriez-vous seulement être franche avec moi ?

En vérité, elle ne pensait pas possible de tenir une telle promesse. Bien sûr, en principe, la technique d'effacer les souvenirs dans une mémoire était plutôt aisée et efficace, mais Payne ne connaissait pas trop les répercussions d'un tel acte. D'après elle, moins il en savait, plus il serait facile de traiter son cerveau sans provoquer des dommages importants dont il aurait à subir les conséquences.

— Que voulez-vous savoir ?

— Qui êtes-vous ?

À nouveau, elle tourna les yeux vers les rideaux tirés. Elle avait vécu une existence extrêmement protégée, mais elle connaissait cependant les mythes et légendes que la race humaine avait créés autour de la race vampire. Des non-vivants. Des tueurs qui s'abreuyaient du sang de leurs victimes innocents. Des êtres sans âme et sans moralité.

Difficile de se prévaloir d'une telle nature. Quel intérêt de gâcher les derniers moments qu'ils passaient ensemble à s'en justifier ?

— Je ne peux pas être exposée à la lumière du soleil. (Elle leva les yeux vers lui.) Je cicatrise extrêmement rapidement, bien plus vite qu'un humain. Et j'ai besoin de boire du sang avant de bouger— mais ensuite, je serai parfaitement capable de voyager.

Quand l'humain baissa les yeux pour regarder ses mains, elle se demanda s'il souhaitait à présent ne pas l'avoir opérée. Tandis que le silence s'éternisait, il devint peu à peu aussi dangereux qu'un champ de bataille, et aussi difficile à traverser. Pourtant, Payne s'entendit dire :

— Il y a un nom pour ce que je suis.

— Oui. Mais je ne veux pas l'entendre.

À ces mots, elle ressentit une curieuse douleur lui et à craindre le cœur. Dans un effort incroyable, elle leva le bras, jusqu'à ce que sa paume soit posée à l'endroit où elle souffrait. Comme c'était étrange... Tout son corps était inerte, et pourtant... elle ressentait...

Soudain, la vision qu'elle avait de lui se troubla.

Aussitôt, l'humain se détendit, son visage arbora une expression plus tendre, et il se pencha en avant pour effleurer ses joues de Payne.

— Pourquoi pleurez-vous ?

— Je ne pleure pas.

Il prit l'air sceptique, et leva le doigt en l'air pour qu'elle le voie. Une larme brillait au bout, une goutte de cristal étincelante qui renvoyait les reflets de la lumière.

— Vous souffrez ?

— Oui. (Elle cligna des yeux plusieurs fois, cherchant à le voir avec davantage de netteté— en vain.) Je déteste pleurer.

Il éclata de rire, et ce son remonta le moral de Payne — aussi bien que l'éclat des dents blanches qui étincelaient dans sa bouche. Elle se sentit plus légère, bien qu'elle soit toujours immobilisée dans son lit.

— J'imagine que vous n'êtes pas du genre à pleurer, murmura-t-il.

— Je ne pleure jamais.

Il se pencha sur le côté, et récupéra un carré de tissu blanc, et l'utilisa pour tamponner délicatement le visage de Payne.

— Pourquoi pleurez-vous ?

Il fallut un moment à Payne pour trouver le courage de parler, mais elle avait besoin de le dire à haute voix.

— Je suis un vampire.

Il recula, toujours assis dans son fauteuil, et prit un soin exagéré pour replier plusieurs fois le carré blanc et humide avant de le jeter dans une corbeille à papier.

— J'imagine que c'est pour ça que Jane a dû disparaître il y a un an, pas vrai ? Demanda-t-il.

— Vous ne semblez pas choqué.

— J'avais quand même fini par comprendre qu'il y avait en vous tous quelque chose d'étrange. (Il haussa les épaules.) J'ai vu votre I.R.M. Je savais que vous n'étiez pas humaine. Et puis, je vous ai ouverte. Je connais votre corps de l'intérieur.

Pour une raison étrange, cette façon d'exprimer les choses fit passer en Payne un courant brûlant.

— Oui, c'est la vérité.

— Heureusement qu'il y a des similarités flagrantes. Votre épine dorsale est assez semblable à ce que je connais pour que j'ai pu opérer sans risque. Une chance.

En vérité, elle ne partageait pas cette opinion. Après avoir passé plusieurs siècles sans porter la moindre attention aux mâles, elle éprouvait envers celui-ci une attirance presque mystique. Elle aurait aimé explorer ce sentiment. Mais, dans le contexte actuel, ce serait impossible.

D'ailleurs, il y avait bien longtemps qu'elle savait que le sort lui accordait rarement la réalisation de ses désirs.

— Alors, dit-il, qu'allez-vous me faire ? Comment effacer toute cette affaire ? (Il agita la main devant lui.) Je suppose que je vais vous oublier... tout comme j'avais oublié que votre frère est passé ici, il y a un an.

— Vous aurez sans doute des rêves. Rien de plus.

— Est-ce ainsi que votre race a réussi à rester cachée ?

— Oui.

Il hocha la tête, et regarda autour de lui.

— Vous allez le faire maintenant ?

Elle aurait préféré passer plus de temps avec lui, mais elle ne souhaitait pas qu'il assiste à la petite séance entre Kohler et elle.

— Bientôt.

Il jeta un coup d'œil vers la porte, avant de regarder Payne, droit dans les yeux.

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Bien entendu. Ce sera pour moi un plaisir de vous servir.

Quand il leva un sourcil, Payne aurait juré que le corps de l'humain émettait une fragrance plus forte, plus délicieuse encore. Mais alors, le guérisseur devint sérieux :

— Dites bien à Jane... que c'est bon. Que je comprends pourquoi elle a dû agir ainsi.

— Elle aime mon frère.

— Oui, j'ai vu ça. Quand on était... là-bas— je ne sais même pas où. Dites-lui bien que je ne lui en veux pas. Que, entre elle et moi, tout est comme avant. Après tout, on ne choisit pas toujours ceux qu'on aime.

Oh oui, pensa Payne, en vérité.



— Et vous ? Continua le guérisseur. Y a-t-il quelqu'un que vous aimiez ?

Manifestement, les humains ne lisaient pas dans les esprits. Aussi, elle répondit :

— Ah... Non... Personne.

Et pourtant, elle garderait toujours dans son cœur ce temps qu'elle avait passé avec le guérisseur. Il la fascinait— tout en lui la fascinait. La façon dont il bougeait ; son corps musclé qui remplissait la blouse blanche qu'il portait ; sa fragrance ; sa voix profonde ; ses yeux.

— Avez-vous une compagne, demanda-t-elle, craignant la réponse.

Il éclata de rire.

— Sûrement pas.

Elle poussa un soupir qui exprimait son soulagement, et trouva étrange qu'il soit aussi important pour elle que le guérisseur soit célibataire. Ensuite, le silence retomba entre eux.

Elle regrettait tellement ce temps qui passait. Que pourrait-elle lui dire durant ces quelques minutes qui leur restaient à passer ensemble ?

— Je vous remercie. D'avoir pris soin de moi.

— Mais je vous en prie. J'espère que tout ce passera bien durant votre convalescence.

Il la regarda fixement, comme s'il essayait de se souvenir d'elle... et elle aurait préféré qu'il ne fasse pas cet effort inutile. Soudain l'humain reprit :

— Je serai toujours là pour vous, d'accord ? Si un jour vous avez besoin de moi pour vous aider, revenez me voir, et demandez-moi. (Le guérisseur tira de sa poche une petite carte blanche, où il écrivit quelque chose.) Tenez, c'est mon téléphone. Appelez-moi.

Il se pencha, et glissa la carte dans la main inerte que Payne tenait toujours sur son cœur. Alors qu'elle essayait de resserrer les doigts sur ce qu'il lui avait donné, elle pensa aux répercussions... et aux implications de ce geste.

À ses complications.

Avec un grognement, elle essaya de remuer. Aussitôt, le guérisseur se releva et s'approcha.

— Souhaiteriez-vous être positionnée différemment ?

— Mes cheveux.

— Ils vous gênent ?

— Non... Mais dénouez ma tresse, s'il vous plaît.

Manny se figea, et regarda le visage de sa patiente. Pour une raison étrange, l'idée de défaire cette corde épaisse lui faisait presque l'effet de la déshabiller. D'ailleurs, sa libido était déchaînée, et son sexe approuvait totalement l'idée.

Bordel... Il bandait. Sous son pantalon de chirurgien, il bandait.

Voilà un flagrant exemple de la façon dont on ne choisissait pas ceux qui vous attireraient. Quand Candace Hanson lui avait proposé une pipe, il avait été aussi intéressé par la proposition que par l'idée de porter une robe. Mais cette... femme— *ou femelle* ? Bon sang, elle lui demandait de défaire ses cheveux, et il était déjà au bord de l'orgasme.

*Un vampire.*

Mentalement, il entendait encore la voix aux sonorités étranges prononcer le mot... Et ce qui le choquait le plus, c'était son manque de réaction à cette nouvelle époustouflante. En fait, même s'il envisageait les implications possibles, sa carte-mère faisait des étincelles de surtension : Dorénavant, les longues canines ne seraient plus pour lui un simple accessoire destiné à Halloween, ou aux films d'horreur.

Et pourtant, il n'avait pas peur.

Et pourtant, il bandait toujours... Ouais, il la voulait.

— Mes cheveux ? Insista-t-elle.

— Oui... Murmura-t-il. Je m'en occupe.

Il regarda ses mains. On ne pouvait pas dire qu'elles frissonnaient. Pas du tout. Bordel, elles tremblaient au point d'être prêtes à se décrocher.

Le bout de la tresse était attaché avec un lien d'une douceur inouïe. Ce n'était pas du coton, ni de la soie... C'était un tissu que Manny n'avait jamais vu auparavant. Et ses mains de chirurgien, si précises et habiles, semblaient soudain devenues maladroitement et pataudes, tandis qu'il s'acharnait autour du petit nœud serré. Quant aux cheveux de la patiente... Seigneur Dieu, les lourdes mèches soyeuses rendaient le tissu qui les nouait aussi rugueux un paillason.

Centimètre par centimètre, Manny dénoua les trois faisceaux de cheveux, et les boucles souples étaient si odorantes et souples que— comme le salopard obsédé qu'il était ! — il ne put s'empêcher de les imaginer croulant sur sa poitrine nue... Son ventre... Son sexe...

— Ça suffit, dit-elle.

Bordel, elle avait sacrément raison. Dans un effort de volonté, Manny enterra ses fantasmes sexuels, qui ne faisaient pas vraiment partie de son rôle à l'hôpital, et força ses mains à s'arrêter. La tresse n'était défaire qu'à moitié, mais ça suffisait à offrir de la patiente une vision stupéfiante. Si elle était déjà

merveilleuse avec ses cheveux attachés, elle devenait resplendissante noyée dans les mèches ondulantes qui lui caressaient la taille et les reins.

— Refaites ma tresse avec ceci, dit-elle, en lui tendant sa carte d'une main molle. Ainsi, personne ne la retrouvera.

Il cligna des yeux, en envisageant les raisons de cette proposition. Logique. D'après ce que Manny en avait vu, il ne pensait pas que le Bouc-Du-Diable apprécierait que sa sœur ait des contacts avec son chirurgien—

*Des contacts ? Ouais, tu parles ! Autant qu'il ne s'attarde pas trop aux idées lubriques que le mot lui suggérait.*

Tout contact resterait virtuel, bien entendu, et non pas... charnel. Quoi que, il aimerait bien ... La toucher serait...

*Manello, la ferme ! Hurla la voix de sa conscience. Même si ce n'est que dans ta tête, c'est lamentable.*

— C'est une idée géniale, dit-il. Vous êtes très intelligente.

Quand son admiration manifeste la fit sourire, Manny en resta comme deux ronds de flan. Nom de Dieu. Il voyait ses dents. Avec deux canines blanches pointues... manifestement dessinées par la génétique pour se planter dans une gorge.

À cette idée, son sexe vibra, comme prêt à jouir.

Et au même moment, le visage de la femelle exprima une sorte de perplexité, tandis que son regard sur lui changeait. Elle fronça les sourcils.

*Seigneur...*

— Est-ce que... vous pouvez lire dans les esprits ? Demanda-t-il, inquiet.

— Parfois, quand je suis en forme. Ce qui n'est pas le cas actuellement. Mais j'ai remarqué que votre odeur devenait plus forte.

Bien sûr, les images mentales qu'il se projetait sur son écran interne le faisait transpirer. Et quelque part, elle le savait. Sauf que... Manny avait l'impression qu'elle ne comprenait pas trop pourquoi. Et une telle innocence était aussi attirante que tout le reste. Elle le regardait avec des grands yeux écarquillés, lumineux, et purs.

D'un autre côté, il était aussi possible qu'elle n'envisage pas un humain comme un possible partenaire sexuel. De plus, elle venait juste de sortir de salle d'opération, aussi... ce n'était vraiment pas le moment pour envisager Cythère, la plage des amants.

Manny se secoua mentalement, puis plia sa carte de visite en deux. Elle avait tellement de cheveux qu'il ne fut pas difficile pour lui de dissimuler le carton au milieu des mèches. Il refit la tresse sans problème, et quand ce fut terminé, il

rattacha le lien au bout, avec un joli nœud. Puis, soigneusement, il replaça la lourde tresse à côté d'elle sur le lit.

— J'espère que vous l'utiliserez, dit-il. Je l'espère vraiment.

Elle eut un sourire triste, ce qui prévint Manny que ses chances avec elle n'étaient pas terribles. En fait, établir des relations entre les deux espèces ne devait pas être très haut sur la liste prioritaire des vampires. Sinon, le terme « banque du sang » aurait pris déjà une toute autre signification.

Du moins, elle aurait de quoi le joindre.

— Que pensez-vous qu'il va m'arriver ? Demanda-t-elle, en indiquant ses jambes du menton.

Les yeux de Manny suivirent ceux de sa patiente, et examinèrent les membres inertes.

— Je ne sais pas. Peut-être les règles sont-ils différentes avec vous... ? Aussi, tout est possible.

— Regardez-moi, je vous en prie.

Il eut un sourire.

— Vraiment, je n'aurais jamais cru dire une chose pareille... mais je ne veux pas. (Il fit un effort, et ne put s'empêcher de relever les yeux sur elle'.) Promettez-moi quelque chose.

— Bien sûr.

— Appelez-moi si vous le pouvez.

— Je le ferai.

Mais il savait qu'elle ne le pensait pas— sans arriver à mettre le doigt sur ce qui le rendait aussi certain. Alors pourquoi avait-elle gardé sa carte ? Aucune idée.

Il jeta un coup d'œil vers la porte, et pensa à Jane. Merde, peut-être devrait-il s'excuser auprès d'elle d'avoir été odieux en salle d'opération ?

— Avant que vous n'effaciez mes souvenirs, j'ai besoin d'aller—

— J'aurais souhaité vous laisser aussi quelque chose de moi.

Du coup, Manny reporta son attention sur elle, et la regarda fixement.

— N'importe quoi. J'aimerais tous ce que vous pourriez me donner.

Il avait prononcé ces mots d'une voix rauque, presque grondante, et il était conscient de ne penser qu'au sexe. Bordel, mais qu'est-ce qui déconnait chez lui ?

— Rien de tangible... (Elle secoua la tête.) Ce serait trop dangereux pour vous.

Il regarda longuement le visage ferme et merveilleux, puis s'attarda sur la bouche si exotique.

— J'ai peut-être une idée.

— Oui ? À quoi pensez-vous ?

Il y avait une telle innocence dans le regard de diamant que Manny se figea. Tandis que sa libido s'enflammait.

Bon sang, il n'avait pas besoin de ça, il était déjà au bord de l'orgasme !

— Quel âge avez-vous ? Demanda-t-il soudain inquiet.

D'accord, il était un véritable pervers, mais pas question qu'il s'attaque à une mineure. Bien sûr, elle avait le corps épanoui d'une adulte, mais qui savait au juste à quel point leur maturité—

— J'ai dépassé mes trois siècles depuis cinq ans.

Sidéré, il cligna des yeux... plusieurs fois. Bon... D'accord... *A priori*, elle était adulte. Du moins suivant les critères de Manny.

— Aussi, vous êtes en âge de vous marier ?

— Bien sûr. Mais je n'ai pas de compagnon. Et n'en ait jamais eu.

Génial. Manifestement, Dieu existait.

— Alors, je sais ce que je veux de vous.

Il la voulait. Nue. Et couchée sur lui. Mais bien entendu, il allait devoir se contenter de nettement moins.

— Quoi ?

— Un baiser. (Il leva les mains pour l'apaiser.) Rien de violent ou de passionné. Juste un... baiser.

Quand elle ne répondit pas, il eut envie de se botter le cul. Ou alors, de demander au Bouc-Du-Diable, son frère, de le massacrer comme il le méritait.

— D'accord, chuchota-t-elle. Montrez-moi comment faire.

— Est-ce que votre race ne... n'embrasse pas ?

Bon sang, Dieu seul savait quelles étaient leurs coutumes. Mais d'après ce qu'il avait entendu dire, les vampires étaient intensément sexuels.

— Bien sûr qu'on s'embrasse. Mais je ne l'ai jamais fait auparavant et— Seriez-vous souffrant ? Dit-elle en tendant la main vers lui. Guérisseur ?

Il ouvrit les yeux... et réalisa alors les avoir fermés.

— Dites-moi quand même quelque chose ? Avez-vous déjà été avec un homme ?

Non. Jamais avec un humain. Ni même un... mâle de mon espèce.

Manny était tellement excité que son sexe battait sous la pression de son sang. Il avait la sensation que le gland allait exploser. Une vierge ? Seigneur... C'était

grotesque. Jamais auparavant, il ne s'était préoccupé de la virginité de ses partenaires. En fait, la plupart des filles qu'il fréquentait s'en étaient débarrassé dès leur puberté. Et n'y attachaient aucune importance.

Les yeux clairs et lumineux de Payne le regardaient avec attention.

— Votre fragrance devient de plus en plus lourde.

Normal, pensa Manny, il était en nage, et carrément prêt à jouir.

— J'aime votre odeur, murmura-t-elle, d'une voix plus rauque.

Il y eut entre eux un moment quasiment électrique, si intense que Manny était certain que jamais aucun tour de passe-passe n'arriverait à l'effacer de sa matière grise. Puis la bouche de la femelle s'ouvrit, et une langue rose en émergea pour effleurer et humidifier ses lèvres... Comme si, en le voyant, elle avait faim.

— J'ai envie de te goûter, dit-elle.

C'est ça. Bordel. Elle ne parlait plus du tout de l'embrasser. Mais il s'en foutait. Si elle voulait le bouffer tout cru, il était partant. Et encore, ça, c'était avant qu'il ne voie s'allonger les canines si blanches de la femelle... qui dépassaient maintenant de sa lèvre inférieure.

Malgré le sang qui battait dans ses oreilles et le rendait sourd à tout autre chose, Manny entendait le souffle rauque de sa respiration. Bon sang, il avait quasiment perdu la tête— et pas vraiment au sens métaphorique. Il était un doigt d'arracher les draps du corps de cette femme, et de lui sauter dessus, même si elle était coincée dans un appareillage sophistiqué. Jamais de sa vie il n'aurait imaginé ressentir un élan aussi fort. Surtout pour quelqu'un qui n'était même pas humain.

Dans un effort qui lui coûta énormément, il se leva, puis dut se racler la gorge de fois avant de parler :

— Je pense que ce serait mieux qu'on repousse ce projet aux calendes grecques.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire plus tard.

Immédiatement, le visage de la patiente changea et se durcit. Elle ferma les yeux, cachant la passion fragile qui avait un instant éclairé ses traits purs.

— Oui bien sûr, je comprends.

Il détestait vraiment lui faire de la peine, mais il lui était impossible d'expliquer à quel point il la désirait sans tomber dans le porno. Elle était vierge, bon sang. Elle méritait bien plus que ce qu'il avait à lui offrir.

Il l'examina une dernière fois, et ordonna à son cerveau de se souvenir d'elle. Il avait besoin de ne pas perdre cette image.

— Faites ce que vous voulez. *Maintenant.*

Les yeux de la patiente revinrent sur lui. Elle l'étudia de haut en bas, et s'attarda au niveau de ses hanches. Manny réalisa qu'elle regardait son sexe— qui manifestement, se redressait devant une telle attention. D'un geste qu'il espérait discret, il essaya de cacher ce qui se passait sous son pantalon d'uniforme.

D'une voix rauque, il ordonna :

— Ça suffit, ça me tue que vous me regardiez. En fait, j'ai du mal à me contrôler. Si vous devez effacer ma mémoire, faites-le. Je vous en prie, faites-le vite.

## Chapitre 11

*Ravasz. Sbarduno. Grilletto. Trekker. Trigger.*

Le mot « gâchette » rebondissait dans le crâne de Viszs, d'une paroi osseuse à l'autre, dans toutes les langues qu'il connaissait. Comme si sa matière grise filtrait son vocabulaire pour se détendre. C'était soit ça, soit un auto-cannibalisme probablement déconseillé.

Tandis qu'il exploitait les ressources de son logiciel *Google Translate* personnel, il arpentait aussi le plancher noir son appartement, au dernier étage du Commodore, de long en large, sans s'arrêter. Avec la sensation attristante d'être un hamster qui tournait en rond dans une cage de plusieurs millions de dollars.

Des murs noirs. Un plafond noir. Un plancher noir. Et une vue magnifique sur la ville de Caldwell au beau milieu de la nuit. Mais ce n'était pas du tout ce qu'il était venu chercher ici.

Il traversa la cuisine, retourna dans le salon, arpenta la chambre. Et recommença.

Encore et encore.

À la lueur tremblotante de ses bougies noires.

Il avait acheté cet appartement cinq ans plus tôt, alors que l'immeuble émergeait à peine du sol, comme un squelette de béton sur les rives du fleuve Hudson. Dès le début, il avait opté pour la moitié du dernier étage du gratte-ciel. Bien sûr, ça n'avait rien d'un foyer— il n'avait à l'époque un autre endroit, bien plus secret, où il dormait. C'était avant que Kohler n'ait décidé de regrouper toute la Confrérie dans le vieux manoir qui avait appartenu à Darius. Viszs préférait séparer l'endroit où il dormait— et où il gardait ses armes— de ses autres... activités.

Vu l'état dans lequel il se trouvait ce soir, il était plutôt logique qu'il soit retombé dans cette vieille ornière. Logique et consternant.

Durant des décennies, des siècles mêmes, il s'était créé une sacrée réputation parmi la race et les espèces. Et il avait trouvé un véritable troupeau de mâles et de femelles qui avaient besoin de ce qu'il avait à fournir. Aussi, dès qu'il avait pris possession de cet appartement, il les avait emmenés dans son antre noir, pour des séances sexuelles d'un genre très particulier.

Ici-même, il avait fait couler leur sang.

Ici-même, il les avait fait hurler jusqu'à ce qu'ils en perdent la voix.



Ici-même, il les avait baisés. Ou fait baiser.

Viszs s'arrêta devant sa table « de travail » dont le bois ancien était lourdement marqué... des traces laissées par les différents outils qu'il utilisait, mais aussi par la cire, le sang, la sueur et le sperme.

Parfois, la seule façon de mesurer le chemin parcouru est de retourner à l'endroit où tout a commencé.

Viszs tendit sa main gantée et s'agrippa aux liens de cuir avec lesquels il attachait ses esclaves sexuels dans la position exacte où il les voulait.

Il *avait attaché*, corrigea-t-il mentalement. Au passé. Depuis qu'il avait rencontré Jane, il n'avait plus eu besoin de ces sessions. En fait, il n'en avait même plus eu envie.

Il leva les yeux vers le mur, et étudia son assortiment de « jouets » : Des fouets et des lanières ; du fil de fer barbelé ; des pinces ; des bâillons ; des lames coupantes ; des martinets ; des chaînes.

Ces jeux brutaux auxquels il s'adonnait— *s'était adonné!*— n'étaient pas destinés aux âmes faibles, ni aux débutants ou aux simples curieux. Mais bien aux esclaves entraînés, qui aimaient la violence, et connaissaient la ligne fragile entre la jouissance extrême et la mort. Dans les deux cas, c'était la certitude d'un orgasme intense— mais dans le dernier, il n'y avait pas de retour possible. Au sens littéral. Et Viszs se voyait comme le maître absolu de ceux qu'il dominait : Capable de les emmener là où ils avaient besoin d'aller... Et de les retenir avant la chute finale. Juste avant.

Et c'est pour ça qu'ils venaient le voir. *Étaient venus*, se corrigea-t-il encore.

Bordel.

Après tout ça, rencontrer Jane avait été pour lui une véritable révélation. Avec cette femelle dans sa vie, il n'avait plus ressenti le besoin brûlant de cette violence extrême. La nécessité d'un sexe anonyme où tout le contrôle lui appartenait— où c'était lui qui dispensait la douleur, aussi bien sur ses esclaves que sur lui-même, avant que la sensation de son pouvoir ultime ne l'envoie en orbite dans des orgasmes plus que fulgurants.

Après tant de temps passé avec Jane, Viszs s'était cru transformé.

Faux.

Il existait toujours en lui ce détonateur qui s'allumait parfois. Qui venait de s'allumer ce soir.

Bien sûr, l'envie de commettre un matricide avait de quoi bouleverser— surtout quand c'était une option impossible à réaliser.

Viszs se pencha en avant, et caressa du doigt un martinet de cuir qui avait des billes d'acier au bout de chaque lanière. Tout en jouant avec les longueurs qu'il laissait couler sur sa main nue, il eut soudain envie de vomir... parce que, planté ici, il réalisait qu'il aurait donné n'importe quoi pour retrouver un tantinet de ce qu'il avait eu autrefois.

Attends un peu. Non ! Il regarda sa table, et rectifia cette assertion. Il ne voulait pas redevenir celui qu'il avait été autrefois. Avant Jane, il avait été un dominant sexuel parce que c'était pour lui la seule façon de se sentir assez protégé pour s'autoriser à jouir. Mais il s'était toujours plus ou moins demandé, surtout quand il maniait son fouet sur le corps attaché d'un esclave, pourquoi ceux qu'il dominait avaient tellement tenu à subir ce qu'il leur infligeait.

Aujourd'hui, enfin, il le comprenait. La tension qui vibrerait sous sa peau était si toxique et violente qu'il aurait donné n'importe quoi pour s'en débarrasser, ouvrir une valve en lui-même et trouver un soulagement...

Sans même être conscient de l'endroit où le menaient ses bottes, V avança et ramassa l'une de ses bougies noires. Qu'il serra entre ses doigts sur la cire sans même savoir ce qu'il allait en faire.

Instinctivement, il leva la main et regarda la flamme... avant de la pencher vers sa poitrine, laissant la cire brûlante couler sur ses clavicules, et glisser sous son débardeur noir.

Il ferma les yeux et renversa la tête en arrière, grinçant des dents sous la douleur de la brûlure. Ses canines s'étaient déjà allongées.

Il continua pourtant à verser de la cire sur sa peau nue. Et à souffrir.

Et il bandait. La moitié de son être était tout à fait partante pour une session intensive, tandis que l'autre se crispait d'horreur. Mais sa main gantée ne se souciait pas de ses troubles de la personnalité. Elle alla directement ouvrir le bouton de son pantalon de cuir, descendit la fermeture éclair, et libéra son sexe dur.

À la lumière de la chandelle, Viszs baissa les yeux, et se regarda agir... descendre la bougie noire jusqu'à son sexe en érection... L'incliner, laisser la cire brûlante couler, déborder—

Une lourde larme noire hésita, puis attiré par la gravité, elle tomba—

— *Bon Dieu !*

Viszs avait hurlé, en crispant les yeux. Quand il réussit à se détendre, il vit la cire durcir sur son gland découvert, avec une petite trace sur le côté, là où elle avait un peu glissé.

Lorsqu'il recommença à incliner la bougie, il gémit à l'avance, un son rauque et profond qui émergea du plus profond de sa gorge, parce qu'il savait la sensation qui l'attendait.

Il hurla, encore, de plus en plus fort, chaque fois que la cire le brûla. Et chaque juron qu'il poussa fut suivi par un gémissement.

Il n'avait pas besoin de se toucher, la douleur suffisait... Le rythme régulier des gouttes de cire sur sa queue envoyait des décharges électriques dans ses bourses, dans les muscles de ses cuisses crispées, dans ses reins. Avec une régularité mécanique, il inclinait la flamme vers son sexe, pour recevoir des giclées brûlantes sur sa chair si sensible. À chaque fois, son sexe se tendait et se tordait, jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin de continuer.

V glissa son autre main sous ses bourses, pour relever sa queue à la verticale. Cette fois, quand la cire coula, elle atterrit directement à l'endroit le plus sensible, et l'agonie fut si vibrante que le vampire faillit s'écrouler— mais son orgasme empêcha ses jambes de céder, parce que la jouissance qui l'empoigna fut si totale que tous ses muscles se tétanisèrent de la tête aux pieds, tandis qu'il explosait, dans un maelström de sensations.

Il y avait de la cire noire partout.

Il y avait du sperme partout : Sur ses mains, et sur ses vêtements.

Tout comme autrefois, au bon vieux temps, sauf que... il se sentait sacrément mal. Attends un peu. Bien sûr, c'était toujours comme ça autrefois aussi. Mais alors, il ne savait pas qu'il existait une autre forme de plaisir. Il ne connaissait pas Jane—

Lorsque son téléphone sonna, Viszs eut l'impression d'être frappé en plein visage. Même si le bruit n'était pas très fort, il suffit à détruire le calme qui le cernait comme un miroir qui explosait en mille morceaux, chacun des éclats lui renvoyant un reflet de lui-même qu'il ne tenait pas avoir.

Il était un mâle dédié, heureux avec sa compagne, et pourtant, il se retrouvait seul dans cet antre de perversion, à se branler de la pire manière qui soit.

V arma son bras en arrière et envoya voler la chandelle d'une façon qui aurait rendu fier Curt Schillinger. (*NdT : Ancien lanceur de baseball qui a joué dans les Ligues majeures, notamment avec les Red Sox de Boston.*) Encore heureux que la violence de son geste ait soufflé la flamme avant qu'elle ne retombe, parce que sinon, ce putain d'appartements aurait cramé du sol au plafond.

Et encore, ce fut avant qu'il n'ait vérifié de qui venait l'appel.

Jane. Sa Jane. Qui devait sans doute lui faire un rapport de ce qui s'était passé à l'hôpital. Nom de Dieu, un mâle de valeur aurait dû se tenir devant la salle

d'opération, pour attendre sa sœur, pour soutenir moralement sa compagne. Au contraire, Viszs avait été banni parce qu'il était incapable de se contrôler. Ce qui l'avait d'ailleurs poussé à cette petite séance d'onanisme privée— à jouer avec sa queue et sa cire noire.

Tout en répondant à l'appel, il remit son sexe (toujours aussi raide) dans son pantalon de cuir.

— Ouais ?

Un silence. Durant lequel il se répéta plusieurs fois que sa compagne ne pouvait pas lire dans les esprits. Bordel, une chance pour lui. Mais qu'est-ce qui lui avait pris ?

— Tu vas bien ? Demanda-t-elle.

*Pas du tout.*

— Ouais. Et Payne ?

Il n'était pas certain de pouvoir supporter d'entendre une mauvaise nouvelle.

— Ah... Elle s'en est sortie. Et nous sommes en route pour rentrer au manoir. Elle va bien, et Kohler lui a donné sa veine. Son pouls et sa tension sont satisfaisants, et apparemment, elle n'a pas trop mal. Mais bien sûr, nous ne pouvons pas savoir ce que ça donnera à long terme.

Viszs ferma les yeux.

— Au moins, elle est vivante.

Ensuite, il y eut un long silence, qui n'était brisé que par le sifflement de la voiture qui ramenait Jane et que Viszs entendait en arrière-fond. Jane finit par dire :

— La première épreuve est dépassée. L'opération s'est déroulée aussi bien que possible— et Manny a été brillant.

Viszs jugea plus sage de ne pas relever ce commentaire.

— Vous n'avez pas eu de problème avec le personnel de l'hôpital ?

— Non, aucun. Fhurie s'en est occupé brillamment. Au cas où nous aurions oublié quelqu'un, ce serait probablement une bonne idée de vérifier leurs ordinateurs durant un moment.

— Je m'en occuperai.

— Quand rentres-tu à la maison ?

En rattachant sa fermeture éclair, Viszs grinça des dents. Il bandait toujours. D'ici une demi-heure, il aurait les couilles si bleues qu'il serait presque apte à jouer les fans de L'Université du Kentucky. (NdT : UK, université publique située à Lexington.) Durant une nuit normale, il avait besoin de jouir au moins

cinq ou six fois avant de se calmer— et ce soir, son état mental était très très très loin de la normalité.

— Tu es à l'appartement ? Demanda calmement Jane.

— Ouais.

Il y eut un moment de silence tendu.

— Seul ?

Viszs regarda sa chandelle, et considéra qu'elle n'était qu'un objet inanimé.

— Ouais.

— Viszs, je comprends, murmura Jane. Tu as parfaitement le droit de penser à ça, en ce moment.

— Et comment sais-tu ce que je pense ?

— Pourquoi serais-tu là-bas, s'il en était autrement ?

Seigneur. C'était une femelle de valeur. Si compréhensive.

— Je t'aime.

— Je sais. Moi aussi. (Un silence.) Est-ce que tu regrettes qu'il n'y ait pas... quelqu'un d'autre avec toi ?

La voix de la femelle était si calme qu'il fallait un moment pour remarquer la douleur sous-jacente. Mais pour lui, qui la connaissait si bien, c'était évident.

— Tout ça, c'est du passé, Jane. Fais-moi confiance.

— Je te crois. Implicitement. Je sais que tu préférerais de couper la main d'abord.

*Alors, pourquoi as-tu posé la question ?* Pensa-t-il, en fermant les yeux très fort, la tête basse. Ouais, bien sûr. Elle connaissait aussi.

— Seigneur, je ne te mérite pas.

— Mais si, bien sûr. Ne dis pas n'importe quoi. Tu devrais rentrer, et aller voir ta sœur—

— Non, tu as eu raison de me faire dégager. Je suis désolé d'être aussi con.

— Viszs, tu ne peux pas toujours tout gérer. C'était plutôt stressant de—

— Jane ?

— Oui ?

Il chercha les mots nécessaires pour lui expliquer ce qu'il éprouvait pour elle... et n'y réussit pas. Une fois de plus, le silence pesa entre eux. Bordel de merde, chaque fois qu'il essayait de pondre une phrase cohérente pour exprimer ses sentiments, il n'y arrivait pas. Peut-être n'y avait-il pas en lui cette combinaison magique de syllabes ?

Mais peut-être aussi ne s'agissait-il pas d'un blocage lié au vocabulaire, mais plutôt de la honte de ce qu'il venait de s'infliger. Il avait la sensation d'avoir quelque chose à avouer, et il n'y arrivait pas non plus.

— Rentre à la maison, dit Jane, en interrompant son processus de pensée. Viens la voir. Et si je ne suis pas avec elle à la clinique, viens *me* voir.

— Très bien, c'est ce que je fais faire.

— Tout ira bien, Viszs. Et je voudrais que tu te rappelles quelque chose.

— Quoi ?

— Quand je me suis mariée avec toi, je savais exactement qui tu étais. Et ce que je faisais. Tu ne peux rien faire qui me choque. Alors raccroche ce téléphone, et ramène ton cul.

Il lui fit ses adieux et raccrocha, puis réfléchit qu'il n'était pas certain de la croire. Bien sûr qu'il pouvait la choquer. D'ailleurs, il s'était choqué lui-même ce soir— et pas dans le bon sens.

Il jeta son téléphone, roula une cigarette, et se tapota les poches à la recherche d'un briquet... avant de se souvenir qu'il avait jeté son dernier Bic merdique dans une poubelle du centre d'entraînement.

Il chercha autour de lui et, à défaut d'autre option, récupéra l'une de ses putains de chandelles noires. Il se pencha vers la flamme pour allumer sa roulée.

Bien entendu, rentrer au manoir était une excellente idée. Quelque chose de sain, logique, intelligent.

Domage que ce beau plan lui donne envie de hurler jusqu'à s'en faire péter la voix.

Quand il eut fini sa cigarette, il décida d'éteindre toutes ses chandelles, et de rentrer tout droit chez lui. Sincèrement, il en eut l'intention.

Et pourtant, il ne le fit pas.

Manny devait rêver. Sans aucun doute.

Il était vaguement conscient d'être dans son bureau, à plat ventre, le nez enfoui dans les coussins de cuir de son canapé... là où il s'écroulait si souvent, histoire de récupérer son sommeil en manque. Comme d'habitude, il y avait un uniforme de chirurgie roulé en boule sous sa joue en guise d'oreillers. Et il avait balancé ses Nike.

Tout était normal. Habituel. Familier.

Sauf que, lorsqu'il se réveilla de sa petite pause réparatrice, il eut la brusque sensation de ne pas être seul. Il y avait une femme étendue sous lui—

Il eut un violent sursaut de surprise lorsqu'elle le regarda de ses yeux de diamant. Étrange qu'une couleur aussi glacée puisse être aussi brûlante.

— Comment es-tu arrivé là ? Demanda-t-il d'une voix rauque.

— Je suis dans ton esprit. (Elle avait un accent étranger d'une incroyable sensualité.) Je suis en toi.

Il réalisa soudain que le corps en dessous du sien était nu et brûlant. Nom de Dieu, malgré sa perplexité, il avait envie d'elle.

C'était d'ailleurs la seule chose normale dans ce bordel bizarre.

— Apprends-moi, dit-elle en se cambrant vers lui, les lèvres ouvertes, les hanches mouvantes. Prends-moi.

Elle glissa sa main entre leurs deux corps, trouva le sexe de Manny, et le caressa, ce qui le fit gémir de plaisir.

— Je suis vide sans toi, dit-elle. Prends-moi. Réchauffe-moi. *Maintenant.*

Avec une invitation pareille, il n'hésita même pas une seule seconde. Agissant d'instinct, il baissa la main, descendit son pantalon de chirurgien jusqu'à ses cuisses, et ensuite—

— Oh bordel, gémit-il, tandis que son sexe douloureux dérapait entre les jambes de l'inconnue, sur un sexe moite et accueillant.

Il n'avait qu'à pousser un peu pour s'enfouir en elle jusqu'à la garde, mais curieusement, il se retint. Il ne voulait pas être brutal envers elle. Il voulait l'embrasser d'abord, et surtout, se montrer aussi délicat que possible, parce que... elle n'avait jamais été embrassée avant—

*Comment diable le savait-il ?*

Bordel, mais qu'est-ce que ça foutait ?

D'ailleurs, il n'avait pas l'intention de l'embrasser uniquement sur la bouche.

Il s'écarta un peu d'elle, et la parcourut d'un regard de feu, glissant le long du cou élégant, sur les clavicules bien dessinées, puis il descendit plus bas... Ou du moins, il essaya.

Ce fut là qu'il réalisa que quelque chose n'allait pas. Parce que, s'il voyait chaque détail de son visage ferme et magnifique, de sa longue tresse de cheveux sombres, les seins de l'inconnue restaient flous. Quoi qu'il fasse. Il eut beau plisser les yeux autant qu'il le pouvait, aucune netteté ne lui vint. Qu'importe, même floue, elle était parfaite à ses yeux.

*Elle était faite pour lui.*

— Embrasse-moi, haleta-t-elle.

Les hanches de Manny eurent un sursaut instinctif en entendant sa voix, et son sexe trouva immédiatement l'ouverture du corps offert, dans une friction qui le

fit gémir de plaisir. Seigneur, quelle sensation inouïe que cette peau si souple pressée contre lui, que cette chaleur humide qui enveloppait son gland, tandis que son sexe s'insinuait en elle, écartait les tissus délicats, et cherchait l'endroit le plus—

— Guérisseur, dit-elle en grinçant des dents, tout en se cambrant tandis que sa langue rose effleurait sa lèvre inférieure—

*Des canines.*

Oui, les deux pointes blanches qu'il voyait dans la bouche de cette femme étaient des canines. Manny se figea, et réalisa que cette inconnue étendue sous lui n'était pas humaine.

— Apprends-moi... Prends-moi...

*Un vampire.*

Il aurait dû être choqué, terrifié, dégoûté. Mais ce n'était pas le cas. En fait, il avait envie de la prendre avec un désespoir qui le faisait trembler tout entier. Manny était en sueur, et son cœur battait la chamade. Il y avait autre chose aussi... il voulait la marquer.

Bordel, il ne savait même pas que ça voulait dire !

— Embrasse-moi, guérisseur... Et ne t'arrête pas.

— Bien sûr, gémit-il. Je ne m'arrêterai jamais.

Quand il baissa la tête vers elle et posa sa bouche sur la sienne, son sexe, tout au fond d'elle, explosa dans une jouissance qui le secoua des pieds à la tête, tandis que son sperme jaillissait—

Manny se réveilla avec un hurlement assez violent pour réveiller les morts.

Bordel, il jouissait toujours, frottant son bas-ventre contre le canapé, accroché au souvenir délicieux et brûlant de cette vierge dont il sentait encore les mains douces sur tout son corps. Et merde, bien qu'il soit réveillé, bien que le rêve soit terminé, il n'arrivait pas à se calmer. Il jouissait toujours, si fort qu'il dut serrer les dents et relever ses genoux, pour que les muscles épais et de ses cuisses et de sa poitrine comprime son sexe et lui permet enfin de respirer.

Quand ce fut terminé, il resta étendu sur les coussins, cherchant désespérément à trouver un peu d'oxygène parce qu'il avait la sensation que ça n'allait pas tarder à recommencer. Les vestiges de son rêve lui revenaient, et Manny voulait retrouver cet instant onirique et parfait, qui n'existait pas, et qui pourtant lui paraissait bien plus authentique que la réalité dans laquelle il venait de retomber. Il chercha dans sa mémoire, s'accrocha aux filaments de ce qu'il avait rêvé d'elle, retrouvant le visage de cette inconnue qui—



Une migraine lui creva les tempes et le choc faillit le rendre inconscient. En fait, s'il n'avait pas déjà été couché, il serait écroulé sur ce putain de plancher.

— *Et meerde !*

La douleur était vraiment atroce, comme si quelqu'un venait de lui planter un pieu en travers du crâne. Il fallut à Manny un sacré bout de temps avant d'avoir la force de se rasseoir, pour essayer de se lever.

Sa première tentative vers la position verticale fut un échec retentissant. Il réussit la seconde fois, mais juste parce qu'il accrocha des deux bras au canapé pour ne pas retomber en arrière. Sa tête pendait en avant comme un ballon crevé sur ses épaules, il regardait le tapis oriental, sans réellement le voir. Il attendit un moment, jusqu'à ce qu'il pense avoir une chance d'atteindre sa salle de bain et de récupérer quelques cachets de Motrin.

Bordel, il avait de plus en plus souvent de ces migraines. Depuis la mort de Jane—

Dès qu'il évoqua son ancien collègue et amie, responsable du service de traumatologie, une nouvelle vague de douleur lui vrilla le crâne.

Il respira péniblement, et se força à ne penser à rien— à *absolument* rien— histoire de survivre à cette attaque de son cerveau. Quand la douleur diminuera légèrement, il bougea la tête avec prudence, au cas où ce mouvement provoquerait un nouvel accès.

Il fixa la pendule ancienne posée sur son bureau, et lut : 4:16.

Quatre heures du matin ? Bordel, mais qu'est-ce qu'il avait foutu toute la nuit dans ce putain d'hôpital ? Il réfléchit, se souvint d'avoir quitté le centre vétérinaire du Tricountry, bien des heures plus tôt, juste après que Glory se soit réveillée de son anesthésie... Ouais, il avait eu l'intention de rentrer chez lui. Manifestement, il avait changé d'avis entre-temps. Mais il n'avait aucune idée du temps passé à dormir dans son bureau... ? Il baissa les yeux vers ses habits de chirurgie et vit des gouttes de sang... D'ailleurs, sur ses Nike, il y avait les chaussons bleus de protection qu'il mettait toujours avant d'opérer. Manifestement, il avait travaillé sur un patient—

Quand une nouvelle douleur lui traversa le cerveau, Manny se raidit jusqu'à ce que tous les muscles de son corps soient tendus. Il lutta pour reprendre le contrôle. En fait, avec l'habitude d'une longue pratique, il savait qu'il lui fallait ne plus penser à rien. Aussi il laissa s'éteindre son processus cognitif, et se concentra sur sa respiration— calme, régulière.

Il garda aussi le regard rivé à son horloge, et regarda les aiguilles s'approcher de 17... de 18... Puis de 19.

Vingt minutes après, quand il se sentit capable de se relever, il fonça jusqu'à la salle de bain. Une pièce intime, avec assez de marbre, de cristal, et de dorures pour être digne d'un palais. Mais ce soir, rien de tout ça n'impressionnait Manny. Qui se contenta de jurer parce que les lumières trop vives lui faisaient mal au crâne.

Il ouvrit la porte vitrée de sa douche, alluma l'eau, puis alla près lavabo, vers le placard à médicaments, d'où il sortit un flacon de Motrin. Il en prit cinq d'un coup. C'était bien plus que la dose conseillée, mais il était médecin non ? D'après son diagnostic, il en avait besoin. De toute évidence, deux cachets ne suffiraient pas.

Quand il rentra sous la douche, l'eau brûlante fut une vraie bénédiction, qui rinçait non seulement les traces de son incroyable orgasme, mais aussi la tension de ces douze dernières heures. Seigneur... Glory. Il espérait de tout son cœur qu'elle s'en sorte. Tout comme cette femelle qu'il avait op—

Dès qu'il sentit arriver et une autre vague de migraine, il cessa aussitôt de penser, comme si chaque idée qui lui venait était un poison. Il se concentra plutôt sur la façon dont l'eau heurtait sa nuque, glissait sur ses épaules, dans son dos et sa poitrine.

Il bandait toujours.

Comme un malade.

C'était d'une ironie cruelle. Manifestement, sa petite tête en bas marchait à merveille. Mais celle du haut, déconnait à pleins tubes. Pourtant, il n'y avait pas de quoi rire. Il n'avait pas du tout envie de continuer son aérobic manuelle, mais il avait la sensation attristante qu'une érection pareille serait comme une sculpture décorative sur une pelouse : Ça durerait jusqu'à ce que quelqu'un s'en occupe.

Quand le savon dérapa de la coupelle d'étain et atterrit sur son pied aussi lourdement qu'une enclume, Manny poussa un juron violent, et sautilla un moment, avant de se pencher pour le ramasser.

C'était humide. Chaud. Glissant. Une sensation qui le fit frémir.

Après avoir remis le savon en place, il laissa sa main descendre sur son ventre, jusqu'à sa queue. Et tandis qu'il se pompait d'un geste régulier, l'eau chaude et le savon jouèrent leur rôle habituel, un très triste substitut de ce qu'il avait éprouvé un peu plus tôt, contre cette femme—

*Douleur. Violente. Droit dans son lobe frontal.*

C'était très étrange quand même, Manny avait la sensation qu'il y avait des gardes armés plantés dans son cerveau, chargés de protéger les souvenirs qu'il avait d'elle.

Avec un juron, il força son cerveau à se déconnecter, sachant qu'il avait d'abord à terminer la tâche en cours. Il s'appuya d'un bras contre le mur de marbre, baissa la tête, et s'activa sur lui-même. Il avait l'habitude de mener une énergique vie sexuelle, mais ce soir, c'était quelque chose de tout à fait différent. Une sorte de frénésie qui le dépouillait de son vernis de civilisation, et réveillait en lui une bête sauvage et primitive ... qu'il ne savait même pas posséder.

— Et merde ! Cria-t-il tandis que son sperme jaillissait.

Il serra les dents en s'écroulant contre le mur humide de la douche. Son orgasme fut aussi fort que celui qu'il avait connu un peu plus tôt, sur le canapé, et tout son corps en frémissait, au même rythme que ses éjaculations, des spasmes frénétiques qui semblaient incontrôlables. Chaque muscle de son corps participait à l'affaire, et Manny dut se mordre les lèvres pour s'empêcher de hurler.

Quand il finit par reprendre conscience après cette violente expérience, il avait le visage collé contre le marbre, et respirait aussi fort que s'il avait traversé Caldwell au pas de course.

En fait, Caldwell n'était pas assez long. C'était plutôt comme s'il avait couru jusqu'au Canada.

Il revint sous le jet, se rinça une deuxième fois, puis sortit, agrippa une serviette, et...

Manny baissa les yeux, et s'adressa sévèrement son sexe :

— Non, mais, tu te fous de ma gueule ou quoi ?

Ce salopard d'organe était aussi dur et dressé que s'il n'avait pas joui du tout. Bordel, pas étonnant que quelque chose aussi con soit souvent utilisé dans des comparaisons peu flatteuses.

De toute façon, Ducon-La-Joie pouvait se brosser. Manny n'avait pas l'intention de continuer à s'en occuper.

Au pire, il pouvait juste flanquer cette saloperie dans son pantalon. Manifestement, la Veuve Poignet était une méthode inefficace. De plus, Manny se sentait épuisé. En fait, peut-être avait-il attrapé la grippe ou un autre virus quelconque ? Dieu sait que travailler dans un hôpital offrait un très grand choix de maladies potentielles.

Y compris l'amnésie, de toute évidence.

Manny s'enveloppa dans une serviette, et traversa son bureau, avant de s'arrêter net. Planté au milieu de son tapis oriental, les pieds nus, il huma l'air autour de lui. Quelle était cette étrange odeur ? C'était épicé, agréable, intense.

En tout cas, ce n'était pas son eau de toilette habituelle, il en était certain.

Il ouvrit la porte et jeta un coup d'œil. Les bureaux de l'administration étaient obscurs, et déserts. Et l'odeur était cantonnée dans son bureau. Il fronça les sourcils, perplexe, et examina attentivement le canapé. Mais jugea plus prudent de ne pas trop s'attarder à ce qui s'y était passé la un peu plus tôt.

Dix minutes après, il avait enfilé un uniforme propre, s'était rasé, et paraissait à peu près civilisé. Sauf Ducon-La-Joie, dans son pantalon, qui continuait à se prendre pour le *Washington Monument*. Manny il avait coincé dans la taille de son pantalon, et maintenu en place comme l'animal incontrôlable qu'il était. Il se baissa, ramassa sa valise et la housse du costume qu'il avait porté à la course. Il n'avait plus qu'une envie : De foutre ce rêve, sa migraine, et cette putain de journée derrière lui.

Il traversa d'un pas rapide le service de chirurgie, prit l'ascenseur jusqu'au troisième étage, au niveau des salles d'opération. Il y trouva les différents membres de son équipe qui étaient de service. Ils opéraient les cas d'urgence, géraient le transport des patients, le nettoyage, les préparatifs diverses. Manny hocha la tête pour saluer ceux qu'il croisait, mais personne ne lui parla. Apparemment, tout était normal. Comme d'habitude. Il en fut plutôt soulagé.

Du coup, il arriva en bas dans un état à peu près décent.

Mais sa stratégie de fuite se termina en catastrophe. Parce que lorsqu'il avança vers la sortie de l'aile des convalescents, il s'arrêta net. L'esprit en ébullition. Soudain, il avait une envie frénétique de vérifier l'une des chambres. Dès qu'il suivit son instinct, sa migraine revint en force. Mais il s'obstina, et poussa la porte d'une des stalles de recouvrement, juste à côté de la sortie d'urgence en cas d'incendie.

Le lit contre la fenêtre était vide, et les draps aussi nets et lisses que s'ils avaient été repassés directement sur le matelas. Il n'y avait aucun dossier au pied du lit, rien d'écrit sur le tableau effaçable. Aucune machine en route, et l'ordinateur n'était même pas branché.

Et pourtant, l'odeur du Lysol s'attardait dans l'air. Ainsi qu'une sorte de parfum... ?

Quelqu'un s'était trouvé ici récemment. Quelqu'un que Manny avait opéré, cette nuit même. Et elle avait—

La douleur fut si brutale qu'elle le renversa, et Manny dut s'accrocher des deux mains au rebord de la porte pour ne pas tomber. Mais la migraine s'aggrava, et il dut se pencher en avant—

Ce fut alors qu'il la vit.

Les yeux plissés pour lutter contre la douleur, il se baissa et récupéra le petit carton blanc, plié en deux sous la table de chevet, en tâtonnant du bout des doigts jusqu'à ce qu'il le trouve.

Il sut ce dont il s'agissait avant même de le regarder. Et pourtant, il le serra dans sa main, contre son cœur, saisi d'une émotion qu'il ne comprenait pas. Ensuite, il déplia la carte et y vit son nom gravé, ses titres médicaux, ainsi que l'adresse de l'hôpital, avec les numéros de téléphone et de fax. À la main, juste à côté du logo de Saint Francis, Manny avait écrit son numéro de téléphone portable.

*Des cheveux noirs. Une longue tresse, et ses mains qu'il défaisait—*

— Seigneur Dieu !

Il posa la main sur le sol, pour se retenir, mais malgré ça, il s'écroula, de tout son poids. En roulant sur le dos, il serra son crâne à deux mains, prêt à hurler contre la douleur qui le coupait en deux. Il savait que ses yeux étaient écarquillés, et pourtant, il ne voyait rien.

— Patron ?

En entendant la voix de Goldberg, la douleur qui lui perforait les tempes s'écarta un moment, comme si son esprit avait trouvé une corde de sauvetage, et s'y accrochait de toutes ses forces pour éviter les requins. Du moins temporairement.

— Hey ? Marmonna-t-il, dans un gémissement.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

— Vous avez mal au crâne ?

— Pas du tout.

Goldberg se mit à rire.

— Écoutez, je ne sais pas ce qu'il y a dans le service ce soir, mais j'ai quatre infirmières et deux secrétaires qui sont roulées par terre, tout comme vous. J'ai dû appeler des renforts pour les remplacer, et renvoyer tous les malades chez eux.

— Bonne idée.

— Vous voulez savoir ce que je pense ?

— Non. Ne me le dites pas. Je vais rentrer.

Manny força son corps douloureux à se rasseoir, puis, quand il fut prêt, il se releva en s'accrochant des deux mains aux barreaux du lit d'hôpital.

— Patron, vous étiez supposé rester chez vous, tranquille, tout le week-end.

— Ouais, ben je suis revenu.

Fort heureusement, Goldberg n'interrogea pas Manny sur la course, ni sur ses résultats. D'un autre côté, le mec ignorait tout de cette histoire. D'ailleurs personne ne savait que Manny possédait un cheval. Il n'avait jamais vu l'intérêt de mélanger sa vie privée et sa vie professionnelle.

Pourquoi, d'un seul coup, avait-il la sensation d'être tout seul au monde ?

— Vous voulez qu'on vous raccompagne ? Demanda le chef de traumatologie.

*Seigneur, comme Jane lui manquait.*

— Ah... (*Le mec avait posé une question. Laquelle ? Oh oui, bien sûr.*) Je viens d'avaler du Motrin. Ça va aller. Appelez-moi en cas d'urgence.

— Bien sûr.

Manny se redressa et se dirigea vers la porte. En passant devant Goldberg, il envoya une claque amicale sur l'épaule de son collègue.

— Je vous laisse la responsabilité de la baraque jusqu'à demain matin.

Goldberg lui répondit certainement, mais Manny n'entendit rien.

Il était bien trop concentré à sortir de là sans s'effondrer. Il ne sut jamais comment il retrouva les ascenseurs nord, et réussit à en prendre un qui descendait jusqu'aux garages. Il avait la sensation que les deux derniers accès de migraine avaient foutu KO ce qui lui restait de matière grise. Il émergea de la cabine, et mit consciencieusement un pas devant l'autre jusqu'à arriver à l'endroit où—

Bordel de merde, où était sa voiture ?

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Chaque chef de service avait un emplacement privé, et sa Porsche n'était pas garée à l'endroit habituel.

D'ailleurs, en y réfléchissant, il n'avait pas ses clés sur lui. Le bon côté fut qu'il piqua une telle colère que sa migraine disparut complètement. Maintenant, c'était peut-être aussi dû à l'efficacité du Motrin.

*Bordel de merde, où était sa voiture ?*

Dans ce putain d'hôpital, il était impossible à un branleur de se contenter de péter une vitre, de faire démarrer une bagnole, et se barrer. Il fallait une carte magnétique pour sortir de—

Sauf qu'il avait aussi perdu son portefeuille.

Génial. Tout à fait ce qu'il lui fallait dans son état actuel. Plus de papiers. Plus de fric. Plus de Porsche. Et cette pauvre voiture était manifestement déjà en route pour un atelier de démembrement total. En plus, Manny allait maintenant passer plusieurs heures avec les flics, à raconter son histoire.

Le bureau de la sécurité était situé à l'entrée du parking, à l'endroit où il fallait montrer patte blanche pour sortir. Manny s'y dirigea à pied, après avoir constaté— tellement effondré qu'il n'avait même plus la force de s'énerver— qu'il avait aussi perdu son téléphone portable. Il avait l'intention de demander au gardien de téléphoner pour lui—

Il s'arrêta net. Près de la sortie, dans une partie du garage réservée aux patients et à leurs familles, il y avait une Porsche 911 Turbo grise. Qui ressemblait à la sienne. Qui avait le même écusson NYRA (*NdT : New York Racing Association,*) sur la vitre arrière.

La même plaque d'immatriculation aussi.

Manny s'approcha de la bagnole comme si c'était une bombe prête à exploser. Les portières n'étaient pas verrouillées, et il ouvrit prudemment celle du chauffeur, se pencha—

Il y avait son portefeuille, ses clés, son téléphone sous le siège avant.

— Doc ? Qu'est-ce qui se passe ?

D'accoord. Manifestement, tout le monde s'était donné le mot pour lui poser la même question. Et il ne tenait pas y répondre. Parce qu'il ne se souvenait absolument de rien. Manny leva les yeux, regarda le gardien, et réfléchit à une explication plausible. Du genre : « *Hello mec. Est-ce que quelqu'un aurait déposé ma cervelle aux objets trouvés ?* »

— Pourquoi vous êtes-vous garé ici ? Demanda le mec en uniforme bleu.

*Aucune idée.*

— Il y avait quelqu'un à ma place habituelle.

— Vraiment ! Ben merde alors, vous auriez dû m'appeler docteur. J'aurais immédiatement réglé le problème.

— Merci, vous êtes sympa.

Au moins, ça n'était pas un mensonge.

— Bon, docteur, vous devriez vous reposer. Vous avez l'air fatigué.

— Excellente idée.

— J'aurais dû être docteur, non ? Dit le garde en riant, avant d'agiter sa lampe de haut en bas. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Manny monta dans sa Porsche fantôme, démarra le moteur, et recula. Une fois devant la grille d'accès aux garages, il sortit sa carte magnétique— qui fonctionna normalement et le laissa sortir. Dans l'avenue St Francis, il prit à gauche, et se dirigea vers le centre-ville, vers le Commodore.

Tout en conduisant, il réalisa qu'une certitude s'imposait.

Manifestement, il perdait la tête. Dommage, il s'était plutôt habitué à être intelligent.



## Chapitre 12

À l'heure actuelle, V devrait être rentré, pensa Butch, qui fixait le vide, assis dans le salon de la Piaule.

— Il devrait être revenu, dit Jane derrière lui. Ça fait déjà une heure que je lui ai parlé.

— Les grands esprits se rencontrent, marmonna Butch, en regardant sa montre.

Une fois de plus.

Il se redressa du canapé en cuir où il était assis, fit le tour de la table basse, et se pencha vers l'installation informatique de son meilleur ami. Les « Quatre Joujoux », le surnom de ces saloperies, devaient chiffrer dans les 50 000 \$. Et c'est tout ce que Butch savait à leur sujet.

Du moins, il était quand même capable de bouger une souris pour déterminer où était la puce GPS du téléphone de V. Pas besoin d'agrandir la carte. L'adresse indiquée lui suffisait largement... mais ça lui réduisait aussi les tripes en bouillie.

— Il est toujours au Commodore.

Quand Jane ne répondit pas, il releva les yeux des ordinateurs pour lui jeter un coup d'œil. La *shellane* de V était planté devant le baby-foot, les bras croisés sur la poitrine, le corps et le visage si transparents que Butch voyait la cuisine à travers elle. Après un an passé en sa compagnie, il s'était habitué aux différentes formes que prenait la femelle. Celle-ci signifiait que Doc Jane était si concentrée sur son sujet de réflexion que ça nuisait à la solidité de sa forme corporelle.

Malheureusement, Butch était prêt à parier qu'elle pensait exactement la même chose que lui : Que V reste aussi tard au Commodore, alors qu'il savait que sa sœur venait d'être opérée et que tout le monde était revenu sain et sauf au manoir, était bizarre— dangereux même vu l'humeur précédente du Frère.

Et sa tendance aux excès.

Butch avança jusqu'au placard de l'entrée où il récupéra son manteau en daim.

— Est-ce que par hasard tu pourrais— (Jane s'interrompit et se mit à rire.) On dirait que tu as lu dans mes pensées.

— Je vais te le ramener. Ne t'inquiète pas.

— D'accord. Je... Je pense que je ferais aussi bien d'aller voir Payne.

— Bonne idée.

La réponse très rapide de Butch n'était pas uniquement provoquée par le souci d'envoyer un médecin veiller au bien-être de l'opérée. Et il se demanda si Jane le savait. Sûrement, vu qu'elle n'était pas idiote.

Et Dieu seul savait ce qu'il risquait de trouver chez V. Ça le tuait, vraiment, d'imaginer son pote trompant une fille comme Jane avec une vulgaire pétasse, mais parfois, les gens commettaient des erreurs. Surtout quand ils étaient soumis à un stress épouvantable. Du coup, il valait mieux que quelqu'un d'autre que Jane entre dans cet appartement, et voie ce qui s'y passait.

Avant de quitter la Piaule, il alla vers elle, et la serra très fort— et elle fit pareil, devenant tout à coup parfaitement solide.

— J'espère... (Elle ne termina pas sa phrase.)

— Ne t'inquiète pas, répéta-t-il, en mentant comme un arracheur de dents.

Quatre-vingt-dix secondes plus tard, il était derrière le volant de l'Escalade, et quittait le manoir comme un diable s'échappant des enfers. Bien sûr, en général, les vampires pouvaient se dématérialiser, mais lui était un sang-mêlé, et ce pratique petit sortilège à la *I Dream Of Jeannie* ne faisait pas parti de son répertoire. (NdT : Sitcom des années 1960, avec un génie vieux de 2000 ans, et d'un genre particulier.)

Par contre, Butch n'avait aucun problème pour dépasser les limitations de vitesse légales.

Les pulvériser même.

Le centre de Caldwell était encore en mode sommeil quand il y arriva, contrairement à un jour de semaine, alors que les camions de livraison et les lève-tôt commençaient à s'agiter avant même le lever du soleil— ou allaient se coucher, d'après la façon dont certains travaillaient dur. Ou buvait sec.

Quand il était inspecteur à la Criminelle et travaillait à la police de Caldwell, Butch connaissait parfaitement les rythmes diurne et nocturne de ces labyrinthes de ruelles sombres et d'immeubles. Il savait les endroits où les cadavres avaient tendance à être abandonnés, ou cachés. Et quels membres de la pègre avaient pour métier— ou pour distraction— de zigouiller leur prochain.

Il avait alors souvent erré dans la ville comme ça, à toute vitesse, sans même savoir sur quoi il allait tomber. Et aujourd'hui, en y réfléchissant, son nouveau boulot d'aspirer les *lessers* pour la Confrérie ? C'était sacrément bandant niveau shoot d'adrénaline, parce que la mort risquait toujours de le faucher au coin d'une rue.

C'est à ça qu'il pensait, à deux rues à peine du Commodore, quand une sorte de vibration résonna en lui, ce qui lui arrivait toujours à proximité des... *lessers*.

L'ennemi était tout proche. Et ils étaient nombreux.

Pour lui, il ne s'agissait pas d'instinct. Mais d'une certitude. Depuis que l'Omega avait bricolé son corps, Butch était devenu un véritable bâton de sourcier pour repérer leurs ennemis. Et bien qu'il déteste le mal qu'on avait enfoui en lui, cette pensée ne le rongait pas trop souvent. Parce que, bordel, c'était un sacré avantage dans la guerre.

Il était le *Dhestroyer* que la prophétie avait annoncé.

Tandis que les cheveux se hérissaient sur sa nuque, Butch était écartelé entre deux options. Devait-il se précipiter vers son Frère, ou vers leurs ennemis ? Après une longue période de calme, la *Lessening* Société était sortie de sa léthargie, et des égorgeurs émergeaient partout en ville. Comme Lazare renaissant de ses cendres, les nouveaux membres étaient intronisés à tout-va. Aussi, il était parfaitement plausible que certains de ses Frères soient actuellement plein combat avec leurs ennemis. Et dans ce cas, Butch ne tarderait pas à être appelé pour faire le ménage.

Merde, en fait, c'était peut-être V ? Ce qui expliquerait son retard à se pointer.

En fait, la situation n'était peut-être pas aussi grave que ce que Jane et lui avaient pensé. Bien sûr, c'était assez près du Commodore pour que le GPS ait indiqué cette position, et en plein combat au corps à corps, il était difficile de demander une petite pause pour téléphoner, et indiquer une modification imprévue de son heure d'arrivée.

Alors que Butch tournait à l'angle de la rue, les phares de l'Escalade éclairèrent une longue ruelle étroite— l'équivalent urbain d'un colon. De chaque côté, des immeubles en briques formaient des parois visqueuses et sales, et l'asphalte du sol était couvert de flaques nauséabondes—

— Bordel, mais... que... ? Haleta Butch.

Il leva le pied et se pencha vers le volant... comme si ça allait changer quelque chose à ce qu'il voyait. Tout au bout de la ruelle, il y avait un combat, trois *lessers* contre un seul adversaire...

Qui ne se défendait pas.

Butch arrêta le 4x4, et sortit d'un bond. Il courait déjà en tombant dans la rue. Les égorgeurs s'étaient placés en triangle autour de Viszs, et ce sinistre abruti tournait sur lui-même au milieu d'eux— non pas pour les massacrer, ou pour protéger son dos. Au contraire, c'était pour que chacun de ses agresseurs ait un plein accès sur lui... et tous les trois étaient armés de lourdes chaînes métalliques.

Dans la lumière glauque d'un lampadaire municipal, du sang coulait sur les vêtements de cuir noir tandis que le corps épais de Viszs absorbait le choc des coups de fouet qui l'étrillaient. Si le Frère l'avait voulu, il aurait pu enrouler son bras à l'extrémité d'une de ses chaînes, attirer à lui les égorgeurs, et prendre le dessus sur eux. Ce n'était que de jeunes recrues— ce qui se voyait à leurs cheveux bruns et à leurs yeux foncés. De misérables rats d'égout qui avaient probablement été intronisés quelques heures plus tôt.

Bordel, vu la façon dont V pouvait se concentrer, il aurait facilement pu se dématérialiser au beau milieu du combat... s'il avait voulu.

Tout au contraire, il restait planté comme un con, les bras écartés, pour ne pas faire obstacle aux impacts des coups qui lui tombaient sur la poitrine.

Si ça continuait, ce connard allait ressembler à la victime d'un accident de voiture. Ou pire.

En arrivant au pas de course sur les lieux du massacre, Butch se jeta de tout son poids sur le premier non-vivant qu'il croisa, l'écrabouillant comme une crêpe sur le trottoir, avant de le prendre par les cheveux pour lui tirer la tête en arrière et lui trancher la gorge. Du sang noir jaillit de la jugulaire de la chose et éclaboussa alentour, mais Butch n'avait pas de temps à perdre en aspirant le *lessor*.

Il ferait du nettoyage propre une autre fois.

Il se redressa et attrapa du bras l'extrémité d'une chaîne qui volait. Il tira un grand coup, puis se pencha en arrière, utilisant son poids pour arracher le *lessor* de la proximité de V. D'un geste sec, Butch fit valdinguer le freluquet qui s'écrasa dans un container à ordures.

Tandis que le non-vivant voyait des étoiles et s'écroulait en paillason pour les prochains éboueurs, Butch pivota sur lui-même, prêt à terminer le dernier. Sauf que— surpris surprise ! — V avait décidé d'arrêter ses conneries et de se mettre au boulot. Bien que le Frère soit manifestement blessé, il restait une force à prendre en considération. Il agressa le dernier *lessor* avec ses dents, le mordit à l'épaule où il se verrouilla comme un bouledogue, puis planta sa dague noire dans le ventre de son adversaire.

Quand les tripes du mec tombèrent sur le pavé en un tas dégueulasse, V ouvrit les dents, et laissa l'égorgeur s'étaler comme un pantin désarticulé.

Ensuite, il n'y eut plus aucun bruit— rien que le son de deux respirations haletantes.

— Merde... mais à quoi tu jouais ? Aboya Butch.

Sans répondre, V se pencha en avant, les mains sur les genoux, mais ça ne suffit manifestement pas à soulager l'agonie qu'il endurait. Et Butch le vit tomber à genoux, puis rouler à terre— juste à côté de l'égorgeur qu'il venait d'éventrer— et se contenter de ...respirer.

— Réponds-moi, enfoiré. (Butch était tellement en colère qu'il avait du mal à se retenir de balancer un coup de pied dans la tête de cet abruti.) À quoi tu jouais, bordel ?

Alors qu'une pluie froide se mettait à tomber, du sang rouge coula de la bouche de V. Qui toussa plusieurs fois. Sans rien faire d'autre.

Butch se passa la main dans ses cheveux mouillés, et leva la tête vers le ciel. Il laissa les gouttes épaisses heurter son front et ses joues, comme une bénédiction apaisante qui le calma un tantinet. Mais n'améliora en rien la sensation de malaise qu'il gardait au fond des tripes.

— Jusqu'où avais-tu l'intention d'aller, V ?

Il n'attendait pas de réponse. En fait, il ne parlait même pas à son meilleur ami. Il regardait juste le ciel nocturne, éclaboussé d'étoile, immense et infini, comme s'il espérait y trouver un réconfort quelconque. Et soudain, il comprit quelque chose. La luminosité qu'il y voyait ne venait pas uniquement des lumières toujours vivaces en ville. Elle indiquait surtout que le soleil n'allait pas tarder à jouer du biceps, et à pointer sa petite tronche brillante sur cette partie du monde.

Il leur fallait se bouger le cul, et vite.

Tandis que Viszs crachait à nouveau du sang sur le goudron, Butch se secoua, et sortit sa dague noire. Il n'avait pas le temps d'inspirer les *lessers* blessés, mais c'était sans importance. Parce qu'en temps normal, quand il avait terminé sa tâche à la con d'aspirateur en chef, il avait besoin d'être soigné par V pour ne pas rester éternellement à dégueuler ses tripes. Sans V, les restes pestilentiels de l'Omega le bouffaient par l'intérieur. Et pour le moment ? Il n'en était pas question. Butch n'était même pas certain de supporter s'asseoir à côté du Frère pour le ramener au manoir.

Bordel de merde. V avait cherché volontairement à se faire massacrer.

En fait, Butch avait terriblement envie de régler son compte à cet enfoiré.

Tandis qu'il poignardait le lesser dont les intestins s'étaient barrés et le renvoyait à l'Omega, V ne broncha même pas quand éclatèrent à côté de lui un bruit sec et un éclair de lumière. Pas plus qu'il ne bougea quand Butch acheva de la même façon le non-vivant au cou béant. Le dernier l'égorgeur gisait à

terre, contre le container à ordures— un vrai zombie qui avait à peine la force de s'accrocher au plastique.

Butch courut vers lui, la dague déjà relevée, prêt à—

Avant qu'il ne puisse frapper, une odeur atroce lui monta au nez. Et ce n'était pas seulement la puanteur spécifique du *lessor*. Il y avait... quelque chose d'autre. Que Butch reconnaissait parfaitement.

Il s'occupa d'abord de renvoyer le salopard à l'Omega. Dès que l'éclair s'éteignit, il regarda dans la poubelle. Le couvercle ne refermait pas bien, un peu tordu de côté, comme s'il avait été écrasé par un camion-poubelle. La lumière du lampadaire suffisait à éclairer l'intérieur. Manifestement, l'immeuble qui avait sorti ce container devait travailler l'aluminium, parce qu'il y avait de nombreux filaments métalliques minces et frisés à l'intérieur : On aurait dit une monstrueuse perruque pour Halloween—

Et au beau milieu, il y avait une main pâle et ensanglantée, avec des doigts fins aux ongles arrachés...

— *Meeerde*, chuchota Butch.

Ses années d'expérience dans la police lui revinrent, ainsi que son instinct d'inspecteur. Mais sa nouvelle nature lui rappela qu'un vampire n'avait pas le temps de s'attarder dans cette ruelle. L'aube allait bientôt arriver. S'ils ne retournaient pas vite fait au manoir, V et lui termineraient en cendres.

De plus, il n'était plus flic. Depuis longtemps.

Le cadavre dans le container appartenait au monde humain. Ça ne le regardait plus.

D'une humeur de chien, il courut jusqu'au 4x4, mit en route cette saloperie de moteur— même pour seulement vingt mètres à faire. Quand il freina trop brusquement, l'Escalade dérapa sur l'asphalte mouillé, s'arrêtant à quelques centimètres du corps inerte de V.

Tandis que les essuie-glaces automatiques se déclenchaient et balayaient le pare-brise mouillé, Butch ouvrit la vitre du côté passager et beugla :

— Monte dans cette voiture, ordonna-t-il, sans quitter des yeux le pare-brise devant lui.

Aucune réponse.

— Monte dans *cette putain* de voiture !

À la confrérie, à l'endroit destiné aux guérisons des blessés, Payne était allongée dans une chambre. Pas celle où elle était restée longtemps en attendant

le guérisseur. Pourtant, ça y ressemblait. D'ailleurs, à nouveau, Payne gisait immobile, sur un lit qui n'était pas le sien, dans un état d'agitation impuissante.

Une seule différence : Ses cheveux n'étaient plus nattés.

Tandis que les derniers moments passés avec son guérisseur lui envahissaient l'esprit, elle ne chercha pas à les repousser, trop fatiguée pour lutter contre eux. Dans quel état l'avait-elle laissé ? Voler ainsi des souvenirs lui paraissait un acte condamnable, et elle était terrifiée en revoyant le regard vide qu'il avait eu ensuite. Et si elle lui avait causé du tort... ?

Il était innocent, absolument innocent. Et pourtant, les vampires l'avaient utilisé et rejeté sans vergogne. Alors que cet humain méritait tellement mieux. Même s'il n'avait pas réussi à la guérir, il avait agi envers elle du mieux qu'il pouvait. Elle en était certaine.

Après qu'elle l'ait renvoyé— elle ne savait où, à cette heure de la nuit— elle avait été rongée par le regret. Et consciente aussi qu'il ne fallait pas qu'elle reste soumise à la tentation d'utiliser une information qui lui permettrait de le contacter. Ces moments intenses qu'il y avait eu entre eux étaient bien trop forts pour qu'elle puisse s'en détourner. Et elle ne voulait pas devoir à nouveau intervenir dans sa tête.

Poussée par cette terreur, elle avait eu la force de défaire sa tresse, et de faire tomber sur le sol la petite carte qu'il lui avait laissée.

Et maintenant, elle se retrouvait ici.

En vérité, toute communication était définitivement coupée entre son guérisseur et elle. Si Payne survivait... si réellement, l'humain avait réussi à lui rendre sa mobilité... peut-être alors irait-elle à sa recherche. Mais dans quel but ?

Oh, pourquoi cherchait-elle à se mentir ? C'était à cause de ce baiser qui n'était pas arrivé. Voilà ce qu'elle irait chercher. Et sans doute, ne s'arrêteraient-ils pas à ce premier geste.

Soudain, Payne évoqua l'Élue Layla, et souhaita retourner à cette conversation qu'elles avaient eue ensemble, bien des jours plus tôt, près du bassin de réflexion. Layla avait trouvé un mâle avec lequel elle souhaitait s'unir. D'après Payne, sa sœur avait perdu l'esprit. Une notion en réalité forgée par ignorance, elle s'en rendait compte à présent. En moins de temps qu'il n'en fallait pour prendre un repas complet, le guérisseur lui avait appris qu'on pouvait ressentir de violentes émotions envers le sexe opposé.

Jamais elle n'oublierait l'image de cet humain, planté devant son lit, le corps raidi par le désir, prêt à la réclamer pour sienne. Un mâle vibrant d'excitation

sexuelle était splendide, et c'était une vraie surprise pour elle que de l'apprendre d'expérience.

Du moins... son guérisseur était splendide. Payne n'arrivait pas à croire qu'elle ait ressenti le même émoi s'il s'était agi de quelqu'un d'autre. Et elle se demandait quelles sensations elle aurait éprouvées à avoir cette bouche ferme posée sur la sienne. Ce corps dur déflorant le sien—

Ah, quels rêves étranges pouvaient émerger d'un cerveau fatigué quand on se sentait seule et d'humeur morose !

En réalité, quel avenir leur était possible ? Elle était une femelle qui n'avait sa place nulle part, un guerrier emprisonné dans la peau fragile d'un corps d'Élue— sans même parler de sa paralysie. Quant à lui, il était un mâle fort et vibrant de vie, d'une espèce différente de la sienne.

Jamais le destin ne pourrait les réunir. Et c'était sans doute aussi bien. Il serait trop cruel pour eux de ne jamais avoir droit à une véritable union— ni une cérémonie officielle, ni une relation physique. Elle était emprisonnée dans la secrète enclave de la Confrérie. Et si le protocole royal ne suffisait pas à séparer Payne de son guérisseur, la violence qui bouillonnait en son frère jumeau le ferait.

Ils n'avaient aucune chance.

Lorsque la porte s'ouvrit et que Jane rentra, Payne fut heureuse de la diversion. Et elle se força pour offrir un sourire à la forme spectrale de la compagne de son jumeau.

— Tu es réveillée, dit Jane, en approchant.

Lorsque Payne remarqua l'expression tendue de la femelle, elle fronça les sourcils.

— Comment te portes-tu ?

— C'est à toi qu'il faut poser la question. (Jane posa une hanche sur le lit, et ses yeux étudièrent les appareils mécaniques qui enregistreraient chaque battement de cœur, chaque extension de poumons.) As-tu réussi à te reposer ? Tu te sens mieux ?

*Pas du tout.*

— Bien entendu. Et je te remercie pour tout ce qui a été fait en ma faveur. Maintenant, dis-moi où se trouve mon frère ?

— Il est... Il n'est pas encore rentré. Mais il ne va pas tarder. Et je sais qu'il viendra immédiatement ici. Il voudra te voir.

— Moi aussi.



À ce point de la conversation, la *shellane* de V sembla à court de mots. Et son silence était expressif.

— Tu ne sais pas où il est, n'est-ce pas ? Murmura Payne.

— Oh, si... Je le sais. Malheureusement.

— Alors tu t'inquiètes de ses goûts particuliers. (Payne grimaça.) Excuse-moi. Je suis parfois bien trop directe.

— Non, tu as raison. À l'heure actuelle, je préfère qu'on soit direct qu'hypocrite. (Jane ferma les yeux et son visage se crispa.) Alors tu es au courant... pour lui ?

— Je sais tout de mon frère. Et je l'aimais bien avant de le rencontrer.

— Comment... as-tu pu—

— ... savoir ? C'est très facile quand on est une Éluée. Au Sanctuaire, dans le Temple des Scribes, les bols remplis d'eau sacrée m'ont permis de voir Viszs à travers toutes les saisons de sa vie. Et je t'affirme que c'est avec toi, qu'il vit sa plus belle période. Et de loin.

Jan eut un grognement qu'il était difficile d'interpréter.

— Sais-tu ce qui va arriver, alors ?

Ah, toujours la même question— Payne pensa à ses jambes, et aurait bien aimé avoir la réponse.

— Hélas, non, je ne peux le dire. Seuls le passé et le présent apparaissent dans l'eau sacrée. Ou parfois un avenir extrêmement proche.

Il y eut un long silence, que Jane finit par briser :

— Je trouve Viszs si fermé, parfois. Il est juste en face de moi... et pourtant, je ne peux l'atteindre. (Les yeux vert sombre de la femelle brillèrent.) Il déteste toute forme d'émotion. Et il est très indépendant. En fait, moi aussi. Malheureusement, dans des situations comme celle-ci, j'ai l'impression que nous ne sommes plus vraiment ensemble, mais plutôt que nous marchons côte à côte. Si tu vois ce que je veux dire. Seigneur, mais qu'est-ce que je raconte ? C'est n'importe quoi... Je ne veux pas dire qu'il y ait un problème entre lui et moi.

— Je sais. Je sais combien tu l'aimes. Et je comprends parfaitement la difficulté de sa nature. (Payne évoqua l'enfance martyrisée de son jumeau.) A-t-il déjà évoqué pour toi notre père ?

— Pas vraiment.

— Voilà qui ne me surprend guère.

Jane la regarda fixement.

— Comment était le *Bloodletter* ?

Que répondre à ça ?

— Disons seulement... que je l'ai tué pour sa cruauté envers mon frère— et j'aimerais en rester là.

— Mon Dieu...

— Selon les traditions humaines, il était plus proche du Diable.

Jane fronça les sourcils, assez fort pour creuser une ride profonde sur son front blanc.

— V ne parle jamais de son passé. Jamais. Sauf une seule fois, parce que j'avais vu sa— (Elle s'interrompt.)

Payne aurait pu lui dire que sa discrétion n'était pas de mise, parce qu'elle était malheureusement au courant de la blessure atroce à laquelle pensait la femelle. Elle garda le silence.

— J'aurai peut-être dû insister, reprit Jane après un moment, mais je ne l'ai pas fait. Il est trop bouleversé quand il évoque ses sentiments profonds. Aussi je l'ai laissé tranquille.

— Tu le connais bien.

— C'est vrai. Et c'est bien pourquoi je m'inquiète de ce qu'il peut faire ce soir.

Ah, certes, pensa Payne, en se souvenant des amants sanglants que son frère avait utilisés dans le passé. Elle tendit la main, effleura le bras transparent de la guérisseuse— et fut surprise qu'il devienne immédiatement solide à son contact. Quand Jane sursauta, Payne s'excusa immédiatement, avant de voir la compagne de son jumeau secouer la tête.

— Non, ne t'excuse pas. J'ai juste été surprise parce que... il n'y a que V qui me fasse cet effet. Tous les autres pas à travers, sans réussir à m'atteindre.

Et ce n'était pas seulement une métaphore.

— Tu es la véritable *shellane* qu'il fallait à mon jumeau, dit Payne avec force. Et tu es la seule qu'il aime.

Mais... (La voix de Jane se cassa.) Et si je ne suffis pas à lui donner ce dont il a besoin ?

Payne n'avait pas de réponse aisée à une telle question. Avant même qu'elle puisse trouver les mots exacts pour exprimer ce qu'elle ressentait, Jane reprit :

— Je suis désolée. Je ne devrais pas te parler comme ça. Dans ton état, il ne faut pas que tu t'inquiètes, ni pour lui ni pour moi. Ça te met d'ailleurs dans une position bancal.

— Nous l'aimons toutes les deux, et nous le connaissons pour ce qu'il est. Il n'y a rien de bancal à gérer la réalité. Et avant que tu ne me le demandes, je te

jure que jamais je n'évoquerai avec mon frère cette conversation. Nous sommes devenus sœurs de sang le jour où tu l'as pris comme compagnon. Et je garderai tes confidences dans le secret de mon cœur.

— Merci, répondit Jane à mi-voix. Merci infiniment.

En ce moment, un accord qui n'avait pas besoin de mots fut scellé entre elles, du genre qui était la fondation et le ciment une vraie famille— qu'elle soit créée de naissance ou forgée par les circonstances.

Quelle femelle de valeur et de force ! Pensa Payne. Ce qui lui rappela soudain...

— Comment appelles-tu mon guérisseur ?

— Ton chirurgien ? Tu veux dire Manny— c'est le docteur Manello.

— Ah oui. Il m'a chargé de te transmettre un message. (Jane sembla se raidir.) Il dit qu'il te pardonne. Pour tout ce que tu as fait. Mais j'imagine que tu sauras mieux que moi de quoi il parlait.

La compagne de Viszs poussa un long soupir, et ses épaules se relaxèrent.

— Seigneur... Manny, dit-elle en secouant la tête. Oui... oui bien sûr je comprends. J'espère sincèrement qu'il s'en sortira bien. Il y a eu beaucoup de souvenirs à effacer dans sa tête.

Payne ne pouvait qu'en convenir.

— Puis-je te demander... comment l'as-tu connu ?

— Manny ? Il a été mon patron pendant des années. C'est le meilleur chir que j'aie jamais rencontré.

— A-t-il une compagne ? Demanda Payne, d'une voix qu'elle espérait sans inflexion.

Cette fois, Jane se mit à rire.

— Oh non ! Et Dieu sait pourtant qu'il a toujours des femmes accrochées à lui.

Lorsqu'un grondement sourd brisa le silence de la chambre, le bon docteur cligna des yeux, toute surprise, et Payne serra les dents pour étouffer une possessivité qu'elle n'avait aucun droit de ressentir.

— Et quel... quel genre de femelles préfère-t-il ?

Jane leva les yeux au ciel, avec une grimace.

— Des blondes, avec de longues jambes et de gros seins. Je ne sais pas si tu connais des poupées Barbie, mais c'est tout à fait ça.

Payne se renfrogna. Elle n'était pas blonde, et sa poitrine était menue.... Par contre, niveau jambes ? Oui, là, elle correspondait—

Mais à quoi pensait-elle au juste ?

Elle ferma les yeux, et pria avec ferveur que le guérisseur de rencontre jamais l'Élue Layla. Jamais ! Et c'était vraiment une idée ridicule, vu qu'elle n'avait aucun droit—

La compagne de son frère lui tapota gentiment le bras.

— J'imagine que tu dois être épuisée, et je vais te laisser tranquille. Si tu as besoin de moi, appuie sur le bouton rouge qui est près de ton lit. Je viendrai te voir immédiatement.

Payne força ses paupières à se relever.

— Merci, guérisseuse. Et ne t'inquiète pas au sujet de mon jumeau. Il reviendra vers toi avant les premiers rayons de l'aube.

— Je l'espère, dit Jane. Je l'espère vraiment... Écoute, repose-toi maintenant. Un peu plus tard, dans l'après-midi, je te ferai passer certains examens.

Payne souhaita une bonne journée à la femelle, puis referma une fois de plus les yeux.

Une fois seule, elle comprit ce que devait éprouver Jane en imaginant Viszs avec une autre. En créant des images de son guérisseur auprès de femelles qui ressemblaient à l'Élue Layla, elle-même sentait la nausée remonter dans sa gorge. Et vu qu'elle n'avait rien mangé, il ne s'agissait pas d'une indigestion.

Elle était dans une situation impossible. Bloquée sur un lit d'hôpital, l'esprit obsédé de pensées concernant un mâle qu'elle n'avait aucun droit de réclamer, à de nombreux niveaux...

Et pourtant, à l'idée de partager avec d'autres la brûlante énergie sexuelle qui avait vibré entre son guérisseur et elle, Payne devenait enragée. À l'idée que d'autres femelles se pressaient autour de cet humain, quêtant ce qu'il avait paru prêt à donner à Payne... ce sexe long et dur, ces lèvres fermes—

À nouveau, elle gronda, et sut que c'était heureux qu'elle n'ait pas emportée le carton blanc avec les informations nécessaires pour le retrouver. Sinon, elle aurait été capable de faire un véritable carnage de toutes les humaines que son guérisseur approchait.

Après tout, elle n'avait jamais eu le moindre problème pour tuer.

Son passé ne le prouvait que trop.

## Chapitre 13

Quinn pénétra dans le manoir par le sas qui menait au grand hall. Ce qui s'avéra une erreur.

Il aurait dû se faufiler par le garage, à l'arrière. Mais en vérité, tous ces cercueils entassés dans l'une des stalles lui foutaient la trouille. Il avait toujours l'impression que les couvercles allaient s'ouvrir, pour un remake en live de *La nuit des morts-vivants*... Un truc à lui coller un arrêt cardiaque.

Dommmage qu'il soit aussi con. Surtout dans un moment pareil.

Parce que son trouillomètre le flanqua dans l'entrée du manoir au mauvais moment et il assista aux premières loges à la descente des escaliers de Blaylock et Saxton, tous deux vêtus en gravure de mode pour assister au dernier repas. Ils portaient des pantalons de flanelle, et non des jeans ; des polos et non des tee-shirts ; des mocassins, et non des bottes de combat. Ils étaient rasés de près, parfumés, et bien coiffés. Malgré ça, ils n'avaient rien d'efféminés.

Dommmage. Ça aurait rendu les choses plus faciles.

Bordel de merde, Quinn aurait souhaité que l'un de ces deux enfoirés joue à RuPaul, (*NdT : Drag Queen américaine, chanteuse et actrice, qui a connu la célébrité dans les années 1990,*) avec vernis à ongles, boa en plumes et tout le tralala. Mais non. Ils ne ressemblaient qu'à des mâles splendides, qui savaient comment dépenser leur argent à bon escient chez *Saks*... (*NdT : Saks Fifth Avenue, chaîne américaine de grands magasins de luxe.*) Quant à lui, il avait tout du voyou de bas étage, en pantalon de cuir et tee-shirt noir. En plus, ce soir, il en rajoutait une couche : Celle du mec qui émergeait d'une nuit d'orgie, avec une odeur de sexe intensif, de sueur, et de parfums mêlés. Peut-être devrait-il créer une nouvelle ligne de soins « Pour-Pute » ?

D'un autre côté, il était prêt à parier que les deux autres avaient dû être dans le même état que lui avant de prendre une douche brûlante— avec beaucoup de savon— et de se rhabiller. Ouais, il aurait misé tous ses dollars qu'ils avaient baisé toute la nuit comme des malades. Il n'y avait qu'à voir leur air repu et satisfait, tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle à manger, histoire de récupérer des calories dont ils avaient manifestement le plus grand besoin.

Tandis que le couple arrivait au bas des marches, et traversait la mosaïque qui dessinait un pommier en pleine floraison, les yeux bleus de Blay se levèrent soudain pour se poser sur Quinn, et l'examinèrent de haut en bas. Sans rien exprimer. Rien du tout.

Autrefois, dans un cas pareil, Blay n'aurait pu retenir un regard blessé. Surtout quand les récentes activités de Qhuinn étaient aussi évidentes, bordel.

Quand Saxton murmura quelque chose, Blay se détourna... et réagit cette fois. Tandis que les yeux bleus croisaient les yeux gris, une adorable rougeur monta sur sa peau si pâle.

*Je ne peux pas le supporter, pensa Qhuinn. Pas ce soir.*

Tournant le dos à la salle à manger, il contourna l'escalier, prit la porte secrète qu'il ouvrit violemment. Lorsqu'il referma le panneau derrière lui, le bavardage assourdi des autres fut coupé net, et l'obscurité dense du tunnel tomba sur Qhuinn comme une bénédiction. Qu'il apprécia.

En descendant les quelques marches, il tapa le code d'une autre porte et se retrouva dans le tunnel qui allait de la maison principal jusqu'au centre d'entraînement. Mais Qhuinn eut soudain comme une faiblesse. Il ne réussit qu'à faire deux pas avant que ses jambes ne flageolent sous lui, et qu'il ait besoin de s'appuyer contre le mur lisse. Il laissa retomber sa tête, ferma les yeux, et... souhaita avoir un flingue à se coller sur la tempe.

Il avait eu le rouquin du *Masque de Fer*.

Il avait eu cet hétéro, pur et dur, sans problème.

Et tout s'était passé exactement comme il l'avait prévu.

*Ils avaient commencé par un papotage anodin au bar, en examinant les filles. Peu après, deux paires de seins siliconés s'étaient pointées, perchés sur des talons compensés. D'autres parlotes. D'autres verres. Une heure après, ils s'étaient tous les quatre retrouvés dans une salle de bain— où ils étaient sacrément serrés.*

*En fait, c'était la partie 2 du plan. Dans un espace aussi confiné, les mains s'égarèrent, et Dieu seul savait où elles atterrissaient, au milieu de tous ces mouvements... et qui elles tripotaient. Impossible de dire exactement qui touchait qui. Qui caressait qui. Qui tentait qui.*

*Durant tout le temps où les nanas étaient restées avec eux, Qhuinn avait œuvré à s'en débarrasser. Ce qui avait pris bien plus longtemps qu'il ne l'aurait souhaité! Après le sexe, les filles avaient voulu s'attarder— et parlaient d'échanger des numéros de téléphone, de papoter, de croquer un morceau*

*Compte là-dessus! Il ne voulait pas leurs numéros, parce qu'il ne les rappellerait jamais. Il n'aimait pas parler, même avec des gens qu'il aimait. Quant à « croquer », pour Qhuinn, la formule n'avait rien à voir avec un hamburger gras et bourré de lipides.*

*Quand il ne put plus les supporter, il leur lava le cerveau et leur ordonna de foutre le camp— tout en éprouvant une pitié inattendue pour les mâles humains qui n'avaient pas cette option pour se débarrasser de leurs femelles encombrantes.*

*Ensuite, om s'était retrouvé seul avec sa proie... Le rouquin, fatigué, s'appuyait contre le lavabo pour récupérer. Qhuinn fit semblant de faire la même chose, contre la porte. Mais très vite, leurs regards s'étaient croisés, innocent du côté de l'humain, très concentré du côté de Qhuinn.*

*— Qu'est-ce qu'il y a ?* *Avait demandé le rouquin.*

*Mais déjà, il devait avoir une petite idée... parce que ses paupières s'étaient alourdies.*

*Qhuinn avait passé la main derrière lui, et verrouillé la porte, pour ne pas être dérangé.*

*— Je n'ai pas terminé.*

*Soudain inquiet, le rouquin avait regardé la porte comme s'il envisageait de s'enfuir mais ... sa queue avait d'autres idées. Parce que derrière la fermeture éclair de son pantalon, le mec bandait dur.*

*— Personne ne le saura jamais, avait dit Qhuinn d'une voix rauque, pleine de promesses.*

*Bien sûr, il aurait pu s'assurer que le rouquin ne se souviene de rien— mais tant que le mec ne s'approchait pas de ses dents, Qhuinn ne voyait aucune nécessité de lui de vider le cerveau.*

*— Tu as dit que tu n'étais pas gay...*

*La voix avait un ton plaintif, comme si l'humain n'était pas trop à l'aise avec ce qui se préparait. Avec ce que son corps désirait.*

*Qhuinn s'était approché de lui, posant sa poitrine contre celle du rouquin. Puis il avait attrapé le mec par le cou, et l'avait levé jusqu'à sa bouche. Ses lèvres expérimentées avaient obtenu facilement ce qu'elles voulaient : Vider l'autre de toute pensée cohérente. Le laissant uniquement éprouver un nouveau monde de sensations brûlantes.*

*À partir de là, les choses avaient été vite. Et Qhuinn avaient pris son rouquin. Deux fois.*

*Ensuite, le mec n'avait pas offert son numéro de téléphone. D'accord, il avait pris un pied d'enfer, mais il était manifeste que ça resterait pour lui une expérience unique. Ce qui convenait parfaitement à Qhuinn. Les deux s'étaient séparés sans un mot, chacun retournant à sa vie. Le rouquin avait choisi d'aller*

*prendre un dernier verre au bar... et Qhuinn de quitter la boîte, pour arpenter les ruelles sombres de Caldwell, tout seul.*

Il n'était revenu au manoir que parce que l'aube l'y avait poussé.

— Bordel de merde, se marmonna-t-il à lui-même.

La nuit avait appris à Qhuinn une leçon aussi virulente et douloureuse que de toucher une plante toxique. Parfois, dans l'existence, il était possible d'agir par procuration. Par exemple, en envoyant quelqu'un d'autre assister à sa place à une réunion de conseil s'administration. Ou donner une liste à un *doggen* pour des courses dans un supermarché. Ou encore, après une promesse participer à un tournoi de billard, quand vous étiez trop bourrés pour tenir votre place, il valait mieux que quelqu'un joue pour vous— et tienne vos queue et balles.

Malheureusement, une procuration ne marchait pas du tout quand on voulait être le premier amant d'un être vierge. Et que ça n'avait pas été le cas. Et que tout ce que vous aviez trouvé pour « réparer » ça était d'aller dans un bar, d'y pêcher quelqu'un avec un trait physique similaire... Disons comme— une couleur de cheveux. Pour le baiser, en remplacement.

Cette procuration-là laissait en Qhuinn un épuisement intense. Qui n'était pas seulement un coma post-coïtal après plusieurs orgasmes incroyables.

Debout dans son tunnel, tout seul, Qhuinn se sentait misérable et perdu. Il avait la sensation d'être vidé de l'intérieur. Comme si son âme l'avait quitté.

Domage que sa libido ne lui foute pas la paix aussi et continue avec ses brillantes idées. Dans la solitude tranquille où il se trouvait, Qhuinn se mit à s'imaginer que c'était lui qui descendait avec Blay de cet escalier pour aller dîner. Que c'était lui qui venait de partager avec le mec, non seulement un lit mais une chambre. Que c'était lui qui se redressait fièrement et annonçait à tout le monde : « *Hey, voici mon compagnon—* »

Le choc qu'il éprouva devant son scénario mental fut si brutal qu'il eut la sensation d'avoir reçu un coup en pleine tronche. Le crâne ébranlé...

Et c'était bien le problème, pas vrai ?

Tandis qu'il frottait ses yeux dépareillés, il pensa à la façon dont sa famille l'avait toujours détesté. Après avoir été élevé comme une tare génétique, Qhuinn pensait que posséder un œil vert et un œil bleu faisait de lui un monstre. Ses parents l'avaient traité comme une honte blâmable qui souillait toute de sa lignée.



En fait, à la fin, ça avait été encore pire. Son père l'avait renié et jeté dehors de sa maison, et son frère avait envoyé une garde d'honneur pour lui donner une leçon. Si violente et brutale qu'elle avait fait de Qhuinn un *wahlker*.

Dire que personne n'avait jamais deviné les autres petites « anomalies » de sa nature.

Comme de désirer son meilleur ami.

Seigneur, Qhuinn n'avait pas besoin d'un miroir pour voir le lâche et le menteur qu'il était... mais il ne pouvait rien y faire. Il était enfermé dans une cage qui n'avait pas de clé. Les moqueries dont sa famille l'avaient abreuvé des années durant avaient forgé les barreaux qui continuaient à l'étouffer. De plus, derrière son apparence de brute épaisse, il n'était rien d'autre qu'une lavette. C'était Blay qui possédait une véritable force d'âme. Lassé d'attendre, le mâle avait déclaré être gay... et s'était trouvé un compagnon.

*Bordel, que ça faisait mal... !*

Avec un juron, Qhuinn se força à interrompre son déballage digne d'un syndrome prémenstruel, et continua à avancer. À chaque pas qu'il faisait, il se raidissait et remettait à grand-peine des émotions qui lui faisaient honte dans leur coffre scellé à l'intérieur de lui-même, refermant toutes les fuites émotionnelles dont il ne voulait pas.

Il fallait que sa vie change. Blay avait changé. John avait changé.

Manifestement, Qhuinn était le dernier sur la liste. Mais c'était une nécessité, parce qu'il lui était impossible de continuer comme ça.

Quand il entra dans le centre d'entraînement, par l'arrière du bureau, il décida que si Blay était capable de s'évoluer, lui-même devait aussi le faire. En fait, la vie vous donnait ce que vous étiez prêts à prendre. Quelle importance que le destin vous place à un endroit ou un autre ? Chacun bénéficiait d'une volonté et d'un libre arbitre ! Bordel, quelles que soient les cartes reçues, on pouvait jouer à son gré son putain de jeu.

Et Qhuinn ne voulait pas continuer ce qu'il vivait actuellement. Terminé le sexe anonyme. Terminées les conneries désespérées. Terminée la jalousie dévastatrice. Terminés les regrets éperdus qui ne le menaient nulle part.

Les vestiaires étaient déserts— normal, vu que le programme d'entraînement avait été interrompu. Il se déshabilla complètement avant d'enfiler un short de sport noir, et une paire de Nike noires. Niveau son, la salle des poids renverrait sûrement pas mal d'échos. Et c'était aussi bien.

D'un geste de la main, via la télécommande, Qhuinn alluma la sono. Et quand *Clint Eastwood* de Gorillaz (*NdT : Groupe de musique anglais virtuel au*

*répertoire de britpop, hip hop, Trip Hop, dub, et autres,)* se mit à résonner, il alla jusqu'au tapis qu'il mit en route. Quinn détestait s'entraîner... ça lui donnait l'impression d'être un écureuil courant comme un con à faire tourner sa roue. Il préférait nettement combattre ou baiser— et le répétait souvent.

Mais d'abord il était coincé à l'intérieur à cause de ce putain de soleil. Ensuite, il avait décidé de rester chaste. Du moins, d'essayer. Aussi courir lui paraissait un bon moyen de dépenser son énergie.

Il régla la vitesse de la machine, sauta dessus, et se mit à chanter.

En se concentrant sur le mur de béton peint en blanc en face de lui, il lança un pied après l'autre, encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien dans son esprit que le son répétitif du martellement de ses pas, le battements régulier de son cœur, et la sueur qui commençait à couler sur sa poitrine nue, son estomac et son dos.

Pour une fois dans sa vie, il n'avait pas cherché d'extrême. La vitesse du tapis était calculée pour que sa course soit mécanique, le genre de rythme qu'il pouvait maintenir durant des heures.

Quand on cherchait à échapper de soi-même, on tombait vite dans le pénible et le lourdaud— dans les abus, les actes risqués et inconscients— tout ce qui vous forçait à trébucher régulièrement, à vous accrocher du bout des ongles pour ne pas sombrer dans le gouffre que vous aviez creusé vous-même sous vos pieds.

Blay était ce qu'il était. Tout comme Quinn. Et même s'il souhaitait pouvoir être avec le... mâle... qu'il aimait, il n'arrivait pas à l'accepter.

Aussi, bon Dieu, il allait arrêter de fuir sa propre couardise. Il allait affronter ses conneries, même s'il se finissait par se détester. Peut-être... s'il cessait de s'aveugler avec le sexe et l'alcool, Quinn comprendrait-il un jour ce qu'il était vraiment. Ce qu'il voulait dans la vie.

À part Blay.

## Chapitre 14

Assis à côté de Butch, dans l'Escalade, Viszs n'était qu'une masse de douleur— un mètre 95 et 115 kg de souffrance atroce.

Tandis que le flic les ramenaient à toute vitesse jusqu'au manoir, chaque centimètre carré du corps de V était douloureux à l'extrême, et cette agonie formait autour de lui une sorte de vibration qui calmait un peu le hurlement qui bouillonnait toujours en lui.

D'une certaine façon, c'était le but recherché.

Le problème était que l'effet ne durait pas. Et ça foutait V sacrément en rogne contre le Bon Samaritain planté derrière son volant. En plus, le flic ne s'intéressait pas du tout à ses humeurs. Il ne cessait de jouer avec son téléphone, tapotant sur les touches, puis les effaçant— avant de recommencer. Comme si sa droite avait syndrome de la Tourette. (*NdT : Affection neurologique qui se traduit par divers troubles obsessionnels-compulsifs à des degrés variables.*)

En fait, le flic avait dû vouloir téléphoner à Jane. Puis changer d'avis. Tant mieux—

— J'aimerais signaler la découverte un cadavre, entendit-il le flic annoncer un interlocuteur inconnu. Non, je ne tiens pas à vous donner mon nom. Il est dans un container à ordures, une ruelle près de la 10<sup>e</sup> Rue, à l'angle du Commodore. À première vue, il s'agit d'une femme, de race blanche, d'environ 20 ans... Non, je ne veux pas vous donner mon nom... Dites ? Et si vous me foutiez la paix et que vous alliez plutôt vérifier à l'adresse—

Tandis que le Butch continuait à engueuler l'opératrice, Viszs remua un peu son cul sur le cuir du siège, ce qui fit hurler de douleur ses côtes cassées, du côté droit. Très bien. Après tout, s'il avait besoin d'une autre dose pour se calmer, il lui suffisait de s'agiter, pour que la souffrance revienne en force—

Butch jeta son téléphone portable sur le tableau de bord, et jura violemment. Plusieurs fois.

Puis il se décida enfin à s'enquérir de la santé de son copain :

— V jusqu'où comptais-tu aller ? Tu voulais te faire poignarder pour de bon ? Ou tu préférais laisser le ce soleil se charger de ton cas ? Est-ce à ça que tu pensais ?

V grogna à travers ses lèvres tuméfiées :

— Ne me cherche pas.

— Te *chercher* ? (Quand Butch tourna la tête vers lui, son regard était positivement violent.) Tu te fous de moi ?

— Ne prétends pas... que tu ne comprends pas. Tu as été pareil. Je t'ai vu... dans un état lamentable... quand tu... (Il toussa.) Je t'ai vu ivre mort, avec un verre plein dans chaque main. Alors fous-moi la paix, et ne joue pas au con avec moi.

À nouveau, Butch se concentra sur la route devant lui.

— Tu n'es qu'un sale fils de pute, grogna-t-il, les dents serrées de rage.

— Exactement.

En fait, c'était bien ce qui l'avait foutu dans un tel état.

Quand Butch se gara dans la cour, devant le manoir, les deux vampires grimaçaient et clignaient des yeux comme s'ils avaient un laser dirigé en plein visage. Le soleil était toujours caché sous la ligne de l'horizon, mais il y avait assez de lumière déjà pour que le ciel pâlisse déjà. D'ici quelques minutes, la lumière pour eux deviendrait létale.

Ils n'allèrent pas jusqu'au manoir. *Bordel, tout mais pas ça*. Tous les autres devaient être réunis dans la salle à manger, agitant couteaux et fourchettes pour le dernier repas. Ni Butch ni Viszs n'était d'humeur conviviale. Pas besoin d'alimenter les potins de la maison.

Sans dire un mot, V entra dans la Piaule et fonça tout droit jusqu'à sa chambre. Il n'avait pas l'intention de rencontrer Jane ou sa sœur dans son état actuel. Bordel, vu la tronche qu'il devait avoir, même une longue douche chaude ne suffirait pas à effacer les dégâts.

Une fois dans la salle de bain, il se désarma dans l'obscurité— facilement, vu qu'il lui suffit d'enlever sa dague du harnais à sa taille et la mettre sur le comptoir. Ses vêtements étaient croupis, couverts de sang, de cire, et d'autres fluides. Il les laissa tomber à terre, sans trop savoir ce qu'il ferait d'eux ensuite.

Il se mit sous le jet de la douche et sans même attendre qu'elle chauffe, et grimaça quand l'eau glacée éclaboussa son visage et le haut de sa poitrine. En fait, le choc atterrit tout droit dans son sexe, et le fit bander. Mais Viszs n'éprouvait pas la moindre envie de s'occuper de son érection. Il se contenta de fermer les yeux, laissant son sang et celui de ses ennemis être nettoyés de sa peau, et disparaître dans le drain.

Bon sang, dès qu'il aurait terminé d'enlever tout le bordel qu'il s'était collé dessus, il lui faudrait se trouver un col roulé. Bien sûr, son visage aussi était massacré, mais il pouvait peut-être s'en justifier en prétendant avoir combattu

des *lessers*. Ce qui, techniquement, était la vérité. Par contre, les marques qui lui labouraient le corps de la tête aux pieds étaient inexcusables.

Il pencha la tête en arrière, laissant l'eau rincer son nez et son menton. Il chercha désespérément à retrouver le cocon d'inertie qu'il avait savouré dans la voiture. Malheureusement, la douleur s'atténuait, et sa nouvelle drogue perdait toute emprise sur lui.

À nouveau, la réalité reprenait ses droits.

Seigneur, être incapable de contrôler ce qui l'entourait le rendait fou. De rage d'abord, de terreur ensuite. Il avait la sensation que des mains lui serraient la gorge et l'étouffaient.

Quel connard ce Butch ! Espèce de sale petit fouineur touche-à-tout— qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas— et prétendait tout arranger. Salaud.

Dix minutes plus tard, V sortit de la douche, récupéra une serviette noire, et se sécha de la tête aux pieds avant de retourner dans sa chambre. Il ouvrit sa penderie, alluma mentalement une chandelle noire, et examina l'intérieur... Des tee-shirts noirs. Les pantalons de cuir noir. Et rien d'autre. Normal, vu qu'il passait son temps à combattre. Et dormait nu.

Pas l'ombre d'un col roulé en vue.

Bon, en y réfléchissant, peut-être n'en avait-il pas besoin—

Il se retourna, et jeta un coup d'œil au miroir installé derrière la porte. Et se figea. Bordel, son corps était aussi déchiqueté que si la bête de Rhage s'était acharnée sur lui. Il y avait des entailles profondes et d'affreuses marques rougeâtres tout autour de son torse, sur ses épaules et ses bras. Son visage était massacré, avec un œil tellement fermé qu'il n'arrivait pas à l'ouvrir... Ses lèvres étaient éclatées, et saignaient encore... Quant à sa mâchoire ? V avait tout d'un hamster qui conservait ses noix à l'intérieur.

Génial. Une véritable effigie de la victime. Il ne lui restait plus qu'à passer à la TV, dans un show-réalité à la Diana White.

Il récupéra ses vêtements compromettants, et les flanqua tout au fond de la penderie, puis traversa sa chambre, et passa sa tête gonflée comme un ballon dans le couloir. Il écouta un moment. Sur la gauche, il y avait la télé— et d'après ce qu'il entendait, c'était ESPN. (*NdT* : Entertainment and Sports Programming Network, *chaîne câblée concernant les sports aux États-Unis.*) Sur la droite, un bruit d'eau.

Cul nu, Viszs se dirigea vers la chambre de Butch et Marissa. Bien entendu, il n'avait pas besoin de cacher ses meurtrissures au flic. Ce salopard avait assisté au spectacle.

Dès qu'il apparut à la porte, il trouva le flic assis au bout de son lit, les coudes sur les genoux, un verre de Lagavulin entre les mains. La bouteille était par terre, entre ses deux mocassins.

— Tu sais ce que je pense en ce moment ? Demanda le mec sans lever les yeux.

Merde ! V avait toute une liste de propositions à offrir.

— Dis-moi.

— Je pense à la nuit où je t'ai vu te balancer de la terrasse du Commodore. J'ai vraiment cru que tu y resterais. (Butch but une gorgée de son verre.) Je croyais que c'était terminé, tout ça.

— Si ça peut aider... moi aussi.

— Pourquoi ne vas-tu pas voir ta mère ? Et crever l'abcès avec elle ?

Comme si la femelle pouvait se justifier de quoi que ce soit ?

— Si je le fais, Cop, je vais la tuer. Je ne sais pas exactement comment... mais je tuerai cette salope. Tu imagines un peu tout ce qu'elle m'a fait ? D'abord, elle m'abandonne à ce sociopathe que j'avais pour père— en étant parfaitement consciente de ce qu'il était. Bien sûr, elle voit tout ! Ensuite, pendant 300 putains d'années, elle garde le secret de notre parenté. Et le jour de mon anniversaire, elle se pointe la bouche en cœur, et m'annonce que je suis le prochain étalon destiné à alimenter son culte à la con. Pourtant, j'avais passé sur toutes ces merdes-là. Je ne lui voulais presque plus. Mais ce qu'elle a fait à ma sœur, à ma jumelle ... Elle a enfermé Payne, Cop. Contre son gré. Pendant des siècles. Sans jamais m'avertir de son existence. Bordel, cette fois, c'est trop. J'en ai ras-le-bol.

» (V regarda la bouteille de Lagavulin.) Tu comptes tout boire, ou tu partages un peu ?

Butch referma la bouteille, et la lança. Lorsque V la rattrapa d'un geste précis, le flic annonça :

— Te faire tuer n'est pas une solution. Pas plus que te faire massacrer comme tu l'as fait ce soir.

— Et alors ? Tu te portes volontaire pour le rôle ? Si je ne vide pas la pression, Cop, je vais devenir fou. J'ai besoin que ça sorte, je t'assure, sinon, je vais devenir dangereux...

V leva la bouteille, but au boulot... et poussa un juron quand l'alcool brûla sa lèvre coupée. Bordel, il avait l'impression d'avoir fumé une roulée du mauvais côté !

— J'ai réfléchi, ajouta-t-il ensuite, et je n'ai pas trouvé d'autre moyen de me défouler— si tu vois ce que je veux dire. Je refuse de retomber dans mes vieilles habitudes.

— Tu n'as même pas été tenté ?

V recommença à boire, en grinçant des dents à l'avance contre la douleur. Entre deux grimaces, il répondit :

— J'ai besoin d'un exutoire. Mais sexuellement, je ne veux que Jane. Il n'est pas question que je revienne auprès d'elle en portant la puanteur d'une pétasse quelconque. Ça détruirait tout ce que nous avons ensemble. Pas seulement pour elle, mais aussi pour moi. De plus, je n'ai pas besoin d'avoir un esclave. Au contraire. J'ai besoin d'en devenir un. Et il n'y a personne à qui je fasse assez confiance pour—

» (Sauf Butch, bien sûr, mais une affaire pareille entre deux risquerait de modifier à jamais leur relation.) Aussi, je suis baisé. Il y a dans ma tête un hurlement strident qui a besoin de sortir... sinon, je deviens fou.

Bordel, il l'avait dit. Il avait tout dit. C'était la première fois.

Pour s'en remettre, il leva la bouteille et but encore.

— Bordel, ça fait un mal de chien. J'ai la lèvre ouverte.

— Je ne veux pas de vexer, mec, mais tu l'as bien cherché. (Les yeux noisette se relevèrent. Après un moment, Butch eut un léger sourire, qui exposa ses incisives et ses canines pointues.) Tu sais, y'a pas une minute, je te détestais vraiment. Et avant que tu ne poses la question, mes cols roulés sont sur la droite, au fond de l'étagère. Prends aussi un pantalon de survêtement. On dirait que tes jambes ont été massacrées au marteau-piqueur. Et ta couille... ça me fait mal pour toi, elle est prête à exploser.

— Merci, mec.

V entra dans la penderie, examina les vêtements soigneusement alignés sur des cintres en bois de cèdre. Pas à dire, la garde-robe de Butch s'ouvrait des options infinies.

— Je n'aurais jamais pensé apprécier un jour ton addiction déconnante pour les fringues.

— Le terme exact est *élégance*.

De son enfance passée à *Southie*, Butch avait gardé un accent de Boston qui accentuait les S, et V n'arrivait pas à ce souvenir d'une époque où il n'avait pas en permanence dans les oreilles ces sifflements chantants.

— Qu'est-ce que tu vas dire à Jane ? Demanda le flic.

V posa la bouteille à terre et sortit un col roulé en cashmere, qu'il enfila, furieux de constater que ce truc lui arrivait à peine au nombril. Il était plus large que le flic.

— Pour l'instant, rien. Elle a suffisamment d'emmerdes à gérer. Aucune *shellane* n'a besoin de savoir que son mâle a volontairement cherché à recevoir une branlée. Je t'interdis de lui en parler.

— C'est ça, cause toujours. Et comment vas-tu expliquer les traces de ton dernier lifting ?

— L'enflure va diminuer.

— Pas assez vite ! Tu comptes allait voir ta sœur comme ça ?

— Non, elle non plus n'a pas besoin de ce spectacle. Je vais me faire discret durant un jour ou deux. Après tout, d'après ce que Jane m'en a dit, la convalescence de Payne s'annonce bien. Je vais plutôt m'occuper dans ma forge.

— Remets-moi une dose, dit Butch qui tendit son verre.

— Bien sûr.

V remplit le verre de son copain, prit une autre gorgée pour lui, puis chercha un pantalon de survêtement. Qu'il enfila. Lorsqu'il ressortit de la penderie, il écarta bras et jambes, et fit un tour sur lui-même.

— Alors ? Comment tu me trouves ?

— Je vois trop de poignets et de chevilles qui dépassent. D'ailleurs, je te signale qu'exposer ainsi ton nombril te fait ressembler à cette fille toujours à poil... Miley Cyrus (*NdT : Actrice et auteur-compositeur-interprète américaine née en 1992.*) Tu n'es pas du tout mon genre.

— Va te faire foutre. Ce n'est pas de ma faute si tu es nabot. (Viszs porta la bouteille à sa bouche, et décida que son nouveau plan était de finir ivre mort.)

Butch avait éclaté de rire à sa dernière pique, mais soudain, il redevint sérieux.

— V, si tu recommences une connerie pareille—

— C'est toi qui m'as proposé des fringues.

— Ce n'est pas ce dont je parlais.

V tira sur les manches de son cashmere, ce qui ne servit absolument à rien.

— Pas besoin de t'échauffer la citrouille, Cop, je n'ai pas l'intention de mourir. Ça n'a jamais été mon but. Je sais très bien où m'arrêter.

Butch poussa un autre juron, et son visage se ferma.



— D'accord, quelque part, je te crois sincère. Du moins, c'est ce que tu te dis. Mais ce genre de couillonnades peut déraper méchamment. Tu peux créer une vague de... je ne sais pas, mais ça te renvoie à la gueule un sacré ressac.

— Non, ça n'arrivera pas. Pas avec ça. (V agita sa main gantée.) Et pas question que tu parles de tout ça à ma chérie. Jure-le-moi. Je veux absolument que tu la boucles.

— Moi peut-être, mais toi, il *faut* que tu lui parles.

— Comment pourrais-je lui dire... (La voix de V se cassa, et il dut se racler la gorge avant de continuer.) Bordel, comment pourrais-je lui dire un truc pareil ?

— Et comment pourrais-tu *ne pas* le faire. Elle t'aime.

V secoua la tête. Il ne se voyait pas expliquer à sa *shellane* pourquoi il voulait souffrir— pourquoi il en avait besoin. Elle ne le supporterait pas. Et il ne voulait pas lui infliger un truc pareil.

— Écoute, Cop. Je vais trouver ce dont j'ai besoin. Seul.

— C'est bien ce qui m'inquiète, dit Butch en terminant cul sec ce qui restait dans son verre. C'est même... exactement là que se situe notre problème.

Jane regardait dormir sa patiente quand son téléphone vibra dans la poche de sa blouse. Ce n'était pas un appel, mais un texto de Viszs : *Suis rentré. V à la forge. Cmt va Payne ? Et toi ?*

Elle poussa un long soupir. Mais pas de soulagement. Parce qu'il n'était rentré au manoir que dix minutes à peine avant l'aube. Et qu'il n'était pas venu les voir. Ni elle, ni sa sœur.

Bon sang de bois, pensa-t-elle, pas question. Elle se leva et sortit, puis demanda à Ehlena de la remplacer. Ensuite, Jane parcourut toute la longueur du couloir, tourna à gauche dans le bureau, passa dans le placard à l'arrière. Elle n'avait pas à se préoccuper d'entrer les différents codes d'accès, elle traversa simplement la porte d'acier—

Et Viszs était là— à vingt mètres d'elle, de dos dans le couloir ... De toute évidence, il n'avait pas choisi de s'arrêter au centre d'entraînement, mais s'éloignait vers les profondeurs du tunnel, sous la montagne.

Les néons placés au plafond illuminaient l'arrière de la tête du mâle, ses larges épaules, et son corps musclé. D'après ce que Jane en voyait, les cheveux de V étaient encore humides. D'ailleurs, il flottait dans l'air le parfum du savon qu'il utilisait toujours. De toute évidence, il sortait de la douche.

— Viszs.

Elle prononça son nom à mi-voix, mais le tunnel faisait chambre d'écho, et les deux syllabes résonnèrent d'un mur à l'autre, en se multipliant.

Il se figea.

Mais ce fut la seule réponse qu'elle obtint de lui.

Et tandis qu'elle attendait qu'il dise quelque chose— qu'il se retourne— qu'il reconnaisse sa présence— elle découvrit un truc étrange et nouveau au sujet de sa forme spectrale. Même si, techniquement, elle n'était plus réellement vivante, elle pouvait encore ressentir au niveau des poumons une brûlure aussi atroce que si elle suffoquait.

— Où étais-tu ce soir ? Demanda-t-elle, sans espérer qui lui réponde.

Il ne le fit pas. Mais il s'était arrêté juste sous un néon du plafond, et, même à distance, elle remarqua que ses épaules se contractaient.

— Pourquoi refuses-tu de te retourner, Viszs ?

*Seigneur Dieu...* Qu'avait-il fait au Commodore ? Oh bon sang...

Marrant mais il y avait une raison pour que les gens « construisent » une vie ensemble. Bien entendu, vivre comme mari et femme n'était pas des briques qu'on assemblait, et le temps qui passait ne formait pas de ciment. Et pourtant... ensemble, un couple construisait quelque chose de solide, de réel, de tangible. Et à présent, alors que son *hellren* refusait de la regarder— et merde, qu'il refusait même de se tourner vers elle— Jane avait la sensation qu'un tremblement de terre menaçait de détruire ce qu'elle avait cru bâti sur du roc.

— Qu'est-ce que tu as fait ce soir ? Balbutia-t-elle, effondrée.

Cette fois, il pivota sur ses talons, et fit deux pas vers elle. Mais pas pour se rapprocher. Non. Il n'avait cherché qu'à s'écarter du faisceau de la lumière. Et pourtant...

— Ton visage ! Cria-t-elle.

— J'ai rencontré des *lessers*, et il y a eu un combat. (Lorsqu'elle fit un pas vers lui, il leva la main pour l'arrêter.) Je vais bien. J'ai juste besoin de rester seul un moment.

Quelque chose n'allait pas, pensa-t-elle. Et elle détesta la question qui bourdonnait dans sa tête, si fort qu'elle refusa de la prononcer à voix haute. Sauf que, entre eux, il n'y avait plus que du silence.

— Comment va ma sœur ? Demanda-t-il soudain.

La gorge serrée, elle répondit :

— Elle se repose. Ehlena est restée auprès d'elle.

— Tu devrais aller t'étendre un moment toi aussi.

— Oui, plus tard.

C'est ça. Avec la façon dont les choses évoluaient entre eux, elle savait qu'elle ne dormirait plus jamais.

Viszs leva sa main gantée, et la passa dans ses cheveux noirs.

— Je ne sais pas quoi te dire.

— Étais-tu avec quelqu'un d'autre ?

Il n'hésita même pas avant de répondre du tac au tac : « Non. »

Jane le regarda longuement... puis elle poussa un très long soupir. S'il y avait une chose dont elle était certaine au sujet de son *hellren*, c'est qu'il ne mentait pas. Malgré tous ses défauts, V ne mentait jamais.

— Très bien, dit-elle. Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver. Je serai dans notre lit.

Ce fut elle qui se détourna pour s'éloigner dans la direction opposée. Même si la distance qui existait entre eux lui brisait le cœur, elle n'avait pas l'intention d'insister puisque manifestement V n'y tenait pas. Peut-être ne pouvait-il pas lui répondre... Peut-être avait-il réellement besoin d'être seul un moment. Aussi, elle lui donnerait ce qu'il demandait.

Elle allait attendre. Mais pas éternellement.

Tôt ou tard, il faudrait que son mâle s'ouvre à elle. C'était nécessaire, sinon... Mon Dieu, elle ne savait pas ce que ça provoquerait...

Son amour ne survivrait pas longtemps à une telle vacuité. C'était impossible.

## Chapitre 15

En s'arrêtant dans un *drive-in Dunkin' Donuts* (NdT : Littéralement « Les beignets pour faire trempette », chaîne américaine fondée en 1950,) acheter un beignet pour son petit déjeuner, avant de continuer jusqu'au centre-ville de Caldwell, José de la Cruz était parfaitement conscient du cliché qu'il représentait. Après tous les feuilletons dont les gens se gavaient à la télévision, ils croyaient que tous les inspecteurs de la Criminelle passaient leur temps à boire du café en mangeant des beignets. Ce qui n'était pas toujours vrai.

Parfois, ils sortaient de chez eux sans avoir eu le temps d'avaler quelque chose.

Et puis, José se foutait de ces andouilles de scénaristes ! Il fonctionnait mieux avec de la caféine et du sucre dans l'estomac. Point final.

De plus, il adorait les beignets au miel. Et n'avait pas l'intention de s'en cacher.

Ce matin-là, le téléphone— qui les avait réveillés, sa femme et lui— avait sonné à 6:00. Vu le nombre de fois où José avait été appelé en urgence en plein milieu de la nuit, il considérait l'heure presque décente. Les cadavres, ou même les vivants avec un problème médical grave, se préoccupaient rarement des horaires de bureau. José considérait donc une nuit complète comme une bénédiction assez rare.

De plus, ce n'était pas le seul atout de sa journée. Un dimanche matin, les routes et l'autoroute étaient quasiment vides en direction de Caldwell, et José avait fait un temps excellent depuis les faubourgs où il habitait, malgré la vétusté de son véhicule de fonction. Aussi son café était-il encore chaud lorsqu'il arriva dans le quartier des entrepôts, et s'arrêtait à un feu rouge.

Il repéra facilement l'endroit. Plusieurs fourgonnettes de la police étaient alignées dans la ruelle où le cadavre avait été découvert. Il les vit bien avant les bandes jaunes de signalisation qui avaient été placées tout autour de la zone, comme des rubans dorés sur un cadeau de Noël sacrément horrible. En poussant un juron, José se gara le long d'un mur de briques, à l'entrée de la ruelle, et sortit de la voiture. Tout en buvant son café, il avança vers plusieurs agents en uniforme bleu, qui affichaient tous une mine sinistre.

— Hey, inspecteur.

— Bonjour, inspecteur.

— Salut, inspecteur.

José salua ses hommes d'un signe de tête.

— Bonjour à tous. Alors ? Qu'est-ce qu'on a ?

— Nous ne l'avons pas encore déplacée, dit Rodriguez en désignant le container. Elle est là-dedans. Jones a déjà pris plusieurs photos préliminaires. Les mecs de la CSI sont en route. (*NdT : Crime Scene Investigation, la police scientifique regroupant services et activités liés à la recherche et l'identification des auteurs, victimes et/ou témoins d'infractions, par des moyens techniques et scientifiques.*) Ainsi que notre "misandriste" de choc. (*NdT : La misandrie est un sentiment sexiste d'aversion pour les hommes en général, ou une doctrine professant l'infériorité des hommes par rapport aux femmes.*)

Ah oui. Leur photographie habituelle.

— Merci.

— Où est votre nouveau coéquipier ?

— Il arrive.

— Vous le pensez prêt à affronter un truc pareil ?

— On verra bien.

Bien entendu, le spectacle qui les attendait dans cette ruelle infecte avait de quoi faire dégueuler ses tripes à un Pied-Tendre. Mais vu que, avec tous les ivrognes qui traînaient dans le coin, l'endroit en avait vu d'autres, il n'y avait pas de quoi s'en faire.

José se baissa pour passer sous les rubans, puis s'approcha du container. Comme toujours, à proximité d'un cadavre, il constata que son ouïe devenait incroyablement sensible. Il entendait les échanges à mi-voix de ses hommes derrière lui, le crissement des semelles de ses chaussures sur l'asphalte, le sifflement de la brise qui venait de la rivière... Tous les sons étaient trop forts, comme si le volume de cette saloperie de monde était passé en alerte rouge.

Et bien entendu, le comble de l'ironie après tout, était que le corps qui avait forcé José à venir ici, ce matin, dans cette ruelle, ce corps qui avait aussi provoqué la venue de toutes ces voitures, de ces hommes, et la pose de ces rubans... ce corps-là était parfaitement silencieux.

José serra son gobelet de plastique tandis qu'il jetait un coup d'œil à travers le couvercle rouillé de la poubelle. En premier lieu, il vit une main— un alignement de doigts tout écorchés, avec de la matière brunâtre collée en dessous.

La fille inconnue s'était défendue.

Et tandis qu'il se trouvait là, planté devant le corps d'une autre gamine morte trop tôt, José aurait nettement préféré que son boulot connaisse parfois des

passages à vide, d'un mois, ou d'une semaine. Zut, même d'une nuit. En aucun cas, il ne souhaitait une carrière trop bien remplie. Dans le genre de vie qu'il menait, il était difficile d'être satisfait des cas rencontrés. Même si on retrouvait un assassin, il y avait quelqu'un— quelque part— qui enterrait quand même un être cher.

La voix du flic qui s'approcha pour lui parler résonna aussi forte aux oreilles de José que s'il utilisait un mégaphone.

— Vous voulez que je vous ouvre l'autre moitié du couvercle ?

José faillit demander au mec de parler plus bas, mais... en fait, l'agent chuchotait probablement comme s'il s'était trouvé dans une bibliothèque.

— Oui. Merci.

L'agent utilisa sa matraque pour soulever le couvercle... assez pour que la lumière pénètre à l'intérieur. Mais il ne regardait pas. Il restait planté à côté, aussi raide que ces soldats célèbres devant Buckingham Palace, qui fixaient le vide, droit devant eux, comme des mannequins de cire.

Pour mieux voir, José se dressa sur la pointe des pieds, et comprit immédiatement pourquoi son agent était aussi réticent.

Étendue sur un lit de paille de fer, la fille était nue, avec une peau grise et marbrée étrangement lumineuse dans la pâle lueur de l'aube. D'après son visage et son corps, elle paraissait avoir vingt ans, à peine. De race blanche. Ses cheveux avaient été coupés jusqu'à la racine, si ras qu'à certains endroits, la peau de son crâne était lacérée. Quant aux yeux... ah... Elle était énucléée.

José sortit un stylo de sa poche, se pencha un peu, et soigneusement, ouvrit les lèvres raidies. Pas de dents. Il n'en restait plus une seule sur les gencives ensanglantées.

Il se déplaça sur la droite, leva l'une des mains de la fille, pour vérifier le dessous de ses ongles. Il en manquait certains.

Et les mutilations ne s'arrêtaient pas aux cheveux et aux dents. Il y avait des entailles sur le corps, une en haut des cuisses, une autre sur le bras, et deux à l'intérieur des poignets.

Tout en marmonnant quelques mauvais jurons, José était d'ores et déjà certain que le cadavre avait été déplacé avant d'être jeté ici. L'endroit n'était pas assez discret pour ce genre de massacre. Qui nécessitait du temps et des outils... Et des liens pour immobiliser la victime.

— Alors, qu'avons-nous, inspecteur ? Demanda derrière lui son nouveau coéquipier.

José jeta un coup d'œil par-dessus son épaule quand Thomas Del Vecchio junior approcha.

— Vous avez déjà déjeuné ?

— Non.

— Tant mieux.

José recula, pour que Veck puisse regarder. Vu que le mec faisait presque 1 m 80, il n'eut pas besoin de se dresser sur la pointe des pieds pour atteindre l'intérieur du container. Non, tout ce qu'il fit, fut de dresser la tête et de raidir les hanches. Ensuite, il regarda simplement. Il ne se précipita pas sur le mur le plus proche pour vomir. Il ne poussa pas un cri. En fait, son expression ne changea pas du tout.

— Le cadavre a été déposé ici, dit Veck. C'est la seule explication possible.

— Elle.

Veck se retourna vers lui, et le fixa de ses yeux bleus, intelligents et calmes.

— Pardon ?

— *Elle* a été déposée ici. C'est une personne. Pas une chose, Del Vecchio.

— C'est vrai, vous avait raison. Je suis désolé. (À nouveau, le mec se pencha sur le container.) Je pense que nous avons affaire à un sacré taré, du genre qui aime garder des souvenirs.

— Peut-être.

Les sourcils noirs se relevèrent, sceptiques.

— Il y a beaucoup de... morceaux qui manquent. Sur elle.

— Avez-vous regardé CNN (*NdT* : Cable News Network *ou littéralement "Réseau Câblé d'Information", fondée en 1980, la plus importante des chaînes d'information télévisée américaines,*) ces derniers temps ? Demanda José, en essuyant son stylo avec un mouchoir.

— Je n'ai pas beaucoup de temps pour de regarder la télé.

— Onze femmes ont déjà été retrouvées comme celle-ci durant cette dernière année. À Chicago, Cleveland et *Philly*. (*NdT* : *Surnom de Philadelphie.*)

— Meeerde, dit Veck en se flanquant dans le bec un morceau de chewing-gum qu'il attaqua férocement. Alors, vous vous demandez si c'est le même type qui commence à sévir chez nous ?

Tandis que son coéquipier actionnait ses mâchoires, José se frotta les yeux, pour effacer de très très mauvais souvenirs qui lui revenaient en masse.

— Quand avez-vous arrêté ?

— De fumer ? (Veck se racla la gorge.) Il y a juste un mois.

— Comment ça se passe ?

— Ça me gonfle.

— J’imagine.

José mit les mains sur les hanches, et se concentra sur le boulot qui l’attendait. Comment diable allait-il découvrir qui était cette fille ? Il y avait d’innombrables jeunes femmes qui disparaissaient régulièrement dans l’état de New York— et encore, le tueur avait très bien pu récupérer celle-ci dans le Vermont, le Massachusetts ou même le Connecticut, et la ramener jusqu’ici en voiture.

Une seule chose était certaine. José n’avait pas la moindre intention de laisser un salopard massacrer les filles de *Caldie*. Pas question que ça arrive dans sa ville.

Il se retourna et envoya une claque amicale sur l’épaule de son coéquipier.

— Je vous donne dix jours, mon pote.

— Dix jours pour quoi ?

— Dix jours pour vous remettre en selle, comme le cow-boy de Marlboro.

— Vous sous-estimez ma détermination, inspecteur.

— Vous sous-estimez dans quel état vous serez, ce soir, en rentrant chez vous, et en essayant de dormir.

— Je ne dors pas jamais beaucoup.

— Et ce boulot ne va pas vous y aider.

À ce moment, la photographe arriva, avec tout son bataclan— et son caractère de chien.

José indiqua du menton la direction opposée.

— Allons par là, histoire de la laisser faire son boulot.

Veck regarda la nouvelle arrivante, et ses yeux s’écarrillèrent quand la photographe le fusilla d’un regard noir. Manifestement, le gars n’avait pas l’habitude d’être reçu aussi mal. C’était le genre de mec autour de qui les femmes agglutinaient volontiers. Et les deux dernières semaines le prouvait bien. Au poste, le gent féminine n’en avait plus que de lui.

— Allez, venez, Del Vecchio, commençons à faire le tour du quartier.

— Compris, inspecteur.

En temps normal, José aurait déjà dit à son coéquipier de l’appeler « de la Cruz ». Mais ces derniers temps, aucun des nouveaux n’avait duré plus d’un mois. Alors il ne voyait aucun intérêt à être familier. Bien entendu, il n’était pas questions qu’on l’appelle « José ». Le seul à l’avoir fait au boulot avait disparu depuis trois ans.

Il fallut environ une heure à Veck et José pour faire le tour du voisinage, et n’apprirent absolument rien d’intéressant. Il n’y avait aucune caméra de sécurité



à l'extérieur des immeubles, et aucun témoin ne s'était présenté spontanément. Bien entendu, les mecs du CSI allaient ratisser le coin avec leurs têtes chercheuses, leurs sacs en plastique et leurs petites pinces. Peut-être découvriraient-ils quelque chose.

Le médecin légiste se pointa à 9:00 pour examiner le corps. Et annonça qu'ils pourraient le récupérer d'ici une heure. Quand il fallut donner un coup de main pour faire sortir la fille de la poubelle, José fut surpris de voir Veck enfiler des gants en latex, et proposer son aide.

Juste avant que le médecin ne parte avec la fille, José lui demanda une estimation de l'heure du décès. L'autre répondit :

— Hier, vers midi.

Génial, pensa José tandis que plusieurs voitures et fourgonnettes commençaient à repartir. Presque 24 heures de passées avant qu'on la découvre. En fait, elle aurait très bien pu être conduite ici d'un État voisin.

— Bon, c'est l'heure de vérifier les banques de données, dit-il à Veck.

— J'y vais.

Tandis que son coéquipier retournait vers sa moto, José le rappela :

— Le chewing-gum n'est pas considéré comme un petit déjeuner.

Veck s'arrêta, et le regarda par-dessus son épaule.

— Est-ce que vous m'inviterez par hasard à manger avec vous, inspecteur ?

— Je ne veux pas que vous tombiez dans les pommes au boulot. D'abord, ce serait gênant, en plus, j'aurais un autre corps à devoir faire examiner.

— Inspecteur, votre bon cœur vous tuera.

Bon cœur ? En fait, José avait faim, et n'avait pas envie de manger seul.

— Je vous retrouve au 24 dans cinq minutes.

— Au 24 ?

C'est vrai, Veck n'était pas du coin.

— Le restaurant Riverside sur la 8<sup>e</sup> Rue. Il est ouvert 24 heures sur 24.

— Compris. (Le mec mit sur sa tête un casque noir, leva la jambe, et activa le kick qui faisait démarrer son engin.) C'est moi qui vous invite.

— Comme vous voulez.

D'un coup de pied, Veck sa béquille, puis accéléra son moteur.

— Bien sûr, inspecteur. Je fais toujours comme je veux.

Tandis qu'il s'en allait, Veck laissa derrière lui un sacré paquet de testostérone dans la ruelle. Soudain, José se sentit vieux. D'un pas las, il avança jusqu'à sa voiture— d'un marron clair, comme de la bouillie d'avoine. Il se glissa derrière le volant, posa son gobelet *Dunkin' Donuts*— pas tout à fait vide,

mais parfaitement froid— à son emplacement habituel. Puis il regarda le container à ordures, au-delà des rubans jaunes.

Il sortit son téléphone portable de la poche de son veston, et appela le poste.

— Hey, c'est de la Cruz. Pourriez-vous me passer Mary Helen? (Il n'attendit même pas une minute.) Mary Helen, comment allez-vous ? Bien... très bien. Écoutez, je voudrais réécouter cet appel que vous avez reçu au sujet du cadavre, près du Commodore. Ouai. Bien sûr. Oui, repassez-le-moi au téléphone. Merci. Prenez votre temps, j'attends.

José mit les clés dans le contact, sous le volant.

— Parfait. Merci, Mary Helen.

Il prit une grande respiration, et alluma son moteur—

*« J'aimerais signaler la découverte un cadavre, entendit-il le flic annoncer un interlocuteur inconnu. Non, je ne tiens pas à vous donner mon nom. Il est dans un container à ordures, une ruelle près de la 10<sup>e</sup> Rue, à l'angle du Commodore. À première vue, il s'agit d'une femme, de race blanche, d'environ 20 ans... Non, je ne veux pas vous donner mon nom... Dites ? Et si vous me foutiez la paix et que vous alliez plutôt vérifier à l'adresse. »*

José crispa ses doigts sur le téléphone, et un long frisson le secoua des pieds à la tête.

Cet accent de Boston lui était si familier qu'il avait la sensation que le temps s'était inversé, et qu'il était brutalement ramené trois ans en arrière.

— Inspecteur ? Voulez-vous l'entendre à nouveau ? Entendit-il Mary Helen lui dire dans l'écouteur.

Il ferma les yeux, et dit d'une voix rauque :

— Oui, je vous en prie...

Quand l'enregistrement fut terminé, il remercia Mary Helen, et, d'un doigt gourde, referma son téléphone.

Aussi sûrement que l'eau tombait dans le drain d'un lavabo, José fut aspiré dans un cauchemar qui datait de quelques années plus tôt, quand il était entré dans un appartement merdique d'un quartier non moins merdique...

*Il avait trouvé plusieurs bouteilles vides de Lagavulin, et des boîtes de pizza. Il se souvenait d'avoir tendu la main en avant, à contrecœur, pour ouvrir la porte fermée d'une salle de bain, et de la façon dont ses doigts tremblaient.*

*Il avait été certain qu'il trouverait un cadavre de l'autre côté, pendu par sa ceinture à la douche. Ou peut-être gisant dans une mare de sang, sur le sol de la cabine.*

*Très axé sur son job à la Criminelle, Butch O'Neal avait vécu une vie difficile. Il buvait beaucoup, et tard le soir. Il n'était pas seulement un solitaire, il était véritablement incapable de se lier avec autrui.*

*Pourtant, José et lui avaient été assez proches. Du moins autant que possible quand il s'agissait de Butch.*

*Mais il n'y avait pas eu de suicidé. Pas de cadavre. Rien. D'une nuit à l'autre, l'inspecteur de la criminelle, Butch O'Neal avait purement et simplement disparu. Sans laisser la moindre trace.*

Durant un mois ou deux, José s'était attendu à entendre parler de lui— soit par un coup de téléphone de Butch, soit parce la découverte d'un cadavre non-identifié découvert quelque part, avec un nez cassé et des dents ébréchées sur l'avant.

Mais les jours s'étaient transformés en semaines, puis ils avaient formé des saisons... et toute une année. José avait parfois la sensation d'être un docteur qui attendait la mort d'un cas sans espoir. Il découvrait aussi d'expérience ce que ressentaient les familles qui ignoraient ce qu'était devenu un disparu. Seigneur, quelle épouvantable épreuve que de ne rien savoir ! Il aurait été préféré ne jamais la connaître. Mais avec la disparition de son ancien coéquipier, il n'avait pas eu le choix...

Et puis un jour, il avait acheté une nouvelle maison, déménagé, et bordel, continué à vivre.

Et maintenant, alors qu'il avait abandonné tout espoir— alors que bien plus de temps que prévu s'était écoulé— alors qu'il ne se réveillait plus au milieu de la nuit en se demandant ce qui s'était passé... voilà qu'un enregistrement lui tombait dessus.

Bien entendu, il y avait aux États-Unis sept millions de personne qui parlaient avec l'accent de *Southie*. Mais O'Neal avait aussi une voix rocailleuse extrêmement caractéristique.

Soudain, José n'avait plus envie d'aller au 24. Il n'avait plus faim. Malgré ça, il démarra, et appuya sur l'accélérateur.

Dès qu'il avait regardé dans cette poubelle, vu les orbites vide de cette fille et cet immonde travail dentaire, José avait compris avoir affaire à un serial killer. Mais jamais il n'aurait imaginé qu'il devrait aussi rechercher quelqu'un d'autre.

Il était temps de retrouver Butch... Du moins, si c'était possible.

## Chapitre 16

Une semaine plus tard, Manny se réveilla, dans son lit, avec les douleurs habituelles d'un lendemain de cuite. La bonne nouvelle, c'était que sa migraine, pour une fois, avait une explication. En rentrant chez lui, la veille au soir, il était tombé sur le Lagavulin. Et avait éclusé à fond. Ce qui, bien entendu, l'avait assommé pour le compte.

Son premier geste fut de récupérer son téléphone. Malgré sa vision glauque, il appela le vétérinaire. Son rituel de tous les matins. Et il remerciait le Seigneur que le mec soit aussi un insomniaque.

Le vétérinaire répondit à la seconde sonnerie.

— Allô ?

— Comment va ma chérie ? (Le silence qui lui répondit était une explication en soi.) Si mal que ça ?

— Eh bien, ses fonctions vitales restent correctes, et pour l'instant, elle supporte sans trop se débattre d'être en suspension. Cependant, je m'inquiète quand même au sujet de sa vitalité qui s'épuise vite. Seul le temps nous répondra.

— Donnez-moi au courant.

— Bien sûr.

Après ça, la seule chose à faire était de raccrocher. Il n'y avait rien d'autre à dire. Et Manny n'était pas du genre à flinguer celui qui apportait une mauvaise nouvelle— et même s'il l'avait été, ça ne lui aurait pas donné ce qu'il souhaitait. Il voulait sa pouliche en pleine santé, bordel.

Avant que son réveil ne sonne, à 6:30, comme tous les matins, en lui vrillant les tympans, il eut un geste vif pour lui couper le sifflet. Puis il réfléchit à ses projets immédiats. Un peu d'exercice. Du café. Retour à l'hôpital.

Ou peut-être plutôt... Café— Exercice— Hôpital.

Ouais, bien mieux, il avait besoin de caféine en urgence. Il n'était pas en état de courir ni de lever des poids— en fait, Manny n'était même pas certain d'être capable de faire marcher un appareillage aussi sophistiqué que son ascenseur.

Tandis qu'il faisait glisser ses pieds vers le sol, puis tentait la position verticale, sa tête battait à un rythme qui lui était propre. Et Manny refusait l'idée que cette douleur atroce ne soit peut-être pas uniquement due à l'alcool. Il n'était pas malade ! Il n'avait pas de tumeur cérébrale sournoise. D'ailleurs, même si c'était le cas, il retournerait quand même à Saint Francis. C'était dans

sa nature. Merde, quand il était enfant, même s'il n'était pas bien, il s'était toujours obstiné à aller à l'école. Il se revoyait même insister à monter dans le bus avec la rougeole, malgré sa tronche de clown.

Sa mère avait refusé. Et affirmé à Manny : « *qu'il était comme son père.* »

Ce qui n'était pas un compliment. D'ailleurs, Manny avait entendu ce reproche toute sa vie. Pour lui, ça ne signifiait absolument rien vu qu'il n'avait jamais seulement rencontré le mec. Tout ce qu'il possédait de son géniteur était une photo aux teintes pâlies, qu'il n'avait jamais pris la peine d'encadrer—

D'ailleurs, il ne voyait pas du tout l'intérêt de penser à ça ce matin, bordel.

Son café venait de *Starbucks*, un mélange spécifiquement destiné aux réveils difficiles. En attendant que la cafetière fasse son boulot, Manny enfila une tenue de sport, puis siffla deux tasses pleines, devant sa fenêtre, en regardant, dans la lumière pâle de l'aube, le trafic extrêmement matinal qui encombrait déjà l'autoroute du Nord. Ensuite, il prit son iPod, se flanqua les écouteurs dans les oreilles et sortit de chez lui. En temps normal, il n'avait rien d'un mec facile à aborder, mais ce matin, que Dieu assiste la nana jacassante qui s'aviserait de l'emmerder.

La salle de sports était quelques étages plus bas. Et à cette heure, il n'y avait pas grand monde, comme Manny le constata avec un soulagement immense. Malheureusement, ça n'allait pas durer. Il sauta sur le tapis juste à côté de la porte, alluma l'écran TV le plus proche sur CNBC (*NdT* : Consumer News and Business Channel), et se mit à courir.

Avec Judas Priest (*NdT* : *Groupe de heavy metal traditionnel britannique fondé en 1970,*) pour accompagner ses foulées, Manny laissa son esprit se déconnecter tandis que son corps raide et douloureux obtenait la détente dont il avait besoin. Tout bien considéré, Manny se sentait actuellement mieux que le week-end précédent. Bien sûr, il avait encore des migraines, mais il pouvait travailler et traiter son lot habituel de patients, donc tout fonctionnait.

Quand même, il se posait quelques questions... Juste avant que Jane ait cet accident mortel en voiture, elle avait souffert d'épouvantables migraines, elle aussi. Alors, s'il y avait eu faire une autopsie, aurait-on découvert une rupture d'anévrisme ? Mais encore, quelle probabilité y avait-il pour que lui et Jane aient le même—

*Pourquoi as-tu fait ça, Jane ? Pourquoi as-tu fait semblant être morte ?*

*Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Je sais que c'est injuste. Mais j'ai un cas délicat. J'ai besoin de toi. Ça fait plus d'une heure que je te cherche et le temps commence à compter. J'ai besoin de toi. Tout de suite. Je t'en supplie—*

— Et meerde...

Manny sauta rapidement sur le côté du tapis, les dents serrées contre l'agonie qui lui transperçait la cervelle. Plié en deux sur le rail de la machine, il respira lentement— du moins aussi lentement que pouvait le faire quelqu'un qui venait de courir à 30km /h.

Cette dernière semaine, il avait appris à ses dépens— après plusieurs tâtonnements et erreurs— la façon dont la douleur l'attaquait. Et savait aussi que la meilleure façon de traiter avec sa migraine était de vider son esprit, et de se concentrer à ne penser à rien. D'ailleurs, le fait que ce simple truc cognitif soit opérationnel rassurait Manny niveau anévrisme. Parce que si une de ses artères cérébrales s'apprêtait à exploser, ce yoga bas de gamme n'aurait jamais marché.

Cependant, il avait aussi découvert ce qui déclenchait ses migraines. Chaque fois, c'était quand il pensait à Jane... Ou au rêve incroyablement sexuel qu'il ne cessait d'avoir.

Bordel de merde, ces derniers temps, il avait eu suffisamment d'orgasme en dormant pour épuiser sa libido pourtant bien active. Il avait la sensation d'être un véritable salaud. Parce que plus ça allait, plus la certitude de rencontrer en dormant la femelle de ses rêves le jetait volontiers sur son oreiller— pour la première fois de sa vie.

Mais Manny n'arrivait pas à comprendre pourquoi certains pensés en particulier lui provoquaient des migraines. N'importe. Et la bonne nouvelle, c'était qu'il allait quand même mieux. Chaque jour qui passait depuis ce trou noir du week-end dernier, Manny se sentait redevenir de plus en plus ce qu'il avait été.

Alors, quelle importance qu'une sorte de douleur sourde lui reste en permanence ?

Manny remonta sur le tapis de course, et termina ses exercices. En sortant de la salle de sports, il salua de la tête plusieurs retardataires qui venaient d'entrer, mais s'éclipsa avant qu'on lui parle, craignant que quelqu'un n'ait surpris son malaise sur le tapis.

Remonté chez lui, il se doucha, et enfila un uniforme de chirurgie propre, et une blouse blanche. Ensuite sa trousse médicale à la main, il prit l'ascenseur. Pour éviter les voies principales probablement encombrées, il préféra traverser

la ville. L'autoroute du Nord était toujours bondée à cette heure-ci. Du coup, il fit un excellent temps pour arriver à l'hôpital, tout en écoutant un bon vieux tube de MCR. (*NdT : My Chemical Romance, groupe rock alternatif américain.*)

En ce moment, *I'm Not Okay* était une chanson qu'il arrivait à écouter carrément non-stop. (*NdT : Littéralement, "Je ne Vais pas Bien".*)

Lorsqu'il tourna pour entrer dans le complexe hospitalier de Saint Francis, l'aube n'avait pas encore percé, ce qui suggérait que la journée allait être très nuageuse. Mais Manny s'en fichait. Une fois dans les entrailles de la bête, plus aucune interruption climatique ne pouvait l'atteindre— à part une tornade, ce qui n'était jamais arrivé à Caldwell. D'ailleurs, très souvent, il arrivait au boulot quand il faisait encore nuit, et quittait l'hôpital quand il faisait à nouveau sombre. Et jamais il n'avait eu la sensation de rater quelque chose. *I've seen Sunshine, I've seen rain ? Tu parles !* (*NdT : Chanson de James Taylor, auteur-compositeur-interprète américain de folk-rock.*)

Curieux. Parce qu'aujourd'hui, il avait pourtant la sensation d'être décalé.

Il était arrivé à saint Francis juste après avoir terminé son clinicat à Yale. (*NdT : Université privée américaine située du Connecticut, et l'une des plus prestigieuses des États-Unis. Membre de l'Ivy League, et rivale d'Harvard.*) Au début, Manny avait pensé travailler à Boston, Manhattan, ou Chicago. Et pourtant, c'était à Caldwell qu'il avait fait son trou. Dix ans plus tard, il y était toujours. Bien sûr, il avait atteint le top niveau, aussi il gagnait bien sa vie, et mettait pas mal de côté. De plus, il avait aussi entraîné la prochaine génération de chirurgiens.

En descendant la rampe qui menait au parking, il réalisa se sentir vidé.

Il avait 45 ans, et la moitié de sa vie professionnelle était déjà derrière lui. Alors, que lui restait-il ? Un appartement rempli des murs au plafond de matériel Nike. Ni femme, ni enfants. Il passait à l'hôpital le jour de Noël, le réveillon, la fête du 4 juillet. (*NdT : Fête nationale des États-Unis, Independence Day.*) Tandis que sa mère— la seule parente qui lui restait— occupait ses vacances de son côté. Bien sûr, elle râlait parfois sur les petits-enfants que son fils ne lui avait pas donnés, mais d'après Manny, elle ne gardait pas trop d'espoir.

Bon sang, combien de femmes avait-il baisées au cours des années ? Des centaines ? Probablement.

Et soudain, il entendit la voix de sa mère dans sa tête : « *Tu es bien comme ton père.* »

Ce devait être vrai. Après tout, son père aussi avait été chirurgien. Son père aussi avait été coureur. Quelqu'un qui ne voulait pas se fixer.

En fait, c'était à cause de sa mère que Manny avait choisi Caldwell. Sa mère y vivait alors, et était infirmière à Saint Francis Où elle avait travaillé durant les années que Manny avait passées à l'école, puis à l'université, durant ses années de médecine. Quand il avait obtenu son diplôme, il s'était attendu à la voir fière de lui. Au contraire, il avait lu une froideur sur le visage de sa mère. Plus il se devenait ce que son père avait été, plus elle s'éloignait de lui. Aussi, Manny avait-il espéré que travailler dans la même ville qu'elle pourrait peut-être les rapprocher.

Ça n'avait pas été le cas.

Du moins, sa mère vivait heureuse désormais, en Floride, dans une maison qu'il lui avait offerte, dans une résidence golfique. Elle jouait régulièrement avec d'autres femmes de son âge, dînait avec elles, et faisait partie d'un club de bridge, tout en échangeant des ragots sur les nouveaux arrivants, les querelles en cours, ou les derniers scores. Manny pouvait offrir à sa mère une retraite heureuse. À part ça, elle et lui avait peu en commun.

La tombe de son père était au cimetière *Bosquet des Pins*. Il était mort en 1983, dans un accident de voiture.

Un truc dangereux les voitures...

Manny gara sa Porsche, en sortit, et prit les escaliers plutôt que l'ascenseur, histoire de faire un peu plus d'exercice. Ensuite, il utilisa le couloir d'accès piétonnier jusqu'au troisième étage. En passant devant les autres médecins, les infirmières, le personnel, il les salua simplement de la tête, et continua à avancer. En temps normal, il fonçait tout droit vers son bureau, mais bien que ce soit encore son intention, aujourd'hui ses pieds le menèrent ailleurs.

Vers les chambres de convalescence.

Il prétendit vouloir simplement vérifier l'état de ses patients, mais c'était un mensonge. Et il le savait. Bien que sa tête soit de plus en plus douloureuse, il s'obstina à ignorer la sensation. Bon sang, pas question qu'il se laisse conduire par cette foutue douleur ! D'ailleurs, c'était juste une crise d'hypoglycémie parce qu'il avait couru ce matin, sans rien manger ensuite.

Sa patiente... Il cherchait sa patiente... L'inconnue. Il ne connaissait pas son nom, mais il savait dans quelle chambre la trouver.

Puis il approchait de la pièce en question— celle tout au bout du couloir, juste à côté de l'issue de secours en cas d'incendie— plus il avait chaud. Tout son corps vibrait d'expectative. Il baissa les yeux, s'assura que sa blouse blanche était propre et bien attachée, puis il se passa une main dans les cheveux, en essayant de se coiffer. Il voulait faire bonne impression.



Il s'éclaircit la voix, prit une grande inspiration, ouvrit la porte et—

Il y avait dans le lit un vieillard aux cheveux gris, endormi. Malheureusement, ce n'était pas un simple repos, il y avait des tubes plantés partout en lui— on aurait dit un cyborg créé par un savant fou.

En contemplant le mec d'un regard atone, Manny ressentit une violente déception tandis que la douleur revenait en force dans son crâne.

— Dr Manello ?

Manny fut soulagé d'entendre derrière lui la voix de Goldberg. Au moins, ça lui donnait quelque chose de concret à quoi se raccrocher. Comme un rebord de piscine qui le sauvait de la noyade. En quelque sorte.

Il se retourna.

— Hey, salut Goldberg. Vous êtes arrivé de bonne heure, ce matin.

Le mec écarquilla les yeux, et parut inquiet.

— Ah... Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— À votre avis ? Je vérifie l'état de ce patient.

Bordel, pensa Manny. Il n'était peut-être pas le seul à perdre la tête.

— Je pensais que vous aviez pris une semaine de vacances, continua Goldberg.

— Pardon ?

— C'est ce que... Ah... C'est ce que vous m'avez dit en partant ce matin. Après que... qu'on vous ait déjà retrouvé ici.

— Mais de quoi parlez-vous ? Dit Manny qui agita la main, comme pour repousser la réponse. Écoutez, il faut d'abord que je prenne un petit-déjeuner—

— Dr Manello, ce serait plutôt un dîner. Il est 6:30... du soir. Vous êtes rentrée chez vous à 6:30, ce matin. Il y a douze heures de ça. (*NdT : Rappel, les USA n'utilisent jamais 24 heures pour compter les heures de la journée, mais 12 heures AM et 12 heures PM...*)

Le feu qui avait brûlé en Manny devint tout à coup quelque chose de glacé, qu'il n'avait jamais senti de toute sa vie.

Une terreur tellement épouvantable qu'elle le fit vaciller, tandis que ses yeux se révoltaient presque.

Il y eut un silence très pénible... qui n'était brisé que par le brouhaha des voix et des pas dans le couloir, les gens qui passaient dans leurs chaussures en crêpe, pour répondre à la demande d'un patient, ou pousser un chariot avec les plateau-repas pour les malades. Apportant les dîners, de chambre en chambre.

— Je crois que je ferais mieux de rentrer, marmonna Manny.

Il avait la même voix que d'ordinaire, ferme, calme. Malheureusement, l'expression de son collègue lui annonçait une vérité qu'il avait jusqu'ici refusé d'affronter. Il s'était répété, encore et encore, qu'il allait mieux, mais... c'était faux. Extérieurement, il pouvait peut-être prétendre ne pas avoir changé : Il avait le même aspect, la même voix, la même démarche. Mais durant le week-end précédent, quelque chose avait craqué en lui. Et Manny craignait de plus en plus que le changement ne soit irréversible.

— Voulez-vous que quelqu'un vous raccompagne ? Demanda Goldberg d'une voix inquiète.

— Non. Ça va.

Lorsqu'il se tourna pour partir Manny dut se raccrocher à tout ce qui lui restait de fierté pour ne pas s'enfuir en courant. Dans un effort de volonté inouïe, il tint sa tête haute, redressa les épaules, et posa calmement un pied devant l'autre.

Curieusement, tandis qu'il reprenait le chemin qu'il venait juste d'emprunter, il évoqua le souvenir d'un de ses anciens professeurs...

*Le docteur Théodore Bénédicte Standford III.*

*Le mec avait pris sa retraite à 70 ans— en fait, il y avait été forcé par l'administration de la faculté. À l'époque, Manny était temps seconde année de ses études de médecine.*

*Le docteur Standford avait été un vieil emmerdeur extrêmement exigeant, du genre à prendre son pied dès qu'un étudiant répondait une connerie. Parce que ça lui donnait l'opportunité de le rabaisser. Quand l'école avait annoncé le départ du professeur à la fin de l'année, Manny et tous les autres de sa classe avaient organisé une fête d'adieu pour le vieux salopard. Et tous s'étaient allègrement soulés, ravis d'être la dernière session à supporter les conneries de ce vieux schnoque.*

*Pour se faire de l'argent de poche, Manny travaillait alors à la fac cet été-là. Du coup, il passait la serpillière dans les couloirs quand un déménageur était venu ramasser les derniers cartons du bureau de Standford. Ensuite, le vieil homme lui-même était sorti de la pièce et, pour la dernière fois, avait traversé le long couloir de la faculté vers la sortie.*

*Manny le revoyait encore. La tête haute, le dos bien droit, le vieux professeur avait descendu les marches de marbre vers l'entrée principale. Le jeune Manny avait ri devant tant d'arrogance, pensant que le mec aurait dû réaliser son âge et sa sénilité.*

Et aujourd'hui, à son tour, Manny marchait vers la sortie, de la même façon que son vieux professeur autrefois. Et, à la réflexion, il se demandait si cette arrogance affichée avait été réelle ou bien aussi factice que la sienne aujourd'hui.

En fait, il avait dans l'idée que Stanford avait alors ressenti exactement ce Manny éprouvait.

La honte d'être rejeté comme un objet devenu inutile.

## Chapitre 17

Même à l'autre bout du centre d'entraînement, Jane entendit le cri déchirant. En fait, ce fut ce qui la réveilla. Elle sursauta, releva la tête de ses deux avant-bras qui lui avaient servi d'oreiller, et se redressa. Elle s'était endormie sur son bureau.

Des sifflements, des grondements sourds...

D'abord, elle crut que c'était le vent. Puis son cerveau se remit en route. Il n'y avait pas de fenêtres sous la terre. Et il faudrait un orage sacrément costaud pour qu'elle l'entende à une telle distance.

Elle se releva d'un bond, et fit le tour du bureau, puis courut le long du couloir jusqu'à la chambre de Payne. Elle avait volontairement laissé toutes les portes ouvertes. Il n'avait qu'une seule patiente à la clinique en ce moment, et bien que celle-ci soit en général tranquille, Jane voulait être avertie si quelque chose arrivait—

Bon sang, mais c'était quoi ce bruit ? Il y avait maintenant des grognements—

En arrivant à la porte de la chambre, Jane dérapa et faillit crier. Seigneur... Tout ce *sang* !

— Payne ! Cria-t-elle en se précipitant vers le lit.

La jumelle de Viszs se débattait sauvagement, agitant les bras autour d'elle, ses ongles acérés comme des griffes se crispaient sur les draps, mais pas seulement... elle s'était aussi déchiqueté la peau des avant-bras, des épaules, des clavicules.

— Je ne sens rien ! Hurla la femelle, les canines dénudées, les yeux si écarquillés que le blanc se voyait tout autour des prunelles liquides. *Je ne sens rien du tout !*

Jane plongea vers elle, et voulut la saisir par le bras, mais elle ne réussit pas à maintenir sa prise— sa main glissa dans le sang qui coulait des entailles ouvertes.

— Payne ! Ça suffit !

Tandis que Jane essayait de calmer sa patiente, elle sentit les gouttes de sang rouge lui éclabousser le visage, et marquer sa blouse blanche. Si ça continuait, les blessures seraient assez profondes pour faire apparaître les os.

— Payne ! Ça suffit—

— *Je ne sens rien !*

Soudain, la patiente eut dans la main un Bic, comme surgi de nulle part. Mais ce n'était pas de la magie. C'était le stylo de Jane, celui qu'elle gardait toujours dans la poche gauche de sa blouse. Dès qu'e Payne le vit, ses mouvements erratiques cessèrent et son visage exprima soudain une détermination féroce. Elle leva la main.

Elle était assez forte, et son geste violent fut trop rapide pour que Jane ait le temps d'intervenir.

La pointe de métal perça le cœur de Payne, qui se cambra sur le lit en poussant un hurlement d'agonie. Qui soudain s'arrêta net. Elle était morte.

— *Nooon !* Hurla Jane, tétanisée d'horreur.

— Jane, réveille-toi.

Elle ne comprit pas ce que lui disait Viszs. Et puis, sa voix n'avait aucun sens...

Pourtant, elle ouvrit les yeux, et vit l'obscurité qui l'entourait. La vision de la clinique— du sang de Payne, de sa respiration laborieuse... — disparut. Remplacée par une nuit si profonde et silencieuse qu'elle eut la sensation d'être enterrée vive—

Lorsqu'une chandelle s'alluma, la première chose que vit Jane fut le visage dur de Viszs. Juste à côté d'elle. Étrange... il ne s'était pas couché en même temps qu'elle.

— Jane, ce n'était qu'un rêve...

— Ça va aller, dit-elle, repoussant ses cheveux de son visage. Je suis...

Tandis qu'elle se soulevait sur un coude, la respiration encore rauque, elle était encore troublée. Où était la réalité ? Où était le rêve ? Et pourquoi Viszs se trouvait-il soudain à côté d'elle ? Après tout, il n'y était pas quand elle s'était couchée. Il n'était pas là non plus tous les autres matins de cette dernière semaine, quand elle s'éveillait. Elle avait cru qu'il dormait dans sa forge... Mais peut-être n'avait-ce pas été le cas. Elle ne savait plus...

Mais elle espérait qu'il était revenu chaque jour pour dormir un moment auprès d'elle, même si elle ne s'en était pas rendu compte.

— Jane...

Dans l'obscurité sereine de la chambre, elle entendit résonner dans ce seul mot une tristesse que Viszs n'aurait jamais exprimée dans un autre contexte. Et elle le comprenait, parce qu'elle ressentait la même chose. Après tous ces jours passés dans un silence si pesant. Tout ce stress qui s'accumulait durant la convalescence de Payne... Et ce gouffre entre eux— ce gouffre épouvantable... Bon sang, c'était si dur.

Mais pourtant, en ce moment, alors qu'ils étaient ensemble dans leur lit conjugal, à la lueur discrète de la chandelle, elle sentit un peu d'espoir renaître en elle.

Avec un soupir, elle se tourna et se colla contre le corps chaud et dur de son mâle, devenant immédiatement solide à son contact, sans avoir besoin de se concentrer pour le faire. Avec l'excitation qui flamba entre eux, exacerbant les sensations, elle se sentait aussi réelle que lui. Elle leva les yeux, et regarda le visage féroce et pourtant magnifique, avec ce tatouage à la tempe, ces cheveux si noirs toujours rejetés en arrière, ces sourcils en bataille, et ces yeux si pâles, couleur de glace.

Durant toute la semaine, elle avait pensé et repensé sans cesse à cette nuit où les choses avaient été si difficiles. Et il restait en elle de nombreuses déceptions et craintes informulées... parce qu'elle ne comprenait toujours pas ce qui s'était passé.

Lorsqu'elle avait croisé V dans le tunnel, il portait un col roulé. Ce qu'il ne faisait jamais. *Jamais !* Il détestait tout ce était trop serré, et prétendait que ça l'étouffait. Bien, sur, c'était presque ironique, d'un certain côté, vu la façon dont il appréciait sexuellement la restriction. Mais c'était différent... En général, s'il n'était pas nu, V portait des tee-shirts ou des débardeurs.

Et puis, Jane n'était pas idiote. Son mâle était peut-être un guerrier vampire, mais sa peau marquait les coups aussi facilement qu'une autre.

D'accord, il lui avait dit avoir combattu des *lessers*— et c'était certainement la vérité— mais il était un maître au corps-à-corps. Aussi, s'il avait des marques si nombreuses qu'il voulait les cacher, il n'y avait qu'une seule explication à ça : Elles étaient volontaires. Il s'était laissé battre...

Et, bien entendu, Jane se demandait *qui* s'était chargé de le faire.

— Ça va ? Demanda V.

Elle leva la main, et posa la paume sur sa joue.

— Et toi ? (*Est-ce qu'un jour tout redeviendrait normale entre eux ?*)

Il ne cligna même pas des yeux.

— De quoi as-tu rêvé ?

— Il va falloir que nous parlions, V.

La bouche du mâle se pinça, et même de plus en plus, tandis qu'elle attendait. Mais enfin, il admit :

— Payne n'a fait aucun progrès. Ça fait seulement une semaine, mais—

— Ce n'est pas d'elle que je parlais. Je veux savoir ce qui s'est passé la nuit où tu es allé à l'appartement.

Cette fois, il s'écarta, se laissa retomber sur ses oreillers, et posa les deux mains sur son ventre dur. Dans la faible lumière de la flamme, elle apercevait les stries musculaires sous la peau, et l'entrelacs des veines gonflées qui couraient sur son cou étaient souligné d'ombres.

— Est-ce que tu m'accuses d'avoir rencontré quelqu'un d'autre ? Je pensais la question déjà réglée.

— Arrête. Et ne fais pas semblant de ne pas comprendre. (Elle le regarda fixement.) Si tu veux te battre, va chercher des *lessers*.

Chez n'importe quel autre mâle, sa réplique aurait entraîné une discussion orageuse, un mélodrame conjugal avec toutes les étapes habituelles qui montaient crescendo.

Tout au contraire, Viszs se tourna vers elle avec un sourire.

— Tu te rends compte de ce que tu dis ?

— Je préférerais entendre ce que tu as à dire.

À nouveau, la tension sexuelle vibrait entre eux, familière bien sûr, mais depuis une semaine Jane n'avait pas revu cette ardeur dans les yeux de V. Avec un regard brûlant et des paupières lourdes, il roula vers elle et se pencha vers ses seins, à peine cachés par le simple tee-shirt Hanes qu'elle avait enfilé pour dormir.

Elle s'agrippa à lui pour le forcer à la regarder, mais elle souriait. Après le malaise de cette dernière semaine, c'était agréable de retrouver une sensation normale.

— Tu cherches à me distraire, protesta-t-elle. Je ne veux pas.

Le feu du désir qui émanait de lui atteignait Jane en vagues brûlantes. Du bout des doigts, V suivit la ligne de son épaule. Puis il ouvrit la bouche, et ses longues canines apparurent... et s'allongèrent, tandis qu'il se léchait les lèvres en la regardant. Comme un fauve devant sa proie.

Soudain, le drap qui le couvrait se mit à descendre, dénudant son ventre, son nombril. Puis glissant plus bas encore. Parce que V tirait dessus de sa main gantée. À chaque centimètre qui apparaissait, les yeux de Jane avaient de plus en plus de mal à se fixer ailleurs. Le drap s'arrêta juste avant que le sexe érigé du mâle apparaisse, mais elle voyait déjà les tatouages de son bas-ventre... qui semblèrent s'animer d'eux même quand V se mit à faire onduler ses hanches en un rythme suggestif.

— Viszs...

— Quoi ?

Quand il glissa sa main gantée sous les draps de satin noir, elle n'eut pas besoin de le voir pour comprendre qu'il venait empoigner son sexe. La façon dont il se cambra dans le lit lui indiqua tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Il avait le regard lourd, et elle le vit se mordre la lèvre inférieure.

— Jane...

— Quoi ?

— Est-ce que tu veux me regarder ?

Seigneur, elle se souvint soudain de la première fois où elle l'avait vu agir ainsi... Il était couché sur un lit, le sexe rigide, prêt à jouir. Elle venait de le laver à l'éponge— elle était excitée— et il avait lu en elle à livre ouvert : Il savait à quel point elle avait été désespérée de le voir jouir... sans vouloir l'admettre,

Alors, il l'avait fait, et le spectacle avait été une expérience d'un érotisme inouï.

Jane se sentit rougir lorsque, le souffle court, elle se pencha vers lui... jusqu'à ce que sa bouche touche près que les lèvres du mâle.

— Tu cherches encore à me distraire—

D'un geste vif, il tendit sa main libre, l'attrapa par la nuque, et la tint en place. Et de sentir en lui un pouvoir aussi létale envoya en Jane une vague de passion brûlante. Son ventre s'inonda.

— Oui. Bien sûr, dit-il, en lui caressant les lèvres de la langue. Mais nous pourrons toujours parler ensuite. Tu sais que je ne mens jamais.

— Je croyais que ta devise était plutôt : "je ne me trompe jamais".

— C'est vrai aussi. (Il poussa un sourd grondement, comme malgré lui.) Jane... j'ai besoin de toi. Là, maintenant. J'en ai besoin.

Il ne parlait pas avec passion, mais avec un sérieux intense, et c'était tout ce qu'elle avait besoin d'entendre. Parce que, en y réfléchissant, il avait raison. Leur couple, ces sept derniers jours, avait été en suspens. Ils avaient tourné l'un autour de l'autre, à pas prudents, comme s'il existait entre eux un dangereux champ de mines. Se retrouver ainsi, l'un contre l'autre, peau contre peau, ne pouvait que les aider à combler le gouffre creusé. C'était bien plus important que tous les discours.

— Qu'en dis-tu ? Murmura-t-il.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Il eut rire bas et satisfait, puis son avant-bras durcit, puis se détendit... il avait commencé à se caresser.

— Enlève le drap, Jane.



Bien que prononcé d'une voix rauque, l'ordre était très clair. Et Jane se sentit électrisée. Comme toujours.

— Fais-le, Jane. Regarde-moi.

Elle posa la main sur le pectoral du mâle, et, la laissa descendre lentement, savourant le contact des côtes sous la peau, et des muscles durs de ses abdominaux. Sous la caresse, V poussa un grondement sourd qui émergea du fond de sa gorge. Quand Jane leva enfin le drap, et dut déglutir à ce qu'elle découvrit : Le gland épais dépassait des doigts serrés autour du sexe rigide. À son extrémité, perlait une simple larme.

Quand elle tendit la main pour le toucher, il eut un geste brusque pour écarter son poignet.

— Tu regardes Jane, dit-il en gémissant. Mais tu ne touches pas.

L'enfoiré ! Elle détestait quand il jouait à ça. Mais d'un autre côté, elle adorait aussi.

Viszs ne relâcha pas sa prise sur elle tout le temps où il se masturba, de sa main gantée. Son corps trouva un rythme régulier, et les chandelles tournaient la scène en quelque chose de mystérieux et dangereux... Mais avec lui, c'était toujours le cas. Jane ne savait jamais à quoi s'attendre. Et pas seulement parce qu'il était le fils d'une déesse. Niveau sexuel, il était toujours à la recherche de nouvelles sensations— parfois brutal, parfois compliqué, mais toujours exigeant.

Et elle savait bien qu'elle ne voyait que l'extrémité émergeait de l'iceberg.

Elle devinait qu'il y avait en Viszs des caves souterraines, très profondes, un labyrinthe complexe qu'elle n'avait jamais visité. Où elle n'accéderait jamais.

— Jane, dit-il d'une voix dure. Arrête. Quoi que tu penses, oublie-le... Reste avec moi. Ne va pas là-bas

Elle ferma les yeux. En acceptant ce mâle comme compagnon, elle avait été consciente de tout ça. Elle l'aimait. Elle s'était promise à lui de toute éternité. Elle réalisait qu'il avait sexuellement connu avant elle de nombreux êtres— mâles et femelles. Et qu'il les avait pris de façon brutale. Elle l'avait accepté. Mais elle n'avait jamais deviné qu'un jour, le passé reviendrait se mettre entre eux.

— Je n'étais avec personne, dit-il fermement. Cette nuit-là— à l'appartement. Je te le jure.

Elle ouvrit les yeux. Il avait cessé tout mouvement, et gisait, immobile et figé. Soudain, la vision qu'elle avait de lui fut troublé par ses larmes.

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix cassée. J'avais besoin de l'entendre. Je te fais confiance. C'est vrai. Je te le jure. Mais—

— Chut... C'est pas grave. (De sa main gantée, il lui caressa la joue, et essuya les larmes qui coulaient.) Tout va bien. C'est normal que tu te poses des questions sur ce que j'ai pu faire.

— Non, pas du tout.

— Mais si, bien sûr. J'ai eu tort. (Il inspira profondément.) J'ai passé toute la dernière semaine à essayer de parler. À me forcer à le faire. Et ça ne venait pas. Je détestais cette ambiance entre nous. Mais je ne savais pas quoi faire— quoi dire... J'avais peur de tout aggraver.

D'un certain côté, elle était surprise de sa compassion, et de la compréhension dont il faisait montre envers elle. En fait, ils étaient tous les deux extrêmement indépendants. Et c'était bien pour ça que leur couple fonctionnait. V était introverti, et elle n'avait pas besoin de démonstrations d'affection. Aussi, en général, ça marchait très bien.

Mais pas cette semaine.

— Moi aussi, je suis désolé, murmura-t-il. J'aurais souhaité être quelqu'un de différent.

Elle comprit immédiatement qu'il ne parlait pas de sa nature trop renfermée.

— V, il n'y a rien dont tu ne puisses me parler.

Quand elle n'obtint en réponse qu'un vague « Hmm », elle insista :

— Je sais très bien que tu subis actuellement un stress énorme. Je le comprends. Tout ce que j'aimerais, c'est pouvoir faire quelque chose pour t'aider.

— Je t'aime.

— Mais pour ça, il faut que tu me parles. Parce que le silence est la seule chose qui n'arrangera rien du tout.

— Je sais. Mais tu vois, c'est comme de regarder dans une pièce noire. Je veux... t'expliquer... et je ne peux pas. Je ne vois rien de ce que j'éprouve.

Elle le croyait. En fait, elle reconnaissait là un syndrome classique dont souffraient les adultes qui avaient été victimes d'abus étant enfants. Ils avaient appris très jeunes un mécanisme de survie qui les avait aidés à traverser leur épreuve, en compartimentant temps leurs émotions. Quand les choses devenaient trop difficiles à supporter, ils créaient en eux une sorte d'abri, où ils enfermaient ce qu'ils éprouvaient. Très loin. Très très très loin.

Bien entendu, le problème, c'était que la pression, pour être cachée, n'en demeurait pas moins présente.

Jane était heureuse que la glace semble rompue entre V et elle. Surtout quand ils étaient ainsi, étendus, dans un espace calme et paisible.

Instinctivement, les yeux de Jane dérivèrent sur le sexe du mâle, posé sur son estomac, bien au-delà du nombril. Soudain, elle le désira si fort qu'elle n'arrivait même plus à parler.

— Prends-moi, Jane, gronda-t-il. Bordel, fais ce que tu veux. Mais prends-moi.

Elle avait envie de le prendre dans sa bouche lui, aussi ce fut ce qu'elle fit, en baissant la tête vers lui. Dès qu'elle posa ses lèvres sur lui, en l'engouffrant jusqu'au fond de sa gorge, il poussa un feulement animal et se cambra, comme pour chercher à la pénétrer plus profondément. Puis il plia un genou, pour s'offrir davantage à elle. Il posa sa main sur la nuque de Jane jusqu'à ce qu'elle trouve un rythme—

Soudain, il l'agrippa d'un geste rapide et efficace, et elle se sentit pivoter.

Avec sa force phénoménale, Viszs n'eut aucun mal à repositionner Jane en un clignement d'œil. Il rejeta les draps, prit la femelle par les hanches, lui ouvrit cuisses devant son visage, et il—

— Viszs ! Cria-t-elle, sans lâcher le sexe du mâle.

Mais déjà, il avait posé sur elle sa bouche, brûlante et humide, et la léchait, la mordillait, la suçait... Et sa langue, en plongeant en elle, la rendait folle. Jane eut la sensation que son cerveau, non seulement se déconnectait, mais se dissolvait... Et toute pensée cohérente lui échappa, elle se perdit avec passion dans un monde de sensations, oubliant ce qui n'allait pas entre eux. À son avis, Viszs faisait pareil... Tandis que ses mains s'agrippaient aux hanches de Jane, il gémit son nom contre son sexe. Elle trouva vraiment très difficile de se concentrer sur ce qu'elle faisait dans de telles circonstances. Non pas qu'elle se plaigne ! Le sexe de son mâle dans sa bouche était si dur, si chaud— et sa langue sur elle était un vrai velours. Entre ces deux sensations, elle oubliait qu'elle était un fantôme, et ses réactions physiques devinrent aussi passionnées que si elle avait encore été vivante—

— J'ai besoin de toi, jura-t-il.

À nouveau, il la souleva, comme si elle ne pesait pas plus que les draps. Jane ne s'étonna pas qu'il tienne à jouir en elle. Il le faisait toujours. Il aimait à la pénétrer pour exploser de plaisir tout au fond de son corps. Il lui écarta les jambes, pesa lourd sur elle, et le gland brûlant de son sexe entra en elle...  
Violamment.

Ce n'était pas seulement un désir sexuel, mais bien une prise de possession. Une affirmation de ses droits. Et Jane adorait ça. C'était ainsi que les choses devaient être entre eux.

Elle se laissa tomber en arrière, s'accrocha des deux mains aux épaules dures de Viszs, et le regarda dans les yeux, tandis qu'ils ondulaient l'un contre l'autre. Il la martela jusqu'à un orgasme incroyable qui les frappa en même temps. Il devint rigide, le corps tendu comme un arc, tandis que la jouissance l'emportait, et elle se contracta, spasmes après spasme, autour du sexe planté dans son ventre. Puis Viszs roula sur lui-même, la fit passer sous lui, et recommença au début, l'embrassant passionnément en la maintenant aux cuisses, tandis qu'il buvait à son sexe.

Lorsqu'elle jouit en hurlant, elle n'eut droit à aucune pause ni trêve. Il se souleva, remonta le long de son corps, leva haut les deux jambes de Jane, et la pénétra à nouveau, solide comme un pieu, avant de se remettre à la marteler. Le corps de V était comme une machine, qui la prenait encore et encore, tandis que sa fragrance de mâle dédié montait, lourde et odorante, dans la chambre. Jane se convulsa, emportée par un élan de passion qui lui fit oublier une longue semaine d'abstinence et de frustration.

Lorsqu'il jouit en même temps qu'elle, Jane le regarda, adorant l'expression qu'il avait. En fait, elle adorait tout de lui— même ce qu'elle ne comprenait pas.

Et quand ce fut fini, il recommença. Il semblait d'en avoir jamais assez. Il la réclama sans cesse, dans toutes les positions, encore et encore.

Quelques heures après, lorsqu'il fut enfin rassasié, ils restèrent allongés l'un contre l'autre, respirant profondément, dans la lueur pâle de la bougie.

Puis Viszs roula sur lui-même, tout en maintenant le contact entre leurs deux corps, et ses yeux parcoururent un long moment le visage de Jane.

— Je n'ai aucun mot pour exprimer ce que je ressens. Seize langues. Et aucun mot.

Il y avait à la fois de l'amour et du désespoir dans sa voix. Il était réellement handicapé quand il s'agissait de parler de ses émotions— et tomber amoureux n'y avait rien changé. Du moins, pas quand les choses étaient aussi stressantes qu'actuellement. Mais Jane ne s'en préoccupait plus. Après ce qui venait de se passer entre eux, elle était rassurée.

— Tout va bien, dit-elle, en embrassant sa clavicule. Je te comprends.

— J'aimerais que tu n'aies pas à le faire.

— C'est parce que je suis folle de toi.

— Tu ne devrais pas.

Jane se redressa sur un coude.

— Merde, dit-elle, je suis un fantôme— au cas où tu n’aurais pas remarqué. Tu sais, la plupart des mecs seraient carrément refroidis avec quelqu’un comme moi.

Viszs l’attira vers lui, pour l’embrasser avec force.

— Je suis heureux de savoir que tu resteras avec moi le restant de ma vie.

— C’est vrai, dit-elle.

Après tout, les humains n’avaient pas le dixième de la longévité d’un vampire.

Soudain, une sonnerie d’alarme se déclencha à côté d’eux. Viszs lui lança un regard noir.

— Maintenant, je sais pourquoi je dors toujours avec un flingue sous mon oreiller.

Il tendit la main, éteignit le réveil en tapant dessus, et Jane se mit à rire.

— Tu as raison. Descends-le !

— Nan. Sinon, Butch va ramener son cul. Et s’il te voit toute nue, je préfère ne pas avoir une arme à la main.

Jane eut un sourire, puis elle se recoucha, tandis que V sortait du lit et avançait jusqu’à la salle de bain. À la porte, il s’arrêta, et tourna la tête pour la regarder.

— Je suis venu à toi, Jane. Toutes les nuits de la semaine. Je suis venu à toi. Je ne voulais pas te savoir seule. Et je ne voulais pas dormir sans toi.

Sur ce, il disparut dans la salle de bain. Un moment après, Jane entendit la douche couler.

Peut-être était-il meilleur avec les mots il ne le croyait, pensa-t-elle

Elle s’étira avec un sourire satisfait... Malheureusement, il fallait aussi qu’elle se lève. Elle avait des choses à faire... Relever Ehlena, prendre la place de la femelle à la clinique. Bon sang, elle aurait vraiment aimé pouvoir se reposer toute la nuit. Et même un petit moment de plus aurait été bien agréable...

Dix minutes après, V quitta la chambre— il avait un rendez-vous avec Kohler et la Confrérie. Avant de partir, il embrassa Jane. Deux fois.

Elle quitta le lit pour aller dans la salle de bain, où elle s’attarda un moment. Puis elle ouvrit la double portes de leur penderie commune, et examina l’intérieur : Des pantalons de cuir sur les cintres— qui étaient à Viszs. Puis les tee-shirts blancs— à elle. Les blouses blanches— à elle. Les blousons de

motard— à lui. Quant aux armes, toutes étaient enfermées dans un container ignifugé au fond du placard. Les chaussures étaient par terre, bien alignées.

Sur de très nombreux points, la vie de Jane sortait de l'ordinaire. Après tout, elle était un fantôme marié avec un vampire. Quelle curieuse existence !

Mais alors qu'elle regardait son placard, si bien arrangé, avec ses rangées de cintres, et ses alignements de chaussures, elle eut la sensation que leur vie folle prenait une pause. Et soudain, elle se sentit heureuse qu'ils aient parfois, sur de petits détails, « une vie normale ». Après tout, ce n'était pas si mal dans leur monde de folie.

Mais bien sûr, tout dépendait de la définition qu'on donnait à la normalité...

## Chapitre 18

À la clinique du centre d'entraînement, Payne faisait ses exercices quotidiens— comme elle avait appris à les nommer.

Elle était couchée dans son lit d'hôpital. Ayant repoussé ses oreillers sur le côté, elle croisa les bras sur sa poitrine, et contracta les muscles de son estomac, tout en relevant son torse lentement du lit. Une fois perpendiculaire au matelas, elle tendit les bras devant elle, et les tint à un moment en place, avant de se recoucher. Mais très vite, son cœur s'emballa et sa respiration devint difficile. Elle ne s'accorda qu'un bref temps de pause, avant de recommencer. Encore et encore.

À chaque fois, l'effort fut de plus son plus difficile, jusqu'à ce que la sueur trempe son front, et que les muscles de son ventre soient douloureux. Jane lui avait montré ces exercices qui, en principe, étaient supposés aider Payne. Cependant, comparé à ce qu'elle avait été capable de faire autrefois, c'était une étincelle par rapport à un incendie.

D'ailleurs, Jane avait fait bien pire... Surtout lorsque que la femelle avait amené dans la chambre une chaise étrange, avec des roues, sur laquelle elle avait incité Payne à monter. Mais jamais Payne ne s'y résoudrait. Elle ne supportait même pas de voir cette chose— ni l'idée de passer sa vie à rouler ainsi d'endroit en endroit.

Au cours de la semaine passée, elle avait établi la liste de ses différents choix, en attendant un miracle... Qui ne s'était jamais réalisé.

Elle avait la sensation que son dernier combat avec Kohler avait eu lieu des siècles plus tôt... Et c'était la dernière fois où elle avait éprouvé une bonne coordination musculaire et sa force physique. Des dons qu'elle avait considérés comme éternels. Payne regrettait celle qu'elle avait jadis été avec une telle douleur qu'elle avait la sensation de porter le deuil.

En quelque sorte, elle était morte. Son corps n'avait encore compris qu'il était temps d'arrêter.

Elle poussa un juron en Langage Ancien, et s'écroula en arrière, se contentant de rester comme une gisante. Quand elle en fut capable, elle récupéra le lien de cuir qu'elle avait attaché sur sa cuisse. Il était si serré qu'elle savait sa circulation sanguine coupée. Et pourtant, elle ne ressentait ni la douleur, ni aucun soulagement quand le nœud fut enfin relâché.

Elle n'avait éprouvé aucune sensation depuis son arrivée ici.

Il n'y avait eu aucun changement après l'opération.

Elle ferma les yeux, prise dans une guerre intérieure où ses peurs les plus intimes combattaient son cerveau logique. Et la chute finale approchait à grands pas. Après une pleine semaine, son armée rationnelle avait perdu toutes ses munitions, et les troupes étaient de plus en plus fatiguées. Certes, le vent tournait. D'abord, Payne avait été portée par une vague d'optimisme... qui avaient peu à peu disparu. Ensuite, elle avait connu une période de patience forcée... qui n'avait pas duré longtemps. Enfin, elle avait péniblement avancé sur la route aride du désespoir.

Seule.

En vérité, la solitude était le pire de son calvaire. Tous les vampires qui l'entouraient étaient libres d'aller et venir— de rentrer ou de sortir de sa chambre— et Payne se sentait séparée d'eux par un mur, même quand l'un ou l'autre s'asseyait et lui parlait, ou s'occupait de lui donner des soins intimes. Piégée dans ce lit, elle vivait dans une autre dimension, très loin d'eux, coupée par un désert aussi vaste que l'infini... Et elle était la seule à le savoir. Et elle était incapable de le traverser.

Étrange. Tout ce qu'elle avait perdu lui devenait particulièrement sensible lorsqu'elle évoquait son guérisseur— et c'était si souvent qu'elle en avait perdu le compte.

Oh, combien cet humain lui manquait ! Elle passait de très nombreuses heures à se remémorer le son de sa voix, les traits de son visage, et ce dernier moment qu'ils avaient passé ensemble... Et tous ces souvenirs formaient pour Payne une couverture douillette qui la protégeait durant ses crises d'angoisse.

Malheureusement, alors que son esprit rationnel perdait du terrain, la couverture s'effiloçait aussi à l'usage, et Payne n'arrivait plus à la réparer.

Son guérisseur vivait dans un autre monde, et jamais elle ne le reverrait... Il ne serait pour elle qu'un rêve vivace et trop bref, qui se désintérait vite devant la froide réalité du réveil.

— Assez, se dit-elle à elle-même à voix haute.

En crispant les muscles de son ventre, elle se souleva, se tourna sur le côté, et lutta contre le poids mort que représentait le bas de son corps—

Mais elle perdit l'équilibre tout à coup, l'oreiller glissa, et elle tendit violemment le bras pour se retenir et ne pas retomber, renversant en ça le verre d'eau posée sur la table à côté d'elle.

Malheureusement, ce n'était pas l'objet idéal pour supporter ce genre de chute.



En le regardant exploser à terre en mille morceaux, Payne serra les dents de toutes ses forces, pout ne pas hurler à pleins poumons. Si ses lèvres brisaient le sceau que Payne leur imposait, elle ne pourrait plus contrôler ses cris d'impuissance.

Quand elle sentit avoir repris sa contenance, elle se pencha de côté, par-dessus le rebord du lit, pour vérifier le désastre. En temps normal, il aurait été si simple de le réparer l'eau renversée : Il suffisait de l'essuyer.

Autrefois, elle l'aurait fait sans même y penser. Mais plus aujourd'hui. Aussi, elle n'avait que deux options. Soit rester couchée et sonner comme une invalide. Ou faire un effort pour être indépendante, réfléchir un grand coup et organiser sa stratégie.

Il lui fallut un certain temps pour comprendre où elle devait placer ses mains, puis elle estima la distance jusqu'au sol. Malheureusement, elle si on lui avait enlevé la plupart des tubes plantés en elle, dans son bras, il restait à Payne le cathéter... Aussi, peut-être était-ce une mauvaise idée de vouloir réparer seule sa maladresse. Sans doute.

Et pourtant, elle ne supportait pas d'être devenue un objet inerte et sans dignité. Elle était d'un soldat. Et non une enfant incapable de prendre soin d'elle-même.

Elle ne le supportait plus.

Elle arracha quelques carrés de « Kleenex » — ainsi qu'on appelait ces papiers absorbants— puis elle se pencha le plus possible en s'agrippant au rail de son lit, laissant lentement son poids basculer sur le côté. Le mouvement provoqua une torsion grotesque de ses jambes mortes— un mouvement sans grâce, comme celui d'une marionnette. Qu'importe, elle voulait atteindre le sol et y poser les deux mains.

Tandis qu'elle s'étirait prudemment, en tentant de conserver son équilibre précaire sur le bord du lit, elle réalisa qu'elle en avait plus qu'assez qu'on la traite comme un nouveau-né, qu'on la vête, la nourrisse et la nettoie...

Puis son corps endura le même trajet que le verre.

Sans avertissement, la prise de Payne glissa sur le rail métallique trop lisse et, avec ses hanches qui débordaient du matelas, elle ne put se rattraper. Attirée par la gravité terrestre, elle tomba la tête la première... et voulut se protéger de ses mains. Malheureusement, le sol était mouillé, et sa paume dérapa. Elle reçut le choc en plein visage, si fort que sa respiration en fut coupée net.

Tout se figea soudain... plus aucun mouvement.

Elle était coincée. Tordue. Écartelée. Le lit retenait en hauteur ses jambes inertes, ses mains et son torse la tiraient vers le sol.

Elle chercha désespérément de l'air pour crier : « Hey... À l'aide ! »

Son visage devenait douloureux, et ses bras tremblaient sous l'effort... et elle ne pouvait plus respirer. Elle allait suffoquer. Tout à coup, la rage en elle flamba fort que tout son corps trembla—

Il y eut une sorte de craquement quelque part... puis sa joue glissa sur le carrelage, la peau s'étira... Payne eut la sensation d'être écorchée vive. Ensuite, elle ressentit une torsion anormale dans la nuque, parce que sa tresse épaisse lui tirait la tête dans une direction tandis que, dans sa position incontrôlable, le poids de son corps la poussait dans l'autre.

Utilisa toute la force qui lui restait, Payne se concentra sur sa colère, et tenta de bouger les bras pour que ses paumes reposent bien à plat sur le sol. Elle inspira de toutes ses forces, puis poussa fort, et voulut relever son torse vers le lit.

Mais en vain. Ses cheveux étaient coincés dans le rail du lit, et bien accrochés— ils la maintenaient en place et lui tordaient la tête en arrière. Une douleur violente lui traversa l'épaule. Elle était prise au piège. Sans espoir d'évasion. Tordue dans cette position inconfortable, elle voyait ses jambes sur le lit, deux membres fins auxquels elle n'avait jamais particulièrement pensé auparavant.

Tandis que le sang lui descendait peu à peu dans la tête, elle regarda ses mollets devenir livides.

Elle serra les poings, et ordonna de toutes ses forces à ses orteils de remuer.

— Bon sang... Bouge...

Elle hésita à fermer les yeux pour mieux se concentrer... mais elle préférerait ne pas rater ce miracle si par hasard il se produisait.

Ce ne fut pas le cas.

Ce ne serait jamais le cas. Et elle venait enfin de le réaliser.

Par manque de sang, ses orteils devenaient grisâtres. En les fixant, Payne sut qu'elle devait admettre le côté définitif de sa paralysie.

En fait, elle avait la position idéale— métaphorique même— pour le réaliser. Coincée. Inutile. Inerte.

Un tel désastre aurait dû provoquer en elle larmes et sanglots. Au contraire, Payne se durcit, et prit une résolution amère.

— Payne !

En entendant la voix de Jane, Payne ferma les yeux. La *shellane* de son jumeau n'était pas le secours dont elle avait besoin à l'heure actuelle. Viszs... Elle avait besoin d'avoir son frère auprès d'elle.

— Je t'en prie, va chercher Viszs, dit Payne d'une voix rauque. Je t'en prie.

La voix de Jane se rapprocha.

— Laisse-moi t'aider à te relever.

— Viszs.

Il y eut un clic, et Payne sut que l'alarme qu'elle n'avait pas été capable d'atteindre venait d'être activée.

— Je t'en prie, gémit-elle. Va chercher Viszs.

— Laisse-moi—

— *Viszs !*

Il y eut un silence. Jusqu'à ce que la porte soit ouverte brusquement.

— Ehlena, aide-moi, entendit-elle Jane demander.

Payne fut consciente que sa bouche bougeait, mais elle devint comme sourde tandis que les deux femelles la soulevaient et l'installaient à nouveau dans le lit. Ses jambes furent alignées, parallèles l'une à l'autre, avant d'être recouvertes du drap blanc.

Ensuite, elle entendit autour d'elle plusieurs bruits de nettoyage— aussi bien sur le lit que sur le sol— et elle se concentra de l'autre côté de la pièce, regardant le mur blanc. Comme elle n'avait cessé de le faire depuis ce qui lui semblait une éternité... depuis qu'elle était entrée dans cette chambre.

— Payne ? (Quand elle ne répondit pas, Jane insista :) Payne ? Regarde-moi.

Elle tourna les yeux, et ne ressentit rien en voyant le visage inquiet de la *shellane* de son jumeau.

— Je veux mon frère.

— Bien sûr, je fais le chercher. En ce moment, il a une réunion avec Kohler, mais je vais lui demander de passer te voir avant de sortir cette nuit. (Un long silence.) Dis-moi... pourquoi veux-tu tellement le voir ?

Mais le calme même de sa voix indiquait qu'elle avait parfaitement compris. La guérisseuse ne manquait aucunement d'intelligence.

— Payne ?

Payne ferma les yeux, puis elle s'entendit dire :

— Il m'a fait une promesse quand tout a commencé. J'ai besoin qu'il la tienne à présent.

Même si Jane était un fantôme, elle sentit son cœur s'arrêter de battre dans sa poitrine. Alors qu'elle tirait sur le drap de Payne pour refaire le lit, plus rien ne remuait dans sa cage thoracique.

— Quelle promesse ? Demanda-t-elle à sa patiente.

— C'est entre lui et moi.

*Bon sang, pas question !* Pensa Jane. Du moins, pas si ce qu'elle pensait était exact.

— Payne, il y a certainement autre chose à faire.

Mais quoi ? Elle n'en avait aucune idée. D'après les dernières radios, les os étaient bien réalignés et Manny avait réussi une parfaite opération. Le seul point en suspens... c'était l'état de la moelle épinière. Jane avait gardé l'espoir d'une régénération cellulaire, parce que les possibilités d'un corps vampire étaient pour elle une révélation permanente. Par rapport à ce qu'elle connaissait de la guérison humaine, ça ressemblait parfois à de la magie.

Mais pas cette fois. Hélas.

Aussi, il n'y avait pas besoin d'être Einstein pour comprendre la solution que Payne envisageait.

— Sois honnête avec moi, *shellane* de mon jumeau. (Les yeux de cristal se verrouillèrent sur les siens.) Sois honnête aussi avec toi.

En tant que médecin, Jane détestait devoir faire un choix circonstanciel. Le plus souvent, les décisions à prendre étaient limpides. Par exemple, quelqu'un se pointait aux urgences avec une main dans la glace et un tourniquet qui empêchait son moignon de saigner. Une seule option : Opérer, et faire en sorte que le membre redevienne le plus opérationnel possible. Si une femme enceinte arrivait avec un problème de cordon ? On lui faisait une césarienne. Si un sportif avait une fracture multiple ? On l'ouvrait pour le réparer.

Mais tous les cas n'étaient pas aussi « simples ». Régulièrement, entre le blanc et le noir, il y avait un brouillard gris avec des « *p't-être ben qu'oui, p't-être ben qu'non* ». Et Jane devait trouver la bonne réponse dans ce merdier boueux—

Bon sang, qui espérait-elle convaincre ?

Cliniquement c'était un calcul simple, avec un seul résultat possible... Qu'elle ne voulait pas accepter.

— Payne, je vais aller chercher Mary—

— Non. Je ne voulais pas parler à cette femelle thérapeute il y a deux jours, et je ne tiens pas plus à le faire à présent. Pour moi, tout est terminé. Ça me navre réellement de devoir faire appel à mon jumeau, mais je t'en prie, va le chercher,

et envoie-le moi. Il m'est impossible de demander à une guérisseuse ce que je peux exiger d'un guerrier de mon sang.

Jane regarda ses mains. Qui n'avaient jamais été utilisées pour tuer. À ses yeux, le geste auquel elle pensait était contre l'éthique médicale— contre sa vision professionnelle— contre toutes les valeurs qui comptaient pour elle.

Et pourtant, lorsqu'elle pensa à son *hellren* et à la journée de passion qu'ils avaient partagée, quand elle évoqua la façon dont elle s'était réveillée auprès de lui, Jane sut que jamais elle ne pourrait le faire venir au chevet de sa sœur pour... accomplir ce que Payne désirait obtenir de lui. Viszs venait de s'écarter un peu du précipice dans lequel il risquait de basculer, et Jane ferait n'importe quoi pour l'aider, et le garder loin de ce dangereux rebord.

— Je ne peux pas aller le chercher, dit-elle en secouant la tête. Je suis désolée. Je ne veux pas qu'il soit contraint à ça.

Payne poussa un long gémissement de désespoir, comme si son cœur avait des ailes, et prenait son envol.

— Guérisseuse, c'est mon choix. C'est ma vie. Pas la tienne. Je comprends ton souhait d'être celle-qui-sauve. Aussi, si tu préfères, ce pourrait être un accident. Donne-moi une arme, et je me chargerai moi-même de cette tâche. Mais ne me laisse pas dans cet état. Je ne le supporte pas.

D'un certain côté, Jane avait toujours su que cette discussion arriverait. Les radios lui avaient fait espérer que tout s'arrangerait... sauf si la moelle épinière avait été irrémédiablement endommagée.

Elle regarda les jambes inertes qui s'apparaissaient sous les draps, et pensa au serment d'Hippocrate qu'elle avait pris tant d'années auparavant. « *Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté* » avait été l'un de ses engagements. Avec « *Je ferai tout pour soulager les souffrances* ».

Or, si Payne restait ainsi, elle en souffrirait constamment. Déjà, dès le premier moment, la patiente n'avait pas voulu de l'opération ni de toute la procédure. Jane avait insisté pour la tenter, et ce pour de nombreuses raisons. Et Viszs aussi avait poussé sa sœur à accepter.

— Je trouverai un moyen, promet Payne. D'une manière ou d'une autre, je trouverai un moyen.

Jane la croyait.

Et tout serait plus simple si elle aidait sa patiente. Payne était bien trop faible pour utiliser une arme de façon efficace.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir le faire, dit Jane. (Les mots sortirent de sa bouche avec difficulté.) Tu es sa sœur. Je ne sais pas s'il me pardonnera.

— Il n'a pas besoin de savoir.

Seigneur, quel dilemme ! Si elle-même était coincée dans le lit, Jane ressentirait exactement la même rage que Payne, et elle aimerait qu'on l'aide à accomplir son dernier vœu. Mais comment pourrait-elle endurer le fardeau de ne jamais dire à Viszs la vérité ?

Sauf que... Il y avait une pire éventualité. Jane ne voulait pas voir son *hellren* prisonnier de son côté obscur... Or, pour V, tuer sa sœur serait le plus direct moyen de filer en TGV dans cette zone dangereuse.

La main de Payne se posa sur la sienne.

— Aide-moi, *shellane* de mon jumeau. Aide-moi...

Une fois terminée la réunion de la Confrérie, Viszs quitta le premier le bureau de Kohler, descendit le grand escalier, prit la porte dérobée, et se rendit jusqu'au centre d'entraînement. Il se sentait presque redevenu lui-même. Et c'était une bonne chose. Faire l'amour avec Jane avait été essentiel pour eux deux. Et pas seulement au niveau physique. V avait plutôt la sensation d'avoir rebooté son unité centrale.

Seigneur, c'était vraiment chouette d'être à nouveau proche de sa femelle. Bien sûr, il lui restait d'autres problèmes en suspens... Et plus il s'approchait de la clinique, plus il sentait le poids du stress peser sur lui, aussi lourd qu'une voiture. Cette dernière semaine, il était passé voir sa sœur tous les soirs, avant de sortir en patrouille, et tous les matins à l'aube, en rentrant au manoir. Les premiers jours, il avait gardé l'espoir de la voir guérir... Mais plus maintenant.

N'importe. Il voulait lui changer les idées. Payne devait quitter cette clinique. Et c'est bien ce qu'il désirait accomplir ce soir. Vu qu'il était en congé, il emmènerait sa sœur visiter le manoir, lui montrerait autre chose que cette cage blanche et stérile où elle était enfermée.

Physiquement, sa jumelle n'allait pas mieux.

Mentalement, il allait tenter de lui remonter le moral. Il le fallait.

En ce moment, il ne supporterait pas de la perdre. Bien sûr, il ne la connaissait que depuis une semaine, mais Payne et lui avaient tous les deux besoin de resserrer leurs liens— les deux seuls rejetons de cette salope de déesse qu'ils avaient pour mère. Ensemble, peut-être pourraient-ils se débarrasser des séquelles qu'un tel héritage leur avait laissées. Après tout, il n'existait aucune organisation de groupe pour traiter ce genre de cas...

*Salut, je suis Viszs. Je suis son fils depuis trois siècles.*

*Salut Viszs.*

*Je suis vraiment en rogne contre elle, et je fais de mon mieux pour ne pas retourner de l'Autre Côté et l'assassiner.*

*Oui, Viszs, nous comprenons.*

*En plus, j'aimerais aussi déterrer mon père pour le tuer moi-même. Dommage que ce soit impossible. Donc, la seule chose qui me reste à faire, et de garder ma sœur en vie, bien qu'elle soit paralysée. Il faut que je lutte contre mon envie d'utiliser la douleur comme anesthésie. Je dois rester fort pour Payne.*

*Tu es un vrai connard, Viszs, mais nous comprenons, pauvre naze.*

Viszs sortit du tunnel, entra dans le bureau et poussa la porte vitrée. Ensuite, il remonta le couloir vers la clinique. Lorsqu'il passa devant le gymnase, il entendit quelqu'un courir comme si ses Nike avaient pris feu. Sinon, c'était le grand désert dans le coin. Jane devait être encore au lit, à se remettre de leurs derniers ébats.

À l'idée d'avoir comblé sa femelle, l'instinct de mâle dédié de V fut satisfait. Intensément.

Il arriva jusqu'aux chambres de convalescence, entra sans frapper, et—

S'arrêta net. La première chose qu'il vit fut la seringue. Que sa *shellane* tendait à sa jumelle.

D'après Viszs, il n'y avait aucune explication thérapeutique à un tel geste.

— Qu'est-ce que tu fous ? Haleta-t-il, avec une terreur soudaine.

La tête de Jane virevolta vers lui, mais Payne ne leva pas les yeux. Elle resta fixée sur l'aiguille de la seringue comme s'il s'agissait de la clé de sa cellule.

Viszs était certain que cette saloperie pouvait effectivement lui faire quitter son lit... Et l'envoyer dans un cercueil.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu fous ?

La question était inutile. Il le savait déjà.

— Je le veux, dit Payne d'une voix sombre.

Viszs croisa le regard de sa *shellane*, qui ne se détourna pas.

— Je suis désolée, V.

Viszs vit un voile blanc lui passer devant les yeux, mais il n'en fut pas ralenti pour autant. Il plongea en avant et arriva près du lit. Sa vision s'éclaircit tandis que sa main gantée saisissait le poignet de sa *shellane*.

Sa prise létale était la seule chose qui tenait la mort loin de sa jumelle. Et ce fut à Payne qu'il s'adressa, et non à sa compagne.

— *Je te l'interdis !*

Payne l'affronta bille en tête, tandis que l'agression flambait dans ses yeux.

— Et moi, je t'interdis de t'en mêler.

Viszs se crispa. Il avait croisé le regard de ses pires ennemis, de ses esclaves rejetés et de ses partenaires oubliés, aussi bien mâles que femelles, mais jamais il n'avait vu autant de haine dans des yeux posés sur lui.

Jamais.

— Je n'ai pas à t'obéir ! Hurla-t-elle. Tu n'es pas mon maître. Tu n'es pas mon Dieu. Tu n'es que mon frère. Et je ne veux pas rester enchaînée dans ce corps. Notre mère m'a tenue enfermée trop longtemps.

Viszs reconnut la violence de cette colère— celle qu'il éprouvait si souvent. Pour la première fois de sa vie, il ne sut pas quoi faire. Pourquoi entrer dans un conflit avec un adversaire de même force ?

Sauf que... S'il reculait, rien n'empêcherait plus les funérailles.

Il aurait voulu arpenter la pièce pour se calmer un tantinet, mais il refusa de détourner les yeux, même une seule seconde.

— Donne-moi deux heures, dit-il. Je ne veux pas t'arrêter, tout ce que je te demande, c'est de me laisser 120 minutes.

Le regard de Payne s'étrécit.

— Pourquoi ?

Parce que Viszs avait l'intention de faire quelque chose qui lui aurait paru inconcevable avant d'assister à une telle scène. Mais en temps de guerre— et selon lui, c'était le cas— il n'avait pas le luxe de choisir ses armes. Il utilisait celles qui étaient efficaces, même s'il les détestait.

— Je vais te dire pourquoi, dit-il, arrachant la seringue de la main de Jane. Tu vas me donner deux heures pour que cette histoire ne revienne pas me hanter le reste de ma putain de vie. Est-ce que ça te semble une raison suffisante ?

Payne baissa les yeux, et un long silence s'ensuivit. Ensuite, elle annonça :

— C'est entendu, mais je ne changerai pas d'avis. Et je refuse de rester plus longtemps dans ce lit. Aussi, réfléchis bien à tes attentes avant de t'en aller. Et je dois te prévenir aussi, si tu comptes marchander avec notre chère mère : Je refuse d'échanger une prison pour une autre ! Je ne retournerai jamais au Sanctuaire.

Viszs mit la seringue dans sa poche, et sortit le couteau de chasse qu'il avait en permanence sur lui, attaché à la ceinture de son pantalon de cuir.

— Donne-moi ta main.



Quand elle obtempéra, il lui coupa la paume de sa lame, puis fit la même chose sur sa propre main. Ensuite, il serra les deux blessures l'une contre l'autre.

— Jure-le. Sur ce sang que nous partageons, je veux ton serment d'attendre mon retour.

La bouche de Payne trembla, et sous d'autres circonstances, elle aurait pu sourire.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Nan, répondit-il d'une voix dure. Pas le moins du monde, mon cœur.

Elle hésita un moment, puis serra sa main ensanglantée sur celle de son frère, tandis qu'un voile de larmes lui montait aux yeux.

— Je le jure. Mais quand tu reviendras, jure-moi que tu m'accorderas ce que je te demande.

Viszs poussa un très long soupir, puis il admit :

— Très bien. Je le jure.

Lorsqu'il lâcha la main de sa sœur, il se détourna et quitta la chambre. Une fois dans le couloir, il ne perdit pas de temps, et fonça vers le tunnel.

— Viszs.

En entendant la voix de Jane, il se retourna, prêt à la maudire. Il se contenta avec peine, puis secoua la tête et se contenta de dire :

— Je ne veux pas te voir. Je ne veux pas te parler. Actuellement, je suis au bord de l'explosion et rien de bon ne sortirait d'une confrontation. Crois-moi.

Jane croisa les bras sur sa poitrine.

— C'est ma patiente, V.

— *Et c'est mon sang !* (De rage, il agita les mains, pour la repousser.) Je n'ai pas de temps à perdre. Fiche-moi la paix.

Sur ce, il partit en courant, sans se retourner. La laissant seule en arrière.

## Chapitre 19

Quand Manny rentra chez lui, il referma la porte, et la verrouilla... Puis il resta planté un moment. Comme un meuble. Avec sa sacoche à la main.

C'était vraiment curieux... quand on perdait la tête, les options devenaient plus rares, pensa-t-il. Sa volonté n'avait pas changé, il voulait toujours contrôler son environnement, aussi bien que sa vie. Et aussi... ce qu'il allait faire des années qui lui restaient à vivre. Mais comment s'agripper aux rênes de sa bête qui s'emballait ?

Merde, voilà sans doute ce que ressentaient les patients atteints de la maladie d'Alzheimer : Ils gardaient la même personnalité, le même intellect ... mais se retrouvaient dans un monde qui n'avait plus aucun sens, parce qu'ils ne pouvaient plus utiliser leurs souvenirs et raisonner par extrapolation.

Tout était lié à ce foutu week-end— ou du moins, tout avait commencé là. Mais qu'est-ce qui s'était passé au juste ? Manny avait perdu la mémoire au moins d'une nuit, à ce qu'il pouvait en juger. Il se souvenait de la course aux Queens, de la chute de Glory, d'être ensuite allé chez le vétérinaire. Mais en rentrant à Caldwell, il avait d'abord—

Il sentit les prémices d'une nouvelle épouvantable migraine, aussi il jura, et abandonna.

Il avança jusqu'à la cuisine, jeta sa sacoche, et se figea en regardant la machine à café. Qu'il avait laissée en marche en quittant l'appartement pour l'hôpital. Génial. En fait, son jus du matin avait été un café du soir, et c'était un vrai miracle qu'il n'ait pas foutu le feu à tout ce putain d'immeuble.

Il s'assit sur l'un de ses hauts tabourets, s'appuya au comptoir de granit, et regarda à travers la porte vitrée en face de lui. Derrière la terrasse, la ville étincelait comme une dame chargée de bijoux pour aller au théâtre. Devant toutes ces lumières des gratte-ciel qui clignotaient, Manny se sentait réellement seul.

Il était cerné par le silence. Et le vide.

L'appartement était aussi étouffant qu'un cercueil.

Seigneur, s'il ne pouvait plus opérer, que lui restait-il... ?

Soudain, comme venue de nulle part, une ombre apparut sur la terrasse. Sauf que... ce n'était pas une ombre : Elle n'était pas transparente. Mais la toile lumineuse des ponts et des gratte-ciel avait en son milieu comme un trou noir et très dense. Un « trou » de la forme d'un homme immense.

Manny se releva, les yeux si fixés sur la silhouette noire. Quelque part, dans les tréfonds de son crâne, son cerveau bouillonnait. Parce qu'il savait voir la cause de tous ses tourments... La « tumeur » qui le rongait se trouvait là, devant lui, debout sur sa terrasse... Et elle avançait.

Presque sans l'avoir voulu, Manny traversa la pièce et ouvrit ses portes vitrées. Aussitôt, le vent le gifla en plein visage, et ses cheveux ébouriffés se rabattirent sur son front.

Il faisait froid. Oh, si froid... Mais le choc qui le saisit n'était pas dû au climat gelé de cette nuit d'avril. Il vit une tornade tourbillonner autour de la silhouette, si rigide et dangereuse, dressée à quelques mètres à peine de lui. Manny eut la très nette sensation que le courant d'air glacé émanait de ce salopard en cuir noir qui le haïssait.

Pourtant, Manny n'avait pas peur. La réponse à tous les problèmes qu'il se posait était liée à cet homme énorme qui venait d'apparaître de nulle part, sur sa terrasse, au vingtième étage de son immeuble.

*Une femme... avec une longue tresse de cheveux noirs... qui était sa—*

La douleur habituelle le frappa en plein, depuis le creux de la nuque jusqu'au milieu du front, tandis que le dôme de son crâne explosait... et que son lobe frontal se désintégraît.

Manny vacilla, se rattrapa au battant coulissant, et soudain, il perdit patience.

— Bordel de merde ! Ne reste pas planté là. Parle-moi ou tue-moi. Mais fais quelque chose.

Une nouvelle rafale le frappa au visage. Puis une voix profonde retentit dans la nuit :

— Je n'aurais pas dû venir.

— Mais si, bien sûr, gémit Manny, plié de douleur. Parce que je perds la tête, et que tu sais pourquoi. Bordel, mais qu'est-ce que tu m'as fait ?

*Ce rêve... cette femme qu'il voulait, et ne pouvait avoir—*

Manny sentit ses genoux lâcher, mais il insista cependant :

— Emmène-moi vers elle... et arrête de déconner. Je sais qu'elle existe. Je la vois toutes les nuits dans mes rêves.

— Ça ne me plaît pas.

— Ouais ? Ben, je ne suis pas enthousiasmé non plus.

Le « connard » qu'il pensait ne fut pas prononcé. Mais si cet énorme enfoiré décidait de céder à l'agressivité qui bouillonnait en lui, Manny avait la ferme intention de rendre coup pour coup, et de provoquer autant de dommages que

possible. Bien sûr, il n'avait aucune chance de gagner, mais il s'en contrefoutait. Qu'il soit dingue ou pas, il n'avait pas l'intention de mourir sans se battre.

— Allez, viens, cracha Manny. Vas-y, attaque.

L'autre eut un rire bref.

— Tu me rappelles un copain.

— Tu veux dire que tu as foutu en l'air une autre vie que la mienne ? Génial. On va pouvoir créer un fan-club.

— Et merde...

Le mec leva la main, et soudain... les souvenirs explosèrent dans le cerveau de Manny. Une vague d'énergie traversa tout son corps tandis que le week-end dont il avait perdu la mémoire lui revenait en force.

Manny fit quelques pas sur la terrasse et trébucha, les deux mains accrochées à la tête.

*Jane. La clinique dans le bâtiment sécurisé. L'opération...*

*Les vampires.*

Une poigne de fer retint Manny de justesse avant qu'il ne bascule par-dessus la rambarde qui faisait le tour de la terrasse. Et le frère de sa patiente annonça :

— Il faut que tu viennes avec moi voir ma sœur. Sinon elle va mourir.

Manny haleta, essayant de retenir sa nausée. La patiente... *Sa patiente*—

— Est-elle toujours paralysée ? Demanda-t-il dans un gémissement.

— Oui.

— Je viens, dit Manny. Tout de suite.

Si la moelle épinière avait été atteinte, c'était irrémédiable, et il ne pourrait rien faire pour elle au niveau clinique. Malgré ça, Manny avait besoin de la revoir.

— Où est ta voiture ? Demanda le Bouc-du-Diable.

— Au garage, en bas.

D'un geste vif, Manny dégagea son bras, et fila récupérer sa sacoche et les clés qu'il avait laissées sur le comptoir de la cuisine. Il glissa et faillit tomber, tandis que son cerveau vibrait d'une façon qui le terrorisa. S'il y avait d'autres interventions dans sa carte mère, il ne s'en remettrait pas cette fois. Mais il préférait garder cette discussion pour plus tard.

*Il devait d'abord retrouver sa femelle.*

En arrivant à la porte d'entrée, il sentit le vampire sur ses talons. D'un seul coup, Manny changea sa sacoche de main. Puis il pivota, et envoya son poing en avant. Avec un arc parfait, le coup atterrit en plein sur la mâchoire du mec.

*Crac.*

Un impact solide— et la tête du salopard partit en arrière.

Le vampire releva les yeux, et grogna en montrant les dents. Mais Manny s'en foutait.

— Ça, c'est pour m'avoir foutu le cerveau à l'envers.

L'autre le regarda un moment, puis il se contenta d'essuyer le sang de ses lèvres.

— Joli crochet.

— Si tu en veux un autre, n'hésite pas, dit Manny qui lui tourna le dos et sortit de son appartement.

— Je préfère te prévenir : J'aurais pu t'arrêter si je l'avais voulu.

C'était probablement la vérité.

— Ouais, mais tu ne l'as pas fait, dit Manny en avançant vers l'ascenseur. (Il appuya sur le bouton, et jeta aux vampires un regard furieux.) Alors ? Tu es cinglé ou maso ? Au choix.

Le vampire s'approcha d'un air menaçant.

— Fais attention humain— tu ne vis que parce que tu peux encore me servir.

— C'est ta sœur ?

— Oui, et ne l'oublie jamais.

Manny eut un sourire qui montra toutes ses dents.

— Alors, je vais te dire quelque chose.

— Quoi ?

Manny se redressa de toute sa taille pour croiser l'autre enfoiré droit dans les yeux.

— Si tu as envie déjà de me tuer, ça deviendra nettement pire pour toi dès que je la reverrai.

En fait, il bandait déjà en pensant à cette femme.

Avec un « *ding* » discret, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, Manny entra dans la cabine, puis il se retourna, et toisa son adversaire. Les yeux du vampire étaient comme des dagues qui cherchaient une cible, mais Manny haussa les épaules devant cette manifestation d'agression.

— C'était juste pour te prévenir de mes sentiments. Tu fais quoi maintenant ? Tu rentres là-dedans ou tu joues les fantômes jusqu'à la rue ? Je peux te ramasser en bas.

— Tu me prends vraiment pour un con, grogna le vampire.

— Pas du tout.

Il y eut un silence.

Après un moment, le vampire marmonna un juron entre ses dents serrées, puis il se glissa dans la cabine au moment où les portes se refermaient. Ils restèrent tous les deux figés, côte à côte, à regarder défiler les numéros des étages sur l'écran lumineux.

5... 4... 3... 2...

C'était un peu comme un compte à rebours avant une explosion.

— Fais attention, humain. Je ne suis pas quelqu'un que tu as intérêt à provoquer.

— Je n'ai plus rien à perdre. (*Sauf la sœur de ce grand salopard.*) Aussi, on verra bien jusqu'où ça nous mènera.

— Ouais. T'as raison.

Raidie comme un bloc de glace et de chagrin, Payne fixait l'horloge à côté de la porte de sa chambre. La face ronde en était toute blanche, comme le mur derrière elle, et n'indiquait rien d'autre que douze chiffres noirs séparés par des lignes noires. Les deux aiguilles— une noire, une rouge— tournicotaient lentement, comme si un travail aussi ennuyeux ne méritait rien d'autre. Et Payne ressentait la même chose.

Elle pensait que Viszs avait été voir leur mère. Vers qui d'autres pouvait-il se tourner ?

C'était une perte de temps, assurément, et il reviendrait sans rien de nouveau. C'était de la pure arrogance de penser que *Cœur-de-Pierre* puisse être le moins du monde affectée par les périls que ses deux enfants encourraient.

La Mère de la Race. Quel ridicule—

Payne fronça les sourcils. Le son qu'elle entendit commença comme un rythme lointain, qui se rapprochait de plus en plus fort. Des pas. Des pas lourds avançaient sur un plancher solide... quelqu'un qui marchait vite. Et il s'agissait de deux guerriers même. Peut-être n'était-ce que son jumeau qui revenait pour vérifier—

Quand le panneau s'ouvrit brusquement, elle vit effectivement Viszs, debout, si grand et sévère dans l'entrebâillement de la porte.

— Je t'ai apporté quelque chose.

Il ne fit pas réellement un pas de côté... Non. Il fut violemment éjecté—

— *Très chère Vierge Scribe...* Haleta Payne, tandis que les larmes dégoulaient sur ses joues.

Quand son guérisseur fit irruption dans la chambre, il était exactement comme elle s'en souvenait... Avec des épaules larges, les membres longs, un ventre plat, une mâchoire arrogante. Ses cheveux noirs étaient tout hérissés, comme s'il s'était passé plusieurs fois les doigts dedans. Et il respirait fort, la bouche légèrement ouverte.

— Je savais que tu existais ! S'écria-t-il. Bon sang, je le savais.

À le voir, à l'entendre, Payne sentit un élan la traverser, une énergie qui l'illuminait de l'intérieur et libérait toutes ses émotions.

— Guérisseur, dit-elle d'une voix rauque. Mon guérisseur...

— Bordel, entendit-elle son frère dire.

L'humain se retourna vers Viszs.

— Fiche nous la paix, gronda-t-il. On a besoin d'intimité. Dégage.

— Ferme ta gueule—

— Je suis son médecin. Tu m'as amené ici pour un diagnostic—

— Ne sois pas ridicule.

Il y eut un silence.

— Alors pourquoi suis-je ici, bordel ?

— Tu es ici pour... Merde ! Rien qu'y penser, ça me fait te haïr encore plus.

Après ce cri, il y eut un long silence, et Payne se mit à pleurer. Elle était si heureuse de voir son guérisseur, en chair et en os. Son premier sanglot attira vers elle l'attention des deux mâles, et aussitôt, le visage de son guérisseur se transforma, abandonnant toute fureur pour devenir inquiet et compatissant.

— Et referme la porte derrière toi, aboya-t-il derrière son épaule, tout en s'approchant d'elle.

Payne passa les mains sur ses joues pour essuyer ses larmes quand l'humain s'assit sur le bord de son lit. Derrière lui, elle vit que son frère s'apprêtait à ressortir.

*Il sait*, pensa-t-elle. Bien entendu, leur mère n'aurait rien pu faire, mais Viszs lui avait apporté la seule chose susceptible de lui redonner envie de vivre.

— Merci, ô mon frère, dit-elle en le regardant.

Viszs s'arrêta. Il était si tendu que ces poings étaient crispés, puis la tête fière pivota légèrement, tandis que les yeux de diamant la brûlaient.

— Je ferais n'importe quoi pour toi. N'importe quoi.

Sur ce, il sortit... Et la porte se referma. Payne réalisa que « je t'aime » pouvait vraiment être dit sans que les mots ne soient prononcés.

Les actions comptaient bien plus que les paroles.

## Chapitre 20

Dès qu'il se retrouva seul avec sa patiente, Manny ne put s'empêcher de la fixer désespérément. Il examina son visage, sa gorge, ses longues mains adorables. Seigneur, elle portait aussi ce même parfum enivrant qui lui montait aux narines et enflammait ses sens.

— Je savais que tu existais, répétait-il, encore et encore.

Bon sang, ce serait sans doute plus intelligent de sa part de changer de disque... mais cil n'y arrivait pas. Il restait bloqué. Parce que si elle existait, ça voulait dire qu'il n'était pas devenu fou, et son soulagement était inexprimable.

Du moins, ce fut le cas jusqu'à ce qu'il remarque dans les yeux si clairs un voile de larmes qui les faisait briller encore davantage... Il lut aussi en eux une résignation et une tristesse infinie, et comprit qu'elle avait perdu espoir.

Il avait accompli tout ce qu'il pouvait pour elle. Et pourtant, il avait échoué. En beauté.

Bien sûr, avant même d'obtenir cette confirmation, il avait bien envisagé que son état puisse être désespéré. Après tout, son frère— le Bouc-Du-Diable— ne serait revenu dans le monde humain qu'après avoir épuisé toutes les autres solutions.

— Comment vas-tu ? Demanda-t-il.

Elle baissa les yeux, et secoua la tête.

— Hélas... Je suis...

Quand elle ne termina pas sa phrase, Manny tendit la main, prit la sienne, et la serra tendrement.

*Que sa peau était douce !*

— Parle-moi.

— Mes jambes... Elles ne sont pas guéries.

Il jura entre ses dents. Il aurait voulu l'examiner une fois de plus, faire de nouvelles radios, et peut-être d'autres analyses à Saint Francis, un I.R.M. —

Mais malgré l'importance de ces examens, ils pouvaient attendre. Pour l'instant, elle était dans un état émotionnel fragile, et il fallait d'abord l'aider à retrouver le moral.

— Tu ne sens rien du tout ?

Quand elle secoua la tête, une lourde larme s'échappa de ses yeux, et glissa lentement le long de sa joue. Il ne supportait pas la voir pleurer. Mais— *que*



*Dieu lui pardonne !* — il n'avait jamais rien vu d'aussi beau que ses yeux brillants.

— Je suis... destinée à rester éternellement dans cet état, dit-elle en frémissant.

— Dans cet état ? C'est-à-dire... ?

— Ici. Dans ce lit. Coincée. (Ses yeux ne fixaient pas uniquement ceux de Manny, ils s'y accrochaient, éperdument.) Je ne peux pas endurer une telle torture. Je ne veux pas rester une seule nuit de plus à souffrir ainsi.

Elle était si sérieuse que, une brève seconde, Manny éprouva une terreur qui lui coupa l'âme en deux. Peut-être, chez une autre femme— ou une autre femelle, quelle importance ? — une telle phrase n'aurait été que l'expression d'un désespoir sans conséquences. Mais chez celle-ci ? C'était un serment qu'elle avait la ferme intention de tenir.

— Y a-t-il un accès Internet par ici ? Demanda-t-il.

— Internet ?

— Un ordinateur avec une ligne ADSL

— Ah... Je crois qu'il y en a un dans la grande pièce au bout du couloir.

— Je reviens tout de suite. Ne bouge pas.

Il obtint en réponse un demi-sourire.

— Où pourrais-je aller, guérisseur ?

— C'est bien ce que je compte te montrer.

En se redressant, Manny dut lutter contre l'envie qui le possédait d'embrasser sa patiente. Aussi, il se dépêcha pour ne pas céder à ses instincts. Il trouva en quelques secondes le Dell en question, et se connecta avec l'aide d'une très jolie infirmière blonde— qui se présenta comme étant Ehlana. Dix minutes plus tard, Manny revint dans la chambre de Payne, et... s'arrêta à la porte.

Elle arrangeait ses cheveux, avec des mains tremblantes, vérifiant la lourde couronne de sa tresse noire enroulée sur sa tête, comme si elle y cherchait des défauts.

— Tu n'as pas besoin de ça, murmura-t-il. Tu es toujours belle. À mes yeux, tu es même parfaite.

Au lieu de répondre, elle rougit, puis s'agita davantage— ce qui était la meilleure réaction qu'elle puisse avoir.

— En vérité, je ne sais que dire.

Bien entendu, l'imagination de Manny s'emballa aussitôt, l'emmenant dans un territoire qu'il n'aurait pas dû explorer.

Il la regarda, et se força à penser à autre chose.

— Payne, je suis ton médecin, tu le sais ?

— Oui, guérisseur.

— Ça veut dire que je serai franc avec toi. Sans rien te cacher. Même ce qui est dur à entendre. Je vais te dire ce que je pense de ton état et te laisser ensuite faire ses propres choix— mais j'ai besoin que tu me fasses confiance. Je n'ai rien d'autre à t'offrir que la vérité. Ni plus, ni moins.

— Donc, il est inutile de parler. Je sais exactement où je me situe.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, dans la pièce.

— Tu es déjà sortie d'ici après être revenue de Saint Francis ?

— Non.

— Alors, ça fait une semaine que tu regardes ces quatre murs blancs... Que tu es dans ce lit à laisser les autres te nourrir, te laver, et s'occuper de tous tes besoins physiques.

— Je n'ai nul besoin qu'on me le rappelle, dit-elle sèchement. Je te remercie mais—

— Comment pourrais-tu savoir où tu en es ?

Il la vit froncer les sourcils avec un air sévère et intense, et terriblement sensuel.

— C'est ridicule. Je suis là, répondit-elle en indiquant le matelas sous elle. J'ai toujours été là

— Exactement. (Et quand elle lui jeta un regard féroce, il s'approcha d'elle.) Je vais te soulever, et t'emporter, si ça ne te dérange pas.

Surprise, elle leva les sourcils.

— Où ?

— Loin de cette saloperie de cage.

— Mais... Je ne peux pas. Je suis—

— Je sais. (Bien entendu, elle s'inquiétait de son cathéter, et pour lui épargner toute gêne, il prit une serviette en sur la table de chevet.) Je ferai attention. Fais-moi confiance.

Il s'assura que tout son équipement était en place, puis enleva le drap de dessus et la souleva. Le poids de son corps contre lui était solide et chaud, et Manny savoura un moment le simple fait de la tenir, tandis qu'elle posait la tête sur son épaule, et que ses longues loongues jambes étaient drapées sur son bras. Elle se sentait un mélange de savon, de quelque chose qui évoquait le bois de santal, et aussi...

Oh oui ! Elle avait le parfum de ses nuits d'orgasme... De tous les rêves qu'il avait faits d'elle.

Bon sang, en les évoquant, il était certain de piquer un fard. Génial.

Payne s'éclaircit la voix avant de dire :

— Est-ce que je pèse trop lourd ? Je suis plutôt grande pour une femelle.

— Tu es parfaite pour une femelle.

— Là d'où je viens, ce n'est pas l'avis général, marmonna-t-elle.

— Dans ce cas, ils n'ont rien compris.

Manny emporta son précieux fardeau dans le couloir, jusqu'à la salle d'examen. Qui était vide, comme il l'avait demandé. L'infirmière— Elina ? Alayna ? —s'était éclipsée avec discrétion.

Manny n'avait aucune idée de l'endroit où son plan allait les mener.

Il garda sa patiente contre lui en s'asseyant devant l'ordinateur, puis se tourna pour qu'ils puissent tous les deux voir l'écran. En fait, elle semblait plus intéressée par son visage— ce qui ne le gênait pas du tout. Sauf que ça troublait sa concentration. Et qu'il en oubliait la raison de leur venue ici, loin de son lit d'hôpital.

— Payne ? Dit-il.

— Oui ?

Seigneur, elle avait une voix incroyablement rauque et sensuelle. Du genre qui découpait un mec comme lui en lanières et lui faisait apprécier chaque entaille, quelque soit la douleur. Il la désirait si fort que se retenir de la toucher était un plaisir doux-amer bien plus intense que toutes les expériences sexuelles qu'il avait connues dans le passé.

Une sorte de « controrgasme » délicieux.

— Tu es censée regarder l'écran, dit-il en lui caressant la joue.

— Je préfère te regarder.

— Oh vraiment... ?

Lorsqu'il réalisa que sa voix était devenue aussi rauque que celle de la femelle, il comprit qu'il était temps de réajuster ses priorités— tant que sa conscience avait encore un rôle à jouer.

Bordel, c'était difficile.

— Grâce à toi, dit-elle, je sens quelque chose dans mon corps. Et même dans mes jambes.

Certes, l'attraction sexuelle était une sensation intense chez n'importe qui. Et Manny savait que ses propres circuits sensoriels étaient aussi illuminés que Manhattan en pleine nuit.

Mais il avait un but bien plus important que jouer au Père Noël avec des guirlandes clignotantes. Quelque chose qui était même plus vital que la sauter...

que ce soit une fois, une semaine, un mois, ou même, si Dieu le leur permettait, un an. Il ne s'agissait pas de son plaisir à lui, mais de sa vie à elle.

— Regarde d'abord l'écran un petit moment, dit-il gentiment, ensuite tu pourras me regarder aussi longtemps que tu le voudras.

— D'accord.

Mais elle ne détourna pas les yeux de lui, aussi il s'éclaircit la voix et posa le doigt sur sa joue pour lui tourner la tête.

— L'écran, *bambina*.

— Tu es italien ?

— Oui. Du côté de ma mère.

— Et du côté de ton père ?

— Aucune idée. (Il haussa les épaules.) Je ne l'ai jamais rencontré.

— Tu ne connais pas ton géniteur ?

— Nan, pas vraiment. (Manny indiqua l'écran du doigt.) Regarde.

Il comprit qu'elle se concentrait enfin sur ce qu'il voulait lui faire voir lorsqu'elle plissa le front, ses sourcils bruns ombrageant ses yeux de diamant.

— C'est un ami à moi— Paul, dit Manny, sans chercher à cacher la fierté dans sa voix. Il a aussi été un de mes patients. Il est doué, franchement doué, et pourtant, il est dans cette chaise roulante depuis des années.

Au début, Payne ne comprit pas exactement ce que représentaient les images qu'elle apercevait. Quelque chose avançait— ça, au moins, était évident. Et ça ressemblait à... Attends. C'était un humain, assis dans une sorte d'appareillage qui roulait sur le sol. Pour se déplacer, l'homme pompait de ses bras puissants, le visage crispé dans une grimace intense, avec une concentration aussi féroce que celle d'un guerrier au cœur de la bataille.

Derrière, il y avait trois autres mâles dans des appareils semblables, et tous avaient les yeux braqués sur le meneur, comme s'ils tentaient de combler la distance entre eux et lui.

— Est-ce une course ? Demanda-t-elle.

— Oui, c'est le marathon de Boston pour les handicapés en chaise roulante. Paul arrive sur la colline, *Heartbreak Hill*, l'endroit le plus difficile.

— Il est devant les autres.

— Attends un peu, il ne fait que commencer. En fait, il n'a pas seulement gagné cette course. Il a mis en pièce le record précédent, d'une façon inimaginable.

Ensemble, ils regardèrent l'humain gagner avec une avance confortable, ses bras agissant comme des pistons, la poitrine aussi gonflée que le soufflet d'une forge. De chaque côté, derrière les barrières, la foule hurlait des acclamations pour le soutenir. Quand ledit Paul arriva au ruban, en fin de parcours, une femme merveilleuse courut vers lui et l'embrassa.

Dans les bras de cette humaine, il y avait un bébé qui ressemblait à son père.

Le guérisseur se pencha en avant, et remua un petit instrument noir sur le bois du bureau, ce qui changea l'image qui apparaissait sur l'écran. La course disparut... Et une photo du vainqueur souriant la remplaça. Il était très beau, dynamique, et en pleine santé. À ses côtés, il y avait la femme rousse et le jeune aux yeux bleus.

L'homme était assis dans une chaise plus lourde que celle qu'il avait utilisée pour la compétition. En fait, celle-ci ressemblait énormément à l'appareil que Jane avait proposé à Payne quelques jours plus tôt. Les jambes de l'humain étaient disproportionnées par rapport au reste de son corps, trop minces, et inertes sur le siège, mais ce n'était pas ce qui frappait en lui. On ne regardait pas non plus la chaise roulante de l'infirme. On ne remarquait que la force de son torse, et l'intelligence de ses yeux bleus.

Payne tendit la main vers l'écran, pour toucher le visage de cet humain.

— Depuis combien de temps... ? Demanda-t-elle d'une voix rauque.

— ... Est-il paralysé ? Ça va faire dix ans. Il faisait du vélo, quand il a été renversé par un chauffeur ivre. J'ai dû opérer sept fois son dos.

— Et il est toujours dans cette... chaise ?

— Oui. Tu as vu sa femme, près de lui ?

— Oui.

— Elle est tombée amoureuse de lui *après* son accident. À l'hôpital.

La tête de Payne virevolta, et elle regarda son guérisseur dans les yeux.

— Et il a... engendré un enfant ?

— Ouais. Il peut conduire sa voiture... Et, bien entendu, aimer sa femme. Il mène une vie parfaitement normale, bien plus intense même que celles de nombreuses personnes qui marchent sur leurs deux jambes. En plus d'être un athlète, Paul est entrepreneur. C'est par-dessus tout un homme de valeur. Je suis fier qu'il me considère comme son ami.

Tout en parlant, le guérisseur agitait toujours la petite boîte noire, et d'autres images apparurent sur l'écran. Certaines représentaient le même homme dans d'autres compétitions, puis lui souriant devant un immeuble en construction ou assis devant un ruban rouge, avec de gros ciseaux en or à la main.

— Paul est le maire de Caldwell, dit le guérisseur, en tournant gentiment le visage de Payne vers lui. Écoute-moi... Je veux que tu te souviennes bien de ça : Tes jambes, bien sûr, font partie de toi, mais elles ne sont pas la totalité de ton être. Je ne sais pas ce que te réservera l'avenir, mais je peux t'affirmer que tu n'es pas diminuée par ton handicap. Il faut que tu le croies. Même si tu te retrouves dans une chaise roulante, tu seras toujours aussi *grande* qu'avant. La taille n'est pas seulement un chiffre qu'on mesure à la verticale. C'est la force de ton caractère qui influence vraiment le genre de vie que tu mènes.

Il était sérieux, et croyait irrévocablement à ses paroles. Pour être tout à fait franche envers elle-même, Payne sut, en ce moment précis, qu'elle aimait profondément son guérisseur.

— Pourrais-tu encore bouger cette... chose ? Chuchota-t-elle. Pour que j'en voie davantage.

— Tiens, c'est toi qui vas bouger la souris. (Il lui prit la main, et la posa sur le petit curseur ovoïde et chaud.) Tu vas à droite ou à gauche, en haut, et en bas. Tu vois ? C'est ça qui fait bouger la flèche sur l'écran. Ensuite, tu cliques ici, si tu vois quelque chose qui t'intéresse.

Après plusieurs essais, elle comprit le fonctionnement... Et, de façon absurde, cette possibilité d'obtenir différentes images sur l'écran, de choisir où elle voulait aller, et ce qu'elle voulait regarder, lui procura un incroyable sentiment d'énergie.

— Je peux le faire, dit-elle, avant de se sentir toute gênée. (Car, en vérité, c'était très simple. Il n'y avait pas de quoi plastronner sur une telle victoire.)

— C'est bien ce que je voulais te démontrer, dit le guérisseur à son oreille. Tu peux faire *n'importe quoi*.

Elle frissonna en l'entendant. Mais peut-être était-ce dû à sa proximité plus qu'à ses simples mots.

À nouveau, elle se concentra sur l'ordinateur, savourant les images de cet homme— surtout celles de la course. Il avait une expression intense durant son effort, qui démontrait la puissance de sa volonté— et c'était quelque chose que Payne avait senti autrefois brûler en elle. Elle aimait aussi la vue de l'homme entouré de sa famille. C'étaient des humains, certes, mais qui partageaient des liens très forts. Il y avait un tel amour entre eux qu'il apparaissait à l'écran.

— Alors, qu'en penses-tu ? Murmura son guérisseur.

— Je pense que tu es venu au bon moment. De ça, je suis certaine.

Elle remua un peu dans les bras solides qui la tenaient, et leva les yeux vers lui. Assise sur ses genoux, elle souhaita davantage savourer son corps sous elle.

Elle aurait voulu tout connaître de lui. Mais à partir de la taille, elle ne ressentait qu'une chaleur diffuse— c'était infiniment plus agréable que la froide paralysie qui restait en elle depuis l'opération. Pourtant, elle savait qu'elle aurait pu éprouver plus...

— Guérisseur... Murmura-t-elle, tandis que ses yeux se posaient sur la bouche ferme.

Quand il baissa un peu les paupières, il sembla aussi cesser de respirer.

— Ouais ?

Puis-je... (Elle se lécha les lèvres.) Puis-je t'embrasser ?

Il grimaça, comme sous le coup d'une douleur soudaine, mais sa fragrance monta soudain dans la pièce, lourde et embaumée, aussi Payne sut-elle immédiatement que qu'elle avait demandé lui agréait.

— Bon sang, grogna-t-il.

— Je sais que ton corps est prêt, dit-elle, en posant la main sur les doux cheveux bruns de sa nuque.

— Et c'est bien le problème !

Le visage de Payne dut exprimer sa perplexité, parce que le mâle jeta un coup d'œil brûlant sur sa poitrine avant d'ajouter :

— Je veux bien plus de toi qu'un simple baiser, *bambina*.

À ces mots, elle ressentit un élan de chaleur qui se diffusa dans tout son corps— quelque chose de subtil, qu'il était difficile de définir. Mais incontestablement une sensation nouvelle anima son torse et ses quatre membres. Une sorte de vibration... Elle était si concentrée sur l'énergie sensuelle qui brûlait entre eux qu'elle ne se souciait pas réellement de mettre des mots sur cette étrangeté.

Elle leva son autre bras et le passa autour de son cou, puis elle dit :

— Que voudrais-tu d'autre de moi ?

Il poussa un gémissement étranglé qui émergea du plus profond de sa gorge— un son qui donna à Payne un extraordinaire sentiment de pouvoir, aussi puissant que si elle tenait une arme à la main. Elle frémit de bonheur en se sentant à nouveau vivante. C'était comme une drogue enivrante

— Dis-moi guérisseur ? Demanda-t-elle. Que voudrais-tu d'autre de moi ?

Les yeux acajou du mâle étaient en feu quand ils se rivèrent dans les siens.

— Tout. Je veux savourer chaque centimètre carré de ta peau, de l'intérieur et de l'extérieur. Malheureusement, je ne suis pas certain que tu sois en état de supporter tout ce que je voudrais te faire.

— C'est moi qui en déciderai, rétorqua-t-elle, tandis qu'une urgence étrange et insistante prenait racine dans ses tripes. Je déciderai de ce que je peux— ou ne peux pas — supporter. D'accord ?

Le demi-sourire que l'humain lui lança était plutôt démoniaque. Mais dans le bon sens.

— Oui, m'dame.

Il y eut soudain dans la pièce un son rauque et vibrant... et Payne fut surprise de réaliser que c'était d'elle qu'il émanait. C'était bien la première fois de sa vie qu'elle... ronronnait ?

— Guérisseur, vais-je devoir réitérer ma demande ?

Il y eut un silence, puis le mâle secoua lentement la tête

— Non. Bien sûr que non. Je vais t'embrasser. Je vais te donner exactement ce que tu veux.



## Chapitre 21

Quand Viszs arriva à la porte de la salle d'examen et... qu'il vit sa sœur assise sur le toubib, il envisagea sérieusement de castrer le mec.

Ce qui en disait long sur sa rage, vu ses antécédents. Après tout, il savait d'expérience ce qu'on éprouvait à se faire arracher les couilles.

Maintenant, sa sœur était quand même à califourchon sur la queue de cet enfoiré. Qui avait les deux bras autour d'elle, leurs deux têtes se touchant presque. Sauf que... ils ne se regardaient pas. Et ce fut la seule chose qui sauva le toubib du massacre. L'humain et Payne fixaient l'écran de l'ordinateur... où un homme en chaise roulante participait à une compétition pour handicapés.

— ... La taille n'est pas seulement un chiffre qu'on mesure à la verticale. C'est la force de ton caractère qui influence vraiment le genre de vie que tu mènes, dit le toubib.

— Pourrais-tu encore bouger cette... chose ?

Pour une raison étrange, Viszs sentit son cœur tambouriner violemment tandis que l'humain montrait à sa sœur comment fonctionnait la souris. Puis il entendit quelque chose qui lui donna enfin un véritable espoir :

— Je peux le faire, dit sa jumelle d'une voix animée.

— C'est bien ce que je voulais te démontrer, répondit Manello à mi-voix. Tu peux faire *n'importe quoi*.

Bon sang. Viszs avait parié gros, mais... les as étaient sortis. Incontestablement. Quand il avait pris le risque de ramener cet humain dans la vie de Payne, il avait espéré détourner sa sœur de ses impulsions suicidaires. Sans rien attendre d'autre de cet humain qu'une adoration béate et un amusement passager.

Et voilà que cet enfoiré donnait à Payne... quelque chose de bien plus important qu'un simple baiser.

Viszs aurait voulu être celui qui la sauvait. D'un certain côté, c'était peut-être le cas, puisqu'il lui avait rendu Manello. Mais pourquoi ne l'avait-il pas fait plus tôt ? Pourquoi Jane n'y avait-elle pas pensé ? Payne aurait dû sortir de cette foutu clinique ! Viszs regrettait de ne pas avoir emmené sa sœur au manoir— mangé avec elle— parlé avec elle.

Pour montrer à Payne qu'elle avait encore un futur. Différent certes, mais néanmoins possible.

Bon sang ! Viszs se frotta le visage, tandis que la colère le ravageait une fois de plus. Jane... Comment avait-elle pu ne pas réaliser qu'un patient avait besoin d'autre chose que d'analgésiques et de soins de toilette ? N'importe qui deviendrait fou coincé dans un lit d'hôpital, entre quatre murs blancs.

Sa jumelle avait retrouvé l'espoir... et un avenir ! Bordel de merde.

À nouveau, il jeta un coup d'œil à sa sœur et à l'humain. Qui avaient toujours les yeux rivés à l'écran. Ouais, il faudrait utiliser un pied-de-biche pour séparer leurs deux têtes.

Du coup, Viszs eut une nouvelle bouffée de rage meurtrière envers ce salopard de toubib.

Il plongea sa main gantée dans sa poche pour récupérer une roulée, crevant d'envie de s'éclaircir la voix. Bruyamment. Soit ça, soit il sortait sa dague pour massacrer la tronche de cet humain. Sauf que... le toubib était un outil dont sa sœur aurait sans doute encore besoin. Il ne serait pas malin de l'abîmer trop tôt.

Aussi, Viszs se força à reculer, et repassa dans le couloir—

— Comment ça se passe ? Demanda une voix.

V pivota sur ses talons, et laissa tomber sa putain de cigarette.

Que Butch lui ramassa.

— Tu as besoin d'un briquet ?

— Nan. J'ai besoin d'une dague.

Il récupéra sa roulée, sortit son nouveau Bic— qui, pour une fois, fonctionna— et inspira profondément, avant de laisser la fumée ressortir de sa bouche.

— Et si en aller prendre un verre en ville ? Demanda-t-il à son pote.

— Pas encore. Je pense que tu devrais d'abord parler à ta femelle.

— Certainement pas. Crois-moi. Il vaut mieux que je reste loin d'elle pendant un moment.

— V... elle fait ses bagages.

Viszs sursauta. En lui, le mâle dédié devint comme dingue... mais il se força à rester planté là, et continua à fumer. Merci Seigneur pour son addiction à la nicotine. Qui l'empêchait au moins de jurer comme un charretier.

— V, mec, qu'est-ce qui se passe ?

Il y avait de tels hurlements dans son crâne que Viszs entendait à peine son copain parler. Et, bien entendu, il n'était pas question qu'il s'explique. Du moins pas complètement.

— Ma *shellane* et moi avons une légère différence opinion, marmonna-t-il, les dents serrées.

— Alors va lui parler.

— Non. Pas maintenant. (Il jeta son mégot par terre, l'écrasa de la pointe de sa botte, puis jeta ce qui restait dans la poubelle.) Allez, on y va.

Sauf que... En y réfléchissant, il n'arriverait sans doute même pas à avancer jusqu'au garage où se trouvait l'Escalade— parce que Fritz venait d'en changer l'huile. Viszs était littéralement incapable de quitter la clinique, comme si ses pieds avaient été collés au plancher.

Il se retourna, et jeta un coup d'œil vers le bureau, regrettant la satisfaction qu'il avait éprouvée, à peine une heure plus tôt, en croyant les choses redevenues normales entre Jane et lui. Mais non. Au contraire. Comme si le différend qui les avait séparés la semaine passée n'avait été qu'une répétition du vrai drame actuel.

— Je n'ai rien à dire. (*Comme toujours.*) Je t'assure.

— Peut-être que ça te viendra, proposa Butch.

*J'en doute, pensa Viszs. J'en doute sérieusement.*

— Il faut que je te dise. (Butch lui envoya une claque sur l'épaule.) Niveau élégance vestimentaire, tu as la sensibilité d'un banc de parking, et niveau communication, celle d'un hachoir à viande—

— Et c'est censé m'aider ?

— Laisse-moi finir—

— Tu veux ajouter quoi ? La taille de ma queue ?

— Hey, même les petites bites peuvent faire du bon boulot. Et j'ai entendu assez de cris émaner de ta chambre pour ne pas m'inquiéter (Butch le poussa pour attirer son attention.) Je veux juste te dire que tu as besoin d'une femelle dans ta vie, V. Ne fous pas en l'air ce que tu as. Ni maintenant, ni jamais. C'est compris ?

— Elle a voulu aider Payne à se suicider ! (Quand Viszs vit son copain grimacer, il hocha la tête.) Ouais. Ce n'est pas vraiment comme les conneries habituelles, pour savoir qui n'a pas refermé un putain de tube dentifrice.

Après un moment, Butch murmura :

— Elle devait avoir une sacrément bonne raison pour agir ainsi.

— Je m'en fous. Ça n'excuse rien. Payne est de mon sang— la seule sœur que j'aie. Et Jane a voulu me l'enlever.

Une fois la situation ramenée à ces termes basiques, Viszs eut à nouveau la sensation que son cerveau bouillonnait, de plus en plus fort. Il se demanda même s'il n'avait pas une rupture d'anévrisme. En ce moment— et pour la première fois de sa vie— il craignait ses réactions, ce qui était capable de faire.

Pas de blesser Jane, bien sûr. Quelle que soit la tension qu'il subissait, jamais il ne toucherait à sa *shellane* en colère—

Butch recula en levant les mains.

— Hey. Du calme, mon pote.

Viszs baissa les yeux. Sans même s'en rendre compte, il avait ses deux dagues à la main— tenues dans des poings crispés si fort que... Peut-être qu'il lui faudrait une opération chirurgicale pour séparer ses armes de ses paumes.

— Prends-les, marmonna-t-il. Enlève-moi ça.

Dans un élan, il tendit tout à son meilleur ami, se désarmant complètement. Et Butch, la mine sombre, accepta le chargement avec dextérité.

— Ouais... Tu as peut-être raison, grommela-t-il. Il vaut peut-être mieux attendre avant de papoter avec Jane.

— Ce n'est pas d'elle que tu devrais t'inquiéter, Cop.

Manifestement, cette nuit, les tendances suicidaires étaient une tare de famille.

Quand Viszs se détourna, Butch l'agrippa par le bras.

— Je veux t'aider. Qu'est-ce que je peux faire ?

Aussitôt, une image plus que choquante traversa le crâne de Viszs. Qui grogna :

— Malheureusement, tu ne supporterais pas ce que j'ai en tête.

— Espèce d'enfoiré, tu n'as pas à me dire ce que je supporterais ou pas.

Viszs se rapprocha de son copain, jusqu'à se trouver nez à nez avec lui.

— Mec, crois-moi, tu n'as pas les couilles pour ça.

Les yeux noisette se plantèrent dans les siens, graves et intenses.

— Tu serais étonné de ce que je pourrais faire pour te garder en vie.

Cette fois, la bouche de Viszs s'ouvrit... parce qu'il n'arrivait plus à respirer. Et les deux mâles restèrent un moment presque collés l'un à l'autre, poitrine contre poitrine. Viszs sentait chaque centimètre carré du corps dur si proche du sien.

— Tu te rends compte de ce que tu dis, Cop ?

— Mec, sérieusement, tu crois que de laisser tabasser par les *lessers* est ta seule option ? Marmonna Beach d'une voix cassée. Moi au moins, je ferai en sorte que tu ne sois pas mort à la fin de la session.

Plusieurs images intéressantes surgirent dans l'esprit de Viszs, avec des détails graphiques d'une perversion incroyablement tentante. Parce qu'il tenait le rôle principal de son petit scénario.

Après un moment de silence, Butch s'écarta.

— Va voir ta femelle. Je t'attends dans l'Escalade.

— Butch. Tu n'es pas sérieux. Tu ne *peux pas* être sérieux.

Son meilleur ami lui jeta un regard calme.

— Mon cul. (Il se détourna, et s'éloigna dans le couloir.) Je t'attends. Viens me retrouver quand tu seras prêt.

Tandis que Viszs regardait le mec s'en aller, il se demanda ce qu'ils feraient ensemble ce soir. Allaient-ils boire un verre en ville ? Ou prendre un autre chemin plus difficile... si Viszs choisissait de pousser la porte que le flic venait juste d'ouvrir.

En fait, au fond de son âme, il savait que ce serait les deux.

— *Nom de Dieu.*

Dans la salle d'examen, alors que Manny regardait Payne dans les yeux, il fut vaguement conscient que quelqu'un fumait— quelque part, tout prêt d'eux. Avec son bol habituel, ce devait être ce salopard de Bouc-Du-Diable. D'ailleurs, le grand enfoiré se shootait probablement à la nicotine avant de venir massacrer Manny pour avoir désiré sa sœur.

Manny s'en foutait. La bouche de Payne n'était qu'à quelques centimètres de la sienne, et le corps de la femelle était doux et chaud contre le sien. Une sensation si intense que Manny sentait son sexe prêt à exploser. En général, il était plutôt fier de sa volonté, de sa détermination, mais pas aujourd'hui. Pas question qu'il s'arrête, c'était trèèès au-delà de ses capacités.

Il tendit la main, la posa sur la joue de sa compagne, et la regarda entrouvrir les lèvres à ce contact. Il aurait dû quelque chose, mais il n'avait plus de voix. Manifestement, sa salope de boîte vocale avait pris un bus pour faire un tour en ville, emmenant son cerveau avec elle. Manny était incapable d'aligner deux pensées cohérentes.

Il se rapprocha. Et elle le rencontra à mi-course, lorsque leurs bouches se joignirent. Bien que Manny ait aussi peu de patience qu'un tigre affamé, il garda le contact léger et tendre. Seigneur, elle si douce... si douce... Manny vibrait du besoin primitif de l'écarteler pour la pénétrer avec tout ce qui était possible— ses doigts, sa langue, son sexe.

Mais, bien entendu, il n'en ferait rien. Du moins... pas maintenant. Pas ce soir. Et peut-être même pas demain. Il n'avait aucune expérience des vierges, mais était à peu près certain que ce qu'il avait en tête serait trop pour elle—

— Encore, demanda-t-elle de sa voix si rauque. *Encore...*

Une brève seconde, Manny sentit son cœur s'arrêter, et sa résolution flancher. Devait-il vraiment attendre ? Parce que cette voix-là n'était pas du tout celle d'une petite fille perdue, mais celle d'une femme excitée qui attendait un amant.

Il lui avait dit qu'elle n'aurait pas à réitérer sa demande, aussi il tint sa promesse. Il caressa la bouche tendre de la sienne, suçà sa lèvre inférieure, la mordilla. Et il lui tenait la nuque de la main. Il aurait aussi aimé défaire la tresse de ses cheveux,... mais ça ressemblait trop à un déshabillage, quelque chose qu'il ne ferait qu'en privé.

En plus, il était déjà prêt à jouir. Et il préférerait ne pas tenter sa résistance.

Il glissa sa langue dans la bouche humide et gémit, en resserrant ses bras autour d'elle. Avant de réfléchir qu'il valait mieux se détendre, et ne pas se montrer brutal. Seigneur, elle entraînait dans son sang comme de l'octane, et un incendie venait de s'allumer en lui. Dire qu'il avait pensé intenses les rêves incendiaires qu'il avait eu d'elle ? La réalité était bien plus forte. C'était comme comparer la température de la pièce à celle de Mercure.

Sa langue s'agita encore, entrant en elle en un rythme sensuel, jusqu'à ce qu'il doive à nouveau s'arrêter avant de perdre la tête. Il frottait déjà ses hanches aux siennes comme un malade, en la maintenant assise sur lui— ce qui était plutôt injuste, vu qu'elle ne sentait rien.

Il inspira profondément, et plongea sur son cou, mordillant la longue colonne blanche de sa gorge—

Elle lui planta si fort ses ongles dans les épaules que Manny devina que son sang aurait coulé s'ils avaient été nus. Bordel, quelle idée démente ! Jamais il n'aurait pensé que ça puisse exciter autant. Il ne pensait plus uniquement au sexe. Il imagina le vampire aussi à son cou, prenant sa veine.... Il lui donnerait à la fois sa semence et son sang—

Manny poussa une sorte de feulement, puis il s'arracha d'elle, essayant de se calmer. La tête basse, il respirait fort, comme un soufflet de forge.

— Je pense qu'il vaudrait mieux qu'on se calme.

— Pourquoi ? (Sans le quitter des yeux, elle se pencha en avant et gronda :)  
Tu me veux.

— Oh bordel, ouais...

Du coup, elle s'attaqua aux boutons de sa chemise.

— Alors, on continue—

Alors que son sexe commençait à vibrer, au bord de l'orgasme, Manny lui saisit les poignets.

— Il faut que tu arrêtes. Crois-moi.

*Bon sang, il n'arrivait même plus à respirer.*

Soudain, elle s'écarta, et baissa la tête. Puis elle se racla la gorge, et dit d'une voix cassée :

— En vérité, je suis désolée.

Manny eut le cœur serré de la voir ainsi gênée.

— Non non... Il ne s'agit pas de toi.

Quand elle ne répondit pas, il lui souleva le menton, se demandant si elle connaissait quelque chose aux réactions physiques d'un corps masculin durant l'acte sexuel. Bon sang, est-ce qu'elle réalisait seulement à quel point il était excité ?

— Écoute-moi bien, *bambina*. (Merde, on aurait dit qu'il grognait.) Je te veux. Maintenant. Dans ta chambre. Par terre. Contre le mur. Dans le couloir. N'importe comment. N'importe où. N'importe quand. C'est clair ?

Les yeux de diamant s'écarquillèrent.

— Mais alors, pourquoi ne pas—

— D'abord, parce que ton frère est juste là dehors, dans le couloir. Ensuite, parce que tu m'as dit de ne jamais avoir connu personne. Ce n'est pas mon cas. Je sais exactement au tout ça pourrai nous mener, et je ne veux pas te faire peur en allant trop vite.

Elle le fixa intensément et, après un moment, les lèvres roses se détendirent dans un sourire si large qu'une petite fossette apparut sur sa joue, ainsi que des dents blanches et parfaites, luisantes—

Seigneur... Ses canines s'étaient allongées. De beaucoup. Et elles étaient vraiment *vraiment* très pointues.

Manny ne put s'en empêcher. Il s'imagina aussitôt les sensations que lui procureraient ces petites pointes blanches en mordillant son sexe.

Il gémit et se cambra, tandis que son orgasme montait encore.

Et encore, c'était avant que la langue rose de Payne vienne titiller les pointes de ses longues canines.

— Tu aimes ?

Manny dut respirer une fois ou deux avant de retrouver sa voix.

— Ouais. Bordel. Ouais...

Soudain, les lumières s'éteignirent et la pièce sombra dans une obscurité accueillante. Puis il y eut un cliquètement comme si... Avait-elle vraiment réussi à verrouiller la porte ?

Dans la lueur glauque de l'écran d'ordinateur, il vit changer le visage de sa compagne. Qui ne montrait plus aucune trace de timidité ou de passion

innocente. Au contraire, elle exprimait une avidité si féroce et primitive que Manny se souvint tout à coup que Payne n'était pas humaine. C'était un superbe prédateur— une femelle si merveilleusement qu'il se foutait bien qu'elle soit autre chose...

D'un geste purement instinctif, Manny leva la main jusqu'au col de sa blouse blanche, en écarta les deux pans— arrachant quelques boutons au passage— pour lui offrir sa gorge.

Il haletait. Comme s'il était en pleine session sexuelle.

— Prends-moi, gronda-t-il. Fais-le... Je veux savoir ce qu'on éprouve.

Maintenant, elle était aux commandes. La femelle posa ses mains puissantes sur le cou de Manny, le caressant des oreilles aux clavicules. Elle n'eut pas besoin de lui tourner la tête, Manny le fit spontanément, offrant sa gorge découverte.

— Es-tu certain ? Demanda-t-elle, en faisant rouler le « R ».

Il haletait tellement qu'il était sûr de s'étouffés en parlant, aussi il se contenta de hocher la tête. Ensuite, inquiet qu'elle n'ait pas bien compris, il plaça ses propres mains sur les siennes, resserrant la prise sur lui.

Elle se concentra alors sur sa jugulaire, les prunelles blanches comme illuminés de l'intérieur, plus brillantes que des étoiles dans la nuit. Quand elle se décida enfin, elle le fit lentement, centimètre par centimètre, rapprochant ses longues canines de la chair palpitante qui frémissait d'anticipation devant cet insupportable délai.

Manny sentit sur sa peau la caresse de velours des lèvres de Payne, si concentré sur ce qui allait lui arriver que chacune de ses sensations en était amplifiée. Il savait exactement où elle était—

Il entendit un doux crissement quand elle le mordilla.

Puis elle plaça une main sur sa nuque et s'y accrocha, maintenant en place Manny d'une poigne si ferme qu'il réalisa qu'elle pourrait le casser en deux si elle le désirait.

— Oh seigneur ! Gémit-il, en s'offrant complètement à elle. Oh— *Bordel !*

L'attaque fut vive, précise, imparable. Dès qu'il sentit les deux entailles, une merveilleuse douleur lui fit passer un voile noir devant les yeux. Puis il entendit un bruit de succion, et sut qu'elle aspirait le sang de ses veines.

Cette fois, il ne put empêcher son orgasme. Ses bourses se crispèrent, puis son sexe se durcit avant d'exploser. Manny arcbuta ses hanches contre celles de Payne, tandis que le plaisir le faisait frémir et crier... Encore et encore.



Il ne sut même pas combien de temps dura sa jouissance. Dix secondes ? Dix minutes ? Ou était-ce plutôt des heures ? Tout ce qu'il savait, c'est que chaque fois qu'elle aspirait son sang, il jouissait encore, dans un plaisir si intense qu'il en était presque douloureux... Et inquiétant.

Parce qu'il comprit, de façon certaine, qu'il ne retrouverait jamais ça avec une autre. Qu'elle soit vampire ou humaine.

Manny posa sa main sur la nuque de Payne et l'approcha encore de lui. Il se foutait complètement qu'elle le vide à sec. C'était une manière de mourir bien trop—

Mais elle s'écarta, trop tôt selon lui. Éperdument désireux qu'elle continue, il essaya de la forcer à revenir à sa gorge. Mais elle était plus forte que lui, aussi, et n'en fit qu'à sa tête. En fait, il faillit jouir à nouveau en réalisant une telle puissance.

Malgré un système nerveux complètement grillé, Manny sentit quand même les canines quitter son cou. Puis la morsure fut remplacée par une caresse douce et humide, répétée plusieurs fois, comme si elle léchait les entailles pour les cicatriser.

Manny était plongé dans une sorte de transe, les paupières lourdes, la tête penchée sur le côté, aussi molle qu'un ballon dégonflé. Du coin de l'œil, il admirait le profil parfait. Parce que la lumière de l'écran lui permettait de voir Payne se lécher la lèvre inférieure—

Non. La luminosité ambiante ne provenait pas de l'ordinateur.

Sur le Dell, l'écran de veille s'était mis en route, et on ne voyait plus que du noir, avec le logo de Windows qui se baladait.

Alors ? D'où émanait cette lumière ?

D'elle... Payne était devenue lumineuse. Des pieds à la tête.

Manny ignorait que vampires réagissaient ainsi. Et c'était... extraordinaire.

Sauf qu'elle fronçait les sourcils.

— Tu vas bien ? Demanda-t-elle en le regardant, l'air inquiet. Peut-être t'en ai-je pris trop—

— Nan. Je suis... (Il déglutit. Deux fois. Et sa langue, dans sa bouche, était comme paralysée.) Je suis...

Soudain, le visage merveilleux exprima d'une panique sans nom.

— Oh, douce Vierge, qu'est-ce que j'ai fait ?

Il se força à redresser la tête.

— Payne... Je suis merveilleusement bien. La seule chose qui m'aurait plu davantage aurait été de jouir en toi.

Elle parut soulagée. Resta silencieuse un moment... Puis demanda :  
— Jour ? Je ne comprends pas.

## Chapitre 22

Dans la Piaule, Jane était dans sa chambre où elle s'activait fébrilement. Elle ouvrit les doubles portes de la penderie, et en sortit plusieurs tee-shirts blancs qu'elle jeta derrière elle sur le lit. Dans sa précipitation, plusieurs cintres s'entrechoquèrent sur la tringle, glissèrent et tombèrent sur le sol. Mais elle s'en fichait complètement.

Elle ne pleurait pas. Ce qui, quelque part, la rendait plutôt fière.

D'un autre côté, elle tremblait de tout son corps— si fort qu'elle arrivait à peine à se concentrer assez pour que ses mains soient matérialisées.

Lorsque son stéthoscope glissa de son cou et atterrit sur le tapis, elle s'arrêta... uniquement pour ne pas l'écraser.

— Et meerde—

Elle se baissa pour le ramasser, puis regarda le lit, et pensa avoir sans doute abusé niveau tee-shirts. Il y en avait une vraie montagne sur le satin noir des draps.

Elle traversa la pièce, s'assit à côté de son mont *Hanesmore*. (NdT : Jeu de mot concernant le *Rushmore*, montagne du Dakota du Sud où est sculpté un célèbre mémorial national en granit représentant quatre des présidents les plus marquants de l'histoire américaine.) Puis elle regarda dans la penderie. Si les débardeurs noirs de Viszs et ses pantalons de cuir étaient toujours parfaitement alignés, le côté de Jane était devenu un vrai foutoir.

N'était-ce pas une métaphore parfaite ?

Sauf que... V avait quand même un problème, pas vrai ?

Bon sang, mais à quoi elle jouait ? Ficher le camp de la clinique, même pour un moment, n'était pas une solution. Une fois marié, on le restait... et en cas de problème, on s'accrochait. C'était la seule façon de rendre une relation viable.

Si elle quittait V maintenant, rien ne garantissait qu'ils aient encore l'option d'un avenir ensemble.

Seigneur, ils n'avaient eu droit qu'à deux heures de répit. Génial !

Elle prit son téléphone, regarda l'écran vide... sans bouger. Deux minutes après, elle referma l'appareil. Impossible de mettre par écrit, en 160 caractères, ce qu'elle avait à dire. Mais même avec 160 pages, elle n'en aurait pas eu assez.

Payne était sa patiente. Elle s'était senti un devoir envers elle. V était son compagnon, et elle ferait n'importe quoi pour lui. N'importe quoi. Et on ne pouvait pas dire que la jumelle de V ait donné à Jane le temps de réfléchir.

Pourtant, Payne avait accepté de donner du temps à son frère. Qui, bien évidemment, avait dû aller voir leur mère...

Dieu seul savait ce qui en sortirait.

Regardant le foutoir qu'elle avait flanqué dans sa penderie, Jane réfléchit à la situation, encore et encore, et retomba toujours sur la même conclusion : Payne avait le droit de choisir son destin, et personne ne pouvait la forcer à rester coincée dans une vie qu'elle refusait. Était-ce horrible ? Certainement. Était-ce juste pour ceux qui aimaient cette femelle ? Absolument pas.

Mais aurait-ce été pire pour Payne d'agir seule plutôt qu'utiliser une façon décente de s'en aller ? Oui. À 100 %.

Jane n'approuvait ni le raisonnement de la femelle, ni sa décision. Mais pour elle, au niveau éthique, il était clair que sa patiente devait être libre de ses choix, aussi dramatiques soient-ils.

Jane tenait vraiment à ce que Viszs entendre son point de vue.

Donc, au lieu de s'enfuir, elle allait rester... et affronter son *hellren* quand il reviendrait. Histoire de voir s'il y avait quelque chose à sauver ce qu'ils avaient eu ensemble. Elle gardait peu d'illusion. Peut-être ne parviendraient-ils jamais à combler le gouffre qui les séparait. Elle ne blâmerait pas V s'il refusait de lui pardonner. Pour un vampire, la famille était essentielle. Mais Jane avait agi comme la situation le lui imposait, d'après le devoir qu'elle avait vis-à-vis de sa patiente. Le rôle d'un médecin était parfois douloureux... surtout quand une mort honorable était la seule option en vue.

Elle se leva, ramassa les cintres par terre, et retourna à la penderie. Certains étaient tombés sur les bottes et les chaussures, tout au fond du placard, aussi elle se pencha, et attrapa—

Quelque chose de lisse. Du cuir. Mais pas celui des bottes de Viszs.

Elle s'accroupit, assise sur ses talons, et attira à elle un ballot noir.

Bon sang ! Pourquoi Viszs avait-il roulé ses vêtements de combat derrière les chaussures ? Il y avait quelque chose de collé au cuir. Attends un peu... De la cire. De la cire noire. Et aussi—

Une main sur la bouche, Jane vacilla en arrière, laissant le pantalon lui échapper des mains.

Elle avait procuré assez d'orgasmes à son *hellren* pour savoir reconnaître du sperme sur du cuir. Et il y avait autre chose aussi. Du sang. Du sang *rouge*.

Avec l'horrible pressentiment d'une découverte inéluctable, elle plongea à nouveau la main au fond du placard, et tapota dans le noir, jusqu'à récupérer une

chemise. En l'attirant vers elle, Jane y trouva également des traces : Du sang et de la cire.

Ça devait provenir de la nuit où il était resté seul au commodore. C'était la seule explication. Parce que les tâches étaient récentes. Et non d'anciennes reliques de la vie qu'il avait menée autrefois, avant de la connaître. Bon sang, l'odeur de la cire était encore fortement accrochée aux fibres du coton et au cuir.

Elle devina l'instant même où Viszs pénétra sans bruit dans la chambre, juste derrière elle.

Sans lever les yeux, elle demanda :

— Je croyais que tu étais seul.

Il mit un certain temps à répondre.

— J'étais seul.

— Alors comment expliques-tu ça ? Demanda-t-elle en lui tendant le pantalon de cuir.

— Je n'étais avec personne, répéta-t-il.

Elle rejeta les vêtements souillés dans le placard, avant de se relever.

— Pour te renvoyer une phrase que tu as utilisée, je ne veux pas te parler. Vraiment pas.

— Tu crois sérieusement que j'ai été baiser quelqu'un dans ton dos ?

— Bon sang, V, si ce n'est pas le cas, comment expliques ces vêtements ?

Il ne répondit pas. Il resta juste là, planté devant elle, si grand, si fort... Et bien qu'elle connaisse son corps et son visage par cœur, il était pour elle comme un étranger.

Elle attendit qu'il parle. Elle attendit longtemps. Et plus le temps passait dans un silence pesant, plus elle voulait se souvenir qu'il avait eu une enfance épouvantable, et que rester stoïque et impassible dans les crises les plus intenses avait été pour lui une question de survie.

Mais même ce raisonnement rationnel ne lui suffisait pas. Parfois, l'amour s'étiolait dans le silence... L'amour devait vivre sans être étouffé par les racines du passé.

— Était-ce Butch ? Insista-t-elle.

Elle l'espérait sincèrement. Si Viszs avait été « travaillé » par son meilleur ami, Jane savait que la situation n'avait été qu'un accident. Entièrement fidèle à sa compagne, Butch ne jouerait au dominant que si la survie même de V dépendait de cette sombre médecine. Aussi bizarre que ça paraisse, Jane pouvait le comprendre, et s'en accommoder.

— Était-ce lui ? Insista-t-elle. Parce que je pourrais l'accepter.

En entendant ça, Viszs parut un moment surpris, mais il secoua la tête.

— Il n'est rien arrivé.

— Tu me crois aveugle ? Demanda-t-elle, la voix cassée. Si tu ne me donnes aucune explication, alors je n'ai que ces vêtements... Et des images qui me rendent malade.

Le silence. Rien d'autre que le silence.

— Oh Seigneur... Comment as-tu pu ? Murmura-t-elle.

Viszs se contenta de secouer la tête, avant de rétorquer d'une voix sombre :

— Je pourrais te dire la même chose.

Peut-être, pensa-t-elle, mais au moins, elle avait eu une bonne raison pour agir ainsi envers Payne. Et elle n'avait pas menti.

Au bout d'un moment, V récupéra dans la penderie un sac en cuir qu'il utilisait parfois au gymnase. Pour le moment, il était vide.

— Tiens. Tu devrais en avoir besoin.

Il jeta le sac aux pieds de Jane... Et quitta la chambre.

## Chapitre 23

Dans la chambre d'examen, Payne surveillait son guérisseur. Qui avait l'air à moitié mort mais... parfaitement heureux de l'être.

Tout en attendant qu'il réponde à sa question, elle eut la sensation qu'elle s'inquiétait plus que lui de sa condition. Le sang de cet humain sur sa langue avait été incroyablement puissant, comme un vin épais qui parfumait sa gorge et répandait l'énergie non seulement dans ses tripes, mais dans son corps tout entier.

Pour la première fois de sa vie, Payne avait pris une veine au cou d'un mâle. Au Sanctuaire, les Élués n'avaient pas besoin de sang, pas plus qu'elles ne subissaient de périodes d'appel. Et c'était valable même pour celles qui n'étaient pas maintenues en hibernation, comme elle-même l'avait été.

Payne se souvenait à peine d'avoir pris le poignet de Kohler.

Curieux... Les deux sangs avaient cependant eu le même goût, bien que celui du roi ait été plus accentué.

— Que signifie jouer ? Répéta-t-elle.

Le guérisseur s'éclaircit la voix, comme s'il était gêné.

— C'est... ah... Ça arrive quand on est avec quelqu'un, et... qu'on couche ensemble.

— Montre-moi.

Il eut un rire profond et chaleureux.

— J'adorerais le faire. Crois-moi.

— Est-ce quelque chose que je pourrais... provoquer en toi ?

— Tu l'as... (Petite toux.) ...déjà fait.

— Vraiment ?

Le guérisseur hocha lentement la tête, et ses paupières semblèrent devenir plus lourdes.

— Absolument. Et j'ai besoin d'une douche.

— Je veux que tu me montres.

Ce n'était pas une requête, mais un ordre. En sentant les bras du mâle se resserrer sur elle, Payne devina que, à nouveau, il était excité.

— Oui, feula-t-elle d'une voix rauque, je veux que tu me montres tout.

— Bordel, je le ferai, répondit-il, le visage rigide. *Absolument tout.*

Quand il la regarda fixement— comme s'il possédait des secrets qu'elle ne pouvait même pas imaginer— elle réalisa tout à coup que la vie valait le coup

d'être vécue. Même paralysée. Cette connexion... cette chaleur sensuelle qu'elle ressentait... c'était plus important que ses jambes. Elle éprouva soudain une terreur intense à l'idée qu'elle avait failli ne pas les connaître.

Il faudrait qu'elle remercie son jumeau. Que pourrait-elle lui donner en échange d'un tel cadeau ?

— Je vais te ramener dans ta chambre, dit le guérisseur, en se relevant facilement malgré le poids de Payne dans ses bras. Après ma douche, je m'occuperai de te laver aussi.

Dégoûtée, elle plissa le nez.

— Je déteste ça. C'est tellement clinique.

Il eut un sourire secret.

— Non, pas si c'est moi qui te lave. Tu vas aimer, crois-moi. (Il s'interrompt un moment.) Hey, et si tu rallumais les lumières ? Histoire que je ne heurte rien. Tu sais, tu es lumineuse, mais je ne suis pas certain que ce soit suffisant.

D'abord, Payne ne comprit pas. Puis elle leva le bras et se regarda. Le guérisseur avait raison. Sa peau était lumineuse, comme phosphorescente... Peut-être était-ce dû à l'éveil de sa sexualité ?

C'est logique, pensa-t-elle. Parce que dans les bras du guérisseur, elle ressentait d'un bonheur intérieur aussi lumineux que l'espoir.

Quand elle alluma mentalement les lampes au plafond, puis déverrouilla les portes, il secoua la tête.

— Bon sang, tu es vraiment une femme étonnante, dit-il en avançant.

Peut-être, mais ça ne lui servait à rien. Et elle aurait aimé donner quelque chose à son guérisseur en échange de son sang. Malheureusement, il n'avait pas besoin de celui de Payne. Les humains ne pratiquaient pas ce genre d'échanges. Qui, en plus, risquaient de les tuer.

— J'aimerais pouvoir te remercier, murmura-t-elle.

— Pourquoi ?

— Pour être revenu, et m'avoir montré...

— ... mon copain Paul ? Ouais, ce mec-là est vraiment un exemple à suivre.

En vérité, aux yeux de Payne, l'humain en chair et en os qui la tenait dans ses bras était plus important que celui qu'elle avait vu sur l'écran.

— J'imagine, dit-elle à mi-voix.

Quand ils arrivèrent dans la chambre de convalescence, il la posa dans son lit, et prit soin de bien la recouvrir de ses draps et couvertures... Puis il réinstalla l'équipement médical qui gérait ses diverses fonctions physiques. Enfin, il redressa les oreillers sous sa tête.



Et tandis que son guérisseur s'activait, Payne remarqua qu'il veillait à garder ses hanches dissimulées. Derrière un drap. Les pans de sa blouse blanche. Et même la table roulante derrière laquelle il se cacha un moment.

— Tu es confortablement installée ? Demanda-t-il. (Quand elle hocha la tête, il continua :) Je n'en ai pas pour longtemps. Si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi.

Le guérisseur disparut dans la salle de bain adjacente, et la porte se referma en partie derrière lui, mais pas complètement. La lumière s'éclaira dans la pièce, et Payne entendit de l'eau couler. Puis elle vit un bras recouvert d'une manche blanche se tendre, agripper le pommeau de la douche, et orienter le jet.

Ensuite, le mâle enleva ses vêtements. *Tous* ses vêtements.

Pas la fente, Payne eut de brefs aperçus de peau nue tandis que l'humain entra dans la cabine et refermait sur lui la porte vitrée. Quand le rythme de l'eau changea, elle sut que le corps nu était sous le jet.

Elle tenta de l'imaginer, ruisselant d'eau— chaud et humide— et si incroyablement mâle...

Pour mieux voir, elle se souleva un peu de ses oreillers et se pencha sur le côté... Puis un peu plus... Et encore... au point qu'elle prenait carrément le risque de tomber.

*Ah ouiii.* Elle voyait son corps de profil, et tout entier. Une poitrine large et musclée, des bras épais, des hanches étroites, et de longues jambes puissantes. L'humain avait, sur le haut de la poitrine, quelques poils bruns qui formaient une ligne droite sur son abdomen, et descendaient... plus bas...

Bon sang, Payne n'en voyait pas assez, et sa curiosité devenait si désespérée qu'elle n'arrivait pas à l'ignorer.

Elle voulait découvrir le sexe de son guérisseur. Elle voulait...

Avec un juron, elle se souleva, se tourna, et glissa jusqu'au pied de son lit. Elle pencha la tête et utilisa au mieux son angle de vision très limité— cette petite fente de la porte. Mais pendant qu'elle s'était déplacée, le guérisseur l'avait fait aussi. Maintenant, il lui tournait le dos, et Payne admira ses épaules, ses reins, et son— Le bas de son corps.

Elle déglutit péniblement, et s'étira le plus possible pour en voir davantage. Dans la douche, le mâle enlevait l'emballage d'une barre de savon tandis que l'eau ruisselait sur ses épaules, et le long de son échine, caressant ses reins et l'arrière de ses cuisses. Puis sa main apparut sur sa nuque, faisant mousser le savon avec des bulles qui glissèrent sur lui, suivant le même chemin que l'eau sur son corps.

— Tourne-toi... Chuchota Payne. Je veux te voir. Je veux *tout* voir...

La chaleur qui brûlait dans ses yeux devint de plus en plus intense tandis que le guérisseur se savonnait le torse et les bras. Puis il s'attaqua au bas de son corps. Il leva une jambe, puis l'autre, et ses mains frottèrent ses cuisses, ses mollets, et ses pieds.

Elle sut le moment où il atteignit son sexe, parce que la tête du mâle tomba en arrière, et ses hanches ondulèrent.

Il pensait à elle.... Payne en était certaine.

Et soudain, il se retourna d'un bond.

Ça arriva si vite qu'elle n'eut pas le temps de reculer. Leurs yeux se rencontrèrent, et ils frémirent ensemble.

Surprise en flagrant délit d'indiscrétion, Payne se rejeta en toute hâte contre ses oreillers, et reprit sa position antérieure, tirant maladroitement sur les couvertures que le guérisseur avait si bien arrangées autour d'elle un peu plus tôt. Le visage empourpré de honte, elle aurait voulu se cacher—

Il y eut un claquement qui résonna dans toute la chambre, et elle leva les yeux. Le mâle avait quitté la salle de bain en hâte, faisant claquer la porte, et accourait vers elle, trempé, dégoulinant de savon, et nu...

Elle reçut un choc intense en voyant son sexe érigé— épais, fier et prêt à l'amour.

— Tu as...

Le mâle prononça d'autres mots, mais Payne était bien trop captivée par la vision superbe qu'il lui présentait pour écouter. Au plus profond de son ventre, quelque chose s'était tendu, comme un arc prêt à tirer. Elle sentait son propre sexe gonfler et s'humidifier, pour accepter le mâle.

— Payne ! Appela-t-il en se couvrant le sexe à deux mains.

Honteuse d'elle-même, Payne posa ses paumes tremblantes sur ses joues brûlantes.

— En vérité, je m'excuse d'avoir manqué de discrétion.

L'humain recula d'un pas.

— Non ce n'est... (Il secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.) Es-tu consciente de ce que tu viens de faire ?

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Oui, guérisseur. Je le suis. Je te regardais avec beaucoup d'attention.

— Payne, tu as bougé ! Tu étais agenouillée, au pied de ton lit.

Le cœur de Payne s'arrêta. Et elle pensa avoir mal entendu

Sûrement.

Devant l'air perdu de sa patiente, Manny voulut se jeter en avant— et réalisa qu'il était toujours à poil. Non seulement, il avait le cul au vent, mais en plus, il bandait comme un taureau, les couilles serrées et le sexe si raide que ça en était douloureux. Aussi, il retourna dans la salle de bain, prit une serviette, l'attacha autour de ses hanches, puis revint vers le lit.

— Tu... Non ! Tu as dû te tromper, bredouilla Payne. Il n'est pas possible que je—

— Si, tu l'as fait.

— Je ne me suis simplement traînée sur—

— Et comment as-tu réussi à atteindre le pied du lit ? Comment as-tu pu te recoucher aussi vite ?

Elle regarda l'autre extrémité de son lit, tandis que la perplexité lui faisait froncer les sourcils.

— Je ne sais pas. Je te... regardais, et c'est tout ce qui comptait pour moi.

Manny ne put s'empêcher de réagir. Le mâle primitif en lui fut à la fois sidéré et étrangement ému. C'était un sentiment incroyable d'être désiré à ce point par une femme comme celle-ci.

Mais ce fut le médecin qui parla :

— Viens ici. Laisse-moi voir ce qui se passe, d'accord ?

Il souleva les draps par le pied du lit pour dénuder les jambes de Payne jusqu'en haut des cuisses. Du bout des doigts, il parcourut la plante de son pied élégant.

Il s'attendait à ce qu'elle réagisse. Ce ne fut pas le cas.

— Tu ne sens rien ? Demanda-t-il.

Quand elle secoua la tête, il répéta son geste sur l'autre pied. Puis il serra dans ses paumes les fines chevilles de la femelle.

— Toujours rien ?

Les grands yeux de diamant étaient remplis de désespoir en croisant les siens.

— Je ne sens rien, dit-elle tristement. Et je ne comprends pas ce que tu penses avoir vu.

Il remonta plus haut, vers les mollets.

— Tu étais à genoux, je t'assure.

Les mains de Manny remontèrent jusqu'aux cuisses fermes.

Toujours rien.

Seigneur, pensa-t-il. Elle avait pourtant la possibilité de bouger ses jambes. Il n'y avait aucune autre explication. À moins que... qu'il n'ait rêvé.

— Je ne comprends pas, répéta-t-elle.

Lui non plus, mais il avait la ferme intention de vérifier ce qui s'était passé.

— Je veux examiner à nouveau tes radios. Je reviens tout de suite.

Lorsqu'il sortit de la chambre, et retourna dans la salle d'examen, il y trouva l'infirmière blonde. Qui l'aida à accéder au dossier médical de Payne sur l'ordinateur. Avec l'efficacité due à une longue pratique, Manny le feuilleta rapidement : Tension, pouls, examens, radios— il trouva même les I.R.M. originaux qu'il avait faits à Saint Francis... ce qui était une surprise. Il ne savait pas comment les vampires avaient eu accès à l'ordinateur central de l'hôpital. Il se souvenait avoir effacé des archives le dossier de sa patiente, mais il était plus qu'heureux de le retrouver ici.

Quand il eut terminé, il s'adossa dans son fauteuil, et sentit le froid du cuir sur ses épaules. Ce qui lui rappela qu'il ne portait rien d'autre qu'une serviette.

Évidemment, voilà qui expliquait le regard étonné de l'infirmière quand il lui avait parlé.

— Et merde, marmonna-t-il, les yeux fixés sur la dernière radio.

L'échine dorsale de Payne était parfaitement alignée, chaque vertèbre bien en place, et Manny voyait nettement sur le cliché la trace de son travail.

Tout— aussi bien l'examen tactile qu'il venait de pratiquer dans le lit, que ce dossier ou sa conclusion originelle après avoir revu sa patiente— indiquait la même chose : Il avait exécuté sur ce dos l'opération la plus aboutie de toute sa vie. Mais si la moelle épinière avait été irrémédiablement endommagée, rien ne pouvait être récupéré.

Manny se souvint de l'expression du visage de Goldberg, lors de leur dernière rencontre à Saint Francis, quand il était devenu évident qu'il n'avait pas remarqué la différence entre le jour et la nuit.

Du coup, il se frotta les yeux et se demanda— une fois de plus— s'il devenait fou... Et pourtant, il était bien certain de ce qu'il avait vu. Pas vrai ?

Et soudain, il pensa à quelque chose.

Il tourna la tête, et leva les yeux au plafond. Bien entendu, dans le coin, attaché au panneau, il y avait une caméra de sécurité. Comme il y en avait dans toutes les pièces de ce putain de complexe.

Donc, il devait aussi y en avoir dans la chambre de Payne. C'était évident.

Manny se releva d'un bond, avança jusqu'à la porte, et examina le couloir, espérant retrouver cette charmante infirmière blonde qui l'avait déjà aidé.

— Il y a quelqu'un ?

Sa voix renvoya un écho dans le couloir, mais n'obtint aucune réponse. Du coup, il n'avait d'autre choix que de partir à l'aventure, pieds nus. Sans la

moindre idée du chemin à prendre, il opta pour la droite, et avança vite. Il frappa à toutes les portes qu'il rencontra, et essaya de les ouvrir. En général, elles étaient verrouillées, et celles qui ne l'étaient pas ouvraient sur des... salles de classe. Et encore des salles de classe. Et un gymnase immense, de taille professionnelle.

Lorsqu'il arriva à une porte marquée « Salle des poids », il entendit le martellement frénétique de quelqu'un qui essayait de foutre en l'air un tapis de course et... décida de ne pas s'arrêter. D'abord, il était un humain à poil dans un monde vampire. Ensuite, il ne pensait pas que c'était l'infirmière qui courait le marathon là-dedans alors qu'elle était de garde.

Vu la façon pesante dont les pieds résonnaient, il était évident qu'il s'agissait d'un mâle. Et Manny n'avait pas besoin d'ouvrir cette boîte à emmerdes. Même s'il était assez suicidaire pour combattre ce qui risquait d'émerger de cette porte, ça n'aiderait pas Payne. De plus, Manny avait été jusqu'ici plutôt satisfait de ses talents de boxeur. Ça risquait de changer. Et son ego en prendrait un sacré coup.

Aussi, il revint sur ses pas et partit dans la direction opposée. Il recommença à frapper, et à ouvrir les portes qu'il pouvait. Plus il s'éloignait, moins il rencontrait des salles de classe. En fait, les pièces qu'il trouva ressemblaient plutôt à des salles d'interrogatoire policier— du genre où il se passe des choses désagréables. Tout au bout du couloir, il fut arrêté par une porte blindée qui semblait tout droit sortie d'un film d'horreur.

Le monde extérieur devait être de l'autre côté, pensa-t-il.

Il s'approcha, pesa lourdement contre la barre, et— Oh surprise ! — émergea dans un parking souterrain. Où il vit sa Porsche garée le long du trottoir.

— Tu t'imagines aller où comme ça, bordel ?

Manny tourna la tête vers une Escalade noire qu'il n'avait pas remarquée. Rien d'étonnant. Tout— les vitres, le pare-chocs, et même les jantes— était teinté en noir. Et juste à côté, se trouvait le mec que Manny avait rencontré la première nuit, celui qu'il avait pensé reconnaître...

— Je t'ai déjà vu quelque part, dit Manny, tandis que la porte claquait derrière lui.

Le vampire sortit de sa poche une casquette de base-ball, et la vissa sur sa tête. *Red Sox*. Un choix logique, vu l'accent de Boston du mec.

Mais la véritable question était : Comment un vampire avait-il pu grandir à *Southie* ?

— Jolie pièce, marmonna le gars, en regardant la lourde croix en or que Manny portait autour du cou. Est-ce que tu cherches tes fringues ?

Manny leva les yeux au ciel.

Ouais. On me les a piquées.

— Peut-être quelqu'un qui voulait jouer au docteur.

— Peut-être est-ce votre façon de célébrer Halloween ? Bordel, qu'est-ce que j'en sais ?

Sous sa visière bleu marine, le mec eut un large sourire. Qui révéla un plombage sur sa dent de devant— et de très longues canines.

Tandis que Manny réfléchissait à cet étrange assemblage, son cerveau survolté avait du mal à accepter la seule conclusion possible : Ce mec avait été autrefois humain. Mais bon sang, comment avait-il pu devenir vampire ?

— Tu ne devrais pas chercher à comprendre, dit le mâle. Retourna plutôt à la clinique. Il vaudrait mieux pour toi être habillé avant que V se pointe.

— Je sais que je t'ai déjà vu, grommela Manny, et un jour, je me souviendrai où c'était. Mais pour l'instant, j'ai plus urgent à faire. Je veux avoir accès aux films enregistrés par vos caméras de sécurité.

Le sourire du mec s'évanouit aussi sec.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que ma patiente vient juste de s'asseoir. Et je ne parle pas de simplement soulever son torse de ses foutus oreillers. Je n'étais pas là quand elle l'a fait, et j'ai besoin de voir ce qui s'est passé.

*Red Sox* sembla arrêter de respirer.

— Quoi... ? Bordel, mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Si tu ne comprends pas quand je parle, je peux peut-être m'exprimer autrement— avec les mains ? Á moins que tu n'exiges que je me prosterne ou une connerie du genre.

— Je préfère éviter ça. Rien que t'imaginer à genoux devant moi dans ta petite serviette, ça me donne des suées froides.

— Á moi aussi.

— Attends, tu es sérieux ?

— Oui. Et je ne parle pas seulement de mon refus de te tailler une pipe.

Il y eut un silence. Puis l'enfoiré explosa d'un rire rauque.

— Tu as des couilles, mec, je te l'accorde. Et oui bien sûr, je vais t'aider. Mais il faut quand même que tu te rhabilles d'abord. Si V te trouve à poil à proximité de sa sœur, il va te casser en deux. Ça serait dommage que tu doives t'opérer toi-même.

Tandis que le vampire avançait vers la porte qui menait à la clinique, Manny réalisa quelque chose. Ce n'était pas à l'hôpital—

— L'église Saint Patrick ! S'exclama-t-il. Voilà où je t'ai vu. Tu assistes à toutes les messes de minuit, assis au fond de la nef. Et tu portes toujours cette casquette *Red Sox*.

Le mec ouvrit la porte d'entrée, et s'écarta. On ne voyait pas ses yeux sous la visière, mais Manny était prêt à parier qu'ils étaient braqués sur lui.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, mon pote.

Mon cul, pensa Manny.

## Chapitre 24

*Bienvenue au Nouveau Monde.*

Tandis que Xcor avançait dans la nuit, tout était différent autour de lui. L'air qu'il respirait ne portait plus l'odeur des bois qui entouraient son ancien château, mais les relents musqués d'une ville, un mélange de fumée, de brouillard et d'égouts. Ce qu'il entendait n'était plus les pas discrets d'un cerf dans les sous-bois, mais une cacophonie de moteurs automobiles, de sirènes d'alarme et de voix trop fortes.

— En vérité, Throe, tu nous as trouvé un logement haut-de-gamme, dit-il d'une voix traînante.

— L'autre propriété sera libre dès demain.

— Et j'aime à croire que je serai favorablement impressionné, dit Xcor en jetant un coup d'œil à la maisonnette banale où ils avaient dû se terrer toute la journée. J'espère que tu ne nous réserves pas une habitation plus glauque encore.

— Tu seras satisfait, je te l'assure.

Pour dire la vérité, quand on considérait tous les problèmes qu'ils avaient dû affronter, le vampire avait accompli un travail admirable niveau organisation. Ensemble, ils avaient embarqué pour deux vols de nuit, pour éviter tout problème lié à la lumière du jour. Et une fois arrivé à Caldwell, c'était Throe qui avait tout arrangé. La maison décrépite dans laquelle ils s'étaient réfugiés durant leur première journée possédait un sous-sol solide, et même un *doggen* pour servir leurs repas. Si leur résidence définitive restait encore à découvrir, Xcor était quasiment certain qu'elle aurait toutes les fonctionnalités nécessaires.

— J'espère seulement que nous serons loin de cette puanteur urbaine, dit-il.

— Ne t'inquiète pas. Je connais tes goûts.

Xcor détestait les villes. Certes, les humains n'étaient qu'un bétail stupide, mais une meute sans cervelle s'avérait plus dangereuse qu'une autre plus intelligente. Parce qu'on ne pouvait jamais prévoir la réaction des imbéciles. Cependant, Xcor trouvait un avantage à cette immersion à Caldwell : Il appréciait de mieux connaître la ville avant d'annoncer son arrivée à la Confrérie— et à son « roi ». Et voilà qu'il était actuellement au cœur même des opérations.

La maison choisie par Throe se trouvait en plein centre-ville.

— Nous marcherons dans cette direction, dit-il, en s'éloignant vers le fleuve.

La bande de bâtards prit position derrière lui.



Caldwell, dans l'État de New York, allait certainement leur procurer des révélations intéressantes. D'après l'expérience de Xcor— et c'était valable aussi bien dans les temps anciens que dans ce présent trop éclairé— les villes étaient toutes semblables durant la nuit. Quel que soit l'endroit où elles se situaient sur le globe. On n'y rencontrait pas les bons citoyens soumis aux lois, mais la masse dangereuse des truands, des mécontents, et des parias. Comme il s'y attendait, alors qu'il avançait, rue après rue, Xcor croisa effectivement des humains vautrés dans leurs propres excréments sur le trottoir, des malfrats à la recherche d'un mauvais coup, et des femelles vénales prêtes à se vendre à des mâles cupides.

Personne ne s'avisait d'approcher leur groupe de six puissants guerriers, et Xcor le regrettait presque. Après tout, un combat aurait été un bon exutoire. Avec un peu de chance, il rencontrerait même leurs ennemis, et ce serait la première fois, en deux décennies, que la bande affronterait un adversaire à la hauteur.

Tandis que lui et ses guerriers tournaient à l'angle d'une rue, ils tombèrent sur une infestation humaine : Plusieurs établissements (qui ressemblaient à des tavernes) avaient pignon sur chaque côté de la rue. Ils étaient brillamment éclairés, et de longues rangées d'humains à demi-nus attendaient pour être admis à l'intérieur. Xcor ne sachant pas lire, il ne put déchiffrer les enseignes lumineuses suspendues au-dessus des portes d'entrée, mais vu la façon dont les hommes et les femmes tapaient des pieds, s'agitaient et parlaient fort, il était évident que tous leurs vices seraient assouvis à l'intérieur des bars, ce qui expliquait leur patience inhabituelle.

Xcor eut envie de tous les massacrer. Et sentit le poids de sa faux dans son dos, pliée en deux, rangée dans le harnais de cuir, qui dissimulait sa puissance mortelle.

Pour se calmer, il caressa sa lame, et lui promit des égorgeurs.

— Voilà qui éveille mes appétits, remarqua Zypher.

Et pour qui le connaissait, le vampire ne parlait pas de nourriture. À dire vrai, sa réflexion était justifiée. Parce que ces humaines alignées sur le trottoir ne pensaient qu'au sexe. En fait, elles se présentaient comme sur un étal, leurs yeux brûlants caressant lascivement ces mâles puissants en cuir noir, qu'elles croyaient être de leur race.

Sauf qu'elles regardaient les autres... et non Xcor. Chaque fois qu'une des filles remarquait son visage, elle détournait prestement les yeux.

— Plus tard, répondit Xcor à son guerrier. Je veillerai à te donner ce qu'il te faut.

Bien que son corps ait moins de besoins, Xcor était conscient que ses soldats aimaient à baiser régulièrement, et il était plus que prêt à leur accorder ce droit. Un combattant était plus énergique quand son désir avait été soulagé, et ça faisait bien longtemps que Xcor l'avait appris. D'ailleurs, peut-être trouverait-il aussi quelque chose à consommer— du moins si la femelle acceptait d'oublier son apparence. Mais c'était bien à ça que servait l'argent. Il payait régulièrement des femmes qu'il baisait. C'était pour lui la seule solution, parce que... il ne supportait pas de les violer. Mais jamais il n'accepterait d'avouer cette faiblesse à personne.

Néanmoins, les plaisirs de la chair attendraient la fin de la nuit. Ils avaient comme priorité de reconnaître leur nouvel environnement.

Après avoir dépassé le goulet étroit des bars, Xcor tomba précisément sur ce qu'il avait espéré découvrir... Un dédale sombre, des immeubles serrés et vides durant la nuit— et peut-être même depuis bien plus longtemps que ça. Aucune voiture dans les rues désertes, aucune lumière dans les ruelles étroites... C'était un excellent terrain de combat.

Pour Xcor, il était évident qu'il trouverait par là leurs ennemis. Il le sentait. La seule clause sur laquelle les deux adversaires s'entendaient était de garder secrète leur guerre éternelle. Et ici, les batailles pouvaient se dérouler loin de toute interférence humaine.

Tandis que son corps vibrait de tension à la perspective d'un combat, Xcor entendait derrière lui claquer les talons des bottes de ses guerriers. Il sourit dans la nuit. Ça allait être—

En tournant à un autre angle de rue, il se figea. Devant lui, sur la gauche, il vit plusieurs voitures noir et blanc, garées en cercle à l'orée d'une ruelle... Comme un collier autour du cou d'une femelle. Il ne pouvait pas lire ce qui était écrit sur les portières, mais les lumières bleues qui clignotaient sur les toits indiquaient qu'il s'agissait de la police humaine. Il huma l'air, et sentit l'odeur de la mort.

Un meurtre récent, décida-t-il, mais pas assez juteux pour avoir été commis cette nuit.

— Ces humains, dit-il dédaigneusement. S'ils étaient seulement plus efficaces, ils s'entretueraient les uns les autres.

— Certes, agréa l'un des autres.

— En avant, ordonna-t-il, en s'écartant de la scène.

Avant de s'éloigner, Xcor jeta un coup d'œil dans la ruelle. Les humains qui se tenaient devant un large emballage à l'odeur forte avaient une expression de dégoût et des mains tremblantes— comme s'ils craignaient que quelque chose n'en émerge et les attrape d'une poigne diabolique.

Quels pleutres ! Ce serait aux vampires de dominer le monde, et non pas à ces larves. Du moins, aux vampires qui en méritaient le nom. Les humains ne devenaient intéressants que lorsque l'Omega s'occupait d'eux.

Planté devant une boîte en carton souillée mais assez grande pour contenir un réfrigérateur, José de la Cruz avait allumé sa lampe, dont il promenait le faisceau sur un nouveau corps mutilé. Il était difficile de déterminer l'état exact de ce cadavre, vu que la loi de la gravité avait agi, et transformé la victime en un tas informe de membres épars. Mais il en voyait assez : Le crâne rasé de façon sauvage et les entailles en haut des bras suffisaient à prouver qu'il s'agissait bien de la victime numéro deux de leur serial killer collectionneur.

En se redressant, José jeta un coup d'œil dans la ruelle déserte. Même *modus operandi* que la première fois— il était prêt à le parier. Le tueur effectuait son sale boulot quelque part, puis jetait ce qui restait du cadavre en plein centre-ville de Caldwell, avant d'aller chercher une autre victime.

Il fallait absolument qu'ils attrapent ce foutu salopard.

José éteignit sa lampe, et vérifia sa montre. La police scientifique n'allait pas tarder à venir ratisser le coin, et la photographe avait presque terminé son boulot. Aussi, il était temps d'examiner le corps de plus près.

— Le légiste est prêt, dit Veck derrière lui, et il aimerait qu'on l'aide à la sortir.

José pivota sur les talons.

— Vous avez des gants—

Il se figea, et regarda derrière la large épaule de son coéquipier. À l'entrée de la ruelle, un groupe d'hommes marchait en formation serrée— un devant, deux au milieu, et trois derrière. Ils étaient si proches les uns des autres, et leurs pas tellement synchronisés que José crut un moment il s'agissait d'un escadron militaire... avant de remarquer qu'ils portaient tous du cuir noir.

Ensuite, il réalisa la taille de ces mecs. Qui étaient tous absolument énormes ! José se demanda quel genre d'armes se cachait sous leurs longs manteaux identiques. Malheureusement, la loi interdisait à la police de fouiller au corps les civils, simplement parce qu'ils avaient l'air dangereux.

Celui qui marchait en tête tourna la tête, et José prit un cliché mental de traits si défigurés que seule une mère pouvait les aimer. Un visage osseux, très long, avec des joues creuses, et une lèvre supérieure déformée par un bec-de-lièvre qui n'avait pas été réparé.

Le mec se détourna et regarda à nouveau droit devant lui, tandis que le son commando le suivait. Peu après, ils avaient tous disparu.

— Inspecteur ?

José se secoua mentalement.

— Désolé, j'étais distrait. Vous avez des gants pour moi ?

— Oui, voilà.

— Merci, dit José, en récupérant les gants de latex qu'il enfila. Vous avez le—

— ... sac ? Ouais.

Veck était sombre et concentré. D'après ce que José avait appris de lui, c'était sa vitesse de croisière. Le mec était très jeune— un peu plus de 25 ans— mais dans les situations difficiles, il agissait comme un vétéran.

Jusqu'ici, le verdict était : C'était un coéquipier qui tenait la route

Mais ça ne faisait que dix jours qu'ils travaillaient ensemble.

Sur une scène de crime, déterminer qui déplaçait le corps dépendait de plusieurs variables. Parfois, c'était les découvreurs qui s'en occupaient. D'autres fois, comme aujourd'hui, c'était ceux qui se trouvaient sur place et avaient l'estomac assez bien accroché pour le supporter.

— On va ouvrir l'avant de ce carton, dit Veck. Tout doit être examiné et photographié, aussi ce serait plus net que d'essayer de le faire glisser par en dessous.

José jeta un coup d'œil au mec du CSI.

— Vous êtes certain d'avoir tout pris ?

— Parfaitement, inspecteur. Et c'est aussi la solution que je préconiserais.

Ils travaillèrent tous les trois ensemble, Veck et José tenant l'avant du carton, tandis que l'autre mec utilisait un cutter— bien entendu. Ensuite, José et son coéquipier écartèrent doucement le panneau.

C'était une autre très jeune femme.

— Bon sang, marmonna le légiste. Encore une.

Malheureusement, pensa José, tout le monde était d'accord, mais ça ne changeait rien à la situation. La pauvre fille avait été tuée exactement comme les autres, ce qui signifiait qu'elle avait d'abord été torturée.

— Nom de Dieu, marmonna Veck, entre ses dents.

Les trois hommes sortirent le corps massacré avec précaution, comme si la pauvre fille avait encore pu réaliser qu'elle était déplacée, et ses membres réalignés. Ils la portèrent à 50 cm de là, et la posèrent dans le sac mortuaire ouvert pour que le légiste et le photographe puissent travailler.

Veck resta accroupi auprès d'eu cadavre, le visage impassible. Et pourtant, il donnait l'impression d'un mec fou de rage devant ce qu'il voyait—

L'éclat d'un flash dans la ruelle fut aussi incongru qu'un hurlement dans une église. Avant même que la vive lueur ne s'éteigne, José avait tourné la tête pour voir qui prenait des photos. Apparemment, il n'y avait qu'un seul intrus. Et tous les autres agents présents sur la scène le cernaient déjà.

Mais ce fut Veck qui réagit le plus vite, en détalant à toute blinde.

Le photographe n'eut pas la moindre chance. Dans un geste gonflé, cet enfoiré s'était glissé sous le ruban policier, utilisant le fait que tout le monde était concentré sur la victime. En se sauvant, il trébucha sur la barrière qu'il avait violée, tomba lourdement en avant, mais il se releva aussitôt et remonta dans sa voiture dont il avait laissé la porte ouverte.

Par contre, Veck avait les jambes d'un sprinter, et bien plus de ressort qu'un petit blanc ordinaire. Il n'essaya même pas de passer sous le ruban jaune, il sauta par-dessus, et atterrit droit sur le capot de la voiture, le pied posé sur le pare choc. Et soudain, tout se passa comme au ralenti. Tandis que les autres agents se précipitaient pour aider Veck, le photographe emballa son moteur, faisant crisser ses pneus. Aveuglé par la panique, le connard... se dirigea vers de la scène du crime.

— Et merde ! Cria José, se demandant comment il pourrait protéger le corps étendu à terre.

Les jambes de Veck dérapèrent et traînèrent sur l'asphalte tandis que le la voiture arrachait le ruban jaune, et fonçait droit sur la boîte en carton. Quant à cet enfoiré de Del Vecchio, non seulement il resta accroché comme une sangsue, mais il réussit aussi à passer la main par la vitre ouverte et à s'agripper au volant sur lequel il pesa de tout son poids. La voiture vira et s'écrasa dans un container à ordures, à un mètre à peine de la victime.

Tandis que les airbags explosaient dans l'habitacle avec un sifflement vicieux, Veck fut éjecté en arrière, sur le couvercle du container. Et José sut qu'il se rappellerait longtemps l'image de cet homme volant à travers les airs, avec son blouson ouvert comme deux ailes, son arme au côté, et de l'autre, son badge qui renvoyait la lumière.

Veck atterrit sur le dos. violemment.

— Un officier au tapis, hurla José, en courant vers son coéquipier.

Mais il n'eut même pas le temps de dire à cet abruti de rester tranquille, ni même de l'aider à se relever. Veck bondit sur ses pieds comme un putain d'*Energizer Bunny* (NdT : *Publicité d'un jouet à piles toujours d'attaque, qui tourne en dérision le Lapin Duracell de son concurrent direct*) et fonça à travers la meute des agents qui entouraient la voiture, leur arme braquée sur le conducteur. Il les repoussa de son chemin, arracha la portière, et en sortit le photographe. À moitié assommé par l'impact, le *paparazzi* était un gros porc à un doigt de l'arrêt cardiaque. Aussi ventru qu'un père Noël, il avait le visage rougeaud et empâté.

Il semblait aussi avoir du mal à respirer, mais la cause n'était pas très claire : Était-ce d'avoir aspiré la poudre de son airbag ? Ou parce que Veck le regardait d'un air si féroce qu'il savait bien sûr que l'heure de son massacre était proche.

Sauf que Veck le laissa simplement retomber, avant de plonger dans la voiture. Il creusa son chemin à travers les airbags éclatés, et récupéra l'appareil photo. Avant qu'il n'en fasse des confettis, José s'interposa :

— Non ! Hurla-t-il, tandis que Veck ressortait de l'épave, le bras déjà levé, comme pour écrabouiller le Nikon sur le trottoir. Nous en avons besoin comme preuve.

Agrippé des à deux mains au poignet levé, José jeta tout son poids dans la poitrine de son coéquipier. Bon sang, cet enfoiré était sacrément baraqué— non seulement grand, mais musclé aussi. Durant une brève seconde, José ne fut pas certain qu'il réussirait à le retenir au corps-à-corps.

Mais l'élan donné suffit à inverser l'impulsion, et le dos de Veck s'écrasa contre l'aile de la voiture.

Bien qu'il doive utiliser toute sa force pour maintenir l'autre flic en place, José parla d'une voix calme :

— Réfléchis un peu. Si tu bousilles cet appareil photo, nous ne pourrons utiliser contre ce mec celle qu'il vient de prendre, et le faire condamner pour ça. Tu m'entends ? Bon sang, *réfléchis* et calme-toi.

Alors que les yeux de Veck restaient braqués sur le photographe, José réalisa que le plus dérangentant dans l'histoire était le calme léthal qui brillait dans ses prunelles. Même en plein milieu d'une lutte physique assez intense, Del Vecchio était étrangement détendu, parfaitement concentré, et incontestablement dangereux. José eut la sensation que, s'il lâchait son coéquipier, l'appareil photo ne serait pas la seule chose qui finirait écrabouillée sur le trottoir.

L'inspecteur semblait capable d'un meurtre de sang-froid.

— Veck, mon pote, reprends-toi.

Il y eut un moment lourd de tension, et José était parfaitement conscient que tous les autres n'étaient pas plus sûrs que lui de ce qui allait se passer. Y compris le photographe.

— Hey, regarde-moi, mec.

Les yeux bleu pâle de Veck revinrent lentement se poser sur lui, puis clignèrent, une fois ou deux. Enfin, la tension disparut dans le bras que José retenait. Il resta cependant attentif jusqu'à ce qu'il puisse récupérer le Nikon, histoire de vérifier que l'orage était bel et bien calmé.

— Ça va ? Demanda José.

Veck hocha la tête, et remit en place son blouson. Quand il acquiesça une seconde fois, José recula.

Belle erreur.

Son coéquipier fut si rapide qu'il n'eut pas le temps de l'arrêter. Et Del Vecchio balança son poing si violemment qu'il cassa probablement la mâchoire du photographe.

Tandis que le connard trop curieux vacillait et retombait dans les bras des autres agents, personne ne dit un seul mot. Après tout, ils avaient tous voulu faire ça, mais vu la petite promenade de Veck accroché à la voiture, il avait gagné la primeur.

Malheureusement, il y aurait un retour de bâton, et le jeune inspecteur serait probablement suspendu, si le photographe portait plainte contre la police de Caldwell.

Tout en secouant son poing meurtri, Veck marmonna :

— Est-ce que quelqu'un aurait une cigarette ?

Merde, pensa José. Aucune raison vraiment de vouloir retrouver Butch O'Neal. Avec Veck à ses côtés, c'était comme si son vieux coéquipier était toujours là.

Aussi, il n'avait plus à perdre son temps à chercher l'origine de cet étrange appel au 911 de la semaine passée. De plus, même avec toutes les ressources de la police à sa disposition, José n'était pour l'instant arrivé à rien. Et la piste refroidissait, ce qui était sans doute pour le mieux.

Après tout, il avait déjà sur les bras un mec difficile à gérer, animé de tendances autodestructives, et c'était suffisant.

Pas besoin de rajouter des complications.

## Chapitre 25

Au centre d'entraînement de la Confrérie, Butch aurait sincèrement aimé pouvoir haïr le chirurgien. Par loyauté envers V. Surtout avec la façon dont le mec à moitié à poil jouait les *Chippendales* dans sa serviette. (NdT : *Troupe de danseurs proposant un spectacle de striptease masculin.*)

Bon sang, imaginer ce morceau de viande s'approcher de Payne, étendue dans son lit ? C'était une sacrément mauvaise idée— à tous les niveaux.

Bien sûr, tout aurait été différent si le mec avait été bâti comme un joueur d'échecs. Mais dans le cas présent, Butch avait plutôt la sensation que c'était John Cena (NdT : *Catcheur, rappeur et acteur américain,*) qui faisait du gringue à la petite sœur de son pote. Bordel, mais comment un chirurgien pouvait-il être aussi balèze ?

Cependant, il y avait deux trucs en faveur de ce mec. D'abord, ce salopard avait enfilé l'uniforme propre que Butch lui avait donné— fini l'exhibitionnisme pour distraire les dames ! Ensuite, assis en face du Dell de la salle d'examen, le toubib semblait sincèrement préoccupé par l'état de santé de Payne.

Mais à ce sujet, il n'avancait pas beaucoup. Butch et le toubib regardaient l'écran de l'ordinateur comme deux chiens plantés devant *Animal Planete*— très concentrés, mais incapables de modifier le volume du son ou de changer de chaîne.

En temps normal, Butch aurait déjà envoyé un appel ou un texto à Viszs. Mais là, pas question, vu l'explication au sommet qui devait avoir lieu à la Piaule.

Bon sang, il espérait vraiment que V et Jane arriveraient à se réconcilier.

— Et maintenant ? Demanda le toubib.

Butch se botta mentalement le cul, et activa la souris.

— Je n'ai plus qu'à faire sortir les s'enregistrement de mon cul. Voilà.

— Charmante image. Et vous faisiez des réflexions désagréables au sujet de ma serviette ?

Butch ne put retenir un sourire.

— Parfaitement.

Soudain, ils se penchèrent ensemble vers l'écran— comme si ça allait, par magie, aider la souris à découvrir ce qu'ils recherchaient.

— Je suis nul en informatique, marmonna le toubib d'une voix dégoûtée. Sinon, je me débrouille plutôt avec mes mains.

— Moi aussi.



— Retourne au menu principal.

— D'accord d'accord—

— Et merde ! S'exclamèrent-ils avec un bel ensemble, tandis que de nombreux programmes démarraient, ouvrant des dossiers dont ils n'avaient absolument pas besoin. Bien entendu, aucun d'entre eux n'était nommé « Sécurité » ou « Caméras » ou « Cliquez ici, sombres crétins, pour trouver ce que vous cherchez. »

— Attends, dit soudain le chirurgien. Je pense que ça doit être rangé sous le nom de "Vidéos".

— Bonne idée.

Ils se penchèrent davantage, jusqu'à ce que leurs nez soient carrément posés sur ce foutu écran.

— Je peux vous aider les mecs ?

Butch tourna aussitôt la tête.

— Merci Seigneur ! Jane, nous cherchons les films enregistrés par les caméras de sécurité— (Soudain, il s'arrêta.) Ça va ?

— Oui, très bien.

Bon sang, elle n'allait pas bien du tout. Il la regarda, debout dans l'entrebâillement de la porte. Non. Elle allait même si mal qu'il valait mieux éviter de demander où était V... et ne pas s'attendre non plus à voir le Frère réapparaître de sitôt.

— Hey, Doc, dit Butch en se relevant. Je peux te parler une seconde ?

— Ah—

Butch coupa court à la protestation qu'elle s'apprêtait à émettre.

— Merci. J'en ai juste pour un moment. Nous serons dans le couloir, Manello. Essaie pendant ce temps de trouver comment fonctionne cet ordinateur.

— C'est ce que je fais déjà, marmonna sèchement le mec.

Quand il eut entraîné Jane dans le couloir, Butch baissa la voix :

— Qu'est-ce qui se passe ? Je sais que ça ne me regarde pas, mais je m'en fous. Je veux quand même savoir.

Au bout d'un moment, Jane croisa les bras sur sa blouse blanche, et regarda droit devant elle, sans parler. Mais ce n'était pas pour l'envoyer se faire foutre. À ce qu'il semblait, c'était davantage comme si la femelle revoyait quelque chose dans sa tête.

— Parle-moi, murmura-t-il.

— Tu sais pourquoi V est allé chercher Manny, pas vrai ?

— Je n'ai pas tous les détails, mais... j'ai quand même deviné.

La sœur de Viszs avait été plus que suicidaire, c'était évident.

— En tant que toubib, dit Jane, je suis souvent écartelée dans différentes directions. Si tu peux extrapoler...

— Oui, je peux. Merde. (*C'était encore pire que ce qu'il avait pensé.*)

— Et ce n'est pas tout, continua-t-elle. Quand je suis retournée dans la chambre faire mes valises, j'ai trouvé une tenue de combat en cuir au fond du placard. Il y avait dessus de la cire noire. Et du sang. Et aussi... (*Elle eut soudain du mal à respirer.*) Autre chose.

— Bon sang, gémit Butch.

Quand Jane se tut, il comprit qu'elle ne voulait pas créer de problème entre Butch et Viszs. Elle ne lui poserait donc aucune question à haute voix. Oui, c'était une femelle de valeur.

Bordel de merde ! Butch décida soudain de ne pas respecter le secret que V lui avait demandé de garder. Pas question non plus qu'il reste en dehors de cette histoire et regarde ces deux-là se séparer sans réagir.

— Il ne t'a pas trompée, dit-il. Cette nuit-là... la semaine passée, il s'est laissé massacrer, Jane. Par des *lessers*. Je l'ai retrouvé entouré de trois salopards qui l'écorchaient vif avec des chaînes.

Elle poussa un cri étouffé, et mit la main sur sa bouche.

— Oh... Seigneur...

— Je ne sais pas ce que tu as découvert, mais il n'était avec personne. Il me l'a dit lui-même.

— Mais alors, pourquoi cette cire ? Et pourquoi—

— Tu n'as pas pensé qu'il avait pu le faire tout seul ?

Un moment, Jane en resta sans voix.

— Non. Mais si c'est le cas, pourquoi ne l'a-t-il pas dit ?

Ah... n'était-ce pas le refrain habituel ?

— Aucun mec n'a envie d'admettre devant sa femme qu'il se branle en solitaire, Jane. C'est plutôt... lamentable, et V a probablement dû penser que, d'un certain côté, ce n'était pas bien vis-à-vis de toi. Tu sais, il est dingue de toi.

Tandis que les larmes montaient dans les yeux de Jane, d'un vert de forêt profonde, Butch resta un moment perplexe. En général, le bon docteur était aussi réservée que son *hellren*, et cette force secrète lui était sacrément utile dans son métier. Mais ça ne voulait pas dire qu'elle n'éprouvait rien, bien au contraire.

— Jane... Ne pleure pas.

— Je ne suis pas certaine que nous nous en ressortions intacts, dit-elle. Il est bouleversé. Moi aussi. Et en plus il y a Payne. (Soudain, elle posa la main sur le bras de Butch, et le serra.) S'il te plaît... Pourrais-tu l'aider ? Lui donner ce dont il a besoin ? Si tu crées une faille dans la glace qui le retient prisonnier, peut-être que ça ne nous aidera tous.

Tandis qu'ils se regardaient, les yeux dans les yeux, Butch se demanda s'ils parlaient bien de la même chose. Mais comment soulever le sujet avec tact ? Il lui était difficile de poser la question : « *Tu préférerais que ce soit moi qui le massacre plutôt que les lessers ?* »

Ouais. Ça risquait d'être plutôt gênant s'ils n'étaient pas sur la même longueur d'ondes. Déjà qu'elle était en larmes...

— Je ne peux pas le faire pour lui, continua Jane d'une voix cassée. Et ce n'est pas parce que nous avons des problèmes en ce moment. C'est juste... que je ne peux pas le faire. Il te fait confiance. Je te fais confiance. Et il en a besoin... Je m'inquiète beaucoup qu'il reste prisonnier derrière son mur s'il n'arrive pas à le faire tomber. Et ça pourrait provoquer une séparation définitive entre nous— ou pire. Il faut que tu l'emmènes au Commodore, je t'en prie.

D'accord, cette fois, le problème était réglé.

Butch s'éclaircit la gorge.

— J'ai pensé la même chose. En fait, je l'ai... déjà proposé à V.

— Merci. (Elle poussa un juron et s'essuya les yeux.) Tu le connais aussi bien que moi. Il a besoin d'être... décongelé. En quelque sorte.

— Ouais. (Butch tendit la main et caressa la joue de Jane.) Je m'en occupe. Ne t'inquiète pas.

Elle posa la main sur la sienne.

— Merci, répéta-t-elle.

Ils restèrent un moment ensemble, et Butch se jura bien de faire n'importe quoi pour garder ces deux-là ensemble.

— Où est-il ? Demanda-t-il.

— Aucune idée. Il m'a donné un sac, alors j'ai juste mis des affaires dedans, et je suis partie. Je ne l'ai pas vu à la Piaule, mais je ne l'ai pas cherché non plus.

— Je m'en occupe. Pourrais-tu aider Manello ?

Quand elle hocha la tête, il la serra une dernière fois contre lui, puis ficha le camp. Il courait déjà en arrivant dans le tunnel souterrain, et fonça tout droit jusqu'à la Piaule.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait découvrir quand il tapa le code d'accès, et passa la tête à travers la porte blindée. Pas de fumée... donc rien ne

cramait. En fait, il n'y avait aucune odeur, sauf celle du pain frais que Marissa avait mis au four un peu plus tôt.

— V ? Tu es là ?

Aucune réponse.

Bordel, c'était bien trop calme.

Au fond du couloir, Butch trouva la chambre de V et Jane dans un bordel incroyable. La porte de la penderie était grande ouverte, et il y avait de nombreux cintres éparpillés par terre— mais ce n'était pas ça qui l'intéressait.

Il se pencha, et récupéra le pantalon de cuir roulé en boule. Un bon petit catholique comme lui ne connaissait pas grand-chose aux pratiques sado-maso, mais de toute évidence, il allait falloir qu'il apprenne en accéléré.

Il sortit son téléphone, et appela V, sans espérer de réponse. Bon, il devait vérifier par GPS les coordonnées du mec, une fois de plus.

— Comme au bon vieux temps !

Tout en parlant, Manny resta concentré sur l'écran de l'ordinateur. Il était difficile pour lui de savoir pourquoi ça lui paraissait aussi bizarre d'être assis à côté de son ancien confrère. Il y avait trop de choses non dites entre eux, aussi le silence était-il un peu comme une chasse aux œufs de Pâques pour un enfant de trois ans : Tout était à peine dissimulé, prêts à être trouvé, et emporté.

— Pourquoi veux-tu revoir ces films ? Demanda-t-elle.

— Tu verras quand nous les trouverons.

Jane n'eut aucun problème pour récupérer le bon programme, et peu après, les images de la chambre de Payne apparurent sur l'écran. Non... Attends un peu, le lit était vide... Il n'y avait qu'un sac de sport.

— Ce n'est pas la bonne chambre, marmonna Jane. Voilà.

Cette fois, Manny vit Payne— sa Payne— étendue contre ses oreillers, à jouer avec le bout de sa tresse, les yeux rivés sur la porte de la salle de bain, comme si elle l'imaginait encore dans la douche.

*Bon sang, qu'elle est belle !*

— Bien sûr, dit Jane doucement.

D'accord, pensa Manny. Ce serait mieux d'éviter de parler à haute voix.

Il se racla la gorge.

— Tu pourrais me montrer la dernière demi-heure ?

— Aucun problème.

Les images s'inversèrent, et un petit compteur apparut dans le coin en bas à droite, indiquant le temps passé en millisecondes.

Lorsque Manny se vit ausculter Payne vêtu de sa seule serviette, il réalisa que leur attirance réciproque était évidente. Bon sang, on voyait même qu'il bandait— ce qui lui donna une autre raison de ne pas regarder Jane.

— Attends... Dit-il en se penchant en avant. Ralentis. Voilà.

Il se vit jaillir de la salle de bain en courant—

— Nom de Dieu, haleta Jane.

Parce que c'était là, sur l'écran : Payne était à genoux au bout de son lit, son corps long et mince parfaitement équilibré tandis que ses yeux fixaient la porte de la salle de bain.

— Elle brille, non ? Demanda Jane, sidérée.

— Ouais, murmura-t-il. Parfaitement.

— Attends un peu, dit Jane, en appuyant sur un bouton, pour faire défiler les images dans le bon sens. Tu as ensuite vérifié ses sensations. Ça a donné quoi ?

— Rien. Elle ne ressent rien. Et pourtant— Recule encore... Merci. (Il pointa du doigt les jambes de Payne.) Regarde. Elle a manifestement le contrôle de ses muscles.

— Ce n'est pas logique, dit Jane, en faisant repasser le film, encore et encore. Et pourtant elle l'a fait... Oh mon Dieu... elle l'a fait. C'est un miracle.

Bordel, oui, ça y ressemblait. Sauf que...

— Quel a été le déclencheur ? Marmonna-t-il.

— Peut-être est-ce toi.

— Aucune chance. L'opération n'a manifestement pas suffi, sinon elle aurait réagi bien avant cette nuit. Et tu as bien vu... tous les examens ont montré que la paralysie demeurait.

— Manny, je ne parlais pas de ton scalpel.

Jane fit repasser le film, et appuya sur « pause » au moment où Payne se redressait.

— C'est toi qui l'as déclenchée.

Manny resta figé, les yeux rivés à l'image, essayant de trouver quelque chose à dire pour réfuter cette évidence. Bien sûr, on aurait dit que... Quand Payne le regardait, la luminosité en elle était devenue plus forte... et elle avait été capable de bouger.

Jane fit défiler le film image par image. Quand Manny émergea de la salle de bain, Payne se recoucha, et sa luminescence s'éteignit... Ensuite, elle n'avait plus rien ressenti.

— Ça n'a aucun sens, grommela Manny en secouant la tête.

— En fait, je pense que si. C'est à cause de sa mère.

— De qui ?

— Une déesse qui m'a transformée, dit Jane en indiquant son corps. Je suis là à cause de la Vierge Scribe.

— De qui ? (Manny fronça les sourcils.) Je ne comprends rien.

Jane eut un petit sourire.

— Tu n'as pas besoin de comprendre. Juste de voir ce qui arrive. Si tu restes avec Payne, tu verras bien comment elle évolue.

À nouveau, Manny fixa l'écran. Bon sang, apparemment, le Bouc-Du-Diable avait appuyé sur le bon bouton. Quelque part, cet énorme enfoiré avait deviné ce qui allait arriver. Ou peut-être n'avait-il fait qu'un pari risqué ? Dans tous les cas, il semblait que Manny était le seul être capable de sortir cette extraordinaire créature de son lit.

Bien sûr qu'il allait rester auprès d'elle.

Mais il ne se montait pas la tête. Il ne s'agirait pas entre eux d'amour, ni même de sexe. Il ne serait là que pour la guérir afin qu'elle puisse continuer à vivre. Ensuite, il était bien certain que Manny ne serait pas autorisé à rester avec elle. Les vampires le jetteraient après usage comme une canette de Coca-Cola vide. D'accord, Payne était attirée par lui, mais vu qu'elle était vierge, elle avait peu d'éléments de comparaison.

Et elle avait aussi un frère qui la forcerait à faire les bons choix.

Quant à lui ? Il ne se rappellerait sans doute de rien.

Soudain, il réalisa que Jane fixait son profil.

— Quoi ? Demanda-t-il, sans quitter l'écran des yeux.

— Je ne t'ai jamais vu comme ça avec une femme.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme elle. (Il leva la main pour couper court à ce qu'elle allait répondre.) Pas la peine de m'expliquer qu'il n'y a aucun avenir possible pour nous. Je sais ce qui m'arrivera au final.

Bon sang, peut-être que ces salauds le tueraient et balanceraient son cadavre dans le fleuve. En s'arrangeant pour que ça ressemble à un accident.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire, dit Jane, en remuant sur son siège. Et crois-moi... je sais exactement ce que tu ressens.

Cette fois, il lui jeta un coup d'œil.

— Ah oui ?

— J'ai vécu ça quand j'ai rencontré Viszs. (Soudain, les yeux verts se remplirent de larmes, mais Jane secoua la tête.) Pour en revenir à toi et Payne—

— Qu'est-ce qui se passe avec ton mec, Jane ? Parle-moi.

— Rien du tout—

— Foutaises. D'ailleurs, je peux te dire la même chose : Je ne t'ai jamais vu comme ça avec un mec. Tu as l'air... paumée.

Elle prit une longue inspiration.

— On a quelques problèmes... conjugaux. C'est banal bien sûr, mais pas évident à gérer.

Manifestement, elle ne tenait pas à en parler.

— D'accord. Rappelle-toi seulement que je suis là... Du moins, aussi longtemps qu'on m'y autorisera.

Il se frotta le visage. Ça ne servait absolument à rien de se ronger les sangs sur le temps qui lui restait à passer ici. Il n'avait aucun moyen de le contrôler. Sauf que... perdre Payne allait le tuer, même s'il la connaissait à peine.

Attends un peu. Jane était humaine. Et pourtant, elle avait pu rester avec son vampire. Peut-être y avait-il—

*Bordel, est-ce que vraiment... ?*

— Jane... ? Demanda-t-il d'une voix faible, tout en regardant sa vieille amie. Qu'est-ce que—

Mais soudain, il n'eut plus de mots. Elle était assise à côté de lui, dans la même chaise, dans la même position, avec les mêmes vêtements... Sauf qu'il pouvait voir le mur derrière elle— et les armoires métalliques— et la porte qui ouvrait sur le couloir. Et ce n'était pas « voir » par-dessus son épaule, c'était « voir à travers » elle.

— Oh, dit-elle. Je suis désolée.

Et juste devant ses yeux, elle quitta son apparence fantomatique, pour redevenir normale.

Manny fit un bond hors de sa chaise, et recula jusqu'à ce que la table d'examen lui botte le cul et l'empêche d'aller plus loin.

— Je ne comprends pas, dit-il d'une voix rauque. Il faut que tu me dises...  
*Nom de Dieu !*

Tandis qu'il s'agrippait à la croix qui pendait autour de son cou, Jane baissa la tête, et d'une main, repoussa ses cheveux derrière son oreille.

— Oh Manny... Il y a tellement de choses que tu ne sais pas.

— Alors... dis-moi. (Quand elle ne répondit pas, il sentit que sa tête allait exploser sous le hurlement qui grondait en lui.) Tu as intérêt à m'expliquer, parce que j'en ai ras la frange de me sentir devenir fou.

Il y eut un long silence.

— Je suis morte Manny, mais pas dans un accident de voiture. Ça, c'était du flanc.

Manny sentit sa poitrine se serrer.

— Comment ?

— Un coup de feu. J'ai été blessée. Et je suis... morte dans les bras de V. D'accord, cette fois, Manny ne pouvait plus respirer du tout.

— Qui a fait ça ?

— Les ennemis des vampires.

Manny frotta son crucifix, et ce qui était catholique espéra en la véracité de tous les saints de la création, et au Paradis qui attendait les êtres de bonne volonté.

— Je ne suis plus celle que tu as connue, Manny. Plus du tout. (Il y avait une infinie tristesse dans la voix de Jane.) En fait, je ne suis même plus vivante. C'est pour ça que je ne suis pas revenue te voir. Il ne s'agissait pas seulement de cette histoire de vampires inconnus des humains... C'est surtout parce que je ne suis plus réellement sur terre.

Manny cligna des yeux. Comme une vache. Plusieurs fois.

Bon... La bonne nouvelle, pensa-t-il, c'était qu'il s'habituaît aux bizarreries. Après tout, découvrir que son ancien chirurgien en traumatologie était un fantôme provoquait à peine un « bip » sur son sonar interne. Manny avait eu le cerveau si souvent balayé par l'ouragan que c'était comme si tous ses joints s'étaient détendus. Du coup, il avait une complète liberté de mouvement.

Bien sûr, ça voulait dire aussi qu'il était baisé côté rationalité.

Mais quelle importance ?



## Chapitre 26

Dans les bas-fonds de Caldwell, Viszs arpentait la nuit tout seul, traversant les immenses arcades sous les ponts de la cité. Il s'était d'abord pointé à son appartement, mais il n'avait pu y rester que dix minutes. Quelle ironie vraiment qu'avec toutes ces portes vitrées, cet endroit soit aussi étouffant. Aussi, depuis sa terrasse, il s'était dématérialisé dans les airs, pour reprendre forme sur les rives du fleuve. Les autres Frères devraient patrouiller non loin delà, dans les ruelles, à la recherche des *lessers*. Peut-être même les retrouverait-il. Mais Viszs ne tenait pas à avoir de la compagnie ce soir. Il voulait combattre seul.

Du moins, il le pensait.

Après avoir erré une heure durant, il réalisa qu'il ne cherchait pas réellement un corps-à-corps quelconque. En fait, il ne cherchait rien du tout.

Il était entièrement vidé... au point qu'il trouvait étrange de pouvoir avancer. Il ne savait même pas comment son corps fonctionnait encore.

Il s'arrêta, et regarda l'Hudson qui remuait paresseusement ses eaux glauques et puantes. Soudain, il éclata de rire, un son rauque et glacé.

Durant sa longue vie, Viszs avait accumulé un savoir qui pouvait presque concurrencer la bibliothèque de ce putain de Congrès. Certains savoirs étaient plutôt utiles— comme par exemple combattre, forger des armes, trouver des informations, ou même se taire à bon escient... D'autres connaissances étaient rarement nécessaires dans la routine de tous les jours— comme la masse molaire du carbone, la théorie d'Einstein sur la relativité, ou les couillonnades politiques de Platon. Il y avait aussi les nombreuses idées que Viszs aimait bien ruminer quand il s'ennuyait. Nuit après nuit, il évaluait thèses et antithèses, et faisait l'inventaire de ses théories, comme s'il s'agissait de jouets. Malheureusement, il restait d'autres notions qu'il ne tenait pas à examiner de près.

Ouais, parmi l'amas de ses connaissances, son cerveau gardait aussi un vaste terrain vague de conneries auxquelles Viszs ne croyait pas. Et vu qu'il était plutôt cynique, il avait ainsi accumulé une pleine voirie de sacs-poubelle pourrissants, un merdier métaphorique qui affirmait plus ou moins que... un père était censé aimer ses enfants. Qu'une mère était un cadeau du ciel... Et *bla-bla-bla*.

S'il y avait l'équivalent mental d'une protection de l'environnement, cette partie de son cerveau aurait été référencée comme dangereuse, interdite, et définitivement murée.

Marrant. Cette petite promenade nocturne sous les ponts, à explorer les égouts de son être intime, avait cependant amené Viszs à faire le tri de ses sensations éparses, et quelque chose émergeait nettement du lot :

Un mâle dédié n'était absolument rien sans sa femelle.

Que c'était étrange. Il avait toujours été certain d'aimer Jane, mais, se croyant plus malin que les autres, il avait ficelé ses sentiments sans réaliser que c'était sa foutue main qui nouait le fil. Merde, même quand elle lui était revenue après sa mort— et qu'il avait connu bref moment la véritable signification du mot *bonheur*— Viszs ne s'était jamais vraiment... ouvert à elle.

Bien sûr, la présence de Jane dans sa vie avait dégelé en lui quelques couches supérieures de *permafrost*, mais tout au fond, il était resté le même. Bon Dieu, il n'avait jamais pris la peine de s'unir proprement. Il s'était contenté d'installer Jane dans sa chambre, appréciant chaque minute qu'il y passait avec elle avant d'aller vivre des nuits de son côté.

*Bordel, que de temps perdu !*

C'était carrément criminel.

Et maintenant, voilà qu'ils étaient séparés par un gouffre que, en dépit de toute son intelligence, Viszs n'était pas certain de pouvoir combler. Il n'avait pas la moindre d'idée pour commencer.

Seigneur, en la voyant tenir son pantalon de cuir entre ses mains, et attendre de lui qu'il s'explique, il avait eu la sensation que ses lèvres étaient scellées. Sans doute parce qu'il se sentait coupable de cet épisode dans son appartement... Ce qui vraiment complètement con ! Est-ce que se branler était trahir sa femelle ?

Mais il ne voulait pas se mentir... ça le choquait d'avoir été tenté par le genre d'exutoires qu'il avait connus autrefois. Parce que tout, alors, avait été intensément sexuel.

Bien sûr, ça le fit soudain penser à Butch. Son copain avait offert une solution tellement évidente que Viszs s'étonnait de ne l'avoir jamais considérée lui-même. Mais demander une merde pareille à son meilleur ami n'était pas si facile à gérer.

Il regretta de ne pas avoir eu cette option une semaine plus tôt. Peut-être que ça aurait aidé les choses... Mais cette dispute dans la chambre n'était pas le seul problème que lui et Jane avaient en cours. Merde... Payne... Jane aurait dû venir le chercher au sujet de sa sœur. Elle aurait dû lui demander conseil, sur ce qu'il convenait de faire.

À nouveau, la colère monta en lui comme la puanteur émanant d'un boubier, et Viszs craignait que ça existe en lui, caché derrière sa vacuité apparente. Il n'était pas comme les autres mâles— ne l'avait jamais été— et pas uniquement à cause de sa *Chère Petite Maman* de déesse à la con. Avec son bol habituel, Viszs allait être le seul mâle dédié de la planète assez con pour perdre sa *shellane* sans en être détruit... Il deviendrait juste encore plus atteint.

Fou par exemple.

Sauf que... En fait, il ne serait pas le premier. Son Frère Murdher était déjà devenu fou. Définitivement et irrévocablement.

Peut-être pourraient-ils former un club ? Où le droit d'entrée se paierait à la dague.

Après tous, des salopards comme eux, incapables de ressentir une émotion—

Avec un grondement, Viszs pivota soudain en direction du vent. S'il ne haïssait pas autant sa mère, il aurait presque envoyé vers le ciel une prière de remerciement. Parce que, au milieu du brouillard, voletant parmi les remous gris et humides, lui parvenait soudain l'odeur douceâtre des ennemis de la race. Et si, dans son abrutissement antérieur, Viszs avait manqué de cible et de détermination, c'était différent cette fois.

Il se mit à marcher, puis à courir, de plus en plus vite. Et il se sentait mieux. Il préférait nettement être un tueur sans âme qu'un robot sans cervelle. Il voulait blesser et tuer— déchirer de ses dents nues— arracher à pleines mains... Il voulait voir du sang noir d'égorgeur dégouliner sur lui, et être assourdi par les cris de ceux qu'il tuait.

Il suivit la puanteur insistante, rue après rue, jusqu'à atteindre le dédale des ruelles les plus sombres, remontant la piste. Et l'odeur qui devenait de plus en plus forte. Ce qui était pour V un véritable soulagement. Les *lessers* devaient être nombreux... Autre bonne nouvelle : Il ne détectait aucun signe de ses Frères Il serait le premier arrivé... Et le premier servi.

Il avait d'ailleurs la ferme intention de tout consommer.

Lorsqu'il tourna au coin d'une rue, sa quête était presque terminée, mais ... il se trouva dans une sorte de goulet urbain. Viszs s'arrêta si vite qu'il dérapa. L'allée était une impasse, organisée comme un entonnoir à bétail : De chaque côté, les immeubles bloquaient le vent qui venait de la rivière, et la horde des molécules ramassait au creux de ses sabots les odeurs qu'elle envoyait galoper droit dans les sinus du vampire.

*Bordel. Mais qu'est-ce que... ?*

La puanteur était si forte que son nez lui confirmait une présence ennemie massive— mais il ne voyait pas le moindre de ces fumiers décolorés, ni la pointe d'un couteau. L'endroit était désert.

Sauf que... C'était quoi ce bruit d'eau, régulier et tenu ? Comme un robinet mal fermé.

Viszs projeta du *mhis* autour de lui, puis il enleva son gant, libérant sa main nitescente pour éclairer la scène. Dès qu'il avança dans le faisceau lumineux, la première chose qu'il remarqua fut une botte... attachée à un mollet, dans un pantalon de camouflage. Il y avait aussi une cuisse et une hanche...

Et rien d'autre.

Le corps de l'égorgeur avait été coupé en deux, aussi précisément que s'il était passé sous une scie électrique. Des morceaux d'intestins trainaillaient, et les os d'une colonne vertébrale brillaient d'un éclat laiteux au milieu du sang noir répandu.

Viszs entendit sur la droite une sorte de crissement qui résonna fort dans le silence.

Cette fois, il vit une main... très pâle, et qui plantait ses ongles dans l'asphalte mouillé, avec des gestes frénétiques, comme pour creuser à même le sol.

Le *lessen* n'était plus qu'un torse, mais il vivait toujours. Et ce n'était pas un miracle. C'était comme ça que fonctionnaient les non-vivants. Ils ne disparaissaient qu'en étant poignardés en plein cœur avec un objet métallique, sinon ils restaient éternellement à pourrir sur place— quel que soit l'état de leur corps.

Pour examiner le visage de la chose, Viszs leva lentement sa paume lumineuse. La bouche était grande ouverte, la langue s'agitait comme pour essayer de parler. Comme tous ceux des fournées actuelles de la *Lessening* Société, l'égorgeur était une jeune recrue, et sa peau noire n'avait pas encore viré couleur chaux.

Viszs enjamba le salopard, et continua à avancer. Quelques mètres plus loin, il trouva les deux morceaux d'un second *lessen*.

Lorsqu'il sentit sur sa nuque ses cheveux se hérissier comme pour un avertissement, Viszs leva la main autour de lui, étudiant un corps découpé après l'autre, en un large cercle concentrique.

Bon sang... N'était-ce pas comme au bon vieux temps ? Un revenant...

Il s'en serait bien passé.

Dans la clinique du centre d'entraînement de la Confrérie, Payne était allongée sur son lit, et elle attendait. En général, la patience n'était pas son fort, et elle avait le sentiment que dix ans étaient passés quand son guérisseur revint enfin dans la chambre. Il ramenait avec lui une sorte de grimoire assez fin.

Lorsque l'humain s'assit sur le lit, son visage dur aux traits bien dessinés exprimait une tension certaine.

— Je suis désolé que ça ait pris aussi longtemps, dit-il. Jane et moi étudions cet ordinateur.

Elle ne savait pas du tout de quoi il parlait.

— Je suis prête à entendre la vérité, quelle qu'elle soit.

D'une main rapide, le guérisseur ouvrit l'appareil en deux, et dit :

— Ce serait mieux que tu le voies toi-même.

Payne avait envie de hurler à pleins poumons, mais elle se força quand même à regarder l'écran. Immédiatement, elle reconnut les images— qui provenaient de la chambre où elle se trouvait. Mais c'était plus tôt dans le temps, parce qu'elle était sur son lit et regardait en direction de la salle de bain. Au début, l'image resta fixe, mais ensuite, une petite flèche s'anima— comme si le guérisseur avait déclenché quelque chose— et Payne se vit bouger.

Les sourcils froncés, elle se concentra sur ce qu'elle voyait. Son corps était devenu... lumineux. Toute la surface de sa peau étincelait comme éclairée par une lumière intérieure. Pourquoi n'avait-elle jamais... ?

Tout à coup, elle se vit se redresser sur son oreiller, le cou tordu pour mieux épier son guérisseur. Puis se pencher sur le côté, et glisser jusqu'au pied du lit—

— Je me suis relevée, haleta-t-elle. *Je suis à genoux !*

C'était bien le cas. Elle regarda sa silhouette lumineuse remuer et utiliser ses jambes avec un équilibre parfait tandis qu'elle espionnait le mâle nu sous la douche.

— Oui, dit-il. Tu l'as fait.

— Et je brille comme une chandelle. Pourquoi ?

— Nous espérions que tu nous le dirais. Tu n'as jamais fait ça auparavant ?

— Non, il ne me semble pas. Mais je suis restée enfermée si longtemps, que je ne me connais pas réellement. (Les images s'arrêtèrent.) Puis-je les revoir ?

Quand le guérisseur ne répondit pas, et que rien n'apparut sur l'écran, Payne leva les yeux, et eut un mouvement de recul. Le visage du mâle exprimait une rage furieuse, une colère si profonde que ses yeux en étaient devenus pratiquement noirs.

— Enfermée ? Hurla-t-il. Comment ça ? Qui t'a fait ça ?

Étrange, pensa-t-elle vaguement. Elle avait toujours cru que les humains étaient des créatures bien plus soumises que les vampires. Mais la violence de son guérisseur qui cherchait à la protéger était tout aussi dangereuse que celle d'un mâle de son espèce.

Sauf que... Peut-être ne cherchait-il pas à la protéger. Peut-être était-il juste en colère de fréquenter quelqu'un comme elle. Comment pourrait-elle l'en blâmer ?

— Payne ?

— Ah... Pardonne-moi, guérisseur. Peut-être mon choix de mots est-il incorrect, puisque l'anglais n'est pas ma langue principale. J'ai été sous l'emprise de ma mère.

Elle avait cherché à ce que sa voix dissimule le mépris qu'elle portait à la femelle, et dû y réussir— parce que toute tension quitta soudain le mâle qui poussa un grand soupir.

— Oh, d'accord. Effectivement, j'avais compris tout autre chose.

En vérité, les humains devaient avoir d'autres standards de comportement sur les relations mère-fille, pensa Payne. Le soulagement du guérisseur semblait aussi intense que sa colère précédente. Bien sûr, Payne approuvait plutôt la moralité et la décence dans le caractère d'une femelle— ou d'un mâle.

Lorsqu'il réactiva les images, elle se concentra à nouveau sur le miracle qui venait d'arriver..... Et se secoua la tête : Elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle voyait.

— C'est étrange, dit-elle, je ne me suis rendu compte de rien. Comment est-ce possible ?

Le guérisseur s'éclaircit la gorge.

— J'ai parlé de ça avec Jane. Et elle prétend... Et bien je... Ah. Elle a une théorie. (Il se leva, et avança jusqu'à un coin de la chambre... où il se mit à étudier le plafond.) C'est idiot, mais... Marvin Gaye avait peut-être raison. (*NdT : Chanteur de soul américain, 1939 / 1984 qui a associé l'extase charnelle à un rapprochement avec Dieu.*)

— Marvin ?

Le guérisseur attrapa une chaise, la plaça au coin de la chambre, et monta dessus.

— C'était un chanteur. Je te ferai un jour écouter un truc de lui. (Il leva la main, et dévissa quelque chose au plafond avant de descendre.) C'est plutôt chouette pour danser.

— Je ne sais pas danser.

Il se tourna vers elle, et son regard se fit plus lourd.

— Aucun problème. Je t'apprendrai ça aussi. (Payne sentit son corps se réchauffer, lorsque le guérisseur s'approcha de son lit.) En attendant, je vais te montrer quelque chose d'autre.

Lorsqu'il se pencha vers elle, Payne fixa ses lèvres fermes, et sa respiration devint sifflante. Il allait l'embrasser. Ô douce Verge, il allait—

— Tu voulais savoir ce que voulait dire *jouir*, dit-il, d'une voix si rauque qu'on aurait dit un grondement. (Sa bouche n'était qu'à quelques centimètres de celle de Payne.) Je ne vais pas te l'expliquer, mais plutôt te le montrer.

Sur ce, il tendit la main et appuya sur l'interrupteur, éteignant les lampes et plongeant la chambre dans l'obscurité. Il n'y avait plus la lumière qui émanait de la salle de bain, et un rai sous la porte en provenance du couloir.

— Tu veux que je te montre ? Insista-t-il à voix basse.

En ce moment, Payne n'avait plus qu'un seul mot dans son vocabulaire.

— Oui...

Mais le mâle recula.

Au moment où Payne s'apprêtait à hurler de frustration, elle réalisa qu'il s'était placé devant la porte de la salle de bain, dans le faisceau de lumière.

— Payne... ?

Entendre son nom sur les lèvres du mâle rendit la respiration de Payne encore plus difficile.

— Oui...

— Je te veux... (Il commença à déboutonner sa blouse blanche par le bas, puis l'écarta lentement, exposant les muscles durs de son ventre.) Et je veux que tu me désires.

*C'est déjà le cas*, pensa-t-elle.

Le guérisseur était sincère. Il respirait de plus en plus bruyamment. Et plus Payne le regardait, plus le ventre du mâle durcissait.

Ensuite, il fit glisser sa main plus bas.

— Regarde ce que tu me fais, dit-il, en tendant le tissu souple sur des hanches qui—

— Tu es *phearsom*, haleta-t-elle. Oh... combien.

— Dis-moi au moins que c'est un compliment.

— Oui...

Elle fixait d'un regard ardent le sexe rigide qui poussait contre le tissu du pantalon. Si épais— si attirant— si énorme. Payne ne connaissait pas exactement tous les détails de l'acte sexuel, mais jusqu'à présent, elle n'avait

jamais compris pourquoi une femelle s'y soumettait. Par contre, en regardant son guérisseur, elle avait la sensation que son sang se solidifierait dans ses veines et que son cœur arrêterait de battre s'il ne la prenait pas au plus tôt.

— Tu désires me toucher ? Gronda-t-il.

— Je t'en prie... (Elle déglutit... sa gorge était si serrée que ce fut presque impossible.) Oui...

— D'abord, regarde-toi, *bambina*. Lève la main, et regarde-toi.

Elle obtempéra pour lui faire plaisir, impatiente de passer aux choses sérieuses. Mais—

Sa peau était lumineuse, comme éclairée de l'intérieur. Elle pensa que le désir qu'il avait provoqué en elle avait créé cette luminescence.

— Je ne sais pas... Comment je... ?

— Je pense que c'est en fait la solution, dit-il. Dis-moi si tu me sens.

Il vint s'asseoir à côté d'elle, et lui prit les pieds et effleura gentiment ses jambes, glissant sa main sur son mollet—

— C'est chaud, s'exclama Payne à moitié étranglée d'émotion. Je sens la chaleur de tes mains.

— Et là ?

— Oui... *Oui !*

Quand il remonta ses mains plus haut, sur sa cuisse, elle rejeta furieusement les draps et les couvertures, pour qu'il n'y ait aucun obstacle entre eux. Son cœur tambourinait si fort que—

Le guérisseur posa la main sur son autre jambe.

Cette fois, elle ne sentit... rien.

— Non non non... Touche-moi encore ! (L'ordre était dur, et la concentration de Payne presque frénétique.) Touche-moi—

— Du calme.

— Ça a disparu. Où est-ce parti ? Fais-le revenir ! Par tout ce qui est saint dans ta religion, fais-le.

— Payne, dit-il en capturant ses mains qui s'agitaient. Payne, regarde-toi.

La luminescence s'était éteinte. Sa peau était normale.

— Bon sang.

— Hey, ma beauté. Hey... Regarde-moi. (Sans pouvoir s'en empêcher, elle lui obéit.) Respire un grand coup, et calme-toi... C'est ça, respire avec moi. Très bien. Ça va revenir...

Quand il se pencha vers elle, elle sentit la douce caresse de ses doigts sur son cou.



— Tu me sens ?

— Oui...

Elle était si nerveuse et impatiente qu'elle entendait à peine la voix profonde du guérisseur, concentrée sur son toucher apaisant.

— Ferme les yeux, ordonna-t-il.

— Mais—

— Fais-le pour moi. Ferme les yeux.

Quand elle obtempéra, il enleva ses doigts de son cou et les remplaça par sa bouche. De ses lèvres chaudes, il caressa la gorge de Payne, suçota sa peau, et la caresse provoqua au fond de son ventre une tension brûlante.

— Tu me sens ? Demanda-t-il, d'une voix rocailleuse.

— Oui...

— Alors laisse-moi continuer. (D'un geste tendre, il la recoucha sur ses oreillers.) Ta peau est si douce...

Tandis qu'il la mordillait, le son de ses baisers résonnait de façon délicieuse aux oreilles de Payne. Puis elle sentit ses paumes sur ses clavicules, puis plus bas. En réponse, elle se détendit, et des petits frissons naquirent en elle, durcissant la pointe de ses seins, créant des sensations étranges entre ses jambes. Tout son corps s'électrifa. Elle sentait vibrer chaque centimètre carré de sa peau.

— Regarde *bambina*, c'est revenu... Regarde.

Elle avait les paupières aussi lourdes que des pierres quand elle tenta de les ouvrir, mais elle jeta un coup d'œil sur elle-même, terriblement soulagée de remarquer qu'elle brillait à nouveau. Grâce à ça, elle éprouvait toutes les sensations qu'il faisait naître en elle.

— Embrasse-moi, dit-il d'une voix pressante. Ouvre la bouche.

Sa voix était peut-être gutturale, mais sa bouche fut douce tandis qu'il caressait la sienne, lui mordillait les lèvres, les léchait. Puis elle sentit une main se poser sur sa cuisse.

— Je te sens, dit-elle entre deux baisers, avec des larmes plein les yeux. Je te sens.

— J'en suis heureux, dit-il d'un air sérieux, en se reculant un peu. Je ne sais pas ce qui se passe. Je ne vais pas te mentir. Jane non plus n'en sait rien.

— Je ne m'en soucie pas. Je veux juste retrouver mes jambes.

Il réfléchit un moment, puis hocha la tête, comme s'il prenait un vœu envers elle.

— Je ferais n'importe quoi pour te les rendre.

De ses yeux brûlants, et il regarda ses seins, et la réponse de Payne fut immédiate. À chaque respiration qu'elle prenait, le tissu qui la recouvrait semblait de plus en plus gênant, de plus en plus serré.

— Laisse-moi t'aimer, Payne, dit-il. On verra bien ce qu'il adviendra.

— Oui, dit-elle en levant les mains vers son visage, pour l'attirer à nouveau vers elle. Je t'en prie.

En vérité, tout comme elle aurait tiré d'une veine sa subsistance, elle avait un besoin vital de la chaleur des lèvres de ce mâle, du velours humide de sa langue, de l'énergie passionnelle que son contact lui procurait.

Elle gémit, submergés de sensations, tandis que son corps se faisait plus lourd sur le lit— que son sang accélérât sa course dans ses veines— que le désir battait de plus en plus exigeants entre ses jambes— que ses seins se tendaient vers lui.

— Guérisseur, haleta-t-elle, en sentant ses jambes s'écarter sous la paume du mâle.

Quand il la regarda, elle fut heureuse de constater que lui aussi avait des difficultés à respirer.

— Payne, je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi.

— Tout ce que tu veux.

Il eut un sourire.

— Je voudrais défaire tes cheveux.

Elle parut surprise— c'était vraiment la dernière chose à laquelle elle s'attendait— mais le mâle avait une expression si intense qu'elle ne put lui dénier sa requête. Elle lui aurait tout donné d'elle-même.

— Bien sûr.

D'une main tremblante, il prit le bout de sa tresse.

— Depuis la première fois où je t'ai vue, j'ai eu envie de le faire.

Doucement, centimètre par centimètre, il défit les lourdes mèches brunes dont Payne ne se préoccupait jamais. Elle gardait ses cheveux longs parce que c'était plus simple que de les couper. Mais vu la passion du regard de cet humain, elle se demanda si elle n'avait pas sous-estimé la signification de sa lourde chevelure.

Quand il eut fini, il étendit autour d'elle les boucles qu'il venait de libérer, recula, et la regarda.

— Tu es belle à tomber.

Payne n'avait jamais pensé être féminine— et encore moins belle ! — aussi, elle fut sidérée d'entendre une telle révérence, non seulement dans les mots du mâle, mais aussi dans sa voix.

— En vérité... Je ne sais que dire, dit-elle une fois encore.

— Alors laisse-moi te donner autre chose à quoi penser.

Quand il se coucha auprès d'elle dans le lit, elle posa la tête sur les muscles épais de sa poitrine, caressant de la main son estomac plat. Pour un vampire, Payne était plutôt grande, son corps ayant hérité de gênes puissantes de son géniteur. Du coup, elle se sentait souvent difforme par rapport aux autres Élues. Par exemple, elle n'avait pas la grâce souple de Layla. Elle était bâtie comme un soldat, et non comme une vestale spirituelle, ou une *Ehros*.

Avec son guérisseur, elle se sentait parfaitement proportionnée. S'il n'était pas aussi énorme que son jumeau, il était plus grand et plus épais qu'elle-même, bien musclé à tous les endroits où un mâle devait l'être. Couchés ensemble, leurs deux corps l'un contre l'autre, la température devenait de plus en plus brûlante entre eux. Pour la première fois de sa vie, Payne ne se sentait pas une anomalie génétique ou une femelle maladroite, mais un objet de désir et de passion.

— Tu souris, murmura-t-il contre sa bouche.

— C'est vrai ?

— Ouais. Et j'adore ça.

Quand il posa la main sur sa hanche et souleva sa chemise de nuit, elle ressentit chacun de ses gestes, depuis l'effleurement de son petit doigt, jusqu'à la caresse de sa paume, des sensations brûlantes qui s'accrochèrent tandis qu'il remontait. Elle ferma les yeux, et s'arc-bouta contre lui, consciente que son corps réclamait quelque chose qu'elle ne connaissait pas réellement. Elle savait juste que le mâle pouvait le lui faire découvrir. Oui, le guérisseur était exactement ce dont elle avait besoin. La main de l'humain remonta le long des flancs de Payne, s'arrêtant sous ses seins tendus, lourds de désir.

— Ça va ? Entendit-elle... de très loin.

— Je veux sentir mes jambes, haleta-t-elle. À tout prix. (Mais en le disant, elle comprit que son vœu le plus cher était moins d'éviter la paralysie que de découvrir le sexe— avec lui.) Guérisseur ?

Le poids d'une main sur ses seins fut un véritable choc. Payne sursauta, écarta les jambes, et pressa ses talons contre le matelas. Puis le mâle caressa du pouce son mamelon, et des éclairs de feu la traversèrent tout entière.

Les jambes de Payne s'agitèrent sur le lit, parce que la douleur qui brûlait en son ventre la rendait impatiente.

— Je bouge, dit-elle à mi-voix, comme si elle n'y croyait toujours pas.

Et puis, la seule chose réellement important était de faire l'amour avec lui, et elle ne voulait plus attendre.

— Je sais, *bambina*, dit-il. Et je vais m'assurer que ce soit définitif.

## Chapitre 27

Une fois à Caldwell, Butch gara l'Escalade dans le parking souterrain du Commodore, et prit l'ascenseur qui montait tout en haut du gratte-ciel. Il n'avait aucune idée de ce qu'il trouverait dans l'appartement de Viszs, mais c'était de là que provenait le signal GPS, aussi c'était là qu'il allait.

Dans la poche de son manteau de cuir, Butch avait tout ce qui lui était nécessaire pour pénétrer dans le domaine privé du vampire : La carte magnétique du garage, la clé en argent de l'ascenseur privé, et celle en cuivre pour les verrous des portes blindées.

Son cœur tambourinait sec lorsque l'ascenseur ouvrit ses portes avec un petit « *ding* » discret. Le panneau clignotant « *Accès autorisé* » prenait ce soir pour lui une signification toute particulière. Tandis qu'il sortait dans le couloir, il regretta de ne pas avoir un verre d'alcool sous la main. Il avait sacrément besoin d'un remontant.

En arrivant devant la porte, il sortit la clé de cuivre, mais préféra d'abord frapper. Plusieurs fois. Il lui fallut une bonne minute pour réaliser que personne ne lui répondait.

D'accord— que la discrétion aille se faire foutre ! Il tambourina à grands coups de poing sur le panneau.

— Viszs, beugla-t-il. Ouvre cette putain de porte où je rentre.

*1, Mississippi. 2, Mississippi—*

*(NdT : Formule américaine pour compter les secondes en étirant le temps de prononciation des chiffres.)*

— Et merde.

D'un geste décidé, il planta la clé dans le verrou, et la fit tourner, avant de donner un coup d'épaule dans le lourd panneau métallique. Qui s'ouvrit en grand.

Dès qu'il entra, il entendit le « *bip bip* » de l'alarme. Elle était branchée... Ce qui signifiait que Viszs n'était pas là.

Bordel de merde.

Butch tapa le code d'accès, désamorça la sécurité, puis referma la porte et les verrous derrière lui. Il huma prudemment l'atmosphère. Aucune odeur de cire récemment brûlée... ni de sang... L'air était pur, parfaitement neutre.

Quand Butch appuya sur l'interrupteur général, il cligna aussitôt des yeux, aveuglé par la vive luminosité.

*Waouh...* L'endroit lui rappelait de nombreux souvenirs. Il avait atterri ici après que l'Omega l'ait travaillé au corps, lorsqu'il avait dû quitter la clinique et rester en quarantaine... Il évoqua aussi V, le soir où cet enfoiré avait péte un câble et sauté de sa putain de terrasse...

Songeur, Butch traversa la pièce, avançant jusqu'au mur où s'étaient les « équipements » très spéciaux du vampire. L'endroit conservait d'autres souvenirs aussi... Ouais, il avait dû se passer ici de sacrées séances. Des trucs que Butch n'arrivait même pas à imaginer.

Tandis qu'il marchait de long en large, examinant l'étalage d'outils en métal et en cuir, ses bottes de combat renvoyaient des échos d'un mur à l'autre, jusqu'au plafond, et Butch avait la sensation que son cerveau rebondissait de la même façon dans son crâne. Surtout lorsqu'il arriva à l'angle, et remarqua des menottes qui pendaient du plafond, au bout de lourdes chaînes.

Si quelqu'un était attaché là, les bras levés, on devait pouvoir le suspendre comme un quartier de bœuf.

Butch tendit la main, et effleura une menotte du bout des doigts. Il n'y avait aucune protection à l'intérieur de l'acier. Au contraire.

Il sentait des pointes de métal. Qui devaient se planter comme des dents dans la chair.

Il se secoua mentalement, et revint à sa quête initiale. Il arpenta l'appartement, le vérifiant de fond en comble— et trouva dans la cuisine, sur le comptoir en granit, une petite clé magnétique. Si minuscule qu'il n'y avait que V pour réussir à l'enlever d'un téléphone portable.

— Espèce d'enfoiré !

Bon, il n'y avait plus aucune chance de savoir où était ce—

Quand son téléphone sonna, Butch vérifia l'origine de l'appel. C'était V.

*Merci Seigneur !*

— Bordel, beugla-t-il en décrochant, mais qu'est-ce que tu fous ?

— J'ai besoin de toi. (La voix de V était plutôt tendue.) Entre la 9<sup>o</sup> et Broadway. *Immédiatement.*

— Va te faire foutre. Pourquoi as-tu laissé ton GPS dans ta cuisine ?

— Parce que c'est là que j'étais quand j'ai bricolé mon téléphone.

— Mais tu es con ou quoi, V ? Grogna Butch, en resserrant sa poigne sur son téléphone, regrettant fortement qu'il ne puisse passer à travers pour aller boxer son copain. Tu ne peux pas—

— Ramène ton cul entre la 9<sup>o</sup> et Broadway— tout de suite, Cop. On a un problème.

— Tu te fous de ma gueule ! Tu t'arranges pour qu'on ne te retrouve pas et tu—

— Il y a quelqu'un qui découpe les *lessers*. Et si c'est bien celui auquel je pense, on a un gros problème.

Un silence. Butch ne s'attendait pas à ça.

— Pardon ? Demanda-t-il prudemment.

— Entre la 9<sup>e</sup> et Broadway. Immédiatement. Et j'appelle tous les autres.

Butch raccrocha, et fonça vers la porte.

Il laissa le 4x4 dans le garage souterrain et, avec le quadrillage régulier de Caldwell, il ne lui fallut que cinq minutes pour galoper jusqu'à l'endroit indiqué par Viszs.

Butch n'eut aucun mal à savoir qu'il se rapprochait parce que l'odeur douceâtre qui flottait dans l'air renvoyait un écho qui résonnait dans tout son être. Comme d'habitude.

Lorsqu'il tourna à angle droit au coin de la rue, il se heurta à un mur de *mhis*, dans lequel il pénétra. De l'autre côté, il reconnut immédiatement l'odeur du tabac turc de V. Il y avait une curieuse luminosité orange tout au fond de la ruelle.

Il galopa jusqu'à son copain, ne ralentissant que lorsqu'il aperçut le premier des cadavres. Du moins... une partie.

— Ils en font des puzzles à présent ?

Lorsque Viszs leva sa main droite luminescente, Butch eut une vision sidérante de jambes coupées, et de boyaux répandus.

— Berk.

— La coupe est franche, marmonna V. C'est rentré comme dans du beurre.

Le Frère avait raison. L'opération était franchement chirurgicale.

Butch s'agenouilla, et secoua la tête.

— Ça ne peut pas être la nouvelle politique de la *Lessening* Société. Ils ne laissent jamais de cadavres comme ça.

Bien sûr, les égorgeurs se massacraient régulièrement dans des luttes internes— soit parce que l'Omega piquait une crise, soit parce que plusieurs fortes têtes voulaient devenir directeurs. Mais les *lessers*, tout comme les vampires, veillaient toujours à garder leurs affaires en dehors des radars humains. Aussi, en aucun cas, ils n'auraient abandonné un bordel pareil à découvert pour que la police tombe dessus.

Butch se releva dès qu'il sentit approcher les autres Frères. Fhurie et Zadiste arrivèrent les premiers. Suivis par Rhage et Tohr. Puis Blay. Et pour ce soir, il

n'y aurait personne d'autre. Rehvenge, qui combattait souvent avec la Confrérie, était absent ce soir. Il était retourné à la colonie *sympathe*, jouer le « Roi des damnés ». Quant à Qhuinn, Xhex, et John Matthew, ils étaient en congé.

— Dis-moi que j'hallucine, dit Rhage, d'une voix sombre.

— Non, mon Frère, tes yeux sont opérationnels. (V écrasa sa cigarette de la pointe de sa botte.) Moi aussi, j'ai eu du mal à le croire.

— Je le croyais mort.

— De qui parlez-vous ? Demanda Butch, en les regardant, l'un après l'autre.

— Où commencer avec celui-là ? Marmonna Hollywood, en se penchant vers un autre morceau de *lesser*. Dommage qu'on n'ait pas une guérite sous la main, on pourrait ouvrir un *lesser-kebab*.

— Hollywood, il n'y a que toi pour penser à bouffer devant un tel spectacle, grommela quelqu'un, d'une voix traînante.

— C'était juste pour parler.

Si les autres continuèrent à parler, Butch ne les entendit pas. Parce que toutes ses alarmes internes venaient de se déclencher en même temps. À fond.

— Les mecs... On va avoir de la compagnie.

Il pivota sur ses talons, face à l'entrée de la ruelle. Il savait que leurs ennemis approchaient. Et vite.

— Ils sont combien ? Demanda V en s'approchant de lui.

— Au moins quatre. Peut-être plus, dit Butch, tout en réfléchissant que la ruelle était une impasse. Merde. C'est peut-être un piège.

Au centre d'entraînement de la Confrérie, Manny considérait sa patiente avec une attention soutenue.

Tandis qu'il lui caressait les seins, Payne se tordait sur le lit, les jambes frémissantes, poussant des talons contre le matelas dans son impatience. Elle avait la tête rejetée en arrière, et le corps aussi lumineux qu'une pleine lune dans un ciel d'hiver dégagé.

— Ne t'arrête pas, guérisseur, gémit-elle, tandis qu'il pinçait son mamelon entre ses doigts. Je sens... tout...

— Je n'ai pas l'intention d'arrêter.

Ouais, arrêter n'était pas vraiment la priorité immédiate de Manny. Et pourtant, il n'avait pas l'intention de coucher avec elle. Juste de—

— Guérisseur... Dit-elle contre ses lèvres. Encore, je t'en prie.

Il l'embrassa profondément, et accentua ses caresses.



— Tu vas voir, dit-il, tandis que le son autre main se glissait sous l'ourlet de sa chemise d'hôpital. Je vais te faire ressentir autre chose— bien plus fort.

Elle se laissa faire sans protester. Discrètement, Manny écarta aussi d'elle le matériel médical. Quand elle fut entièrement nue, il resta un moment à la contempler, la bouche sèche, les yeux brûlants. Elle avait des seins parfaitement ronds, avec de petits mamelons roses et durs, un ventre plat, et un sexe lisse et bombé qui provoqua chez Manny une violente tachycardie.

— Guérisseur... ?

Quand il ne fit rien d'autre que déglutir, elle eut un geste pour récupérer le drap et se cacher dessous.

— Non... (Il l'en empêcha.) Désolé, j'ai besoin d'une minute.

— Pourquoi ?

En bref : Parce qu'il était sur le point de jouir. Contrairement à elle, Manny savait exactement où les mènerait toute cette nudité exposée. Dans quelques secondes, il aurait sa bouche posée sur la femelle. Partout...

— Tu es incroyablement belle... marmonna-t-il, la gorge serrée. Tu n'as pas à avoir honte d'un corps pareil.

Ouais, elle était merveilleusement bien faire, avec de longs muscles fermes, des courbes voluptueuses, une peau lisse et dorée. D'après Manny, c'était la femelle la plus parfaite au monde. Seigneur, jamais il n'avait éprouvé un désir aussi désespéré pour les échelas mondains qu'il fréquentait habituellement, avec leurs gros seins en silicone, leur bronzage outré, et leur maigreur squelettique.

Certes, Payne était musclée, mais c'était terriblement sexy aux yeux de Manny. Qui tenait cependant à ce qu'elle émerge de cet interlude avec sa virginité toujours intacte. Bien sûr, elle désirait le plaisir qu'il était à même de lui fournir, mais il ne serait pas juste, dans de telles circonstances, de lui voler quelque chose d'irréparable. Elle était si avide de récupérer le fonctionnement de ses jambes qu'elle pouvait très bien aller plus loin qu'elle ne l'aurait dû— si le sexe avait été son seul moteur.

Après tout, le seul rôle de Manny auprès d'elle était de la guérir.

Et il ne tenait pas vraiment à examiner de trop près pourquoi cette limitation le rendait aussi malheureux.

Il se pencha vers elle.

— Donne-moi ta bouche, *bambina*. Embrasse-moi.

Lorsqu'elle obtempéra, il recommença à caresser ses seins fermes. Elle sursauta si fort qu'elle faillit tomber du lit

— Chut... Murmura-t-il. Doucement.

Bon sang, c'était comme avoir de la foudre entre les mains. Durant un moment, Manny fantasma sur ce qu'il éprouverait en se couchant sur elle, pour la prendre. Vraiment.

*Manello, arrête tes conneries ! S'admonesta-t-il.*

Relâchant les lèvres douces, il mordilla la longue colonne du cou de Payne, plantant ses dents dans sa clavicule— juste assez pour qu'elle le sente, mais pas au point de lui faire mal. Et quand la femelle crispa ses doigts dans ses cheveux, Manny réalisa la force de sa poigne. À la façon dont elle haletait, il sut aussi qu'elle était partante pour tout ce qu'il s'apprêtait à lui faire.

Il lui souleva les seins à deux mains, tira la langue, et lécha les mamelons durcis, cernant leurs aréoles sensibles tout en la regardant. Elle se mordit la lèvre. Quand ses longues canines entaillèrent la chair, une goutte de sang coula sur sa peau dorée.

D'un geste instinctif, Manny se redressa, et lécha le sang rouge, qu'il avala—  
*Aaah !* Il ferma les yeux en gémissant devant la saveur inouïe qui embauma sa bouche, si riche et sombre, à la fois épaisse et enivrante. Sa gorge vibra tout du long— ses tripes aussi.

— Non, dit-elle d'une voix gutturale. Tu ne dois pas le faire.

Il força ses lourdes paupières à se relever, et regarda la langue de la femelle essuyer le sang qui restait sur ses lèvres.

— Si, s'entendit-il répondre.

Il en voulait encore. Il en voulait beaucoup plus—

Mais elle posa le doigt sur la bouche de Manny, et secoua la tête.

— Non. Ça pourrait te rendre fou.

C'était le manque qui allait le rendre fou. Il en voulait davantage. Le sang de Payne était aussi enivrant que de la cocaïne et du Scotch, un mélange détonnant dans ses veines. De la simple goutte qu'il venait d'ingurgiter, Manny se sentait devenir Superman : Sa poitrine gonflait, et tous ses muscles vibraient de puissance.

Comme si elle devinait ses pensées, Payne fronça les sourcils d'un air ferme.

— Non, non... Ce n'est pas prudent.

Elle avait sans doute raison. En fait, il pouvait même sucrer le *sans doute*. Mais il avait quand même envie d'essayer, et... le ferait, à la première opportunité.

Il revint à ses seins, les suçant, les agaçant des dents. Et quand la femelle s'arc-bouta à nouveau, il glissa ses deux bras sous ses hanches et la leva vers lui. Il crevait d'envie de poser sa bouche entre ses jambes... Mais n'était pas certain

de pouvoir se retenir. Il devait attiser son désir, et non pas affoler ce corps vierge avec toutes les folies qu'un homme aimait à pratiquer sur une femme.

Aussi, il se contenta de la caresser du bout des doigts, sur les flancs, l'estomac, les hanches, les cuisses.

— Ouvre-toi pour moi, Payne, demanda-t-il, la bouche toujours rivée à son mamelon. Ouvre les jambes, je veux te toucher.

Elle obéit sans hésiter, et écarta ses jambes gracieuses.

— Fais-moi confiance, dit-il d'une voix rauque.

Il était sincère. Il regrettait que toutes les premières fois de cette merveilleuse créature aient lieu avec lui. Et n'avait pas l'intention de violer les limites qu'il avait lui-même établies entre eux.

— Bien sûr, gémit-elle.

Que Dieu les aide ! Pensa-t-il, tandis que sa main glissait entre—

— Oh, bordel... Gémit-il.

Ses doigts venaient d'effleurer un sexe brûlant et humide, à la peau incroyablement douce. C'était la sensation la plus exquise que Manny ait jamais connue. Il envoya voler les draps d'un geste brutal, et ses yeux se rivèrent sur la main qu'il avait posée sur elle. Payne se cambra voluptueusement, et une des jambes s'ouvrit encore plus.

— Guérisseur... Gémit-elle. Je t'en prie... Ne t'arrête pas.

— Tu ne sais même pas ce que je veux te faire, marmonna-t-il, mais davantage pour lui-même.

— J'ai mal.

Cette fois, Manny serra les dents. Consterné.

— Où ?

— Là où tu me touches. Parce que tu ne bouges plus. Continue, je t'en prie.

Manny ouvrit la bouche, comme un poisson— mais il n'arrivait pas à respirer.

— Fais-moi tout ce que tu veux, gémit-elle. Je ne sais pas quoi... mais je ne veux pas que tu te retiennes.

Il poussa un grondement animal, et réagit d'instinct. La seule chose qui aurait pu à l'arrêter était un refus de Payne. Mais « non » n'était plus dans son vocabulaire.

En un éclair, il fut entre ses jambes. Il lui ouvrit les cuisses en grand... et quand il vit le sexe rose et humide gonfler sous ses yeux, il lutta contre son besoin instinctif de la prendre, et de la marquer pour sienne.

Il céda, en partie. Il ne put s'empêcher de coller sa bouche contre elle— et pas de façon délicate. Il la dévora comme si sa vie en dépendait, d'une langue avide. Il but en elle tandis qu'elle hurlait de plaisir en se tordant sur le lit.

En l'entendant, Manny jouit. violemment. Malgré l'orgasme qu'il avait déjà eu un peu plus tôt dans la salle d'examen. Entre le sang de Payne qui vibrerait encore en lui, le goût enivrant de son sexe sur ses lèvres, la façon dont elle s'agitait contre sa bouche, ses cris de plaisir... Il ne put résister.

— Guérisseur... Je suis... Je vais... Je ne sais pas—

Se concentra sur elle, il lécha la fente douce de haut en bas, rivant ses lèvres sur l'endroit le plus sensible.

— Reste avec moi, murmura-t-il tout contre elle. Tu vas aimer ça.

Tout en la caressant, il inséra sa main en elle. Sans véritablement la déflorer, il titilla l'entrée humide de son ventre. C'était ce dont elle avait besoin, et elle se tordit encore plus d'impatience. Mais il tenait à ce qu'elle comprenne que l'anticipation avant la jouissance était presque aussi délectable que l'orgasme qu'elle n'allait pas tarder à découvrir.

Seigneur, elle était incroyablement réactive. Et quel spectacle elle offrait avec son corps ferme et souple, ses muscles durcis, le menton levé, et ses seins dressés. Renversée en arrière, elle creusait l'oreiller de sa tête.

Il sut exactement quand elle céda. Sa respiration se bloqua, et elle crispa ses deux mains sur le drap du lit, le déchirant presque de ses ongles tandis que tout son corps s'arcboutait.

Sans pouvoir s'en empêcher, Manny planta sa langue en elle. Il avait besoin de la pénétrer d'une certaine façon. Et ressentir ainsi les spasmes de son ventre le rendit presque fou.

Quand il fut certain qu'elle avait été pleinement satisfaite, il s'écarta, la regarda— et faillit s'ouvrir la lèvre en deux. Elle était prête à l'amour ! Le sexe luisant, gonflé, trempé—

D'un bond, il jaillit hors du lit et s'écarta de la tentation. Son propre sexe était si énorme qu'il avait les proportions de l'*Empire State Building*. (NdT : Gratte-ciel Art déco situé sur l'île de Manhattan, qui mesure 381 mètres et compte 102 étages. Depuis la destruction des Twins Towers, c'est le plus grand immeuble de New York.) Et ses couilles étaient aussi bleues que le drapeau du 4 Juillet. Tout son corps crevait du besoin de jouir en elle, chacun de ses organes ajoutait un instrument à la fanfare. Mais il ne s'agissait pas uniquement d'un soulagement sexuel. C'était bien plus puissant, presque animal. Manny voulait

marquer Payne comme sa femelle. Et il ne comprenait pas du tout la signification de cette pulsion instinctive.

Le corps douloureux, la respiration haletante, il se retrouva les deux mains plantées sur la porte du couloir, le front posé contre le panneau d'acier. Quelque part, il aurait presque espéré que quelqu'un entre dans la chambre, et l'assomme pour le compte.

— Guérisseur... Ça continue...

Il ferma les yeux, consterné. Il n'était pas certain de pouvoir recommencer à la caresser de sitôt. La première fois avait déjà failli le tuer—

— Regarde-moi, dit-elle.

Il se força à le faire, tournant la tête par-dessus son épaule... Et réalisa aussitôt qu'elle ne parlait pas de sexe. Payne était assise sur le rebord du lit, les jambes pendant sur le côté, vers le sol. Son corps était toujours éclairé de l'intérieur. Au début, Manny ne vit que ses seins, et la façon dont ils se balançaient, si ronds et pleins, avec des mamelons dressés par le froid de la pièce. Mais ensuite, il aperçut que la femelle remuait les chevilles, l'une après l'autre.

Bien sûr... Elle ne s'intéressait pas à lui— ni même au sexe— mais tenait uniquement à pouvoir à nouveau bouger.

*Mets-toi ça dans le crâne, connard!* Se dit-il à lui-même. Payne voulait remarquer. Pour elle, le sexe n'était qu'une cure médicale. Manny ferait mieux de ne pas l'oublier. Lui-même et sa queue n'avaient aucune importance.

Quand Manny revint vers elle, il espéra qu'elle ne remarquerait pas les tâches que son orgasme avait laissées sur son pantalon. Mais en fait, il n'avait pas à s'inquiéter. La femelle ne regardait que ses jambes, avec une concentration féroce.

— Attends... (Il dut s'éclaircir la voix.) Laisse-moi t'aider à te mettre debout.

## Chapitre 28

Viszs sentit ses canines s'allonger en examinant le groupe d'égorgeurs agglutiné à l'entrée de la ruelle. C'était de vieux briscards, pensa-t-il. Au moins six— et manifestement, ils avaient reçu les coordonnées exactes de l'endroit de leurs petits copains. Sinon, le *mhis* leur aurait caché le carnage.

Vu son humeur, ces gais lurons tombaient à pic.

L'ennui, c'était que la rue était une impasse. Il y avait qu'une seule sortie. Donc, soit il fallait foncer dans le tas, soit se dématérialiser. En temps normal, ça n'aurait pas été un problème. Les Frères étaient tous des guerriers expérimentés, assez pour rester calmes et jouer les courants d'air même au plein cœur de la bataille. Ils devaient seulement ne pas être trop blessés. Et bien entendu, ils ne pouvaient rien emporter avec eux. Même pas un frère d'armes mal en point.

Donc, si les choses tournaient mal, Butch était baisé. Il n'était qu'en partie vampire, et son ADN humain l'empêchait de balancer librement ses molécules en cas de besoin.

Viszs marmonna entre ses dents.

— Cop, ne joue pas au héros. Et laisse-nous régler ça.

— Tu te fous de ma gueule ? Répondit son copain, avec un regard féroce et déterminé. Occupe-toi de ton cul. Et fiche-moi la paix.

Pas question. Viszs n'avait pas l'intention de perdre, la même nuit, la deuxième de ses balises vitales.

— Salut les mecs ! Cria Hollywood à leurs ennemis. Vous avez l'intention de rester plantés là, ou de venir jouer avec nous ?

Comme une cloche sonnait le début du round, la provocation du Frère suffit à tout déclencher. Les *lessers* se ruèrent en avant, et affrontèrent la Confrérie face-à-face. Corps à corps. Pour assurer à leur rencontre l'intimité nécessaire, Viszs doubla sa barrière mentale, l'illusion créant un mirage qu'aucun humain ne pourrait traverser.

Tandis qu'il engageait le combat contre un des égorgeurs, il garda un œil rivé sur Butch. Cet enfoiré s'était bien entendu jeté au cœur de la mêlée, et attaquait à mains nues une longue et maigre recrue. Le flic aimait bien se battre, et préférait cogner des têtes que des punching-balls. Mais Viszs aurait voulu le voir armé d'un sabre— ou même d'un lance-roquette. Qu'il aurait tiré du haut du toit. Pour être le plus loin possible de la zone des combats. Il détestait vraiment que son copain prenne autant de risques. Bordel, on ne savait jamais ce qui

pouvait sortir d'une poche, ni les dégâts provoqués par un coup de feu tiré à bout portant ou par une lame—

Le coup arriva de nulle part. Traversant l'air avec la force d'une enclume, il atterrit sur Viszs en pleine poitrine. Tandis qu'il voltigeait en arrière et s'écrasait contre un mur de briques, il se souvint soudain de la règle numéro 1 que les Frères essayaient de faire rentrer dans le crâne des jeunes qu'ils entraînaient : « *Au lieu de bayer aux corneilles comme une andouille, garde ton attention fixée sur l'adversaire en face de toi.* »

Après tout, même armé des meilleures dagues qui existent au monde, si on ne les utilisait pas, on terminait avec plein de petites étoiles devant les yeux. Ou pire.

En une large inspiration, Viszs fit revenir de l'air dans ses poumons. Puis il utilisa cet apport d'oxygène pour foncer en avant, déviant de ses mains le second coup de pied de la *Rockette*. (NdT : *Troupe de danseurs professionnels de Manhattan.*) Pas à dire, le *lessar* était souple... et doué. Utilisant comme une ancre la prise de Viszs, il joua les *Matrix* et projeta les deux pieds en avant. Sa botte de combat se planta dans l'oreille du vampire, envoyant valdinguer sa tête de côté, tandis que toutes sortes de tendons et de muscles s'étiraient en hurlant, avant de péter.

Encore heureux que la douleur ait tendance à aider Viszs à se concentrer. Depuis toujours.

Soumis malgré lui à la force de la gravité terrestre, la *Rockette* avait marqué son but au sommet de son arc de cercle, et ensuite, il retomba, lançant ses mains en avant sur l'asphalte pour éviter de s'écraser la tronche. Manifestement, ce salopard espérait voir son adversaire à terre. Mais si Viszs avait la sensation que son crâne ressemblait à une boule en verre où la neige flottait trop fort, il était toujours debout.

*Désolé, mon lapin. Va falloir revoir ta technique.*

Bien que sacrément sonné, Viszs resserra sa poigne sur la cheville il qu'il tenait, et la tordit en sens inverse.

*Crac !*

Quelque chose cassa dans l'articulation. Vu que le vampire maintenait le pied et les os de la jambe, c'était probablement le genou du *lessar*, ou encore son tibia et son péroné.

M. *Saute-En-l'Air* poussa un hurlement strident, mais Viszs n'en avait pas terminé avec lui. Quand le mec s'écroula sur le sol, le vampire libéra une de ses dagues noires, et trancha les tendons à l'arrière des jambes de la chose... avant

de penser à nouveau à Butch. Il remonta le long du corps qui se tordait, attrapa une poignée de cheveux, tira dessus, et trancha le cou du fumier, lui offrant un joli petit collier sanglant.

Ce soir, il n'avait pas l'intention de se contenter d'immobiliser l'ennemi.

Il pivota sur lui-même, son couteau sanguinolent à la main, et vérifia où en étaient les autres. Zadiste et Fhurie travaillaient un *lesser* chacun... Tohr avait le sien... Et Rhage s'amusait avec un autre ennemi plus loin... Où était Butch—

Dans le coin de la ruelle, le flic avait couché un égorgueur sur le pavé, et se penchait sur son visage. Leurs regards étaient rivés l'un à l'autre, et la bouche ouverte du *lesser* s'agitait en silence, comme une carpe. Manifestement, le mec se savait très mal barré.

L'arme secrète de Butch— une bénédiction aussi bien qu'une malédiction— se mit en place, tandis que le flic prenait une très longue inspiration, qui semblait ne jamais s'arrêter. Le transfert commença en une fumée sombre, qui quitta la bouche de l'égorgueur pour entrer dans celle du vampire, augmentant peu à peu, jusqu'à ce qu'un véritable flot d'essence de l'Omega se déverse brutalement.

Quand ce serait terminé, le *lesser* se transformerait en cendres fines. Et Butch serait et malade à crever... incapable de se défendre.

Viszs se mit à courir, évitant au passage une étoile ninja lancée dans sa direction— avant de renvoyer un *lesser* tourbillonnant dans la zone de frappe d'Hollywood.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques bordel ! Hurla-t-il, en redressant Butch, l'empêchant de terminer sa tâche. Tu es censé attendre que tout soit terminé pour faire ça.

Butch roula sur le côté, plié en deux par la nausée. Il avait déjà avalé suffisamment de cette merde ! La puanteur ennemie lui sortait de tous les pores, tandis que son corps protestait contre cette invasion empoisonnée. Il avait besoin d'être soigné, immédiatement, et c'était impossible. Viszs n'avait pas l'intention de courir le risque que leurs—

Plus tard, il n'arriverait vraiment pas à admettre s'être fait surprendre deux fois durant le même combat.

Mais sur le coup, il n'eut pas réellement le temps d'une introspection. Tout alla trop vite.

Quand une batte de base-ball le frappa au genou, ce fut surtout la chute juste après l'impact qu'il fut— oh combien ! — le plus douloureux de l'histoire. Il s'écroula comme une masse. Sous son poids considérable, sa jambe se tordit en



un angle qui provoqua une agonie atroce au niveau de sa hanche. Tout ça suggérait que, loin d'être une simple vengeance du sort, le *karma* possédait plutôt son libre arbitre. Parce que Viszs subissait la même blessure qu'il venait de provoquer chez un autre adversaire. Et il maudissait en vrac aussi bien lui-même que l'autre fumier armé à la fois de la batte géante de Louisville, (*NdT : Á l'extérieur du musée de la ville est exposée la plus importante batte de baseball au monde,*) et des dons de visée de Johnny Damon. (*NdT : Joueur américain de baseball qui joue dans les Ligues majeures et a remporté deux fois la Série mondiale avec les Red Sox de Boston.*)

Il serait temps qu'il réfléchisse, et vite. Il était étalé sur le dos, avec une jambe en miettes, qui hurlait aussi fort qu'un moteur emballé. Et cette putain de batte pouvait continuer les dégâts—

Apparu de nulle part, Butch se rua sur le *lessor* avec la finesse d'un buffle blessé. Le corps épais du vampire s'encadra dans l'égorgeur au bon moment. Le mec avait déjà sa batte relevée et braquée sur le crâne de Viszs. Les deux adversaires s'écrasèrent dans un mur de briques, et après un bref instant d'immobilité— qui fit frémir Viszs d'inquiétude— le *lessor* se rejeta en arrière en haletant.

C'était comme regarder des œufs glisser d'un comptoir de cuisine. Les os du fana de base-ball devinrent liquides. La chose s'écroula mollement sur l'asphalte alors que le Butch vacillait contre le mur, une dague couverte de sang noir à la main.

Il avait éventré l'autre salopard !

— Ça... va... ? Gémit le flic.

Viszs ne répondit pas. Il se contenta de fixer son meilleur ami, les yeux écarquillés.

Tandis que les autres Frères continuaient à combattre, Viszs et Butch se regardèrent un long moment, dans un silence très relatif, vu qu'il y avait un sacré brouhaha de grognements, de heurts de métal contre métal, et de jurons assez inventifs.

Viszs eut la sensation qu'il aurait dû dire quelque chose. Mais il ne savait pas quoi. C'était trop... intense.

— Je veux que ce soit toi, dit-il tout à coup. J'en ai besoin.

— Je sais, dit Butch, qui hocha la tête.

— Quand ?

Le flic indiqua du menton la jambe tordue du vampire.

— Il faut d'abord que tu guérisses. (Avec un gémissement, Butch se redressa.) Sur ce, je vais récupérer l'Escalade.

— Fais attention. Tu devrais demander à un des Frères de—

— Mon cul. Je peux parfaitement me débrouiller seul. Et toi, reste là.

— Avec ce genou, crois-moi, je n'ai pas l'intention de bouger.

Butch s'éloigna d'une démarche à peine plus stable que celle que Viszs aurait eue avec ses os déboîtés. En se tordant le cou, il surveilla ensuite ses Frères. Qui, lentement mais sûrement, décimaient un à un leurs adversaires. Manifestement, le match était en faveur des vampires.

Du moins, durant les cinq minutes suivantes.

Parce que sept autres égorgeurs se pointèrent ensuite devant la ruelle.

Apparemment, quelqu'un de la seconde vague avait très sagement prévu des renforts. Et ceux qui arrivaient étaient de jeunes recrues qui ne savaient pas gérer le *mhis*. Ces enfoirés avaient reçu une adresse précise de leurs camarades, mais ne voyaient rien d'autre qu'une rue déserte.

Malheureusement, ils allaient rapidement comprendre ce qui se passait, et forcer la barrière mentale.

Bougeant aussi vite que possible, Viszs posa les deux paumes sur le sol, et traîna son cul dans une encoignure de porte. Il eut si mal que sa vision s'obscurcit un moment, mais ça ne l'empêcha pas d'enlever de sa main droite son gant qu'il mit dans son blouson.

Il espérait que Butch n'allait pas revenir se battre. Parce qu'ils auraient besoin d'une voiture dans les plus brefs délais. Dès le nettoyage terminé.

Lorsque le nouveau groupe ennemi arriva en courant dans la ruelle, Viszs laissa sa tête tomber sur sa poitrine, et cessa quasiment de respirer, pour que sa cage thoracique ne remue pas. Avec ses cheveux qui lui cachaient sur le visage, ses yeux étaient dissimulés, et il voyait néanmoins à travers ses mèches noires. La *Lessening* Société créait de plus en plus de nouvelles recrues, ramassant tous les psychotiques et les sociopathes de Manhattan— parce qu'il n'y en avait pas assez à Caldwell pour renflouer à ce point les armées d'égorgeurs.

Ils étaient tous inexpérimentés. Ce qui allait être utile à la Confrérie.

Ce fut le cas.

Quatre des *lessers* foncèrent droit vers le cœur du combat, mais un autre— un bouledogue avec les épaules lourdes et les bras ballants d'un gorille— s'arrêta devant Viszs, sans doute pour récupérer ses armes.

Viszs attendit patiemment, sans bouger, faisant de son mieux pour jouer au cadavre.

Quand le salopard s'agenouilla, patienta encore... histoire que l'autre s'approche... le plus possible... Avant de—

— Coucou, mon salaud, dit-il tout à coup.

Puis il s'accrocha au poignet le plus proche de lui, et tira un coup sec.

L'égorgeur s'étala comme une pile d'assiettes, droit sur la jambe blessée de Viszs. Mais c'était sans importance. Parce que l'adrénaline était un sacré bon analgésique, ce qui donna au vampire la force de ne pas craquer sous la douleur effroyable. Maintenant en place le tueur, Viszs leva sa main lumineuse, et la plaça sur le visage de sa proie. Il n'avait pas besoin ni de le frapper, un simple contact suffisait.

Juste avant que sa main ne retombe, les yeux de l'égorgeur s'écarquillèrent, avec des globes blancs qui reflétaient la lumière.

— Ouais, grogna Viszs. Ça va pas être de la tarte.

La décharge foudroyante et le hurlement furent aussi violents l'un que l'autre, mais seul la première subsista. Une puanteur émana du visage du *lesser*, comme du caramel brûlé, en même temps qu'une fumée noire et épaisse. Il ne fallut que quelques secondes à la main de V pour transformer la tronche du mec en un magma noirâtre, chair et os fondant sous la chaleur, tandis que les jambes et les mains du salopard s'agitaient en vain.

Viszs regarda froidement le spectre sans tête qu'il avait créé, puis il enleva sa main, et vacilla d'épuisement. Il aurait bien aimé repousser le poids lourd de sa jambe blessée, mais il n'en avait pas la force.

Sa dernière pensée, avant de s'évanouir, fut une prière pour que ses Frère en terminent vite fait. Parce que, quand il serait inconscient, le *mhis* ne tiendrait pas longtemps. Et le combat deviendrait beaucoup trop public—

Il sombra dans un grand trou noir.

## Chapitre 29

Tandis que Payne laissait pendre ses pieds sur le côté du lit, elle plia une cheville après l'autre, s'émerveillant du miracle de voir ses jambes obéir au moindre ordre de son cerveau.

— Attends, mets d'abord ça.

Elle leva les yeux, et fut un moment distraite par la bouche de son guérisseur. Elle n'arrivait pas à croire qu'ils avaient... qu'il avait... qu'elle—

Oui, ce serait une bonne idée de se cacher dans une robe de chambre.

— Je ne te laisserai pas tomber, dit le mâle, en l'aidant à enfiler le peignoir. Je te le promets.

Elle ne doutait pas de lui.

— Merci.

— De rien. (Il agita le bras.) Allez viens... On tente le coup.

Payne éprouvait envers cet humain une telle gratitude qu'il lui était impossible de ne pas l'exprimer.

— Guérisseur, je te remercie. Pour tout.

Il eut un sourire bref.

— Je suis venu ici pour que tu ailles mieux.

— Grâce à toi, c'est le cas.

Sur ce, elle se redressa avec prudence, et se laissa glisser jusqu'au sol.

La première chose qui la frappa fut la froideur du carrelage sous ses pieds nus... Puis son poids devint effectif, et ses jambes eurent une curieuse réaction. Elles plièrent sous Payne comme du caoutchouc, ses muscles tremblant sous le fardeau inattendu. Mais, d'un bras passé autour de sa taille, le guérisseur la rattrapa et l'aida à garder son équilibre.

— Je suis debout, haleta-t-elle. Je tiens... debout.

— Bien sûr que oui.

Payne regarda le bas de son corps... qui n'était plus du tout comme autrefois. Ses cuisses et ses mollets frémissaient si fort que ses genoux s'entrechoquaient. Mais elle n'en avait cure. Elle était debout.

— Maintenant, je veux marcher, dit-elle en serrant les dents, tandis que des élancements à la fois brûlants et glacés remontaient le long de ses os.

— Peut-être faudrait-il commencer doucement—

— Dans la salle de bain, ordonna-t-elle. Je rêve de redevenir indépendante.

Oui, l'autonomie était vitale à ses yeux. Payne voulait retrouver la dignité à la fois simple et essentielle de prendre soin d'elle-même sans interférence. L'idée d'être autorisée à le faire était pour elle comme une manne tombée du ciel, une véritable bénédiction qui avait une relativité propre— comme le temps.

Sauf que... lorsqu'elle essaya de faire un pas en avant, elle ne réussit pas à soulever son pied.

— Utilise ton poids comme balancier, dit le guérisseur. (Il la fit pivoter, et se plaça derrière elle.) Je m'occupe du reste.

Quand il serra un bras autour de la taille de Payne, elle fit ce qu'il avait demandé, et sentit une large paume se poser à l'arrière de sa cuisse et lui soulever la jambe. Instinctivement, elle comprit le mouvement, se pencha de côté, déplaçant son poids, tandis qu'il lui mettait le genou dans la bonne position, pliant l'articulation avant qu'elle raidisse sa jambe.

Bien entendu, le miracle n'était que mécanique dans son exécution, mais Payne n'en était pas moins bouleversée tandis que, pas à pas, elle marcha jusqu'aux toilettes.

Quand elle y arriva, le guérisseur la laissa seule, comprenant son besoin d'intimité, et elle s'aïda d'une poignée fixée au mur pour se déplacer.

Et tout le temps que dura l'opération, son visage arbora un grand sourire. Ce qui était complètement ridicule.

Lorsqu'elle eut terminé, elle se redressa, et ouvrit la porte. Le guérisseur attendait juste derrière. Payne lui tendit les bras au moment même où il avançait pour la soutenir.

— Au lit maintenant, dit-il, et c'était un ordre. Je vais t'examiner, et te trouver des béquilles.

Elle acquiesça, et ils revinrent lentement jusqu'au lit. Le temps de s'étendre sur son matelas, Payne haletait, mais était néanmoins enchantée. Elle pouvait accepter l'idée de devoir s'entraîner pour marcher. C'était infiniment préférable au fait d'être insensible et bloquée dans un lit. Une vraie sentence de mort.

Elle ferma les yeux, et respira profondément, tandis que le guérisseur vérifiait ses fonctions vitales avec efficacité.

— Ta pression sanguine est plutôt forte, dit-il, en poussant de côté une sorte d'appareil avec plusieurs sangles, qu'elle ne connaissait que trop bien. Mais enfin, c'est peut-être aussi parce que nous avons... ah... été plutôt actifs. (Il se racla la gorge. Quelque chose qu'il faisait souvent.) Je vais ausculter tes jambes. Je veux que tu te détendes, et que tu fermes les yeux. Interdiction de regarder.

Elle obtempéra, et il demanda :

— Est-ce que tu sens quelque chose.

Elle fronça les sourcils, et se concentra sur les diverses sensations de son corps... la douceur du matelas sous ses mollets, la fraîcheur de l'air sur son visage, le contact du drap sous sa main.

Rien. Elle ne sentait—

Paniquée, elle se redressa d'un bond, et regarda ses jambes... pour réaliser *de visu* que le guérisseur ne la touchait pas. Il avait les deux mains qui pendaient à ses côtés.

— Tu as triché.

— Non. Je préfère m'assurer de la réalité des choses.

Elle se recoucha, et referma les yeux, en réfrénant à grand peine son envie de jurer. Mais quelque part, elle comprenait sa position.

— Et maintenant ? Demanda-t-il au bout d'un moment.

Il y avait un poids léger sur son genou. Et Payne le sentait aussi certainement que possible.

— Ta main... est sur ma jambe... (Elle ouvrit un œil pour vérifier qu'elle avait raison.) Oui, c'est bien là que je te sentais.

— Y a-t-il une différence ?

Perplexe, elle fronça les sourcils.

— C'est légèrement... plus intense.

— Tant mieux. Je ne vais pas me plaindre d'une amélioration.

Il la palpa de l'autre côté. Puis remonta presque jusqu'à sa hanche. Avant de redescendre jusqu'au bout de son pied. Puis à l'intérieur de sa cuisse... et à l'extérieur de son genou.

— Et maintenant ? Demanda-t-il une dernière fois.

Dans l'obscurité de ses paupières closes, Payne se concentrait sur la moindre nuance de ce qu'elle ressentait.

— Je ne sens plus rien.

— Parfait. C'est terminé.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle le regarda, et un curieux frisson d'inquiétude la parcourut tout entière. Quel avenir les attendait ? Se demanda-t-elle. Qu'y aurait-il pour eux après cette période de convalescence ? D'une certaine manière, sa paralysie avait simplifié les choses. Mais où tout cela les mènerait-il quand elle serait rétablie ?

Accepterait-il de rester avec elle ?

Payne tendit la main, et referma ses doigts sur ceux du guérisseur.

— Tu es pour moi une bénédiction.

— À cause de ça ? (Il secoua la tête.) Tu l'as obtenu sans moi, *bambina*, ton corps se guérit tout seul. C'est la seule explication.

Il se pencha vers elle, repoussa de son front les cheveux épars, et posa un chaste baiser sur la peau qu'il avait découverte.

— Il te faut dormir à présent. Tu es épuisée.

— Tu ne vas pas me quitter ?

— Non, dit-il, en jetant un coup d'œil sur le siège qu'il avait utilisé pour atteindre le plafond. Je serai juste là.

— Ce lit... est assez large pour nous deux.

Quand il hésita, Payne eut le sentiment que quelque chose avait changé. Il venait pourtant de la caresser avec une perfection érotique et tendre. D'ailleurs, lui aussi avait été excité, et sa fragrance avait flotté dans l'air. À présent, il existait en lui une certaine distance.

— Viens près de moi, demanda-t-elle. Je t'en prie.

Il s'assit sur le lit à côté d'elle et caressa doucement son bras, d'un rythme lent et apaisant. Mais la gentillesse dont il faisait montre rendit Payne nerveuse.

— Je ne pense pas que ce soit une idée très sage, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Il serait plus simple que ce que nous venons de partager reste strictement entre toi et moi. Je ne pense pas que ce... traitement très particulier reçoive l'approbation de tout le monde.

— Oh.

— Ton frère m'a amené ici parce qu'il ferait n'importe quoi pour toi. Mais il y a une grande différence entre la théorie et la pratique. S'il se pointe, et qu'il me trouve dans ce lit avec toi, je peux t'assurer que nous aurons un gros problème à ajouter à tout le reste.

— Et si je te dis que ce qu'il pense m'importe peu ?

— Je te demanderais d'être plus conciliante envers lui. (Le guérisseur haussa les épaules.) Pour être très franc, je ne l'aime pas beaucoup. Mais d'un autre côté, c'est ton frère, et il a été obligé de te voir souffrir.

Payne prit une grande inspiration, et réfléchit. Oh, si seulement c'était le seul tort qu'elle avait causé à son jumeau.

— C'est de ma faute.

— Tu n'as pas fait exprès d'être blessée.

— Je ne parlais pas de ma chute, mais du bouleversement de mon frère. Juste avant ton arrivée, j'ai réclamé de lui quelque chose d'épouvantable. Mais

ensuite, j'ai aggravé ma requête avec... (Elle agita les mains en l'air.) Je suis un fardeau pour lui et sa compagne. En vérité, je suis une vraie plaie.

Elle avait manqué de confiance dans la bienveillance du destin— et c'était peut-être compréhensible. Mais ce qu'elle avait fait ensuite en réclamant l'aide de Jane était impardonnable. Cet épisode sensuel avec son guérisseur avait été pour Payne une révélation et une bénédiction au-delà des mots. Et maintenant, lorsqu'elle pensait à la séparation de son frère et de sa *shellane*, elle réalisait mieux les répercussions de sa lâcheté égoïste.

Elle poussa un juron, et frémit de tout son corps.

— Il faut que je parle avec mon jumeau ! S'exclama-t-elle.

— D'accord. Je vais te l'amener.

— Je t'en serais reconnaissante.

Le guérisseur se leva et avança jusqu'à la porte. Une main déjà posée sur la poignée, il s'arrêta.

— Je voudrais savoir quelque chose, marmonna-t-il, le dos tourné.

— Fais ta demande, et je te dirai ce que tu voudras.

— Ce qui arrivé avant que je revienne te voir. Ce qui a poussé ton frère à venir me chercher.

Aucune des deux phrases n'était une vraie question. Et Payne supposa que le guérisseur avait déjà deviné la réponse.

— C'est un secret entre lui et moi.

Les yeux du guérisseur s'étrécirent.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle soupira, et joua avec sa couverture.

— Dis-moi, guérisseur, si tu n'avais plus aucun espoir de quitter ton lit, et que tu ne pouvais pas atteindre une arme sans aide, que ferais-tu ?

Le mâle ferma les yeux, une brève seconde. Puis il ouvrit la porte.

— Je vais immédiatement chercher ton frère.

Quand Payne se retrouva seul avec ses regrets, elle résista à son envie de jurer à voix haute. De jeter des choses à travers la chambre. De hurler à pleins poumons. C'était la nuit de sa résurrection, et elle aurait dû être folle de joie. Mais son guérisseur s'éloignait d'elle, son frère était bouleversé et furieux à cause d'elle, et l'avenir devant elle s'assombrissait.

Elle ne ressassa pas longtemps ses idées noires.

Bien que son cerveau soit en ébullition, son corps épuisé prit le contrôle. Et Payne fut engloutie dans une inconscience sans rêve, un trou noir et infini où elle sombra, corps et âme.



Avant de lâcher prise, sa dernière pensée consciente fut l'espoir de se racheter.

Et de réussir à garder son guérisseur. À jamais...

Dans le couloir, Manny s'écroula contre le mur de ciment, et se frotta le visage.

Il n'était pas idiot. Au fond de lui, il avait toujours su ce qui s'était passé. Il n'y avait qu'un désespoir sans limite qui avait pu pousser ce foutu vampire à revenir dans le monde humain pour le récupérer. Seigneur... Et si le mec ne l'avait pas trouvé ? Et s'il avait attendu un peu trop longtemps—

— Bordel de merde.

Manny se redressa, avança jusqu'à un vestiaire que *Red Sox* lui avait montré un peu plus tôt. Dans un placard, il récupéra un uniforme propre. Et jeta celui qu'il avait porté dans un panier à linge sale après s'être changé. Ensuite, la salle d'examen fut sa première étape, mais Jane n'y était pas. Aussi il avança plus loin, tout au bout du couloir, jusqu'à un bureau derrière une porte vitrée.

Personne.

De retour dans le couloir, Manny entendit à nouveau le tambourinement de pas lourds dans la salle des poids. Cette fois, il jeta un coup d'œil à l'intérieur, et repéra un mec aux cheveux rasés qui courait comme un dératé sur le tapis d'exercice. Le malheureux était en nage, et si maigre que c'était presque douloureux de le regarder.

Manny s'écarta rapidement. Manifestement, il valait mieux ne pas déranger cet enfoiré.

— Tu me cherches ?

Manny se tourna vers Jane.

— Hey, tu arrives à pic. Payne veut voir son frère. Sais-tu où il est ?

— Il est en patrouille, mais il reviendra avant l'aube. Y a-t-il un problème ?

Il fut tenté de répondre : « *À ton avis ?* » Mais il résista.

— C'est entre ces deux-là. Je ne sais rien de plus. Elle veut seulement le voir.

— D'accord. (Jane détourna les yeux.) Je vais lui envoyer un texto. Comment va-t-elle ?

— Elle a marché.

Jane sursauta, et le regarda aussitôt.

— Toute seule ?

— Je l'ai un peu aidée. Est-ce que tu aurais un déambulateur ? Ou des béquilles ? Ou un truc du genre ?

— Viens avec moi.

Elle le conduisit dans un gymnase gigantesque, qu'elle traversa jusqu'à une salle d'équipement. Il n'y avait là-dedans ni ballons de basket ou de volley, ni filets, ni cordes. Mais des centaines d'armes étaient accrochées aux divers râteliers : Couteaux, étoiles ninja, épées, *nunchakus*...

— Bordel, c'est une sacrée salle de gym que vous avez là.

— Elle sert au programme d'entraînement des élèves.

— Pour former la future génération, pas vrai ?

— Les cours se sont arrêtés depuis... depuis les raids.

Dépassant la salle de jeu de Bruce Willis et Arnold Schwarzenegger, Jane avança jusqu'à une porte marquée « Matériel Divers », et introduisit Manny dans une suite de récupération thérapeutique très bien aménagée, avec tout ce qu'un athlète professionnel pourrait désirer pour se remettre en forme, vitesse grand V.

— Quels raids ? Demanda Manny.

— La *Lessening* Société a massacré des dizaines de familles vampires, répondit-elle, et une grande partie de la population a quitté Caldwell. Ils reviennent peu à peu, mais les derniers mois ont été difficiles.

Manny fronça les sourcils, perplexe.

— Bordel, c'est quoi la *Lessening* Société ?

— Pour les vampires, les humains ne sont pas une menace. (Jane ouvrit la porte d'un placard, et examina un choix incroyable de béquilles, cannes, attelles et autres appareils orthopédiques.) Que veux-tu exactement ?

— C'est cette société que ton mec combat toutes les nuits ?

— Oui. Dis-moi ce que tu veux.

En fixant le profil fermé de Jane, Manny comprit l'essentiel du problème.

— Elle t'a demandé de l'aider à se suicider, pas vrai ?

Jane ferma les yeux.

— Manny, je t'en prie... Je n'ai pas la force de discuter de ça en ce moment.

— Donc c'est vrai. Et ça t'a créé un problème avec ton mec.

— Oui, en grande partie. Mais il y a autre chose.

— Elle va mieux maintenant, dit-il, d'une voix brusque. Et elle va guérir.

— Alors le truc a marché, remarqua Jane, avec un demi-sourire. Ton toucher magique, et tout le reste.

Très gêné, Manny se racla la gorge, résistant à l'envie de remuer les pieds par terre, comme un gamin de 14 ans pris en flagrant délit de papouilles.

— Ouais, j'imagine. Et je pense lui prendre une paire d'attelles et des béquilles. Ça pourra l'aider.

Lorsqu'il ressortit de la salle d'équipement, Jane le dévisagea longuement. Jusqu'au moment où il ne put résister à l'envie de dire :

— Avant que tu ne me le demandes, la réponse est "non".

Elle se mit à rire.

— Je ne t'ai pas posé de questions.

— Je ne resterai pas. Dès qu'elle sera debout et qu'elle remarchera pour de bon, je rentrerai chez moi.

— Ce n'était pas ce à quoi je pensais. (Jane fronça les sourcils.) Mais tu pourrais rester ici, tu sais. C'est déjà arrivé auparavant. Avec moi. Avec Butch. Et même Beth. Je croyais que tu aimais bien Payne.

— Si je l'aime *bien* ? Ça ne représente pas du tout ce que je ressens, marmonna-t-il, les dents serrées.

— Alors ne fait aucun projet avant que tout soit terminé.

Il secoua la tête.

— J'ai une carrière professionnelle qui vient de passer dans le caniveau— et je te signale que c'est à cause des conneries que tes vampires ont bricolé dans ma cervelle. J'ai une mère qui ne m'a jamais supporté, mais qui risque quand même de se demander pourquoi je ne l'appelle pas au moment des vacances. Et j'ai aussi un cheval très mal en point. Alors, tu crois vraiment que ton mec et ses petits copains vont accepter que je garde un pied dans chaque monde ? Je ne crois pas. De plus, qu'est-ce que tu veux que je foute ici ? Lui servir de gigolo ? Je préférerais ne pas en faire une profession, et ne pas la voir terminer avec un mec comme moi.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? S'exclama Jane outrée, les bras croisés sur la poitrine. Tu es un mec génial.

— C'est une façon sympa d'occulter tous les autres détails qui clochent.

— Les choses peuvent s'arranger.

— D'accord, admettons. Mais dis-moi un truc— combien de temps vivent-il ?

— Pardon ?

— Les vampires— quelle est leur espérance de vie ?

— Ça dépend.

— Ça se compte en décennies... ou en siècles ? (Quand elle ne répondit pas, il hocha la tête.) C'est bien ce que je pensais. Je risque d'avoir... disons...

environ quarante ans devant moi. Et d'ici dix ans, je serai tout fripé. J'ai déjà mal partout— surtout le matin au réveil— et de l'arthrose dans les deux hanches. Elle a besoin de tomber amoureuse de quelqu'un de sa race, pas d'un humain qui se retrouvera en gériatrie d'ici peu. (À nouveau, il secoua la tête.) L'amour peut tout conquérir, sauf la réalité. C'est elle qui gagne à chaque coup.

Cette fois, le rire de Jane fut presque amer.

— Tu sais, je pourrais contester ce dernier point.

Il baissa les yeux sur les attelles qu'il tenait à la main.

— Merci pour ça.

— De rien, répondit-elle. Je vais envoyer un message à Viszs.

— Très bien.

De retour dans la chambre de Payne, Manny entra en silence, et se figea en l'apercevant, sur le lit. Elle dormait profondément. La chambre était plongée dans l'obscurité, sa peau ayant perdu toute luminescence. Serait-elle à nouveau paralysée en se réveillant ? Se demanda-t-il. Ou le progrès accompli demeurerait-il actif ?

Il n'en avait aucune idée... mais il le découvrirait bien assez tôt.

Il laissa les béquilles et les attelles contre le mur, puis avança jusqu'au siège placé près du lit. Il s'y assit, croisa les jambes, et tenta de trouver une position confortable. Il n'avait aucune chance de dormir. Mais il était heureux de la regarder—

— Viens avec moi, dit-elle à mi-voix. Je t'en prie. J'ai besoin de ta chaleur.

Il ne bougea pas, tout en réalisant que son refus d'obtempérer n'avait en réalité rien à voir avec le frère de Payne. C'était plutôt un mécanisme de défense qui le maintenait loin d'elle autant que possible. Ils allaient devoir rester ensemble un bon bout de temps— et probablement recommencer à fricoter. Bien sûr, Manny crevait d'envie de lui sauter dessus. Mais il ne pouvait pas se permettre de fantasmer alors que ces illusions ne le mèneraient nulle part.

Il n'y aurait jamais rien de permanent entre eux.

Deux mondes différents. Il n'appartenait pas à la même race qu'elle.

Manny se pencha en avant, et lui caressa tendrement le bras.

— Chut... Je suis juste à côté de toi.

Elle tourna la tête vers lui, les yeux fermés, et il eut la sensation qu'elle avait parlé en dormant.

— Ne me quitte pas, guérisseur.

— Mon nom est Manny, chuchota-t-il. Manuel Manello... Docteur en médecine.

## Chapitre 30

Le sifflement long et sonore ricocha sur les murs du grand hall. Et Qhuinn sut immédiatement que cette demande impérative provenait de John Matthew.

Après tout, ça faisait maintenant trois ans qu'il l'entendait régulièrement.

Il s'arrêta, un pied sur la première marche du grand escalier, et essuya son visage dégoulinant de sueur de son tee-shirt roulé en boule. Puis il s'accrocha à la rampe massive pour ne pas s'effondrer. Après la façon intensive dont il s'était entraîné, il avait la tête aussi vide et légère qu'un oreiller en plumes— ce qui faisait un sacré contraste avec le reste de son corps. Parce que ses jambes et son cul semblaient peser autant que ce putain de manoir.

Quand le sifflement reprit, Qhuinn pensa : « *D'accord, il veut vraiment me parler.* » En se retournant, il aperçut John planté sous la voûte richement travaillée qui menait à la salle à manger.

— *Bordel, mais qu'est-ce que tu as fait ?* Demanda le mec par signes, avant de se toucher les cheveux.

Et bien, Qhuinn avait au moins évacué une partie sa tension. Dans le passé, une question pareille aurait concerné bien plus qu'un simple changement de look.

— Ça s'appelle une coupe.

— *Tu crois ? Je suis pratiquement certain que ça s'appelle un massacre.*

Qhuinn passa la main sur les cheveux qu'il avait rasés lui-même.

— Je m'en fous.

— *Ouais, tu peux toujours acheter une perruque.* (Les yeux bleus de John s'étrécirent.) *Où as-tu foutu ta ferraille ?*

— Dans le placard habituel.

— *Je ne parle pas de tes armes, mais de tes piercings. Tu en avais plein la tronche.*

Qhuinn secoua la tête, et s'apprêta à monter. Il n'avait pas l'intention de discuter de ses piercings. Ni de la raison pour laquelle il les avait enlevés. Son cerveau était déconnecté, son corps raide et douloureux après sa course de la journée—

À nouveau, le sifflement impérieux retentit, et Qhuinn faillit faire un doigt d'honneur à John sans même se retourner. Il ne résista à la tentation pour gagner du temps. Quand John était d'humeur bouledogue, il ne laissait jamais tomber.

Avec un coup d'œil féroce derrière lui, Qhuinn grogna :

— Quoi ?

— *Tu devrais manger davantage. Tu deviens un vrai squelette—*

— Je vais très bien.

— *... Alors tu as le choix. Soit tu réactives tes mâchoires, soit je fais fermer le gymnase et tu n'auras pas accès à la clé. En plus, j'ai prévenu Layla. Elle t'attend dans ta chambre.*

Cette fois, Qhuinn se retourna complètement. Très mauvaise idée. Il eut la sensation que le hall tournoyait autour de lui. Il se rattrapa à la rampe, et aboya :

— J'aurais pu le faire.

— *Mais tu ne l'aurais pas fait. Donc je m'en suis chargé. En plus de massacrer une dizaine de lessers, ce sera ma bonne action de la semaine.*

— Si tu veux devenir mère Teresa, je préfère que tu cherches un autre cobaye pour tes conneries.

— *Désolé. C'est toi que j'ai choisi. Et tu ferais mieux de te magner. C'est moche de faire attendre une dame. Au fait, pendant que Xhex et moi étions dans la cuisine, j'ai demandé à Fritz de te préparer un plateau. Il est dans ta chambre. Tu pourras l'avalier plus tard.*

Le mec se détourna, et s'éloigna vers la cuisine d'un pas tranquille.

— Connard ! Cria Qhuinn dans son dos. Je n'ai pas besoin de toi. Je suis capable de me débrouiller seul.

John se contenta de lever son majeur, sans se retourner.

— Bon sang, marmonna Qhuinn.

Il n'avait vraiment pas envie de voir Layla. Surtout maintenant.

Il n'avait rien contre la blonde Éluë, mais la simple idée de se retrouver dans un endroit clos avec quelqu'un qui ne pensait qu'au sexe donnait à Qhuinn la nausée. Ce qui était plutôt comique. Jusqu'à récemment, il n'avait pensé qu'à baiser. Et pas seulement de temps en temps, mais constamment. Mais depuis une semaine, il n'avait plus la tête à ça.

Seigneur, en y réfléchissant, la dernière personne qu'il aurait eue dans sa vie serait un rouquin. *Ha-ha*. Ouais, bordel, *ha-ha*. Manifestement, la Vierge Scribe avait un sens de l'humour plutôt dévié.

Forçant son corps épuisé à gravir les escaliers, Qhuinn avait la ferme intention de foutre de Layla à la porte de sa chambre, le plus poliment possible—

Le vertige qui le saisit avant le palier du premier étage le força à s'arrêter net.

Durant la semaine, Qhuinn s'était plus ou moins habitué au vide de sa tête, provoqué à la fois par ses courses excessives et le manque de nourriture. En fait, il recherchait le plus souvent possible cette sensation d'abrutissement qui le

dissociait de lui-même. Bon sang, c'était bien moins cher que l'alcool. En plus, les effets étaient plus durables. Du moins, tant qu'il ne mangeait rien.

Mais aujourd'hui, la sensation était différente. Qhuinn avait l'impression qu'un bulldozer venait de le heurter par derrière, et que ses jambes avaient disparu. En baissant les yeux, il vérifia être toujours debout. Et remarqua aussi que ses hanches étaient appuyées contre la rampe—

Sans avertissement, un de ses genoux céda, et Qhuinn tomba lourdement, comme un bouquin d'une étagère.

Il leva la main, et se hissa à nouveau contre la rambarde, jusqu'à être carrément plié dessus. Il jeta un coup d'œil féroce à sa jambe, puis l'agita une fois ou deux, en respirant profondément, avant d'ordonner à ses muscles de ne pas déconner.

Sans le moindre effet.

Au contraire, il glissa lentement de la position verticale, et se tourna juste à temps pour donner l'impression qu'il s'accroupissait volontairement sur le tapis d'un rouge sanglant. Il n'arrivait plus à respirer... Ou plutôt, même s'il le faisait, son corps n'arrivait plus à gérer cet apport d'oxygène.

*Bon sang... Relève-toi. Bordel de merde.*

— Messire ? Demanda une voix, au-dessus de lui.

Bordel de super merde !

Il ferma les yeux, consterné, et pensa que voir Layla se pointer à ce moment précis était bien entendu une application de la loi de Murphy en technicolor. (*NdT : Adage parfois élevé au rang de principe fondamental de l'univers, également appelé « loi de l'emmerdement maximum » LEM, et qui, en cas de problème, transforme toute possibilité d'aggravation en certitude.*)

— Messire, puis-je t'aider ?

Merde, autant voir le côté positif de la chose. Il valait peut-être mieux que ce soit l'Élue qui le surprenne ainsi plutôt qu'un des Frères.

— Ouais. Je me suis bousillé un genou en courant.

Qhuinn leva les yeux vers la blonde femelle qui avançait vers lui d'un pas glissant, sa robe blanche ressortant étrangement contre les couleurs profondes du couloir, le rouge du tapis, et le doré intense des murs.

Lorsqu'elle se pencha vers lui, il se sentit couillon, aussi il essaya de se relever... et n'y parvint pas.

— Je... ah... je dois te dire... je pèse plutôt lourd.

Lorsque la main fine s'accrocha à la sienne, Qhuinn s'aperçut que ses doigts tremblaient. Il fut carrément sidéré qu'elle le remette debout sans effort.

— Tu as une sacrée poigne dit-il tandis que la femelle passait son bras autour de sa taille pour le maintenir à la verticale.

— Nous allons marcher ensemble.

— Désolé, je suis en nage.

— C'est sans importance.

Sur ce, ils avancèrent, lentement, pas à pas, s'écartant des escaliers pour parcourir le long couloir du premier étage, passant devant de nombreuses portes qui étaient— *merci Seigneur !* — fermées : Le bureau de Kohler, la chambre de Tohrment, celle de Blay— que Qhuinn refusa de regarder. Ensuite, il y avait celle de Saxton, où Qhuinn savoura brièvement le fantasme de l'enfoncer d'un coup de pied, avant de balancer son cousin par la fenêtre. Puis celle de John Matthew et de Xhex.

— Je vais ouvrir la porte, dit Layla, lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la chambre de Qhuinn.

Pour entrer, la manœuvre fut un peu compliquée à cause de la taille du mâle. Ils passèrent entre les deux battants de profil, agrippés l'un à l'autre. Et Qhuinn fut plutôt reconnaissant que la femelle referme la porte sur eux, et l'accompagne jusqu'à son lit. Personne ne serait au courant de son accès de faiblesse, et il y avait de bonnes chances pour que l'Élue ait gobé son excuse bidon au sujet de son genou.

Il avait eu l'intention de rester assis sur son lit. Mais dès que Layla le lâcha, il s'écroula sur le dos, comme un paillason. Il jeta un coup d'œil sur lui-même, vérifiant l'état de ses jambes, étonné de ne pas apercevoir la voiture qu'il sentait peser sur lui. Manifestement ça n'était pas une simple Toyota Prius. Mais plutôt un putain de Chevrolet Tahoe.

Bref, un truc énorme.

— Ah... Layla, marmonna-t-il, pourrais-tu regarder dans la poche de mon manteau en cuir ? Il doit y avoir une barre de protéines.

Elle s'éloigna. Soudain, il y eut, devant la porte, un bruit de métal et de porcelaine. Puis une odeur de nourriture lui parvint.

— Messire, peut-être aimerais-tu prendre une tranche de rôti ?

Qhuinn sentit son estomac se serrer, et la nausée monter.

— Seigneur... Non !

— Il y a aussi du riz.

— Non. Juste la barre...



Le léger grincement qu'il entendit suggéra qu'elle faisait rouler vers lui le repas apporté par Fritz. Effectivement, l'odeur devint de plus en plus envahissante.

— Arrête ! Bordel, arrête— (Quinn se plia en deux, et se mit à vomir dans sa corbeille à papier, secoué de spasmes secs.) Je ne veux pas... de nourriture.

— Il faut que tu manges, dit-elle d'une voix étrangement ferme. Il faut aussi que tu prennes ma veine.

— Fiche-moi—

— Prends ceci. (Ce n'était pas de la viande ou du riz, mais un morceau de pain qu'elle lui tendait.) Ouvre la bouche. Messire, tu as besoin de manger. C'est ton John Matthew qui l'a dit.

Quinn appuya sa tête contre les oreillers, et couvrit son visage de son bras. Derrière son sternum, le battement de son cœur devenait erratique. Curieusement, il prit soudain conscience qu'il risquait de se tuer en continuant ses conneries.

Mais l'idée ne lui répugnait pas vraiment. Il y trouvait même un certain charme... surtout quand il évoqua le visage de Blay.

Son copain était si beau. Si merveilleux. Il était étrange— et sans doute castrateur— d'attribuer à un mâle de tels qualificatifs mais c'était la vérité. La bouche, en particulier, posait à Quinn un problème. Elle était douce et renflée, avec une lèvre inférieure un peu boudeuse. Ou peut-être était-ce les yeux ? D'un bleu si incroyable.

Quinn avait embrassé cette bouche, et adoré ce contact. Il se rappelait aussi le regard passionné qu'il avait fait naître dans ces yeux bleus.

Il aurait pu avoir la virginité de Blay— si seulement. Mais il avait laissé son cousin...

— Oh Seigneur... Gémit-il.

— Messire. Il te faut manger.

Vu que Quinn n'avait plus l'énergie de refuser, il obtempéra, ouvrit la bouche, et mâchonna sans enthousiasme, avant d'avaler le morceau, qu'il força à descendre dans sa gorge sèche. Puis il continua, encore et encore. Étrangement, les glucides calmèrent les crampes de son estomac et, bien plus vite qu'il ne l'aurait cru possible, il eut envie de quelque chose de plus substantiel. Mais Layla se contenta de déboucher une bouteille d'eau, et de lui faire avaler quelques gorgées.

— Peut-être devrions-nous prendre un instant de pause, dit Quinn qui refusa un nouveau morceau de pain, craignant que sa nausée ne revienne.

Lorsqu'il roula sur le côté, il sentit les os de ses jambes s'entrechoquer, et réalisa que son bras sur sa poitrine semblait différent. Il se regarda— il n'y avait plus de muscles dans ses pectoraux. Et son short Nike flottait autour de sa taille.

En une seule semaine, il avait fait de sacrés dégâts.

À cette vitesse, il n'allait pas tenir longtemps.

Bordel, déjà, il ne se reconnaissait plus. Comme John Matthew l'avait remarqué, non seulement Qhuinn s'était rasé le crâne mais il avait aussi enlevé tous ses piercings— aussi bien celui de sa lèvre inférieure, que la dizaine de clous qu'il avait eus dans l'oreille et ses anneaux aux seins. Il n'avait gardé que celui de sa langue, et les trucs en dessous. En fait, tout ce qui était visible avait disparu pour de bon.

Il ne se supportait plus. À tous les niveaux. Il en avait ras le bol de jouer volontairement le mec bizarroïde. Il en avait ras-le-bol de baiser sans fin tout ce qui passait à sa portée.

Quel intérêt vraiment avait-il à continuer ses actes de rébellion puisque que ceux qu'il avait voulu choquer étaient morts depuis longtemps ? Bordel, il n'avait pas besoin d'un psy pour comprendre les motivations qui l'avait poussé à réagir ainsi ces dernières années. Qhuinn était né dans une parfaite famille noble de la *Glymera*, guindée et ultra conservatrice. En réaction, il était devenu bisexuel, une vraie pute au look gothique, avec un fétichisme marqué pour les vêtements noirs et les aiguilles. Mais en réalité, qu'y avait-il de vrai derrière cette apparence ? Et quelle part n'était due qu'à une révolte provoquée par ses yeux dépareillés ?

Bordel, mais *qui* était-il au juste ?

— Veux-tu continuer à présent ? Demanda Layla.

Ah... n'était-ce pas justement la question essentielle ?

Tandis que l'Élue approchait à nouveau de sa bouche un morceau de pain, Qhuinn décida d'arrêter de déconner. Il ouvrit le bec, et joua à l'oisillon docile, boustifillant tout ce qu'elle lui donnait. Et ça dura un bail. Ensuite, comme si elle avait deviné ses besoins, Layla prit une fourchette en argent, et offrit à Qhuinn un morceau de rôti.

— Essaye ceci, messire... Mais mâche bien avant d'avaler.

Aucune chance ! Le corps de Qhuinn avait réalisé que la famine le menaçait aussi, il prit le contrôle, aussi vorace qu'un T-Rex devant de la viande fraîche. En fait, Qhuinn faillit mordre la fourchette dans son avidité. Mais Layla maintint un bon rythme, et la viande continua à apparaître aussi vite que Qhuinn pouvait l'engloutir.

— Attends... du calme... Marmonna-t-il soudain, inquiet à l'idée de vomir.

Il se laissa retomber sur le dos, une main sur la poitrine. Et respira très lentement, pour détendre son diaphragme. Ce qui fonctionna. Une respiration plus profonde aurait pu provoquer un geyser désagréable qu'il faudrait ensuite nettoyer.

Le visage de Layla apparut au dessus du sien.

— Messire... Peut-être devrions-nous arrêter pour le moment.

Qhuinn la regarda attentivement. Pour la première fois depuis qu'elle était apparue, il la vit réellement.

Seigneur, qu'elle était belle ! Avec de longs cheveux d'un blond pâle enroulés autour de la tête, un visage aux traits parfaits, des lèvres roses et des yeux verts si lumineux. En termes d'ADN, elle était aux yeux de la race une femelle idéale, sans le moindre défaut.

Qhuinn tendit la main, et caressa son chignon. Si doux. Elle ne mettait jamais de gel. On aurait dit que chacune de ses mèches était consciente de son rôle de parure, et faisait de son mieux pour mettre en valeur son beau visage.

— Messire ? Demanda-t-elle, d'une voix tendue.

Il savait quel corps superbe se dissimulait sous sa robe blanche. Layla avait des seins fermes, un ventre plat, des hanches rondes, une peau lisse, un sexe vierge— tout ce qui pousserait un mâle à ramper nu sur des tessons de verre pour parvenir jusqu'à elle.

Qhuinn l'avait déjà vu nue. Il l'avait aussi longuement caressée, posant sa bouche sur elle en de nombreux endroits choisis.

Mais il ne l'avait pas déflorée. En réalité, il n'avait pas été très loin avec elle. En tant qu'*Ehros*, Layla avait été sexuellement formée, mais en théorie seulement, et non en pratique. Vu que le Primâle en titre refusait de servir d'étalon à toutes les Élues, Layla n'avait pas eu le loisir d'utiliser ses connaissances. Durant un moment, Qhuinn avait pris plaisir à lui enseigner quelques caresses.

Mais ensuite, il l'avait regretté.

Bien sûr, la blonde Éluée avait apprécié ce qu'il lui avait fait découvrir. Mais dans ses yeux verts, Qhuinn avait lu trop d'émotions. Sans en trouver l'écho dans son propre cœur, il avait préféré ne pas continuer ce dangereux chemin.

— Veux-tu prendre ma veine, messire ? Chuchota-t-elle d'une voix rauque.

Il se contenta de la regarder. Et vit les lèvres roses s'ouvrir.

— Messire, veux-tu me prendre ? Insista-t-elle.

Il ferma les yeux, et revit à nouveau le visage de Blay. Pas celui que le mâle arborait ces jours-ci. Non. Qhuinn préférait oublier qu'il avait transformé son meilleur ami en étranger. Il revoyait l'ancien Blay, celui dont les yeux bleus étaient toujours braqués dans sa direction.

— Messire... Je suis à toi. Comme toujours. Plus que jamais.

Quand Qhuinn se décida à regarder Layla, il vit que les doigts de la femelle avaient ouvert les pans de sa robe. Qu'elle écarta, découvrant son long cou élégant, les creux de ses clavicules, et le haut de sa superbe poitrine.

— Messire... Je veux te servir. (Lorsque le tissu satiné s'ouvrit davantage, il comprit qu'elle lui offrait non seulement son sang, mais aussi son corps.) Prends-moi—

Lorsque la Layla voulut détacher sa ceinture, Qhuinn lui bloqua les mains.

— Arrête.

Elle baissa les yeux, soudain transformée en pierre. Du moins, jusqu'à ce qu'elle se relève d'un bond et arrache sa main aux doigts de Qhuinn pour réajuster sa robe.

— Tu prendras alors mon poignet, dit-elle en remontant sa manche d'une main tremblante, avant de lui présenter son bras. Prends mon poignet, puisque, de toute évidence, c'est ce que tu préfères.

Elle ne le regardait pas. Sans doute ne pouvait-elle pas le regarder.

Et pourtant, elle s'offrait encore. Il l'avait rejetée— ce qu'elle n'avait en rien mérité— ce qu'il aurait préféré ne jamais lui faire subir. Il l'avait rejetée, mais elle lui proposait quand même son poignet. Et le faisait avec dignité, parce qu'elle avait été élevée pour servir. Parce qu'elle avait l'habitude de s'effacer, d'oublier ses propres désirs, d'obéir aux lois édictées pour elle. C'était une femelle de valeur, déterminée à vivre selon des critères qu'elle n'avait pas choisis. Décidée aussi à garder la tête haute, même lorsqu'elle n'était pas désirée pour ce qu'elle était.

Seigneur, Qhuinn connaissait exactement ce sentiment.

— Layla—

— Ne t'excuse pas, messire. Cela me blesserait.

Il lui prit le bras pour la retenir, sentant qu'elle allait s'enfuir.

— Écoute, c'est de ma faute. Je n'aurais jamais dû rien tenter avec toi.

— Je ne veux rien écouter, dit-elle, le dos raidi, la voix stridente. Laisse-moi partir.

— Merde... (Il fronça les sourcils.) Tu es glacée.

— Vraiment ?

— Ouais, dit-il, en frottant son bras de bas en haut. As-tu besoin de sang, Layla ? Réponds-moi.

— Non, je ne pense pas. Les Élues n'ont pas besoin de sang au Sanctuaire.

Oui, il le comprenait. De l'Autre Côté, une Éluée existait sans réellement vivre. Elle n'avait pas besoin de sang. Et se régénérait d'elle-même. Durant ces dernières années, Layla avait servi la Confrérie à elle toute seule— du moins les Frères qui ne pouvaient prendre la veine de leurs *shellanes* : Rhage et Viszs. Et plus récemment, Blay et lui. Elle était comme un libre-service.

Et soudain, une idée lui vint :

— Attends, as-tu récemment vécu dans le nord chez Fhurie ?

Depuis que le Primâle avait libéré les Élues de leur existence rigide et confinée, beaucoup d'entre elles quittaient le Sanctuaire où elles avaient été maintenues des siècles durant, et se rendaient dans les Adirondack, dans un grand camp que Rehvenge laissait à la disposition de Fhurie. La maison était immense, bien protégée, et plutôt isolée, et les Élues y apprenaient à vivre dans le monde réel, découvrant peu à peu une liberté nouvelle.

— Layla ?

— Non, je ne vais plus là-bas.

— Pourquoi ?

— Je ne le puis. (D'une main preste, elle coupa court à la conversation, et tira à nouveau sur sa manche.) Messire ? Veux-tu ma veine ou non ?

— Pourquoi ne vas-tu plus là-bas ?

Lorsque l'Éluée le regarda enfin, elle était franchement en colère. Et c'était pour Qhuinn un soulagement. Parfois, à la voir tout accepter sans se rebeller, il se posait des questions quant à son intelligence. Mais pas maintenant. Il y avait beaucoup de choses dissimulées sous le masque qu'elle portait. Et il ne parlait pas uniquement de son corps parfait.

— Layla. Réponds-moi. Pourquoi ?

— Je ne le puis.

— Et qui en a décidé ainsi ? Qui ?

Si Qhuinn ne connaissait pas trop Fhurie, il était cependant prêt à soumettre le problème au Frère.

— Personne ne m'a contrainte, ne t'inquiète pas, dit Layla, avant d'agiter le poignet. Prends ma veine, pour redevenir aussi fort que tu dois l'être, puis je te laisserai en paix.

— Très bien, si tu veux jouer avec les mots, allons-y. Si ce n'est pas un "qui", c'est un "quoi". Pourquoi as-tu décidé de ne plus aller dans les Adirondack ?

Elle parut excédée de son insistance.

— Cela ne te regarde pas.

— C'est moi qui décide ce qui me regarde ou pas. Parle.

En temps normal, Qhuinn ne s'abaissait pas à abuser des femelles, mais manifestement, son *gentlemâle* interne s'était barré pour la nuit, ne laissant pas grand-chose derrière lui.

Il était la dernière personne au monde à avoir le droit de jouer la carte de la confiance, ou à exiger des confidences, et pourtant, il n'arrivait pas à lâcher le morceau. En fait, il ne supportait pas l'idée que cette femelle puisse souffrir.

— Très bien, s'exclama-t-elle. Si je résidais souvent dans le nord, je ne pourrais pas venir ici, au manoir, quand tu as besoin de sang. Aussi, je préfère retourner au Sanctuaire pour me régénérer, et attendre d'être convoquée. Ça me donne au moins l'impression d'être utile.

— Seigneur...

Qhuinn était consterné. Ils n'étaient que des profiteurs ! Les Frères auraient dû prévoir ce problème. Surtout Fhurie. À moins que... ?

— En as-tu parlé au Primâle ?

— De quoi au juste pourrais-je lui parler ? Aboya-t-elle. Dis-moi, messire, serais-tu pressé d'aller évoquer avec ton roi des échecs au combat ?

— Bordel, mais de quoi tu parles ? Où vois-tu un échec ? À toi seule, tu maintiens quatre mâles en vie.

— Exactement. Et je ne suis demandée que pour mon sang.

Layla se redressa d'un bond, et traversa la pièce jusqu'à la fenêtre. Le dos tourné, les yeux rivés sur l'extérieur, elle resta silencieuse. Qhuinn regrettait éperdument de ne pas la désirer. En ce moment, il aurait donné n'importe quoi pour ressentir pour elle ce qu'elle éprouvait pour lui. Après tout, elle était la femelle idéale aux yeux de sa famille— de la société vampire— de la *Glymera*. Et elle était prête à l'accepter.

Mais le cœur de Qhuinn était déjà donné. Et ça ne changerait jamais. Du moins, il le craignait.

— Je ne sais plus exactement qui je suis, murmura Layla, comme si elle se parlait à elle-même. Ni ce que je veux.

Bon sang, pensa Qhuinn en la fixant, on aurait vraiment dit qu'ils étaient dans le même train, avec les mêmes questions.

— Tu ne trouveras jamais la réponse si tu ne quittes pas le Sanctuaire.

— C'est impossible, je dois servir—

— Si tu n'es pas libre, nous utiliserons une autre Éluë. C'est sans importance.

Elle frémit de tout son corps, puis :

— Je comprends. Je ferai ce que tu désires.

Qhuinn la regarda, notant le durcissement de sa mâchoire.

— Je voulais simplement t'aider.

— Non... (Elle lui jeta par dessus son épaule un regard furieux.) Tu m'enlèves la seule utilité que j'aie. C'est ton choix, mais c'est moi qui en subirai les conséquences.

— C'est ta vie, et tu peux choisir d'en faire ce que tu veux.

— Je ne veux plus évoquer ce sujet, dit-elle, en agitant les mains. Très chère Vierge Scribe, tu ne peux savoir ce qu'on éprouve en désirant ce qu'on n'obtiendra jamais.

Qhuinn ne put s'empêcher d'éclater d'un rire rauque.

— Bordel, tu te trompes complètement. (Quand elle leva un sourcil sceptique, il leva les yeux au ciel.) Toi et moi avons bien plus en commun que tu ne peux l'imaginer.

— Tu as toute la liberté du monde. Que pourrais-tu vouloir de plus ?

— Si tu savais...

— Et bien, je te veux, et je ne peux avoir. Je n'ai pas le choix. Au moins, en te servant— toi et les autres— ma vie avait un sens. C'est plus intéressant que de porter le deuil d'un rêve qui m'était cher.

Qhuinn secoua la tête, avec un respect nouveau envers la femelle. Elle ne recherchait pas de pitié, plantée là devant sa fenêtre. Elle énonçait simplement une situation, telle qu'elle la connaissait.

Et merde, elle était exactement la *shellane* dont il avait rêvé, au fond de son âme. D'ailleurs, même en baisant tout ce qu'il rencontrait, Qhuinn avait toujours cru qu'un jour, il se choisirait enfin une compagne à long terme— une femelle au sang parfait, de haute lignée— le genre que ses parents auraient non seulement accepté, mais qui les aurait aussi poussé à le respecter. Enfin...

Ça avait été son rêve secret. Et voilà qu'il avait la possibilité de le réaliser. Aujourd'hui, la femelle idéale se trouvait dans sa chambre, devant la fenêtre, et le regardait bien en face.

Et pourtant, Qhuinn désirait tout autre chose...

— Je regrette sincèrement de ne pas ressentir pour toi un tel sentiment, dit-il d'une voix rauque, renvoyant vérité pour vérité. Je donnerais presque n'importe quoi pour que ce soit le cas. Tue es... la femelle de mes rêves. Celle ce que j'ai toujours voulu obtenir. Sans jamais croire que ce soit possible.

Elle écarquilla les yeux. On aurait dit deux lunes, rondes, brillantes et magnifiques.

— Alors pourquoi... ?

Il se frotta le visage, et se demanda ce qui lui prenait. Bordel, allait-il vraiment lui dire... ?

Quand il laissa ses mains retomber, Quinn préféra ne pas s'attarder sur le fait qu'elles étaient humides.

— Il y a quelqu'un d'autre, dit-il, les dents serrées. Voilà pourquoi je ne peux pas. J'aime quelqu'un d'autre.



## Chapitre 31

Le chaos éclata soudain dans le couloir. Des pas pressés... des jurons marmonnés... des chocs sourds qui résonnaient.

Tout ce bruit réveilla Manny. Qui reprit conscience en quelques secondes, alors qu'une cohorte bruyante passait juste devant la porte. Le vacarme continua un moment, puis s'assourdit d'un seul coup, comme si une porte avait été claquée sur les nouveaux arrivants. Quels qu'ils puissent être.

Après avoir dormi la tête posée sur le lit de Payne, Manny s'étira longuement. Ensuite, il regarda sa patiente. Si belle. Si naturelle. Qui dormait tranquillement—

Un rai de lumière le frappa en plein visage.

Jane se tenait dans l'entrebâillement de la porte, entourée d'ombres :

— J'ai besoin de ton aide au bloc. (Sa voix était rigide de tension.) C'est hyper urgent.

Réagissant d'instinct, Manny bondit vers la porte. En lui, le chirurgien était déjà prêt à agir, sans poser de questions.

— La situation ?

Tandis qu'ils couraient le long du couloir, Jane frotta son uniforme couvert de sang.

— Traumatismes multiples. Plusieurs coups de couteau. Une blessure par balle. Et il y en a encore un qui arrive en voiture.

Ils entrèrent ensemble dans la salle de soins, et... Bon Dieu ! Il y avait des blessés partout. Certains debout contre le mur, un écroulé sous la table, un autre appuyé au comptoir. Certains arpentaient la pièce en marmonnant des imprécations. L'infirmière— Elina ou Alayna ?— préparait déjà des instruments chirurgicaux, scalpels, fils et aiguilles, tandis qu'un curieux petit bonhomme tout fripé offrait à chacun de l'eau dans des verres en cristal sur un plateau d'argent.

— Je n'ai pas encore fait le tri, dit Jane. Ils sont trop nombreux.

— Je veux un stéthoscope et un tensiomètre.

Elle se pencha, ouvrit la porte d'une armoire métallique, tira un tiroir, et lui lança ce qu'il demandait.

— Attention, leur pression sanguine est bien plus basse que celle des humains. Leur pouls aussi.

Bordel, pensa Manny. Toute son expérience médicale ne lui servirait à rien pour savoir si ces mecs étaient en danger ou pas.

Il repoussa les instruments.

— D'accord, c'est toi et l'infirmière qui prendrez les premières mesures. Je m'occupe des préparatifs.

— Bonne idée, approuva Jane.

Manny s'approcha de la blonde qui œuvrait toujours avec diligence et efficacité.

— Je m'en occupe, dit-il. Allez plutôt aider Jane à préparer les patients.

Elle hocha la tête, récupéra les instruments qu'il avait déposés, et se mit au travail.

Manny fouilla dans les divers tiroirs ouverts, récupéra plusieurs kits de chirurgie, et les aligna sur le comptoir. Dans le placard du dessus, il trouva les analgésiques et les seringues. Tandis qu'il examinait le matériel à sa disposition, il fut impressionné par sa qualité professionnelle. Il ne savait pas comment Jane s'était débrouillée, mais tout ce qu'il 'y avait ici était digne d'un bon hôpital.

Dix minutes après, il retrouva Jane et l'infirmière au milieu de la pièce.

— Il y a deux cas d'urgence, dit Jane. Rhage et Fhurie perdent beaucoup de sang. Probablement des artères sectionnées, suite à de profondes entailles. Zadiste et Tohr ont besoin de radios, et je pense que Blaylock a une commotion cérébrale, en plus d'un trou béant dans l'estomac.

Manny se dirigea vers l'évier, et commença à se frotter les mains et les bras.

— Allons-y. (Il jeta un coup d'œil, et désigna un énorme enfoiré aussi gros qu'un mammoth qui avait une mare de sang sous la botte gauche.) Je prends celui-là.

— Très bien, répondit Jane. Je m'occupe de Fhurie. Ehlena, tu prends les radios des diverses fractures.

Vu la situation de crise, Manny agit comme en temps de guerre et emporta ses instruments jusqu'à son patient— qui était écroulé à terre, là où il était tombé en arrivant. Le gigantesque guerrier vêtu de cuir noir des pieds à la tête souffrait manifestement : Il avait la tête renversée en arrière, et grinçait des dents.

— C'est moi qui vais m'occuper de toi, dit Manny. Ça te pose un problème ?

— Non, pas si tu m'empêches de me vider de mon sang.

— Ça devrait être dans mes cordes. (Manny récupéra des ciseaux.) Je vais d'abord découper ton pantalon, et faire gicler ta grolle.

— C'est une botte, gémit le mec.

— Je m'en fous. Comme tu veux. De toute façon, je la vire.

Sans chercher à détacher les crochets, Manny coupa directement à travers le cuir, sur le devant de la botte, qu'il fit ensuite glisser d'un pied aussi large qu'une valise. Le cuir du pantalon fut bien plus facile à ouvrir. Manny le découpa de la cheville à la hanche, puis il écarta les deux moitiés comme des guêtres d'équitation.

— Alors, Doc, qu'est-ce que ça donne ?

— Une vraie dinde de Noël, mon pote.

— À ce point ?

— Ouaip. (Manny ne crut pas nécessaire de préciser que l'os avait transpercé la peau, et que le sang pissait dru.) Je dois recommencer à me désinfecter. Je reviens tout de suite.

Il retourna jusqu'à l'évier, puis récupéra de gants en latex qu'il enfila, avant de se raser avec un flacon de lidocaïne. (*NdT : Anesthésique local et anti-arythmique.*)

M. *Grand-Blond&Sanguinolent* leva la main pour l'en empêcher.

— Je ne crains pas la douleur, Doc. Recouds— moi ça au plus vite, pour traiter mes Frères. Ils ont besoin de toi. Bien plus que moi. En fait, je pourrais me recoudre tout seul, mais Jane ne veut pas.

Manny se figea.

— Tu t'es déjà recousu ?

— Je le fais depuis plus de décennies que tu n'en as vécues, Doc.

Manny secoua la tête, et marmonna entre ses dents.

— Désolé, mon grand. Tu es peut-être un dur, mais je n'ai pas l'intention que tu gigotes pendant que je répare ta fuite.

— Doc—

Manny agita sa seringue, qu'il pointa de façon menaçante vers le visage étonnant de son patient.

— Boucle-la et reste tranquille. En fait, il te faudrait une véritable anesthésie. Alors ne t'inquiète pas, ce truc ne suffira pas, et tu auras largement de quoi souffrir et jouer au héros.

Il y eut un silence.

— D'accord, Doc. Pas besoin de faire des nœuds dans ton string. Vas-y... et ensuite soigne les autres.

Manny ne put s'empêcher de respecter la loyauté du mec.

Travaillant vite, il anesthésia la zone aussi bien que possible, plantant plusieurs fois son aiguille en cercle dans la chair tailladée. Bon sang, ça le

ramenait tout droit à ses premières années d'études, et d'une curieuse façon, il se sentait bien plus vivant que récemment dans sa salle d'opération.

Ici... il était plongé dans la réalité aux premières loges. Et bon sang, ça lui fouettait le sang.

Il récupéra des linges propres qu'il plaça sous la jambe de son patient, avant de désinfecter la blessure. Quand le grand blond feula en se raidissant, Manny s'excusa :

— Du calme, mon grand. Il faut bien qu'on nettoie tout ça.

— Aucun... problème...

Tu parles ! Manny regrettait de ne pas y avoir été plus fort sur les antalgiques, mais il n'en avait pas eu le temps. Il y avait de graves fractures à gérer. Aussi, il fallait stabiliser les cas les plus urgents, avant de passer aux autres.

Derrière lui, quelqu'un gémit, et de nouvelles bordées de jurons retentirent sur la gauche. Manny ne mit pas longtemps à recoudre l'artère ouverte, puis il sutura le muscle, l'aponévrose, et ensuite la peau.

— Tu t'en sors très bien, murmura-t-il, remarquant les poings crispés de son patient.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— D'accord d'accord... Tes Frères d'abord. (Manny s'arrêta une brève seconde.) Tu es un mec bien, tu le sais ?

— Va te faire foutre ! Rétorqua le salopard, avec un sourire si grand qu'il exhiba ses longues canines. Je suis un mec... parfait.

Puis le vampire referma les yeux et resta immobile, les mâchoires si serrées qu'il était difficile de comprendre comment il pouvait encore déglutir.

Manny travailla aussi vite que possible, sans pour autant bâcler son travail. Alors qu'il désinfectait avec une compresse la dernière ligne de ses soixante sutures, il entendit Jane pousser un cri.

Il tourna vivement la tête, et marmonna :

— Nom de Dieu.

À la porte de la salle de soins, *Red Sox* venait d'apparaître, avec le Bouc-Du-Diable dans les bras. Le mec de Jane semblait aussi massacré que s'il avait été renversé par une voiture. Il avait le teint livide, les yeux révulsés, et... Bordel ! Sa grolle— sa botte— était tournée du mauvais côté.

Manny appela aussitôt l'infirmière.

— Pourriez-vous terminer le pansement ? (Il jeta un coup d'œil à son patient, et lui dit :) Je dois aller voir—

— Bien sûr, dit le blond, en lui envoyant une claque sur l'épaule. Merci, Doc. Je n'oublierai pas ce que je te dois.

Tandis qu'il fonçait vers les nouveaux arrivants, Manny se demanda si cette grande gueule allait accepter d'être opérée par lui. Parce que, même de loin, sa jambe semblait sacrément mal en point.

Viszs ne cessait de sombrer dans l'inconscience, puis d'en émerger par à-coups. Il réalisa quand même que Butch l'avait ramené jusqu'à la clinique de la Confrérie. Il souffrait le martyr— aussi bien au niveau du genou que plus haut, à la hanche— et la violence de sa douleur l'emmenait dans un territoire inconnu, annihilant à la fois ses forces et son processus cognitif.

Cependant, il n'était pas le seul blessé. Quand Butch vacilla sous son poids, la tête de Viszs heurta violemment le chambranle de la porte.

— Merde !

— Merde ! Cria en même temps le flic. Je suis désolé.

— Laisse... tomber, haleta Viszs.

Il avait la sensation que sa tempe allait exploser. Remarque, ça faisait une version sacrément harmonieuse avec le hurlement de ses autres douleurs : « Bienvenue en Enfer » *a capella*.

Pour oublier ce concert de merde, il ouvrit les yeux, espérant trouver une distraction visuelle.

Jane était juste en face de lui, une aiguille à suture dans sa main sanglante couverte de latex, ses cheveux blonds tirés en arrière par un bandeau.

— Pas... elle... gémit-il. Surtout... pas elle.

En aucun cas, un médecin ne devait traiter quelqu'un de sa famille— une recette garantie pour conduire au désastre. Si sa jambe ou sa hanche était définitivement bousillée, il ne voulait pas qu'elle ait ça sur la conscience. Bordel, ils avaient déjà suffisamment de problèmes à gérer.

Manny passa devant la *shellane* de Viszs, et dit :

— Alors mec, je suis ta seule option. Un vrai plaisir pour moi.

Viszs se sentit sombrer. Tu parles d'un choix ! Génial.

— Tu y consens ? Insista l'humain. Ou tu préfères réfléchir encore pendant que tes articulations commencent à cicatriser version flamenco. Dommage, tu risques aussi que ta jambe chope la gangrène, et qu'on doive la couper.

— Bordel, ce n'est pas... le moment... de baratiner des conneries.

— Alors ? Tu réponds quoi ?

— D'accord.

— Mettez-le sur la table.

Bien que Butch l'étende avec soin, Viszs faillit vomir quand son poids se redistribuera.

— Bordel de merd— (Le juron n'avait pas encore quitté ses lèvres que le visage du chirurgien apparut au dessus du sien.) Dégage, Manello. Il vaut mieux que tu... ne t'approches pas... de moi.

— Pourquoi ? Tu as envie de me frapper ? Et si tu attendais d'abord que j'ai opéré ta jambe.

— Non. C'est juste... Suis malade... Vais dégueuler.

Manello secoua la tête.

— Bon, j'ai besoin d'analgésiques. Jane, tu as du Demer—

— Non ! Crièrent ensemble Jane et Viszs.

— Pas de Demerol, confirma sa *shellane*.

Viszs tourna la tête dans sa direction. Elle avait retraversé la salle, et s'était accroupie sur le sol, penchée sur le ventre de Blaylock, où elle suturait une entaille sacrément dégueu. Les mains de Jane étaient fermes, et son travail parfait. Elle était l'image même du médecin compétent. Du moins... si on ne tenait pas compte des larmes qui coulaient sur ses joues.

Avec un gémissement, Viszs fixa les scialytiques au dessus de lui.

— Et la morphine, ça va ? Demanda Manello, en découpant déjà la manche de son blouson de cuir. Et ne t'avise pas de jouer au dur. Je n'ai vraiment pas besoin que tu te dégueules dessus pendant que je bricole ta jambe.

Cette fois, Jane ne répondit pas, aussi ce fut Viszs qui le fit :

— Ouais, la morphine... ça va.

Pendant que le mec remplissait une seringue, Butch s'approcha de lui, et le regarda d'un air mauvais. Même à moitié groggy à cause de la merde qu'il venait d'inhaler, le flic était une menace ambulante lorsqu'il gronda :

— Attention toubib. Ne t'avise pas de baiser mon pote. D'accord ?

Le chirurgien leva les yeux de la seringue plantée dans son flacon de verre.

— Pour le moment, je ne suis pas très intéressé par le sexe, merci bien. D'ailleurs, si c'était le cas, il n'est pas mon genre. Ne te mêle pas de ma vie sexuelle, mon pote, et va plutôt prendre une douche. Ça sera une œuvre d'utilité publique. Tu pues vraiment.

Butch cligna des yeux, puis il ne put s'empêcher de sourire.

— Mec, tu as des couilles.

— J'avais déjà remarqué. Et elles sont énormes, comme les cloches d'une église.

Ensuite, Viszs sentit qu'on frottait sur le haut de son bras quelque chose de froid, puis la brève douleur d'une aiguille plantée dans sa chair. Peu après, ses idées se firent encore plus incohérentes. Son corps se transforma en une balle de coton, d'air et de lumière. De temps à autre, il ressentait un éclair de douleur, qui lui remontait dans les tripes et lui étreignait le cœur. Mais ce n'était pas lié à ce que Manello bricolait sur ses blessures. En fait, Viszs ne quittait pas des yeux sa compagne qui soignait ses Frères.

Malgré sa vision de plus en plus troublée, il la vit terminer de suturer Blay, puis s'occuper de Tohrment. Il n'entendait pas ce qu'elle leur disait parce que ses oreilles étaient troublées par le bruissement de son sang, mais manifestement, Blay lui en fut très reconnaissant. Et même Tohrment semblait rassuré par sa présence. De temps en temps, Manello posait une question— ou Ehlena s'arrêtait avec une requête— ou Tohr grimaçait— et Jane interrompait sa tâche pour leur répondre.

C'était sa vie, pensa Viszs. La médecine. Les soins. La recherche de l'excellence. La dévotion infinie envers ses patients.

En fait, c'était ce qui la définissait.

Et la voir agir ainsi le força à repenser à la scène qu'il avait surprise entre Jane et Payne. Si sa jumelle avait voulu se suicider, Jane aurait incontestablement tenté de l'en dissuader. Mais si elle avait réalisé l'inefficacité de ses efforts—

Soudain, comme si elle sentait le poids de son regard, Jane se tourna vers lui. Avec des yeux si vides que Viszs ne pouvait discerner leur couleur. Elle perdit même sa forme corporelle, comme si le voir l'avait vidée de sa substance.

Manello se pencha sur lui.

— Tu as besoin d'autres analgésiques ?

— Quoi ? Demanda Viszs, d'une voix rendue difficile par sa langue trop épaisse.

— Tu as grogné.

— Pas... à cause... de mon genou.

— Il y a plus grave que ton genou.

— ... Quoi... ?

— Tu as la hanche déboîtée. Du coup, je vais devoir te déshabiller complètement.

— Je m'en fous.

Tandis que Viszs recommençait à surveiller Jane, il fut vaguement conscient que les ciseaux remontaient le long de son pantalon. Par contre, il sut le moment exact où le chirurgien le débarrassa du cuir qui le couvrait. Parce que le mec poussa un cri étouffé... qu'il ravala rapidement.

Viszs était quasiment certain que cette réaction n'était pas due à l'avertissement en Langage Ancien tatoué sur son bas-ventre.

— Désolé, Doc, marmonna-t-il, sans trop savoir pourquoi il s'excusait d'avoir été torturé.

— Je vais... ah... Je vais te recouvrir, dit l'humain, qui plaça un drap chirurgical sur son ventre. J'ai juste besoin d'examiner tes hanches.

— Ouais... merci.

Tout en fixant sa *shellane*, Viszs se demandait... Et si elle n'était pas morte— et si elle n'était pas revenue sur terre sous cette forme spectrale— auraient-ils tenté d'avoir un jeune ? Il n'était pas certain de pouvoir engendrer autre chose qu'un orgasme après ce que son père lui avait fait subir. De plus, il n'avait jamais voulu d'enfants. Et sa position n'avait pas changé.

Mais Jane aurait été une mère exceptionnelle. Elle excellait dans tout ce qu'elle faisait.

Regrettait-elle la vie ?

Pourquoi ne le lui avait-il jamais demandé ?

En se plaçant en face de lui, le chirurgien interrompit son processus de pensée.

— J'avais raison, dit-il, le visage assombri. Ta hanche est bien déboîtée. Et il va me falloir la remettre en place avant d'opérer ton genou, parce que ta circulation m'inquiète. C'est d'accord ?

— Oui, gémit Viszs. Répare-moi. Fais ce qu'il faut.

— D'accord. Je t'ai placé sur le genou une attelle temporaire.

L'humain tourna la tête vers Butch qui, bien entendu, n'avait pas obtempéré à l'ordre d'aller prendre une douche. Le flic s'était collé contre le mur, à 50 cm à peine de Viszs.

— J'ai besoin de toi, dit Manello. Tu es le seul à avoir deux mains disponibles.

Butch réagit aussitôt. Il se redressa, et avança.

— Que dois-je faire ?

— Tu vas lui maintenir le pelvis en place.

L'humain sauta sur la table en acier inoxydable, entre les jambes de Viszs, où il dut s'accroupir pour ne pas s'éclater le crâne sur les scialytiques.



— Il faut juste du muscle. Mais il n’y a pas d’autre façon de procéder. Mets-toi face à moi. Et je vais te montrer où placer les mains.

Butch suivit le programme, et se pencha en avant.

— Là ?

— Oui, exactement. (Viszs eut la vague sensation d’un poids chaud de chaque côté de sa taille.) Écarte un peu les mains— Voilà ! Parfait.

Butch jeta un coup d’œil à Viszs par-dessus son épaule.

— Tu es prêt ?

Question grotesque. C’était comme demander à quelqu’un s’il était prêt à recevoir un grand coup sur le crâne.

— Vas-y, marmonna Viszs.

— Regarde-moi.

Et Viszs le fit. Il se concentra sur les éclats verts qui brillèrent dans les yeux noisette de son copain, sur la forme de son nez cassé, sur les joues couvertes d’une barbe qui repoussait.

Mais quand l’humain lui agrippa la cuisse et commença à la soulever, Viszs décolla de la table, la tête renversée en arrière, la mâchoire durcie à s’en faire péter les maxillaires.

— Du calme, dit le flic. Regarde-moi.

D’accord... d’accord. Mais quand même... Il y avait la douleur. Et puis la vraie douleur. Et puis... l’horrible douleur.

Tandis que Viszs luttait pour respirer, ses neurones hurlaient dans son crâne et son corps se tordait dans une explosion interne, même si sa peau n’en laissait rien paraître.

— Dis-lui de respirer, marmonna quelqu’un— l’humain sans doute.

Impossible. Il n’y arrivait pas. Absolument pas.

— D’accord, dit Manello. Je vais forcer l’articulation à se remettre en place. Attention. Tu es prêt ? Un. Deux...

Viszs ne savait même pas à qui le mec parlait... mais si par hasard il s’adressait à lui, il n’était pas en état de répondre. Son cœur tambourinait, ses poumons s’étaient transformés en pierre, et son cerveau clignotait comme Las Vegas en pleine nuit.

— *Trois !*

Viszs hurla comme un damné.

Mais plus fort encore que son cri d’agonie, il entendit le claquement sonore de sa hanche qui se remboîtait. Et avant de réclamer une place à l’hôtel *Black-out*, la dernière chose qu’il vit fut la tête de Jane, qui pivotait, avec une expression

horri  e. Ses yeux exprimaient une terreur folle, comme si la pire chose qu'elle puisse imaginer au monde était de le voir souffrir...

Et soudain, il sut de façon certaine qu'il l'aimait encore.

## Chapitre 32

Au premier étage du manoir, dans la chambre de Qhuinn, le silence était plutôt pesant. Ce qui était la réaction normale après le lâcher d'une bombe, qu'elle soit réelle ou métaphorique.

Seigneur Dieu ! Qhuinn n'arrivait pas à croire qu'il ait prononcé ces mots à voix haute. Et même si Layla et lui étaient seuls dans la pièce, il avait la sensation d'avoir hurlé son annonce dans un mégaphone depuis le sommet du plus haut gratte-ciel de Caldwell.

— C'est ton ami, chuchota Layla. Blaylock.

En entendant ce nom, Qhuinn sentit son cœur se serrer. Puis il se força à acquiescer.

— Ouais. C'est lui.

Il s'attendait à une manifestation de dégoût, une grimace, ou un choc quelconque. Après tout, lui-même provenait de l'aristocratie, et il ne connaissait l'homophobie que trop bien. Et puis, Layla était une Éluë, ce qui la rendait encore plus conservatrice que les pires connards de la *Glymera*.

Le merveilleux regard resta longtemps fixé sur son visage.

— En fait, je le savais dit-elle enfin. J'ai déjà remarqué la façon dont il te regardait.

*Ah. Plus maintenant. Et...*

— Ça ne te gêne pas que ce soit un autre mâle? Ne put-il s'empêcher de demander.

Elle réfléchit un bref moment, puis lui répondit d'une façon qui le transforma étrangement.

— Pas du tout. Pourquoi le devrais-je ?

Qhuinn détourna les yeux, craignant qu'ils ne soient bien trop brillants.

— Merci.

— De quoi ?

Il se contenta de hausser les épaules. Qui aurait pu croire que l'acceptation soit encore plus douloureuse à endurer que le rejet. Ce qu'il avait toujours connu.

— Je crois que tu devrais t'en aller, marmonna-t-il, la voix rauque.

— Pourquoi ?

Sans doute parce qu'il n'allait pas tarder à se transformer en fontaine— du genre capable d'arroser toutes les pelouses du manoir. Et il préférerait jouer des saules pleureurs en solitaire. Même Layla serait de trop.

— Messire, tout va bien, dit-elle d'un ton très ferme. Jamais je ne porterai un jugement concernant le sexe de celui que tu aimes. Il est seulement important de savoir aimer.

— Alors tu devrais me haïr. (*Bordel, mais pourquoi continuait-il à se répandre ?*) Parce que j'ai nul avec lui, bordel.

— Alors... il sait ce que tu éprouves ?

— Nan. (Qhuinn la regarda d'un air menaçant.) Et pas question qu'il le sache jamais, c'est clair ? Ça reste entre toi et moi.

Elle inclina la tête.

— Ton secret est en sécurité avec moi. Mais je me souviens de la façon dont il te regardait. Peut-être devrais-tu lui dire—

— Je vais t'enseigner une leçon que j'ai apprise à la dure. Parfois, il est trop tard. Actuellement, il est... bien— et il le mérite. Bordel, je veux qu'il soit heureux, même si je dois rester sur la touche.

— Et qu'en est-il de toi ?

— C'est sans importance. (Quand il tenta de passer les doigts dans ses cheveux, il se souvint de les avoir rasés.) Écoute, ça suffit... Je t'ai raconté ça pour que tu comprennes que rien ne marchera jamais entre toi et moi. Ça n'est pas possible. Et puis je vais te dire franchement : J'en ai ras-le-bol du sexe. Je ne veux plus en entendre parler. Ça ne m'a rien apporté de bon. Alors... Ouais. Pour moi, c'est terminé.

Quelle ironie ! Maintenant que Blay était hors d'atteinte, Qhuinn allait rester fidèle à cet enfoiré.

Layla traversa la pièce jusqu'à lui et s'assit sur le lit, pliant les jambes et lissant le tissu soyeux de sa robe de ses longues mains pâles.

— Je suis heureuse que tu me l'aies dit.

Tu sais... moi aussi. (Il tendit le bras et lui prit la main.) En fait, j'ai une idée.

— Vraiment ?

— Et si nous étions amis, toi et moi ? Tu viendrais me voir, je te donnerais mon sang, et nous parlerions ensemble. En amis.

Elle eut un sourire d'une tristesse infinie.

— Je dois te dire... J'ai toujours su ne rien représenter pour toi. Tu me touchais presque à contrecœur et, bien que tes caresses m'aient enchantée, je... je savais que tu ne ressentais pas la même passion que moi. Je le sentais.

— Layla... Tu ne m'aimes pas vraiment. Tu as juste éprouvé un plaisir physique, et tu as cherché à y ajouter des émotions. L'ennui, c'est que le corps réagit bien plus vite que l'âme. Et ce genre de connexion ne veut rien dire.

Elle plaça sa main libre sur son cœur.

— Je ressens pourtant une douleur ici.

— Parce que tu avais un faible pour moi. Ça passera. Surtout le jour où tu rencontreras le vrai amour.

Bon sang, incroyable ! Non mais quelle connerie ! En une semaine, il était passé de pute-à-tout-faire à conseiller matrimonial. La prochaine fois, il serait carrément invité à des shows télévisés.

Il tendit le bras vers elle.

— Prends ma veine, Layla, et tu pourras rester plus longtemps de ce côté. À réfléchir à ton avenir. Pas seulement ce que tu *dois* faire, mais ce que tu *veux* faire. Et si c'est possible, j'essaierai de t'aider. Bon sang, je suis plutôt doué rayon "être paumé".

Elle resta silencieuse un long moment, avant de lever sur lui ses yeux verts.

— Blaylock... ne sait pas ce qu'il perd.

— Oh, (Quinn secoua la tête avec amertume,) il en est parfaitement conscient. Crois-moi.

Le nettoyage n'était pas de la tarte.

Tandis que Jane sortait un seau et une serpillière du placard à fournitures, elle établissait mentalement la liste du matériel qu'il lui faudrait remplacer pour réassortir ses stocks. Ils avaient dû utiliser une centaine de paquets de compresses, et il ne restait quasiment plus de fils ni d'aiguilles. De plus, niveau bandages...

Elle poussa la porte de la salle de soins d'un coup de rein et tira en même son attirail en utilisant le manche de son balai. Une fois entrée, elle respira un grand coup. Il y avait du sang partout, sur le sol, et même sur les murs. De paquets de compresses tachées de sang ressemblaient des flocons de poussière version Freddy Krueger. (*NdT : Personnage de fiction du film d'épouvante Les Griffes de la nuit.*) Il y avait trois container Biohazard (*NdT : Symbole de danger biologique, un cercle et trois croissants noirs*) si pleins, qu'ils semblaient réclamer une tablette d'antiacide pour digérer leur contenu.

Et la cerise sur le gâteau...

En réfléchissant à tête reposée aux dernières heures, Jane réalisa que, sans Manny, elle aurait risqué de perdre un ou deux Frères. Rhage par exemple, qui aurait pu se vider de son sang. Ou encore Tohrment— parce que sa blessure à l'épaule avait été infiniment plus grave qu'elle ne l'avait prévu au départ.

Manny avait dû l'opérer. Juste après avoir terminé sa chirurgie sur le genou de Viszs.

Jane ferma les yeux, et laissa tomber sa tête trop lourde contre le manche de bois pointu. En tant que fantôme, elle ne ressentait pas la fatigue comme autrefois. Ni douleur, ni courbatures, ni pieds si lourds qu'elle avait la sensation de porter des semelles tapissées de barbelés... Non, ce qui lui pesait n'était que cérébral. Quand elle était fatiguée, elle se posait un moment et fermait les paupières. Sans rien voir. Sans rien faire. Comme si son cerveau avait besoin de se déconnecter, le temps de laisser sa carte-mère refroidir un peu.

Parfois, elle s'endormait. Et elle rêvait

Parfois aussi— comme ce serait probablement le cas aujourd'hui— ça lui était impossible. Elle avait gardé ses anciennes insomnies.

— J'aurais pensé à un autre usage de ce balai.

Elle releva vivement la tête, et essaya de sourire à Manny.

— Tu as probablement raison.

— Et si tu me laissais m'occuper de ça ?

Pas question. Elle n'avait pas envie de se retrouver seule dans la seconde chambre de convalescence de la clinique, à contempler le plafond. En plus, Manny devait être aussi fatigué qu'elle.

— Depuis combien de temps n'as-tu pas mangé ? Demanda-t-elle.

— Quelle heure est-il ?

Elle vérifia sa montre.

— 1 heure.

— 13 heures tu veux dire ?

— Oui.

— Alors, ça fait à peu près douze heures. (Il sembla surpris de le réaliser.)

— Je vais appeler Fritz, dit-elle en prenant le téléphone accroché au mur.

— Ce n'est pas la peine de—

— Mais si. Tu dois être crevé.

— Pas du tout, je suis en grande forme.

Bien sûr, c'était toujours ce qu'un mec racontait. Sauf que... En fait, alors qu'il aurait dû être épuisé Manny semblait plein d'énergie.

N'importe. Elle tenait à le sustenter.

Il ne lui fallut pas plus d'une minute pour passer sa commande, et Fritz fut enchanté d'une telle requête. En temps normal, après le dernier repas, le majordome et ses *doggens* se retiraient pour un bref repos, avant de se lancer dans leurs tâches ménagères quotidiennes. Mais ils préféreraient toujours être sollicités.

— Où est le placard à balai ? Demanda Manny.

— Dans le couloir, sur la gauche.

Pendant qu'elle remplissait son seau avec du Lysol et de l'eau, Manny trouva ce qu'il lui fallait, et revint pour l'aider. Ils travaillèrent côte à côte en silence. Et Jane ne pensait qu'à Viszs.

Pendant qu'elle avait dû traiter tous les Frères blessés, elle avait eu de quoi s'occuper l'esprit. Mais à présent, en poussant sa serpillière à droite et à gauche sur le carrelage du sol, elle sentait la colère qui bouillonnait dans son crâne chercher à se libérer de ses barrières mentales.

*Surtout pas elle.*

Elle l'entendait répéter ça, encore et encore— revoyait son visage blafard et ses yeux glacés— et la façon dont il l'avait rejetée.

Étrange... En recevant la promesse d'une éternité à vivre, elle avait eu la sensation que c'était une bénédiction absolue. Mais maintenant, elle voyait s'étendre devant elle des années infinies sans la présence auprès d'elle de celui qu'elle aimait.

La pire des punitions.

Où pouvait-elle aller ? Jamais elle ne supporterait de rester au manoir. Pas si Viszs et elle se séparaient. Ce serait trop dur pour tout le monde—

— Prends ça.

Jane sursauta, tandis qu'un mouchoir venait d'apparaître devant son visage. Manny lui tendait un Kleenex blanc du bout des doigts. Et il l'agita encore quand elle ne fit rien d'autre que le regarder fixement.

— Tu pleures, l'entendit-elle dire.

Elle coinça son manche à balai dans le creux de son coude, récupéra le Kleenex, et fut très surprise de voir qu'il avait raison. Elle se frotta les yeux, et vérifia : Le mouchoir était trempé.

Tu sais, dit-il d'une voix traînante, à te voir comme ça, je regrette sérieusement de ne pas avoir amputé ce sinistre connard.

— Ce n'est pas vraiment de sa faute.

— C'est toi qui le dis. Et ce n'est pas du tout comme ça que je vois les choses. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle.

— Où as-tu trouvé ce Kleenex ?

Il lui tendit une boîte en carton, et elle en arracha quelques-uns. Pour se frotter les yeux. Plusieurs fois. Puis elle se moucha. Mais ses yeux coulaient toujours. Et elle jeta les mouchoirs, l'un après l'autre, dans la corbeille.

— Merci de m'avoir aidée, Manny. (En levant les yeux sur lui, elle ne put s'empêcher de sourire en voyant l'air féroce qu'il arborait.) Dieu, que ça m'a manqué !

— Quoi donc ?

— La tronche que tu tires quand tu es en colère. Ce qui est souvent le cas. Ça me rappelle le bon vieux temps. (Elle redevint sérieuse.) Est-ce que Viszs va s'en sortir ?

— Si je ne le massacre pas pour ce qu'il te fait— Oui.

— Tu es gentil. (Et elle le pensait.) Ce soir, tu as été incroyablement efficace. Et elle le pensait aussi.

Il reposa la boîte de Kleenex sur le comptoir.

— Toi aussi. Ça arrive souvent ?

— Pas tant que ça. Malheureusement, j'ai dans l'idée que la situation s'aggrave à vue d'œil.

Elle se remit au travail, et agita son balai plusieurs fois... sans trop améliorer l'état du sol. En fait, elle ne faisait qu'étaler le sang. Il y en avait tellement qu'il aurait probablement été plus simple nettoyer la pièce au tuyau d'arrosage.

Quelques minutes plus tard, on frappa à la porte, et Fritz passa la tête.

— Votre collation est prête. Ou aimeriez-vous la prendre ?

— Nous serons mieux dans le bureau, répondit Jane. Posez tout sur la table. (Elle se tourna vers son ancien confrère.) Viens manger avant que ce soit froid.

Le regard que lui lança Manny était l'équivalent oculaire d'un majeur levé, mais elle agita la main, comme pour repousser ses récriminations.

— Allez, viens. Tu as besoin d'une petite pause.

Mais personne n'avait jamais réussi à obliger Manuel Manello à obtempérer.

— Posez le plateau ici, dit-il au majordome, ça sera très bien.

Dès que Fritz s'éclipsa, l'ancien patron de Jane posa ses deux poings sur ses hanches. Et alors qu'elle se préparait déjà à une discussion animée, il se contenta de dire :

— Où est ma sacoche ? (Quand Jane en resta perplexe, il haussa les épaules :) Je n'ai pas l'intention de te forcer à tout m'expliquer.

— Alors là, tu as sacrément changé.



— Parfaitement. (Il hocha la tête vers le téléphone accroché au mur.) Je voudrais vérifier mes messages, et j'ai besoin de récupérer mon putain de téléphone.

— Ah... Bien sûr. Il doit être resté dans ta voiture, qui est encore dans le garage souterrain. C'est tout au bout du couloir. Tu trouveras ?

— Oui, merci—

— Tu penses encore à partir ?

— Tout le temps. (Il avança vers la porte.) Je ne pense qu'à ça.

Bon, eh bien... ils étaient deux dans le même cas. Mais Jane n'avait encore jamais imaginé qu'elle y serait un jour poussée. C'était bien la preuve qu'il n'était pas toujours intelligent de se faire trop d'illusions concernant le futur.

## Chapitre 33

Traditionnellement, quand un membre de la *Glymera* entrait chez l'un de ses pairs, il déposait sa carte de visite sur le plateau en argent que lui présentait le *doggen* majordome de son hôte. Sur le carton blanc gravé se trouvait le nom du vampire et le détail de sa lignée. Si ce rituel annonçait l'arrivée du visiteur, il se servait surtout de faire-valoir, vu que le paraître était essentiel dans la haute société.

Cependant, quand le visiteur ne savait ni lire ni écrire, ça compliquait les choses. Et puis Xcor préférait d'autres méthodes de communication, sans tralala prétentieux. Plus... viscérales.

Du coup, il avait préféré laisser à son « hôte » quelques cadavres qu'il avait découpés lui-même. Dans une ruelle.

Soudain, Xcor quitta la place à table qu'il avait occupée, emportant avec lui sa tasse de café. Les autres dormaient au sous-sol. Il savait qu'il aurait dû les rejoindre. Pourtant, il n'y aurait aucun repos pour lui. Ni aujourd'hui. Ni sans doute demain.

Il avait pris un risque calculé en abandonnant ces *lessers* coupé en deux, et encore en vie. Ça créerait des ennuis si les humains les découvraient les premiers. Mais à ses yeux, le jeu en valait la chandelle. Il y avait bien trop longtemps que Kohler et la Confrérie dirigeaient seuls ce continent. En pure perte d'ailleurs. Parce que la *Lessening* Société n'avait pas été éradiquée du Nouveau Monde. La population vampire était éparpillée. Tandis que les humains pullulaient — cette vermine arrogante, incapable et molle !

Xcor s'arrêta un moment dans le couloir, en bas des escaliers, et prit le temps d'examiner son nouveau domaine. La maison que Throe avait sécurisée était bien appropriée. Une bâtisse de pierre, plutôt ancienne, et située dans les faubourgs. Deux qualités qu'il appréciait infiniment. Quelques années plus tôt, la maison avait sans doute été superbe, et fait la fierté de son propriétaire. Mais quand le temps l'avait marquée, elle avait perdu son statut. Maintenant, ce n'était plus qu'une coquille vide, mais Xcor n'en avait cure. Il ne s'intéressait qu'aux murs épais, au toit solide, et aux nombreuses pièces qui permettaient de loger tous ces guerriers.

Bien entendu, aucun d'entre eux ne tenait pas dormir dans les salles du rez-de-chaussée, ni dans aucune des sept chambres de l'étage. Même si de lourdes tentures étaient tirées devant chaque fenêtre, il faudrait d'abord murer les

innombrables panneaux vitrés avant que l'endroit devienne assez sûr pour y demeurer durant les heures diurnes.

De ce fait, ils dormaient tous au sous-sol, dans le cellier.

Comme au bon vieux temps, pensa Xcor. Parce que vivre dans des chambres séparées était une conception moderne. Ici, comme autrefois, la bande de bâtards mangeait en commun, et baisait en groupe.

Pour des soldats, c'était important. Essentiel même.

Peut-être serait-il aussi bien qu'ils restent au sous-sol. Tous ensemble.

Et pourtant, lui n'était pas avec les autres. Xcor se sentait nerveux et tendu—prêt à combattre alors qu'aucune proie n'était disponible. Il avait arpenté la maison, de pièce vide en pièce vide, faisant voler la poussière sous ses pas lourds, sans calmer son désir ardent de conquérir le Nouveau Monde.

— Je les ai retrouvés. Tous.

Xcor se figea. Puis il sirota une gorgée de son café avant de se retourner.

— Je t'en félicite, dit-il.

Throe venait d'entrer dans ce qui avait été autrefois un salon de réception, et n'était plus aujourd'hui qu'une pièce immense et glacée. Bien que le soldat soit entièrement vêtu de cuir noir, il s'arrangeait pour paraître élégant et distingué. Pas étonnant. Contrairement aux autres membres du groupe, Throe provenait d'une parfaite lignée, d'où ses cheveux dorés et ses yeux bleu ciel. D'où aussi un visage et un corps qui ne montraient aucun défaut, ni intérieur ni extérieur.

Malgré tout, Throe faisait parti de la bande des bâtards.

Tandis que le mâle se raclait la gorge, Xcor ne put retenir un sourire. Même après toutes ces années passées ensemble, il réussissait toujours à mettre le soldat mal à l'aise. Que c'était surprenant !

— Et alors... ? Insista Xcor.

— Il n'y a plus à Caldwell que les héritiers de deux familles originelles. Ce qui reste de quatre autres lignées se terre dans ce qu'ils appellent la Nouvelle Angleterre. Aussi, ils peuvent être à 800 ou 1000 km alentour.

— Et tu partages le sang de combien de ces familles ?

À nouveau, le mâle déglutit avec difficulté... avant de répondre d'une voix enrouée :

— Cinq.

— Cinq ? Voilà qui devrait remplir rapidement ton agenda social. As-tu prévu de leur rendre visite ?

— Tu sais bien que je ne le puis.

— Oh... Vraiment ? (Xcor termina sa tasse de café avant de continuer :) J'oublie toujours que tu as été renié. Je présume que ça va t'obliger à rester avec les barbares que nous sommes.

— Bien entendu.

— Mmm.

Xcor prit encore un moment pour savourer le silence et le malaise de son soldat. Mais ensuite, l'autre mâle dissipa sa bonne humeur :

— Tu ne peux rien faire, dit Throe. La *Glymera* ne nous reconnaît aucun statut.

Le sourire de Xcor exhiba beaucoup de ses dents.

— Mon ami, tu te soucies bien trop des règles sociales.

— Tu ne peux pas à réunir un Conseil des *Princeps*. Tu n'en as pas les moyens.

— C'est exact. Cependant, je trouverai un autre moyen de les convaincre... un appât qu'ils ne pourront refuser. Ne m'as-tu pas dit toi-même qu'il y avait eu de forts mécontentements au sujet du roi juste après les raids de la Société ?

— C'est exact. Et je suis parfaitement conscient de ce que tu cherches à provoquer. Au mieux, c'est une trahison. Au pire, un suicide.

— Que tu as à l'esprit étroit, Throe ! Malgré toute l'étendue de ton éducation, il est regrettable que tu me manques à ce point d'ambition— et de visions concernant l'avenir.

— Tu ne peux pas renverser le roi. Et j'espère que tu n'envisages pas de le tuer.

— Le *tuer* ? Répéta Xcor en levant un sourcil. Non. Je ne tiens pas à le voir dormir dans un cercueil. Pas du tout. Au contraire, je lui souhaite une très longue vie... Au cours de laquelle, il mijotera dans le jus de ses échecs.

Throe secoua la tête

— Je ne comprends pas pourquoi tu le hais à ce point.

— Je t'en prie ! (Xcor leva les yeux au ciel.) Je n'ai rien contre lui, personnellement. C'est son statut que je déteste, purement et simplement. Le savoir vivant alors que je serai assis sur son trône ajoutera du piment à ma nourriture.

— Parfois... je crains pour ta santé mentale.

Xcor lui jeta un regard étréci.

— Je t'assure... n'être ni dément ni fou furieux. Et tu devrais faire attention. Ce genre de commentaire à mon propos est dangereux.

Il était parfaitement capable de tuer son vieil ami. Aujourd'hui. Ce soir. Ou demain. Son père lui avait enseigné que les soldats ressemblaient à des armes : Parfois, ils devenaient un danger pour ceux qui les utilisaient. Dès qu'ils ne fonctionnaient plus correctement, il était temps de s'en débarrasser.

— Je te prie de me pardonner, dit Throe en s'inclinant légèrement. Je n'oublie pas ma dette envers toi. Ni mon serment de loyauté.

Quelle nouille ! D'un autre côté, Xcor avait bien tué celui qui avait déshonoré la sœur de Throe. En vérité, ça avait été un investissement d'une valeur étonnante. D'un seul coup de lame, en une seconde de travail, il s'était attaché la loyauté d'un guerrier solide et intelligent. À vie.

Juste après le meurtre Throe lui avait juré fidélité. À cette époque, le mâle n'était qu'un mollasson, un dandy d'aristocrate, incapable de tuer de ses propres mains. Aussi il avait dû plonger dans les bas-fonds à la recherche d'un mercenaire qu'il n'aurait jamais imaginé inviter chez lui, même par l'entrée de service. Throe avait été surpris de voir l'argent qu'il lui proposait rejeté, et il s'éloignait déjà quand Xcor lui avait annoncé le véritable coût de ses services.

Throe avait hésité un moment, mais le souvenir encore vivace de l'état dans lequel il avait retrouvé sa sœur avait suffi. Il avait juré.

Avec l'entraînement adéquat, le mâle s'était transformé. Sous la poigne de Xcor, Throe s'était durci, comme de l'acier forgé par le feu. Désormais, c'était un tueur. Désormais, il avait des talents bien plus utiles que son statut social, sa verve mondaine, son aptitude à fréquenter fêtes ou bals.

Quel dommage que la lignée du mâle n'ait pas apprécié un tel changement à sa juste valeur ! Après tout, le père de Throe avait été membre de la Confrérie, bon sang. On aurait pu croire que la famille aurait été reconnaissante que leur héritier devienne un vrai soldat. Au contraire, ils avaient renié le pauvre enfoiré.

Xcor avait presque une larme à verser lorsqu'il y repensait.

— Tu vas leur écrire, ordonna-t-il avec un nouveau sourire. (Il éprouvait un tel plaisir que, sous l'afflux de son sang, ses canines vibraient, tout comme son sexe.) Tu vas leur annoncer à tous notre arrivée. Tu leur remettras en mémoire les pertes qu'ils ont subies— tous ces jeunes mâles et femelles massacrés au cours d'une nuit d'été. Tu leur rappelleras les requêtes et entrevues que le roi leur a refusées. Tu exprimeras l'indignation nécessaire devant de tels manquements, et tu le feras de façon à ce qu'ils comprennent bien qu'il y a une autre solution possible... Après tout, tu as été l'un d'entre eux. Ensuite, nous attendrons... D'être convoqués.

Throe s'inclina.

— À tes ordres, mon *leahdyre*.

— En attendant, nous continuerons notre chasse aux *lessers*, et garderons le décompte de nos victoires. Aussi, lorsque l'aristocratie s'inquiétera de notre santé et notre bien-être, comme ils le font toujours, nous pourrons les informer que, si les chevaux pur-sang font très bon effet dans une écurie, une meute de loups est bien plus utile pour surveiller les portes contre les intrusions.

Aux yeux de Xcor, la *Glymera* n'avait aucune valeur, mais ses membres étaient aussi faciles à lire et à comprendre que l'heure sur une montre à gousset. Ces aristocrates ne pensaient qu'à eux, et leur égoïsme forcené animait le moindre de leurs gestes, petits ou grands. Il lui serait facile de les faire rentrer dans la ronde, et tourner indéfiniment.

— Il vaudrait mieux que tu te reposes, dit Xcor d'une voix traînante. À moins que ton désir de mener ta quête personnelle ne soit trop fort ? (Quand l'autre ne répondit pas, Xcor fronça les sourcils devant l'aveu que ce silence impliquait.) Je sais que, ces derniers temps, tu voudrais chasser une autre proie que les *lessers*. Mais je te rappelle que la mort de ces humaines ne nous concerne pas. Concentre-toi sur nos ennemis vivants.

— Très bien.

Le ton indiquait cependant : *Pas question*.

— Je ne veux pas que tu perdes ton temps, et que ça nuise à nos objectifs.

— T'ai-je jamais laissé tomber ?

— Ça peut toujours arriver, mon vieil ami, dit Xcor en fixant le mâle d'un regard impérieux. Si tu te laisses aveugler par ton cœur compatissant, ça ne te créera que des ennuis. Et avant que tu ne protestes, puis-je te rappeler les nombreuses circonstances de ces deux derniers siècles où t'es déjà mêlé des affaires humaines ?

Throe se raidit.

— Non. C'est inutile. Je suis parfaitement conscient de ce que je suis.

— Très bien, dit Xcor en hochant la tête. Dans la vie, c'est toujours une bonne chose. Ne l'oublie pas.

Throe s'inclina.

— Je te souhaite de bien dormir, mon *leahdyre*.

Xcor le regarda s'éloigner, avant de se retrouver seul, une fois encore. Il fut ennuyé de la tension qui brûlait en lui. Le désir sexuel était une perte de temps, un besoin qui ne servaient ni à tuer ni à se sustenter. Cependant, de façon régulière, sa queue réclamait autre chose que ses doigts rugueux.

Quand l'obscurité reviendrait, il chargerait Throe de faire du rabattage pour la bande de bâtards. Et cette fois, Xcor avait l'intention de participer au festin. À son corps défendant.

De plus, tous auraient aussi besoin de sang. Et de préférence pas humain. Mais s'ils n'avaient pas le choix, ils devraient s'en contenter.

Ensuite, il y aurait le problème de se débarrasser des cadavres.

## Chapitre 34

À la clinique des vampires, Manny se réveilla en sursaut. Et se retrouva couché dans un lit d'hôpital, et non dans un fauteuil. Il eut un moment de confusion, puis sa mémoire se remit en route : Après l'apparition du majordome, il avait dévoré le contenu du plateau— comme Jane le lui avait demandé.

Ensuite, ce n'était pas dans sa Porsche mais dans le bureau du centre qu'il avait retrouvé sa sacoche, son téléphone portable, ses clés et son portefeuille. Toute la petite collection « Trucs-de-Manello » avait été laissée bien en vue, dans une pièce même pas fermée. Un manque de précaution qui l'avait surpris, vu la façon dont tout le reste était bien bouclé.

Sauf que... Quand il avait voulu allumer son portable, il avait découvert que sa carte SIM avait été enlevée.

En fait, il était prêt à parier que seule une bombe atomique lui permettrait de quitter ce garage sans autorisation. Aussi, les clés de sa voiture étaient quasiment virtuelles.

Et dans sa sacoche ? Il ne restait rien qu'une barre de protéines, et quelques dossiers qui n'avaient rien à voir avec le centre, les vampires, ou Payne.

Évidemment, tout ça expliquait sans doute cet étalage négligent.

Manny avait presque failli jeter le gant et abandonner son idée de vérifier ses messages. Mais soudain, sur une impulsion, il avait tout simplement décroché le téléphone posé sur le bureau, près de son coude. Et il avait tapé 9— le code habituel pour obtenir une ligne sur un standard— et... ça avait fonctionné. Incroyable ! Bien sûr, les vampires n'avaient pas trop à s'inquiéter en général qu'un intrus pirate leur téléphone.

Surtout un jour où 90 % du lot avaient été blessés au combat. Ceux encore entiers se faisaient un sang d'encre pour leurs Frères, et la surveillance s'était relâchée.

Rapidement, Manny avait vérifié ses trois répondeurs— personnel, portable, professionnel. Sur le premier, il avait trouvé deux messages de sa mère. Rien d'important : Quelques travaux qu'elle voulait faire dans sa maison, et l'annonce d'un *bogey* (NdT : *Terme du golf, un coup au-dessus du par*) qu'elle avait réussi sur un neuvième trou particulièrement vicieux. Sur son portable, il n'y avait qu'un appel du vétérinaire. Et Manny l'écouta deux fois. Quant à l'hôpital... c'était aussi désespérant que l'état de Glory. Il avait reçu sept appels de divers confrères dispersés dans le pays— ce qui était parfaitement normal. La plupart



voulaient qu'il prenne un vol pour donner chez eux une conférence quelconque, deux autres lui demandaient d'accepter de recevoir des patients à titre exceptionnel— un enfant ou un ami de la famille.

La triste vérité était que ces demandes banales renvoyaient Manny à sa vie réelle. Il aurait aimé répondre à tous ces mecs qui l'avaient appelé. Mais, une fois que les vampires auraient une fois de plus bricolé son cerveau, il n'était pas du tout certain de savoir encore compter jusqu'à 10. Encore moins opérer un patient, ou diriger un service de chirurgie. Il n'avait aucun moyen de savoir dans quel état il se retrouverait à la fin de cette histoire—

Il fit un bond dans le lit en entendant une chasse d'eau dans la salle de bain.

Puis la porte s'ouvrit, et Manny vit apparaître la silhouette de Payne, éclairée par l'arrière, ce qui transformait sa chemise d'hôpital en un voile transparent.

Nom... de Dieu !

Quand son érection matinale commença à battre douloureusement, Manny regretta de ne pas avoir dormi dans ce foutu fauteuil, aussi inconfortable soit-il. Mais quand il avait fini par revenir auprès d'elle, Payne avait à nouveau demandé sa présence et... il n'avait pas eu la force de résister.

— Tu es réveillé, dit-elle de sa voix rauque.

— Et tu es debout, répliqua-t-il en souriant. Comment vont tes jambes ?

— Elles sont faibles, mais elles fonctionnent. (Elle jeta un coup d'œil derrière elle, indiquant du menton la pièce qu'elle venait de quitter.) J'aimerais prendre une douche...

Lorsqu'elle s'interrompit, Manny comprit qu'elle espérait son aide. Et soudain, il s'imagina avec elle sous la douche, leurs deux corps séparés uniquement par une couche de savon.

— Il me semble qu'il y a un siège dans la cabine pour que tu puisses t'asseoir.

Glissant hors du lit, il essaya de coincer son sexe rigide dans l'élastique de son pantalon de chirurgie avant de se lever. Puis il contourna Payne le plus loin possible, et pénétra dans la salle de bain.

— Oui, j'avais raison, dit-il.

Il tendit le bras, alluma l'eau, et orienta le jet.

— Voilà, tu seras—

Il se tourna vers elle, et se figea, tétanisé. Payne avait déjà dénoué les lacets de sa chemise d'hôpital, qui glissait... inexorablement... de ses épaules.

Le jet d'eau trempa le bras de la blouse de Manny, avant de dégouliner le long de son corps. Il déglutit péniblement, et faillit hurler quand les mains de la femelle retinrent le tissu sur ses seins.

Elle resta comme ça un moment, comme pour voir ce qu'il allait dire. Quand leurs regards se croisèrent, Manny sentit sa queue prête à exploser. Il se demanda si cet état ne serait pas permanent avec elle.

— Lâche tout, *bambina*, s'entendit-il dire.

Et elle le fit.

Bordel de merde ! Il n'avait jamais pensé auparavant que la gravité méritait d'être honorée, mais il était prêt à lui créer un culte à présent. Il aurait voulu se prosterner devant l'autel de Newton, plein de gratitude pour cette attraction terrestre qui faisait tomber les objets jusqu'au sol.

— Regarde-toi, gronda-t-il, tandis que les mamelons de ses seins parfaits durcissaient.

Sans l'avoir réellement voulu, il tendit son bras humide vers elle, l'agrippant par la taille pour l'attirer jusqu'à lui. Puis il se pencha, posa la bouche sur son sein, et le caressa de la langue. Il n'avait pas à s'inquiéter qu'elle en prenne offense. Au contraire, elle enfouit ses deux mains dans les cheveux de Manny, et serra sa tête contre elle, comme pour l'encourager.

Puis elle se pencha en arrière, jusqu'à ce que le bras de Manny soit la seule chose qui l'empêche de tomber. Elle s'offrait à lui, un merveilleux corps nu prêt à être dévoré.

Manny tourna sur lui-même avec elle, puis il baissa la lumière, avant d'emporter sa proie sous le jet chaud de la douche. Tandis que le corps de Payne s'illuminait de l'intérieur, il se plaça devant elle et suivit le chemin de l'eau qui dégouttait entre les seins jusqu'à son ventre.

Tandis qu'elle mettait une main derrière elle pour ne pas perdre l'équilibre, il la fit asseoir sur le siège de la douche. Puis il se redressa, posa la main sur sa nuque, et l'embrassa profondément. Ensuite, il récupéra un savon et commença à la nettoyer avec un soin maniaque. Sans cesser de l'embrasser. En sentant la langue de la femelle jouer avec la sienne, ses seins se frotter à sa poitrine, il se fichait bien d'être trempé, avec des cheveux collés au crâne, et un uniforme de chirurgien serré autour de lui comme du film alimentaire.

— Guérisseur... Haleta-t-elle, en frémissant sous la caresse de ses mains savonneuses.

Le torse de la femelle était humide et glissant tandis que Manny passait et repassait sur sa peau, de la gorge aux hanches. Ensuite, il s'attaqua aux jambes— les pieds délicats, les chevilles fines— avant de remonter sur ses mollets et l'arrière de ses genoux.

Tout autour d'eux, l'eau continuait à tomber, rinçant le savon de la peau de Payne dès que Manny la faisait mousser. Et malgré le bruit de l'eau sur le carrelage, il entendait ses gémissements de plaisir.

De plus en plus fort.

Il lui mordilla le cou, tout en lui écartant ses genoux, pour se placer au milieu.

— Je t'avais bien dit... (Il accentua sa morsure.) ... que tu allais aimer que je te lave.

En réponse, elle s'agrippa à ses épaules, et y plongea ses ongles. Traversé par un éclair de chaleur, Manny chercha d'urgence une échappatoire à ses idées lubriques. Penser par exemple, aux statistiques de baseball, aux codes postaux, aux prix des voitures.

Ou à Éléonore Roosevelt.

— Tu avais raison, guérisseur. J'adore, dit Payne d'une voix entrecoupée. Mais je te trouve bien trop habillé.

Manier ferma les yeux avec un frisson. Quand il eut récupéré le contrôle de lui— même— du moins assez pour pouvoir parler— il répondit :

— Nan... Je préfère rester comme ça. Ferme les yeux, et laisse-moi prendre soin de toi.

Avant qu'elle ne puisse répliquer, il l'embrassa, et la serra contre le mur en pesant sur elle. Pour qu'elle oublie le sujet des vêtements qu'il portait encore, Manny glissa ses deux mains entre les cuisses ouvertes et effleura les lèvres de son sexe.

Dès qu'il découvrit qu'elle était trempée— rien à voir avec l'eau de la douche, c'était dû à sa passion débridée qu'il rêvait de goûter au bout de sa langue— il s'écarta un peu d'elle, et baissa les yeux.

Nom de Dieu. Elle était prête à l'amour. Le corps renversé et offert, les seins mouillés, la bouche entrouverte et gonflée par les baisers, les jambes écartées.

— Vas-tu me prendre à présent ? Gémit-elle.

Sous l'afflux du désir, Manny vit ses yeux de diamant étinceler et ses canines s'allonger.

— Ouais...

Il tomba à genoux, agrippé à ses cuisses, puis posa la bouche sur elle. Lorsqu'elle cria sous l'assaut, il persista sans pitié, dévorant son sexe avec la frénésie de la passion qu'il ressentait pour elle. Quand elle explosa de plaisir, il la pénétra de sa langue pour savourer les spasmes internes qui animaient son corps, tandis qu'elle se frottait contre son visage et serrait sa tête à deux mains.

Il n'avait pas l'intention de s'arrêter là.

Pour elle, il avait une endurance infinie— tant qu’il gardait son pantalon en place. Il était prêt à la caresser... éternellement.

Si Viszs se réveilla dans un lit qui n’était pas le sien, il réalisa en une nanoseconde où il se trouvait. Á la clinique. Dans l’une des chambres de recouvrement.

Il se frotta énergiquement les yeux, puis jeta un coup d’œil autour de lui. Avec la salle de bain éclairée et la porte entrouverte, il y avait assez de luminosité pour qu’il puisse voir.

Au premier abord, son regard tomba sur le sac de sport posé dans un coin...

Ce sac lui appartenait. En fait, c’était celui qu’il avait donné à Jane.

Elle n’était pas là. Du moins pas dans cette chambre.

Lorsqu’il s’assit, il eut la sensation d’avoir été écrasé par un camion. De nombreuses douleurs et meurtrissures se réveillèrent partout dans son corps, comme s’il était une antenne radio et que tous les échos de la terre venaient d’atterrir dans son système nerveux. Avec un gémissement, il pivota dans le lit, et fit glisser ses jambes hors du lit. Ensuite, il dut faire une petite pause pour se remettre.

Quelques minutes plus tard, il essaya de quitter son matelas, balançant son poids sur ses pieds, tout en priant que, avec un peu de bol—

Bingo. Il réussit à tenir debout sans s’écrouler.

Avec la jambe que Manello avait bricolée, Viszs ne se sentait pas vraiment prêt à courir le marathon. Mais il arracha cependant ses pansements, et plia prudemment le genou. Il fut impressionné. Sur le côté, la cicatrice laissée par l’opération était déjà presque cicatrisée. Il ne restait rien d’autre qu’une ligne rose et pâlie. Bien plus important, ce qui se trouvait en-dessous fonctionnait sans problème. Comme par magie. Il ne ressentait aucune gêne dans son articulation. Malgré la raideur qui lui restait, il n’en garderait pas de séquelle.

Sa hanche aussi était comme neuve.

Cet enfoiré d’humain était un sacré chirurgien.

Viszs passa dans la salle de bain, les yeux braqués sur le sac de sport. Il évoqua ses réflexions de la veille, après son injection de morphine— des souvenirs aussi vivaces qu’une expérience vécue. Seigneur, Jane était un médecin exceptionnel. Au cours des derniers mois passés avec elle, il avait quelque peu oublié les talents de sa *shellane*, vu qu’il n’en avait plus profité. Avec ses patients, Jane se donnait à fond. Toujours. Et si elle était entièrement

dévouée à chacun de ses Frères, ce n'était pas parce qu'elle était sa compagne. Non, ça n'avait rien à voir avec lui. Dès qu'elle soignait un patient, Jane le considérait comme « sien ». Elle aurait traité aussi bien des civils, des membres de la *Glymera*, et même des humains.

Une fois dans la salle de bain, Viszs passa de sous la douche— avec l'impression d'étouffer dans la cabine trop étroite. Tandis qu'il repensait à Jane et à sa sœur, il eut le pressentiment horrible d'avoir bien trop simplifié la situation qu'il avait interrompue. Il n'avait pas pris le temps de considérer une autre relation possible entre les deux femmes. Égoïstement, il n'avait vu que lui et sa sœur. Et non pas le lien médecin-patient.

Bordel, il ne pensait qu'à lui. En fait, il n'avait même pas envisagé le point de vue de Payne— et ce qu'elle voulait faire de sa vie. Pas plus que celui de Jane— et de son rôle envers sa patiente.

Planté sous le jet, Viszs baissa la tête et laissa l'eau chaude lui marteler le dos et le cou. Du coup, il fixa un moment le drain entre ses pieds.

Il n'était pas très doué niveau excuses. Ou explications.

Mais il n'était pas non plus un pleutre.

Dix minutes plus tard, une fois séché, il enfila une chemise d'hôpital, et boitilla dans le couloir vers le bureau. Si Jane s'y trouvait, elle devait probablement s'être endormie sur la table, vu que tous les lits de la clinique devaient se trouver occupés par les Frères qu'elle avait soignés.

S'il n'avait encore aucune idée de ce qu'il pourrait dire à Jane sur l'affaire des tâches sur son pantalon de cuir, il pouvait au moins essayer d'arranger les choses concernant Payne.

Sauf que le bureau était vide.

Une fois assis devant l'ordinateur, il lui fallut moins de quinze secondes pour retrouver sa *shellane*. Quand il avait sécurisé le complexe— aussi bien le manoir, que la Piaule, ou le centre d'entraînement— il avait mis des caméras de sécurité dans toutes les pièces. Sauf dans l'appartement de la Première Famille. Bien entendu, les équipements pouvaient être débranchés manuellement et... toutes les chambres de ses Frères apparurent en noir sur son écran.

Tant mieux. Viszs ne tenait pas vraiment à assister à leurs ébats sexuels.

Mais dans la chambre bleue du manoir, la caméra fonctionnait. Une lampe était restée allumée sur la table de chevet, et Viszs vit la silhouette de sa compagne roulée en boule sur le lit. Jane avait les yeux fermés, mais il était évident que son sommeil n'était en rien paisible. Elle avait les sourcils froncés

comme si son cerveau cherchait désespérément à forcer son corps à se reposer. Ou peut-être rêvait-elle de choses qui l'ennuyaient.

Le premier instinct de Viszs fut de la rejoindre. Après réflexion, il réalisa qu'il serait bien mieux pour elle de rester tranquille. Pour se détendre. Manello et elle avaient travaillé de longues heures durant, toute la matinée. De plus, Viszs serait libre ce soir. Kohler leur avait donné congé à tous, pour qu'ils puissent se remettre de leurs nombreuses blessures.

Seigneur... La *Lessening* Société ! Ça faisait des années que Viszs n'avait pas revu autant d'égorgeurs. Et il ne parlait pas seulement de la douzaine qui s'était pointée la nuit passée. Au cours des quinze derniers jours, il était prêt à parier que l'Omega avait transformé une bonne centaine d'abrutis en *lessers*. Et ils étaient comme les cafards : Pour un qu'on voyait, il y en avait dix autres cachés.

Heureusement que la Confrérie leur était fatale. Et que Butch récupérait vite après avoir joué au *Dhestroyer*. Bon sang, juste après son opération, Viszs avait réussi à soigner son copain. Il ne s'en souvenait pas trop, mais quand même.

Soudain oppressé, il tâtonna dans ses poches pour chercher son tabac et ses feuilles à rouler... avant de réaliser qu'il ne portait une chemise d'hôpital. Pas de bol. Pas de cigarette.

Il quitta son siège, retourna dans le couloir, et revint jusqu'à l'endroit où il avait dormi.

La porte de la chambre de Payne était fermée, mais il n'hésita pas à l'ouvrir en passant devant. Il y avait de bonnes chances pour que l'humain soit encore avec elle, mais le mec devait dormir, épuisé par son travail harassant.

Quand Viszs pénétra dans la pièce, il aurait dû tiquer instantanément en humant l'atmosphère. Et il aurait dû aussi prêter attention au bruit de la douche qu'il entendait couler. Mais il fut bien trop sidéré de voir le lit vide. Ensuite, il remarqua des attelles et des béquilles posées contre le mur, dans un coin.

Quand un patient était paralysé, il se déplaçait en chaise roulante et n'avait pas besoin d'équipements de ce genre. Et ce que par hasard Payne... s'était remise à *marcher* ?

— Payne ?

Aucune réponse. Viszs cria plus fort :

— Payne ?

En réponse, il y eut un gémissement. Qui exprimait une satisfaction intense.

*A priori*, ce n'était pas le genre de réaction qu'on éprouvait même sous la meilleure douche du monde.

Viszs traversa la pièce en un éclair, et faillit arracher la porte en pénétrant dans la salle de bain où il se heurta à un mur de vapeur. Bordel de merde ! Le spectacle qui l’attendait était encore pire que prévu.

De façon ironique, le choc qu’il en reçut en les voyant là— et sacré bon sang, il n’arrivait même pas à mettre des mots sur cette image— sauva la vie du chirurgien. Viszs fut tellement horrifié qu’il tourna la tête. Un réflexe d’autruche qui l’empêcha de creuser un trou béant dans la gorge de Manello.

Vacillant en arrière, Viszs entendit toutes sortes de bruits étouffés émerger de la douche. Ensuite, il eut une réaction de véritable mauviette. Il tomba à la renverse sur le lit, rebondit, s’écroula sur le siège planté à côté, et alla s’écraser dans le mur.

À ce rythme, il lui faudrait une semaine pour réussir à trouver la porte. Au moins.

— Viszs...

Lorsque sa sœur s’approcha de lui, Viszs garda les yeux braqués sur le sol. Du coup, il aperçut ses pieds nus. Ainsi, sa jumelle avait bel et bien récupéré ses jambes.

Génial.

— Surtout, ne m’explique rien ! Aboya-t-il

Puis il jeta un regard noir à Manello. Le salopard était trempé, avec des cheveux collés sur le crâne et un uniforme qui soulignait chaque détail de son corps.

— Quant à toi, ne te fais aucune illusion. Tu ne restes que parce que j’ai besoin de toi. Et vu qu’elle va de mieux en mieux, ça ne va pas durer—

— Comment oses-tu interposer ? Coupa Payne. C’est à moi seule de décider du compagnon de mon choix.

Viszs secoua la tête, en regardant sa sœur.

— Alors choisis autre chose qu’un humain qui fait la moitié de ta taille et n’a que le quart de ta force. La vie sur terre ne ressemble pas à celle que tu connaissais dans les nuages, poulette. Et la *Lessening* société te prendra vite pour cible— comme nous tous. Cet humain est faible. Niveau sécurité, il représente un risque inacceptable. Il doit retourner dans son monde. Et y rester.

Manifestement, Payne n’apprécia pas du tout cette simple logique. Ses yeux de glace se firent nucléaires, et ses sourcils bruns se froncèrent.

— *Dehors !*

— Demande-lui ce qu’il a fait toute la matinée, ordonna Viszs. Attends, je vais te le dire. Il m’a recousu, ainsi que toute la Confrérie, parce que nous avons

essayé de défendre nos femelles et notre race. À mes yeux, cet humain n'est qu'un *lesser* potentiel. Rien de plus. Rien de moins.

— Comment oses-tu dire ça ! Tu ne connais rien de lui.

Viszs se pencha vers elle.

— Toi non plus, bordel. Et c'est exactement ce que je veux te démontrer.

Avant que la situation ne dégénère davantage, il pivota sur ses talons pour quitter la pièce. Malheureusement, il aperçut alors le reflet des deux autres dans un miroir accroché au mur. Quel putain de tableau ! Sa sœur était nue— et sans la moindre honte. Quant au toubib, sombre et trempé, il avait des yeux sauvages et semblait prêt à tuer.

La rage qui enfla en Viszs fut si violente et brutale qu'elle explosa avant même qu'il ne puisse la reconnaître. Il se précipita et envoya un coup de tête en avant— ce qui fit exploser le miroir, dont les éclats jaillirent dans tous les sens.

Sa sœur poussa un hurlement, le chirurgien un juron, mais Viszs quitta la pièce sans se retourner.

Quand il fut dans le couloir, il sut exactement où aller.

Quand il fut dans le tunnel, il était ô combien conscient de ce qu'il s'apprêtait à faire.

Et pendant qu'il avançait, le sang dégouttait de ses joues et de son menton entaillés, en larmes rouges qui tombaient sur sa poitrine et sur son ventre.

Il ne ressentait aucune douleur.

Mais avec un peu de bol, ça viendrait... Très bientôt.



## Chapitre 35

Le temps que Payne se rhabille pour sortir dans le couloir, son jumeau avait disparu.

Sur le sol, des traces de sang indiquaient la direction qu'il avait prise, aussi elle en suivit la piste jusqu'à une porte vitrée marquée « Office ». À l'intérieur, les gouttelettes rouges traversaient la pièce, et disparaissaient derrière une porte qu'elle ouvrit, pour entrer—

Ce n'était qu'un placard. Il y avait des fournitures de bureau et des cartons entreposés sur des étagères.

Il devait y avoir autre chose. Sans aucun doute. Parce que les traces de sang se dirigeaient vers l'un des murs.

Payne tâtonna et chercha l'ouverture de l'entrée secrète— un levier ou un mécanisme quelconque— tout en revoyant mentalement la scène où Viszs avait fait exploser le miroir.

Elle ressentait une peur horrible— non pour elle-même, mais pour son frère. Voilà ce à quoi elle l'avait poussé. Une fois de plus. Elle avait désiré mieux connaître son frère, et créer avec lui un lien. Mais pas comme ça.

Elle détestait qu'il existe entre eux une violence aussi toxique.

— Que fais-tu ?

Elle tourna la tête vers son guérisseur. Il était appuyé à la porte du bureau, une serviette blanche autour du cou, toujours dans ses vêtements mouillés. Il avait les cheveux encore humides et tout ébouriffés, comme s'il les avait frottés pour les sécher plus vite.

— Je n'arrive pas à trouver la sortie.

Et c'était la vérité, à de nombreux points de vue.

Payne resta un moment figée, à regarder les étagères bien rangées, les boîtes de stylos, et les cartons qui contenaient des objets dont elle ne pouvait que deviner l'utilité. Quand elle abandonna enfin et émergea du placard, le guérisseur n'avait pas bougé. Il la regardait fixement. Ses yeux étaient presque noirs d'émotion. Et ses lèvres serrées. Pour une raison étrange, ce fut son expression qui fit réaliser à Payne à qu'il était habillé.

Chaque fois qu'il s'était approché d'elle, il était resté habillé.

Et jamais il ne lui avait permis de le toucher.

— Tu es d'accord avec mon frère, dit-elle, en se renfrognant.

Ce n'était pas une question. Et elle ne s'étonna pas de le voir acquiescer.

— Bien sûr, dit-il, avec une gentillesse atroce. Rien n'est possible à long terme. Surtout pour toi.

— C'est pour cela que tu n'as jamais voulu me prendre ?

Il leva les sourcils, comme si sa franchise le mettait mal à l'aise.

— Payne... Ça ne marcherait jamais entre nous.

— Pourquoi ? Comment peux-tu décider que nous—

— J'ai une vie qui m'attend.

Elle eut le souffle coupé devant l'extrême arrogance dont elle avait fait montre : Jamais elle n'avait imaginé qu'il ait pu exister loin d'elle. Mais encore, ainsi que son frère l'avait dit, que savait-elle au juste de lui ?

— J'ai une famille, continua-t-il. Un travail. Et un cheval qui a besoin de moi.

La tête haute, Payne traversa la pièce et avança vers lui.

— Et pourquoi devrais-tu faire un choix définitif entre les deux ? Avant même que tu répondes, ne perds pas ton temps à prétendre ne pas me désirer. Je sais la vérité. Ton corps ne ment pas.

— Le sexe n'est pas tout dans la vie, Payne. (Il se racla la gorge.) Et entre toi et moi, ce n'est même pas une... relation complète. Et ça ne le sera jamais.

Elle frissonna en entendant ces mots, comme devant un courant d'air glacé. Puis elle secoua la tête.

— Tu me désires. Quand tu es revenu, et que tu m'as vue dans ce lit, ton odeur n'avait rien à voir avec mon état. Ce serait lâche de ta part de ne pas le reconnaître. Mais si tu préfères nier la vérité, guérisseur—

— Mon nom est Manny, aboya-t-il. Manuel Manello. J'ai été amené ici pour t'aider et, au cas tu ne l'aurais pas remarqué, tu es bel et bien debout. Donc, j'ai rempli mon rôle. Et j'attends maintenant que les gens de ta race m'effacent le cerveau, et me renvoient dans cet état nébuleux où je ne reconnais plus la nuit et le jour, les rêves de la réalité. Tu as ton monde, et moi le mien. Il ne s'agit pas d'un choix à faire, mais d'une évidence à admettre.

Ils se regardèrent intensément. Même si le feu avait pris dans le centre d'entraînement, Payne ne l'aurait pas remarqué. Et lui non plus, pensa-t-elle.

— Et si c'était possible ? demanda-t-elle d'une voix cassée. Si tu avais le droit d'aller et venir à ton gré, resterais-tu auprès de moi ?

— Payne—

— Ma question est claire. Réponds-y ! Maintenant. (Elle le vit lever les sourcils, sans savoir s'il était excité ou indigné de son arrogance. D'ailleurs, en ce moment, elle n'en avait cure.) Je connais la vérité, que tu l'exprimes ou pas. Aussi, tu peux aussi bien la dire à voix haute.

Il secoua lentement la tête.

— Ton frère ne pense pas—

— Qu'il aille se faire foutre ! Coupa-t-elle furieuse. Dis-moi ce que *toi* tu penses.

Dans le silence pesant qui s'ensuivit, elle réalisa ce qu'elle venait de dire, et eut à nouveau envie de jurer. Elle baissa la tête, et fixa le sol. Non parce qu'elle avait honte, mais parce qu'elle était frustrée. Les femelles de valeur ne parlaient pas aussi grossièrement, ni n'insistaient aussi lourdement dans de tels cas.

En vérité, une femelle de valeur laisserait le mâle le plus âgé de sa famille prendre pour elle les décisions importantes, définir la façon dont elle vivrait, et choisir celui auquel elle s'unirait.

Des crises d'hystérie. Du sexe. Des jurons. Si elle continuait, les vœux de Viszs se réaliseraient, d'eux-mêmes parce que le guérisseur— Manuel— finirait par la trouver si lassante qu'il supplierait pour qu'on le libère de ses souvenirs d'elle.

Pourquoi ne réussissait-elle jamais à égaler la perfection féminine de Layla ?

Elle se frotta les tempes, et marmonna :

— Toi et mon frère avez raison. D'une certaine façon. Toi et moi, ça ne durerait pas. C'est exact. Parce que je ne serai jamais une bonne compagne pour un mâle.

— Quoi ?

Soudain lassée de tout— de cet humain, de son frère, d'elle-même, et même des mâles et des femelles en général— elle agita la main pour le faire taire, et se détourna de lui.

— Tu crois qu'il s'agit de mon monde ? Tu as tort. Ô combien ! Je n'appartiens pas plus à ce monde que toi.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu racontes ?

En vérité, quelle importance ? Au point où elle en était, elle pouvait aussi bien lui expliquer la vérité avant qu'il s'en aille.

Elle lui jeta un coup d'œil, par-dessus son épaule.

— Je suis la fille d'une déesse, Manuel. D'une déité. Et cette luminescence que tu vois émaner de moi, c'est l'essence même de ma mère, en tant qu'entité. Voilà ce qu'elle est. Quant à mon père, ce n'était qu'un monstre sadique qui a versé en moi le besoin de tuer. Quel bel héritage ! Et tu veux savoir l'usage que j'en ai fait ?

» (Elle avait conscience que sa voix montait, mais elle ne ressentait aucune envie de se calmer.) J'ai tué mon géniteur Manuel. Et pour ce crime— une

véritable offense envers les critères que ma mère impose aux femelles qui l'entourent ! — j'ai été enfermée durant des siècles. Aussi tu as raison. Va-t-en. Et va-t-en vite. C'est ce qu'il y a de mieux pour toi. Mais ne t'imagines pas que je suis plus à ma place que toi dans ce monde.

Elle poussa un nouveau juron, le repoussa, et s'élança dans le couloir, espérant que Manny serait libéré très bientôt.

— C'est à cause de ton frère, pas vrai ?

Les mots calmes et sonores renvoyèrent un écho dans le couloir nu. Payne se figea, comme si ses pieds aussi bien que son cœur s'étaient arrêtés.

— J'ai vu dans quel état il était, continua Manuel d'une voix profonde. Je présume que c'est ton père qui l'a torturé ainsi.

Payne se retourna lentement. Planté au beau milieu du couloir, le guérisseur n'exprimait ni choc ni horreur. En vérité, il n'y avait sur son visage que l'intelligence qu'elle avait appris à respecter en lui.

— Pourquoi dis-tu ça ? Demanda-t-elle d'une voix atone.

— Quand j'ai opéré ton frère à la jambe, j'ai vu ses cicatrices. Il est évident qu'on a cherché à le castrer. Alors, en extrapolant, d'après les contacts que j'ai eus avec lui, je dirais que toute son agressivité et sa violence proviennent sans doute de ces mauvais traitements. Soit il a été torturé par toute une bande en tant qu'adulte, soit il a été brutalisé alors qu'il était encore jeune et vulnérable. En fait, c'est probablement le cas. J'ai rencontré beaucoup de parents abusifs dans ma carrière, et je serais surpris qu'ils n'existent pas aussi chez les vampires.

Payne déglutit péniblement, et mit un long, très long moment avant de retrouver sa voix.

— Notre père... l'a fait tenir par des soldats. Puis il a convoqué à maréchal-ferrant pour le tatouer. Et ensuite, avec une paire de tenailles...

Manny ne put s'empêcher de frissonner en fermant les yeux.

— Je suis désolé. Bon sang, je suis vraiment... désolé.

— Notre père a été choisi comme géniteur pour son agressivité et sa brutalité. Mais il a exigé que mon frère lui soit envoyé très jeune. Tandis que je restais au Sanctuaire avec notre mère. Je n'avais rien à y faire, aussi je regardais ce qui se passait sur la terre dans des bols de méditation. Au cours des années, dans ce camp guerrier, mon frère a été maltraité, affamé, abusé. Régulièrement, je suis allée voir ma mère pour l'en prévenir, mais elle insistait toujours sur l'accord signé avec le *Bloodletter*.

» (Payne serra les poings.) Ce mâle— ce monstre sadique et maudit— n'avait jamais été capable d'engendrer un fils. Et elle lui en a garanti un s'il consentait à

la féconder. Trois ans après notre naissance, elle lui a amené Viszs. Elle l'a laissé aux caprices cruels de notre père tandis qu'elle tentait de me faire rentrer dans un moule qui ne me correspondait pas. Après ce jour funeste où Viszs a été... (Elle eut les larmes aux yeux.) Je n'ai pu le supporter. Il fallait que je réagisse. Aussi, je suis venue sur terre, j'ai pourchassé le *Bloodletter*, je l'ai abattu et transformé en cendres. Et je ne le regrette pas.

— Qui t'a enfermée ?

— Ma mère. Mais pas uniquement pour me punir d'avoir tué. Je pense surtout l'avoir horriblement déçue. (Elle s'essuya le visage, et enleva toute trace de ses larmes.) Il suffit. J'en ai plus qu'assez. Va-t-en... Je parlerai au roi pour qu'il te libère. Adieu Manuel.

Sans attendre qu'il lui réponde, elle partit à grands pas—

— Oui, je te désire.

Une fois encore, Payne s'arrêta, et le regarda. Au bout d'un moment, elle répondit calmement :

— Tu es un bon guérisseur, et tu as rempli ton rôle— comme tu l'as très justement fait remarquer. Il n'y a plus rien à ajouter.

Quand elle voulut repartir, elle entendit les pas du mâle se rapprocher. Puis il la prit par le bras et la fit pivoter.

— Si je n'étais pas resté habillé, je n'aurais pu te résister.

— Vraiment ?

— Donne-moi ta main.

Elle obéit sans comprendre.

— Pourquoi veux-tu—

D'un geste vif, il plaça entre ses jambes la main qu'elle lui avait tendue, l'appuyant sur son membre rigide. Il se frotta contre elle, ondulant des hanches, respirant de plus en plus difficilement tandis que son érection poussait dans la main de Payne.

— Tu as raison. Même si j'ai essayé de prétendre le contraire, je savais que tu ne resterais pas vierge longtemps si je me déshabillais. Ce n'est pas très romantique, bordel mais c'est la vérité.

Lorsqu'elle ouvrit la bouche, les yeux du guérisseur se rivèrent à ses lèvres, il gronda :

— Tu sais que je dis vrai. Tu en tiens la preuve dans la main.

— Ce que j'ai fait ne t'importe donc pas—

— Á ton père ? (Il cessa de bouger, et fronça les sourcils.) Non. Pour être franc, je suis partisan de la loi du talion. (*NdT : Une des plus anciennes lois*

*existantes, qui consiste en la juste réciprocité du crime et de la peine.*) Ton frère aurait pu mourir de ses blessures. Je sais que vous guérissez vite, mais quand même. En plus, ces conneries père-fils lui ont foutu la citrouille à l'envers pour le reste de sa vie. Alors vraiment, ce que tu as fait ne me pose aucun problème.

La justice par représailles, pensa-t-elle, tandis que la signification de son discours prenait racine en elle.

Elle resserra sa main sur lui, et le caressa, de haut en bas, tandis qu'il ondulait à nouveau.

— Je suis heureuse de ce que tu ressens.

Et c'était la vérité... à de très nombreux niveaux. Son érection était excitante : Brûlante et rigide, avec un gland épais. Elle aurait voulu l'explorer en détail— de ses doigts— sa bouche— sa langue. Comme le guérisseur l'avait fait avec elle.

Manuel ferma un moment les yeux, en grinçant des dents.

— Malgré tout... ton frère a raison.

— Vraiment ? Demanda-t-elle en se penchant, pour lui lécher les lèvres. Tu en es certain ?

Quand elle s'écarta de lui, il y eut des étincelles entre leurs regards joints. Puis il poussa un grondement, la fit pivoter, et lui colla le dos au mur.

— Fais attention ! Grogna-t-il.

— Pourquoi ?

Elle lui mordilla le cou, passant ses canines le long de sa jugulaire.

— Oh Seigneur !

Avec un cri de désespoir, il crispa sa main sur celle de Payne pour l'arrêter, tout en cherchant manifestement à retrouver ses esprits.

— Écoute-moi bien, reprit-il. C'est merveilleux ce qui se passe entre nous... (Il déglutit péniblement.) Ouais, merveilleux. Mais ton frère, merde, il a raison. Je ne peux pas t'apporter ce qu'il te faut. Et puis—

— Je n'ai besoin de personne, dit-elle.

Pour le faire taire, elle pressa sa bouche sur la sienne, et l'effet fut immédiat : Il recommença à onduler d'avant en arrière. Il avait peut-être bloqué la main de Payne, mais son corps cherchait toujours un contact et se frottait contre elle.

— Bordel de merde, grogna-t-il, tu vas me faire jouir... C'est ce que tu veux ?

— Absolument. J'aimerais savoir comment ça se passe.

Ses baisers devinrent plus violents. Et bien qu'il la maintienne collée au mur, c'était elle l'agresseur.

Manuel recula soudain, comme pris d'une arrière-pensée. Il respira plusieurs fois profondément, avant d'annoncer :

— Tu m'as demandé si je resterai si c'était possible ? Oui. Sans hésiter. Tu es merveilleuse. Merde, je ne comprends vraiment pas comment ta mère a pu te comparer à d'autres. Personne ne t'arrive à la cheville.

Il était parfaitement sérieux, sincère, intense. Et cette acceptation sans condition qu'il lui offrait était pour Payne un cadeau généreux et unique. Elle ne l'avait jamais reçu de personne. Même son frère cherchait à influencer le choix de son compagnon.

— Merci, chuchota-t-elle.

— Ce n'est pas un compliment. Juste un état de fait. (Manuel l'embrassa doucement, et s'attarda un moment sur sa bouche.) Mais il faut que tu écoutes le Bouc-Du-Diable, Payne.

— Le... *quoi* ?

— Désolé. C'est un petit surnom que j'ai inventé pour ton jumeau. (Il haussa les épaules.) Je le trouve plutôt pénible, mais il a tes intérêts à cœur. Et à long terme, tu as besoin de quelqu'un de plus fort que moi. Que je puisse ou non rester ici ne résout pas le problème.

— À mes yeux si.

— Alors il faut que tu regardes plus attentivement. Je serais mort d'ici 40 ans. Et encore, avec du bol. Aimerais-tu réellement me voir vieillir ? Et mourir ?

Elle ferma les yeux à cette idée, et détourna la tête.

— Douce Vierge, non.

Dans le silence qui suivit, l'énergie se modifia entre eux. Elle perdit son intensité sexuelle, pour devenir quelque chose de plus doux, presque nostalgique. Comme s'il pressentait ce qu'elle éprouvait, Manny la serra contre son corps, et l'entoura de ses bras forts.

— Si j'ai appris quelque chose en tant que docteur, dit-il, c'est que la biologie est incontournable. Toi et moi pouvons faire tous les choix imaginables, mais la différence biologique qui existe entre nous prévaudra. Rien ne peut y changer. Mon espérance de vie n'est qu'une fraction de la tienne. Et encore. Nous n'aurions que 10 ans à passer ensemble avant que je sois bon pour un service gériatrique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un endroit plutôt sinistre, je t'assure, dit-il sèchement.

— Eh bien, j'y viendrai avec toi. (Elle s'écarta pour regarder les beaux yeux bruns du mâle.) J'irai n'importe où avec toi, Manuel.

Après un bref silence surpris, il eut un sourire triste.

— J'aime la façon dont tu prononces mon nom.

Elle poussa un soupir, et remit sa tête sur son épaule.

— Et j'aime le dire.

Tandis qu'ils restaient serrés l'un contre l'autre, Payne se demanda si c'était la dernière fois. Du coup, elle pensa à son frère. Elle s'inquiétait pour lui. Il fallait qu'elle lui parle. Mais il était parti sans laisser la moindre indication pour le retrouver.

Tant pis. Aussi difficile que ce soit, elle devait laisser Viszs de côté. Et se concentrer sur le mâle qui était auprès d'elle.

— J'ai quelque chose à te demander, dit-elle à son guérisseur— à *Manuel*, se corrigea-t-elle.

— Bien sûr. Je t'accorderais n'importe quoi.

— Emmène-moi dans ton monde. Montre-moi... pas tout bien sûr, mais quelques endroits.

Manuel se raidit.

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée. Il y a à peine quelques heures que tu recommences à marcher.

— Mais je me sens forte. Et j'ai l'habitude de gérer de nouvelles expériences.

En cas de problème, elle pourrait toujours se dématérialiser au manoir. D'après ce qu'elle avait vu dans l'eau sacrée, son frère avait entouré l'endroit de *mhis*, et c'était pour Payne une balise qu'elle retrouverait n'importe où.

— Crois-moi, insista-t-elle, je ne courrai aucun danger.

— Comment pourrions-nous quitter ensemble cet endroit ?

Payne s'écarta de lui.

— Va te rhabiller, et je m'occupe de tout. (Quand elle sentit qu'il allait discuter, elle secoua la tête.) Tu as dit que la biologie gagnait toujours ? Très bien. Mais tu peux au moins m'accorder cette nuit. Pourquoi perdre du temps ?

— Passer la nuit avec toi ne fera... que rendre notre séparation encore plus difficile.

Oh, c'était douloureux à entendre.

— Tu as dit que tu m'accorderais n'importe quoi. Que voudrait ta parole si tu te rétractais ?

Il serra les lèvres, puis il inclina la tête.

— Très bien. Je vais me rhabiller.

Tandis qu'il s'éloignait vers leur chambre, Payne retourna dans le bureau, et décrocha le téléphone. Jane et Ehlana lui avaient expliqué comment s'en servir.



Elle réussit à joindre le majordome du manoir. Qui lui répondit d'une voix aimable et flûtée.

Il faut que ça marche, se répétait-elle. Il faut absolument que ça marche.

En Langage Ancien, elle demanda :

— *Je suis Payne, la sœur de sang du guerrier de la Dague Noire Vizs, fils du Bloodletter. Je demande audience au roi. Pourriez-vous lui transmettre ma requête ?*

## Chapitre 36

Lorsque Viszs fit irruption du tunnel souterrain dans la Piaule, il essuya son visage sanglant de sa paume avant de traverser le salon vers le couloir des chambres. C'était une bonne chose d'avoir pris ce miroir de plein fouet, ça signifiait que quelques échardes de verre avaient dû se planter en lui. Mais en fait, il s'en contrefoutait.

Une fois devant la porte de Butch et Marissa, il frappa sur le panneau. Á coups de poing.

— Une minute !

Quand Butch ouvrit, bien avant les 60 secondes annoncées, il attachait un peignoir.

— Qu'est-ce que— (Il n'alla pas plus loin.) Bon sang ! V...

Derrière l'épaule du mec, Viszs vit Marissa s'asseoir dans le lit, les joues empourprées, les cheveux emmêlés. La femelle tirait sur son drap et le retenait à deux mains sur ses seins nus. Sur son beau visage, la satiété heureuse fut remplacée par l'horreur.

— J'aurais dû téléphoner. (Viszs fut impressionné par le calme de sa voix, bien que sa bouche ait le goût cuivré de son sang.) Mais je ne sais pas où j'ai foutu mon portable.

Les yeux rivés sur ceux de son meilleur ami, Viszs était comme un diabétique avec un besoin désespéré d'insuline. Ou peut-être un drogué en manque d'héroïne, à la recherche de sa seringue. Quelle que soit la métaphore, il avait besoin d'un trip, sinon il allait perdre la tête et commettre un meurtre stupide.

Il crevait d'envie de récupérer ses dagues, pour aller taillader ce chirurgien en steak tartare.

— Je les ai trouvés ensemble, s'entendit-il dire. Mais ne t'inquiète pas. L'humain respire encore.

Ensuite, il resta planté en silence. La question qu'il était venu poser était aussi visible que le sang sur son visage.

Butch jeta un coup d'œil derrière lui, à sa *shellane*. Sans la moindre hésitation, Marissa hocha la tête, avec un regard triste, compatissant et compréhensif. Viszs en fut un moment ému. Malgré son état d'abrutissement total.

— Vas-y, dit Marissa à son *hellren*. Occupe-toi de lui. Je t'aime.

Butch hochâ la tête, et lui répondit probablement un silencieux « *je t'aime* » en bougeant les lèvres.

Puis il se tourna vers Viszs, et grommela d'une voix bourrue :

— Va m'attendre dans la cour. Je prendrai l'Escalade. Et passe d'abord dans ta salle de bain t'essuyer la tronche. Tu ressembles à ce putain de Freddy Krueger.

Tandis que le flic allait jusqu'à sa penderie, enlevait son peignoir et s'habillait, Viszs regarda la *shellane* de son pote. Sans savoir quoi lui dire.

— C'est bon, Viszs, dit-elle. Je suis sûre que tout va s'arranger.

— Je suis désolé.

Il était sincère. Il regrettait de devoir en passer par là, mais... il en avait besoin, avant de devenir un danger. Aussi bien pour lui-même que pour les autres.

— Je sais. Et je t'aime beaucoup, tu sais.

— *Tu es une bénédiction au-delà des mots*, dit-il en Langage Ancien.

Puis il s'inclina devant elle, et quitta la chambre.

Un peu plus tard, quand il reprit conscience du monde alentour, Viszs se retrouva assis sur le siège passager de l'Escalade. Butch était derrière le volant. D'après le bruit du moteur, le flic avait le pied plutôt lourd sur l'accélérateur. D'ailleurs, ils étaient presque arrivés. Les lumières nocturnes de Caldwell brillaient tout autour de la voiture, par chaque fenêtre, et derrière le pare-brise.

Dans le 4x4, le silence était aussi vibrant qu'une dague, aussi dense qu'une brique. Et plus ils approchaient de leur destination, plus Viszs avait du mal à comprendre le chemin sur lequel ils s'engageaient. Il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Pour aucun des deux.

Ils atteignirent le parking souterrain du Commodore.

Butch coupa le moteur.

Deux portières s'ouvrirent. Deux portières claquèrent pour se refermer.

Puis ils prirent ensemble l'ascenseur pour monter au dernier étage. Et ce fut exactement comme durant le voyage du manoir à Caldwell : L'esprit de Viszs était vide, et aucune sensation ne s'y inscrivait.

Il remarqua quand même que Butch sortait une clé de cuivre pour entrer dans son appartement.

Viszs y pénétra le premier, et alluma mentalement les chandelles noires plantées sur leurs torchères. Dès qu'apparurent les murs de laque noir et le plancher de marbre noir, Viszs se transforma. Il quitta son état de zombie pour devenir électrisé, tous les sens se ranimant au point que le bruit de ses pas

résonnait comme un lâcher de bombes. Il eut l'impression que l'immeuble tout entier s'écroulait lorsque Butch claqua la porte— ce qui les enfermait ensemble.

Chaque respiration que prenait le vampire était comme une bourrasque de vent. Chaque battement de son cœur comme le coup de poing d'un boxeur. Chaque déglutition comme une cataracte dans sa gorge.

Était-ce ça que ressentaient autrefois ses esclaves ? Cette incroyable impression de vivre à 200 % ?

Viszs s'arrêta devant sa table. Il n'avait pas de blousons à enlever. En fait, il ne portait sur le dos qu'une chemise d'hôpital couverte de sang.

Derrière lui, il sentait la présence de Butch, aussi énorme qu'une montagne.

— Tu as ton téléphone ? Demanda Viszs d'une voix rauque.

— Attrape.

Viszs se retourna, et récupéra dans sa main gantée le BlackBerry que l'autre lui lançait. Il chercha dans les contacts, trouva « Doc Jane », et regarda l'écran vide.

Ses doigts étaient comme paralysés. Son cerveau bouillonnait d'émotions diverses et résonnait de tous les hurlements qu'il avait besoin de laisser sortir. Du coup, sa réserve habituelle s'était transformée en une cage de fer qui l'emprisonnait à l'intérieur de lui-même.

D'ailleurs, c'était bien pour ça que lui et le flic se retrouvaient ici ce soir...

Avec un juron étouffé, il referma l'appareil.

Quand il voulut rendre le téléphone à son propriétaire, Viszs vit que Butch était près du lit, à y déposer soigneusement son chouette manteau de cuir. Jamais le flic ne s'abaissait apporter un blouson de motard quand il n'était pas en patrouille. Ce soir, il avait un superbe pardessus qui s'arrêtait à mi-cuisses, et tombait parfaitement sur ses larges épaules, avec un cuir aussi doux que de l'ouate, tendre comme du beurre. Viszs le savait, vu qu'il avait souvent tendu à son pote ce vêtement.

Bien entendu, jamais Butch ne se battait avec ça.

Et ce soir, il l'enlevait pour les mêmes raisons : Ce serait dommage de flanquer du sang sur un si beau vêtement.

Tandis que Viszs posait le téléphone sur le lit et s'éloignait, Butch plia soigneusement son manteau, comme s'il couchait un enfant sur la couette noire. Ensuite, de ses longs doigts rugueux, il resserra la ceinture de son pantalon noir, et lissa sa chemise de soie.

Il y eut un silence.

Et pas du genre agréable.

Viszs regardait les innombrables surfaces vitrées qui faisaient tout le tour de son appartement. Il y voyait le reflet de son meilleur ami.

Au bout d'un moment, le flic tourna la tête. Et croisa son regard dans la glace.

— Tu comptes garder ce truc degueu ? Demanda Butch d'une voix sombre.

Viszs tendit la main sur sa nuque, et détacha les lacets qui maintenaient ensemble les deux moitiés de sa chemise. Il fit la même chose à sa taille, et le tissu glissa le long de son corps, tandis que le flic le regardait de l'autre côté de la pièce.

— Bordel, j'ai besoin d'un verre, grogna Butch.

Il traversa le salon jusqu'au bar, et se servit une dose de Lagavulin. Puis une autre. Ensuite, il reposa le verre vide, attrapa la bouteille, et but à la régale.

Viszs resta où il était, la bouche ouverte, la respiration sifflante, totalement concentré sur son copain.

Quand Butch arrêta de boire, il garda la bouteille à la main et laissa sa tête pendre en avant, comme s'il avait fermé les yeux.

— Tu n'es pas obligé de le faire, dit Viszs, d'une voix rauque.

— Si. Bien sûr.

La tête brune du flic se releva, puis le mec pivota sur ses talons. Quand il finit par s'approcher, il avait laissé la bouteille sur le bar. Il s'arrêta juste derrière Viszs. Tout près. Assez pour que la chaleur de son corps brûle la peau électrisée du vampire.

Ou peut-être Viszs ressentait-t-il l'ébullition de son propre sang en.

— Quelles sont les règles ? Demanda le flic.

— Il n'y en a aucune. (Viszs stabilisa sa posture, et serra les dents.) Tu fais ce que tu veux. Il faut juste que tu me casses. J'ai besoin que tu me fasses craquer. Complètement.

Au centre d'entraînement, Manny récupéra un nouvel uniforme de chirurgie. Si ça continuait, il allait sécher tout le stock des vampires. Peut-être devrait-il leur en racheter ? Ou investir dans une usine de fabrication textile ? Ou dans des laveries automatiques ?

Lorsqu'il sortit dans le couloir, il s'appuya au mur de béton, et regarda fixement ses Nike. En fait, il essayait de ne pas se faire trop d'illusions. Pas la peine que ses semelles commencent à vibrer ! À son avis, jamais Payne et lui ne seraient autorisés à quitter la clinique. Du moins... pas ensemble.

*La fille d'une déesse ?*

Quelle importance après tout ? Elle aurait aussi bien pu être la fille d'une autruche— il n'en avait rien à foutre.

En se frottant les yeux, il n'arrivait pas à décider s'il était impressionné ou horrifié d'avoir accepté si facilement cette incroyable nouvelle. Il aurait sans doute été plus sain qu'il soit choqué, incrédule, ou même carrément réfractaire. Mais son cerveau n'avait pas tiqué. Pas du tout. Ce qui signifiait, soit qu'il devenait carrément ouvert à des idées qu'il aurait autrefois considérées comme impossibles, soit que sa matière grise était irréversiblement endommagée.

C'était probablement le premier cas. Parce que Manny se sentait plutôt... Merde de merde. Il n'avait jamais été aussi bien depuis des lustres. Après avoir opéré dix heures de suite, dormi dans un fauteuil de merde durant toute la nuit— ou était-ce la journée ? Une fois de plus il n'en savait rien— son corps et son esprit étaient en pleine forme, à la fois opérationnels et alertes. Il s'étira et ne sentit aucune raideur. Ni craquement, ni douleur. On aurait dit qu'il venait de prendre un mois de vacances près de l'océan, avec massages et séances yoga.

Sauf qu'il n'avait jamais été du genre farniente.

Et soudain, une image de Payne— absolument fabuleuse et parfaitement lamentable— lui vint à l'esprit. Aussitôt, son sexe se réveilla, comme pour agiter la main, « toujours prêt » comme un bon boy-scout. Manny se disait qu'emmener Payne « faire un tour » pourrait commencer... disons... par une visite approfondie de sa chambre. En fait, vu les derniers événements, il vaudrait mieux éviter la salle de bain. Et même toutes les pièces avec du carrelage. Donc la cuisine était exclue. Son couloir aussi—

Payne surgit du bureau si vite qu'il sursauta. Elle avait sa sacoche à la main, parmi d'autres affaires.

— Nous sommes libres !

Elle courut vers lui avec la grâce souple d'un athlète, ses longs cheveux flottant derrière elle. Sa démarche était aussi fluide que le mouvement de ses mèches sombres.

— Nous sommes libres, libres, libres ! Chantonna-t-elle.

Lorsqu'elle se jeta dans ses bras, Manny la rattrapa et la fit tourner.

— Ils nous laissent vraiment partir ? S'étonna-t-il.

— Bien sûr. Nous pouvons prendre ton l'automobile dans le garage. (Elle lui tendit sa sacoche, et sourit si largement que ses longues canines apparurent.) J'ai pensé que tu en aurais besoin. Et maintenant, ton téléphone fonctionne.

— Comment savais-tu que c'étaient à moi ?

— Tout porte ton odeur. Et Kohler m'a expliqué comment mon jumeau avait enlevé de ton appareil une petite carte spéciale.

Manny frissonna de plaisir. L'idée qu'elle puisse reconnaître son odeur le rendait fou. Et ça lui rappelait aussi à quel point il avait été près de—

D'accord. Mieux valait ne pas poursuivre le scénario.

— Tu sais quoi ? Dit-elle en posant sa main fine sur son visage

— Non ?

— J'adore la façon dont tu me regardes, Manuel.

— Oh... Vraiment ?

— Oui. Et je repense à ta bouche posée sur moi...

Manny gémit, et faillit perdre la tête. Pour reprendre contenance, il glissa son bras autour de la taille de la femelle.

— Viens vite. Il faut qu'on s'en aille avant qu'ils changent d'avis.

Elle eut un rire tellement heureux et libre qu'il sentit, pour une raison étrange, sa poitrine s'ouvrir en deux, et exposer l'organe qui battait entre ses côtes. Et encore, ce fut avant qu'elle se penche vers lui, pour l'embrasser sur la joue.

— Tu es excité, chuchota-t-elle.

— Et tu joues avec le feu, dit-il en la regardant de bas en haut.

— J'aime le feu. J'aime l'avoir en moi

Manny éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas ! Á mes yeux, tu l'as toujours.

Quand ils arrivèrent à la porte ignifugée qui menait aux garages, il posa sa paume sur la barre d'acier.

— Et tu crois vraiment que ça va s'ouvrir ?

— Essaye, tu verras bien.

Il poussa, et— qui l'eut cru ? — le verrou céda tandis que le panneau épais s'écartait en grand.

Manny regarda autour de lui. Aucun vampire armé de machettes et/ou de flingues n'arrivait en hurlant au massacre. Étonné, il secoua la tête.

— Comment diable as-tu réussi à obtenir ça ?

— Le roi n'était pas très content. Mais je ne suis pas prisonnière ici. Je suis adulte, et il n'avait aucun motif valable pour me retenir contre mon gré.

— Que se passera-t-il à la fin de la nuit ?

Lorsqu'il vit la joie s'éteindre sur le visage de sa compagne, il comprit. D'accord, voilà comment elle avait obtenu son exeat : Elle avait été chargée de le raccompagner chez lui... Ensuite, ce serait l'heure des adieux.

Il lui caressa les cheveux.

— Je ne veux pas penser au futur, dit-il doucement. Alors ne le fais pas non plus. Nous avons plusieurs heures à passer ensemble.

Ouais. Des heures. Et non des jours, des semaines, des mois... ou même des années. Juste quelques heures....

Bon sang, Manny ne se sentait pas du tout libéré.

— Allez viens, dit-il, en la prenant par la main. Ne perdons pas de temps.

Sa voiture était garée dans l'ombre, sur la droite. En approchant, il la trouva ouverte. Mais bien sûr, vu la sécurité du complexe, qui pourrait la lui piquer ?

Il ouvrit la portière côté passager, et dit :

— Laisse-moi t'aider.

Comme un gentleman, il prit Payne par le bras et la fit asseoir, avant de lui attacher la ceinture de sécurité, qu'il fit passer entre ses seins.

Il voyait les yeux de Payne rebondir d'une chose à l'autre dans l'habitacle. Ensuite, elle caressa de la main le cuir souple de son siège baquet. Il réalisa que c'était sans doute la première fois qu'elle montait en voiture. Et cette idée lui fit infiniment plaisir.

— Tu n'es jamais encore montée dans un truc pareil ? Demanda-t-il.

— Non, jamais.

— Alors, j'irai doucement.

Elle le retint par la main tandis qu'il se redressait.

— Pourquoi ? Est-ce que tu peux aller vite ?

— C'est une Porsche. (Il se mit à rire.) Elle a été conçue pour la vitesse.

— Alors je veux que tu ailles aussi vite que le vent. Et que ce soit comme autrefois, quand je chevauchai ma monture sans entraves.

Ébloui, Manny étudia le bonheur sauvage qu'exprimait le beau visage, puis il en imprima le souvenir dans sa mémoire. Elle était lumineuse— pas de façon éthérée, simplement parce qu'elle était heureuse.

Il se pencha et l'embrassa.

— Tu es merveilleuse.

Elle retint son visage entre ses deux mains.

— Et je t'en remercie, Manuel. C'est grâce à toi.

Oh non, il n'avait rien à y voir. C'était la liberté, la santé, et la confiance dans son avenir qui la rendaient heureuse. Et c'était bien ce qu'elle méritait.

— Je veux te faire rencontrer quelqu'un, dit-il soudain.

— Alors conduit, Manuel, dit Payne avec un sourire. File dans la nuit.

Il la regarda un long moment, puis fit ce qu'elle demandait



## Chapitre 37

À poil dans son appartement, Viszs attendait quelque chose... N'importe quoi.

Mais Butch s'écarta de lui et disparut dans la cuisine. Abandonné, Viszs ferma les yeux et marmonna quelques jurons. Il avait eu une très mauvaise idée. On ne demandait pas à un bon petit Catholique d'utiliser le genre de jouets que—

Le coup le heurta par derrière, rapide et violent.

C'était un placage corps-à-corps, merveilleusement exécuté. Deux bras épais entourèrent à la fois sa poitrine et ses hanches, et Viszs fut projeté en avant, contre le mur situé derrière sa table de « travail ». Et ce fut alors que l'impact prit toute sa vraie valeur. Parce que Viszs en ressentit le choc de haut en bas. Mais sans pouvoir rebondir. Ni ricocher.

Il était maintenu en place, de la nuque aux reins, par l'énorme poids du corps derrière lui.

— Lève les bras.

Le grondement était aussi menaçant qu'une arme pointée sur son crâne. Viszs se débattit pour obéir, luttant contre la pression qui écrasait ses bras entre le mur et son torse. Il réussit à libérer d'abord son côté droit. Dès que son poignet fut libre, Butch s'en saisit et le plaça dans un cercle d'acier. Et le gauche fut rapidement traité de la même façon.

Bien sûr, un flic avait l'habitude des menottes.

Il y eut un bref moment de pause pendant lequel Viszs aspira un peu d'oxygène. Puis il entendit le grincement de la chaîne métallique et sut qu'elle s'enroulait sur un mécanisme... Il allait finir pendu comme un jambon.

Peu à peu, son poids fut tiré vers le haut. Quand la plante de ses pieds cessa de le soutenir, il sentit l'étirement progressif de ses bras et ses articulations qui protestaient de plus en plus. La traction cessa juste avant que ses orteils ne décollent du sol... et il resta suspendu là, face à la fenêtre, tandis que sa respiration devenait difficile, que ses poumons le brûlaient. Puis il entendit Butch remuer derrière lui.

— Ouvre la bouche.

Réagissant immédiatement à cet ordre sec, Viszs écarta les mâchoires, si grand qu'il en fit craquer ses articulations tandis que ses yeux se plissaient sous

l'effort. Toutes les entailles de son visage se réveillèrent, et la vive douleur le fit frissonner.

Le bâillon fut passé par dessus sa tête, et mis en place correctement. Ses canines se plantèrent dans la balle de mousse qui lui écartelait les mâchoires. Puis le flic serra les lanières à l'arrière, si fort que les boucles métalliques s'incrustèrent dans sa peau de son crâne.

Un appareillage parfait. La suspension et l'étouffant bâillon créèrent en Viszs une réaction de terreur immédiate. Son taux d'adrénaline grimpa tandis que son corps se raidissait. De partout.

Ensuite, le flic lui passa un corset hérissé de pointes. Ce truc n'avait pas besoin d'être enfilé par les bras. Il se plaçait autour du torse, le métal transperçant la peau quand les courroies de cuir étaient attachées. Butch serra d'abord celle au niveau du sternum de Viszs, puis les autres, une par une, en descendant, le long des côtes, du ventre, des hanches. Viszs ressentait une douleur dont l'intensité montait *crescendo*, envoyant des cercles concentriques... qui électrisaient son épine dorsale et mettaient en surchauffe tous les récepteurs de son cerveau. Et il bandait de plus en plus.

Il se concentra sur l'oxygène qui lui brûlait les narines... Il y eut un bref moment de calme. Sans contact. Puis Butch revint avec quatre autres liens. Pour un amateur, il avait des instincts très sûrs. Le bâillon et le corset avaient tous les deux les anneaux de métal accrochés tous les centimètres. Manifestement, le flic avait l'intention d'en faire bon usage.

Travaillant d'une main sûre, Butch glissa les liens dans les crochets du bâillon, puis il les tira vers le bas et les noua au corset.

Ce qui forçait Viszs à garder la tête penchée en avant.

Ensuite, Butch le fit pivoter sur lui-même, comme un joyeux tourniquet de foire. Le cerveau en compote, Viszs était tellement tendu que, très vite, il ne sut plus si c'était lui qui bougeait ou si la pièce tournoyait autour de lui. Les choses passaient l'une après l'autre devant ses yeux : La porte d'entrée— la table en bois— Butch— le lit— les fenêtres... Puis tout recommençait : Butch—

Le flic était devant le mur où s'étaient étalés les fouets et les chaînes.

Avec les yeux braqués sur Viszs.

Comme un train qui ralentissait pour entrer en gare, la rotation perdit peu à peu de la vitesse, avant de s'arrêter définitivement. Et les deux vampires se regardèrent.

— Tu as dit *aucune règle*, gronda le flic. Tu confirmes ?

Vu que Viszs n'avait plus aucun moyen de bouger la tête, il répondit de la seule manière possible : Avec la pointe de ses pieds, qu'il agita sur le sol.

— Tu en es certain ? Insista Butch.

Après qu'il eut répété de façon frénétique ses mouvements spasmodiques, Viszs vit les yeux de son copain briller dans la lumière des chandelles. Comme s'ils étaient remplis de larmes.

— Très bien, dit l'autre d'une voix rauque. Alors, allons-y.

Butch s'essuya les yeux, puis il se tourna vers le mur et étudia les différents outils alignés. Lorsqu'il effleura les fouets du regard, Viszs imagina le contact du cuir qui lui arracherait le dos et les cuisses... mais le flic ne les prit pas. Ensuite, il y avait les martinets, et Viszs savait que leurs lanières pouvaient aussi lui découper la peau... mais Butch ne s'y arrêta pas. Ensuite, se trouvaient différents pinces et autres instruments métalliques qui pouvaient s'appliquer aux seins, aux chevilles, aux bras, à la gorge...

Quand Butch continua à avancer, Viszs fronça les sourcils. Il se demanda si le flic hésitait, et ne trouvait pas drôle du tout que—

Butch finit pourtant par faire son choix. Il tendit la main...

Avec un gémissement d'agonie, Viszs s'agita nerveusement dans les liens qui l'immobilisaient. Il avait les yeux si écarquillés qu'ils en étaient presque exorbités, et ce fut sa seule façon de supplier. Il ne pouvait pas bouger la tête. Il ne pouvait pas parler.

— Tu as dit *aucune règle*, aboya Butch. Alors, maintenant c'est trop tard.

Les jambes de Viszs se crispèrent sous une crampe subite, et le spasme remonta tout le long de son corps. Sa poitrine se serra tandis qu'il manquait soudain d'oxygène.

Le flic avait décroché un masque complet, un capuchon sans aucun trou— ni pour les yeux, ni pour les oreilles, ni pour la bouche. Il était en cuir, chaque morceau bardé de fer. La seule façon de respirer là-dedans venait de deux fentes situées à l'arrière. Aucun rayon de lumière ne filtrait à l'intérieur. De plus, avant de passer de la bouche aux poumons, l'air serait brûlant, chargé d'électricité, après avoir effleuré la peau paniquée d'un visage en sueur.

Viszs ne savait même pas pourquoi il avait acheté ce capuchon. Il ne l'avait jamais utilisé. Il le gardait comme un symbole de ce qui l'effrayait le plus au monde. En fait, c'était sans doute la véritable raison de son acquisition.

Ne plus rien voir était la seule chose qui lui ferait définitivement perdre la tête. Et Butch le savait— il le connaissait bien. D'où ce choix. La douleur

physique avait un certain impact sur le vampire, bien sûr, mais un choc psychologique était encore pire.

Et du coup, bien plus efficace.

Butch passa lentement derrière lui. Et dès qu'il perdit son copain de vue, Viszs essaya désespérément de se retourner, mais ses orteils n'avaient pas un appui suffisant sur le sol. Ce qui était un autre succès de la stratégie du flic. Se débattre en vain était un bon moyen de devenir fou de terreur.

Sur ce, Viszs fut aveuglé.

Il se débattit incoerciblement, essayant de lutter, mais c'était une bataille perdue d'avance. Avec un grincement, le masque fut posé sur son visage et serré autour de son cou. Il était piégé.

L'hypoxie l'attaqua immédiatement. Aussi bien physique que mentale. Il n'avait plus d'oxygène. Il allait mourir. Il ne pouvait plus—

Soudain, il sentit quelque chose toucher sa jambe. Un truc froid. Pointu. Très long.

Comme une lame.

Il se figea. Tétanisé. Paralysé. Terrifié. Et le contrecoup de ses précédents efforts le fit se balancer mollement entre les chaînes qui le suspendaient. Son corps n'était plus qu'une statue de marbre retenue par des liens de métal.

À l'intérieur de son capuchon aveugle, chaque inspiration et expiration de Viszs était comme un hurlement strident dans ses oreilles. Mais tout son être se concentrait sur ce qui se passait en bas de son corps. Le couteau remontait lentement, de ses mollets à ses genoux, puis à l'intérieur de ses cuisses...

Il sentit aussi une humidité tiède qui dégouttait de la lame, et s'accumulait sous ses pieds.

En fait, il ne ressentait aucune douleur de l'entaille sur ses jambes tandis que le couteau remontait vers son sexe. Il savait trop bien ce qui l'attendait— et c'était comme appuyer sur le bouton de son autodestruction.

Le passé et le présent s'emmêlèrent en lui, formant un mélange détonnant accéléré par l'adrénaline qui brûlait dans ses veines. Viszs fut immédiatement propulsé des siècles en arrière, tandis que les soldats de son père le maintenaient de force dans la poussière, obéissant aux ordres du *Bloodletter*. Et les tatouages qu'il avait subis n'étaient que le début de son calvaire.

Ça allait recommencer. Pas avec des tenailles cette fois, mais avec un couteau.

Même étouffé par son bâillon, Viszs cria à pleins poumons. Un hurlement atroce qui ne s'arrêtait plus.

Il hurla pour ce qu'il avait perdu— pour le mâle diminué qu'il était devenu— pour Jane— pour les parents qu'il n'avait pas choisis— pour la sœur qu'il aurait aimé connaître— pour ce qu'il avait forcé son meilleur ami à faire...

Il hurla durant ce qui lui sembla des heures, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de souffle, plus de conscience, plus rien.

Plus de passé. Plus de présent.

Jusqu'à ce qu'il n'existe plus.

Et au beau milieu de ce chaos, d'une façon étrange et incroyable, il se retrouva libre.

Butch sut le moment exact où son meilleur ami perdit conscience. Pas seulement parce que ses pieds s'immobilisèrent après avoir mené une ronde folle, mais surtout à cause de la totale décontraction de tout le corps du vampire. Les bras épais et les cuisses musclées ne se crispaient plus sous les spasmes nerveux. La poitrine large ne pompait plus désespérément pour respirer. Le cou n'était plus bardé de tendons raidis.

Immédiatement, Butch lâcha la cuillère posée sur la jambe de Viszs, et cessa de verser de l'eau tiède sur ses pieds.

Il avait dans les yeux tellement de larmes qu'il y voyait à peine, ce qui ne l'aida pas à enlever le masque de la tête de Viszs, ni à le libérer de ses autres appareillages— surtout le bâillon ou s'était planté les canines du vampire.

De plus, ce corset était une vraie saloperie. Aussi, bien que Butch veuille désespérément délivrer Viszs au plus vite, il le laissa un moment de plus suspendu pour pouvoir faire pivoter le corps inerte à 360°. De ce fait, le Frère fut bientôt nu, et Butch examina son travail.

Il poussa un très long soupir, et fit lentement glisser l'énorme vampire ensanglanté le long du mur, jusqu'au sol. Apparemment, Viszs ne remarqua pas le changement de position. En fait, lorsque ses jambes ne le soutinrent plus, ses genoux plièrent et son cul atterrit sur le marbre noir.

Quand Butch ouvrit les menottes, il y eut encore plus de sang.

Bon sang, pensa-t-il, son copain était sacrément mal en point. Les lanières du bâillon avaient laissé des marques violacées sur ses joues. Le corset l'avait lacéré. Et ses poignets étaient à vif.

De plus de ce que Butch lui avait fait subir, les entailles sur le visage du mec suintaient encore— celles qu'il avait eues en arrivant à la Piaule.

Pendant un moment, Butch ne fit rien d'autre que caresser les cheveux de jais du vampire, avec des mains qui tremblaient comme s'il avait une crise de palu. Puis il examina le corps de son copain : Les tatouages au bas-ventre, le sexe flaccide, et les cicatrices...

Le *Bloodletter* était un ignoble salopard, et ce qu'il avait fait à son fils était impardonnable. Quant à cette incapable de Vierge Scribe, qu'elle n'ait pas réagi était lamentable.

Mais Butch n'était pas certain de se pardonner d'avoir utilisé ces atrocités pour faire craquer son pote.

Sauf que... il n'avait pas voulu frapper Viszs physiquement. Il n'avait rien d'une mauviette, mais ça— c'était impossible. De plus, à son avis, l'esprit était la plus puissante des armes pour briser un être.

Malgré tout, en effleurant la jambe de Viszs avec sa cuillère, Butch avait senti les larmes amères qui lui dégouttaient sur les joues— parce qu'il savait parfaitement les souvenirs qu'il ravivait ainsi. Tout comme il avait été conscient de ce que suggérait l'eau tiède, dans une telle extrapolation. Ça avait été le ciment de son petit scénario.

Bien sûr, les hurlements du vampire avaient été étouffés par le bâillon et le capuchon, mais Butch les avait entendus. Et jamais il n'avait rien ressenti une telle horreur.

Il faudrait longtemps, vraiment très longtemps, avant qu'il s'en remette.

Chaque fois qu'il fermerait les yeux, il reverrait le corps de son meilleur ami se tordre... à cause de lui.

Il se frotta le visage, puis se releva, et passa dans la salle de bain. Il récupéra sur une étagère quelques serviettes noires, et en mouilla certaines sous l'eau tiède du robinet.

Puis il retourna aux côtés de Viszs, et essuya soigneusement le sang et la sueur d'angoisse qui souillaient sa peau, tournant le corps à droite et à gauche, pour ne manquer aucun endroit.

Il lui fallut presque une heure pour nettoyer son copain. Et il dut faire plusieurs voyages jusqu'à la salle de bain pour rincer ses serviettes.

La session avait duré bien moins longtemps.

Quand il eut terminé, Butch souleva le corps énorme dans ses bras, et l'emporta jusqu'au lit, où il l'adossa doucement contre les oreillers de satin noir. Ses soins de toilette avaient laissé une chair de poule sur la peau du vampire, aussi Butch enveloppa-t-il bien son copain dans la couette.

La cicatrisation avait déjà commencé son œuvre, et la chair déchirée se reconstituait. En fait, les marques avaient presque disparu.

Tant mieux.

Alors qu'il reculait, Butch lutta contre son envie de s'étendre à côté de V, et de le tenir dans ses bras. Mais ce n'était pas pour lui qu'il avait agi ce soir. De plus, il avait la ferme intention de se soûler au plus vite. Sinon, il risquait de devenir fou.

Quand il fut certain que V était bien installé, Butch récupéra son pardessus, qui était tombé par terre—

Meeerde, il n'avait pas nettoyé le bordel dans le coin de la pièce. Ni enlevé des serviettes gorgées de sang.

Il agit rapidement, épongea le sol de marbre, puis flanqua un énorme ballot de serviettes humides dans le panier à linge sale de la salle de bain. Il se demanda tout à coup qui diable faisait le ménage ici ? Peut-être Fritz... À moins que Viszs ne joue lui-même à la soubrette.

De retour dans la chambre, Butch vérifia une seconde fois que tout était en ordre. Il n'avait laissé en évidence que la cuillère et le verre d'eau empruntés dans la cuisine. Sciemment.

Ensuite, il s'approcha de V et s'assura que le mec dormait toujours. Peut-être était-ce davantage une sorte de coma.

En tout cas, il ne bougeait pas. Pas du tout.

— Je vais t'envoyer celle dont tu as réellement besoin, dit Butch doucement, Tiens bon, mec.

C'était valable aussi pour lui. Il se demanda s'il réussirait un jour à respirer à nouveau normalement. Sa poitrine lui semblait attachée aussi serré que Viszs l'avait été.

Avant de sortir, il sortit son téléphone, et... le fit tomber. Merde ! Manifestement, ses mains n'étaient pas toujours stables. Normal.

Quand il finit par appuyer sur le bouton, il espéra que l'appel soit—

— C'est fait, dit-il d'une voix rauque. Viens vite. Non. Crois-moi. Il a sacrément besoin de toi. Je n'ai fait ça que pour vous deux. Oui... D'accord. Non, je m'en vais. Très bien. À bientôt.

Après avoir raccroché, il rebrancha la sécurité pour enfermer Viszs à l'abri, puis traversa le couloir et appela l'ascenseur. Tout en attendant, il essaya de remettre son manteau, se battit un moment contre les manches de cuir, et finit par abandonner. Il jeta le vêtement sur son épaule, au moment où les portes tintaient et s'ouvraient. Il entra, appuya le bouton du parking, et... descendit

et... descendit. Encore et encore. Il avait la sensation de faire une chute infinie, coincé dans une cabine métallique d'ascenseur.

Il préféra envoyer un texto à sa *shellane* plutôt que de lui téléphoner. D'abord, il n'avait pas confiance en sa voix. Ensuite, il n'était pas prêt à répondre aux questions qu'elle lui poserait certainement.

« *TVB. Rentre bientôt. Love u.* »

La réponse de Marissa fut si rapide qu'elle avait manifestement son téléphone à la main, attendant des nouvelles. « *Je t'aime aussi.* »

Il y eut un second message : « *Suis au refuge. Tu veux que je rentre ?* »

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, l'odeur douceâtre de l'essence informa Butch qu'il avait bien atteint sa destination. Il avança vers l'Escalade, et répondit à Marissa : « *Non. TVB. Reste et travaille bien. Je serai là à ton retour.* »

Alors qu'il sortait ses clés, une réponse arriva : « *OK. Si tu as besoin de moi, appelle-moi. Tu es toujours ma priorité.* »

Seigneur, c'était une femelle de valeur.

« *Toi aussi* » envoya-t-il en retour.

Il débrancha l'alarme du 4x4, puis ouvrit la portière côté conducteur, se hissa sur le siège, claqua la porte, et resta figé un moment. Il était censé démarrer, mais il ne le fit pas. Laissant tomber son front sur le volant, il se concentra sur sa respiration.

Parfois, la mémoire était une vraie plaie. Bien sûr, il n'enviait pas le sort de Manello— qui aurait bientôt son cerveau à nouveau effacé— mais Butch aurait donné n'importe quoi pour faire disparaître les images qu'il gardait en tête.

Pas V bien sûr. Ni la relation exceptionnelle qu'il avait avec le mec.

Jamais il ne le laisserait tomber son ami. Jamais.



## Chapitre 38

— J'ai pensé que tu aimerais un café.

Tout en posant le *venti latte* de chez *Starbucks* sur le bureau de son coéquipier, José de la Cruz gara son cul sur le siège qui se trouvait en face du mec.

Vu que depuis la nuit précédente, Veck portait toujours les vêtements de sa *Mission Impossible* sur le capot de la voiture, il aurait dû avoir un aspect chiffonné. Tout au contraire, cet enfoiré paraissait lancer une nouvelle mode.

D'ailleurs, José était prêt à parier que les six gobelets à moitié vides qu'il voyait traîner autour de l'ordinateur avaient été des offrandes de la gent féminine du commissariat.

— Merci, mec.

Veck récupéra le café bouillant sans même lever les yeux de l'écran de son Dell. Il était probable qu'il cherchait toujours des renseignements dans les « personnes disparues », en sélectionnant les dossiers concernant les femmes de 17 à 30 ans.

— Tu fais quoi ? Demanda quand même José.

— Il y a un truc bizarre dans les "personnes disparues", répondit Veck en s'étirant. Avez-vous remarqué combien de nouveaux cas de 18 à 24 ans ont été ajoutés récemment ? Tous des hommes d'ailleurs.

— Ouaip. Le maire cherche à réunir un groupe à ce sujet.

— Bien sûr, il y a aussi de nombreuses filles. Bordel, est-ce qu'une épidémie a frappé Caldwell ?

Dans le couloir, deux agents en uniforme passèrent devant la porte ouverte et Veck les salua de la tête. Quand le bruit de leurs pas eut disparu, Veck s'éclaircit la voix.

— Qu'est-ce qu'on dit les Affaires Internes ? (Ce n'était pas vraiment une question. Et les yeux bleus foncés de l'inspecteur restèrent rivés sur ce qu'affichait son écran.) C'est bien pour ça que vous êtes venu, non ?

— En fait, c'était aussi pour t'apporter un café. Manifestement, je n'ai pas été le seul à avoir cette idée.

— Les filles de la réception, en bas.

Ah. Deux Kathy, une Brittany— qui voulait épeler son prénom Britnae— et Teresa. Qui prenaient toutes le mec pour un héros.

À son tour, José se racla la gorge.

— Le photographe a déjà un dossier avec plusieurs plaintes pour harcèlement. Apparemment, il a l'habitude de se pointer à des endroits où personne ne veut de lui. Aussi, lui et son avocat veulent la boucler, parce qu'une autre plainte pour violation de scène de crime lui coûterait plutôt cher. Les Affaires Internes ont pris les différents témoignages, et considèrent que ça n'a été qu'une réaction trop vive de ta part. Il n'y aura pas de suite. D'ailleurs, le photographe refuse de coopérer avec le juge si tu es inculpé. À mon avis, il fait ça pour se dédouaner.

Cette fois, le mec releva ses mirettes vers lui.

— Merci Seigneur.

— Ne t'emballe pas trop vite.

Veck étrécit les yeux. Mais il avait déjà compris le prix à payer. D'ailleurs, il ne posa aucune question. Il se contenta d'attendre.

José jeta un coup d'œil autour de lui. À 22h00, les bureaux de la Criminelle étaient déserts, bien que certains téléphones sonnent encore, d'un cri aigret et strident jusqu'à ce que se déclenchent leurs répondeurs. Dans le couloir, l'équipe de nettoyage s'activait, et le bruit de différents aspirateurs parvenait du bout du couloir. En face des labos de la CSI.

Ils étaient seuls. Aucune raison pour ne pas parler franchement.

José prit cependant la peine de refermer la porte. Puis il revint vers Veck, se rassit, ramassa un crayon de papier et se mit à griffonner un dessin invisible sur le simili-bois du bureau.

— Ils m'ont demandé ce que je pensais de toi, dit-il, en se tapotant la tempe de son crayon. Niveau mental. Pour savoir si tout allait bien.

— Et vous avez dit... ?

José haussa les épaules, et ne répondit pas.

— Cet enfoiré prenait des photos d'un *cadavre*. Pour les *vendre*—

José leva la main pour interrompre la protestation enflammée.

— Je ne te conteste pas à ce point-là. Merde, nous avons tous envie de lui coller un gnon. Mais le problème, tu vois... Je me demande quand même... Si je ne t'avais pas arrêté, Veck, jusqu'où aurais-tu été ?

En entendant ça, le mec fronça à nouveau les sourcils.

Puis il se figea. Et l'atmosphère devint soudain silencieuse. Mortellement silencieuse. Sauf les téléphones, bien sûr, qui continuaient à sonner.

— Manifestement, vous avez lu mon dossier, dit enfin Veck à mi-voix.

— Ouaip.

— Merde, inspecteur, je ne suis pas mon père, marmonna Veck les dents serrées. En fait, je n'ai même pas grandi avec lui. Je le connais à peine. Je ne lui ressemble *absolument pas*.

Une réflexion à marquer dans le dossier : « Risque à courir ».

Thomas Del Vecchio junior avait de nombreuses qualités. Il avait obtenu dans ses études des résultats *optimum*, aussi bien en droit criminel qu'à l'académie de police où il était sorti major. Et il avait passé trois ans comme agent de patrouille sans le moindre problème. En plus, il était assez beau pour ne jamais avoir besoin de payer ses cafés.

Mais il était aussi le fils d'un monstre.

Et c'était bien le méga-problème qu'ils avaient sur les bras. Bien sûr, en toute logique, il n'était pas juste de faire peser sur un fils les péchés de son père. De plus, Veck avait raison : Après avoir passé de nombreux tests psychologiques, il en était sorti aussi normal que n'importe qui.

Aussi José n'avait-il pas tiqué pour l'accepter comme coéquipier— même en sachant qui était son géniteur.

Mais tout avait changé la nuit précédente. À cause de cette expression sur son visage, quand Veck s'était jeté sur le photographe.

Tant de froideur. Tant de calme. Il avait semblé aussi peu ému que s'il avait ouvert une canette de soda.

Ayant travaillé à la Criminelle pendant presque toute sa vie d'adulte, José avait rencontré beaucoup de meurtriers. Certains commettaient des crimes passionnels, perdant la tête contre un mec ou une bonne femme. Puis, il y avait les abrutis à l'esprit embrumé par la drogue ou l'alcool. Ou encore ceux poussés à la violence par l'influence des gangs. Enfin, il y avait les tarés complètement sadiques, qui méritaient d'être mis en cage comme des chiens enragés.

Et toutes ces variations sur le même thème causaient d'inimaginables tragédies dans les familles de leurs victimes, et dans la communauté en général. Mais ce n'était pas à eux que José pensait durant ses nuits d'insomnie.

Le père de Veck avait tué 28 personnes en 17 ans. Et encore, en ne comptant que les cadavres qui avaient été découverts. Cet enfoiré était à présent dans le couloir de la mort, à quelques 200 km de Caldwell : À la prison de Somers, dans le Connecticut, où il recevrait bientôt une injection létale malgré les efforts de son avocat qui ne cessait d'envoyer des requêtes à tous vents. Et le plus atroce était que Thomas Del Vecchio senior avait un fan-club dans le monde entier. Il avait créé une page sur Facebook, avec 100 000 « amis », vendait du

merchandising à son nom à *CafePress*. Et une bande de musiciens *death metal* avait même écrit une chanson en son honneur. Bref, le tueur était célèbre.

Bordel de merde ! Que Dieu en soit témoin, ça rendait José fou furieux. Il aurait voulu que tous les crétins qui idolâtraient ce monstre viennent travailler avec lui une semaine durant. Pour voir si les serial killers étaient tellement drôles dans la vie réelle.

En réalité, José n'avait jamais rencontré en personne Del Vecchio senior. Mais il avait vu de nombreuses vidéos de lui, fournies par le département de justice ou la police. En surface, le mec paraissait parfaitement lucide, aussi calme qu'un professeur de yoga. Il était même agréable. Quoi qu'on lui dise durant ces interviews, quelle que soit la personne qui l'interroge et malgré toutes sortes de provocations, il ne perdait jamais son calme. C'était comme si rien ne lui importait.

Mais José avait lu la vérité sur son visage. Tout comme certains autres professionnels. De temps en temps, le tueur avait dans les yeux une étincelle qui poussait José à saisir sa croix. Le genre de joie qu'un garçon de 16 ans aurait pu avoir devant une super bagnole, ou une minette avec des seins pigeonnants et un nombril au vent. C'était comme l'éclat du soleil sur la lame d'un couteau— une brève lueur de plaisir et de passion.

C'était tout ce qui trahissait le tueur. Et seules les preuves accumulées contre lui l'avaient fait condamner. Il n'avait jamais rien avoué.

Voilà précisément le genre de criminels à qui José pensait durant la nuit, en fixant son plafond, pendant que sa femme sommeillait à ses côtés. Del Vecchio senior était assez intelligent pour rester lucide et couvrir ses traces. Il était autonome et imaginatif. Et aussi régulier que le changement de saisons. En fait, il était comme Halloween dans un monde parallèle. Au lieu d'être un homme normal, qui portait un masque horrible, le monstre était un démon caché derrière un visage aimable et souriant.

Et Veck ressemblait à son père.

— Avez-vous entendu ce que j'ai dit ?

En entendant la voix du gosse, José revint au présent.

— Oui, bien sûr.

— Alors, c'est à cause de vous, dit Veck d'un ton sec. Vous ne voulez plus travailler avec moi, c'est ça ? Du moins, si je suis toujours flic.

José se remit à faire des dessins sur le bureau.

— Les Affaires Internes ne te donneront qu'un simple avertissement.

— Vraiment ?

— Je leur ai affirmé que ta tête allait parfaitement bien, ajouta José après un moment de silence.

Veck toussota, comme s'il était surpris.

— Merci, mec.

José fit bouger son crayon, et le petit grincement résonna de façon étrangement sonore dans le silence de la pièce.

— Dans ce boulot, la pression est énorme. (Soudain, il regarda Veck droit dans les yeux.) Et ça ne s'arrange pas avec le temps.

Il y eut un silence, puis son coéquipier murmura :

— Vous ne croyez pas ce que vous leur avez dit.

José haussa les épaules.

— Seul le temps le prouvera.

— Merde, alors pourquoi avoir sauvé mon boulot ?

— Je présume que j'ai voulu te donner une chance de faire des preuves. Après tout, tu as démarré avec des cartes pourries.

José garda une chose pour lui : Ce n'était pas la première fois qu'il travaillait avec un partenaire qui utilisait les malfrats comme punching-balls. En quelque sorte.

Ouais, et il n'y avait qu'à voir où ça avait amené Butch O'Neal. Le mec avait disparu, et était probablement mort. Malgré ce que José avait cru en écoutant cet enregistrement du 911.

— Je ne suis pas comme mon père, inspecteur, je vous le jure. Ce n'est pas parce que je suis resté calme en frappant ce mec—

Cette fois, José se pencha en avant, les yeux rivés sur ceux du garçon.

— Comment sais-tu exactement ce qui m'a choqué durant cette agression ? Comment sais-tu que c'est ton calme qui me pose un problème ?

Tandis que Veck pâlisait, José se rappuya sur le dossier de son siège. Après un moment, il secoua la tête.

— Ton calme ne fait pas de toi un tueur, fils. Et ce n'est pas parce que tu crains quelque chose que c'est la vérité. Mais je pense que toi et moi devons être très clairs sur ce point. Comme je te l'ai dit, je ne pense pas qu'il soit juste que tu sois traité différemment des autres à cause de ton père. Mais si jamais tu recommences ce genre de conneries— quel qu'en soit le motif, même pour un excès de vitesse ou... (Il désigna du menton les gobelets de *Starbucks*,) un café dégueulasse, ou trop d'amidon sur ta chemise, ou la photocopieuse qui déconne... Le jeu est terminé. Est-ce que c'est bien compris ? Je ne laisserai jamais quelqu'un de dangereux porter un badge ou un flingue—

Soudain, Veck se remit à fixer l'écran de son ordinateur. Où s'affichait le visage d'une jolie blonde de 19 ans qui avait disparu 15 jours plus tôt. Le corps n'avait pas encore été retrouvé, mais José était prêt à parier qu'elle était morte à présent.

Veck hocha la tête, récupéra son café, et regarda José.

— Marché conclu.

José poussa un long soupir, remit le crayon à sa place, dans une petite boîte transparente avec un liseré magnétique.

— Parfait. Maintenant il nous faut récupérer cet enfoiré de mec avant qu'il ne descende quelqu'un d'autre.

## Chapitre 39

En filant vers le sud sur l' « Autoroute du Nord » — comme Manuel disait— les yeux de Payne n'arrivaient pas à se rassasier du monde autour d'elle. Tout était pour elle source de fascination : Les innombrables files de voitures de chaque côté de la voie, la voûte céleste couleur d'encre au-dessus d'eux, et même la brise glacée de la nuit qui entraînait dans l'habitacle de la voiture chaque fois qu'elle ouvrait sa fenêtre.

C'est-à-dire, toutes les cinq minutes. Payne adorait le changement de la température— qui passait de chaude à glacée, avant de tiédir à nouveau. Tout était si différent du Sanctuaire où le climat ne variait jamais. Où le vent n'existait pas. Chaque fois qu'une nouvelle rafale lui soufflait au visage et emmêlait ses cheveux, elle riait.

Et quand elle regardait Manuel, elle le trouvait un sourire aux lèvres.

— Tu ne m'as pas demandé où nous allons, dit-il, alors qu'elle venait de refermer sa vitre.

En vérité, c'était sans importance. Elle était avec lui. Ils étaient libres, seuls, et ça lui suffisait—

*Tu effaces tout. À la fin de la nuit, tu effaces tout chez cet humain, et tu rentres au manoir. Seule.*

Payne avait gardé sa grimace pour elle. Kohler, fils de Kohler, possédait un genre de voix qui s'accordait aux trônes, aux couronnes, et aux dagues noires qui se croisaient sur sa poitrine. Et le ton impérial n'était pas destiné à la galerie. Le roi s'attendait à être obéi. Payne, en tant que fille de la Vierge Scribe, avait quelque part eu la fausse impression de ne pas être soumise aux mêmes règles que les autres. Pourtant, si elle devait rester sur terre, elle se trouvait dans le monde de Kohler. Incontestablement.

Alors que le roi prononçait ces mots affreux, Payne avait fermé les yeux, et laissé un silence pesant s'instaurer. Ensuite, elle avait compris que, si elle ne prêtait pas serment, jamais Manny et elle ne seraient autorisés à sortir ensemble.

Aussi, elle l'avait fait.

— Alors, tu as envie de savoir ou pas ? Hey, Payne ?

Elle sursauta, et se força à sourire avant de le regarder.

— Je préférerais en avoir la surprise.

Cette fois, Manuel se mit à rire.

— C'est encore mieux. Comme je te l'ai dit, je veux te présenter à quelqu'un. (Il se rembrunit.) Je pense que tu la trouveras superbe.

« La » ? Il s'agissait d'une femelle ? Qu'elle devrait trouver superbe ? En vérité, pensa Payne, elle ne supporterait cette femelle que si elle avait un visage chevalin et un gros arrière-train.

— J'en serais charmée, mentit-elle.

— Voilà notre sortie.

Il y eut un « *clic clic clic* » discret, puis Manuel tourna son volant, et les emmena sur la droite, le long d'une route en pente.

Tandis qu'ils s'arrêtaient derrière d'autres véhicules, Payne aperçut au loin une très grande cité. Ses yeux eurent d'abord de la difficulté à appréhender ce qu'ils voyaient : De très hauts immeubles s'élevaient du sol, surmontés d'un nombre incalculable de pilier lumineux, et entourés de structures plus petites. Et rien n'était statique. Des lumières rouges et blanches sinuaient ici et là, au niveau du sol... sans doutes d'innombrables voitures qui roulaient sur des routes toutes semblables à celle qu'ils venaient juste d'emprunter.

— Tu regardes la cité de New York, dit Manny.

— C'est...magnifique.

Il eut un rire bref.

— Certaines parties de la ville le sont certainement, mais l'obscurité et la distance font au reste un maquillage parfait.

Payne tendit la main, toucha la vitre transparente en face d'elle.

— Là où je vivais, la vue est toujours coupée. Nous n'avons pas de panorama. Rien qu'un ciel laiteux et oppressant, et l'orée des bois qui nous entourent. C'est la raison qui me pousse à trouver tout ceci extraordinaire—

Derrière eux, il y eut un bruit strident et coléreux. Puis un autre.

Manny jeta un regard menaçant vers un petit miroir, placé au plafond, au centre de la voiture.

— Du calme, mon pote. Tu n'en mourras pas...

Tandis qu'il accélérât et se rapprochait rapidement de la voiture devant lui, Payne eut honte de l'avoir distrait.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je ne voulais pas t'ennuyer.

— Tu peux me parler éternellement, je serai toujours heureux de t'écouter.

Voilà qui était bon à savoir.

— Je connaissais quelques-unes des choses que j'ai retrouvées ici, mais en général, tout est une révélation pour moi. Bien sûr, dans les bols de réflexion, je pouvais souvent examiner la terre, mais ces images sont toujours centrées sur les



personnes, et non sur les objets. Sauf si ledit objet fait partie de la vie d'un vampire. En vérité, nous ne voyons que le destin, et non le cheminement... de la vie. Jamais de paysages. C'est la raison pour laquelle j'ai tant voulu me... libérer.

— Comment es-tu sortie ?

*Laquelle des deux fois ?* Pensa-t-elle.

— Eh bien, la première fois... j'avais réalisé que ma mère donnait audience à certains vampires qui venaient de la terre. Il y avait donc une petite fenêtre ouverte dans la barrière qui sépare les deux mondes. Une sorte de brèche. J'ai découvert qu'il m'était possible d'envoyer mes molécules à travers cette fente, et c'est ainsi que j'ai réussi à fuir.

Le passé lui revint— avec des souvenirs assez vivaces pour brûler non seulement son esprit mais aussi son âme.

— Quand ma mère l'a découvert, elle est venue me chercher furieuse, et m'a demandé de retourner au Sanctuaire. Mais j'ai refusé. J'avais une mission à accomplir, et elle ne pouvait m'en détourner. (Payne secoua la tête.) Après avoir... accompli mon objectif, j'ai... pensé pouvoir simplement continuer ma vie. Mais je n'avais pas tout prévu. Sur la terre, contrairement au Sanctuaire, j'avais besoin de... sustentation. Et ensuite... il y a eu un autre problème.

En particulier, sa période d'appel. Mais elle n'avait pas l'intention d'expliquer à Manuel à quel point sa fertilité inattendue l'avait rendue infirme. Quel choc ça avait été ! Au Sanctuaire, les femelles de la Vierge Scribe étaient en permanence fertiles, sans jamais ressentir la folie de leurs hormones. Quand elles venaient sur terre, cependant, et y passaient plus de quelques jours, leur cycle normal recommençait. Fort heureusement, l'appel ne frappait une femelle que tous les dix ans. Aussi, Payne avait-elle cru avoir devant elle des années avant de s'inquiéter.

Malheureusement, elle était descendue tuer le *Bloodletter* dix ans après que son premier cycle ait été initialisé. À peine un mois après son évasion, le calvaire avait commencé.

Elle se souvenait du désir sexuel inextinguible qui l'avait laissée à la fois désespérée et sans défense. Soudain, elle fixa le visage de Manuel. Accepterait-il de la servir quand son appel reviendrait ? De soulager avec son sexe le besoin brûlant de son corps ? Un humain pouvait-il le faire ?

— Mais tu es quand même retournée là-haut ? Insista-t-il.

Elle s'éclaircit la voix.

— En effet. J’ai rencontré quelques... difficultés, et ma mère est revenue. (En vérité, la Vierge Scribe avait été terrifiée que des mâle en rut ne tombent sur sa fille unique— qui avait déjà tellement « gâché » la vie qu’on lui avait donnée.) Elle a promis de m’aider si je retournais au Sanctuaire. J’y ai donc consenti, pensant que tout serait comme avant, et que je pourrais à nouveau m’enfuir. Malheureusement, ça ne s’est pas passé ainsi.

Manny posa sa main sur la sienne.

— À présent, tu es définitivement libre.

L’était-elle ? Le Roi Aveugle avait la ferme intention de diriger son destin, tout comme sa mère l’avait fait. Bien entendu, le mâle avait des motifs moins égoïstes. Après tout, vivaient sous son toit toute la Confrérie, les *shellanes*, et un enfant en bas âge. Tous étaient à protéger et méritaient de vivre en paix. De plus, Payne craignait que le roi approuve la façon dont son jumeau rejetait les humains. Qu’il les considère aussi comme des *lessers* pas encore transformés par l’Omega.

— Tu sais quoi ? Demanda-t-elle.

— Non ?

— J’aimerais rester à jamais avec toi dans cette automobile.

— Étrange... Je ressens exactement la même chose.

Un autre « *clic clic clic* », puis la voiture tourna sur la droite. Et tandis qu’ils avançaient, Payne remarqua de moins en moins de véhicules et davantage de bâtiments. Et elle comprit pourquoi Manuel avait prétendu que la nuit était propice au visage d’une ville. Ces faubourgs étaient sombres et peu accueillants. Il y avait de nombreuses vitres cassées, et les fenêtres noires étaient comme des dents manquantes dans un sourire. Les lignes marquées par l’âge et le manque de soins sur les façades des immeubles ressemblaient à des rides. Les traces et les coups, provoqués par accident ou vandalisme, marquaient des murs qui avaient autrefois été lisses et brillants. On aurait dit des taches de vieillesse. Les volets avaient perdu leur couleur. L’éclat de la jeunesse s’était à jamais évaporé avec le passage du temps.

D’ailleurs, les humains qui erraient dans l’ombre n’étaient pas en meilleur condition. Ils portaient de tristes habits fripés, couleur de trottoir ou d’asphalte. On aurait dit que le poids du ciel pesait sur leurs épaules comme une barre invisible qui les mettait à genoux. Et les empêchait à jamais de se relever.

— Ne t’inquiète pas, dit Manuel. Les portes sont verrouillées.

— Je n’ai pas peur. Mais je suis... triste, je ne sais trop pourquoi.

— Oui. La pauvreté urbaine fait souvent cet effet.

Ils passèrent alors devant une masure délabrée, au toit à moitié effondré, où deux humains partageaient un même manteau. Payne n'aurait jamais cru trouver un jour du charme à la perfection oppressante du Sanctuaire. Mais peut-être sa mère avait-elle créé ce refuge pour protéger ses Élués de tels spectacles ? De telles vies...

Ensuite, l'environnement s'améliora peu à peu. Quelques minutes plus tard, Manuel quitta la route principale, et prit un chemin parallèle vers de grandes bâtisses d'aspect flambant neuf, qui s'étalaient sur une large portion de territoire. Tout autour, il y avait des lampes aux grands bras étendus, qui jetaient une lueur orangée sur les bâtiments bas et le toit brillant de deux véhicules garés devant. Plus loin, des rangées d'arbustes bordaient les allées.

— Nous y sommes, dit Manuel en coupant le moteur, avant de se tourner vers elle. Je vais te présenter comme un confrère à moi. Je m'occupe de tout. Tu n'auras rien à dire.

Elle sourit.

— Je devrais en être capable.

Ils sortirent ensemble, et... Payne huma l'air avec délices. C'était un bouquet complexe d'odeurs agréables et horribles, mêlant sucre et métal, saleté et enchantement.

— Oh que j'aime ça, dit-elle. J'adore !

Elle leva les bras, et tournoya sur elle-même— elle avait reçu des bottes en cuir juste avant de quitter le manoir. Et lorsqu'elle arrêta sa pirouette, ses bras retombèrent à ses côtés, et elle découvrit que Manuel la regardait fixement. Elle eut un rire un peu gêné.

— Je suis désolée. Je—

— Viens ici, gronda-t-il, avec un regard lourd, brûlant et possessif.

Immédiatement, Payne sentit l'excitation monter, faire gonfler son sexe et brûler son sang dans ses veines. Et quelque part en elle, elle trouva l'instinct d'avancer lentement vers son mâle, pour le faire attendre, même si ça ne durait que quelques secondes.

— Tu me désires, dit-elle d'une voix traînante, quand ils furent face-à-face.

— Bordel ! Oh que oui. (Il l'agrippa par la taille, et la serra contre lui.)  
Embrasse-moi.

Elle obtempéra, nouant ses deux bras autour de son cou, et se collant de tout son corps contre lui. Le baiser qu'ils échangèrent fut une marque de propriétaire— des deux côtés. Et quand ce fut terminé, elle ne put s'empêcher de sourire.

— J'aime que tu aies besoin de moi, dit-elle. Ça me fait penser à la douche, quand tu—

Manuel poussa un gémissement, et l'empêcha de parler en posant gentiment une main sur sa bouche.

— Je m'en souviens. Crois-moi, je m'en souviens très très bien.

— Et on pourra recommencer ? Marmonna Payne en léchant la paume qui la bâillonnait. Ce soir ?

— Je ne demande pas mieux.

— Moi aussi.

— Tu sais quoi ? (Il se mit à rire.) Je vais devoir mettre une blouse.

Manuel rouvrit sa portière et se pencha dans la voiture. Quand il émergea, il avait à la main une blouse blanche, avec son nom en cursives écrit sur la poche avant. Il enfila le vêtement. Et Payne sut, à la façon dont il en serra les deux pans devant lui, qu'il essayait de dissimuler sa réponse sexuelle envers elle.

Quel dommage ! Elle adorait le voir dans cet état : Le sexe dressé, fier et rigide.

— Viens ici, dit-il en lui prenant la main. On va rentrer. (Et à mi-voix, il grommela :) On va même rentrer très vite, avant que je me ridiculise davantage.

Avant même qu'il n'ait fini sa phrase, Payne souriait de toutes ses dents.

Lorsqu'elle examina de plus près la bâtisse en face d'elle, elle eut l'impression que l'endroit était fortifié comme pour soutenir un siège, avec des barreaux de fer devant les fenêtres et une haute clôture qui s'étendait loin. De plus, quand ils s'approchèrent, toutes les portes étaient verrouillées, et Manuel n'essaya pas d'activer les poignées.

Il était bien normal de sécuriser cet endroit, pensa-t-elle, vu les sinistres faubourgs qu'ils venaient de traverser.

Manuel appuya sur un bouton, et immédiatement, une voix flûtée répondit :

— *Tricountry*, à votre service.

— Dr Manuel Manello, dit Manny, en présentant son visage à la caméra. Je suis ici pour voir—

— Hey, Docteur, comment allez-vous ? Entrez, je vous en prie.

Il y eut un bourdonnement discret, puis Manuel tint la porte ouverte pour Payne.

— Après toi, *bambina*.

À l'intérieur, ils pénétrèrent dans un hall plutôt vide, parfaitement propre, avec un sol de pierre lisse et plusieurs rangées de sièges, comme si de nombreuses personnes s'attardaient souvent dans cette pièce. Sur les murs, il y

avait des tableaux bien encadrés, représentant des chevaux et du bétail. De nombreux animaux avaient des rubans rouges et bleus qui leur pendaient à l'encolure. Au bout du hall, il y avait une grande vitre avec le mot « Réception » écrit en lettres dorées. Et des portes... de nombreuses portes s'ouvraient partout. Certaines avaient une silhouette de mâle ou de femelle. Il y avait aussi des panonceaux indiquant « Vétérinaire en chef » ou « Comptabilité » ou « Bureau du personnel ».

— Où sommes-nous ? Demanda-t-elle.

— Dans un endroit très important pour moi. Viens. C'est par là.

Quand il ouvrit une porte devant eux, Payne vit un humain en uniforme blanc, assis derrière un bureau.

— Hey, Dr Manello, dit l'homme, en posant un journal qui avait « *New York Post* » en grosses lettres sur la première page. Ça fait un bail qu'on ne vous avait pas revu.

— Voici un de mes confrères, Pa— Pamela. Nous sommes venus voir Glory.

Payne vit l'humain la regarder fixement, puis secouer la tête comme pour reprendre ses esprits.

— Ah... Elle est toujours au même endroit. Le toubib a passé beaucoup de temps avec elle aujourd'hui.

— Je sais. Il m'a appelé. (Manuel tapota le bureau de son poing fermé.) Je vous revois tout à l'heure.

— Bien sûr, Docteur. Ravi de vous avoir rencontré, Pamela.

Payne inclina la tête.

— J'en suis également enchantée.

Tandis qu'elle se redressait, il y eut un silence un peu contraint. L'humain la regardait toujours, la bouche légèrement entrouverte, les yeux écarquillés. En fait, il paraissait apprécier ce qu'il voyait.

— Du calme, mec, dit Manuel d'une voix sèche. Il vaudrait mieux pour toi cligner des yeux. Tu vas finir aveugle.

Tout à coup, Manuel plaça son corps entre l'humain et Payne, tout en prenant aussi sa main dans la sienne. Il réussit à la fois à bloquer la vue de l'humain, et à établir son statut de propriétaire. Et une lourde fragrance épicée monta dans l'air— un avertissement immanquable destiné aux autres mâles, qui signifiait que la femelle qu'ils admiraient ne serait disponible qu'après la mort de Manuel.

Payne sentit comme un soleil naître au centre de sa poitrine.

— Allez viens, Pay— Pamela, grogna Manuel en tirant sur sa main, pour l'entraîner vers la porte.

À peine sorti, il marmonna à mi-voix :

— Manifestement, ce mec a failli perdre la mâchoire. Elle aurait atterri dans la salle de sports.

En l’entendant, Payne trébucha une fois. Puis une autre. Et elle se mit à rire.

Manuel la regarda.

— C’est à cause de toi que ce malheureux gardien a frôlé le massacre. J’ai hésité à lui faire avaler son badge. Et ça t’amuse ?

D’un geste vif, Payne embrassa Manuel sur la joue, sans se soucier de la grimace féroce qui s’affichait sur le beau visage du mâle.

— Tu tiens à moi.

Manuel roula les yeux, la prit par le cou, et l’embrassa voracement.

— Peuh !

— Peuh ! Répéta-t-elle, en riant.

Elle ne sut pas lequel des deux avait fait un croche-pied à l’autre— c’était difficile à dire— mais ce fut Manuel qui les empêcha de tomber.

— Il faudrait mieux faire attention, dit le mâle. Avant que nous ayons aussi besoin de soins.

— Voilà un avis qui me paraît très sage. (Elle lui envoya un coup de coude.)

— Tu m’as frappé ?

Payne vérifia derrière elle que le couloir soit désert, puis elle claqua sa main sur les fesses du mâle. Fort. Quand il poussa un cri aigu, elle lui fit un clin d’œil.

— Cette fois, je l’ai fait. (Ses paupières se firent plus lourdes, et elle murmura d’une voix rauque :) tu veux que je recommence, Manuel ? Peut-être devrais-je m’intéresser à ton côté face ?

Tandis qu’elle agitait ses sourcils vers lui d’une manière suggestive, il éclata de rire, si fort que le son ricocha sur les murs du couloir désert, renvoyant des échos de plus en plus loin. Puis ils tombèrent l’un sur l’autre, jusqu’à ce qu’il la serre contre lui.

— Attends, il faut faire ça mieux. (Il la prit sous son bras, l’embrassa sur le front, et la plaça à côté de lui.) À trois, on avance vers la droite. Tu es prête ? Un... Deux... Trois.

Ils démarrèrent ensemble, allongeant leurs longues jambes, droite, gauche, droite—

Ils étaient parfaitement accordés.

Ils marchaient côte à côte.

Et ils parcoururent ainsi toute la longueur du couloir. Ensemble.

Manny n'avait pas encore réalisé que cette superbe femelle vampire possédait aussi le sens de l'humour. Et il trouvait cette qualité absolument adorable, parmi tant d'autres.

Bon sang, il ne s'agissait pas que de ça. Il aimait sa curiosité, sa joie, et sa volonté de tout essayer. Elle ne ressemblait en rien à ces mondaines fragiles et sèches, ou à ces mannequins trop maigres qu'il avait si longtemps fréquentés.

— Payne ?

— Oui ?

— Et si je te disais que j'ai envie ce soir de grimper au sommet d'une montagne ?

— Oh ! J'adorerais le faire. Je pense que la vue de là-haut doit être absolument magnifique.

*Bingo.* Seigneur, quelle cruauté du destin qu'il trouve enfin la compagne parfaite... dans un vampire qui lui était fondamentalement incompatible.

Quand ils arrivèrent en face des hautes portes métalliques qui menaient à la partie de l'hôpital destinée aux chevaux, Manny en poussa une des deux et, sans rompre le rythme, ils entrèrent ensemble, et soudain... ça arriva.

Il réalisa être amoureux d'elle. Définitivement. Et complètement.

C'était dû au bavardage heureux de Payne, à la souplesse de sa démarche, à ses yeux de glace qui brillaient comme des diamants. C'était dû à ce passé qu'elle avait partagé avec lui. À la dignité qu'elle avait montrée. À la façon dont elle écrasait les autres femmes qu'il avait jadis appréciées et qu'il ne supporterait plus jamais de rencontrer en face de lui à table. C'était dû au pouvoir de son corps musclé, à l'intelligence de son cerveau, et—

Bon sang... il n'avait même pas encore pensé à elle sexuellement.

Quelle ironie. Grâce à elle, il avait connu les meilleurs orgasmes de sa vie, et ils n'étaient même pas au sommet de sa liste de qualités. Ce n'était pas à cause de ça qu'il aimait.

En fait, c'était surtout parce qu'elle était unique.

— Je ne sais pas pourquoi tu souris, Manuel, dit Payne. Serait-ce d'anticipation, en imaginant ma main sur ton derrière ?

— Ouai, exactement.

Il ne put s'empêcher de lui voler un autre baiser, ignorant la douleur qui lui serrait le cœur. Pas besoin de gâcher le temps qu'ils passaient ensemble en imaginant à l'avance les adieux qui les attendaient. La fin de la nuit n'arriverait que trop vite.

De plus, ils avaient atteint leur destination.

— Elle est par là, dit-il, en tournant à gauche, pour entrer dans l'aile de convalescence.

Dès qu'il ouvrit la porte, il sentit Payne hésiter. Ensuite, un froncement de sourcils marqua son front pur lorsqu'elle entendit les premiers hennissements, et le claquement des sabots dans l'atmosphère au parfum de foin coupé.

— Elle est un peu plus bas, dit Manny, en la tirant par la main. Et elle s'appelle Glory.

La jument était dans la dernière stalle, sur la gauche. Mais dès que Manny prononça son nom, elle tourna son long cou élégant vers eux, et sa tête merveilleusement proportionnée émergea par-dessus la porte.

— Hey, ma beauté, dit Manny.

En réponse, elle poussa un hennissement de bienvenue, les oreilles pointées, les naseaux écarquillés pour humer l'air.

— Douce Vierge, haleta Payne, en lâchant la main de Manny, pour avancer plus avant.

Dès qu'elle s'approcha de la stalle, Glory renâcla, faisant voltiger sa crinière. Soudain, Manny craignit que Payne se fasse mordre.

— Soit prudente, dit-il, en s'élançant. Elle n'aime pas—

Dès que Payne posa la main sur le museau de soie, Glory le poussa en avant, réclamant plus de caresses— cherchant même carrément à coller sa tête fine contre la femelle.

— ... les étrangers, termina Manny, à mi-voix.

— Bonjour, ma belle, murmura Payne, buvant des yeux la jument noire, tout en s'appuyant contre la barrière en bois. Tu es merveilleuse... si forte et si grande. (Deux longues mains pâles caressèrent un coup noir, en un rythme lent et envoûtant.) Pourquoi a-t-elle les deux jambes bandées ?

— Elle s'est cassé le boulet droit, il y a une semaine. Et c'est grave.

— Puis-je entrer ?

Manny n'arrivait pas à y croire, mais Glory paraissait sous le charme. Elle roula des yeux quand Payne la caressa derrière les oreilles.

— Ah... Oui, je crois que tu ne risques rien.

Il libéra le verrou de la porte, et ils se glissèrent tous les deux à l'intérieur. Mais quand Glory voulut reculer, elle vacilla... du côté de sa jambe valide.

Elle avait perdu tellement de poids que ses côtes étaient saillantes, et raides comme des piquets sous son poil brillant.

Manny était prêt à parier que, dès que la nouveauté d'avoir des visiteurs s'effacerait, la jument perdrait vite son élan d'énergie.



Le vétérinaire n'avait été que trop clair dans le message qu'il avait laissé sur le répondeur de Manny : Glory déclinait. La fracture cicatrisait, mais pas assez vite, et la redistribution de son poids avait provoqué des séquelles du côté opposé, la jambe s'étant fragilisée de façon inquiétante.

Glory posa son museau sur la poitrine de Manny, et poussa légèrement.

— Hey, ma fille.

— Elle est belle, dit Payne, en tapotant les flancs de la jument. Absolument extraordinaire.

Et maintenant, Manny aurait une autre chose sur la conscience. Peut-être n'avait-ce pas été un cadeau mais une cruauté d'amener Payne ici. Pourquoi lui présenter un animal qui allait très probablement devoir être—

Seigneur, il n'arrivait même pas à y penser.

— Tu n'es pas le seul à être possessive, dis Payne à mi-voix.

Par-dessus la tête de Glory, Manny la regarda :

— Pardon ?

— Quand tu m'as dit vouloir me présenter une femelle, j'ai... espéré qu'elle avait une tête chevaline.

— Eh bien ? (Il se mit à rire, et caressa le front lisse de la jument.) N'est-ce pas le cas ?

— Que vas-tu faire d'elle ?

Tandis qu'il essayait de prononcer les mots, il repoussa des doigts la crinière de la jument qui lui tombait presque dans les yeux.

— Ton silence est plus expressif qu'une réponse, dit Payne tristement.

— Je ne sais pas pourquoi je t'ai amenée ici. En fait... (Il s'éclaircit la voix.) En fait si, je le sais— et c'est vraiment lamentable. Tu vois, tout ce que j'ai dans la vie, c'est mon travail. Jusqu'à ces derniers mois. Glory a été la seule chose qui comptait en dehors de l'hôpital. Aussi, pour moi, c'est très personnel.

— Tu dois avoir le cœur brisé.

— C'est vrai.

Soudain, Manny regarda à la fois son cheval mourant et le beau vampire aux cheveux noirs qui avait posé sa joue contre le flanc de la jument.

— Je vais tout perdre, dit-il en fermant les yeux. Et ça va me foutre en l'air. Complètement.

## Chapitre 40

Quelques minutes après que Butch lui ait téléphoné, Jane se matérialisa sur la terrasse de l'appartement de Viszs. Quand sa silhouette se solidifia, la brise nocturne lui caressa les cheveux de ses doigts glacés, et les yeux de Jane se remplirent de larmes.

Peut-être... n'était-ce pas seulement dû au froid.

En regardant à travers la vitre de la fenêtre, elle ne vit que trop clairement l'intérieur : La table, les lanières, les fouets... et tant d'autres choses.

Lorsqu'elle venait ici autrefois, cet attirail qui attirait tant V n'était pour Jane qu'un piment sexuel légèrement effrayant, et donc intrigant. Elle se souvint des incroyables séances qu'ils avaient partagées. Mais sa version du « jeu » devait être de la gnognotte pour la sauvagerie du vampire.

Et aujourd'hui, elle le réalisait pleinement.

Qu'avait utilisé Butch ? Dans quel état était Viszs ? Allait-elle trouver du sang partout—

Attends un peu... Où était son mâle ?

Elle traversa la porte vitrée, et regarda autour d'elle. Il n'y avait pas de sang sur le marbre noir. Ni de gouttes rouges sous les divers instruments. Aucun crochet ne pendait du plafond. Tout était bien en place, exactement comme la dernière fois qu'elle était venue.

Comme s'il ne s'était rien passé.

Il y eut soudain un gémissement rauque dans l'ombre, loin de la lueur que jetaient les dernières chandelles. Puis un bruissement, comme si une tête se frottait sur des draps.

Bien sûr. Le lit.

Tandis que Jane fouillait la pénombre, ces yeux s'ajustèrent, et elle le vit. Sous la couette de satin, V s'agitait en se tordant de douleur. À moins qu'il ne fasse un cauchemar en dormant ?

— Viszs ? Appela-t-elle à voix basse.

Avec un cri, il se réveilla en sursaut, et se rassit dans le lit, les yeux écarquillés... Elle remarqua immédiatement que le visage dur était marqué de cicatrices pâlies. Et qu'il y en avait d'autres sur ses pectoraux, et son ventre. Mais ce fut surtout son expression qui lui broya le cœur : V semblait terrorisé.

Soudain, d'un mouvement frénétique, il rejeta les couvertures et baissa les yeux pour se regarder. Un voile de sueur froide recouvrit son front et ses épaules.

Sa peau se mit à briller, même dans l'ombre, lorsqu'il mit ses deux mains sur son sexe et ses bourses... comme pour protéger ce qui lui restait.

Il avait la tête basse et respirait en haletant. Plusieurs fois. De façon audible.

Et soudain, il éclata en sanglots.

Plié en deux, les mains crispées sur le travail de boucher qu'on lui avait fait subir, des siècles auparavant, Viszs laissa toutes ses émotions émerger de lui. Il avait perdu sa réserve glacée et son contrôle total sur lui-même. Sa vive intelligence n'était plus le tyran de son être, mais un simple sujet.

Il n'avait même pas réalisé que Jane était auprès de lui.

Peut-être devrait-elle partir, pensa-t-elle. Il n'aimerait pas qu'elle le voie ainsi, même avant leur séparation. Le vampire était un être fier, qui n'aurait jamais admis un témoin à sa—

Elle ne sut pas exactement ce qui attira l'attention de Viszs. Bien plus tard, Jane se demanderait comment il avait pu lever la tête pour la regarder au moment précis où elle comptait se dématérialiser.

Elle se figea. S'il avait été furieux après la scène avec Payne, cette fois, il allait vraiment la haïr. Jamais il ne lui pardonnerait ce viol de son intimité.

— Butch m'a téléphoné, bredouilla-t-elle. Il a dit que tu—

— Il m'a fait mal... Mon père— il m'a fait mal.

Il avait parlé d'une voix faible et à peine audible. Mais pourtant, les mots s'étaient gravés en elle, en lettres de feu. Et Jane sentit son cœur s'arrêter.

— Pourquoi ? Demanda Viszs. Pourquoi m'avoir fait ça ? Pourquoi ma mère n'est-elle pas intervenue ? Je n'ai jamais demandé à naître. Ni à les avoir comme parents. Si j'avais eu le choix, j'aurais refusé. Alors pourquoi ?

Ses joues étaient humides des larmes qui faisaient étinceler ses yeux de diamant. Et elles continuaient à couler. Viszs s'en fichait. Jane eut le pressentiment que ça allait durer très longtemps. Comme si une artère interne avait été sectionnée et que ce flot amer provenait de son cœur, du sang qui s'écoulait de lui, comme à l'infini.

— Je suis tellement désolée, murmura-t-elle d'une voix cassée. Je n'ai pas de réponse à tes *pourquoi*. La seule chose que je sais, c'est que tu ne le méritais pas. Ce n'est pas de ta faute.

Les mains de V se détendirent, et il regarda droit devant lui, dans le vide. Il resta un long moment silencieux avant de parler, et lorsqu'il le fit enfin, ces mots étaient lents et précis... Et ils semblèrent s'écouler sans fin, tout comme ses larmes sans sanglots.

— J’aurais aimé être entier. J’aurais aimé te donner un enfant, si tu l’avais voulu, et si tu avais pu concevoir. J’aurais aimé t’expliquer que ça m’a tué que tu puisses me croire avec quelqu’un d’autre que toi. J’aurais aimé passer toute la dernière année à te réveiller chaque nuit, pour te dire que je t’aime. J’aurais aimé m’unir officiellement à toi, dès la première nuit où tu es revenue d’entre les morts. J’aurais aimé... (Cette fois, son regard brillant se planta dans celui de Jane.) J’aurais aimé avoir la moitié de ta force d’âme, et mieux te mériter. Voilà.

D’accord. Génial. Maintenant, ils étaient deux à être en larmes.

— Je suis désolée au sujet de Payne, répondit-elle, la gorge serrée. J’ai voulu t’en parler, mais elle était tellement décidée. J’ai essayé de la faire changer d’avis, sincèrement, mais à la fin, la seule chose qui m’importait... Je ne voulais pas... je ne voulais pas que tu aies à t’en charger. J’aurais préféré vivre durant toute l’éternité avec ce poids terrible sur ma conscience plutôt que te laisser tuer ta sœur. Et je ne voulais pas non plus la laisser souffrir davantage.

— Je sais... Je l’ai compris tardivement.

— Pour être franche, dit Jane, maintenant qu’elle est guérie, ça me colle une sueur froide de réaliser ce que j’ai failli faire.

— Tout va bien à présent. Elle va s’en sortir.

Jane s’essuya les yeux.

— Et puis, tu sais, quand... (Elle jeta un coup d’œil sur le mur où flambait encore les chandelles noires, leur lueur dorée ne suffisant pas à adoucir la brutalité des pointes métalliques, et encore moins ce que suggérait tout l’attirail accroché là.) Quand je pense à toutes ces... choses que tu apprécies sexuellement, j’ai toujours peur de ne pas être à la hauteur.

— Quoi ? Bordel, mais tu... Non ! Tu es absolument tout pour moi.

Pour s’empêcher d’éclater en sanglots nerveux, Jane mit la main sur sa bouche. Elle avait tellement eu besoin d’entendre exactement ces mots-là.

— Je n’ai jamais fait graver ton nom sur mon dos, dit Viszs. Ça me semblait stupide et inutile... Mais comment ressentir réellement qu’on est un mâle dédié sans ce geste ? Surtout quand tous les autres Frères du manoir l’ont fait pour leurs *shellanes*.

Seigneur, Jane n’y avait jamais pensé.

— Tu m’as laissé de l’espace... (Viszs secoua la tête.) Tu m’as laissé sortir avec Butch, combattre avec mes Frères, traîner des heures sur Internet. Et moi ? Que t’ai-je donné ?

— D’abord ma clinique, rétorqua-t-elle. Je n’aurais jamais pu la construire sans toi.

— Ce n'est pas exactement un bouquet de roses.

— Ne sous-estime pas tes talents de charpentier.

Il eut un bref sourire en entendant ça. Puis il redevint sérieux.

— Je veux te dire quelque chose que j'ai pensé tous les soirs, en me réveillant près de toi.

— Oui ?

Viszs— le mâle qui avait toujours les réponses— sembla soudain chercher ses mots. Puis, tout à coup, il déclama :

— C'est pour toi que je sors du lit tous les soirs. C'est pour toi que je rentre à la maison avec impatience tous les matins à l'aube. Pas pour la guerre. Pas pour mes Frères. Pas même pour Butch. Tu es la seule qui compte pour moi.

Oh ! Des mots si simples... Mais si plein de signification. Seigneur Dieu...

— Je voudrais te serrer dans mes bras, dit-elle à mi-voix.

— Et si on faisait l'inverse ? Dit le mâle qui tendit vers elle ses bras épais.

Tandis que Jane se précipitait en avant, elle plongea littéralement sur lui, tout en rétorquant :

— On le fera tous les deux.

Dès qu'elle le toucha, elle devint solide sans le moindre effort, grâce à cette alchimie interne et quasiment magique qui existait entre eux. Et elle retrouva sa place contre lui— tandis qu'il la serrait très fort. Quand V cacha son visage dans les cheveux blonds, il respirait fort et tremblait, comme s'il venait de courir une très longue distance, avant de se retrouver en sécurité chez lui.

Jane savait exactement ce qu'il ressentait. Parce qu'elle éprouvait la même chose.

Avec sa *shellane* collée à lui, Viszs avait la sensation d'avoir été éventré... puis recousu. Bon sang, ce que Butch avait fait pour lui— pour Jane et lui— était incroyable.

Le flic avait pris le bon chemin. À la fois horrible et terrible, mais efficace. Et tandis que Viszs étreignait sa femelle, il leva les yeux pour examiner l'endroit où il avait été brisé. Tout avait été nettoyé, sauf... deux objets... qui semblaient incongrus, alignés côte à côte sur le marbre noir : Une cuillère et un verre à moitié vide, où il restait encore de l'eau.

Tout n'avait été qu'une illusion. V n'avait pas eu la jambe entaillée. Et il était prêt à parier que Butch avait laissé ces preuves en place pour que ce soit la première chose que V voie en se réveillant.

Pour qu'il sache exactement ce qui l'avait abattu.

En y repensant, tout semblait tellement absurde... Pas la session particulière qu'il avait vécue avec le flic, mais plutôt que V n'ait jamais voulu évoquer le *Bloodletter* ni les années atroces passées au camp de guerre. La dernière fois qu'il avait parlé de son passé, c'était quand Jane était arrivée auprès de lui : Elle l'avait vu nu, et il avait dû lui expliquer ses cicatrices.

*Mon père ne voulait pas que je me reproduise.*

Il n'avait rien pu dire de plus. Et ensuite, comme un cadavre jeté la tête en avant dans une mare glauque, V avait laissé tout ce merdier sombrer à nouveau jusqu'au tréfonds de son être.

Avant que Jane n'arrive dans sa vie, Viszs n'enlevait jamais son pantalon pour baiser. Non pas qu'il ait honte— du moins, c'est ce qu'il prétendait croire— simplement, il ne tenait pas à ce que les corps anonymes, mâles et femelles, qui lui passaient entre les mains se posent des questions.

Avec Jane, tout avait changé. Il avait été heureux de vivre nu auprès d'elle, parce qu'elle avait gardé la tête froide après ses révélations. Et pourtant, en y réfléchissant, V l'avait toujours tenue à distance— même lorsqu'elle était dans ses bras. En fait, il avait été plus proche de Butch. Parce que, dans une relation entre mâles, il se sentait moins en danger que dans un couple.

Sans doute des vestiges de ses problèmes avec sa mère. Après ce qu'il avait vécu, on pouvait comprendre qu'il ne fasse aucune confiance aux femelles. Du moins, pas autant qu'à ses Frères ou à son meilleur ami.

Sauf que Jane ne l'avait jamais trahi. Elle avait même envisagé un cas de conscience pour lui épargner le poids effroyable de faire ce que sa jumelle avait réclamé de lui.

— Tu ne ressembles en rien à ma mère, dit-il, dans les cheveux de sa *shellane*.

— J'espère bien ! (Jane s'écarta un peu, et le regarda droit dans les yeux, comme toujours.) Je n'aurais jamais abandonné mon fils. Ni traité ma fille aussi abominablement.

Viszs inspira longuement. Quand il laissa l'oxygène quitter ses poumons, il eut la sensation de se débarrasser aussi de tous les mythes auxquels il avait cru concernant... lui— Jane— et leur union.

Il avait besoin de changer le paradigme.

Pour Jane. Pour lui. Et pour Butch.

Merde. Il revit soudain l'expression du visage du flic quand les choses durant leur petite session avaient tourné au tragique.

D'accord, cette fois, c'était décidé. Il n'utiliserait plus jamais de telles conneries pour brider ou gérer ses émotions. Durant des siècles, la violence sexuelle et la douleur lui avaient semblé d'excellentes solutions. Mais en réalité, ça n'avait été qu'un plâtre sur une jambe de bois. Il avait gardé toutes ses horreurs en lui.

Il fallait qu'il se démerde désormais avec les séquelles de son passé. Pour ne plus jamais utiliser Butch— ou qui que soit d'autre— pour le briser et faire baisser sa pression. De cette façon, il pourrait savourer le plaisir avec Jane sans arrière-pensée.

Bon sang, en s'écoutant, il avait la sensation de se lancer dans la version psychiatrique du nettoyant interne Proactiv. S'il insistait un peu, il se retrouverait à témoigner dans des shows télévisés, à déblatérer devant une caméra : « *Il m'a suffi de quelques pincées de Conscience et d'une giclée de Bon Sens, pour nettoyer mon esprit, et rendre mes émotions saines et lumineuses—* »

D'accord, cette fois, il était définitivement dingue.

Il caressa les doux cheveux de Jane, et murmura :

— Au sujet de... des choses que je garde ici. Si tu es d'accord, nous pourrions encore les utiliser... Et tu sais de quoi je parle. Mais ce ne sera qu'un jeu, seulement entre toi et moi.

Bon sang, ils avaient vécu des moments incroyables avec tout ce cuir, des séances sexuelles intenses et sans douleur. Il voulait garder ces exutoires avec elle. Heureusement, elle les appréciait aussi—

— J'ai toujours aimé ce que nous faisons, dit-elle avec un sourire. Ça m'excite.

Bordel... Voilà un truc à faire bander un mort. Le sexe de Viszs se réveilla.

— Moi aussi.

Tout en lui souriant, il éprouva ses premiers doutes. Il avait la ferme résolution de changer, d'accord, mais si ce beau projet ne durait pas ? Viszs ne supporterait pas de se réveiller le lendemain soir, avec à nouveau la tête à l'envers.

Bon sang, on n'avait jamais aucune certitude dans la vie. Il fallait avancer, et découvrir au jour le jour les emmerdes à affronter.

D'une main douce, il caressa la joue de sa *shellane*.

— Je n'ai jamais avant toi été en couple avec personne. J'aurais dû prévoir qu'un jour ou l'autre, je me retrouverai dans une impasse.

— C'est souvent le cas chez les autres aussi, dit-elle. C'est comme ça que ça marche.

Viszs pensa à ses Frères, et au nombre de violentes disputes qui éclataient régulièrement parmi leur bande de guerriers à la tête dure. À chaque fois, ils finissaient par s'expliquer— généralement à coups de poings. Mais entre mâles, c'était bien normal.

Manifestement, Jane et lui devrait faire pareil. Pas en se battant, bien entendu. Mais en supportant les cahots de la route et les concessions éventuelles. Après tout, la vie n'était pas un conte de fées.

— Tu sais le meilleur après une dispute conjugale ? Demanda Jane, en lui entourant le cou de ses deux bras.

— Je n'ai plus la sensation de mourir parce que tu n'es plus auprès de moi.

— Ça aussi, bien sûr, dit-elle en l'embrassant. Mais en général, c'est le sexe qui répare tout.

*Ah, ouaiiis ?*

— Je suis à fond partant sur ce plan. Le sexe en réparation ? J'adore cette synecdoque.

— Oh, V. (Un moment de silence.) T'ai-je déjà dit que tu étais le geek le plus sexy que je connaisse ?

— Cette remarque ne me semble pas très respectueuse, dit-il, en baissant la tête pour la caresser des lèvres. Mais ne le dis à personne. J'ai une réputation de dur-à-cuire à protéger.

— Ton secret est en sécurité avec moi.

Viszs redevint sérieux.

— Moi aussi, je suis en sécurité avec toi.

— Je ne peux pas te promettre que nous n'aurons pas à d'autres moments difficiles à traverser, dit Jane, en lui caressant le visage. Ni que nous serons toujours d'accord. Mais la seule chose dont je suis absolument certaine, c'est que tu seras toujours en sécurité avec moi. Toujours.

Viszs la serra contre lui, et frotta son visage sur la gorge blanche. Il avait cru avoir tout connu après la mort de Jane, quand elle lui était revenue dans son adorable forme spectrale. Il s'était trompé. Il réalisa soudain que l'amour était comme ces dagues qu'il forgeait dans son atelier. Lorsqu'il en créait une, la lame était d'abord brillante et renvoyait la lumière. En l'ayant dans la paume de la main, on se sentait plein d'optimisme, parce que cette arme nouvelle serait un atout au combat, et qu'on brûlait d'envie de l'essayer au plus tôt. Mais durant les premières nuits, on en usait avec une certaine maladresse, parce que la main ne s'était pas encore habituée à cette lame neuve.



Avec le temps, l'acier perdait son éclat, la poignée se tachait de sueur et de sang. Il y avait quelques éclats dus à des chocs, par-ci, par-là. En échange, la lame vous sauvait la vie. Plus la main s'y habitait, plus l'arme devenait une extension du bras. Elle vous protégeait et vous donnait le moyen d'aider vos Frères au combat. Elle vous donnait confiance en vous, et le pouvoir d'affronter tous les adversaires qui émergeaient de la nuit. Et où que vous alliez, l'arme restait avec vous— contre votre cœur— toujours prête à sortir en cas de besoin.

Pourtant, il était nécessaire de prendre soin de sa lame. De remplacer parfois la protection en cuir de la poignée. Ou de revoir l'équilibrage.

Que c'était curieux ! Viszs avait toujours été extraordinairement attentif à ses armes. Pourquoi n'avait-il pas compris plus tôt qu'une union méritait aussi des soins ?

En se moquant de lui-même, il pensa que Hallmark devrait sans doute ouvrir une section spéciale pour des cartes de la Saint-Valentin à la médiévale, inspirées des vampires. Ça serait une innovation plutôt chouette.

Il ferma les yeux, serra Jane contre lui, et fut presque heureux d'avoir parcouru de si durs chemin pour se retrouver ici, ce soir, avec elle.

Bien sûr, la route n'avait pas été facile. Mais il n'était pas certain d'avoir eu d'autres options. Après tout, la difficulté lui faisait savourer davantage ce qu'il avait obtenu.

— J'ai quelque chose à te demander, dit-il doucement.

— Vas-y.

Il s'écarta, caressa à nouveau ses cheveux de sa main gantée, et attendit encore un moment avant de formuler ce qu'il avait sur le bout de la langue.

— Je voudrais te... faire l'amour.

Tandis que Jane regardait son mâle et savourait le poids du corps dur contre le sien, elle sut que jamais, elle ne le laisserait partir. Jamais. Après tout, s'ils avaient réussi à surmonter les épreuves de ces dernières semaines, ils avaient en eux ce qu'il fallait pour un vrai mariage.

— Oui, répondit-elle. S'il te plaît...

Depuis qu'ils étaient ensemble, son *hellren* était venu vers elle à tous les moments du jour et de la nuit ; dans la douche ou dans son lit ; habillé ou nu ; vite ou... très vite. Et toujours, elle avait ressenti en lui une frénésie latente qui faisait partie de son état d'excitation. Viszs restait toujours imprévisible. Elle ne savait jamais à quoi s'attendre avec lui. Ni ce qu'il allait lui réclamer. Ni la

façon dont il prendrait le contrôle de son corps. À moins qu'il ne réclame d'être attaché, et la laisse faire de lui tout ce qu'elle désirait.

La seule constante en lui, c'était son impatience.

Mais là, tandis qu'il lui caressait les cheveux, passant les doigts dans les mèches blondes pour les glisser derrière ses oreilles, elle sentait le changement. Et lorsqu'il soutint son regard et posa sa bouche sur la sienne, ce fut doucement. Il la caressa tendrement, lécha et mordilla ses lèvres... Quand Jane les écarta, il ne plongea pas à l'intérieur comme il le faisait toujours. Il continua doucement, jusqu'à ce qu'elle devienne enivrée par cette attente qui se prolongeait.

En général, son corps rugissait de plaisir dès qu'il s'approchait d'elle. Aujourd'hui, c'était un éveil plus doux qui se déroulait en elle, et créait des frissons mêlant passion et expectative, quelque chose de relaxant, de calme, mais quelque part d'aussi profond et intense que la passion désespérée qu'elle éprouvait en général dans ses bras.

Tandis qu'il changeait de position, elle le laissa l'étendre sur le lit et se coucher sur elle. Il continua à l'embrasser. Et elle était tellement prise par ses baisers qu'elle ne réalisa pas immédiatement qu'une main s'était glissée sous sa chemise. Une paume brûlante passa doucement sur ses seins, et les caressa. Sans hâte. Sans pinçon, ni geste brusque. Viszs se contentait d'effleurer du pouce les mamelons érigés, et Jane se cambrait en gémissant dans sa bouche.

Elle plaqua ses deux mains à la taille du mâle, et—

Seigneur ! Elle sentit sous ses doigts les cicatrices qu'elle avait vues. Il y en avait partout, sur son torse et—

Viszs se souleva, prit les poignets de Jane, et les immobilisa sur le lit.

— N'y pense pas.

— Mais qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Chut.

Il se remit à l'embrasser. Un moment, elle fut tentée d'insister, mais son cerveau sombra sous la douceur de sensations qu'il éveillait en elle.

C'était fini, pensa-t-elle. Et quoi qu'il soit arrivé, c'était grâce à ça qu'ils étaient réunis.

Elle n'avait pas besoin d'en savoir plus.

La voix de Viszs grommela dans son oreille, basse et rauque à la fois :

— Je vais te déshabiller.

— Oh oui... Je t'en prie.

Qu'il la dénude faisait partie du jeu amoureux, un moyen pour qu'ils terminent tous les deux, peau contre peau. Et pourtant, il prit un soin infini à lui

enlever ses vêtements, à admirer et embrasser tout ce qu'il révélait— et qu'il connaissait pourtant si bien. Du coup, Jane eut la sensation d'une situation nouvelle et spéciale.

Ses seins se dressèrent davantage lorsque l'air froid les caressa. Et elle savoura l'expression du visage de Viszs tandis qu'il la regardait. Il exprimait ouvertement son besoin d'elle, en même temps qu'une gratitude éperdue, une révérence sincère, et même... une vulnérabilité qu'elle avait parfois sentie en lui, mais qu'il n'avait jamais voulu montrer.

— Tu es tout ce dont j'ai besoin, dit-il, en baissant la tête.

Il avait ses mains partout sur elle— sur son ventre, ses hanches, son sexe.

Elle était trempée de désir pour lui.

Le premier orgasme de Jane fut tint un incendie qui lui traversa le corps et irradiia dans tous ses membres, la noyant dans une brume de plaisir. Au beau milieu de ses spasmes, Viszs la pénétra et resta un moment immobile, savourant les contractions qui la secouaient encore, avant de les amplifier par de légers mouvements intuitifs de ses hanches.

Il ne la martelait pas. Il continuait sa politique de la patience.

Il n'y avait aucune urgence. Après tout, ils avaient l'éternité devant eux.

Quand il finit par jouir, il s'arqua contre elle, et Jane sentit le jaillissement de son plaisir lui brûler le ventre, déclenchant à nouveau sa propre jouissance. Elle le serra de toutes ses forces, des bras, des jambes et des cuisses. Leurs deux êtres collés l'un à l'autre ne firent plus qu'un, corps et âme.

Puis Viszs roula sur lui-même et la fit passer sur lui. Et tandis qu'elle se reposait, heureuse et repue, sur la poitrine dure et musclée, aussi languide et au légère qu'une brise d'été, elle avait la sensation de flotter, chaude et...

— Ça va ? Demanda Viszs qui la regardait.

— Merveilleusement bien, dit-elle, en scrutant aussi son visage. J'ai la sensation d'avoir fait l'amour avec toi pour la première fois.

— Parfait, répliqua-t-il en l'embrassant. C'était mon but.

Elle reposa la tête sur le cœur battant du vampire, et regarda de l'autre côté de la pièce, vers le mur où s'alignaient les objets d'aspect si effrayant. Elle n'aurait jamais pensé ressentir de la gratitude pour ce genre de « jouets » dangereux. Et pourtant, c'était le cas.

Grâce à eux, Viszs avait traversé la tempête, et était arrivé à bon port.

Jane et son mâle avaient été séparés, mais à présent, ils s'étaient retrouvés.

## Chapitre 41

Au manoir de la Confrérie, Qhuinn arpentait sa chambre avec la nervosité d'un rat enfermé dans une cage, à la recherche d'une issue. Bon sang, Kohler avait vraiment bien choisi sa nuit pour tous les mettre sur la touche !

Bordel de merde.

Tandis qu'il entamait un nouveau tour et passait devant la porte ouverte de sa salle de bain, Qhuinn réalisa que ce qui avait provoqué cette mise en quarantaine aggravait encore sa tension. Ils n'étaient que trois— John, Xhex et lui— à être indemnes. Tous ceux qui avaient participé à la curée de la nuit précédente étaient plus ou moins meurtris, charcutés, ou tailladés. Bref, blessés d'une manière ou d'une autre.

Ce putain de manoir s'était transformé en hôpital !

Du coup, d'après Qhuinn, il aurait été plus que normal que les trois derniers guerriers opérationnels sortent pour venger les autres.

Il s'arrêta devant les portes-fenêtres qui ouvraient sur la terrasse, et regarda les jardins soignés qui s'étalaient devant lui, prêts à reflourir à l'arrivée du printemps. Toutes les lumières étaient éteintes dans sa chambre, aussi Qhuinn voyait-il parfaitement la piscine recouverte de sa bâche d'hiver— comme le plus grand préservatif que la terre ait à offrir. Pour la plupart, les arbres étaient nus, et les massifs de fleurs...

*Blay avait été blessé.*

... ne montraient encore que des tiges sombres et de la terre brune.

— Et merde !

Il frotta ses cheveux— rasés depuis peu— et chercha à soulager la pression qui lui comprimait la poitrine. D'après John, Blay avait été frappé à la tête et blessé à l'estomac. La commotion cérébrale était sous contrôle, et l'entaille recousue par Doc Jane. Le mec n'était pas à l'article de la mort.

Tout allait bien.

Domage que le corps de Qhuinn n'ait pas admis ce bulletin de santé, et refuse de se calmer. Depuis que John Matthew lui avait transmis la nouvelle, cette putain de douleur creusait en Qhuinn un trou de plus en plus grand. Il avait la sensation d'avoir une chaise-longue coincée dans la trachée-artère.

Il n'arrivait plus à respirer normalement.

Nom d'un chien, s'il avait été un mâle véritablement adulte— et vu la façon dont il se comportait parfois, Qhuinn en doutait sévèrement. En fait, non, il était

même certain du contraire... Bon, merde, il devrait déjà être dans le couloir, planté devant la chambre de Blay, prêt à frapper à la porte. Ensuite, il passerait la tête à l'intérieur, pour vérifier de ses propres yeux que le cœur du rouquin battait toujours. Et que, malgré le choc à la tête, ses neurones fonctionnaient encore de façon cohérente. Ensuite seulement, Qhuinn pourrait vaquer à ses occupations nocturnes.

Au contraire, il était là, comme un con, tentant de prétendre ne pas penser à Blay, tout en creusant une tranchée dans son tapis.

Sur ce, il continua à marcher. Il aurait préféré retourner dans la salle des poids, au gymnase, et courir un moment. Mais vu que Blay était dans cette aile du manoir, c'était pour Qhuinn un aimant qui le gardait à proximité. Il n'avait aucun moyen de s'éloigner, à moins qu'on lui propose un combat ou... disons que la maison prenne feu. Sinon, il resterait là.

Lorsqu'il se retrouva une fois de plus devant les portes-fenêtres, il comprit soudain pourquoi il ne cessait de s'arrêter en passant devant.

Il tenta de s'empêcher d'ouvrir la porte.

En vain.

Il entendit le claquement du verrou, et sentit un vent glacé lui gifler le visage. Lorsqu'il sortit pieds nus, dans son peignoir de bain, il remarqua à peine les dalles d'ardoise glacées, ni le froid qui lui congela immédiatement les jambes et les couilles.

Il ne voyait que la lumière, droit devant lui, émergeant des fenêtres de la chambre de Blay. C'était plutôt une bonne nouvelle. Après tout, Blay et Sax fermaient certainement leurs rideaux avant de baiser.

Donc, Qhuinn ne risquait probablement rien à jeter un coup d'œil. Pas vrai... ?

De plus, Blay venait d'être blessé, aussi il n'était sans doute pas trop pressé de s'envoyer en l'air.

Soudain résolu à jouer au voyeur, Qhuinn avança dans l'ombre du mur, et essaya de ne pas se mépriser tendit qu'il se faufilait sur la pointe des pieds, comme un maraudeur. Une fois près de la fenêtre, il serra les dents, se pencha en avant et—

Poussa un long soupir de soulagement.

Blay était seul, étendu sur son lit, appuyé contre ses oreillers, avec un peignoir noir attaché à la taille, les chevilles croisées, des chaussettes noires aux pieds. Il avait les yeux fermés, et les mains posées sur le ventre, comme pour monter la garde sur les bandages qui se trouvaient sans aucun doute en dessous.

Soudain, il y eut un mouvement de l'autre côté de la chambre. Blay ouvrit les paupières et tourna la tête vers sa porte, présentant sa nuque à Qhuinn. Layla émergea d'un pas dansant de la salle de bain. Elle échangea quelques mots avec le blessé— qui la remerciait sans nul doute pour le sang qu'il venait de prendre, tandis qu'elle lui répondait aimablement comme de coutume. Qhuinn n'était pas surpris de la voir ici. La blonde Éluë était passée d'un Frère à l'autre ce soir au manoir, et Qhuinn l'avait croisée peu après le premier repas. Du moins, ce qui en était l'heure officielle, vu que personne n'avait été en état de descendre dans la salle à manger.

Lorsque la femelle quitta la chambre de Blay, Qhuinn attendit de voir entrer son cousin— nu, une rose entre les dents. Et une putain de boîte de chocolat à la main.

Et un sexe si énorme que le *Washington Monument* en ferait un complexe.

Mais rien n'arriva.

Blay laissa sa tête retomber en arrière, et referma les yeux. Il avait l'air épuisé. Pour la première fois de sa vie, il paraissait plus vieux. Pendant très longtemps, il avait ressemblé un jeune à peine émergé de sa transition. Plus maintenant. C'était un mâle adulte au sang chaud.

Un mâle absolument magnifique... au sang chaud.

Mentalement, Qhuinn s'imagina ouvrir la porte-fenêtre, et pénétrer à l'intérieur. Blay lèverait les yeux vers lui, et tenterait de s'asseoir... mais Qhuinn l'en empêcherait de la main tout en s'approchant du lit.

Il poserait des questions sur la blessure... que Blay lui montrerait en ouvrant son peignoir.

Qhuinn tendrait la main, et caresserait le bandage... laissant ses doigts s'attarder sur les compresses et le sparadrap, avant de glisser sur la peau lisse et chaude du ventre de Blay. Dans son fantasme, Blay en serait surpris, mais il ne repousserait pas sa main. Aussi, Qhuinn descendrait plus bas, vers le bas-ventre, pour saisir—

— Bordel !

Qhuinn fit un bond en arrière, mais il était déjà trop tard. Saxton venait d'entrer dans la chambre, qu'il traversa en direction de la fenêtre, pour tirer les rideaux. En le faisant, son cousin l'aperçut... planté comme le dernier des couillons sur la terrasse, en flagrant délit d'espionnage.

Pivotant sur ses talons, Qhuinn détala vers sa chambre, tout en pensant de toutes ses forces : « *N'ouvre pas cette porte ! N'ouvre pas cette putain de porte !* »

— Qhuinn ?

*Grillé.*

Figé comme un pickpocket surpris avec un écran plat sous le bras, Qhuinn s'assura que son peignoir de bain était bien fermé avant de se retourner. Et meerde. Saxton sortait sur la terrasse, lui aussi en peignoir.

Bon sang, peut-être pourraient-ils former un club ? Parce que même Layla en avait porté un.

Faisant face à son cousin, Qhuinn réalisa soudain qu'il n'avait pas adressé deux mots au mec depuis son installation au manoir.

— Je me demandais juste comment il allait.

Pas besoin de justifier à qui s'adressait le pronom, il était absolument évident que Qhuinn avait maté Blay par la fenêtre.

— Pour le moment, répondit Saxton, Blaylock s'est endormi.

— Il a reçu du sang ? Demanda Qhuinn, bien qu'il le sache déjà.

— Oui.

Saxton referma la porte derrière lui, sans doute pour éviter de refroidir la chambre. Et Qhuinn essaya de ne pas s'attarder sur le fait que son cousin avait les pieds et les chevilles nus. Parce que ça sous-entendait que le reste de son corps l'était aussi.

— Ah... Désolé de t'avoir dérangé, marmonna Qhuinn. Bonne nu—

— Tu aurais pu frapper. Et passer par le couloir.

Les mots étaient prononcés d'une voix tellement aristocratique que Qhuinn sentit toute sa peau se recroqueviller. Pas vraiment parce qu'il haïssait Saxton. Mais surtout parce que ça lui rappelait trop la famille qu'il avait perdue.

— Je ne voulais pas être importun. Ni le réveiller. Ou toi.

Malgré une rafale qui s'engouffra sur la terrasse, suivant le mur du manoir, les lourdes mèches incroyablement blondes de Saxton ne remuèrent même pas. Comme si son être tout entier— y compris ses follicules pileux— était trop bien élevé pour être affecté par... quoi que ce soit.

— Qhuinn, tu n'es jamais importun.

*Menteur*, pensa Qhuinn.

— C'est toi qui étais là le premier, cousin, murmura Saxton. Si tu souhaites le voir, ou passer du temps avec lui, je vous laisserai seuls tous les deux.

Qhuinn ne put s'empêcher d'être surpris. Et de cligner des yeux. Bon sang, est-ce que ces deux-là avaient une relation aussi... *libre* ? Non mais quelle connerie !

Attends un peu... Peut-être avait-il trop bien joué son rôle, et convaincu non seulement Blay mais aussi Saxton, qu'il n'éprouvait rien de sexuel pour son meilleur ami.

— Cousin, puis-je te parler franchement ?

Qhuinn se racla la gorge.

— Ça dépend de ce que tu as à dire.

— Je suis son amant, cousin...

— Waouh ! (Qhuinn leva la main, pour interrompre Saxton.) Ça ne me regarde pas—

— ... pas le véritable amour de sa vie.

Cette fois, Qhuinn cligna encore plus des yeux. Et pendant un bref moment, il passa dans un univers parallèle... où son cousin lui cédait la place avec élégance, tandis que Qhuinn était plus qu'heureux d'enfiler les pompes chics de cet enfoiré. Mais bien sûr, ce n'était qu'un fantôme déconnant. Blay en avait ras la frange— et il avait laissé tomber Qhuinn.

Après tout, c'était normal. Avec tout ce que Qhuinn avait fait subir à son pote, des années durant.

— Comprends-tu ce que je veux te dire, cousin ? (Saxton parlait à voix basse, bien que le vent souffle fort, et que toutes les fenêtres soient fermées.) M'as-tu bien entendu ?

D'accord, Qhuinn n'avait pas pensé se retrouver sur la sellette. Ni ce soir, ni jamais. Bordel de merde, il ressentit soudain une excitation qui le fit frémir de tout son corps. Il crevait d'envie de dire à son cousin de foutre le camp— quitte à aller se faire épiler les sourcils— n'importe où... Qhuinn s'en foutait du moment qu'e l'autre disparaissait.

Mais soudain, il repensa au visage de Blay autrefois. Si triste. Si avide d'être aimé. Aujourd'hui, le mec était bien plus à l'aise dans ses baskets. Et il serait foutrement criminel de jouer son avenir en douce, sur une terrasse, au beau milieu de la nuit.

— Non, ce ne serait pas juste, dit Qhuinn en secouant la tête. (*Surtout pour Blay.*)

— Tu es fou.

— Non. Au contraire, j'ai retrouvé la raison.

— Je suis désolé de devoir t'exprimer mon désaccord. (D'une main élégante, Saxton resserra contre lui les pans de son peignoir.) Maintenant, si tu veux bien m'excuser, je vais rentrer à l'intérieur. La température est un peu fraîche, sur cette terrasse.



Bon sang, c'était une sacrée litote.

— Ne lui dis rien, marmonna Qhuinn, entre ses dents. S'il te plaît.

— Je n'ai aucunement l'intention de divulguer ton secret. (Les yeux de saxon s'étrécirent.) Crois-moi.

Sur ce, il tourna les talons, et retourna dans la chambre de Blaylock, refermant la porte derrière lui avec un claquement sec. Peu après, les lourdes tentures furent tirées, et la lumière disparut.

À nouveau, Qhuinn se frotta les cheveux.

Il luttait contre deux désirs contradictoires. D'un côté, il crevait d'envie de faire irruption dans cette chambre et de dire : « *J'ai changé d'avis couse. Dégage, pour que je puisse...* »

Avouer à Blay ce qu'il avait dit à Layla ?

Mais Blay pouvait très bien tenir sincèrement à Saxton. Et Dieu sait que Qhuinn n'avait déjà que trop déconné avec son meilleur ami.

Pas question de le baiser une fois de plus— du moins pas comme ça.

Quand il finit par retraverser la terrasse— surtout parce qu'il se trouvait absolument lamentable de rester dehors comme un con, les yeux fixés sur des rideaux fermés— Qhuinn réalisa tout à coup n'avoir pensé qu'à lui durant toute sa vie. À ce qu'il voulait. À ce dont il avait besoin. À ce qu'il tenait à acquérir.

Bien sûr, l'ancien Qhuinn aurait forcé l'entrée de Blay avec un bus—

Il grimaça soudain, parce que cette tournure de phrase lui évoquait une image biiien trop précise.

Malheureusement, le vieux dicton à la con avait raison : *Quand on aimait quelqu'un, on le laissait libre de choisir.*

De retour dans sa chambre, il la traversa, et s'assit sur le lit. En jetant un coup d'œil autour de lui, il vit des meubles qu'il n'avait pas achetés. Une décoration magnifique mais anonyme, et d'un style qu'il n'aimait pas. Les seules choses ici qui lui appartenaient étaient les vêtements pendus dans son placard, le rasoir dans la salle de bain, et les chaussures de sport qu'il avait enlevées en entrant un peu plus tôt.

C'était exactement comme autrefois, dans la maison de ses parents.

Du moins, ici, les gens semblaient l'apprécier. Mais Qhuinn n'avait pas réellement de vie à lui. Il était le garde du corps de John. Le soldat de la Confrérie. Et...

Et meerde. Rien de plus... maintenant qu'il avait abandonné son addiction sexuelle. La liste était courte.

Il s'étendit sur le lit, appuya sa tête contre ses oreiller, croisa les pieds aux chevilles, et lissa son peignoir de bain sur lui. Il y avait devant lui une nuit très longue et horriblement ennuyeuse. Qui lui semblait aussi vide que la traversée en voiture d'un désert sans fin. Malheureusement, ce serait la même chose pour tous les jours de sa vie.

Tous les mois.

Les années.

Soudain, il pensa à Layla et à l'avis qu'il lui avait donné. Bon sang, ils étaient exactement dans le même cas, pas vrai ?

Il ferma les yeux, soulagé de constater que le sommeil venait. Malheureusement, il avait le pressentiment que son repos ne durerait pas longtemps.

Ce fut le cas

## Chapitre 42

À l'hôpital vétérinaire du *Tricountry*, Manny restait figé tandis que Glory reniflait dans sa blouse blanche. Il savait qu'il serait sans doute préférable de la quitter. Mais il n'arrivait pas à le faire, ni à demander à Payne de partir.

Pour Glory, le temps était compté. Ça le tuait. Mais il refusait de la laisser dépérir sur pied, devenant chaque jour plus maigre, et plus infirme. Elle méritait bien mieux.

— Tu l'aimes, dit Payne doucement, tandis que sa main pâle brillait sur le poil noir du pur-sang dont elle caressait la croupe.

— Oui, infiniment.

— Elle a beaucoup de chance.

*Sûrement pas.* Elle allait mourir. Et c'était un immense malheur.

Il se racla la gorge.

— Nous devrions sans doute—

— Dr Manello ?

En entendant cette voix l'appeler, Manny recula, et passa la tête par-dessus le portail de la stalle.

Le vétérinaire en chef avançait vers eux, dans un smoking qui semblait aussi incongru ici qu'un bleu de mécano dans une loge d'opéra.

— Hey, Doc. Comment allez-vous ?

— Ça va, merci. Et manifestement, vous aussi, dit le mec, en tirant sur son nœud papillon. Je me suis déguisé pour emmener ma femme au Met ce soir. Cependant, j'ai voulu prendre un moment pour vérifier l'état de votre jument.

Manny sortit de la stalle, et tendit la main.

— Moi aussi.

Ils échangèrent une ferme poignée de main, puis le vétérinaire jeta un coup d'œil vers la jument et—

Ses yeux s'écarquillèrent en apercevant Payne.

— Ah... salut.

Quand Payne lui offrit en réponse un bref sourire, le bon docteur cligna des yeux, comme ébloui. On aurait dit que le soleil venait d'apparaître tout d'un coup, au milieu des nuages.

D'accord. Manny ne supportait plus de voir tous ces enfoirés la regarder comme ça.

Il fit un pas en avant et se plaça devant le vétérinaire, avant de dire :

— N’y aurait-il pas une sorte de suspension qu’on pourrait utiliser pour Glory ? Histoire qu’elle n’appuie pas trop sur ses sabots abîmés ?

— Nous avons déjà essayé ça— quelques heures, chaque jour, répliqua le vétérinaire, tout en essayant de contourner Manny, qui l’en empêcha bien entendu. Je préfère ne pas courir le risque de provoquer une occlusion intestinale, ou des problèmes respiratoires.

Pour mettre fin au petit ballet qu’ils dansaient ensemble— et aussi pour épargner à Payne la conclusion évidente de cette conversation— Manny prit le vétérinaire par le bras, et l’entraîna un peu plus loin.

— Alors ? Que préconisez-vous ?

Le vétérinaire se frotta les yeux, comme pour essayer de reprendre ses esprits.

— Pour être honnête, Dr Manello, j’ai un très mauvais pressentiment. Le sabot est infecté. J’ai vraiment essayé tous les traitements possibles, mais ça s’aggrave.

— Il doit bien y avoir quelque chose à tenter.

— Je suis vraiment désolé.

— Combien de temps avant que... ?

— Malheureusement, il n’y a plus rien à faire. (Le regard du mec était à la fois triste et déterminé.) C’est pourquoi je suis venu ce soir. J’espérais un dernier miracle.

— Bon sang, moi aussi.

— Pourquoi ne restez-vous pas un peu avec elle, dit le veto. Prenez tout le temps qu’il vous faut.

En clair, le docteur demandait à Manny de faire ses adieux à Glory.

Le vétérinaire posa un moment sa main sur son épaule, puis il se détourna et s’éloigna. Tout en marchant, il jetait un coup d’œil dans chacune des stalles, vérifiant l’état de ses chevaux. De temps à autre, il tapotait un museau.

Le mec était sérieux. Et impliqué. Du genre qui épuisait tous les ressources possibles avant de baisser les bras.

Manny prit une inspiration difficile, et tenta de se dire que Glory n’était pas un chien de salon. Mais un cheval de course. Elle méritait bien mieux que souffrir trop longtemps coincée dans une petite stalle, parce qu’il n’avait pas le courage de mettre fin à ce désastre.

Il posa la main au niveau de son cœur, et serra la croix qu’il portait autour du cou, sous sa blouse. Il avait un soudain besoin d’aller à l’église.

Au début, il se demanda pourquoi les ombres étaient plus découpées sur le mur en face de lui. Puis il pensa que quelqu'un avait allumé une lampe au plafond.

Enfin, il réalisa que l'illumination provenait de la stalle de Glory.

*Mais que... ?*

Il s'approcha, puis se figea. Tétanisé. Il en perdit presque l'équilibre.

Payne était à genoux, dans le foin poussiéreux, les deux mains posées sur les boulets de la jument. Elle avait les yeux fermés, et les sourcils froncés bas.

Et tout son corps était luminescent, comme une torche brillante et merveilleuse.

Au-dessus d'elle, Glory était aussi immobile qu'une statue de marbre, mais son poil sombre vibrait, et ses yeux roulaient en arrière dans son crâne. De petits frissons parcouraient son long cou, et ses narines tremblaient... On aurait dit qu'elle savourait un extraordinaire soulagement, tandis que sa douleur disparaissait.

Les deux jambes blessées de la jument étaient légèrement lumineuses.

Manny ne bougea pas, respira pas, ne cligna pas d'un œil. Il serra seulement sa croix encore plus fort. En priant que personne ne vienne les interrompre.

Il ne sut jamais combien de temps ils étaient restés tous les trois ainsi, mais peu à peu, il réalisa que Payne s'épuisait sous l'effort. Son corps tremblait, et sa respiration se faisait difficile.

Aussi, Manny entra dans la stalle et la souleva, l'écartant de Glory. Il serra contre lui son corps las, et la tira un peu de côté, au cas où la jument au caractère imprévisible enverrait un coup de sabot.

— Payne ? Oh Seigneur—

— Crois-tu... (Les paupières de la femelle vacillèrent.) ... que je l'ai aidée ?

Manny caressa les doux cheveux noirs tout en regardant la jument. Glory se tenait bien droite, levant un fer après l'autre, comme pour comprendre ce qui avait changé, et pourquoi sa douleur avait disparu. Ensuite, elle secoua la tête, et se mit à manger le foin auquel elle n'avait pas touché.

Et tandis que Manny écoutait le bruit merveilleux des épaisses molaires qui écrasaient l'herbe séchée et résonnaient si fort dans le silence, il ramena son regard sur Payne.

— Oui, dit-il d'une voix rauque. Je pense que oui.

Elle avait le regard vague, comme si elle avait du mal à accommoder sa vision.

— Je ne voulais pas que tu la perdes.

Submergé par un élan de gratitude qu'il n'arrivait pas à exprimer avec des mots, Manny la serra encore plus près de son cœur, et la tint un moment. Il aurait voulu rester comme ça bien plus longtemps, mais elle semblait malade, et il craignait que quelqu'un n'ait remarqué cette lumière anormale. Il était préférable qu'ils s'en aillent.

— Bien, nous allons passer chez moi, dit-il. Tu pourras te reposer un moment.

Quand elle hocha la tête, il la souleva dans ses bras, et savoura la sensation de bien-être que ça lui procurait. Payne était à sa place. Il referma la porte de la stalle derrière eux, et jeta un dernier coup d'œil à Glory. La jument dévorait le foin comme si elle était affamée.

Nom de Dieu... Était-elle réellement guérie ?

— Je reviendrai te voir demain, dit-il au cheval, avant de s'éloigner, d'un pas dynamisé par un espoir incandescent.

Quand il repassa devant le garde de sécurité, il eut un sourire, et haussa les épaules.

— Elle a été trop longtemps d'astreinte à l'hôpital. Elle est H.S.

Le mec se leva de son siège, comme si la seule présence de Payne, même évanouie, suffisait à attirer son attention.

— Vous devriez la ramener chez elle. Une femme comme ça mérite toutes les attentions.

*Oh que oui !* Pensa Manny.

— C'était bien mon intention.

D'un pas rapide, Manny traversa le hall de réception, puis attendit qu'on lui ouvre la porte d'entrée, pour sortir. Avec un peu de bol, le vétérinaire en chef n'y verrait que du feu. Quand la porte tinta, il l'ouvrit d'un coup de hanche.

— Merci Seigneur, marmonna Manny.

Il ne perdit pas de temps pour retourner jusqu'à sa voiture, bien que sortir ses clés tout en gardant Payne dans les bras fut quelque peu laborieux. Il eut aussi du mal à ouvrir la portière côté passager. Mais ensuite, il l'installa dans le siège baquet, tout en se demandant si elle était réellement malade. Merde, si c'était le cas, il n'avait aucun moyen de contacter quelqu'un chez les vampires.

Il fit le tour de la Porsche, prit place derrière le volant, et pensa qu'il allait tout simplement la ramener chez lui.

— Puis-je te demander quelque chose ? Demanda-t-elle, d'une voix ensommeillée.

— Bien sûr. N'importe quoi. Qu'est-ce que tu... ?

— J’aurais besoin de prendre ta veine un moment, dit-elle. Je me sens curieusement... vidée.

D’accoord. Jamais il n’aurait imaginé quelque chose d’aussi jouissif. Il verrouilla aussitôt les portières à double tour, et arracha quasiment sa manche pour lui présenter plus vite son poignet.

Il sentit les douces lèvres sur sa peau, mais la morsure fut hésitante, comme si Payne avait du mal à se concentrer. Ou qu’elle manquait d’énergie. Elle réussit cependant à le mordre, et Manny sursauta quand la vive douleur lui provoqua une sorte de choc au cœur, et un léger vertige. Ou peut-être, cette sensation était-elle due à l’érection phénoménale qui, non seulement lui serrait les couilles et le sexe, mais semblait émaner de son corps tout entier.

Il poussa un gémissement, et remua les hanches dans son siège, tout en laissant sa tête retomber en arrière. Bon sang, que c’était bon ! Les bruits de succion qu’elle faisait auraient aussi bien pu provenir directement de sa queue. Et malgré la légère brûlure à son poignet, il ressentait surtout un plaisir doux-amer incroyablement puissant, dont il était presque certain de mourir.

Il sombra dans une léthargie heureuse, et eut la sensation qu’elle restait des siècles accrochée à sa chair, les dents plantées en lui. Le temps avait perdu toute signification, tout comme la réalité. Il avait complètement oublié qu’ils se trouvaient dans un parking public, avec des vitres transparentes.

Que le reste du monde aille se faire foutre !

La seule chose importante était que lui et sa femelle soient ensemble.

Et encore, c’était avant qu’elle ouvre ses yeux de diamant pour le fixer— non pas au visage mais à la jugulaire.

Un vampire, pensa-t-il. Un merveilleux vampire.

*Elle est à moi.*

Tandis que cette pensée s’imprimait dans son cerveau, Manny réagit d’instinct : Il pencha la tête de côté, offrant sa gorge.

Il n’eut pas besoin de parler. D’un seul élan, Payne se jeta sur lui, l’agrippa à la fois aux cheveux et à la nuque— d’une poigne si puissante qu’il en fut parfaitement immobilisé. Il était à sa disposition. Une proie dans les griffes d’un prédateur. Et maintenant qu’elle le tenait, elle agit avec une lenteur gourmande, mordillant la peau de sa gorge de ses longues canines. Manny se raidit, plein d’anticipation à l’idée de ce qui l’attendait. La morsure. La succion...

— Seigneur ! Hurla-t-il quand elle le mordit. Oh... que c’est bon ! (Il la retint par les épaules, pour l’attirer encore plus près.) Prends tout— tout. Seigneur...

Manny sentit une main se poser sur son sexe. Et vu qu'il savait exactement où étaient placées les deux siennes, ce devait être celle de Payne. Il changea légèrement de position et écarta les jambes pour lui donner autant d'espace que possible. Et elle en profita. Elle resserra ses doigts, le caressant de bas en haut, tout le long. Fou de plaisir, il cherchait à accompagner le moindre de ses mouvements, en remuant les hanches.

Dans l'habitacle, on n'entendait plus que le son de sa respiration, de plus en plus sonore, tandis qu'il haletait et gémissait. Il ne fallut pas longtemps pour que ses couilles se contractent, que son gland s'électrise sous la montée de l'orgasme.

— Je vais jouir, gémit-il. Il vaudrait mieux que tu arrêtes si tu ne veux pas--

Tout au contraire, elle tira sur le lacet de son pantalon de chirurgie, et glissa sa main à l'intérieur.

Manny vit des étoiles. Dès qu'il sentit le contact de sa peau douce sur lui, son orgasme explosa— plus violent que tout ce qu'il avait connu jusqu'ici. Sa tête se renversa en arrière, il crispa ses doigts sur les épaules de Payne, et ses hanches se convulsèrent sous ses spasmes de plaisir. Et durant tout ce temps, elle ne cessa pas de boire son sang, ni de bouger ses doigts. Aussi, l'orgasme dura-t-il encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte de liquide en lui.

Il regretta pourtant que ce soit terminé.

Même s'il était resté à jouir dix ans, il aurait encore trouvé ça trop court.

Quand Payne s'écarta de lui, elle le regarda, et lécha ses longues canines sanguinolentes. Avec sa langue rose et humide sur cette blancheur nacréée et sa peau luminescente, elle semblait une créature de rêve.

En fait, pensa Manny, elle était exactement ça.

— Ton sang est très fort, dit-elle, d'une voix rauque, avant de se pencher pour cicatriser d'un coup de langue les entailles de sa gorge. Très puissant.

— Vraiment ? Marmonna-t-il.

En fait, il n'était même pas certain d'avoir parlé. Peut-être avait-il juste imaginé sa réponse.

— Je sens le pouvoir monter en moi.

Jusqu'ici, Manny n'avait jamais été attiré par les 4x4. Il trouvait ces bagnole bien trop tape-cul— on avait l'impression là-dedans d'être un rocher qui déboulait d'une montagne. Pourtant, il aurait adoré aujourd'hui avoir un siège arrière confortable, un truc où mettre autre chose qu'un simple sac de golf. Il aurait aimé y coucher Payne, et—



— Je veux davantage, marmonna-t-elle, le nez contre sa peau. (Parfait. Il bandait toujours. Même s’il venait de... ) Je veux te prendre dans ma bouche.

Manny se renversa en arrière avec un gémissement aigu, tandis que son sexe se tordait devant les images qui se présentaient à lui. Malheureusement, il n’était pas certain que la femelle sache bien ce qu’elle lui proposait. Pourtant, la seule idée de voir de telles lèvres—

Avant que Manny ait récupéré assez de souffle pour parler, Payne baissa la tête vers son ventre. Et elle n’hésita pas une seule seconde. Elle l’engloutit immédiatement dans sa bouche brûlante et humide.

— Payne ! Hurla Manny.

Il posa les mains sur la tête de la femelle, cherchant à la relever, mais elle ne se laissa pas faire. Même sans expérience, elle devina instinctivement le rythme idéal, montant et baissant la tête, tandis que sa langue tournoyait le long de la rampe dure. En fait, elle l’explorait avec un enthousiasme qui indiquait clairement qu’elle y trouvait autant de plaisir que lui-même. Bordel, c’était encore plus jouissif.

Sauf que... il sentit ses canines titiller son gland.

Il fit un bond, l’arracha de lui, et l’embrassa profondément, avant de se commencer à se répandre dans ses mains. Mais elle s’écarta de lui, et reprit sa tâche, le récupérant au beau milieu de son orgasme. Elle avala— et plus elle le faisait, plus le corps de Manny semblait disposer à fournir.

Quand le dernier spasme se calma enfin, Payne se redressa et le regarda. Puis d’un geste délibéré, elle se lécha les lèvres.

Meeerde. Manny bandait à nouveau. Il dut fermer les yeux, tellement ça devenait douloureux.

— Maintenant, feula-t-elle, tu peux m’emmener chez toi.

Ce n’était pas une requête. Et son ton indiquait qu’elle était prête à continuer. Tout comme lui.

Mais Manny craignait que tout ça ne les emmène trop loin.

Il essaya désespérément de reprendre ses esprits, puis ouvrit les yeux. D’une main tremblante, il lui caressa le visage, effleurant sa lèvre inférieure de son pouce.

— *Bambina*, je ne suis pas sûr que ce soit très sage, marmonna-t-il.

Elle resserra ses doigts sur son sexe, ce qui le fit immédiatement gémir.

— Manuel, dit-elle. Je pense que toi et moi en avons besoin.

— Ce n’est pas... une bonne idée.

Cette fois, elle s'écarta, enleva sa main, et sa luminescence commença à décroître.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Tu me désires. Même maintenant.

*Non sans blague ?*

— Et c'est bien le problème.

Il le dévora des yeux, admirant son beau visage, ses seins dressés. Il avait désespérément envie d'elle. Il avait envie d'arracher ses vêtements, et de lui ravir sa virginité ici même— dans un siège de voiture.

— Je ne sais pas si je pourrai me retenir Payne. En fait, même à présent, j'ai tellement de mal...

Elle poussa un ronronnement de satisfaction, et à nouveau, se lécha les lèvres.

— J'aime quand tu perds tout contrôle sur toi.

Bon sang, ça ne l'aidait pas vraiment. Il secoua la tête, prisonnier d'un véritable enfer. Ça le tuait de refuser de la prendre. C'était douloureux et injuste.

— Je... Tu sais, il vaudrait mieux que tu fasses ce que tu dois faire, et que tu partes maintenant. Pendant que j'ai encore la force de l'accepter—

L'interruption le surprit. Au début, Manny ne comprit pas ce que signifiait le coup frappé à sa vitre. Après tout, ils étaient seuls, tous les deux, dans un parking désert. Mais bientôt, le mystère fut résolu :

— Sors de la bagnole. Et file-moi ton flouze.

Au son de cette voix vulgaire, Manny tourna la tête, et se retrouva nez à nez avec le canon d'un revolver.

— Mec, t'as compris ? Dégage de là... où je te flingue.

Aussitôt, Manny repoussa Payne dans son siège, l'écartant le plus possible de la ligne de mire. Puis il lui murmura doucement :

— Je vais sortir. Referme immédiatement les portières derrière moi. Regarde, c'est ce bouton-là. (Il lui montra l'endroit exact sur le tableau de bord.) Laisse-moi régler ça. Reste tranquille.

Après tout, il avait 400 \$ en liquide dans son portefeuille, et de nombreuses cartes bancaires.

— Manuel—

Il ne laissa pas à Payne le temps de continuer. À ses yeux, ce flingue avait déjà toutes les réponses, et ça leur imposait un comportement.

Aussi, il sortit son portefeuille, et ouvrit lentement la porte. Avant de sortir bien plus vite. Puis il claqua la porte derrière lui pour isoler Payne. Ensuite, il attendit.

Il fut désespéré de ne pas entendre claquer les verrous, ce qui la mettrait aussi en sécurité que possible. Il fit à peine attention au beuglement du mec en face de lui... qui avait le visage caché par un passe-montagne :

— Ton portefeuille. Et dit à cette pute de sortir de la voiture.

— Il y a 400—

Le portefeuille lui fut arraché des mains.

— Dis-lui de sortir, sinon je l’emmène. Je veux aussi ta montre.

Manny jeta un coup d’œil sur le bâtiment en face de lui. Il y avait des fenêtres partout, et le garde pouvait éventuellement, de temps à autre, jeter un coup d’œil à l’extérieur.

Peut-être, s’il mettait assez de temps à répondre aux demandes...

Le canon du revolver s’agita devant son visage.

— Ta montre. Et vite !

Bon sang, Manny se fichait bien de sa montre. D’ailleurs, elle ne valait pas grand-chose : Il n’opérait jamais avec une Piaget au poignet. Mais qu’importe, cet abruti pouvait bien prendre ce qu’il voulait. Il fit semblant d’être affolé, histoire de faire traîner les choses—

Ensuite, il ne comprit pas exactement ce qui se passait.

En y réfléchissant plus tard, il comprit que Payne avait d’abord ouvert sa portière. Manny se tétanisa d’horreur en l’entendant agir ainsi. Et ensuite... elle apparut derrière le voleur.

En plus, avant que Manny ne pousse un cri, l’autre enfoiré n’avait même pas réalisé qu’un troisième joueur était entré en scène. Mais c’était pourtant impossible. Comment ne l’avait-il pas vue contourner la voiture ?

Et ensuite, tout alla très vite. *Passe-montagne* pivota sur la gauche, balançant son arme entre Payne et Manny.

Ce jeu de tennis ne dura pas longtemps. Manny comprit immédiatement que le mec allait choisir Payne, parce qu’elle était la plus faible des—

Dès que le canon revint vers elle, Payne... disparut. Et ce n’était pas qu’elle ait baissé la tête, bougé vite ou couru. Non. Un moment elle était là, dans un espace donné... Et ensuite *pfutt*— disparue.

Une seconde après, elle réapparut de nulle part et s’agrippa au poignet du mec qui menaçait à nouveau Manny. Elle le désarma sans difficulté. Un, elle lui arracha l’arme des mains. Deux, elle la jeta à Manny qui la rattrapa. Trois, elle massacra le type.

Elle le souleva à deux mains, l'attrapa par la nuque et lui écrasa le visage sur le capot de la Porsche. Après avoir utilisé sa tronche comme peau de chamois, elle resserra sa prise sur le jean ample du mec, et le balança... à dix mètres de là.

Même Superman ne volait pas aussi bien ! Le voleur atterrit la tête en avant, heurtant le bâtiment hôpital du front. Le mur ne s'en plaignait pas. Á dire vrai, le mec non plus. Il s'étala mollement dans une plate-bande, et resta planté là, assommé pour le compte.

Pas un cri. Pas un gémissement. Pas un geste.

— Ça va, Manuel ?

D'un geste très lent, Manny tourna la tête vers Payne. Elle n'était même pas essoufflée.

— Nom de Dieu, haleta-t-il.

Tandis que les mots de Manny s'envolaient dans le vent, Payne tira nerveusement sur sa chemise, lissa son pantalon souple. Puis tapota ses cheveux. En fait, elle ne pouvait rien faire de plus pour paraître un peu plus présentable après une telle démonstration de violence.

Quelle perte de temps d'avoir espéré être féminine ! Maintenant, Manuel restait figé devant elle, à la regarder fixement.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? Dit-elle à voix basse.

— Ah... (Manny passa sa main libre dans ses cheveux.) Il faut... que j'aille vérifier s'il est toujours vivant.

Payne serra les deux bras autour d'elle-même tandis que Manuel avançait jusqu'au corps de l'humain. En vérité, elle se moquait complètement de l'état de ce voleur. Elle n'avait pensé qu'à éloigner cette arme mortelle du visage de Manuel. Et avait accompli son objectif. Ce qui arriverait au malandrin était pour elle sans intérêt. Mais manifestement, elle ne connaissait rien aux règles du monde humain. Pas plus qu'elle ne mesurait les implications du geste qu'elle avait accompli.

Manuel n'était pas encore arrivé jusqu'à lui, que la « victime » roula sur lui-même, en pensant un gémissement. La main qui avait tenu l'arme se leva vers le passe-montagne qui lui cachait le visage, et releva la visière tricotée sur son front.

Manuel s'agenouilla.

— Je suis médecin. Pouvez-vous me dire combien je vous montre de doigts ?

— Quoi... ?

— Combien de doigts ?

— ... Trois...

Manuel posa sa paume sur l'épaule du mec.

— Ne vous relevez pas. Vous avez une sacrée bosse sur le crâne. Et ce que vous ressentez quelque chose de bizarre dans vos jambes ? Une sorte de paralysie ?

— Non, dit le mec, les yeux fixés sur Manuel. Pourquoi... Pourquoi faites-vous ça ?

D'un geste de la main, Manuel repoussa la question.

— C'est ce qu'on nous apprend à l'école de médecine. Ça crée un besoin compulsif de traiter les malades et les blessés, quelles que soient les circonstances. Voulez-vous que j'appelle une ambulance ?

— Bordel, surtout pas !

Payne se dématérialisa auprès d'eux. Elle avait beau apprécier les bonnes intentions de Manuel, elle craignait quand même que ce voleur ait une autre arme cachée sur lui.

Dès qu'elle reprit forme derrière Manuel, le mec au sol poussa un cri de terreur, et leva les mains, comme pour se protéger. Manuel jeta un coup d'œil derrière son épaule. Et elle réalisa alors qu'il n'était pas aussi naïf qu'elle l'avait cru. Il tenait une arme à la main, pointée vers le voleur.

— Tout va bien, *bambina*. Je ne risque rien.

Avec des gestes maladroits et terrifiés, le voleur se remit debout. Et Manuel le suivit du canon de son arme. En fait, l'humain trébucha avant de s'écrouler contre le mur de l'immeuble. Manifestement, il cherchait à s'enfuir.

— Nous allons garder cette arme, dit Manuel. C'est bien compris ? Et je n'ai pas besoin de vous dire que vous avez de la chance d'être vivant. Ce n'est pas prudent de s'attaquer à ma copine.

Tandis que l'humain s'enfuyait dans l'obscurité, Manuel se redressa de toute sa taille.

— Il faudra que je donne cette arme à la police. (Sur ce, il regarda Payne.)

— Aucun problème, Manuel, dit-elle. Je peux effacer de la mémoire du garde tous ses souvenirs de moi. Il ne se souviendra de rien. Fais ce que tu dois faire.

Il hocha la tête, puis sortit son téléphone portable. Il ouvrit, et tapa quelques boutons. Ensuite, il le mit à son oreille, et dit :

— Bonjour, mon nom est Manuel Manello, et je viens d'être agressé dans ma voiture. J'ai récupéré un revolver. Je suis au *Tricountry*—

Tandis qu'il parlait, Payne regardait autour d'elle, regrettant amèrement de devoir mettre fin à tout ça. Sauf que...

— Je dois m'en aller, dit-elle quand Manuel raccrocha. Je ne peux pas...être présente au milieu de nombreux humains. Ça compliquerait trop les choses.

Il baissa lentement le bras qui tenait encore son téléphone.

— Très bien, je comprends. (Il fronça les sourcils.) Écoute... Quand la police arrivera, il faut que je me souvienne de ce qui s'est passé. Sinon, je ne pourrai pas leur expliquer pourquoi j'ai une arme à la main.

En vérité, il semblait qu'ils étaient coincés. Et pour une fois, Payne fut soulagée qu'une obligation pèse sur elle.

— Je veux que tu te souviennes de moi, dit-elle doucement.

— Ce n'était pas le plan.

— Je sais.

— Tu es la seule chose qui compte dans tout ça. (Il secoua la tête.) Il faut que tu prennes toutes les précautions possibles pour toi. Et si ça implique d'effacer mon cerveau—

— Dr Manello ! Dr Manello ! Vous allez bien ?

Payne jeta un coup d'œil derrière son épaule. Et elle vit l'humain en uniforme qu'ils avaient rencontré un peu plus tôt derrière son bureau, dans le complexe, qui accourait vers eux, traversant la pelouse en agitant les bras, complètement paniqué.

— Vas-y, dit Manuel. Histoire que je puisse trouver quelque chose à expliquer.

— Je faisais ma ronde, dit le garde haletant qui arriva devant eux. Ensuite, j'ai vérifié dans les bureaux et tout au fond de l'immeuble. Et puis, je vous ai vus par la fenêtre. J'ai couru aussi vite que possible.

— Tout va bien, répondit Payne en le regarda bien en face. Pourriez-vous faire quelque chose pour moi ?

— Bien sûr. Avez-vous prévenu la police ?

— Oui. (Elle toucha sa joue, sous son œil droit.) Regardez-moi, s'il vous plaît.

En fait, il la fixait déjà, comme hypnotisé. Et cette attention soutenue rendit son travail bien plus facile. Elle n'eut qu'à ouvrir la voie dans son cerveau, et mettre un verrou mental sur tout ce qui la concernait. Désormais, pour cet humain, le chirurgien était venu seul. Et reparti seul.

Payne laissa le garde dans une légère transe, et se tourna vers Manuel.

— Tu n’as pas à t’inquiéter. Ces souvenirs étaient à très court terme. Il s’en sortira très bien.

Dans le lointain, il y eut le hurlement d’une sirène. Qui se rapprochait.

— Voilà la police, dit Manuel.

— Alors, je dois m’en aller.

— Comment rentreras-tu chez toi ?

— De la même façon que je suis sortie de ta voiture.

Elle attendit qu’il fasse un geste vers elle. Ou qu’il dise quelque chose. Mais il se contenta de rester immobile, laissant l’air froid de la nuit souffler entre eux.

— Vas-tu leur mentir ? Demanda-t-il enfin. Et leur dire que tu as tout effacé de mes souvenirs ?

— Je ne sais pas.

— Si tu la besoin de revenir pour finir le travail, je suis—

— Bonne nuit, Manuel. Va en paix.

Sur ce, elle leva la main dans un dernier adieu. Puis disparut en silence.

Inexorablement.

## Chapitre 43

*Elle trouvait son client sacrément bizarre.*

— Alors ? Où est ton copain ?

Karrie Ravisc— connue dans les rues sous le surnom de Kandy— faisait la pute depuis maintenant neuf mois. Bien sûr, elle en avait vu de toutes les couleurs. Mais quand même...

Le mec énorme qui se tenait debout près la porte de la chambre d'hôtel lui parla d'une voix très basse :

— Il va venir.

Karrie sortit un autre joint et pensa : « *Au moins, celui-là est sexy.* » Et il l'avait aussi payée d'avance : 500 \$, plus la chambre. Pourtant... elle sentait que quelque chose ne tournait pas rond.

C'était peut-être son accent étranger. Ses yeux bizarres. Ses ordres compliqués.

N'empêche, il était *super sexy*.

En attendant, elle restait couchée... étalée complètement à poil sur le lit. Les lumières étaient éteintes. Malgré ça, il ne faisait pas complètement noir. Sur la commode bas-de-gamme, de l'autre côté de la chambre, le mec au gros portefeuille avait placé une lampe torche. Le faisceau était braqué droit sur le lit, et faisait briller la peau blanche de Karrie. Elle avait un peu l'impression d'être sur scène. Ou peut-être dans une pièce de théâtre.

Bien sûr, question « trucs bizarres », elle avait fait pire. Bon sang, si la prostitution ne vous faisait pas prendre les hommes pour de parfaits salopards à l'esprit détraqué, rien d'autre n'y parviendrait. D'abord, il y avait ceux qui trompaient leur régulière ; ensuite ceux qui se prenaient pour des caïds. Puis les tordus avec un fétichisme pour les pieds. D'autres encore aimaient se faire botter le cul. Ou même pisser dessus.

En terminant son joint de White Owl, (*NdT : Cigare dont le tabac a été remplacé par de la marijuana,*) Karrie écrasa le mégot, et pensa que cette histoire de lampe électrique n'était pas si terrible. Quinze jours plus tôt, un abruti avait voulu manger des hamburgers sur son cul, et ça avait été plutôt degueu—

Elle fit un bond en entendant le verrou tourner. De l'intérieur. Puis elle réalisa, le cœur battant, que quelqu'un était entré dans la chambre sans qu'elle s'en aperçoive. La porte avait été refermée derrière lui



Ouais, il y avait un autre homme, à côté du premier.

Elle fut soudain soulagée que son Jules soit dans la chambre d'à côté.

— Salut, dit-elle

Machinalement, elle s'étira, exposant ses charmes à ses deux clients. Elle avait de faux seins, mais c'était du beau travail. Et son ventre était encore plat, malgré son gosse. De plus, son sexe n'était pas seulement rasé, mais épilé à l'électrolyse.

Tout ça lui permettait d'appliquer des tarifs plutôt chérots.

*Merde... Le nouveau aussi est un géant*, pensa-t-elle, quand le second mec s'approcha, et resta planté au pied du lit. Pas de doute, il était immense. Un vrai mammoth. Et pourtant, sa silhouette ne présentait ni mollesse ni graisse. Il avait des épaules si droites qu'on les aurait crues tracées à la règle, et sa poitrine formait un triangle parfait jusqu'à ses hanches minces. Elle ne voyait pas son visage, vu que la lumière de la lampe le frappait par derrière. Mais c'était sans importance.

Le premier mec s'étendit sur le lit à côté d'elle.

Incroyable... Sans comprendre pourquoi, elle était toute excitée. Peut-être était-ce dû à leur taille— ou au danger qui rodait dans l'obscurité— ou à leur odeur. Seigneur ! Ils avaient une odeur incroyable.

— Mets-toi sur le ventre, ordonna le second.

Quelle voix étonnante ! Il avait le même accent que son copain, celui avec qui elle avait traité au début. Mais d'un timbre plus profond, marqué d'une sècheresse notoire.

— C'est mon cul que tu veux voir ? Demanda-t-elle d'une voix traînante.

Elle se rassit, saisit à deux mains ses seins rebondis, et les souleva de façon à pouvoir se lécher les mamelons, tout en les regardant l'un après l'autre.

— *Sur le ventre !*

D'accord. Elle savait reconnaître un ordre quand elle en entendait un. D'ailleurs, le mec à côté d'elle avait déjà une érection fabuleuse, mais il ne faisait aucun geste. Et M. *Ordres* était le seul à parler.

— D'accord. Si c'est comme ça que tu le prends.

Elle rejeta tous les oreillers du lit, puis se retourna en mettant ses atouts en valeur : Se plaçant de côté pour exposer au moins un de ses nibards. D'un ongle peint en noir, elle caressa le mamelon érigé et se cambra, les reins en l'air—

Il y eut un sourd grondement qui fit vibrer l'air lourd et renfermé de la pièce. Karrie comprit son rôle. Elle écarta les cuisses, plia les genoux, et pointa ses pieds vers le plafond, tout en creusant davantage son dos.

Vu que le faisceau de la lampe l'éclairait en plein, elle savait exactement le spectacle qu'elle présentait à celui qui se tenait au pied du lit. Et le grognement qu'il poussa certifia qu'il appréciait la vue. D'ailleurs, il était temps de passer aux choses sérieuses. Elle tourna la tête vers lui, mit un doigt dans sa bouche, et le suçà d'un air suggestif. Puis elle se souleva un peu, glissa son doigt mouillé vers son ventre, et se caressa.

Était-ce à cause de l'herbe ou... bordel, l'effet de ces deux mecs— aucune idée— mais Karrie était trempée tout à coup. En fait, elle avait vraiment envie qu'ils la prennent.

Le mec autoritaire se pencha vers elle, une main sur le bas-ventre.

— Embrasse-la, ordonna-t-il.

En temps normal, ça n'était pas dans le répertoire d'une pute, mais Karrie s'en contrefoutait. Ce soir, elle en avait envie. Aussi elle tourna le visage vers celui qui se trouvait près d'elle, et sentit sa bouche dévorée par des lèvres douces et exigeantes à la fois. Puis une langue brûlante la pénétra—

Au même moment, deux énormes mains se plaquèrent sur l'arrière de ses cuisses, pour les écarter davantage.

D'autres mains la saisirent aux seins.

Même si elle était une putain professionnelle, Karrie sentit son cerveau prendre une tangente. Et elle oublia complètement les petits scénarios qu'elle se créait en temps normal, durant ce genre de séances. D'ailleurs, elle ne pensa pas plus aux détails pratiques— comme les préservatifs. Qu'est-ce qu'elle en avait à foutre des règles habituelles ?

Il y eut un bruit de ceinture détachée. Une fermeture éclair. Le glissement d'un pantalon. Puis le matelas tressauta, comme si quelque chose de très lourd s'était agenouillé dessus.

L'esprit en feu, Karrie se demanda si la queue qui venait d'être libérée était proportionnelle à la taille de cet homme derrière elle. Si c'était le cas, elle était prête à leur offrir un deuxième tour gratuit. Du moins, s'ils pouvaient bander assez longtemps pour—

Alors que le gland épais d'un sexe énorme poussait à l'ouverture de son ventre, des mains puissantes soulevèrent les hanches de Karrie du matelas pour la mettre à quatre pattes. Bon sang, il était gigantesque. Et elle se préparait déjà à un martèlement intense quand une paume rugueuse lui caressa l'échine dorsale, des reins jusqu'à la nuque. Il allait lui plaquer le visage contre le lit, mais elle s'en fichait. Elle voulait sentir davantage de sa queue en elle.

Pourtant, il ne fut pas brutal. Et il ne l'empala pas immédiatement. Au contraire, il lui caressa le dos, comme s'il appréciait le contact de sa chair. Elle sentit sa main sur ses épaules, autour de sa taille, sur ses reins. Puis les doigts descendirent plus bas, vers son sexe humide. Alors seulement, il la pénétra complètement. Karrie était tellement trempée qu'elle ne mit qu'une seule seconde à s'habituer à l'énorme bâton de chair, si long et épais, qui entra en elle.

L'homme agrippa ses hanches de ses immenses mains, les maintint en place, et se mit à baiser pour de bon. Au même moment, son copain passa sous le corps de Karrie, et mordilla les seins lourds qui se balançaient.

Alors que le rythme s'accélérait, aussi bien dans son dos que sur ses mamelons, Karrie ne savait plus sûr quelle sensation se concentrait au juste. La bouche brûlante qui lui incendiait les seins, ou le contact électrisant des hanches qui la pilonnaient. Son cul vibrait sous l'assaut. De plus en plus fort. De plus en plus vite—

— Bordel ! Hurla-t-elle soudain. Ça vient. Oh ouiii...

Tout à coup, celui qui se trouvait sous elle s'écarta, lui prit la tête, et planta dans sa bouche le sexe le plus énorme qu'elle ait jamais englouti.

Elle en eut un second orgasme.

Si ça continuait, elle insisterait pour que ce soit *elle* qui les paye.

Une seconde plus tard, le mec derrière elle se retira, et Karrie sentit un jet brûlant se répandre sur son dos. Mais il n'avait pas fini. À peine un moment plus tard, toujours aussi rigide, il recommença à la prendre.

Quant à celui qu'elle suçait, il gémissait de plaisir, mais il lui saisit aussi la tête pour l'écartier de lui, avant d'éjaculer à grands jets sur ses seins. Karrie était comme enivrée par l'odeur la plus incroyable qui soit. Derrière elle, l'autre se retirait à nouveau et recommençait à jouir sur sa peau.

Puis le monde tourbillonna autour d'elle, et Karrie se retrouva sur le dos. Quand le mec au gros portefeuille prit place entre ses jambes ouvertes, son sexe était aussi imposant que celui de son chef.

Ce fut Karrie qui tendit la main vers l'ombre silencieuse et rigide à côté d'elle. Elle saisit un sexe dur et le mit dans sa bouche, faisant quitter à son client son rôle de simple spectateur pour qu'il participe à nouveau à la fête.

Il était si énorme que les mâchoires de Karrie en étaient écartelées, et il avait un goût merveilleux. Que jamais elle n'avait rencontré auparavant. Le pomper pendant que son copain la baisait était jouissif : Elle avait la sensation d'être

remplie de partout, par des queues énormes qui balançaient son corps d'un orgasme à l'autre.

Dans son délire, elle essaya de mieux voir le mec qu'elle suçait, mais il s'arrangeait toujours pour rester dos à la lumière. D'ailleurs, ce mystère rendait la séance encore plus érotique. C'était comme tailler une pipe à un fantôme. Ouais, contrairement à son copain, le chef ne faisait aucun bruit. Elle ne l'entendait même pas respirer. Mais il participait à fond, poussant des hanches pour envoyer son sexe tout au fond de la gorge de Karrie, avant de se retirer pour revenir. Encore et encore. Du moins, jusqu'à ce qu'il se libère pour saisir son sexe dans sa paume. Elle lui présenta ses seins à deux mains, un terrain d'atterrissage d'enfer pour le troisième jet qu'il déversa sur elle.

Ça jaillit, et jaillit encore, jusqu'à ce que sa poitrine soit couverte de sperme, glissant et odorant.

Tout à coup, l'autre mec attrapa Karrie aux genoux, et les lui remonta jusqu'aux oreilles pour s'enfoncer encore davantage en elle. Et le chef se remit dans sa bouche, réclamant une nouvelle tournée.

Karrie ne se fit pas prier pour obtempérer.

Elle les regarda l'un après l'autre, tandis qu'ils bougeaient en un rythme parfaitement synchronisé. Soudain, elle ressentit un frisson de terreur. Elle était à leur merci. Elle eut la certitude qu'ils pourraient la casser en deux s'ils le désiraient.

Mais jamais, ils ne lui firent le moindre mal.

Ils la prirent encore, changeant à nouveau de place. Et manifestement, ils avaient l'habitude de baiser ensemble. Bon sang, Karrie était prête à leur donner un abonnement.

Au bout d'un très très très long moment, ce fut enfin terminé.

Ils ne parlèrent ni pas. Aucun des deux. Ni à elle, ni entre eux. Et c'était plutôt curieux, parce que chaque fois que Karrie s'était retrouvée dans un triangle de baise, les deux crétins qui la prenaient ensemble se croyaient obligés de se claquer les jointures ensuite. Pas ces deux-là. Ils se contentèrent de refermer leurs braguettes. Et— *Incroyable !* —le gros portefeuille réapparut.

Tandis qu'ils se tenaient tous les deux devant elle, Karrie posa ses mains sur sa bouche, son cou, et ses seins. Elle était couverte de sperme, à tellement d'endroits qu'elle n'arrivait plus à en tenir le compte. Et elle adorait ça. Elle adorait la substance qu'ils avaient laissée sur son corps. Elle se mit à jouer avec. Pour elle. Et non pas pour faire du cinéma vis-à-vis de ses clients.

— Nous voudrions vous donner 500 € de plus, dit le premier mec d'une voix rauque.

— Pourquoi ?

Bon sang, jamais elle n'avait eu une voix aussi enrouée, aussi repue.

— Ça vous plaira. Je vous le promets.

— C'est pour une autre gâterie ?

— Bien sûr.

Elle se mit à rire, et ondula du bassin.

— Alors je suis d'accord.

Tandis que le mec commençait à aligner les Benjamin Franklin, Karrie remarqua qu'il y en avait un sacré paquet dans son portefeuille. S'il s'était agi d'un autre, peut-être aurait-elle prévenu son jules, histoire de délester le pigeon de son flouse sur le parking. Mais il n'était pas question de faire ça avec ces deux-là. D'abord à cause du sexe incroyable qu'elle venait de vivre. Ensuite et surtout, parce qu'il était évident que ces deux-là n'auraient aucun mal à massacrer son patron.

— Que voulez-vous que je fasse ? Demanda-t-elle, prenant l'argent qu'elle serra dans ses doigts crispés.

— Écarte les jambes.

Elle hésita même pas, et ouvrit les genoux.

Ils n'hésitèrent pas davantage, et se penchèrent, l'un et l'autre, sur son sexe dégoulinant.

Bon sang ? Est-ce qu'ils allaient la lécher ? À cette seule pensée, elle eut un long frémissement, et ses yeux se révulsèrent presque dans son crâne. Elle poussa un gémissement...

— Aïe !

Elle essaya de se relever, mais des mains impitoyables la maintinrent sur le matelas.

Karrie entendit une succion subtile, et sentit sa tête se vider. Pourtant, la sensation ne provenait pas de son sexe. C'était plutôt à l'aine, de chaque côté, à la jointure de ses cuisses avec son bas-ventre.

Une succion régulière... On aurait dit un bébé au sein.

Karrie soupira, et se laissa aller. Elle avait l'impression choquante qu'ils se nourrissaient sur elle, d'une certaine façon, mais la sensation éprouvée était étonnante. Surtout quand quelque chose la pénétra. Sans doute leurs doigts.

Oui, absolument.

Il y avait plusieurs doigts, de deux mains différentes. Qui poussaient en elle, tandis que les bouches suçaient sa chair.

Elle jouit en hurlant.

Plusieurs fois.

Elle ne sut absolument pas combien de temps ils restèrent entre ses jambes, ni combien de fois elle trouva son plaisir. Sous leurs bouches. Sous leurs doigts.

Puis elle se retrouva libérée de tout.

Les deux corps la quittèrent, et se relevèrent.

— Regarde-moi, dit le chef.

Elle avait les paupières si lourdes qu'elle dut faire un effort pour obéir. Et dès qu'elle croisa son regard, elle ressentit une migraine au niveau des tempes. Mais ça ne dura pas. Et ensuite... elle flotta, tout simplement.

Du coup, elle ne prêta aucune attention aux hurlements étouffés qui résonnaient de la porte voisine. Pas dans la chambre où se trouvait Mack. Non, celle de l'autre côté. Au bout du couloir...

*Boum ! Crac ! Boum boum.*

Épuisée Karrie s'endormit d'un sommeil sans rêve, avec l'argent serré dans sa main, tandis que les fluides sur son corps commençaient à sécher.

Elle ne s'inquiétait plus de rien. En fait, elle se sentait merveilleusement bien.

*Sauf que... Que s'était-il passé... ?*

Tandis que Xcor quittait la chambre de la fille, Throe marchait à son côté. Il referma la porte, et regarda dans le couloir, à droite et à gauche. L'hôtel qu'avait choisi son soldat pour ce petit interlude charnel était dans les faubourgs de la ville. Un endroit minable et décrépit. Le bâtiment était de plain pied, et découpé en une cinquantaine de petites cages sordides. Sur la droite, se trouvait le bureau du gérant. Throe avait réclamé une chambre à l'extrémité la plus éloignée de lui, pour être tranquille. Mais celle-ci était déjà louée, aussi ils avaient obtenu celle d'à côté.

Étrange pourtant. Il ne devait pas y avoir beaucoup de clients. En fait, selon Xcor, ils étaient les seuls de tout le bâtiment.

Il examina les voitures garées dans le parking : Une Mercedes noire qui tentait désespérément de paraître plus neuve qu'elle ne l'était ; et une camionnette avec sa bâche tirée sur la plage arrière. Les deux véhicules étaient au bout du parking, le plus loin possible du bureau du gérant.

C'était un endroit parfait pour ce qu'ils avaient eu en tête. Isolé. Peuplé de gens qui préféraient rester discrets sur leurs affaires, et ne s'occupaient pas de celles des autres. De plus, l'éclairage extérieur était misérable. Il n'y avait qu'une ampoule qui marchait sur les six de l'entrée principale. Dans le couloir, la lampe au-dessus de Xcor avait été vandalisée. Tout était sombre.

Lui et sa bande de bâtards devraient rapidement trouver des femelles de leur race pour se sustenter sur du long terme. Mais ça viendrait. En attendant, ils prendraient la veine des femelles qu'ils baisaient, comme Throe et lui venaient de le faire. Et ils réutiliseraient cet endroit.

— Satisfait ? Demanda calmement Throe.

— Oui. C'était une bonne femelle.

— J'en suis heureux.

Soudain, une odeur monta dans l'air, et leurs deux têtes se retournèrent du même geste. Ça provenait de la dernière chambre de l'aile. Xcor huma profondément, ce qui confirma sa première intuition. Du sang humain venait d'être répandu, et c'était une très mauvaise surprise. Inattendue.

Par contre, l'expression sur le visage de Throe était une très mauvaise surprise... attendue.

— N'y pense même pas, commença Xcor. Throe... Enfer !

Le guerrier se tourna vers la porte avec une expression meurtrière. Il était particulièrement agressif parce que la femelle avait été tuée durant sa période de fertilité.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, cracha Xcor.

En réponse, Throe enfonça la porte d'un coup de botte.

Avec un juron, Xcor envisagea un moment de se dématérialiser sur le champ. Mais il changea d'avis dès son premier coup d'œil à l'intérieur de la chambre. Le geste ridiculement héroïque de son guerrier allait créer un paquet d'emmerdes. Au sens littéral.

Il y avait une humaine attachée sur le lit, avec un truc dans la bouche. Elle était déjà quasiment morte. Du moins, il était impossible de la sauver dans son état. Son sang était répandu partout : Sur le mur derrière elle, sur le sol. Il imbibait le matelas. Et divers objets étaient posés sur la table de chevet : Deux couteaux, du sparadrap, des ciseaux... et six petits flacons transparents remplis de fluides, encore ouverts, leurs bouchons sur le côté.

Il y avait des morceaux qui flottaient dans les—

Quelque chose claqua dans la salle de bain, comme si un volet avait été ouvert et refermé.

Quand Throe se lança à la poursuite du tueur, Xcor plongeait pour le rattraper par le bras. D'un mouvement rapide, il sortit des menottes de sa ceinture, et en bloqua le poignet épais de son soldat. Le retenant de tout son poids, il le força à revenir dans la chambre. Ils menèrent ainsi un ballet étrange, reliés par cette chaîne. Poussé par son élan, le vampire s'écrasa sur le mur minable, avec un bruit sonore.

— *Lâche-moi !*

Xcor se colla au mec, et le regarda droit dans les yeux.

— Cette histoire ne te regarde pas.

Throe recula, et balança son poing dans le mur, écrasant le plâtre moisi.

— Si, bien sûr. Lâche-moi.

Xcor posa sa paume énorme sur la nuque du soldat.

— Ce ne sont que des humains. Ils ne sont *pas* de notre monde.

Ils luttèrent un moment l'un contre l'autre, heurtant les meubles dans leur mêlée, créant bien plus de bruit que ce qu'ils auraient dû. Ils venaient de trébucher et faillirent tomber sur le tapis gorgé de sang quand un humain obèse— il n'avait pas de cou et des lunettes aux verres aussi grands que des pare-brise— apparut à l'entrebâillement de la porte. Il jeta un coup d'œil sur le lit, un autre en direction de Xcor et Throe, et poussa un cri étouffé, avant de se couvrir les yeux de son bras levé pour ficher le camp.

Une seconde après, la porte de la chambre où les deux vampires avaient baisé la pute fut ouverte et fermée. Puis encore ouverte et fermée. Il y eut un claquement de hauts talons qui trahissait une démarche vacillante. Peu après, deux portières claquèrent dans le parking, et un moteur rugit.

Xcor la regarda la Mercedes partir et s'éloigner. Avec sans nul doute la fille et son argent à l'intérieur,.

D'ailleurs, ce départ rapide confirmait les pressentiments de Xcor concernant la clientèle locale.

— Écoute-moi bien, sombre connard, dit-il à Throe. Cette histoire ne nous regarde pas. Mais si tu restes ici, et que tu continues—

— Le tueur a filé !

— Et nous allons faire la même chose.

Quand les yeux pâles de Throe se tournèrent vers le lit, le mâle perdit un bref moment son masque de colère. Mais ce qui apparut à la place coupa court à l'agressivité de Xcor. Tant de douleur, Seigneur. Tant de douleur.

— Ce n'est pas ta sœur, chuchota Xcor. Viens avec moi à présent.



— Je ne peux pas... la laisser. (Les yeux bleus du vampire se rivèrent dans ceux de Xcor.) Ne me demande pas ça.

Xcor pivota sur lui-même, sans relâcher son soldat. Il devait bien y avoir quelque chose du tueur resté en arrière. Ce qu'il pourrait utiliser pour—

Il entraîna Throe jusqu'à la salle de bain, et eut l'amère satisfaction de trouver ce qu'il cherchait sur la fenêtre, au-dessus des toilettes. Le simple panneau vitré n'était pas cassé, mais il y avait du sang sur un éclat de métal qui dépassait du châssis.

Voilà exactement ce qu'il lui fallait.

Xcor tendit la main vers la fenêtre, et ramassa ce que le fuyard avait laissé derrière lui. Le sang s'étala sur ses doigts.

— Ouvre la bouche, ordonna-t-il.

Throe obtempéra, et lécha le sang, tout en fermant les yeux pour se concentrer. Au loin, les sirènes commençaient à s'entendre à travers la nuit.

— Nous devons partir, dit Xcor. Viens avec moi, et je te garantis que je te laisserai pourchasser cet homme. Si tu es d'accord, hoche la tête. (Quand Throe obtempéra, Xcor préféra ne pas prendre de risques.) Jure-le-moi.

— Je le jure, dit le soldat, en s'inclinant profondément.

Dès que Xcor le libéra de la menotte, ils disparurent ensemble, au moment même où des lumières bleues clignotantes annonçaient l'arrivée de la police humaine.

Xcor n'avait pas l'habitude d'avoir pitié des autres. Si ça avait été le cas, il n'en aurait de toute façon pas eu pour ce monstre humain qui était dorénavant devenu la cible de Throe.

Et bientôt sa proie

## Chapitre 44

— Dr Manello ?

En entendant son nom, Manny revint à la réalité— et se découvrit toujours au *Tricountry*, planté au milieu de la pelouse. Il trouva amèrement ironique que ce soit le garde qui lui rappelle le boulot en cours, alors que le mec avait manifestement du mal à se concentrer.

— Ah... ouais. Désolé. Vous me parliez ?

— Vous n'êtes pas blessé ?

— Non, ça va.

— Mince, vous avez été agressé ! J'arrive pas à croire la façon dont vous vous êtes débarrassé de ce type. Il vous a sauté dessus, avec un flingue en plus— et, une minute après, vous l'avez envoyé... voler. Vous devez être plutôt secoué.

— Ouais. Bien sûr. Bien sûr.

Quand les flics se pointèrent, quelques secondes plus tard, il y eut un va-et-vient de questions-réponses. Le garde confirma l'histoire de Manny à la police.

Mais Manny était sidéré que le mec ne mentionne jamais Payne. Comme si elle n'avait pas existé.

Et pourtant, quel scoop elle aurait fait ! Manny ne cessait de penser aux dernières heures qu'il venait de vivre— non seulement avec Payne, mais avec Jane. Et les vampires. C'était tellement incroyable.

Bien sûr, il ne comprenait pas tout. En particulier, comment Payne avait-elle pu disparaître juste devant ses yeux— *pfutt*, comme un fantôme. Comme si elle n'avait pas existé. Du coup, Manny se sentait un peu dans le même état que le garde. Et pourtant, il la revoyait bien devant le voleur : Calme, contrôlée, et si efficace dans cette situation dangereuse.

Bon sang, une telle force était incroyablement érotique à ses yeux. Ouais... La voir assommer l'autre enfoiré l'avait excité. Et Manny s'inquiétait un peu de ce que cette réaction révélait de lui-même. Mais quelle importance au fond ?

Elle allait devoir mentir, pensa-t-il. Et dire aux siens que la mémoire de Manny avait été effacée. Qu'elle s'en était occupé... Payne avait trouvé une solution d'échange : Il avait conservé son cerveau, elle avait récupéré ses jambes. Mais personne ne le saurait— ni son frère, ni sa bande.

Ouais, tout était parfait. Sauf que... Manny passerait le reste de sa vie à rêver d'une femelle qu'il n'aurait jamais dû rencontrer. Génial. Il allait bien se marrer !

Une heure après, il remonta dans sa Porsche, et retourna à Caldwell. Il était seul dans la voiture. Et l'habitacle ne lui semblait pas seulement vide... c'était plutôt comme un infini de solitude. Il essaya d'ouvrir et de refermer les fenêtres... Ça n'était pas la même chose.

Elle ignorait où il vivait, pensa-t-il. N'importe. Elle ne reviendrait jamais.

Seigneur, il était difficile de déterminer la pire de ses options. Des adieux qui se seraient éternisés— alors qu'il l'aurait regardée dans les yeux, en se mordant la langue pour éviter d'en dire trop ? Ou cette séparation brutale, comme un sparadrap arraché d'un seul coup ?

Meeerde. C'était douloureux. Dans tous les cas.

Une fois au Commodore, il descendit dans le parking souterrain, rangea sa Porsche dans son espace réservé, puis sortit. Il avança jusqu'à l'ascenseur, y entra, et monta jusqu'à son appartement. Peu après, il refermait la porte sur lui.

Lorsque son téléphone sonna, Manny sursauta, et eut un peu de mal à sortir l'appareil de sa poche dans sa hâte fébrile. Il poussa un juron en voyant le nom s'afficher. Goldberg. L'hôpital.

Il répondit sans enthousiasme :

— Hey.

— Enfin, vous répondez, répondit l'autre très soulagé. Comment allez-vous ? Bien sûr, la question habituelle. Si inutile.

— Très bien. (Il y eut un moment de silence, puis Manny ajouta :) Et vous ?

— Très bien. Nous avons eu plusieurs cas...

*Et bla-bla-bla. L'hôpital... et l'hôpital... et encore l'hôpital.*

Manny n'écoutait que d'une oreille, mais il s'activa autrement. Il alla jusqu'au bar, dans la cuisine, sortit un Lagavulin— et eut un choc presque physique en remarquant que la bouteille était presque vide. Il fouilla dans ses placards, et finit par retrouver un Jack Daniel. Il n'en buvait plus depuis un bail. Si longtemps en fait qu'il y avait de la poussière sur la capsule.

Un peu plus tard, il finit par raccrocher et se mit à boire sérieusement. Il ne lui fallut pas longtemps pour terminer le Lagavulin, aussi, il s'attaqua ensuite au Jack. Il descendit ensuite deux bouteilles de vin qu'il trouva dans son frigo. Ainsi qu'un pack de Corona. En fait, les bières étaient dans la réserve, et même pas fraîches.

Quelle importance ? Ses papilles ne faisaient plus aucune différence entre l'alcool tiède et un quelconque merdier glacé.

À dire vrai, cet engloutissement forcené lui prit une bonne heure. Peut-être plus. Et ce fut efficace. Quand Manny décida de se rendre dans sa chambre, sa

dernière Corona à la main, il tanguait tellement en marchant qu'il avait la sensation d'être sur le pont de l'*Enterprise*, (*NdT : Nom d'un porte-avions américain,*) par grand vent, alors que la houle soulevait l'océan. De droite à gauche. De haut en bas. En principe, avec les lumières nocturnes de Caldwell et les vastes étendues vitrées, il faisait assez clair dans l'appartement. Pourtant Manny heurta pas mal d'obstacles sur son trajet. Il fut même persuadé que ses meubles avaient acquis, par miracle, une mobilité nouvelle, et s'obstinaient à se flanquer sur son passage, pour le contrarier. Tout, depuis ces putains de fauteuils énormes jusqu'à...

— Aïe ! Bordel !

... la table basse. Et le fait qu'il se frotte énergiquement le tibia n'arrangea pas son sens de l'équilibre. Il dut mouliner des bras pour ne pas tomber sur le cul, comme un novice sur un roller-skate.

Quand il finit par atteindre sa chambre, il fêta ça avec une grande gorgée de sa Corona. Puis il vacilla jusqu'à la salle de bain. Alluma l'eau. Enleva ses fringues. Il ne prit pas le temps d'attendre une température confortable. Il ne sentait absolument plus rien. Ce qui avait été son but ultime.

En sortant de la douche, sans même se sécher, il retourna nu jusqu'à son lit, avec de l'eau qui dégouttait partout, et termina la bière en s'asseyant sur le matelas. Ensuite... il n'éprouva rien. Rien du tout. Son *saoûlomètre* frisait des records mais— Merde ! — pas assez pour l'assommer. Manny était toujours conscient.

Bien sûr, « conscient » était un terme relatif. Bien qu'éveillé, en quelque sorte, Manny se sentait étrangement déconnecté. Et pas seulement à cause du taux d'alcool qui coulait dans son sang. En fait, il était lessivé, de façon inhabituelle.

Il tomba en arrière sur le matelas. Et réfléchit à son avenir. Maintenant que la situation avec Payne était résolue, à son corps défendant, il serait temps pour lui de remettre sa vie sur ses rails. Pas ce soir. Mais il essaierait de faire quelque chose le lendemain matin, en se réveillant, après sa cuite. Son cerveau était intact, aussi, rien ne l'empêchait plus de retourner à l'hôpital. Son boulot mettrait de la distance entre cet interlude incroyable et le reste de sa vie normale.

Manny regarda le plafond, soulagé de voir que sa vision devenait trouble.

Mais alors... il réalisa qu'il pleurerait.

— Sombre connard !

Il s'essuya les yeux, absolument furieux. Ça ne le mènerait à rien. Pas question qu'il continue à se répandre comme une mauviette. Sauf que... il ne put

s'en empêcher. Il continua. Encore et encore. Seigneur, elle lui manquait tellement. Comment pourrait-il supporter une telle agonie de douleur ?

— Bordel de merde !

Lorsqu'un désir brûlant envahit Manny, sa tête se redressa, son sexe aussi. Il regarda à travers la porte vitrée, vers sa terrasse, et examina le ciel nocturne avec un désespoir infini. Soudain, il regretta amèrement son ancien état mental, quand il se croyait fou.

Payne...

*Payne ?*

Maladroitement, il se remit debout... Du moins il essaya, et son corps refusa de bouger. Comme si son esprit parlait d'une langue étrangère que ni ses bras ni ses jambes n'arrivaient à comprendre. Ensuite, son système nerveux redémarrâ— une sorte de Ctrl-Alt-Del— qui remit son programme en marche.

Mais pas son cul.

Il ferma les yeux, et perdit conscience, bien qu'il ait tenté, de toutes ses forces, de lutter contre la vague qui l'emportait.

Sur la terrasse, Payne était debout, au milieu des bourrasques de vent glacé qui soulevaient ses cheveux et en giflaient son visage. Il faisait si froid que sa peau en était presque anesthésiée.

À l'hôpital des chevaux, elle avait disparu. Mais sans quitter Manny.

Bien sûr, il avait prouvé être capable de se débrouiller seul. Mais elle tenait bien trop à sa vie pour la confier à quiconque. Encore moins au hasard. De ce fait, elle s'était entourée de *mhis*, et avait attendu, sur la pelouse de l'hôpital, le regardant parler avec le garde et la police. Ensuite, quand il était monté dans sa voiture, elle l'avait suivi, se dématérialisant d'endroit en endroit. Avec le lien de sang qu'ils partageaient, il était facile de le pister.

Le voyage s'était terminé dans une ville, moins grande que celle qu'elle avait admirée plus tôt par le pare-brise de sa voiture. Mais cependant, assez étendue. Avec de grands immeubles, des rues pavées, et deux magnifiques ponts suspendus qui traversaient un large fleuve. En vérité, Caldwell était magnifique la nuit.

Elle était venue jusque-là pour rien. Pour des adieux invisibles dont il ne saurait jamais rien.

Quand Manuel avait dirigé sa voiture vers un parking souterrain, elle l'avait quitté un moment. Après tout, puisqu'il avait réussi à rentrer chez lui en sécurité, l'objectif de Payne était atteint. Il était temps pour elle de partir. Elle le savait.

Elle s'était cependant attardée dans la rue, toujours entourée de son *mhis*, à regarder les voitures qui passaient, ou quelques piétons qui traînaient encore dans les rues à cette heure tardive. Elle avait ainsi attendu une heure. Peut-être plus. Sans pouvoir s'en aller.

Suivant l'impulsion de son cœur, elle s'était dématérialisée plus haut, bien plus haut... jusqu'à l'endroit où vivait Manuel. Quand elle avait repris forme sur la terrasse, elle l'avait vu derrière la vitre quitter sa cuisine et traverser son salon. Il avait une démarche chancelante, et ne cessait de se heurter à ses meubles. Ce n'était pas dû à l'obscurité qui régnait dans l'appartement, mais à l'alcool. Il tenait encore une bouteille à la main.

Il était évident pour Payne qu'il avait dû boire bien plus que ça pour être dans un tel état.

Une fois dans sa chambre, Manuel ne se déshabilla pas vraiment. Il arracha plutôt ses vêtements de son corps, avant de passer sous la douche. Quand il en émergea, trempé et dégouttant d'eau, Payne eut du mal à retenir ses larmes. Elle se souvint qu'un jour à peine s'était écoulé depuis qu'elle l'avait vu ainsi. Elle avait presque la sensation de pouvoir tendre la main à travers le temps et retrouver ces moments brûlants... lorsqu'ils avaient été sur le point de... Elle avait cru alors qu'il y avait un présent et un futur à leur portée.

Mais plus maintenant.

Manny s'était assis sur son lit. Puis elle vit tomber sur son matelas.

Elle fut désespérée quand il s'essuya les yeux. Elle avait tellement besoin d'aller vers lui—

— Payne ?

Avec un cri aigu, elle pivota sur ses talons. De l'autre côté de la terrasse, dans la bourrasque, se trouvait... son jumeau. Et dès qu'elle posa les yeux sur Viszs, elle sut que quelque chose d'essentiel avait changé en lui. Bien sûr, les entailles qu'il s'était infligé en cassant le miroir cicatrisaient déjà sur son visage mais... ce n'était pas le plus important. Il avait changé de l'intérieur. Sa tension, sa colère et sa froideur terrifiante avaient disparu.

Tandis que le vent lui soulevait encore les cheveux, Payne essaya désespérément de retrouver sa contenance— et de dissimuler les larmes qui brillaient dans ses yeux.

— Comment savais-tu... où j'étais ?

— J'ai un appartement un peu plus haut. (De sa main gantée, il fit un signe vers le ciel.) Au sommet de cet immeuble. Jane et moi nous apprêtions à partir quand j'ai senti ta présence ici.

Elle aurait dû s'en douter. Elle aussi pouvait sentir le *mbis* de son jumeau. Il avait le même pouvoir.

Elle regretta amèrement ne pas être partie un peu plus tôt. Elle n'avait vraiment pas la force, en ce moment, d'endurer un nouveau sermon et d'entendre un mâle autoritaire lui expliquer comment vivre sa vie. De plus, le roi avait déjà donné ses ordres. Et un décret de Kohler n'avait pas besoin de codicilles. Même émanant de son frère.

Elle leva la main pour empêcher Viszs de dire un seul mot contre Manuel.

— Je ne veux rien entendre. Ton roi m'a déjà donné des ordres. D'ailleurs j'allais partir.

— Tu l'as effacé ?

— Non. (Elle leva le menton.) Nous sommes sortis ensemble et il y a eu ... un incident—

Le grondement qui émana de son frère fut bien plus fort que le sifflement du vent.

— Que t'a-t-il fait ?

— Rien du tout. Ça ne venait pas de lui. Douce Vierge, cesseras-tu un jour... de le haïr ?

Elle se frotta les tempes, et se demanda s'il était possible qu'une tête explose de douleur ? D'autres êtres sur terre éprouvaient-ils aussi cette même oppression, de temps à autre ?

— Que s'est-il passé ? Grogna Viszs.

— Nous avons été attaqués par un humain, et pour le désarmer—

— L'humain ?

— Oui. Je m'en suis chargée. Et, dans la bagarre, je l'ai blessé. Aussi, Manuel a dû appeler la police.

— Tu as *désarmé* un humain ?

Payne jeta un œil noir à son jumeau.

— C'est le mot qui me semble correct pour désigner l'acte d'arracher une arme d'une main. Tu ne crois pas ?

— Si. (Les yeux de Viszs s'étrécirent.) Exactement.

— Ensuite, je ne pouvais plus effacer la mémoire de Manuel, parce qu'il devait pouvoir répondre aux questions de la police. Et je suis encore ici... pour m'assurer qu'il rentre chez lui.

Dans le silence pesant qui s'ensuivit, Payne réalisa qu'elle s'était trahie. En protégeant Manuel, elle avait prouvé à Viszs que cet humain qu'elle désirait n'était qu'un faible. Mais c'était sans importance. Elle avait décidé d'obéir au roi. Aussi, aucun futur ne serait jamais possible entre elle et son chirurgien.

Quand Viszs ouvrit la bouche, elle poussa un gémissement, et se cacha les oreilles à deux mains.

— Aie pitié de moi, et laisse-moi porter le deuil en silence. Je ne veux pas entendre les raisons qui justifient à tes yeux notre séparation. Je les connais. Je t'en supplie. Laisse-moi.

Elle ferma les yeux, lui tourna le dos, priant le ciel que son jumeau accède à ses souhaits...

La main qui se posa sur son épaule était lourde et chaude.

— Payne. Payne, regarde-moi.

Elle n'avait plus l'énergie de lutter, aussi elle laissa tomber ses mains, et croisa un regard triste qui ressemblait tant au sien.

— Réponds-moi sur un point, demanda Viszs.

— Quoi ?

— Est-ce que tu aimes cet enf—cet humain ?

*Et ce qu'elle l'aimait ?* Payne tourna la tête, et regarda le corps inerte de Manny, affalé sur son lit.

— Oui. Je l'aime. Et si tu cherches à m'en dissuader ou à prétendre que je n'ai pas assez vécu pour préjuger de mes sentiments, je te dirai... d'aller te faire foutre. Je n'ai pas besoin de connaître le monde pour déterminer le vrai désir de mon cœur.

Il y eut un long silence.

— Que t'a dit Kohler ?

— La même chose que toi. Que je devais effacer de lui tous les souvenirs nous concernant, et ne jamais le revoir.

Quand son frère n'ajouta rien, elle secoua la tête.

— Pourquoi es-tu encore ici, Viszs ? Cherches-tu des arguments pour me faire revenir au manoir ? C'est inutile. Dès que l'aube s'annoncera, je rentrerai. Et je me soumettrai à vos règles. Non parce qu'elles nous protègent, le roi ou moi-même. Mais uniquement pour lui, pour sa sécurité à lui. Il n'a pas besoin d'ennemis comme toi et la Confrérie. Je ne veux pas qu'il souffre à cause de ce que je ressens pour lui. Aussi, tu obtiendras de moi ce que tu as voulu. Sauf que...



» (Elle le regarda durement.)... je refuse d'effacer ses souvenirs. Son cerveau est intelligent et fort, mais il ne supporterait pas une autre intrusion. Je ne reviendrai jamais ici, mais je refuse de le condamner à la folie. Il n'a rien fait pour mériter un tel sort. Il n'a cherché qu'à m'aider. Il a trop de valeur pour être rejeté après usage.

À nouveau, Payne tourna les yeux vers la fenêtre.

Après un long moment de silence, elle présuma que son jumeau était parti. Aussi, elle faillit hurler quand il s'approcha d'elle, se plaçant devant la vitre pour lui bloquer la vue de Manuel.

— Tu es *encore* là ? Aboya-t-elle.

— Je vais m'en occuper pour toi.

Payne fit un pas en arrière, puis gronda d'un air menaçant :

— Si tu t'avises de chercher à le tuer—

— Je parlais de Kohler. Je vais m'en occuper pour toi. Je vais... (Viszs passa la main dans ses cheveux.) Je ne sais pas encore comment, mais je vais faire en sorte que tu puisses le garder.

Payne cligna des yeux, puis sentit sa bouche bée.

— Quoi... ? Qu'as-tu dit ?

— Je connais Kohler depuis des années. Selon les Lois Anciennes, je suis le chef de notre lignée— Tu parles d'une joyeuse petite famille ! Aussi, j'irai le voir, pour lui dire que j'approuve ton choix... et ton compagnon. Avec mon aval, tu devrais être autorisée à voir ce salop— ce mec— cet humain— cet homme... Bref, Manello.

» (Il se racla la gorge.) Bien sûr, Kohler est très attaché à la sécurité du manoir. Mais la propriété est entourée de *mhis*... et ton toubib ne pourrait pas la retrouver, même s'il le voulait. De plus, je considère comme très hypocrite de te refuser ce que certains Frères ont obtenu. Bon sang, Darius a eu une fille avec une humaine— et Kohler l'a prise comme compagne. Ouais, j'aurais bien aimé voir que quelqu'un cherche à séparer le roi de sa Beth, lorsqu'il l'a rencontrée. Il aurait tué n'importe qui pour une simple remarque. Et regarde Rhage avec sa Mary ? Pareil.

» Aussi je... demanderai pour toi le même traitement. Si besoin est, j'irai même plaider auprès de notre mère.

Payne posa la main sur son cœur qui tambourinait.

— Je ne comprends pas... Pourquoi ferais-tu ça ?

Il jeta un coup d'œil derrière lui, fixant l'humain que sa sœur aimait.

— Tu es ma sœur. Et c'est lui que tu veux. (Il haussa les épaules.) Et puis... moi aussi je suis tombé amoureux d'une humaine. En fait, j'ai aimé Jane une heure à peine après l'avoir rencontrée. Alors je... te comprends. Sans ma *shellane*, je ne serais plus rien. Si tu éprouves pour Manello la moitié du sentiment que j'ai pour Jane, ta vie ne sera jamais complète sans lui.

Impulsivement, Payne se jeta sur son frère— qu'elle faillit renverser dans son enthousiasme. Elle le serra éperdument contre elle.

— Oh mon frère... !

Il lui rendit son étreinte, et la tint contre lui.

— Je suis désolé d'avoir été un vrai connard.

— Non, tu as été... (Elle chercha le mot juste.) Un vrai connard.

Quand il se mit à rire, le son résonna de façon caverneuse à travers sa large poitrine.

— Tu vois ? On finit par être d'accord sur quelque chose.

— Merci... Merci... répéta-t-elle, tout contre lui.

Après un moment, il s'écarta :

— Il faut que je parle à Kohler avant que tu retournes auprès de Manello, d'accord ? Je veux que tout soit bien clair. Et maintenant, je dois rentrer. Jane veut examiner ceux qui ont été blessés, et toute la Confrérie est consignée au manoir cette nuit. Aussi, je pourrai voir le roi sans délai. (Il fit une pause.) En échange, je vais te demander une chose.

— Tout ce que tu veux. Dis-moi.

— Si tu dois rester ici jusqu'à l'aube, rentre à l'intérieur. On se gèle les couilles sur cette terrasse. (Il recula d'un pas.) Vas-y... Va auprès de ton... mâle.

Quand son jumeau se frotta les yeux, Payne devina qu'il essayait d'effacer la vision d'elle et du guérisseur ensemble sous la douche.

— Je reviendrai, rajouta Viszs. Appelle-moi. Attends... As-tu un téléphone ? Non ? Tiens, prends le mien. Bordel, je ne l'ai plus.

— C'est sans importance, mon frère. Je rentrerai à l'aube.

— Très bien. J'aurai vu le roi.

— Je t'aime, dit-elle en le regardant fixement.

Il eut un sourire. Rare. Ouvert, et sans réserve. Puis il tendit la main, et caressa son visage.

— Je t'aime aussi, sœurette. Maintenant, mets-toi au chaud.

— J'y vais. (Elle lui sauta dessus et l'embrassa affectueusement.) J'y vais.

Ensuite, Payne se dématérialisa de l'autre côté de la fenêtre.

Pas à dire, l'intérieur de l'appartement paraissait brûlant après le froid de la terrasse. Ou peut-être la température interne de Payne était-elle davantage due à la joie délirante qui l'inondait. N'importe. Elle dansa d'un pied sur l'autre et tournoya sur elle-même, avant de s'approcher du lit.

Manny n'était pas seulement endormi, mais franchement inconscient. Mais c'était sans importance. Payne grimpa dans le lit à côté de lui et posa un bras sur lui. Immédiatement, il grogna et se tourna vers elle, la serrant contre lui. Tandis que leurs deux corps se joignaient, elle sentit son sexe contre sa hanche. Un peu inquiète, elle tourna la tête vers la terrasse.

Elle préférait ne pas tenter le sort. Pourvu que Viszs ne remarque pas—  
Il était parti.

Dans le noir, Payne eut un grand sourire et s'installa confortablement, tout en caressant l'épaule de son mâle. Tout allait s'arranger. Elle faisait confiance à son frère, à sa logique, et aux grandes lignes de son plan. Il avait de si bons arguments que le roi ne pourrait que les accepter. Elle ne comprenait pas pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt.

Kohler ne serait peut-être pas content, mais il s'était déjà avéré être un monarque juste, doté d'un esprit ouvert. Le monde changeait, il n'était pas toujours bon de s'accrocher aux anciennes coutumes.

Tout en se détendant, Payne savait qu'elle ne dormirait pas. De plus, elle ne pouvait courir le risque de se faire surprendre par le soleil. Sa peau était déjà incandescente du contact de Manuel, et ça créait de nombreuses ombres dans la pièce.

De toute façon, le sommeil ne la tentait pas. Elle voulait savourer son bonheur tout neuf.

À jamais.

## Chapitre 45

Viszs fut de retour au manoir en un clignement d'œil. Il passa d'abord voir Jane à la clinique, puis il prit le tunnel souterrain vers la grande maison. Lorsqu'il émergea dans le hall, il fut presque assourdi par un silence qui le mit mal à l'aise. Il n'avait jamais apprécié le silence.

Bordel, ça foutait les jetons.

Bien sûr, il était 2 heures du matin. En temps normal, la Confrérie aurait été en patrouille. Mais pas ce soir. Ce soir, tous les Frères étaient sur la touche. Enfermés dans leur chambre. Où ils couchaient sans doute avec leurs femelles— ou venaient de le faire et prévoyaient de recommencer. Bref, il y avait du sexe dans l'air.

*J'ai la sensation d'avoir fait l'amour avec toi pour la première fois.*

En évoquant les mots de Jane et l'émerveillement de sa voix, Viszs ne savait pas s'il devait sourire ou se botter le cul. N'importe. Ce soir, il était entré dans un « Monde Nouveau ». Qu'il connaissait mal, mais qu'il avait bien l'intention de découvrir. À fond.

Il prit le grand escalier deux marches à la fois, et fonça droit vers le bureau de Kohler, tout en cherchant son tabac dans des poches qu'il n'avait pas. Bordel, il était toujours en chemise d'hôpital. Couvert de sang. Et sans cigarettes.

— Merde de merde !

— Messire ? Auriez-vous besoin de quelque chose ?

Viszs se figea sur le palier du premier étage. Quand il aperçut Fritz, qui cirait un peu plus loin le bois de la rampe, il eut presque envie de rouler un patin au majordome.

— Je n'ai plus de tabac, ni de papier à rouler...

Le vieux *doggen* eut un sourire qui creusa toutes les rides de son visage. Et le fit ressembler à un shar-Peï. (*NdT : Chien d'origine chinoise qui se caractérise par sa peau ample qui retombe en plis.*)

— J'en ai à l'office, juste en bas. Je reviens tout de suite. Souhaitez-vous rencontrer le roi ?

— Ouais.

— Alors je vous rapporterai ce qu'il vous faut dans son bureau. Peut-être... voudriez-vous aussi un peignoir ?

Plein de tact, Fritz avait prononcé la seconde partie de sa phrase avec un brin d'hésitation.

— Bonne idée, merci Fritz. Que ferions-nous sans vous ?

— Oh, messire, dit le *doggen* en s'inclinant. Ce n'est rien, vraiment. Vous et la Confrérie nous sauvez la vie chaque nuit.

Sur ce, Fritz et détala, et descendit l'escalier avec bien plus d'énergie qu'on aurait pu l'imaginer. Bien sûr, un *doggen* ne vivait que pour être utile. Ce qui s'avérait être une bénédiction.

Bon, pensa Viszs. Maintenant, au boulot.

Se sentant grotesque dans sa chemise tachée, il s'approcha des portes de Kohler, serra le poing, et frappa.

La voix du roi résonna à travers les panneaux de bois épais : « Entrez. »

— C'est moi, annonça Viszs en pénétrant dans la pièce.

— Hey, V. Qu'est-ce qui se passe, mon Frère ?

Kohler était assis à l'autre bout de la pièce aux coloris mièvres, derrière un bureau énorme, le cul posé sur le trône de son père. Sur le sol à ses pieds, un golden retriever était allongé sur le dernier modèle *Orvis* des tapis canins. (*NdT : Catalogue de prêt-à-porter haut-de-gamme aux États-Unis.*) Digne d'un protégé royal. George leva sa tête blonde et pointa vers V ses oreilles triangulaires. Puis, sans quitter son maître, il agita la queue en signe de bienvenue.

D'ailleurs, jamais le Roi Aveugle et son chien ne se séparaient. Et pas uniquement à cause des services que la bête rendait au vampire.

— Bon sang, V, dit le roi, en se détendant dans son siège sculpté, avant de se pencher pour caresser la tête de son chien. Tu émetts des odeurs intéressantes.

— Vraiment ?

Traversant le bureau, Viszs s'installa en face du roi, les deux mains sur ses cuisses, serrant les poings pour tenter d'oublier qu'il était sacrément en manque de nicotine.

— Tu as laissé les portes ouvertes, s'étonna le roi.

— J'attends Fritz qui doit me rapporter du tabac.

— Pas question que tu fumes à proximité de mon chien.

Bordel ! Viszs avait oublié ce nouveau règlement à la con. Et bien entendu, pas question de dire à George de dégager ou de faire une pause. Même aveugle, cet enfoiré de Kohler restait hyper dangereux. Et Viszs avait reçu plus que sa dose de coups pour la nuit. Il n'avait pas l'intention de tirer sur la corde.

Fritz réapparut au moment où les sourcils épais du roi disparaissaient sous ses lunettes noires.

— Messire, voici votre tabac, dit le majordome d'une voix guillerette.

— Merci, mec, dit Viszs.

Il récupéra une blague à tabac et une pochette de feuilles, plus un briquet que le *doggen* avait ajouté de lui-même. Il prit aussi un peignoir en soie noire.

Peu après, la porte se referma.

Viszs fixa le chien d'un œil sombre. George avait posé sa tête massive sur ses pattes avant, et ses yeux d'un brun doré semblaient s'excuser de l'inconvénient de cette restriction antitabac. En fait, le chien agita même la queue en signe d'empathie.

Viszs regarda son tabac turc et se sentit lamentablement tenté.

— Ça t'embête si j'en roule au moins quelques-unes pour tout à l'heure ?

— Non. Mais si tu touches à ton briquet, je te massacre.

— D'accord, dit Viszs en étalant son matériel sur le bureau. Je suis venu te parler de Payne.

— Comment va-t-elle ?

— C'est... étonnant. (Viszs ouvrit sa blague à tabac, et inspira profondément l'arôme qui en émanait, réussissant à grand peine à étouffer son gémissement de plaisir.) Elle est guérie. Je n'ai pas trop compris comment, mais elle marche à présent. Et paraît comme neuf.

— Tu déconnes ? (Le roi se pencha en avant.) Non, merde ! C'est vrai ?

— À 100 %.

— C'est un miracle.

*Un miracle appelé « Manuel Manello », de toute évidence.*

— On peut dire ça, dit Viszs d'un ton prudent.

— Bordel, c'est une sacrément bonne nouvelle. Tu veux qu'on lui prépare une chambre au manoir ? Fritz peut—

— Ta Majesté, les choses se sont un peu compliquées.

Aussitôt, les sourcils du roi disparurent à nouveau sous les lunettes noires. Et il émana de lui une aura menaçante. Bon sang, pensa V, même complètement aveugle, Kohler restait aussi vif qu'autrefois. Parfois, le regarder donnait la sensation d'avoir un flingue braqué sur le lobe frontal.

Viszs aligna ses petits carrés de papier pelure.

— C'est au sujet de cet humain... le chirurgien.

— Oh... Bordel ! grogna Kohler, qui enleva ses lunettes, et se frotta les yeux. D'accord, arrête les conneries, et dis-moi carrément qu'ils sont ensemble.

Viszs resta silencieux. Il sortit du tabac de sa blague, et en déposa soigneusement une dose dans chacune des feuilles posées sur le bureau.

— J'attends que tu me contredises, dit Kohler, en remettant ses lunettes. J'attends *toujours*.

— Elle l'aime.

— Et ça ne te pose aucun problème ?

— Si, bien sûr. Mais... même si elle avait choisi un Frère, je ne trouverais pas ce fils de pute assez bien pour elle. (Il commença à rouler ses cigarettes.) Alors... si c'est lui qu'elle veut vraiment, je me dis... pourquoi ne pas laisser filer ?

— Viszs... Je comprends ce que tu cherches à faire, et il n'en est pas question. Je ne peux pas le permettre.

Alors qu'il léchait déjà son papier, Viszs se figea un moment, envisageant d'invoquer Beth dans la conversation. Mais le roi n'avait déjà pas l'air très content. C'était peut-être plus sage de ne pas courir le risque d'aggraver son humeur.

— Bordel, ne dis pas ça ! Tu l'as permis à d'autres. Regarde Rhage avec Mary...

— Rhage a été battu pour ça, tu te souviens ? De plus, les temps changent. La guerre devient de pire en pire. La *Lessening* Société recrute à tout-va. En plus, il y a aussi ces corps en morceaux que vous avez retrouvés à Caldwell, il y a quelques nuits.

Bon sang, pensa Viszs, qui avait oublié ces foutus *lessers* coupés en deux...

— À ce sujet, je viens de recevoir ceci. (Sans tourner la tête, Kohler tapota sur sa gauche, et prit une feuille écrite en braille.) C'est la copie d'une lettre qui a été adressée par mail à tous les membres encore en vie des familles originelles. Apparemment, Xcor et ses copains viennent d'émigrer au Nouveau Monde. Ce qui explique l'état des égorgeurs que tu as découverts, non ?

— Bordel de merde ! Je savais bien que c'était lui.

— Il nous tend un piège.

— Pourquoi ? Demanda Viszs en se raidissant.

De l'autre côté du bureau, Kohler lui jeta un regard entendu.

— Il y a eu de nombreux morts chez les vampires, des familles entières décimées. La *Glymera* a dû abandonner ses demeures, et s'éparpiller dans tout l'État, mais les aristocrates veulent revenir à Caldwell. Malheureusement, les choses ne se sont pas calmées. Bien au contraire, elles sont devenues plus dangereuses. La ville n'est pas sûre. D'ailleurs, rien n'est garanti en ce moment.

En clair : Kohler n'était pas certain que son trône soit très stable. Même s'il avait pour l'instant le cul posé dessus.

— Bien sûr, je comprends ce qu'éprouve Payne, continua Kohler. Mais nous sommes en état de siège. Il faut serrer les rangs. Ce n'est pas moment d'ajouter la complication d'un humain à ce merdier.

Il y eut un moment de silence après ça.

Tout en examinant ses arguments pour une contre-offensive, Viszs ramassa un autre carré de papier, le ferma, lécha le rebord, et roula l'ensemble bien serré.

— Il a aidé Jane la nuit dernière. Quand les autres Frères et moi sommes arrivés en miettes après cette échauffourée dans la ruelle, la présence de Manello a été pour nous une bénédiction du ciel. C'est un chirurgien exceptionnel, Kohler. Et j'en sais quelque chose : Il m'a remis en place le genou et la hanche. Il est loin d'être inutile. (Viszs fixa le roi, le visage grave.) Si la guerre s'intensifie, nous aurons besoin de davantage de mains à la clinique.

Kohler poussa une litanie de jurons, d'abord en anglais, ensuite en Langage Ancien.

— Viszs...

— Jane est un excellent médecin, mais elle est seule. Et elle n'est pas spécialisée en orthopédie, contrairement à Manello.

À nouveau, Kohler enleva ses lunettes, et se frotta les yeux. Très fort.

— Tu prétends que ce mec va accepter de vivre ici, au manoir, nuit et jour, pour le reste de sa vie ? C'est beaucoup lui demander.

— Je me chargerai de le lui demander.

— Je n'aime pas ça.

Un loong silence. Que Viszs rencontra bille en tête. Parfois, il savait se taire et ne pas insister.

— Je pensais que tu voulais tuer cet enfoiré, grommela Kohler étonné, comme si cette solution aurait été nettement préférable.

Soudain, Viszs reçut la vision de Manello sous la douche, à genou, devant Payne nue... Une image si vivace que son cerveau s'électrisa. Il faillit prendre un stylo sur le bureau pour se crever les deux yeux.

— J'en ai toujours envie, admit-il d'une voix sombre. Mais je pense à ma sœur. Et c'est lui qu'elle veut. Pour moi, c'est tout ce qui compte.

Pendant un autre très loong silence, Viszs en profita pour rouler un stock assez étonnant de futures cigarettes.

Finalement, Kohler passa la main dans ses cheveux de nuit— Merde, ils étaient si longs qu'ils disparaissaient sous le bureau.

— Si elle veut le rencontrer à Caldwell, ça ne me regarde pas.



Viszs ouvrit la bouche, prêt à discuter... puis il y renonça. Et referma son clapet. Après tout, c'était mieux qu'un « non » implacable. Et puis, qui savait ce que leur réservait le futur ? Si lui-même pouvait oublier le Cauchemar-Sous-La-Douche et laisser Manello respirer après un coup pareil, tout était possible.

— D'accord, dit-il en refermant sa blague à tabac. Et pour Xcor ? Que comptes-tu faire ?

— Attendre jusqu'à ce que le Conseil le convoque pour une réunion. Ce qui devrait avoir lieu d'ici quelques jours, sans aucun doute. La *Glymera* va ramper devant ce mec, et c'est alors que nous aurons un vrai problème. (D'une voix sèche, le roi ajouta :) Je n'ai pas que des affaires de cœur à gérer. Contrairement à toi.

Viszs ne releva pas.

— Tu veux convoquer une réunion de la Confrérie ?

— Nan. Laissons-les tranquilles cette nuit. Quelques heures de plus ne changeront rien.

Viszs se leva, enfila son peignoir, et récupéra sa provision de cigarettes.

— Merci. Tu sais... pour Payne.

— Ce n'est pas un cadeau.

— En tout cas, c'est un message que je serai heureux de lui transmettre.

Viszs était déjà presque arrivé à la porte, quand le roi annonça :

— Elle va vouloir combattre.

— Pardon ?

Viszs pivota pour regarder Kohler.

— Je parle de ta sœur, précisa Kohler. (Il posa les coudes sur la paperasserie étalée sur son bureau et se pencha en avant, le visage cruel et grave.) Il faut que tu te prépares, mon Frère. Parce qu'elle va demander à sortir en patrouille. Pour combattre.

*Bordel, pas question.*

— Je ne veux pas en entendre parler.

— Tu le devras bien. Je me suis battu contre elle, des mois durant. Elle est aussi entraînée et dangereuse que toi et moi, et si tu imagines qu'elle va se contenter d'arpenter le manoir pendant les six siècles à venir, tu te fous le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Tôt ou tard, elle va réclamer à sortir.

À nouveau, Viszs ouvrit la bouche. Puis la referma.

Bon sang, il avait savouré sa putain de « nouvelle vie » pendant... environ 29 minutes.

— Ne me dis pas que tu vas accepter ?

— Pourquoi pas ? Rétorqua Kohler. Xhex le fait.

— C'est une *sympathe*, s'exclama V. Elle est aux ordres de Rehvenge. Et aux tiens. (Les sourcils de Kohler disparurent sous ses lunettes pour la troisième fois.) Ça n'a rien à voir.

— Primo, gronda le roi, tous ceux qui vivent sous ce toit sont sous *mes* ordres. Secundo, les règles ne seront pas différentes sous prétexte que Payne est ta sœur.

— Bien sûr que... (*si !*) ...non.

— C'est ça, vachement convaincant.

— Kohler, (Viszs s'éclaircit la voix,) tu ne penses pas sérieusement à la laisser—

— Tu as bien vu la tronche que j'avais après m'être battu avec elle, pas vrai ? Je n'ai jamais retenu mes coups, mec, ni ne lui ai accordé aucun avantage. Cette femelle est un sacré combattant.

— Mais elle est... (*ma sœur !*) Tu ne *peux pas* la laisser sortir !

Quand le roi émit un grondement menaçant, Viszs se flanqua une cigarette dans le bec.

— Je pense qu'il vaut mieux que je m'en aille.

— Bonne idée.

Dès qu'il fut dans le couloir, Viszs activa le briquet en or que Fritz lui avait apporté, et tira sur sa cigarette comme un aspirateur Dyson à plein régime.

Qu'allait-il faire à présent ?

Il envisagea de retourner directement au Commodore et d'informer sa jumelle de la bonne nouvelle. Mais il craignit de tomber sur une autre scène insoutenable. De plus, il avait encore plusieurs heures avant l'aube... Assez de temps pour tenter de se convaincre que voir Payne en patrouille n'était pas une idée-Edsel. (*NdT : Marque de la Ford Motor Company commercialisée de 1958 à 1960, malgré sa courte durée de vie, elle est connue un échec retentissant.*)

En plus, Viszs avait quelqu'un d'autre à voir.

Il redescendit l'escalier, traversa le hall, puis le sas. Une fois l'extérieur, il parcourut la courte distance de la cour intérieure gravillonnée, et entra dans la Piaule par la porte principale.

En retrouvant le décor familier du salon, avec ses canapés de cuir, son grand écran plat, et sa table de baby-foot, Viszs se sentit plus calme.

Par contre, il n'apprécia pas de voir une bouteille de Lagavulin vide sur la table basse.

— Butch ?

Aucune réponse. Aussi, il parcourut le couloir jusqu'à la chambre du flic. La porte était ouverte, et à l'intérieur... personne. La penderie où Butch entassait ses milliers d'affaires était ouverte. Le lit défait et tout en désordre.

— Je suis là.

Perplexe, Viszs fronça les sourcils, se retourna, et alla jusqu'à sa propre chambre. Les lampes étaient éteintes, mais il y avait suffisamment de lumière émanant du couloir pour qu'il voie ce qui se passait.

Butch était assis au bord du lit, de l'autre côté, dos à la porte. Il avait la tête basse, et voûtaient ses larges épaules.

Viszs entra, et referma la porte sur eux deux. Ni Jane ni Marissa n'était attendue de sitôt : Elles travaillaient toutes les deux. Bien sûr, Fritz risquait de se pointer pour le ménage quotidien. Mais jamais le majordome ne franchissait une porte fermée. Ni n'y frappait. Ça faisait bien trop longtemps qu'il fréquentait les lieux. Que Dieu le bénisse !

— Hey, dit-il dans le noir.

— Hey.

Viszs avança et fit le tour du lit, en utilisant les murs pour se situer. Une fois près de Butch, Viszs posa son cul sur le matelas, juste à côté de son pote.

— Toi et Jane, ça va ? Demanda le flic.

— Oui, tout est arrangé. (Et c'était une sacrée litote !) Elle est arrivée juste au moment où je reprenais conscience.

— Je lui ai téléphoné.

— J'avais compris. Viszs tourna la tête, et regarda son copain, qu'il ne distinguait pas dans l'obscurité. Je te remercie.

— Je suis désolé, dit Butch d'une voix rauque. Oh, mon Dieu, je suis tellement désolé... (Il poussa un cri étouffé, qui était presque un sanglot.)

Bien qu'il soit aveugle, Viszs posa le bras sur les épaules de Butch, et le serra contre lui. Le front posé contre celui de son meilleur ami, il oscilla d'avant en arrière, d'un mouvement apaisant.

— Tout va bien, dit-il, la voix cassée. Tout va bien. Tu m'as... Tu as fait ce qu'il fallait.

Ils finirent par tomber ensemble sur le lit, serrés l'un contre l'autre.

Et pour une raison étrange, Viszs se souvint de la première nuit qu'il avait passée avec Butch. Et qui lui semblait 1 milliard d'années plus tôt. C'était dans l'ancienne maison de Darius, à Caldwell. Dans une chambre d'amis du premier étage, il y avait eu des lits jumeaux... Quand Butch avait posé une question sur les tatouages de son visage, Viszs lui avait conseillé de se mêler de ses oignons.

Dire qu'aujourd'hui, ils se retrouvaient ensemble, dans le noir. Et après tout ce qui était arrivé entre eux depuis lors, il était presque irréel de les imaginer autrefois : Deux mâles venant de deux mondes différents, qui n'avaient en commun que les *Red Sox*.

— Je préférerais ne pas avoir à recommencer trop vite, dit le flic.

— Marché conclu.

— N'empêche... Si tu en as besoin. Viens me voir.

Viszs faillit répondre : « *Jamais plus* ». En fait, c'était vraiment sur le bout de sa langue, mais il se retint. Après tout, lui et le flic avaient exploré ensemble de nombreux étages psychiatriques... Même si Viszs venait de décider de changer complètement de vie... qui savait ce que le futur leur réservait encore ?

Aussi, il répéta seulement le serment qu'il s'était fait à lui-même avec Jane. À partir d'aujourd'hui, il se démerderait seul. Même s'il était parfois prêt à hurler de frustration, ce serait mieux que pousser son meilleur ami vers la bouteille. Plus sain aussi.

— J'espère que ce ne sera pas nécessaire, murmura-t-il. Mais merci, mec.

— Autre chose.

— Quoi ?

— Tu sais, cette fois... je crois vraiment qu'on sort ensemble.

Quand Viszs éclata d'un rire tonitruant, il sentit le flic hausser les épaules.

— Allez quoi... Je t'ai foutu à poil. Mis un foutu corset, en prime. En plus, je préfère ne même pas repenser aux soins de toilette que j'ai dû te donner après.

— Enculé.

— Non, quand même pas.

Ils rirent ensemble un long moment, puis Viszs ferma les yeux, et laissa son esprit dériver. Avec la large poitrine de son meilleur ami serrée contre la sienne, et la certitude d'avoir récupéré sa *shellane*, il avait la sensation que son monde était à nouveau solide.

Bordel, il fallait juste qu'il trouve un moyen d'empêcher sa sœur d'aller arpenter les rues en pleine nuit... en risquant de se faire massacrer.

Ensuite, sa putain de vie serait quasiment parfaite.

## Chapitre 46

Quand José se gara devant le motel Monroe, il remarqua immédiatement que la seule chose flambant neuve de cet endroit était le ruban jaune qui délimitait la scène du crime. Et que ses agents venaient juste de placer à l'angle le plus éloigné du bâtiment. Tout le reste était sale et décrépit, y compris les véhicules garés devant le bureau. De vrais tacots !

José remonta jusqu'à la dernière chambre de la rangée, et gara sa voiture de fonction à côté des autres fourgonnettes de la police.

En coupant son moteur, il jeta un coup d'œil en direction du siège passager.

— Tu te sens prêt ?

Veck avait déjà la main sur la poignée.

— Bien sûr.

Tandis qu'ils sortaient ensemble, d'autres agents apparurent, et plusieurs d'entre eux s'arrêtèrent pour féliciter Veck, avec d'amicales claques dans le dos. Au poste de police, suite à cette affaire avec le paparazzi, tout le monde prenait le garçon pour un héros. Et ce flot constant d'approbation n'était pas ralenti par le fait que ce mec n'aimait pas trop les compliments.

Avec une expression calme et déterminée, Veck se contenta de resserrer sa ceinture, et de sortir une cigarette. Après l'avoir allumée, il tira longuement dessus.

— Alors ? Comment on procède ?

Laissant le gosse en arrière, José passa sous le ruban. Ayant été fracassée, la porte de la chambre était coincée, aussi José dut-il la forcer d'un coup d'épaule pour avoir accès à la scène du crime

— Merde, haleta-t-il, en entrant.

L'air était irrespirable, entre l'odeur du sang frais et celle du ... formol.

Au même moment, il y eut le flash du photographe légal. Sous la vive lumière, José aperçut le corps de la victime, étendu sur le lit... et plusieurs petits flacons d'échantillons sur la table de chevet. À côté des couteaux.

Il ne put s'empêcher de fermer les yeux.

— Inspecteur ?

José se retourna pour regarder Veck qui entrait.

— Quoi ?

— Nous avons des renseignements sur le propriétaire de la camionnette. Il s'agit de David Kroner. De l'Illinois. Ce véhicule n'a pas été volé, aussi, on peut

supposer que... Voilà le signalement : Blanc, 33 ans, célibataire. Handicapé, en congé malad— Nom de Dieu !

Quand il se retrouva en face du lit, Veck arrêta net son rapport et cessa de marcher.

Il y eut un autre flash. Puis le bourdonnement électronique de l'appareil photo qui se rechargeait.

José se tourna vers le médecin légiste.

— Depuis combien de temps est-elle morte ?

— Pas longtemps. Le corps est encore chaud. Je vous donnerai des indications plus précises dès que j'aurai fini mes premiers examens.

— Merci.

Avançant jusqu'à un bureau merdique, José utilisa la pointe de son stylo pour étudier quelques bijoux posés sur le simili-bois : Un fin anneau d'or, des boucles d'oreilles clinquantes, un bracelet rose et noir.

La victime avait eu un tatouage, découpé à même sa peau et placé dans l'un des flacons près du lit. Aux tons également rose et noir. Des couleurs qu'elle devait aimer.

*Avait dû aimer...* Au passé.

José arpenta la chambre à la recherche d'indices, examina la corbeille à papier, avant de passer dans la salle de bain.

Manifestement, quelqu'un avait dérangé le tueur en plein travail— après avoir sans doute entendu un cri... L'intrus avait fracassé la porte, provoquant ainsi un départ précipité du malade par la petite fenêtre, au-dessus des toilettes.

Un homme— qui avait refusé de s'identifier— avait passé un appel au 911, indiquant simplement la présence d'un cadavre et le lieu du crime. Il ne s'agissait pas de leur assassin. Les salauds pareils ne s'arrêtaient jamais, du moins pas volontairement. Et ils ne laissaient pas derrière eux le genre de trophées qui trônaient encore sur la table de chevet et sur le bureau.

— Où iras-tu après tout ça ? Marmonna José entre ses dents. Maintenant que tu es en cavale...

Plusieurs unités K-9, des policiers travaillant avec des chiens entraînés, fouillaient les bois derrière le motel, mais José avait le pressentiment qu'ils ne trouveraient rien. À 200 mètres de là, il y avait un ruisseau qu'on pouvait traverser à pied. Veck et lui étaient arrivés au motel en passant sur le petit pont qui le traversait. Ça couperait la piste des chiens.

— Il change de *modus operandi*, remarqua Veck. (Quand José se tourna vers lui, son coéquipier mit les mains sur ses hanches, et secoua la tête.) C'est la

première fois qu'il utilise un endroit public. Et son travail est dégueulasse, et probablement bruyant. S'il avait déjà fait ça, nous en aurions été avertis plutôt.

— Je suis d'accord.

— David Kroner a beaucoup à nous dire.

— Peut-être. (José haussa les épaules.) Ou peut-être retrouverons-nous son cadavre un jour ou l'autre.

— Personne n'a indiqué sa disparition.

— Oui, mais tu as bien dit qu'il était célibataire pas vrai ? S'il vit seul, qui peut savoir qu'il n'est plus là ?

Même si José jouait l'avocat du diable, il avait aussi établi ses pronostics, arrivant à la même conclusion que Veck. Il était rare que quelqu'un disparaisse sans que personne ne le remarque : Sa famille, ses amis, ses collègues de travail, ou même le propriétaire de son appartement. Ça pouvait arriver, bien entendu, mais pas souvent.

La question était : Qu'allait faire désormais le tueur ? Si cet enfoiré suivait le mouvement prévisible, sa pathologie risquait d'entrer dans un stage frénétique. Dans le passé, ses victimes n'apparaissaient que de mois en mois. Récemment, ils en avaient découvert deux en une semaine.

Aussi, en suivant cette ligne de raisonnement, le tueur venait de flanquer par la fenêtre sa prudence antérieure— qui lui avait permis si longtemps de rester sous le radar de la police. Quelles qu'en soient les raisons, sa folie avait empiré, et son besoin de tuer devenait irrépressible. Bien sûr, son avidité le ferait probablement prendre plus vite. L'ennui, c'était qu'il risquait de devenir de plus en plus dangereux.

Veck s'approcha de José.

— Je vais aller fouiller la camionnette. Vous voulez venir avec moi ?

— Bien sûr.

Une fois dehors, l'air n'était plus empuanti par l'odeur cuivrée du sang ou les produits chimiques. Aussi, José inspira-t-il plusieurs fois profondément. Veck enfila des gants de latex, avant de se mettre au travail. Bien entendu, la camionnette était verrouillée, mais ça n'arrêta pas longtemps le jeune inspecteur. Il récupéra un caillou et fit sauter la vitre côté conducteur, avec l'aisance d'un voleur de voiture récidiviste

— Pouah ! Marmonna-t-il, en reculant la tête.

Juste après ce cri, José perçut aussi la puanteur qui émanait de la voiture, et plaça immédiatement sa main devant son nez, tout en s'étouffant. Ça sentait le formol, mêlé à la pourriture douceâtre de la chair morte.

— Ce n'est pas dans la cabine, dit Veck qui balançait sa lampe torche sur les sièges. C'est à l'arrière.

Il y avait une chaîne et un cadenas pour verrouiller les doubles portes de la camionnette, mais Veck alla chercher, dans le coffre de la voiture de José, une scie électrique. Qu'il mit en route.

Il y eut un vrombissement électrique et strident... puis un « *Ping* ». Et les portes s'ouvrirent.

— Oh... merde !

José s'approcha, pour voir ce qui avait poussé son coéquipier à jurer.

Dans le faisceau de la lampe de Veck, il vit une multitude de petits flacons transparents, remplis de liquide clair, avec des morceaux qui flottaient à l'intérieur... ou avaient déjà coulé au fond. La collection était soigneusement rangée sur des étagères faites sur mesure, qui couraient sur toute la paroi de gauche de la camionnette, avec un rail de sécurité pour les maintenir en place. Du côté droit, il y avait les outils : Couteaux et cordes ; sparadrap ; marteaux ; rasoirs ; scalpels ; tenailles...

Cette fois, David Kroner était mal barré. Il était hautement improbable qu'un tueur ait fait de telles installations dans une voiture qui ne lui appartenait pas. Et bien entendu, José savait déjà que tous les trophées des différents flacons de la camionnette devaient provenir des victimes déjà retrouvées.

Leur seule chance était que les chiens débusquent le mec dans les bois.

Sinon, une autre jeune femme risquait de mourir. Très bientôt. José était prêt à parier sa maison que le malade projetait déjà la chasse d'une nouvelle victime.

— Je vais prévenir le FBI, dit-il. Il faut qu'ils soient au courant de tout ça.

Veck inspecta une dernière fois l'intérieur de la camionnette.

— Je vais aider les mecs du CSI. Ça ira plus vite. Et j'aimerais avoir cette bagnole au poste le plus tôt possible, pour qu'on puisse tout mettre dans les dossiers Online.

José hocha la tête, sortit son téléphone, et appuya un numéro préenregistré. Tandis que les premières sonneries résonnaient à ses oreilles, il pensa qu'il lui faudrait appeler sa femme, juste après avoir pris contact avec le bureau local du FBI.

Manifestement, il n'avait aucune chance de rentrer chez lui pour le petit-déjeuner. Aucune.



## Chapitre 47

— Le soleil ! Oh mon Dieu ! Vite... Il faut que tu...

Manny se réveilla en sursaut et... en plein vol. De toute évidence, il avait jailli hors du lit, emmenant avec lui toute sa literie. Tout atterri en même temps sur le tapis : Ses pieds, la couette, et les quatre ou cinq oreillers.

Le soleil brillait à travers les fenêtres vitrées, illuminant toute la chambre d'une lumière dorée.

Payne était là, affirmait le cerveau de Manny. Elle était *ici*.

Soudain frénétique, Manny regarda autour de lui, puis il se précipita dans la salle de bain. Vide. Il parcourut en courant toutes les pièces de son appartement. Vides.

Tout en se grattant la tête, il revint lentement jusqu'à son lit... et réalisa tout à coup que— *Nom d'un chien !* — il avait encore tous ses souvenirs. D'elle. De Jane. Du Bouc-Du-Diable. Des opérations pratiquées... et de cette incroyable douche qu'ils avaient prise ensemble. De Glory.

Bon sang, mais que... ?

Il se pencha, récupéra un des oreillers, et le porta à son nez. Ouais, pas de doute. Elle avait dormi à côté de lui. Mais pourquoi était-elle revenue ? Et puisqu'elle l'avait fait, pourquoi ne pas avoir effacé sa mémoire ?

Traversant l'appartement, Manny récupéra son téléphone portable et se figea. Merde ! Il ne pouvait pas appeler Payne. Il n'avait pas son numéro.

Il resta planté un moment, comme une statue. Puis il se souvint de son rendez-vous : Il avait accepté de rencontrer Goldberg, dans moins d'une heure.

À cran— et même étrangement paniqué pour une raison qu'il n'arrivait pas à déterminer— Manny enfila quelques affaires de sport, et prit l'ascenseur. Une fois dans la salle de gym, il salua de la tête trois autres mecs qui soulevaient des poids ou faisaient des pompes, puis il monta sur le tapis de course qu'il utilisait le plus souvent.

Merde, il avait oublié son iPod. Tant pis. Son esprit bouillonnait de tant de questions qu'il n'y avait pas vraiment de silence entre ses deux oreilles. Il se mit à courir et trouva son rythme, tout en essayant de reconstituer la nuit passée, juste après sa douche... Il ne se souvenait de rien. Mais comme il n'avait pas de migraine atroce ce matin, son amnésie n'était due qu'à l'alcool.

Pendant qu'il s'exerçait, il se pencha une fois ou deux pour accélérer la vitesse du tapis. Un abruti quelconque avait dû le brancher au minimum, et

Manny n'avait pas l'intention de se traîner. Quand sonna la fin des 8 km qu'il faisait toujours, il réalisa ne garder aucune séquelle de sa cuite de la veille. Étrange. À moins qu'il y ait trop de foutoir dans son crâne pour lui laisser le temps de s'inquiéter de conneries de ce genre.

Il quitta le tapis un quart d'heure après, et avança vers le distributeur pour récupérer une serviette. Un leveur de poids marchait aussi dans la même direction, mais il s'écarta d'un geste empressé, pour laisser passer Manny le premier.

— Après toi, mec, dit l'autre en levant les deux mains, pour accentuer son offre.

— Merci.

Manny s'épongea et avança vers la sortie... Mais soudain, il se figea. Il lui fallut un moment pour remarquer que plus personne ne bougeait dans la salle. Tous les autres sportifs s'étaient interrompus, quoi qu'ils fassent, pour le regarder fixement. Mal à l'aise, il baissa les yeux, vérifiant être correctement vêtu. Ce qui était le cas. Bordel, mais qu'est-ce qui leur prenait ?

Dans l'ascenseur, il s'étira, bras et jambes, et pensa qu'il aurait pu courir facilement le double— sinon le triple— sans problème. Malgré la gnôle et la nuit raccourcie, il se sentait en pleine forme. Bien réveillé, bourdonnant d'énergie. *Vive les endomorphines !* Pensa-t-il. Même avec le cœur et la tête à l'envers, ça vous dopait un mec bien mieux que la caféine... ou la sobriété.

Manny était bien certain qu'à un moment ou à un autre, son manque de sommeil allait le rattraper. Et l'assommer pour le compte. Mais il s'en préoccuperait au moment critique.

Une demi-heure après, il rentra dans le café *Starbucks* de la rue Everett... Là où Goldberg et lui s'étaient connus, bien des années plus tôt— avant même que le petit bar n'ait été récupéré par la chaîne nationale. Goldberg était alors fraîchement émoulu de Columbia, et voulait faire son internat à Saint Francis. Manny, qui faisait partie des recruteurs, avait été chargé de récupérer le petit génie. Ouais, Goldberg était déjà une vraie star à l'époque. Et Manny tenait férocement à réunir dans son service les meilleurs éléments du pays.

Tandis qu'il s'appuyait au comptoir pour demander un *venti latte*, Manny regarda autour de lui. L'endroit était bondé, mais Goldberg avait déjà bloqué une table, près de la fenêtre. Rien d'étonnant. Toujours en avance à ses rendez-vous, le chirurgien était devant être là depuis 15 ou 20 minutes. D'ailleurs, il ne cherchait pas Manny. Il fixait son verre en carton comme s'il faisait une thérapie à son capuccino.

Ah... Il avait donc un message à transmettre.

— Doc ? Appela le mec du comptoir.

Manny récupéra sa commande, puis se faufila entre les différents accros à la caféine, évitant les présentoirs de tasses ou de CD, et les tourniquets triangulaires où s'affichaient les offres spéciales.

— Hey, dit-il, en s'installant en face de Goldberg.

Le chirurgien releva la tête. Écarquilla les yeux. Et examina Manny de haut en bas. Deux fois.

— Ah... Bonjour.

Manny sirota une partie de son gobelet, puis s'appuya sur son dossier. Dont la barre métallique s'incrusta dans sa colonne vertébrale.

— Comment va ? Demanda-t-il à son confrère.

— Bien. Seigneur, vous avez l'air... super en forme.

Goldberg mentait, pensa Manny qui le regarda, en se frottant la mâchoire. Il n'était pas rasé. Et portait un jean et une polaire. Pas de quoi jouer les mannequins.

— Bon, allons droit au but, dit-il en buvant à nouveau. Dites-moi plutôt ce que vous avez à dire.

Affolé, Goldberg regarda dans toutes les directions. Jusqu'à ce que Manny prenne pitié de lui.

— Ils veulent que je prenne un congé à durée indéterminée, pas vrai ?

— Le comité de l'hôpital pense, effectivement... (Goldberg se racla la gorge, très gêné,) ... que ce serait mieux pour... tout le monde.

— Ils vous ont demandé de prendre ma place en intérim.

Un autre raclement de gorge.

— Ah...

— C'est bon. (Manny posa son gobelet.) Je m'en fiche. J'en suis même heureux. Vous serez un patron génial.

— Je suis désolé... (Goldberg secoua la tête.) Je... Ça me paraît moche. Mais vous savez, vous pourrez toujours... revenir. Plus tard. D'ailleurs, le repos vous a déjà fait le plus grand bien. Vraiment, vous avez l'air super—

— ...en forme, coupa Manny sèchement. Oui, c'est ça.

C'était toujours ce qu'on disait à ceux dont on voulait se débarrasser. Ou qui vous faisaient pitié.

Durant un moment, les deux chirurgiens burent leur café ensemble. En silence. Et Manny se demanda si son confrère pensait la même chose que lui : *Bon sang, que les choses avaient changé !* La première fois qu'ils s'étaient assis

ici, Goldberg avait été aussi nerveux que Manny aujourd'hui. Pour des raisons différentes, bien sûr. Qui aurait prédit alors que Manny serait mis sur la touche ?

Autrefois, il ne visait que le sommet, sachant bien que rien ne pourrait le stopper. Jamais.

D'ailleurs, Manny était plutôt surpris de sa réaction à la décision du comité. En fait, il s'en fichait. Il se sentait... déconnecté. Comme si tout arrivait à quelqu'un d'autre— un mec qu'il avait connu autrefois, mais qui n'était plus qu'un étranger. Oui, bien sûr, c'était un choc. Mais quand même...

— Eh bien—

Il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone. Et soudain, il réalisa qu'une seule chose comptait réellement pour lui... parce qu'il sursauta et chercha avec frénésie son appareil, comme si sa polaire avait pris feu.

Malheureusement, ce n'était pas Payne. Mais le vétérinaire.

— Je dois répondre, dit-il à Goldberg. Je n'en ai pas pour longtemps. Allô, Doc, comment va— (Manny fronça les sourcils, perplexe.) Vraiment ? Oui... Oui. Je comprends... D'accord... Très bien. Bon sang, c'est un vrai miracle.

Il était conscient d'arborer un grand sourire heureux— le visage aussi lumineux qu'un lampadaire.

Quand il raccrocha, il jeta un coup d'œil à Goldberg. Qui avait les sourcils tellement haut sur le front qu'ils avaient carrément disparu sous ses cheveux.

— C'était de très bonnes nouvelles, expliqua Manny. Au sujet de mon cheval. Incroyable, mais les sourcils du mec montèrent davantage.

— J'ignorais que vous en aviez un.

— Elle s'appelle Glory. C'est un pur sang.

— Oh. Waouh.

— Je la fais courir.

— Je l'ignorais.

— Ouais.

*Tout le monde* l'ignorait. Et voilà qui représentait bien la vraie valeur du réseau social de Manny. En fait, il réalisa soudain qu'il ne parlait que boulot avec ses confrères. À l'hôpital, avec Goldberg, il pouvait discourir des heures durant de patients, de problème de personnel, ou des différentes décisions à prendre dans le service. Mais rien d'autre.

Du coup, à présent, ils n'avaient strictement rien à se dire.

Et pourtant, il y avait en face de lui un très brave homme... Probablement le prochain médecin en chef du service de chirurgie de Saint Francis. Le comité de l'hôpital mènerait bien entendu une recherche dans tout le pays, mais au final il

choisirait Goldberg. Les autres chirurgiens de l'équipe préféreraient la stabilité, et tous avaient confiance en lui. Et Goldberg méritait cette promotion. Professionnellement, il était brillant. Administrativement, il était efficace. Humainement, il avait un caractère bien plus facile à vivre que celui de Manny.

— Vous ferez un boulot parfait, dit Manny.

— Quoi... ? Oh, ce n'est que temporaire, jusqu'à ce que vous... reveniez.

Le mec avait l'air de le croire, ce qui prouvait son bon cœur.

Manny remua dans sa chaise, et croisa les jambes, avant de jeter un coup d'œil autour de lui. À la table voisine, trois filles à peine majeures le regardaient. Dès qu'elles virent que Manny les avait repérées, elles gloussèrent, sans se soucier d'avoir été surprises en flagrant délit d'indiscrétion.

Étrangement, Manny ressentit le même sentiment de gêne qu'au gymnase, un peu plus tôt. Il baissa les yeux et s'examina. Il avait bel et bien des vêtements sur lui. Il n'était pas à poil. Alors pourquoi... ?

Quand il releva la tête, il vit qu'une des filles s'était levée, et s'approchait de lui.

— Salut. Ma copine vous trouve super sexy.

— Ah... (Manny en resta comme deux ronds de flan.) Merci.

— Voici son numéro de téléphone...

— Oh non non non. Pas question. (Manny récupéra le papier posé sur la table, et le rendit à la gamine.) Je suis très flatté, mais—

— Elle a 18 ans, je vous assure.

— Et moi 45.

En entendant ça, la fille ouvrit la bouche, sidérée.

— Ce n'est pas vrai !

— Si, dit Manny, ne sachant plus quoi faire pour se débarrasser d'elle. En plus, j'ai déjà une copine.

— Oh, dit la minette, tout souriante. Génial. Mais il vous suffisait de le dire. Pas la peine de prétendre être un vieux schnock.

Sur ce, elle retourna à sa place d'un pas sautillant. Elle dut annoncer la nouvelle aux autres, parce qu'il y eut un gémissement collectif. Et une des filles se retourna même pour lui faire de l'œil.

Manny regarda Goldberg.

— Les gosses de nos jours, vraiment !

— Ouais.

D'accord ! Il était temps de mettre fin à cette entrevue qui devenait pénible. Manny jeta un coup d'œil vers la fenêtre, et prépara son évvasion.

Sauf que... Dans la glace, il vit son reflet. Son visage. Bien sûr, il reconnut ses hautes pommettes. Sa mâchoire carrée. Son nez droit. Ses cheveux noirs. C'était bien lui. Et pourtant, il paraissait différent.

Il se pencha un peu pour vérifier. Ses yeux peut-être...

— Hey, annonça-t-il calmement. Je vais passer aux toilettes avant de filer. Pourriez-vous surveiller un moment mon café ?

— Bien sûr, dit Goldberg, avec un sourire soulagé, comme s'il était content à la fois d'avoir quelque chose à faire et de pouvoir bientôt partir. Prenez votre temps.

Manny se leva, et passa à l'arrière, dans un simple cabinet de toilette unisexe. Il frappa, n'obtint aucune réponse, aussi il ouvrit la porte et appuya sur l'interrupteur. Tandis qu'il s'enfermait à l'intérieur, un ventilateur automatique démarra sur sa tête. Il avança jusqu'au miroir auprès duquel clignotait un panneau indiquant : « *N'oubliez pas de vous laver les mains.* »

La lumière tombait directement de dessus le lavabo, juste en face de lui. Sous un éclairage aussi dru, il aurait dû, en toute justice, avoir une tronche épouvantable. Les joues creusées par la fatigue. Des cernes suffisants pour ressembler à des sacs de voyage. La peau couleur de *hummous*. (NdT : *Crème de pois chiches.*)

Mais le miroir ne lui renvoyait pas du tout cette image. Malgré la lumière pisseuse, Manny faisait dix ans de moins que son âge officiel. Il rayonnait de santé, comme si quelqu'un venait de bricoler son ancien visage avec un logiciel *Photoshop*. Et pas que son visage d'ailleurs.

Il recula, tendit les bras à hauteur de sa poitrine, et s'accroupit, donnant à ses hanches arthritiques une bonne raison de protester en hurlant. Et il forçait sur ces mêmes cuisses qui venaient de courir moins d'une heure auparavant. Aucun de ses muscles— ni des jambes, ni du dos— ne présentait la moindre courbature. Ni douleur. Ni raideur. Rien.

Un corps en pleine santé. Florissant.

Il pensa soudain à ce que le vétérinaire lui avait annoncé au téléphone, quelques minutes plus tôt. La voix du mec avait été à la fois perplexe et enthousiasmée. : « *L'os s'est régénéré, et le sabot a guéri de lui-même. On dirait que Glory n'a jamais été blessée. Je ne comprends pas.* »

Nom de Dieu. Est-ce que Payne avait exercé sur lui la même « magie » pendant qu'ils étaient ensemble ? Manny n'en n'avait pas eu conscience, mais avait-elle régénéré son corps... ? Tourné pour lui l'aiguille du temps à l'envers,

lui enlevant non seulement quelques mois, mais plusieurs années, et même une décennie... ?

Manny saisit la croix qui lui pendait autour du cou.

Quand quelqu'un frappa à la porte, il tira sur la chasse des toilettes qu'il n'avait pas utilisées, et fit couler l'eau comme s'il se lavait les mains. Il sortit de la salle de bain dans un état brumeux, et adressa un signe de tête à la petite grosse qui voulait entrer, avant de retourner vers Goldberg.

En s'asseyant, il eut envie d'essuyer ses paumes moites sur les genoux de son jean.

— Pourriez-vous me rendre un service ? Demanda-t-il soudain à son ancien subordonné. Je ne pourrais le demander à personne d'autre.

— Bien entendu. Tout ce que vous voudrez. Après tout ce que vous avez fait pour moi, c'est bien normal.

— J'aimerais faire un bilan de santé complet. Et des radios, de bas en haut.

Aussitôt, Goldberg hocha la tête.

— Je n'aurais jamais osé vous le proposer, mais je pense que c'est une excellente idée. Avec vos migraines et vos amnésies, il est essentiel de savoir si vous avez ou pas un... ennui. (Le mec s'arrêta, comme s'il ne voulait pas risquer une rebuffade, ou devenir morbide.) Mais vous savez, je suis sérieux. Je ne vous ai jamais vu dans une telle forme.

Manny termina son café, et se redressa. Et le sentiment d'urgence qui vibrait dans ses veines n'avait rien à voir avec leur caféine.

— Allons-y. Du moins, si vous avez le temps de me caser aujourd'hui.

— Pour vous, dit Goldberg, j'ai toujours le temps.

## Chapitre 48

De temps à autre, Qhuinn repensait à sa mort. Le plus souvent, c'était en dormant. Parfois, ça lui arrivait quand il était seul et au calme. Enfin, il l'évoquait aussi délibérément, juste pour le fun, pour se foutre la tête à l'envers.

Il tentait d'éviter comme la peste le concert de soupirs, de cris sourds, et d'odeurs. Mais bien qu'il ait déposé une requête au juge suprême de son for intérieur pour obtenir un décret d'éloignement, l'avocat adverse était un vrai salopard, qui n'arrêtait pas d'aligner des objections... Aussi, le merdier continuait.

Actuellement, Qhuinn était couché dans son lit, dans un état quasi comateux qui n'était ni le sommeil ni l'éveil. Ouais, et c'était comme une ligne ouverte pour que cette horrible nuit se connecte. Bien entendu, toutes les cloches de sa mémoire se mirent à battre le rappel Et quelque part, Qhuinn fut forcé de répondre.

Son propre frère avait fait parti de la garde d'honneur envoyée par la *Glymera* pour le battre. Cette bande de salopards en robe noire avait pourchassé Qhuinn... Et retrouvé au bord d'une route, où il marchait au hasard, après avoir définitivement quitté la demeure de son père. Il portait sur le dos tous ses biens, et n'avait aucune idée de l'endroit où il irait ensuite. Son père l'avait jeté à la porte, renié, et effacé de l'arbre généalogique familial... Aussi, Qhuinn était seul. Perdu. Sans racines. Sans avenir. Sans rien.

Tout ça à cause de ses yeux dépareillés.

En principe, pour l'offense faite à sa lignée, la garde d'honneur aurait simplement dû le bastonner. Ces enfoirés n'étaient pas censés le tuer. Mais les choses avaient dérapé étonnamment vite, poussant le frère de Qhuinn à s'interposer.

Ouais, Qhuinn se souvenait de cette partie-là. Il entendait encore la voix de son frère ordonner aux autres d'arrêter.

Mais pour Qhuinn, c'était déjà trop tard. Il flottait alors dans brouillard blanc, loin de la douleur, loin de la terre elle-même. Il s'était retrouvé sur un chemin brumeux avec, droit devant lui, une porte close. Instinctivement, Qhuinn avait su que c'était le portail de l'Au-delà. Et que dès qu'il l'ouvrirait, il serait fichu. Sans espoir de retour.

Sur le moment, l'idée l'avait plutôt tenté. Après tout, il n'avait plus rien à perdre.



Et pourtant, au dernier moment, il avait reculé. Pour une raison... qu'il avait oubliée.

Quelle chose étrange ! De tous les événements de cette foutue nuit qui restait gravée dans sa mémoire, c'était le seul point dont Qhuinn ne se souvenait pas. Et pourtant, il avait essayé plusieurs fois de retrouver ce fragment perdu. En vain.

Il se revoyait par contre retourner dans son corps terrestre— un atterrissage brutal d'ailleurs. Lorsqu'il avait repris conscience, Blay jouait les urgentistes à son côté, en lui faisant la respiration artificielle. Pas à dire, les lèvres de son copain vissées sur les siennes avaient de quoi donner à Qhuinn une sacrée raison de vivre—

On frappa à la porte— ce qui le réveilla pour de bon. Qhuinn sursauta, et se rassit dans son lit, allumant en même temps les lumières de sa chambre pour s'assurer être bien à l'endroit où il pensait.

Ouaip. Dans sa chambre. Tout seul.

Mais pas pour longtemps.

Tandis que ses yeux s'ajustaient à la lumière, puis glissaient vers la porte, Qhuinn sut qui était de l'autre côté. D'ailleurs, il sentait aussi sa fragrance discrète. Il devina même pourquoi Layla était là. Merde, peut-être était-ce la raison qui l'avait empêché de dormir ? Comme il attendait la blonde Éluë, il avait su qu'elle le réveillerait très bientôt.

— Entre, dit-il à-mi-voix.

Layla pénétra dans la chambre en silence, referma la porte, puis se tourna vers lui. Elle avait une mine épouvantable. Épuisée. Hagarde.

— Messire...

— Tu peux m'appeler Qhuinn, tu sais. J'aimerais bien que tu le fasses.

— Merci, dit-elle en s'inclinant profondément, mais elle eut du mal à se redresser. Je me demandais si je pouvais abuser, au moins une fois, de votre aimable proposition de... me laisser prendre votre veine. En vérité, je me sens... lasse. Je n'arrive pas à me dématérialiser au Sanctuaire.

Lorsque Qhuinn croisa le regard vert, il sentit quelque chose percuter dans son crâne— un « *ding* », comme une... réalisation. Qui se rapprochait de plus en plus. Un cri du genre : « *Euréka ! J'ai trouvé !* » Ou encore : « *Ça y est !* ».

Des yeux verts. Aussi verts que... le raisin muscat— le jade— ou les bourgeons des arbres au printemps.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Demanda Layla, en serrant contre sa gorge les pans de sa robe.

*Des yeux verts... dans les un visage qui...*

La blonde Éluë jeta vers la porte un coup d'œil nerveux.

— Peut-être... devrais-je te laisser seul... ?

— Désolé. (Qhuinn se botta mentalement le cul, s'assura être couvert jusqu'à la taille par son drap, puis lui fit signe d'avancer.) Je viens juste de me réveiller. Tu ne me déranges pas du tout.

— En es-tu certain ?

— Absolument. Viens ici. Nous sommes amis, tu te souviens ?

Il lui tendit la main et, dès qu'elle fut à portée, saisit le poignet de la femelle et la força à s'asseoir.

— Messire ? Dit Layla. Tu me regardes toujours d'un air étrange.

Qhuinn étudia longuement le visage de l'Éluë, puis son corps, de haut en bas.  
*Des yeux verts...*

Bordel, pourquoi ces yeux verts le hantaient-ils tellement ? Après tout, il les avait déjà vus souvent.

*Des yeux verts...*

Il ravala un juron. Merde, c'était comme avoir dans le crâne un refrain entêtant— juste la musique, sans réussir à retrouver les paroles.

— Messire ?

— Qhuinn. Dis mon nom, s'il te plaît.

— Qhuinn.

Il eut un léger sourire et lui tendit le poignet.

— Tiens, prends ce qu'il te faut.

Merde, elle est bien trop maigre pensa-t-il, en la regardant.

La femelle se pencha en avant et ouvrit la bouche. Elle avait des canines pointues et très blanches, mais délicates. Pas comme celles de Qhuinn. Et sa gentille morsure fut digne d'une dame de qualité. Ce qu'elle était, bien sûr, des pieds à la tête. Et tout ce qu'il y avait de traditionaliste en Qhuinn le réalisait.

Pendant qu'elle buvait, il examina les cheveux blonds coiffés en un chignon compliqué, avec de multiples circonvolutions. Puis les épaules droites, et les mains élégantes.

*Des yeux verts.*

— Et merde !

Layla sursauta et fit le geste de se retirer, mais Qhuinn la retint en place d'une main sur la nuque.

— Ce n'est rien, mentit-il. Une crampe dans la jambe.

En fait, il avait surtout une crampe au cerveau. Furieux, il leva la tête, et au lieu de la renvoyer en arrière contre le mur, il se frotta les yeux. Ensuite, il regarda la porte...

Que Layla venait de franchir.

Immédiatement, il fut comme aspiré dans un de ses rêves. Mais qui ne concernait plus ni la bastonnade ni son frère. Il se vit debout, devant le portail de l’Au-delà. À fixer un panneau blanc. Á tendre la main, prêt à tourner la poignée.

La réalité tournoya soudain dans sa tête, tellement vite, que Qhuinn ne savait plus s’il était réveillé ou endormi. Ou même mort.

Le tourbillon commença au centre d’une porte qui semblaient liquide, comme du lait. Et dans l’œil du cyclone, une image apparut, de plus en plus nette. Un peu comme un son qui naîtrait dans le lointain et arriverait par vagues successives, avant d’éclater dans toute son ampleur.

C’était le visage d’une jeune femelle.

Avec des cheveux blonds, des traits fins... et des yeux vert pâle.

Elle regardait Qhuinn dans les yeux, soutenant son regard aussi sûrement que si elle tenait son visage entre ses deux petites mains élégantes.

Ensuite, la petite cligna des yeux. Et ses prunelles changèrent de couleur. L’une devint verte, l’autre bleue. Tout comme celles de Qhuinn.

— Messire !

Tout d’abord, il se sentit désorienté... Pourquoi diable l’enfant l’appelait-elle ainsi ? Ignorait-elle qui il était ?

— Qhuinn ? Laisse-moi cicatriser ces entailles.

Il cligna des yeux, et réalisa s’être jeté en arrière contre sa tête-de-lit, si brusquement qu’il avait arraché de sa chair les dents de Layla. Provoquant une hémorragie qui jaillissait sur les draps.

— Laisse-moi !

D’un geste presque brutal, il écarta l’Élue, et posa sa propre bouche sur son poignet. Tout en activant la cicatrisation de ses blessures, Qhuinn ne quittait pas Layla des yeux.

Il n’était que trop facile— *biien trop facile*— de retrouver sur elle le visage de la jeune femelle. Il y avait plus qu’une simple ressemblance.

Le cœur de Qhuinn se mit à tambouriner douloureusement... avant qu’il réalise n’avoir jamais eu de vision du futur. Contrairement à Viszs, il n’avait pas le don de prescience.

Sans mouvements brusques, comme pour ne pas le surprendre, Layla se releva du lit.

— Veux-tu que j'aïlle chercher Jane ? Demanda-t-elle. Ou préfères-tu seulement rester seul ?

Qhuinn ouvrit la bouche... et constata qu'il ne pouvait pas parler.

Waouh. Il n'avait jamais eu d'accident de voiture, mais il se doutait bien que l'irréalité et le choc qu'il ressentait à présent était du même genre. Quand on voyait une voiture brûler un stop et foncer droit sur vous, on réalisait que l'impact était inévitable. On faisait un rapide calcul en additionnant la direction et la vitesse... pour arriver au total des dégâts assurés.

Pourtant, Qhuinn n'arrivait pas à s'imaginer mettre Layla enceinte.

— J'ai eu une vision du futur, dit-il, d'une voix qu'il ne reconnut pas comme sienne.

Layla leva ses deux mains à sa gorge, comme si elle s'étouffait.

— Était-ce horrible ?

— Non... Juste impossible. Complètement impossible.

Il laissa tomber sa tête dans ses mains, et la seule chose qu'il vit dans cette obscurité fut le visage de cette enfant... qui mêlait les traits de Layla et les siens.

*Oh Seigneur ! Pitié. Pas ça. Pitié pour elle. Pour lui. Pitié pour les autres.*

— Messire ? Tu m'effraies de plus en plus.

Ouais, Qhuinn était dans le même cas. Mort de peur. Mais ça n'arriverait jamais. Du moins il l'espérait...

— Je dois m'en aller, dit Layla d'une voix étranglée. Je te remercie de ce que tu m'as donné.

Il hocha la tête, sans réussir à la regarder.

— De rien.

Lorsqu'il entendit la porte se refermer peu après, Qhuinn frissonna, et sentit une terreur glacée et paralysante remonter dans chacun de ses os jusqu'à son crâne. Jusqu'à son âme.

Quelle ironie, vraiment ! Pensa-t-il. Jamais ses parents n'auraient accepté qu'il se reproduise. Et maintenant... À l'idée de donner à Layla une fille défectueuse— et, bien pire encore, à l'idée de condamner une innocente jeune femelle à la malédiction de porter ces putains d'yeux dépareillés— Qhuinn était décidé à ne plus jamais utiliser sa queue.

Rien n'aurait pu davantage le convaincre de respecter éternellement son vœu de chasteté.

D'ailleurs, il devrait se rassurer. De tous les futurs envisageables, il avait « vu » le seul qu'il pouvait éviter sans problème. Ouais. C'était pour lui une certitude à 100 %.

Jamais, il ne coucherait avec Layla.

Jamais.

Donc, ce rêve absurde n'avait aucune chance de se réaliser. Point final.

## Chapitre 49

Manny rentra à son appartement vers 18 heures. Après avoir passé huit heures de suite à l'hôpital. À se faire piquer, examiner, et sonder par différentes personnes bien plus proches de lui que les étrangers qui composaient sa très nombreuse famille.

Les résultats étaient dans sa boîte mail— vu qu'il avait transmis une copie de tous ses examens depuis son compte à l'hôpital. Mais Manny n'avait nul besoin d'ouvrir ses mails, ou les dossiers qui y étaient attachés. Il en connaissait le contenu par cœur. Les résultats aussi : Ses analyses, ses radios ou ses scanners.

Il jeta ses clés sur le comptoir de la cuisine et ouvrit son réfrigérateur, souhaitant y trouver une bouteille de jus d'orange. Fraîche de préférence. Pas de bol... Il n'y avait qu'un fond de sauce soja— provenant d'un fast-food chinois du bas de la rue, où Manny se servait parfois. Une bouteille de ketchup. Et un Tupperware rond avec des restes qui devaient dater de... 15 jours.

Aucune importance d'ailleurs. Il n'avait pas vraiment faim.

À la fois nerveux et impatient, Manny étudia la lumière dans le ciel. Le soleil se couchait. Il n'en restait quelques lueurs à l'ouest.

Manny était certain qu'il n'aurait pas longtemps à attendre.

À la nuit tombée, Payne reviendrait le voir. Il le sentait jusque dans la moelle de ses os. Il ne savait toujours pas pourquoi elle avait passé la nuit dernière avec lui. Ni pourquoi sa mémoire était restée intacte. Mais il craignait qu'elle ne veuille revenir pour rectifier cette erreur.

En retournant dans sa chambre, son premier geste fut de ramasser les oreillers qui traînaient sur le sol, et de les remettre en place. Puis il replaça la couette, et la lissa soigneusement. Ensuite, il commença ses bagages. Il sortit de sa commode des piles de vêtements qu'il plaça sur le lit.

Il ne retournerait plus jamais à Saint Francis. Il avait donné sa démission le jour même, entre deux examens.

Du coup, il n'avait plus à rester à Caldwell. D'ailleurs, ce serait aussi bien pour lui de quitter la ville.

Il ne savait pas encore où aller. Mais quelle importance ? Pour fuir un endroit, on n'avait pas besoin de destination.

Chaussettes. Caleçon. Tee-shirts. Jeans. Shorts.

Un des avantages de passer sa vie en uniforme de chirurgien— aux frais de l'hôpital— était que les vêtements à emporter n'étaient pas trop nombreux. Et Manny possédait plusieurs sacs de sport.

Dans le dernier tiroir de sa commode, il prit les deux sweat-shirts qu'il possédait—

En dessous, il y avait une photo dans un cadre en carton, qui reposait bien à plat au fond du tiroir. À l'envers.

Manny tendit la main pour le récupérer. Il n'avait pas besoin de regarder la photo pour savoir qui elle représentait. Il y avait des années et des années qu'il gardait en mémoire les traits de cet homme.

Et pourtant, lorsqu'il fixa le portrait qu'il tenait dans ses doigts crispés, il reçut comme un choc. À la vue du visage de son père.

Cet enfoiré était plutôt beau. Très beau même. Avec des cheveux bruns sombres— comme ceux de Manny. Et des yeux enfoncés— dont Manny avait également hérité.

Mais il n'avait pas l'intention de continuer cette rétrospective. Chaque fois qu'il pensait à son père, Manny repoussait délibérément ses souvenirs dans un coin de son crâne, et passait son chemin.

Ce soir, il allait juste flanquer ce cadre au fond d'un des sacs, et—

On frappa à la fenêtre. Ce ne pouvait déjà être Payne, il était bien trop tôt.

Pourtant, en vérifiant l'heure sur son réveil, Manny réalisa que ça faisait une bonne heure qu'il déballait ses affaires.

Quand il jeta un coup d'œil derrière lui, son cœur fit un triple saut en voyant la femelle derrière la vitre. Bon sang, elle était... renversante. Elle avait natté ses cheveux noirs, et portait une longue robe blanche nouée à la taille. Elle était belle à couper le souffle.

Manny s'approcha de la porte-fenêtre, la fit glisser. L'air froid de la nuit le gifla en pleine figure, ce qui l'aida à reprendre ses esprits.

Avec un grand sourire heureux, Payne lui sauta dans les bras, pressant son corps ferme contre le sien tout en lui serrant le cou de toutes ses forces.

Il savoura une brève seconde le plaisir de la tenir... pour la dernière fois. Et bien que ça le tue d'agir ainsi, il la repoussa ensuite, avec l'excuse d'avoir la fenêtre à refermer contre le vent nocturne. Puis, il s'écarta davantage d'elle.

Lorsqu'il la regarda, il constata que toute joie s'était éteinte sur le beau visage. Payne serrait ses deux bras autour d'elle-même.

— Je savais que tu reviendrais, dit-il d'une voix rauque.

— J'ai... J'ai de bonnes nouvelles. (Payne jeta un coup d'œil nerveux vers les bagages alignés sur le lit.) Que fais-tu ?

— Je dois partir.

Lorsqu'elle ferma les yeux, Manny sentit son cœur se briser... Et faillit avancer pour la consoler. Mais la situation était déjà suffisamment difficile à gérer. S'il la touchait encore, il allait craquer.

— J'ai été voir un docteur aujourd'hui, dit-il. En fait, j'ai même passé l'après-midi à l'hôpital.

Elle devint livide.

— Serais-tu malade ?

— Pas vraiment.

Manny arpenta la pièce, et termina devant sa commode, dont il referma tous les tiroirs.

— En fait, reprit-il, c'est même le contraire. On dirait que mon corps s'est régénéré de lui-même. (Il baissa les mains vers sa taille.) Depuis des années, j'avais de l'arthrite aux hanches, suite à une pratique trop intensive de sport. J'ai toujours su qu'il me faudrait un jour ou l'autre me faire mettre des prothèses. Mais aujourd'hui, pendant les radios, j'ai pu constater que mes articulations étaient parfaites. Ni arthrite, ni inflammation. Bon sang, je n'étais pas aussi en forme à 18 ans !

En voyant Payne rester bouche bée, Manny pensa qu'il serait aussi bien de tout lui déballer. Aussi, il releva sa manche, et passa les doigts sur son avant-bras :

— Depuis vingt ans, j'avais des taches solaires, suite à des brûlures durant ma jeunesse. Elles ont disparu. (Il se pencha, et tira sur la jambe de son pantalon.) Comme ont disparu les coups qui marquaient mes tibias. Ce matin, j'ai couru dix kilomètres, sans même y penser, et en moins de 45 minutes. Les analyses de sang ne montrent aucun problème de cholestérol, un foie tip-top, un taux de fer idéal, des plaquettes nickel. (Il se tapota la tempe.) J'étais aussi sur le point de porter des lunettes, parce que j'avais du mal à lire les menus et les magazines. Bien entendu, ce n'est plus le cas. Je peux déchiffrer les tout petits caractères, même à 1 cm de mon nez. Et crois-le ou pas, ce n'est que le début de la liste.

Il aurait pu ajouter ne plus avoir de rides au coin des yeux. Que ses tempes grisonnantes étaient redevenues brunes, comme autrefois. Que ses rotules ne lui faisaient plus mal.

— Et tu penses... Bredouilla Payne, une main sur la gorge. Tu penses que c'est à cause de moi ?



— Je ne le pense pas, je le sais. Quelle autre explication y aurait-il ?

— Mais je ne comprends pas... (Elle secoua la tête.) Pourquoi sembles-tu le regretter ? Toutes les races, et de tout temps, ont cherché la jeunesse éternelle—

— Non !! C'est *anormal* ! (Il grimaça un peu, mais continua :) Je suis médecin, Payne. Je sais comment fonctionne un corps humain, comment gérer les blessures et les atteintes de l'âge. Tout ça... (Il agita la main devant son corps.) ...n'est pas naturel.

— C'est de la régénération—

— Et ça va aller jusqu'où ? Est-ce que je vais redevenir un nouveau-né ? Faire comme Benjamin Button ? (*NdT : "Film fantastique américain sorti en 2009, racontant le destin d'un homme qui naît vieillard et passe sa vie à rajeunir, d'après un roman éponyme de F. Scott Fitzgerald."*)

— Ça me semble impossible, répliqua-t-elle calmement. J'ai été exposée à la lumière bien plus longtemps que toi, et je ne suis pas devenue une enfant.

— Peut-être. Mais en admettant même que ça n'arrivera pas, que fais-tu des autres personnes de ma vie ? (*D'accord, il y en avait pas beaucoup, mais quand même...*) Si ma mère me voit comme ça, elle va penser que j'ai fait de la chirurgie esthétique. Aujourd'hui, ça va. Mais dans dix ans ? Ma mère n'a que 70 ans, et crois-moi, bien avant qu'elle atteigne 80 ou 90, elle réalisera que son fils ne vieillit pas. Alors ? Devrais-je cesser de la voir ?

Manny se remit à arpenter l'appartement, les deux mains crispées dans ses cheveux— d'ailleurs, il aurait pu jurer en avoir plus qu'avant.

— Aujourd'hui, j'ai perdu mon boulot, ajouta-t-il. À cause des réactions que j'ai eues, la première fois où ma mémoire a été effacée. Durant cette semaine épouvantable, juste après ton opération, j'ai pété un câble. Complètement. Je ne savais plus différencier le jour de la nuit. Tout le monde m'a cru fou. D'ailleurs, ça continue, parce que je ne peux expliquer à personne ce qui s'est réellement passé. (À nouveau, il lui fit face.) Mon problème... c'est que je n'ai qu'un seul corps, qu'un seul esprit, qu'un seul... moi. Vous autres, les vampires, avez bricolé mon cerveau. À cause de vous, j'ai presque perdu la tête. Maintenant, je ne sais pas quelles conséquences auront ces putains de changements en moi. Je n'en connais que la cause, pas... l'amplitude. Ça me tue de ne pas savoir ce qui va m'arriver. Bordel, j'estime avoir le droit de m'inquiéter !

Il vit Payne récupérer sa lourde tresse dans son dos, et jouer machinalement avec, tout en baissant les yeux.

— Je suis... désolée.

— Ce n'est pas ta faute, grogna-t-il, en agitant la main. Je ne voulais pas tout faire retomber sur toi, mais je—

— Si, coupa-t-elle. Bien sûr que c'est ma faute. C'est parce que j'ai été blessée que tout est arrivé.

— Payne...

Lorsque Manny avança vers elle, la femelle recula, et leva les deux mains pour l'en empêcher.

— Non ! Ne t'approche pas de moi.

— Payne !

— Tu as raison. (Elle heurta du dos la porte-fenêtre par laquelle elle était entrée, et dut s'arrêter.) Je suis dangereuse. Destructrice.

À travers son tee-shirt, Manny frotta la croix qu'il portait autour du cou. En dépit de tout ce qu'il venait de dire, en ce moment même, il le regrettait. Il aurait voulu pouvoir effacer ses paroles. Et trouver un moyen pour que les choses marchent entre eux.

— Ton don de guérison est une bénédiction, Payne. (Après tout, aussi bien pour elle que pour Glory, Manny avait pu constater les améliorations d'une exposition à court terme.) Tu vas pouvoir aider ta famille, ceux de ta race. Bon sang, avec quelqu'un comme toi, Jane n'aura plus rien à faire.

— Ah.

— Payne, regarde-moi. (Quand elle leva les yeux vers lui, il faillit pleurer.) Je...

Mais il ne termina pas sa phrase. Que pouvait-il lui dire ? Il l'aimait. Éperdument et à jamais. Mais la force même de ce sentiment serait pour eux deux la pire des croix à porter.

Jamais Manny ne pourrait oublier cette exceptionnelle femelle. Et encore moins la remplacer.

Il serra les dents, raidit les épaules, et énonça seulement :

— J'aurais une chose à te demander.

— Oui, laquelle ? Répondit-elle à mi-voix.

— Laisse-moi mes souvenirs. Je ne parlerai jamais à personne ni de toi, ni de ta race. J'en fais le serment. Mais... laisse-moi me souvenir de toi quand tu partiras. Sans mon cerveau, je ne suis plus rien.

En quittant le manoir, Payne était si radieuse qu'elle avait la sensation de flotter. Dès qu'elle était revenue, juste avant l'aube, son frère lui avait annoncé l'incroyable nouvelle. Du coup, elle avait passé la journée écartelée entre sa joie délirante et son impatience de retourner auprès de Manuel. Incroyable comme le temps passait lentement parfois !

À peine le soleil couché, elle s'était précipitée, le cœur dans les yeux...

Maintenant, elle n'arrivait pas à croire avoir été si heureuse, à peine dix minutes plus tôt.

Pourtant, elle n'en voulait pas à Manuel. Et même, elle comprenait sa position, surprise de n'avoir pas envisagé plutôt les implications de son... pouvoir de guérison. En quelque sorte.

Bien sûr, il était contrarié.

En le regardant, elle souffrit de la tension qui le raidissait. Il était véritablement anxieux de ce qui resterait de lui si elle lui volait à nouveau ses souvenirs de leur temps ensemble. Et c'était bien normal. Après tout, à cause d'elle, il avait perdu un travail qu'il aimait plus que tout. Son corps et son esprit étaient en danger. *À cause d'elle.*

Douce Vierge, elle n'aurait jamais dû s'approcher de lui.

Et c'était bien pour ça que les lois vampires recommandaient de ne jamais se mêler au monde humain.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle doucement. Jamais plus je ne prendrai le risque de compromettre ton esprit. Je t'ai causé assez de mal comme ça.

Lorsqu'elle le vit pousser un grand soupir soulagé, des larmes amères lui brûlèrent les yeux. Et sa gorge se serra.

Il la regarda fixement, le temps d'un battement de cœur.

— Merci.

Elle s'inclina. Quand elle se redressa, elle fut choquée de voir briller de façon suspecte les merveilleux yeux d'acajou de son guérisseur.

— Je veux me souvenir de toi, Payne... dit-il. De tout. (D'un regard à la fois triste et avide, Manuel l'étudia longuement.) Je veux me souvenir de ton visage. De ton odeur. De ton contact. Du son de ton rire. De tes cris de plaisir. Du temps que j'ai pu passer avec toi...

La voix de Manuel se cassa, et il dut se racler la gorge avant de continuer :

— J'ai besoin de ces souvenirs pour supporter le reste de ma vie.

Payne sentit son cœur s'arrêter, et des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues. Elle n'avait plus de voix pour répondre.

— Tu me manqueras, *bambina*. Sans arrêt. Et toujours.

Lorsqu'il lui tendit les bras, elle s'y jeta, et perdit totalement contenance. Elle éclata en sanglots, le nez collé à son tee-shirt, tandis qu'il la serrait de toutes ses forces contre son corps ferme. Et elle lui rendit son étreinte. Aussi fort.

Ils s'écartèrent au même moment, comme s'ils n'avaient qu'un seul cœur. Et Payne supposa que c'était véritablement le cas.

En vérité, il y avait en elle un désir de se battre— d'argumenter— de tenter de le faire changer d'avis— de le faire accepter une autre possibilité... Mais elle n'était pas certaine d'avoir le droit de le tenter. Après tout, elle ne pouvait prédire le futur. Et ne savait pas quelles répercussions il aurait à endurer après ce qu'elle lui avait fait. Après ces changements qu'elle avait déjà provoqués en lui.

Aussi, elle choisit de ne rien dire. La fin était arrivée brutalement, avec un impact si douloureux qu'il ne pouvait être adouci par des paroles ou des caresses... Et même le temps ne le guérirait pas, pensa Payne tristement.

— Je dois m'en aller, dit-elle en reculant.

— Laisse-moi t'ouvrir la porte...

Elle se dématérialisa sans le laisser finir, et réalisa que c'était la dernière fois qu'elle entendait sa voix.

Ce serait leur adieu.

Manny resta figé, les yeux fixés sur l'espace que celle qu'il aimait venait de quitter. Il ne restait plus rien d'elle. Elle avait disparu d'un seul coup. Comme une lumière qui s'éteint.

*Elle était partie.*

Son premier instinct fut de se ruer dans le placard de l'entrée, pour en sortir sa balle de base-ball, et tout casser autour de lui : Les miroirs, les fenêtres, la vaisselle... Tout. Il mettrait un peu plus de temps à massacrer ses meubles, puis à en jeter les débris par-dessus la rambarde de la terrasse. Ensuite, il monterait dans sa Porsche, et foncerait sur l'Autoroute du Nord, à 200 km/h— une course folle qui le mènerait droit dans le pilier d'un pont. N'importe quel.

Bien entendu, dans ce scénario morbide, il n'y avait pas de ceinture de sécurité.

Mais Manny ne bougea pas. Il resta assis sur son lit, à côté d'un de ses sacs de gym, la tête entre les mains. À pleurer comme pendant des funérailles, dans une église. Il ne se sentait même pas coupable. Non. Il regardait juste ses larmes dégoutter sur ses chaussures de sport.

Bon sang, c'était vachement viril comme réaction. Pas à dire.

Mais personne ne pouvait le voir. L'appartement était vide. Ni sa fierté, ni son ego, ni sa virilité n'en souffrirait. Et puis, il n'en avait rien à foutre.

Seigneur. Il ne ressentait pas qu'un simple chagrin.

Avoir perdu sa femelle le laissait anéanti.

Et il devrait endurer cette peine tout le reste de sa vie.

Quelle ironie, pensa-t-il tout à coup. Quand il avait appris le nom de sa patiente, tout au début, il l'avait trouvé étrange. Aujourd'hui, Manny comprenait enfin combien il était justifié.

*Payne.*

## Chapitre 50

Payne ne retourna pas au manoir. Elle n'avait pas la moindre intention de croiser ceux qui s'y trouvaient. Ni le roi— qui lui avait accordé une liberté dont elle n'aurait finalement nul besoin. Ni son jumeau— qui avait intercédé pour elle. Ni surtout les autres couples qui vivaient sous le toit royal— si heureux, amoureux et unis.

De ce fait, au lieu de se diriger vers le nord, Payne reprit forme sur les berges d'un fleuve qui coulait au centre-ville, au milieu des hautes bâtisses en verre et acier. Au niveau du sol, le vent était moins fort. Il porta vers elle le chant de l'eau qui bouillonnait contre ses rives rocailleuses. Dans le lointain, elle entendait le bourdonnement régulier des véhicules passant sur les deux ponts aux arcs immenses, avant de disparaître dans le lointain. Payne avait la sensation d'entendre respirer la terre.

Elle était entourée d'humains. Et totalement... seule.

Et c'était après tout ce qu'elle avait espéré. Cette liberté dont elle avait rêvée avec tant d'avidité.

Au Sanctuaire, rien ne changeait jamais. Mais d'un autre côté, rien de douloureux n'arrivait.

Pourtant, elle préférait la douleur qui la ravageait à la monotonie de son ancienne vie trop protégée.

*Oh, Manuel...*

— Salut, poupée.

Payne jeta un coup d'œil derrière elle, et vit un humain approcher, en agitant la main. De toute évidence, il venait d'émerger de sous l'abri du pont. Il émanait de lui une puanteur acre, mêlée de sueur fermentée et de crasse.

Sans même se donner la peine de répondre, Payne se dématérialisa un peu plus loin sur la rive. Nul besoin d'effacer la mémoire de cet homme. S'il se rappellerait l'avoir vue, il la prendrait sans doute pour une hallucination due à la drogue.

Payne regarda longtemps les flots agités du fleuve, mais sans se sentir attirée par leur profondeur glauque. Elle n'avait plus l'intention de mourir. Ni de se laisser emprisonner dans sa douleur. D'ailleurs, elle avait honte de son précédent manque de courage. Plus question de céder à la facilité. Appuyant fermement ses talons dans la terre, elle croisa les bras, et se sentit prendre racine dans cet endroit inconnu. Sans que Payne n'y prête attention, la réalité s'écoula

lentement sur le sablier du temps, tandis que les étoiles, au-dessus de sa tête, changeaient de position dans le ciel...

Au début, elle remarqua à peine cette nouvelle odeur qui flottait dans la brise, et se mêlait à celles de la terre battue, des rochers mouillés, de la pollution urbaine. De plus, elle ne la reconnut pas.

Mais tout à coup, son cerveau réagit, et elle sut de quoi il s'agissait. Instinctivement, sa tête se tourna, puis ses épaules suivirent, et enfin ses hanches. C'était l'odeur rance des ennemis de la race.

Des *lessers*.

Aussitôt, elle se mit à courir d'une foulée souple, et l'agressivité monta dans son sang— en partie liée à sa frustration, à sa douleur, et au sort que le destin lui imposait. Plus elle approchait, plus elle était aussi animée par tout un héritage de violence et d'instinct protecteur. Déjà, ses membres durcissaient, sa main droite se serrait en cherchant une dague, et ses longues canines battaient au rythme de son sang.

Transformée par ses pulsions guerrières, Payne était plus ni femelle, ni Éluë, ni sœur, ni fille. Tandis qu'elle fonçait tout droit dans la nuit, remontant au flair la piste d'un *lesser*, au milieu d'un dédale de rues et des ruelles, elle devenait un soldat.

En tournant un angle de rue, à l'orée d'une ruelle sombre, elle trouva les deux égorgeurs dont la puanteur l'avait attirée depuis la rivière. Ils étaient l'un en face de l'autre, près d'un téléphone public. À les voir, Payne devina qu'il s'agissait de jeunes recrues. Ils avaient des cheveux noirs, et semblaient très nerveux.

Lorsqu'elle s'arrêta, ils ne la regardèrent pas. Ce qui donna à Payne le temps de ramasser au sol un disque de métal marqué du signe Ford. Elle le soupesa et l'examina. C'était une arme intéressante— qu'elle pouvait lancer ou utiliser pour bloquer les coups.

Peu après, une rafale de vent traversa la ruelle, soulevant la robe blanche de Payne qui tournoya autour d'elle. Le mouvement attira sans doute l'attention des deux *lessers*, parce qu'ils se retournèrent.

Aussitôt, ils sortirent des couteaux. Et eurent un sourire qui fit bouillir le sang de Payne.

Quels idiots ! Pensa-t-elle. De croire qu'une femelle serait une proie facile.

Ils s'approchèrent d'elle avec une assurance qu'elle ne fit rien pour contester. En fait, elle s'amusait plutôt à l'idée de la surprise qui les attendait. Et qui les mènerait à la mort.

— Qu'est-ce que tu fais ici, cocotte ? Demanda le plus grand des deux. Toute seule.

*Je m'apprête à vous couper la gorge avec ce que je tiens dans mon dos. Puis, je vous romprai les os, juste parce que le bruit me plaît. Ensuite, il faudra que je cherche quelque chose de métallique pour transpercer vos cœurs vides et vous renvoyer à votre créateur. À moins que je ne choisisse de vous laisser pourrir sur le sol.*

Payne resta silencieuse. Et assura sa position, les bras écartés, les genoux légèrement pliés. Aucun des *lessers* ne remarqua son changement d'attitude. Ils étaient bien trop occupés à avancer vers elle en se dandinant comme des paons. Ils ne prirent pas davantage la peine de se séparer pour attaquer de côté. Ou d'envoyer l'un des deux en éclaireur.

Non, ils restèrent ensemble, droit devant. Comme pour lui faciliter la tâche.

Hélas, elle aurait à peine le temps de s'échauffer. Mais peut-être en arriverait-il d'autres ? Mieux entraînés, de façon à rendre le combat plus intéressant...

Xcor sentait le changement de ses guerriers.

Tandis qu'ils marchaient en formation dans les ruelles du centre-ville de Caldwell, l'énergie derrière lui était comme un battement de tambour agressif. Aigu. Vivace. Plus puissant qu'il ne l'avait été ces dix dernières années.

En vérité, venir au Nouveau Monde avait été la meilleure décision qu'il ait jamais prise. Et pas seulement parce que Throe et lui avaient trouvé la veille de quoi baiser et boire à volonté. Ses mâles étaient comme des dagues neuves qui sortaient de la forge, leurs instincts de tueurs renforcés par les feux nocturnes de la cité.

Pas étonnant que la bande des bâtards n'ait plus trouvé aucun égorgueur au Vieux Pays ! C'était ici-même, à Caldwell, que la *Lessening* Société avait concentré tous ses efforts—

Soudain, Xcor tourna la tête, et ralentit son pas.

Quand l'odeur lui parvint dans le vent, ses canines s'allongèrent, et il sentit sa puissance guerrière battre en lui au rythme de son cœur.

Il changea de direction, sans avoir besoin d'annoncer à ses bâtards de le suivre. Ils étaient avec lui, ayant remarqué aussi la puanteur douceâtre qui flottait dans l'air.



Tandis qu'il tournait dans une rue, et continuait ensuite tout droit, Xcor espérait que ses ennemis seraient nombreux. Des dizaines au moins. Il voulait être couvert du sang noir des *lessers*, et le répandre à flot à ses pieds—

À l'entrée d'une ruelle, il se figea. Au point qu'il eut la sensation que ses deux pieds avaient été pris dans un bloc de ciment.

En un clignement d'œil, le passé se rua sur lui, réduisant à néant la distance creusée par les mois, les années et les siècles, pour reprendre vie au présent.

Au centre de la ruelle, se tenait une femelle dans une fluide robe blanche. Elle combattait *deux* lessers. Les frappait à coups de poings, à coups de pieds, sautant de l'un à l'autre. Si rapide qu'elle devait parfois s'arrêter pour qu'ils puissent l'approcher.

Bien entendu, vu sa supériorité de combattant, elle ne faisait que jouer avec eux. Et il était clair que ces deux abrutis n'avaient toujours pas compris qu'elle retenait ses coups. Et attendait le bon moment pour les abattre.

Elle était dangereuse et létale.

Et Xcor la reconnut.

— C'est...

Il avait la gorge si serrée qu'il ne put compléter sa phrase.

Dire qu'il avait recherchée des siècles durant— sans jamais la retrouver— pour tomber sur elle par hasard, dans une cité étrangère, au-delà d'un vaste océan. Manifestement, c'était un coup du sort.

Cette femelle et lui étaient destinés à se rencontrer. Une seconde fois.

Ici-même. Cette nuit.

— C'est la femelle qui a tué mon père, dit-il, en sortant sa faux de son harnais. Elle a répandu le sang de mon géniteur—

Quelqu'un le retint par le bras, et l'immobilisa.

— Pas ici.

Si l'importun avait été Throe, et son cœur sensible, Xcor aurait explosé. Mais il s'agissait de Zypher.

— Nous allons la capturer et la ramener avec nous, dit le guerrier. (Il eut un rire rauque, tandis qu'un érotisme sombre résonnait dans sa voix.) Tu as trouvé ta satisfaction, mais nous avons aussi besoin du plaisir que tu as connu la nuit passée. Ensuite, tu auras tout le temps de lui faire payer son acte. Ta vengeance n'en sera que meilleure.

C'était bien de Zypher d'envisager un plan de ce genre. Et bien que Xcor frémissse du désir de la massacrer sur le champ, il avait attendu trop longtemps pour ne pas savourer le trépas de cette femelle.

*Tant d'années.*

Il avait fini par abandonner tout espoir de la retrouver. Mais elle revenait le hanter dans ses rêves, ainsi que le souvenir de ce qu'elle lui avait volé : Le seul être qui avait garanti à Xcor une position dans la vie.

Oui, bien sûr, pensa-t-il. Ça serait plus juste que la femelle périsse selon les lois du *Bloodletter*. Très lentement. Pourquoi lui offrir une mort rapide ?

Aussi Xcor rangea-t-il sa faux, au moment où la meurtrière se mettait sérieusement au travail sur les *lessers*. Sans avertissement, elle bondit en avant, attrapa l'un d'eux à la taille, plongea sous ses bras ballants, et le plaqua contre le mur de briques de l'immeuble. Elle avait agi si vite que le second *lessers* fut trop surpris— et trop inexpérimenté— pour sauver son collègue.

De toute façon, même si cet adversaire avait été plus aguerri, il n'aurait pas eu la moindre chance contre elle. Alors même qu'elle attaquait l'autre, elle sortit un enjoliveur de derrière son dos, et en frappa le *lessers* N°2 au cou, y creusant une entaille profonde— ce qui, manifestement, l'empêcha de se concentrer sur le reste du combat. Un jet de sang noir jaillit de la chose, qui tomba à genoux. La femelle se débarrassa alors de celui qu'elle avait plaqué au mur, de deux coups en plein visage, suivi d'un autre à la pomme d'Adam. Puis elle souleva le corps flasque à la force des bras, et lui cassa l'épine dorsale sur son genou levé.

Le craquement des os fut plutôt sonore.

Mais déjà, la femelle s'était retournée, pour affronter ceux qui la regardaient. Xcor n'en fut pas surpris. Quelqu'un d'aussi entraîné restait toujours attentif à de nouveaux arrivants dans son environnement.

Elle pencha la tête de côté, sans paraître effrayée. Mais bien sûr, pourquoi l'aurait-elle été ? Xcor et ses hommes étaient dans l'ombre, et la femelle les avait reconnus pour être de son espèce. Jusqu'à ce qu'ils apparaissent, elle ignorerait être en danger.

— Bonsoir, femelle, dit-il d'une voix rauque qui résonna dans l'obscurité.

— Qui est là ? Demanda-t-elle.

Enfin, le moment est venu ! Pensa-t-il, en faisant un pas vers un rayon de lumière—

— Nous ne sommes pas seuls, chuchota Throe.

Xcor se figea, et ses yeux s'étrécirent quand sept autres *lessers* apparurent à l'autre bout de la ruelle.

Pas à dire, ils n'étaient pas seuls. Tout au contraire.

Bien plus tard, Xcor finirait par admettre qu'il avait réussi à emporter la femelle grâce à l'arrivée de ces renforts inattendus. Parce qu'elle se détourna de

lui et porta son attention sur leurs ennemis. Avant même qu'elle ne puisse se dématérialiser vers eux, Xcor s'était jeté sur elle.

Bien que son cœur batte fort sous l'afflux de la colère et du désir de vengeance, il reprit forme derrière la femelle, au moment même où elle se tournait. Sortant ses menottes d'acier de sa ceinture, il lui emprisonna un poignet d'un geste vif. Elle virevolta, folle de rage. Aussitôt, Xcor revit la façon dont elle avait réduit son père en cendres.

Il fut sauvé du même sort par un *lessers*. Et par un coup de feu.

Bien qu'assourdi par un silencieux, le tir fut remarquablement efficace. Alors même que la femelle levait vers Xcor sa main libre, ses jambes lâchèrent, et elle s'effondra. De toute évidence, la balle l'avait atteinte à un endroit vital. Xcor profita de sa faiblesse— conscient que c'était même sa seule chance de réussir à la contrôler. Vu les talents qu'elle possédait, il n'était pas assuré de la vaincre au corps à corps.

Il attacha son autre bracelet de menotte au poignet libre de la femelle, puis saisit la lourde tresse de ses cheveux et en fit un garrot qu'il serra contre sa gorge. Il l'étranglait déjà au moment où ses soldats se ruèrent en avant, armes dressées, fonçant droit sur les *lessers*.

Entre ses bras, la femelle luttait toujours. Si vaillante. Si puissante.

Elle était bien plus qu'une simple femelle, pensa-t-il. En fait, elle était presque aussi forte que lui. Et même au bord de l'asphyxie, ses yeux pâles restaient rivés aux siens. Xcor eut la sensation qu'ils fouillaient dans son cerveau et pouvaient lire la moindre de ses pensées.

Mais il refusa de se laisser intimider. Alors que les bruits de combat résonnaient déjà au fond de la ruelle, il soutint le regard de diamant de la meurtrière du *Bloodletter*, et serra davantage le nœud qui l'étranglait.

Cherchant désespérément l'oxygène, elle se tordit... et ses lèvres bougèrent.

Sans pouvoir s'en empêcher, Xcor se pencha vers elle, avide de savoir ce qu'elle avait à lui dire.

— ... pourquoi... ?

Au même moment, la femelle perdit conscience, ses yeux surpris roulèrent en arrière de son crâne. Xcor recula et la fixa. Sidéré

Très chère Vierge Scribe ! Elle ne savait même pas... qui il était.

## Chapitre 51

Aux yeux de Viszs, la salle de billard du manoir de la Confrérie avait tout ce qu'il fallait pour plaire à un mâle : Une TV à écran plasma géant avec son THX. Des canapés en cuir si bien rembourrés qu'on pouvait y dormir. Une cheminée pour la chaleur— et toutes les couillonnades d'ambiance liée aux flambées. Un bar qui contenait tout ce qui se buvait sur terre, sodas et cocktails, thé et café, bière et alcools.

Et, bien entendu, une table de billard.

La seule chose inutile avait en fait ses bons côtés : Une machine à pop-corn, acquise récemment, et sans doute rescapée d'un âge révolu. Rhage adorait faire marcher ce foutu engin. Mais chaque fois qu'il s'y risquait, Fritz devenait nerveux et cherchait à le remplacer. Dans les deux cas, le résultat était comestible, et les petits seaux en plastique remplis de cochonneries sucrées. D'ailleurs, celui de deux adversaires qui n'avait pas réussi à obtenir la haute main sur l'appareil tenait absolument à prendre sa revanche.

Tandis que Viszs attendait son tour, appuyé à la table, il récupéra un bout de craie bleue, et en frota sa queue de billard. De l'autre côté du tapis vert, Butch était penché en avant, et mesurait son angle de frappe, tandis que résonnaient à pleins tubes *Aston Martin Music* du rappeur haïtien Rick Ross.

— La 7, dans le coin, annonça le flic.

— Tu vas la rentrer en plus. (Viszs posa sa craie, et secoua la tête, après le choc impeccable de la boule, son roulement, et son coup au but.) Enfoiré.

Butch se redressa et le regarda, sans faire le moindre effort pour dissimuler l'air satisfait qui fleurissait sur sa tronche.

— Je suis vraiment doué. Dommage pour toi, minus.

Le flic récupéra son verre de Lagavulin, en sirota une gorgée, puis s'apprêta à un second tir, de l'autre côté de la table. Tandis qu'il examinait les boules qui lui restaient, Butch avait son franc sourire habituel. Qui révélait sa dent de devant cassée, et sa couronne en porcelaine.

Sans en avoir l'air, Viszs surveillait son copain du coin de l'œil. Après avoir passé des heures ensemble, enfermés dans sa chambre, Butch et lui s'étaient séparés plutôt mal à l'aise— pour prendre une douche séparément. Fort heureusement, l'eau chaude les remis à neuf. Ils s'étaient ensuite retrouvés dans la cuisine de la Piaule, comme d'habitude.

Une situation que Viszs avait la ferme intention de voir durer.

Bien sûr, il était parfois tenté de demander à son copain si ça allait. Disons... toutes les cinq minutes. Il avait la sensation que Butch et lui avaient gagné une bataille ensemble, et en gardaient les traces : Stress et meurtrissures qui s'effaçaient peu à peu. Mais la seule certitude de Viszs se trouvait en face de lui : Son meilleur ami était en train de lui flanquer une branlée au billard.

— Bingo, dit le flic, quand la huitième boule sonna haut et clair.

— Tu as gagné.

— Ouaip, dit Butch, qui eut un sourire en levant son verre. Tu veux une revanche ?

— Bien sûr.

Une odeur du beurre fondu et le grésillement effréné de flocons qui tombaient dans un seau annoncèrent l'arrivée de Rhage—ou était-ce Fritz ? Non, c'était bien Hollywood, debout près de la machine, avec sa Mary.

Viszs se pencha en arrière, pour avoir par la porte voutée un aperçu du hall et de la salle à manger. Où le majordome et son équipe de *doggens* mettaient la table pour le dernier repas.

— Bon sang, Rhage joue avec le feu, dit Butch tout en récupérant les boules.

— Je donne à Fritz trente secondes avant de se... Non, il rapplique déjà.

— Moi, je vote pour la neutralité. D'ailleurs, je ne suis même pas là.

— Moi non plus, annonça Viszs, en sirotant sa Goose.

Tandis que Butch et lui alignaient avec application leurs boules sur le tapis vert, Fritz traversait le grand hall, avec la détermination d'un missile nucléaire déjà armé sur sa cible.

— Vire ton cul, Hollywood, marmonna Viszs quand Rhage s'approcha d'eux, tenant à la main un seau rempli de flocons odorants.

— Ça lui fait le plus grand bien, répondit Rhage la bouche pleine. Il a besoin d'exercice— Hey, Fritz ! Comment va, mon pote ?

Butch et Viszs secouaient encore la tête en roulant des yeux au moment où Rehv entra dans la pièce, avec Ehlena pendu à son bras *envisonné*. Ce grand enfoiré à la coupe iroquoise était impeccablement vêtu, comme d'habitude, et lourdement appuyé à sa canne. Mais il arborait un sourire béat de mâle repu, et sa *shellane*, à son côté, resplendissait.

— Salut gamins, annonça le mâle.

Divers grognements plus ou moins aimables lui répondirent, tandis que Zadiste et Bella arrivaient à leur tout, avec Nalla, suivis par Fhurie et Cormia, qui passaient la journée au manoir. Quant à Kohler et Beth, ils devaient s'être enfermés dans le bureau du roi. Peut-être pour gérer la paperasserie en cours...

Peut-être aussi pour pousser George discrètement dans l'escalier de service, afin d'avoir une petite *session privée*.

Quand John et Xhex se pointèrent avec Blay et Saxton, les seuls membres de la maisonnée à manquer étaient Qhuinn et Tohrment— qui se trouvaient sûrement au gymnase— et Marissa— qui travaillait encore au Refuge.

Bon, pensa Viszs, il y avait aussi Jane. Qui était à la clinique, pour réapprovisionner ses stocks complètement épuisés après la nuit passée.

Et aussi sa jumelle qui devait sans doute—*Grrr — bricoler* avec son chirurgien.

Vu le nombre de vampires qui se trouvaient dans la pièce, le volume des voix profondes augmenta, avant d'exploser carrément lorsque les uns et les autres se servirent un verre. Les *shellanes* jouaient avec le bébé, d'autres grignotaient des poignées de pop-corn. En attendant, Rhage et Fritz ouvrirent un nouveau paquet de graines. Et quelqu'un changea la chaîne de la télé— probablement Rehv, qui n'était jamais satisfait avec ce qui passait, par principe. Un Frère, un peu plus loin, activait le feu.

— Hey ? Demanda Butch à mi-voix. Ça va toujours ?

Pour dissimuler son sursaut, Viszs fit semblant de récupérer une roulée dans la poche de son pantalon de cuir. Le flic avait parlé très doucement— personne d'autre n'avait pu l'entendre. Encore heureux. Bien sûr, Viszs tentait de rompre ses anciennes habitudes de silence buté, mais quand même... Il ne tenait pas du tout à rendre public ce qui s'était passé entre Butch et lui. C'était trop intime.

Il alluma son briquet, aspira une bouffée de fumée, et répondit :

— Ouais. Ça baigne. (Il jeta un coup d'œil, et croisa les yeux noisette de son meilleur ami.) Et toi ?

— Ouais, moi aussi.

— Tant mieux.

— Ouais.

Heeey ! Pensa Viszs. Côté communication, il devenait carrément bon. S'il continuait dans cette direction, il allait atteindre un niveau record.

Butch lui tendit son poing serré— que Viszs rencontra. Peu après, le flic se remit à jouer. Et marqua son premier point tandis que Viszs était toujours s'auto-congratuler à plein pot.

Il vida un autre centimètre de son verre de Goose—

Et tourna soudain la tête vers la porte.

Jane jeta un coup d'œil à l'intérieur, et hésita avant d'entrer. Sa blouse blanche s'ouvrit un peu lorsqu'elle se pencha de côté, comme si elle le cherchait.

Dès qu'elle vit, elle eut un sourire. D'abord discret, puis qui s'agrandit.

D'instinct, Viszs faillit dissimuler son propre sourire derrière son verre. Mais il s'en empêcha. En se rappelant le « monde nouveau » qu'il s'était promis.

Vas-y, sombre connard, *souris* ! S'ordonna-t-il.

Jane agita la main, le visage serein— comme d'habitude, quand ils se trouvaient en public. Elle traversa la pièce vers le bar, pour se servir quelque chose.

— Un moment, Cop, murmura Viszs, en posant son verre et sa queue de billard sur la table.

Avec la sensation d'avoir quinze ans, il colla sa cigarette entre ses dents, tira sur son tee-shirt, vérifia l'ordre de ses cheveux, et... se sentit aussi présentable que possible.

Il s'approcha de Jane par derrière, au moment où sa *shellane* commençait à parler à Mary. En sentant sa présence, Jane se retourna pour le saluer, un peu surprise qu'il ait pris la peine de se déplacer.

— Hey, V. Comment—

Viszs avança tout près d'elle, puis il lui mit les deux bras autour de la taille. En la serrant contre lui, il la pencha lentement en arrière, jusqu'à ce qu'elle doive se retenir à ses épaules pour ne pas tomber.

Et tandis qu'elle haletait de surprise, il exprima exactement ce qu'il avait en tête :

— Tu m'as manqué.

Sur ce, il posa sa bouche sur elle, et l'embrassa éperdument, glissant sa langue dans la bouche— encore et encore— tout en lui caressant les hanches.

Viszs fut vaguement conscient d'un silence absolu derrière lui. En un clin d'œil, tous les autres s'étaient transformés en pierre, tout en les fixant, lui et sa compagne. Mais Viszs s'en foutait. S'il avait envie d'embrasser Jane, il le ferait. Même devant tout le monde. Même devant George, le chien du roi, qui venait d'entrer.

D'ailleurs, Kohler et Beth aussi étaient désormais dans le billard.

Tandis que Viszs redressait lentement sa compagne, hurlements et plaisanteries éclatèrent tout autour de lui. Quelqu'un jeta une poignée de popcorn comme si c'était des confettis.

— Bon sang, mon Frère, ça c'est du boulot, s'écria Hollywood, hilare, en jetant à nouveau du pop-corn.

Viszs se racla la gorge.

— J'ai une annonce à faire.

D'accoord. Maintenant, il avait tous les yeux de la pièce fixés sur lui et Jane. Mais il allait continuer à parler, malgré son envie de ficher le camp.

Il serra sa *shellane* toute rougissante contre lui, et annonça haut et clair :

— Je veux que nous soyons unis. Officiellement. Et j'aimerais bien que vous soyez tous là. Ouais. Voilà.

Un grand silence.

Puis Kohler lâcha la courroie qui le reliait à George, et se mit à applaudir. Le premier. D'un geste assuré et sonore.

— Bordel, c'est pas trop tôt !

Aussitôt, tous les Frères, leurs *shellanes*, et les autres invités de la maison suivirent l'exemple du roi. Puis, entraînés par Zadiste, les guerriers entonnèrent un champ sonore qui monta jusqu'au plafond— et même plus haut— tandis que leurs voix profondes résonnaient dans l'atmosphère.

Viszs jeta un coup d'œil à Jane, qui rayonnait. Positivement.

— J'aurais peut-être dû te poser d'abord la question, murmura-t-il.

— Non, répondit-elle en l'embrassant. Tout est parfait.

Viszs se mit à rire. Bon sang, si c'était ça vivre au grand jour, il avait complètement déconné en n'essayant pas plus tôt. Son ancienne solitude morose ne valait pas à un clou en comparaison. Ses Frères se tenaient à ses côtés. Sa *shellane* était heureuse. Tout était parfait. Bon d'accord, il aurait préféré éviter le pop-corn collé dans ses cheveux. Mais enfin, ce n'était qu'un détail.

Quelques minutes après, Fritz entra avec du champagne et des flûtes. Il y eut des bouchons qui sautaient. Puis les convives devinrent encore plus bruyants qu'avant.

Lorsque quelqu'un lui colla une flûte dans la main, Viszs murmura dans l'oreille de Jane :

— Tu sais, le champagne me fait bander.

— Vraim... (Elle s'étouffa en buvant.)

Il lui posa la main sur les reins, puis glissa plus bas... Avant de la coller contre son sexe dressé.

— As-tu déjà fait connaissance avec la salle de bain du rez-de-chaussée ?

— Non, je ne crois pas que nous ayons été officiellement présentées—Viszs !



Il lui mordilla le cou, tout en continuant à frotter ses hanches contre elle. Bien sûr, c'était plutôt indécent, mais après tout, les autres en avaient tous fait autant. Un jour ou l'autre.

— Oui ? Dit-il d'un ton suggestif. (Quand elle resta sans voix, il l'embrassa, et gronda :) Tu sembles oublier que nous discutons de la salle de bain. J'aimerais bien vous voir ensemble, toutes les deux. Bien sûr, je dois te prévenir qu'il y a là-dedans un grand lavabo de marbre sur lequel je te verrais très bien.

— Je me rappelle, dit-elle d'une voix rauque, que tu es très doué devant un lavabo.

Viszs rapprocha ses longues canines de la gorge blanche.

— Absolument.

Son érection devenant douloureuse, il attrapa la main de sa femelle, et—

La grande horloge ancienne, au coin de la pièce, sonna. Quand il entendit les quatre coups, Viszs se raidit, puis vérifia sa montre. Bien sûr, il n'en avait pas besoin, vu que cette horloge donnait l'heure exacte depuis plus de deux siècles.

4:00 du matin ? Bordel, mais où était Payne ?

Viszs ressentit soudain l'impulsion sauvage de se précipiter au Commodore pour ramener sa sœur à la maison. Puis il se reprit. Bien sûr, l'aube arrivait vite, mais elle avait encore une heure de battement. Et vu les projets qu'il avait pour Jane et lui derrière une porte close, il pouvait difficilement blâmer sa jumelle de profiter du moindre moment qu'elle passait avec son mâle. Même s'il n'était pas question que Viszs envisage ce que ces deux-là pouvaient faire ensemble.

— Tout va bien ? Demanda Jane.

Revenant au programme en cours, Viszs baissa la tête vers elle.

— J'irai beaucoup mieux quand tu seras sur ce lavabo.

Il resta enfermé avec Jane dans la salle de bain pendant trois quarts d'heure.

Quand ils en émergèrent, les autres étaient toujours dans la salle de billard. La musique avait changé, et c'était maintenant *I'm Not a Human Being* (NdT : Littéralement, "je ne suis pas un être humain") du rappeur afro-américain Lil Wayne qui tambourinait jusqu'au plafond du grand hall. Les *doggens* s'activaient en proposant des amuse-gueules sur des plateaux en argent. Et Rhage faisait le pitre, entouré d'un cercle de vampires hilares.

Pendant un moment, Viszs se crut au bon vieux temps.

Mais il remarqua ensuite que sa sœur ne faisait pas parti du groupe. Et personne ne vint l'avertir qu'elle était montée dans la chambre d'amis qui lui avait été attribuée.

— Je reviens tout de suite, dit-il à Jane.

Il l'embrassa rapidement, puis quitta la fête, traversa le grand hall, et entra dans la salle à manger déserte. Il fit le tour de la table somptueusement préparée et sortit son portable de sa poche, avant d'appeler Payne. À qui il avait donné un téléphone un peu plus tôt.

Aucune réponse.

Il essaya encore. Aucune réponse. Une troisième fois. Bordel, rien du tout.

Avec un juron, il tapa le numéro de Manello, en frémissant de rage à l'idée qu'il risquait d'interrompre... quelque chose. Sans doute avaient-ils tiré les rideaux, et perdu la notion du temps. De plus, un téléphone pouvait rouler sous les draps pendant que... Viszs grimacha.

*Dring dring dring.*

— Bordel, réponds!

— Allô ?

Manello semblait à l'agonie. Comme après un coup de feu. Ou une blessure mortelle.

— Où est ma sœur ?

Viszs était bien certain que le chirurgien n'aurait pas répondu sur ce ton-là si Payne avait été dans son lit.

D'ailleurs, le silence qui suivit sa question n'était pas une bonne nouvelle.

— Je ne sais pas, dit l'humain. Il ya des heures qu'elle est partie.

— *Des heures ?*

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Bordel de merde !

Viszs raccrocha au nez du mec, et rappela le numéro de Payne. Encore et encore. En vain.

Il passa la tête par la porte de la salle à manger, et fixa l'entrée du sas, de l'autre côté du grand hall.

Au même moment, il y eut un grondement assourdi. Tous les volets d'acier de la maison commençaient à descendre, pour bloquer le soleil durant les heures diurnes.

*Payne, reviens. Payne, reviens. Tout de suite.*

*Tout... de... suite...*

La douce main de Jane sur son bras le fit sursauter, et le ramena à la réalité.

— Ça va ? Demanda-t-elle.

Sa réponse instinctive fut de répéter une plaisanterie que Rhage venait de faire sur Steve-O dans une pissotière. (NdT : *Stephen Gilchrist Glover, membre qui*

*joue le rôle du plus fou dans l'émission Jackass diffusée sur MTV.)* Mais il se retint. Au contraire, il se força à être sincère avec sa compagne.

— Payne a... disparu.

Lorsqu'elle poussa un cri étouffé, et tendit la main vers lui, il faillit s'écarter. Mais il resta bien planté sur le tapis oriental.

— Elle a quitté l'appartement de Manello il y a *des heures*, continua-t-il, les dents serrées. Maintenant, je ne peux que prier le ciel— et une mère que je déteste— pour que ma jumelle franchisse cette porte.

Jane n'ajouta rien. Elle se pencha simplement, pour regarder aussi l'entrée du manoir. Et attendre avec lui.

Viszs lui prit la main, et réalisa que c'était plutôt un soulagement de ne pas être seul— alors que la fête battait son plein dans la pièce d'à côté— et que sa sœur n'était pas rentrée.

Dans le silence de la salle à manger, tout à coup, Viszs revit la vision qu'il avait eue de Payne sur ce cheval noir, au grand galop. Avec ses longs cheveux qui flottaient derrière elle, aussi sombres que la crinière de l'étalon. Seigneur, quel doublé gagnant ! Dieu seul savait où...

Était-ce une allégorie ? Se demanda-t-il. Ou juste un vœu fraternel pour que Payne soit enfin libre... ?

Quand le soleil se leva officiellement, 22 minutes plus tard, Jane et lui fixaient toujours une porte qui ne s'ouvrirait plus.

Manny arpentait son appartement, avec la sensation de devenir fou. Complètement fou.

Alors qu'il avait prévu de quitter Caldwell peu après que Payne ait disparu, il avait changé d'avis, et passé toute la nuit assis sur son lit, les yeux grands ouverts, à fixer le vide.

Tout était tellement vide autour de lui.

Il avait été trop vidé pour bouger.

Quand son téléphone sonna, il vérifia l'identité de son correspondant, et ressentit un frémissement d'intérêt. « *Appel masqué* ». Ce devait être Payne.

Et vu qu'il avait passé les dernières heures à revoir, encore et encore, toutes les conneries qu'il lui avait dites, il eut besoin de quelques secondes pour se concentrer. Bon sang, durant son discours, il avait cru être rationnel, pratique, intelligent. Ça avait duré jusqu'à ce qu'il soit forcé d'envisager la nudité d'un futur sans elle— infiniment plus sombre que le pire des trous noirs.

Aussi, en acceptant l'appel, il ne s'attendait pas à entendre une voix d'homme à l'autre bout du fil.

Encore moins celle du frère de Payne. Encore moins la surprise qu'avait montrée ce salopard en apprenant que Payne avait déjà quitté l'appartement.

Et maintenant, Manny tournait en rond dans sa chambre, regardant fixement son appareil, attendant un autre appel. Il aurait donné n'importe quoi pour que cette merde sonne— pour qu'on lui dise que Payne allait bien. Il voulait l'entendre elle. Ou son frère. Ou n'importe qui.

Bordel, vraiment *n'importe qui*.

Merde, il était même prêt à écouter Al Roker à condition qu'on lui annonce de bonnes nouvelles. (*NdT : Célèbre présentateur de la météo sur NBC's Today.*)

Mais l'aube arriva bien trop vite, et son téléphone resta bien trop silencieux. Ensuite, à moitié désespéré, Manny étudia ses menus, et essaya de retourner le dernier appel. En vain. Il faillit balancer son portable à travers la pièce, mais se retint à temps. C'était le seul moyen pour qu'on le joigne.

Bordel, il ne supportait pas cette impuissance. C'était un sentiment atroce.

Il aurait voulu sortir et... Merde, retrouver Payne, si elle avait vraiment disparu. La ramener chez elle, si elle s'était sauvée. Ou encore—

Son téléphone sonna. *Appel masqué.*

— Merci, Seigneur, gémit-il en acceptant l'appel. Payne—

— Non.

Manny ferma les yeux tellement la voix du mec était cassée.

— Où est-elle ?

— Personne ne le sait. De plus, personne ne peut rien faire ici. Nous sommes coincés à l'intérieur, pour toute la journée. (Le mec aspira, comme s'il était en train de fumer.) Bordel, mais qu'est-ce qui s'est passé avant son départ ? Je pensais... qu'elle allait passer la nuit avec toi. Elle était si contente d'avoir obtenu— merde, l'autorisation, quoi. Pourquoi est-elle partie aussi tôt ?

— Je lui ai dit que ça ne marcherait jamais entre nous.

Un long silence.

— Bordel de merde, mais qu'est-ce qui t'a pris ?

Manifestement, si le soleil ne brillait pas, le Bouc-Du-Diable serait déjà en train de frapper à la porte de Manny, cherchant un cul italien à botter.

— Je pensais que ça te plairait d'entendre ça.

— Ah ouais, vraiment ? Génial. Ma sœur est folle de toi et tu l'envoies se faire foutre ! Ça a vraiment de quoi me plaire. (Un autre jet de fumée.) Elle t'aime, ducon.

Du coup, Manny se figea. Puis il reprit ses esprits et continua :

— Écoute, elle et moi, nous...

Bien sûr, c'était le moment de détailler les résultats de ses examens— et la façon dont il s'inquiétait pour leurs répercussions sur son avenir. Mais durant les quelques heures que Manny avait passé seul, après le départ de Payne, il avait réalisé que, même si tout ce merdier était vrai, il y avait autre chose de plus fondamental en lui : Il n'était qu'un con. Tout ce *bla-bla-bla* n'avait fait que couvrir la trouille intense qu'il l'avait saisi à l'idée d'être amoureux d'un vampire— d'une femelle qui n'était pas humaine. Bien sûr, il y avait une sacrée équation métaphysique à plusieurs inconnues que Manny comprenait pas et ne pouvait expliquer. Mais au centre de tout, il aimait Payne si fort qu'il ne se reconnaissait plus. Et ça l'avait terrifié plus que tout.

Bref, il avait eu sa chance, et avait complètement merdé.

Il était temps de rectifier la situation.

— Je l'aime autant qu'elle m'aime, dit-il fermement.

Non mais quel abruti ! Pourquoi ne pas avoir eu les couilles de le dire en face à Payne ? Merde. Il aurait dû la serrer contre lui ... et la garder en sécurité.

— D'accord, répondit le frère de Payne. C'est bien pour ça que je te demande, qu'est-ce qui t'a pris de la laisser partir ?

— Excellente question.

— Nom de Dieu !

— Écoute, j'aimerais t'aider. Moi, je peux sortir en plein soleil, et je ferais n'importe quoi pour elle. Et pour qu'elle rentre saine et sauve. (Réanimé par sa résolution, Manny fonça récupérer ses clés.) Si elle n'est pas rentrée, où a-t-elle pu aller ? Pourrait-elle être retournée à cet endroit... au Sanctuaire ?

— Cormia et Fhurie viennent d'y passer. *Nada*.

Alors... (Manny frémit rien que d'y penser.) Et vos ennemis ? Qu'est-ce qu'ils font durant la journée ? Où est-ce que je peux les trouver ?

Il y eut des jurons étouffés. D'autres inhalations. Et un silence. Puis le bruit d'un briquet, tandis que le mec devait allumer une autre cigarette.

— Tu sais, c'est très mauvais pour la santé de fumer. (Manny n'arrivait absolument pas comprendre pourquoi il avait dit ça.)

— Les vampires n'ont pas de cancer.

— Vraiment ?

— Ouaip. Écoute, voilà ce que je te propose. Nous n'avons pas d'endroit spécifique où chercher ceux de la *Lessening* Société. En fait, ils se mêlent à la population humaine, par petits groupes, et il est impossible de les retrouver sans

foutre un sacré bordel. La seule chose... Si tu pouvais aller dans les ruelles, près des rives de l'Hudson, au centre-ville. Payne peut y avoir rencontré des *lessers*. Aussi, tu dois chercher des traces de lutte. Il devrait y avoir une sorte d'huile noire répandue partout. Comme du gasoil. Et puis une odeur sucrée. Comme un mélange d'asphalte et de talc pour enfant. Tu ne pourras pas tromper, c'est très spécifique. Commence avec ça.

— Et comment je ferai pour te joindre ? Il me faut un numéro de téléphone.

— Je te l'envoie par texto. Tu as un flingue ? Ou une arme, n'importe laquelle ?

— Oui, dit Manny, qui sortait déjà d'un placard son 40mm et la licence qu'il possédait.

Après tout, il avait passé sa vie dans une grande ville, et les emmerdes arrivaient à tout le monde. Aussi, ça faisait plus de vingt ans qu'il avait acheté une arme. Et appris à s'en servir.

— Dis-moi que ce n'est pas 9mm.

— Non, c'est un gros calibre.

— Très bien. Prends aussi un couteau. Quelque chose en acier.

— Compris, dit Manny, qui passa dans sa cuisine, et récupéra les *Henckels* les plus pointus qu'il ait. Rien d'autre ?

— Un lance-flamme. Des *nunchakus*. Des étoiles ninja. Une mitraillette Uzi. Je continue ?

Manny regrettait intensément de ne pas avoir ce genre d'arsenal à sa disposition.

— Je vais te la ramener, vampire. Bordel, je te le jure. Je vais te la ramener. (Il récupéra son portefeuille, et fonçait déjà vers la porte d'entrée quand une pensée terrorisante le fit s'arrêter net.) Combien y a-t-il de ces gens-là— vos ennemis ?

— Autant qu'on en veut.

— Sont-ils tous... des hommes ?

Un silence.

— Autrefois, oui. Ils étaient humains avant d'être transformés.

Un son étrange émana de la bouche de Manny... et jamais il n'avait proféré un truc pareil auparavant.

— Nan, elle est plus que capable de se défendre au corps-à-corps, répondit le frère de Payne, d'un ton glacé. Elle est plutôt douée.

— Ce n'est pas à ça que je pensais, dit Manny, qui dut se frotter les yeux. Elle est vierge.

— Elle l'est... *toujours* ? Demanda l'autre après un moment de silence.

— Oui. J'ai trouvé que ce ne serait pas... correct de ma part, d'abuser d'elle.

Bordel, à la seule idée qu'elle puisse souffrir ... En fait, Manny n'arrivait même pas à terminer sa pensée.

Il quitta son appartement, et traversa le couloir pour appeler l'ascenseur. Tandis qu'il attendait, il réalisa soudain que ça faisait un bail qu'il n'y avait plus que du silence à l'autre bout du fil.

— Allô ? Tu es toujours là ?

— Ouais. (La voix du jumeau de Payne se cassa.) Ouais, je suis là.

Et le silence perdura pendant que Manny descendait jusqu'au parking, et avançait vers sa voiture. Il n'y eut pas un mot. Mais la ligne était ouverte.

— Ils sont impuissants, marmonna finalement le vampire, au moment où Manny s'apprêtait à démarrer sa Porsche. Ils ne pourront pas la violer.

Bon sang, Manny ne se sentait même pas mieux à cette idée. Et vu le ton du frère, il était dans le même cas.

— Je te rappelle, dit Manny.

— Ouais, mec fait-le. Bordel, j'attends ton appel.

## Chapitre 52

Quand Payne reprit conscience, elle n'ouvrit pas tout de suite les yeux. Aucune raison d'annoncer trop vite à ses ravisseurs qu'elle était revenue à elle.

Elle se concentra donc sur ses sensations physiques pour déterminer sa situation : Elle était debout— les poignets attachés et tirés de chaque côté— la tête pendant dans une position très inconfortable.

En humant l'air, elle sentit la poussière et le renfermé. Et, à sa gauche, elle entendit des voix...

De très profondes voix mâles. Qui manifestement vibraient d'excitation— probablement à l'idée d'avoir mis la main sur un butin intéressant.

Elle, de toute évidence.

Payne se raidit, sans la moindre illusion sur ce que ces mâles avaient en tête. L'urgence de leur désir vibrait dans la pièce. Tout en essayant d'être forte et de se préparer au pire, Payne bloqua délibérément Manuel de ses pensées... Hélas, si ces mâles abusaient d'elle avant de la tuer, ils la souilleraient de nombreuses fois, la dépouillant de ce qu'elle aurait voulu offrir à son guérisseur—

Non. Elle ne pouvait se permettre de penser à lui. Ces souvenirs seraient comme un trou noir qui l'aspirerait, l'enfermerait, et la laisserait sans défense.

Tout au contraire, elle fouilla sa mémoire, cherchant à comparer les images qu'elle gardait du visage de ses ravisseurs avec ce qu'elle avait vu, autrefois au Sanctuaire, dans les bols de méditation.

Pourquoi ? Se demanda-t-elle encore. Pourquoi le mâle à la lèvre abîmée l'avait-il attaquée avec tant de haine ? Elle n'en avait aucune idée—

— Je sais que tu es réveillée. (La voix très basse, avec un lourd accent, était tout près de son oreille droite.) J'ai remarqué le changement de ta respiration.

Relevant la tête et les paupières, Payne tourna les yeux vers le soldat à côté d'elle. Mais elle ne put l'examiner à loisir : Il restait dans la pénombre.

Soudain, toutes les autres voix de la pièce se turent, et elle sentit de nombreux regard peser sur elle.

Ainsi, voilà le sentiment qu'une proie prise au piège ressentait.

— Ça me blesse que tu ne te souviennes pas de moi, femelle. (En parlant, le mâle avait approché une chandelle de son visage.) J'ai pensé à toi chaque nuit depuis notre première rencontre. Il y a des siècles des siècles.

Payne étrécit les yeux : Des cheveux noirs— Des yeux cruels d'un bleu nuit— Et un bec-de-lièvre qu'il avait manifestement depuis sa naissance.



— Souviens-toi de moi. (Ce n'était pas une prière, mais un ordre.) *Souviens-toi !*

Et ça lui revint... Ce petit village, à l'orée d'un vallon boisé. Où elle avait tué son père. Oui. Ce mâle était l'un des soldats du *Bloodletter*. D'ailleurs, tous les autres devaient l'être aussi.

Oh, pensa-t-elle, plus de doute, elle était une proie. Et, pour venger la mort de leur chef de guerre, ils auraient certainement à cœur de la faire souffrir avant de l'assassiner.

— *Souviens-toi de moi !*

— Tu es un soldat du *Bloodletter*.

— *Non !* Beugla-t-il, approchant son visage de celui de Payne. Je suis *bien plus* que ça.

Lorsqu'elle fronça les sourcils, sans comprendre, il grogna de fureur. Puis il recula, et tourna en rond devant elle, les poings serrés de rage, laissant la cire de la chandelle dégoutter sur ses doigts crispés.

Quand fit à nouveau face de Payne, il avait repris le contrôle de lui-même. Mais à peine.

— Je suis son fils. Son *fil*s. Tu as tué mon père—

— C'est impossible ! Coupa-t-elle aussitôt.

— ... sans la moindre justifica— *Quoi ?*

Dans un silence de mort, Payne annonça à voix haute et claire :

— Il est impossible que tu sois son fils.

Lorsque le soldat comprit le sens de ces paroles, son visage exprima une fureur aveugle qui était la vraie définition de la haine. Puis il leva une main qui tremblait...

Et la gifla en plein visage. Si fort qu'elle en vit des étoiles.

Payne redressa la tête, et le regarda bien en face. Elle ne céderait pas. Ni devant son assertion erronée. Ni devant cette bande de mâles qui l'entouraient. Ni devant leur criminelle ignorance.

Elle soutint le regard de son ravisseur.

— Le *Bloodletter*, de toute sa vie, n'a engendré qu'un seul et unique héritier.

— Le guerrier de la Dague Noire Viszs, répliqua l'autre, avec un rire amer. J'ai déjà entendu parler de ses perversions...

— Mon frère n'a rien d'un pervers !

Cette fois, Payne était enragée, animée de la même folle colère qui avait brûlé en elle la nuit où elle avait pourchassé et tué son père. Viszs était son frère de sang, et son sauveur, après ce qu'il avait récemment fait pour elle. Elle ne

supporterait pas qu'on lui manque de respect ! Même si le défendre devait lui coûter la vie.

Le temps d'un battement de cœur, elle fut consumée par une énergie intérieure qui éclaira soudain le cellier où ils se tenaient tous d'une lumière blanche quasiment incandescente.

Les menottes d'acier qui lui maintenaient les poignets brûlèrent, et tombèrent sur le sol poussiéreux avec un claquement sec.

Devant Payne, le mâle recula d'un bond, le corps regroupé, prêt au combat, tandis que tous les autres soldats se précipitaient vers leurs armes. Mais elle n'avait pas l'intention de les attaquer— du moins, pas physiquement.

— Écoutez-moi bien, proclama-t-elle d'un ton impérieux. Je suis la fille de sang de la Vierge Scribe. Je proviens du Sanctuaire des Élues. Aussi, quand je dis que le *Bloodletter*, mon père, n'a jamais engendré d'autres mâles que mon frère Viszs, ma parole dit vrai.

— C'est faux ! Haleta le soldat en face d'elle. Et tu— tu ne peux être née de la Mère de la Race. Personne n'a jamais eu ce privilège !

Payne leva ses mains luminescentes.

— Je suis ce que je suis. Et refuser d'entendre la vérité est à vos risques et périls.

Le mâle devint livide. Et il y eut un très long silence. Payne brillait de tout son corps, animée d'une sainte furie, malgré toutes les armes des soldats pointées vers elle.

Peu à peu, le chef de la meute se détendit, et perdit sa raideur de combattant. Il laissa retomber ses mains à ses côtés, et se redressa de toute sa taille.

— Ce n'est pas possible, répéta-t-il, en secouant la tête, d'une voix cassée. Rien de tout ça n'est...

Quel insensé ! Pensa Payne.

Elle leva haut le menton, et déclara :

— C'est la vérité. Je suis née d'une union entre la Vierge Scribe et le *Bloodletter*. Et je te l'affirme, guerrier... (Elle fit un pas en avant)... C'est *mon* père que j'ai tué, et non le tien.

Puis Payne leva la main et le gifla, de toutes ses forces.

— Et je t'interdis d'insulter mon frère de sang !

Lorsque la femelle le frappa, Xcor sentit sa tête partir en arrière, si violemment qu'il leva l'épaule pour éviter que sa foutue caboche ne lui rompe le

cou. Immédiatement, il eut la bouche inondée de sang. Qu'il cracha à terre, avant de se redresser.

En vérité, la femelle qui se tenait en face de lui était véritablement royale, dans sa colère et sa détermination. Elle était presque aussi grande que lui, et le regardait droit dans les yeux, les pieds bien campés dans la terre battue, les mains serrées en poings qu'elle était prête à utiliser contre lui et sa bande de bâtards.

Aucun doute, ce n'était pas une femelle ordinaire. Et pas uniquement à cause de la façon dont elle s'était débarrassée des menottes.

D'ailleurs, pensa-t-il, tandis qu'il examinait son visage avec attention, elle lui rappelait son père. Elle possédait la volonté de fer du *Bloodletter*, inscrite sur ses traits et les lignes rigides de son corps. Mais surtout, elle avait sa force d'âme.

Xcor eut soudain la certitude que, si toute la bande de bâtard se jetait sur elle, la femelle les combattrait, les uns après les autres, jusqu'à son dernier souffle, jusqu'au dernier battement de son cœur.

Dieu sait qu'elle avait la poigne d'un guerrier ! Sa gifle en témoignait. Rien à voir avec la tape d'une femelle aux mains délicates.

Mais quand même...

— C'était mon père. Il me l'a dit.

— C'était un menteur. (Elle prononça cette condamnation froidement, sans tiquer, sans détourner ni les yeux ni le menton.) Dans les bols de méditation du Sanctuaire, je l'ai vu engendrer d'innombrables bâtardes. Mais il n'a eu qu'un seul et unique fils de son sang. Et il s'agit de mon jumeau, Viszs.

Xcor n'était pas prêt à entendre une telle vérité en face de ses soldats.

Il leur jeta un coup d'œil. Ils étaient toute agressivité— même Throe avait ses armes levées. Sur chaque visage, il ne lisait qu'une fureur impatiente d'être libérée. S'il le leur ordonnait, ils se jetteraient sur la femelle, bien qu'elle soit capable de les réduire en cendres.

— Laissez-nous, ordonna-t-il.

Bien entendu, ce fut Zypher qui commença à protester :

— Pourquoi ne pas plutôt la tenir pendant que tu—

— Laissez-nous. (Aucun d'eux ne bougea, aussi Xcor hurla :) *Laissez-nous !*

Cette fois, ils réagirent comme l'éclair et disparurent à grand fracas pour remonter l'escalier, dans l'obscurité. Quelque part au-dessus, dans la maison, une porte claqua, et il y eut au plafond des bruits répétés de pas lourds et nerveux. Xcor comprit que ses soldats devaient arpenter les pièces vides, comme des animaux en cage.

À nouveau, il se concentra sur la femelle.

Et pendant un très très très long moment, il ne fit que la regarder, fixement.

— Je t'ai cherchée des siècles durant, dit-il enfin.

— Je n'étais pas sur terre. Du moins, jusqu'à récemment.

Même seule avec lui, elle restait droite et fière. Elle n'avait pas peur. Et tandis qu'il détaillait son visage, Xcor sentit quelque chose de glacial remuer dans l'iceberg de son cœur.

— Pourquoi ? Demanda-t-il d'une voix rauque. Pourquoi l'as-tu... tué ?

Quand la femelle cligna lentement des yeux, Xcor eut le sentiment qu'elle ne tenait pas à montrer sa vulnérabilité. Qu'elle avait besoin d'un moment pour reprendre sa contenance impassible.

— Je l'ai tué pour ce qu'il a fait à mon jumeau, dit-elle d'une voix sourde. Il a... torturé mon frère. Et c'était une offense que je ne pouvais pardonner. Il devait mourir.

Ah, pensa Xcor. Ainsi, il y avait quand même quelques vérités dans ce qu'il savait.

Bien entendu, comme la plupart des soldats du *Bloodletter*, Xcor connaissait cette histoire... qu'on se racontait, à mi-voix, au coin du feu. Sur ordre, quelques guerriers avaient saisi et maintenu au sol l'héritier de leur chef, pour faire tatouer de force le jeune mâle, et aussi le... castrer. D'après la légende, ça n'avait été que partiel. Dès que les tenailles l'avait coupé, on disait que Viszs s'était par magie débarrassé de ses liens— qu'il avait brûlés— tuant aussi tous ceux qui le tenaient, avant de s'échapper dans la nuit, ensanglanté, mais non entièrement châtré.

Xcor jeta un coup d'œil sur les menottes qui étaient tombées des poignets de la femelle. Brûlées. Comme par magie.

Il leva ses propres mains. Qui n'avaient jamais brillé.

— Il m'a dit avoir engrossé une femelle dont il prenait régulièrement le sang. Il m'a dit que ma mère m'avait rejeté à cause de ma... (Xcor effleura sa lèvre abîmée, sans finir sa phrase.) Il m'a gardé... Et m'a appris à combattre. À ses côtés.

Xcor était vaguement conscient de la raucité de sa voix, mais il ne s'en souciait pas. Il avait l'étrange sensation de regarder son reflet dans un miroir... sans reconnaître celui qu'il voyait.

— Il m'a dit que j'étais son fils, continua-t-il. Qu'il me reconnaissait comme son fils. Aussi, après sa mort, j'ai endossé son héritage, comme un fils le fait pour son père.

La femelle l'étudia longuement, puis elle secoua la tête.

— Et moi, je dis qu'il t'a menti. Regarde-moi dans les yeux. Et vois que ma parole est la vérité. Une vérité que tu aurais dû entendre il y a bien longtemps. (Soudain, sa voix baissa jusqu'à devenir un murmure.) Je connais d'expérience la douleur d'être trahi par son propre sang. Je sais ce que tu éprouves. Je regrette le fardeau que tu portes. C'est injuste, j'en suis consciente. Mais tu ne dois pas baser ta vengeance sur un mensonge. Je t'en supplie. Je regretterais d'être obligée de te tuer. Et si je ne le fais, mon jumeau te poursuivra éternellement, ainsi que la Confrérie... jusqu'à ce que tu souhaites être déjà mort.

Quand Xcor étudia ce qu'il ressentait à ces paroles, il découvrit quelque chose qu'il méprisa, mais ne put ignorer : Le chagrin. Il n'avait aucun souvenir de la garce qui l'avait porté. Mais il n'avait que trop souvent entendu parler de son rejet, dès la naissance, à cause de sa laideur.

Il avait voulu des racines. Un sentiment d'appartenance... Et c'était ce que le *Bloodletter* lui avait offert. Pour le mâle, une malformation physique était sans importance. Il ne s'intéressait qu'aux qualités que Xcor possédait en abondance : La vitesse, l'endurance, la souplesse, la force... et l'envie de tuer.

Xcor avait toujours cru avoir hérité ces dons du *Bloodletter*.

— Il m'a donné mon nom, s'entendit-il dire. Ma mère a refusé de le faire, aussi le *Bloodletter* m'a donné un nom.

— Je suis désolée. Vraiment.

Curieusement, il la croyait. Si elle avait été prête à se battre jusqu'à la mort, désormais la femelle paraissait surtout attristée.

Xcor marcha encore quelques minutes dans le cellier, puis il s'immobilisa. S'il n'était pas le fils du *Bloodletter*, alors qui était-il ? Ses soldats voudraient-ils encore de lui comme chef ? Accepteraient-ils encore de le suivre au combat ?

— Quand je regarde mon avenir, je ne vois... plus rien, marmonna-t-il.

— Je sais ce que tu ressens.

Xcor revint vers la femelle, et s'arrêta en face d'elle. Elle avait croisé les bras sur sa poitrine. Sans le regarder, elle fixait le mur de l'autre côté de la pièce. Sur son visage, il lut la même vacuité sans espoir qu'il ressentait au fond de lui-même.

Il carra les épaules, et s'adressa à elle :

— Je n'ai aucun droit de retenir la vérité contre toi. Tu as agi contre mon— (Il se reprit.)... contre le *Bloodletter*. Et je comprends la validité de tes motifs.

En fait, elle et lui avaient tous les deux cherché vengeance pour réparer une offense de sang. Après tout, c'était bien ce qui avait animé Xcor contre elle toutes ces années durant.

Comme un guerrier, elle s'inclina à la taille, acceptant le retournement de la situation, et la fin de la querelle qui les avait séparés.

— Alors, suis-je libre de m'en aller ?

— Oui, mais... il fait grand jour au dehors

La femelle regarda autour d'elle, les ballots de vêtements et les couchettes des soldats. Et Xcor sut qu'elle évoquait le désir des autres mâles envers elle. Aussi il ajouta :

— Tu ne risques rien ici, je t'en donne l'assurance. Je suis leur chef et ils m'obéissent. (Du moins, il *avait été* leur chef...) Mes soldats et moi passeront la journée à l'étage, pour te laisser tranquille. Tu trouveras boisson et nourriture sur la table, juste là.

Si Xcor accordait à la femelle cette intimité et lui offrait leurs provisions, ce n'était pas à cause des honneurs à la con dus à une Éluée. Non, c'était davantage l'expression d'un respect sincère. Il était le premier à comprendre l'importance de la vengeance. Et la valeur des liens du sang. Il réalisait à quel point le *Bloodletter* avait été cruel envers son véritable fils— le frère de cette femelle— et la permanence des blessures causées au mâle.

— À la nuit tombée, dit-il, nous te banderons les yeux, et t'emmènerons hors d'ici. Ainsi, tu ne pourras retrouver cet emplacement. Mais tu seras relâchée sans le moindre dommage.

Il lui tourna le dos, et avança vers la plus fruste des couchettes de la pièce. Il se sentit grotesque, mais ajusta cependant la couverture rugueuse sur la maigre paille. Il n'y avait pas d'oreillers, aussi il se pencha et ramassa un ballot de ses chemises fraîchement lavées.

— Voici l'endroit où je dors, dit-il, tu peux l'utiliser à ta guise. Tu n'as pas à t'inquiéter, ni de ta sécurité, ni de ta vertu. Il y a des armes sous le lit. Tu passeras la journée en toute sécurité.

Il n'en prêta pas serment sur son honneur. En vérité, il n'en avait aucun. Et il ne la regarda pas en s'éloignant vers les escaliers.

— Quel est ton nom ? Demanda-t-il.

— Ne le connais-tu pas déjà, Éluée ?

— Non, je ne sais pas tout.

— Ah, dit-il, une main sur la rampe de bois brut. Moi non plus. Passe une journée paisible, Éluée.

En montant l'escalier, Xcor eut le sentiment d'avoir vieilli de plusieurs siècles depuis le moment où il avait porté jusqu'au cellier le corps inanimé de la femelle... une heure plus tôt.

En ouvrant la lourde porte de bois, il n'avait aucune idée de ce qui l'attendait de l'autre côté. Désormais au courant de son véritable statut, ses soldats pouvaient parfaitement se rebeller, s'unir contre lui et décider de le rejeter...

Ils étaient tous devant la porte du cellier, en demi-cercle— avec Throe et Zypher qui encadraient les trois autres. Ils avaient tous leurs armes à la main, et une expression féroce et déterminée sur le visage. Et tous aussi, ils attendaient que Xcor dise quelque chose.

Xcor ferma la porte, et s'appuya au panneau. N'ayant rien d'un lâche, il n'avait pas l'intention de nier ce qui venait d'arriver au sous-sol. De plus, il ne voyait aucun intérêt à user de précautions oratoires pour exprimer une vérité incontournable. Il préféra les attaquer de front :

— La femelle a dit vrai. Je ne suis pas le fils de sang du *Bloodletter*. Je le croyais, mais c'était un mensonge. Alors, que décidez-vous ?

Aucun d'eux ne parla. Aucun d'eux ne regarda son voisin. Aucun d'eux n'eut la moindre hésitation.

Tous ensemble, les mâles plièrent le genou et tombèrent sur le plancher nu, la tête penchée. Et Throe parla pour eux tous :

— Tu es notre *leahdyre*. Nous sommes à tes ordres.

Devant ce geste inattendu, Xcor se racla la gorge. Plusieurs fois. En Langage Ancien, il prononça :

— *Je vous vois, tous réunis devant moi. Aucun chef n'a jamais été soutenu par des mains plus solides, animées d'une loyauté plus fidèle.*

Throe leva les yeux vers lui :

— Ce n'est pas en mémoire de ton père que nous t'avons suivi durant toutes ces années.

Pour marquer leur approbation, tous les autres poussèrent un grand cri de guerre. Qui remua Xcor bien davantage que n'importe quel serment qu'ils auraient pu prononcer en langage fleuri. Ensuite, chacun des guerriers sortit sa dague, et la planta dans le bois du plancher, à ses pieds. Les poignées vibrèrent, et chaque mâle serra le poing droit sur son cœur, indiquant à Xcor qu'il était toujours maître de leurs armes et de leur foi. Ils le suivraient n'importe où, et obéiraient à ses ordres.

Xcor aurait pu laisser les choses s'arrêter là. Mais il avait un plan à long terme, qui nécessitait d'être mis au grand jour, et de recevoir l'approbation de ses soldats.

— J'ai un objectif plus important que simplement combattre la Confrérie, dit-il à mi-voix, pour ne pas que la femelle, à l'étage en dessous, puisse l'entendre. Selon la Loi Ancienne, mes projets sont passibles de mort s'ils sont découverts. Voyez-vous de quoi je parle ?

— Le roi, murmura l'un des mâles.

— Exactement, dit Xcor. (Il les regarda, droit dans les yeux, l'un après l'autre.) Le roi.

Aucun des soldats ne détourna les yeux. Ni ne se releva. Ils formaient un groupe uni : Des muscles, de la force, et une détermination mortelle.

— Si ça doit changer quelque chose pour l'un d'entre vous, continua Xcor. Dites-le à présent, et vous pourrez quitter la maison à la nuit tombée, à condition de ne jamais revenir. Sous peine de mort.

Il n'y eut que Throe qui réagit... en baissant la tête. Mais il ne fit rien de plus. Le mâle ne se releva pas, et ne quitta pas la pièce. Aucun des autres non plus.

— Parfait, dit Xcor.

— Et la femelle ? Demanda Zypher avec un sourire sombre.

— Non, dit Xcor en secouant la tête. Elle ne mérite aucune punition.

Le soldat fronça les sourcils. Puis proposa :

— D'accord. Je peux m'arranger pour que ça lui plaise.

Enfer et damnation ! Pensa xcor, ce mâle avait tout d'un *lhenihan*.

— Non. Tu ne la toucheras pas. C'est une Éluée.

Cette fois, ils furent tous très attentif, mais Xcor ne leur donna aucun autre renseignement. Il en avait plus qu'assez de cette histoire.

— Nous passerons la journée à dormir ici, décida-t-il.

— Bordel, mais c'est pas vrai ! Protesta Zypher qui se releva, ainsi que le reste de la bande. Si tu ne veux pas qu'on la touche, je la laisserai tranquille. Les autres aussi. Alors pourquoi ne pas—

— Parce que ce sont mes ordres.

Pour bien marquer sa position, Xcor se laissa glisser contre le panneau, et s'assit, dos à la porte. Bien sûr, il confierait sans hésiter sa vie à ses soldats, durant la bataille, mais il y avait dans le cellier une femelle magnifique et trop tentante, et tous ces enfoirés étaient en rut— ce qui les empêchait souvent de raisonner sainement. Pas question de leur faire confiance.

Il faudrait lui passer sur le corps pour atteindre la femelle.



Après tout, bien que Xcor soit un bâtard, il avait un certain code de l'honneur. Et la femelle méritait sa protection— même si elle n'en avait nul besoin. En tuant le *Bloodletter*, elle lui avait fait une faveur.

Bien sûr, Xcor ne l'avait pas réalisé plus tôt. Mais aujourd'hui, il le savait.

Grâce à elle, il n'aurait pas à tuer lui-même ce sale menteur qui l'avait mené en bateau avec ses boniments. Tant mieux ! Sa sinistre trombine avait pour l'avenir des plans bien plus intéressants.

## Chapitre 53

Manny était derrière son volant, les mains crispées sur le cuir, les yeux braqués sur la route en face de lui, au moment où il prit un virage serré sur la gauche... et tomba précisément sur le genre de scènes que Viszs lui avait décrites.

Merde. Pas trop tôt ! Ça faisait déjà trois heures qu'il arpentait le centre-ville, rue après rue, explorant ce putain de dédale, sans rien avoir rencontré de significatif.

Mais cette fois, il avait gagné le pompon. À 10:00 du matin, un rayon de soleil, tombant entre les deux immeubles, allumait des reflets irisés sur un magma noir et huileux. Qui avait giclé partout, sur le trottoir, les murs de briques, le container à ordures, et même le treillis grillagé des fenêtres.

D'un geste vif, Manny pila, puis s'immobilisa.

Dès qu'il sortit de sa Porsche, il recula de dégoût devant l'odeur infecte.

— Meeerde...

C'était indescriptible. Il avait la sensation qu'on lui avait injecté cette puanteur directement dans les sinus, droit vers le cerveau. Quelle horreur !

Et pourtant, il reconnut cette odeur. Le vampire à la casquette *Red Sox* empestait ça la nuit où Manny avait opéré les blessés.

Récupérant son téléphone, Manny appela le numéro hyper secret que Viszs lui avait envoyé. Il y eut à peine une sonnerie avant que le jumeau de Payne ne décroche :

— Ouais ?

— J'ai trouvé, dit Manny. C'est exactement ce que tu m'as dit. Pétard, ça schlingue un max ! D'accord... oui. J'ai compris. Je te rappelle dans cinq minutes.

Lorsqu'il raccrocha, une partie de lui était effondrée en imaginant Payne au milieu d'un bain de sang aussi manifeste. Malgré ça, il resta concentré, cherchant quelque chose. N'importe quoi. Qui pourrait lui expliquer ce qui s'était passé—

— Manny ?

— *Bordel !* (Il fit un bond d'un mètre, puis pivota sur ses talons, la main serrée sur sa croix... ou peut-être sur son cœur, parce que ce foutu organe menaçait de quitter sa cage thoracique.) Jane ?

La forme spectrale de son ancien chirurgien en traumatologie se solidifia sous ses yeux.

— Hey.

La première impulsion de Manny fut de hurler : « *Attention le soleil !* » Ce qui prouvait à quel point sa vie avait changé.

— Jane ! S'écria-t-il. Tu n'as pas de problème avec la lumière du jour ?

— Non, ça va, dit-elle, la main tendue pour le rassurer. Je suis venu t'aider. Viszs m'a dit où te trouver.

— Je suis... (Il lui serra l'épaule.) ...sacrément content de te voir.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle gentiment, en l'étreignant très fort, avant de le relâcher. Nous allons la retrouver. Je te le jure.

Oui, peut-être, mais dans quel état ? Pensa Manny.

Ils travaillèrent ensemble et explorèrent le moindre recoin de la ruelle, aussi bien les endroits éclairés que ceux qui restaient dans l'ombre. Grâce à Dieu, cette partie de la ville était peu fréquentée à cette heure encore matinale. Manny préférait ne pas avoir à gérer des explications compliquées si des gens— et pire encore la police— se pointaient.

Durant la demi-heure suivante, Jane et lui mènent une fouille approfondie, sans rien trouver. À part des mégots, des seringues vides, et quelques préservatifs... que Manny préféra ne pas inspecter de trop près.

— Rien, marmonna-t-il. Rien du tout, bordel !

Génial. Mais vu qu'il n'avait rien d'autre à faire. Il fallait continuer à chercher. En espérant—

Tout à coup, une vibration le fit sursauter. Il se pencha. Ça provenait de sous le container à ordures.

— Il y a un truc qui fait du bruit là-dessous, cria-t-il à Jane, tout en s'agenouillant.

Avec son bol, pensa-t-il, ça ne serait qu'un rat qui cherchait son petit déjeuner.

Jane s'approcha, au moment où Manny passait le bras sous la poubelle puante.

— Je pense... Ouais, c'est un téléphone, grogna-t-il en s'étirant le plus possible, tandis que ses doigts cherchaient désespérément à agripper l'appareil. Voilà, je l'ai.

Quand il se redressa, il découvrit que c'était bel et bien un téléphone. L'écran était cassé mais le vibreur fonctionnait encore, d'où le bruit. Malheureusement, l'appel était déjà tombé sur le répondeur. Lorsque Manny chercha à en trouver l'origine, il fut bloqué.

— Bon sang, ce truc dégouline de cette merde graisseuse, grogna-t-il, en s’essuyant les mains sur la poubelle— ce qui en disait long sur son dégoût ! En plus, c’est sacrément protégé.

— Il faut qu’on le ramène à Vizszs. Il peut hacker n’importe quoi.

Manny se releva, et regarda son ancien confrère.

— Je ne suis pas sûr qu’ils veuillent me revoir là-bas. (Il voulut lui rendre le téléphone.) Prends-le. Je vais essayer de trouver d’autres endroits comme ça.

Sauf que... il avait déjà inspecté tout le centre-ville.

— Manny ? Demanda Jane sans prendre le téléphone. Est-ce que tu ne préférerais pas entendre les nouvelles de vive voix ?

— Bordel, bien sûr mais—

— Et si Vizszs trouve quelque chose, ne préférerais-tu pas gérer ça en étant bien armé ?

— Bordel, bien sûr mais—

— À mon avis, il est parfois plus efficace de briser un interdit, quitte à s’excuser après coup. D’ailleurs, je t’emmène et je m’occupe de tout. Peut-être devrions-nous nous passer d’abord chez toi, histoire que tu récupères tes affaires ? À mon avis, tu vas rester un bail au manoir.

Indécis, Manny secoua la tête.

— Si elle ne revient pas—

— Non ! Ne dis pas ça ! Bien sûr qu’elle reviendra. (Les yeux de Jane étaient mortellement sérieux.) Je suis certaine qu’elle reviendra— même si ça prend du temps. Et tu seras là pour l’accueillir. Vizszs nous a dit que tu avais quitté ton job. C’est Payne qui l’en a informé. Mais nous pourrons en parler plus tard—

— Il n’y a rien à ajouter, coupa Manny. Le comité de l’hôpital rêvait d’obtenir ma démission.

— Oh seigneur... (Jane déglutit péniblement.) Manny...

Manny n’arriva pas à croire ce qu’il répondit :

— J’en ai rien à foutre, Jane. Que Payne revienne saine et sauve, c’est tout ce qui m’importe.

Elle désigna la Porsche du menton.

— Alors, qu’est-ce qu’on attend ?

*Sacrément bonne question !*

Ils coururent ensemble jusqu’à la voiture, et Jane passa au volant. Comme la fois où elle était venue le chercher au cimetière...

Tandis qu'elle fonçait en direction du Commodore, Manny était comme électrisé, l'esprit braqué sur l'objectif de retrouver Payne. Il avait manqué une fois le coche avec sa femelle. Il n'avait pas l'intention de recommencer.

Pendant que Jane restait en double file devant les escaliers de l'entrée principale, Manny traversa en courant le hall d'accueil jusqu'à l'ascenseur. En arrivant chez lui, il ne perdit pas de temps à récupérer son ordinateur portable, le chargeur de son téléphone et—

*Le coffre !*

Il fonça jusqu'à la penderie de sa chambre, tapa la combinaison, et ouvrit la porte blindée. Il avait l'esprit clair, et fut heureux de voir que ses mains ne tremblaient pas lorsqu'il sortit du coffre son certificat de naissance, 7000 \$ en espèces, deux montres Piaget en or, et son passeport. Il jeta le tout dans un de ses sacs, y ajouta l'ordinateur et le chargeur, et referma. Puis il prit deux autres sacs, y balança en vrac tout ce qui traînait sur son lit... avant de quitter son appartement.

En attendant l'ascenseur, il réalisa quitter son ancienne vie. Pour de bon. Qu'il vive ou non avec Payne, il ne reviendrait jamais. Et il ne parlait pas seulement de cette adresse postale.

Lorsqu'il avait donné ses clés à Jane— pour la seconde fois— il avait ouvert la porte métaphorique d'un cyclone. Il ne savait pas où tout ça l'emmènerait, ni quel futur l'attendait, mais il n'y avait aucun retour en arrière possible. Et ça lui convenait très bien.

Quand il retourna dans la rue, il jeta ses affaires dans le coffre. Et sur le siège arrière. Avant de remonter côté passager.

— Allons-y.

Trois quarts d'heure après, Manny se retrouvait sur la montagne des vampires, dans un brouillard cotonneux.

Il jeta un coup d'œil au téléphone brisé qu'il tenait à la main, et pria le ciel pour qu'il soit possible d'en extirper quelque chose. Pour que lui et Payne puissent se retrouver. Pour qu'il ait une chance de réparer ce qu'il avait inconsidérément rejeté—

— Nom de Dieu ! Sacrée baraque !

En face de lui, émergeait de la brume un énorme tas de pierres qui paraissait aussi sombre et gigantesque que le *Rushmore*.

Ce n'était pas seulement une demeure, mais carrément un mausolée.

— La Confrérie prend la sécurité plutôt à cœur, dit Jane, en garant la voiture devant des marches d'escalier qui semblaient mener à une cathédrale.

— Soit ça, marmonna Manny, soit quelqu'un déteste vraiment sa belle-mère.

Ils sortirent ensemble, et Manny et étudia les environs avant de récupérer ses affaires. Ils étaient dans une cour intérieure, avec un mur circulaire qui faisait bien six mètres, surmonté de caméras et de fils à haute tension. Quant à la maison, elle était gigantesque— quatre niveaux au moins— et s'étalait dans toutes les directions. Une vraie forteresse. Toutes les fenêtres étaient protégées par des volets blindés. Il faudrait probablement un tank pour forcer les portes d'entrée.

Dans la cour, plusieurs voitures étaient garées. Dans d'autres circonstances, Manny aurait carrément bandé en les reluquant. Derrière lui, se trouvait une petite maison bâtie dans la même pierre que le château. Au milieu des gravillons, il y avait une fontaine asséchée. Mais Manny imaginait sans peine le bruit cristallin de l'eau en plein été.

— On y va ? Demanda Jane qui ouvrit le coffre pour en sortir le sac.

— Laisse-moi porter ça, dit Manny, en récupérant ses affaires, ainsi que celles qui restaient dans la voiture. Passe devant. Honneur aux dames.

En chemin, Jane avait téléphoné à son mec, aussi Manny avait-il quelque espoir que les vampires ne le tueraient pas dès son arrivée. Mais en fait, qu'en savait-il ?

À l'heure actuelle, son sort ne l'intéressait pas vraiment. Ça tombait bien

Devant les portes, Jane sonna une cloche. Il y eut le claquement sec d'un verrou qui s'ouvrait. Suivant son ancien confrère, Manny entra dans un vestibule aveugle, qui lui fit l'effet d'une prison. Une prison très classe et très chère, avec des lambris de bois au mur, un dallage noir et blanc, et une odeur de cire au citron.

Mais impossible de sortir de cette cage sans que quelqu'un ne les en délivre.

Jane plaça son visage devant une caméra.

— C'est nous...

Quand les portes s'ouvrirent, Manny dut cligner des yeux, plusieurs fois, devant la luminosité de la vision qui l'accueillait. Il ne s'attendait pas du tout à l'immense hall multicolore qui venait d'apparaître. Cette lumière— ces couleurs— C'était royal. Avec les riches nuances d'un l'arc-en-ciel. L'intérieur du château était tout ce que l'extérieur n'était pas. Mon Dieu, jamais Manny n'avait vu de telles décorations : Du marbre, des pierres naturelles et somptueuse, des pendeloques de cristal. Et tout était doré à la feuille.

Lorsqu'il avança plus avant, Manny remarqua les fresques peintes au plafond, deux étages plus haut, et un escalier tellement immense que celui du film *Autant en Emporte le Vent* paraissait un simple escabeau.

Au moment où les portes se fermaient derrière lui, le frère de Jane émergea d'une salle de billard, avec *Red Sox* à ses côtés. Le vampire avança vers Manny d'un pas décidé, une roulée entre les dents, vêtu de cuir noir des pieds à la tête.

En s'arrêtant en face de lui, le frère de Payne le regarda droit dans les yeux. Et Manny se demanda s'il s'agissait d'une pause apéritive— avant que le gros du repas commence... avec lui au menu.

Sauf que... le vampire tendit la main.

Bien sûr, il voulait le téléphone.

Manny lâcha ses sacs, récupéra le BlackBerry dans sa poche, et le tendit :

—Voilà, c'est—

Le mec accepta le téléphone, mais sans le regarder. Il le fit passer dans son autre main, et présenta à nouveau sa paume tendue.

Un geste simple, bien sûr, mais d'une signification infiniment plus profonde.

Manny attrapa cette main, et la serra sans mot dire. Le vampire ne parla pas davantage. D'ailleurs, les paroles étaient inutiles. Ils se comprenaient très bien : Un respect venait d'être offert, et accepté, de part et d'autre.

Quand il relâcha la main du vampire, Manny demanda :

— Le téléphone ?

Il fallut environ trois secondes au frère de Payne pour obtenir ce qu'il voulait de l'appareil.

— Bon sang, marmonna Manny. Tu es sacrément rapide.

— Je n'ai aucun mérite cette fois. C'est le téléphone que je lui avais donné. Et j'ai appelé son numéro des centaines de fois durant les dernières heures. La puce GPS est foutue, sinon je t'aurais donné bien plus tôt une adresse où aller.

— Merde, dit Manny, en se frottant le visage. Alors, nous n'avons rien d'autre. Jane et moi avons fouillé cette foutue ruelle de fond en comble. Et j'ai arpenté toutes les autres rues du centre-ville durant des heures. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend. On ne peut rien faire d'autre tant que le soleil brille. Mais dès que la nuit tombera, toute la Confrérie sera dehors, et en force. Nous allons la trouver. Ne t'inquiète pas—

— Je veux venir aussi, coupa Manny, histoire d'être bien clair.

Lorsqu'il vit le jumeau de Payne secouer la tête, Manny l'empêcha d'énoncer ses arguments, ou de parler raison :

— Désolé, c'est peut-être ta sœur, mais c'est aussi ma femelle. Et je veux participer aux recherches.

À ce moment, le mec à la casquette ôta son couvre-chef, et se gratta les cheveux.

— Merde, on a un nouvel emm—

Manny resta figé sur place en regardant le mec, sans enregistrer ce qu'il racontait. Ce visage ? Bordel... ce visage. *Bordel de merde... ce visage !*

Ce n'était pas à l'église que Manny avait vu *Red Sox*. Il s'était trompé.

— Quoi ? Grogna le vampire, en baissant les yeux pour se regarder.

Manny eut vaguement conscience que le frère de Payne fronçait les sourcils, perplexe, et que Jane paraissait inquiète. Mais il restait les yeux fixés sur cet homme en face de lui— étudiant les yeux noisette, la bouche dure, le menton arrogant— cherchant à y trouver quelque chose de différent... Quelque chose d'étranger... Quelque chose qui sonnerait faux dans l'addition imparable qu'il calculait.

En fait, il n'y avait que le nez— trop busqué— mais juste parce qu'il avait été cassé une fois ou deux.

D'ailleurs, Manny sentait la vérité vibrer jusque dans la moelle de ses os.

La connexion qu'il avait sentie entre eux ne provenait pas de l'hôpital— ni de la cathédrale Saint Patrick, où d'ailleurs il était toujours certain d'avoir déjà vu cet homme— ce mâle— ce vampire— N'importe.

— Qu'est-ce que tu as à reluquer Butch comme ça ? Marmonna Viszs.

— Bordel, ouais, c'est quoi ton problème ? Insista le dénommé Butch.

En guise d'explication, Manny se pencha, et fouilla dans ses sacs. Il tomba à genoux, absolument certain qu'il trouverait ce qu'il y avait mis presque par hasard. Le destin n'aurait pas placé, au même moment, tous ses pions en place sans donner à Manny les outils nécessaires pour jouer son rôle.

Ouaip. Bien sûr. C'était là.

En se redressant, Manny remarqua que ses mains tremblaient tellement que le portrait de son père cliquetait dans son cadre.

Vu qu'il n'avait plus de voix, il ne put rien faire d'autre que tendre la photo en noir et blanc, pour que les trois autres puissent la voir.

Son père avait été le sosie du dénommé Butch.

— C'est mon père, dit Manny, la voix cassée.

Manifestement, Butch faillit répondre : « *Et alors ?* »



Mais il réalisa vite de quoi il s'agissait. Il se figea. Son visage blêmit et exprima un choc total. Et ses mains tremblèrent tout autant que celle de Manny en se tendant vers la vieille photo.

Il ne prit même pas la peine de nier la vérité. C'était impossible.

Le frère de Payne souffla un nuage de fumée délicieusement odorant.

— *Bingo.*

Manny jeta un coup d'œil vers Jane, puis vers celui qui s'avérait être son demi-frère.

— Tu le reconnais ? demanda-t-il.

Quand le mec secoua la tête, Manny se tourna vers le jumeau de Payne.

— Est-ce que les humains et vampires peuvent...

— Ouais.

Sidéré, Manny se pencha à nouveau pour étudier le visage de son père... qu'il connaissait pourtant par cœur. Bordel, comment formuler la question à son demi-frère ?

— Serais-tu par hasard...

— ... de sang-mêlé ? Compléta le mec. Oui. Absolument. Ma mère était humaine.

— Nom de Dieu ! Haleta Manny.

## Chapitre 54

Lorsque Butch saisit la photo d'un mec qui était incontestablement son portrait, il pensa curieusement aux panneaux triangulaires qui donnaient des avertissements sur les autoroutes.

Ce du genre : « *Attention, risque de gel* »... Ou encore : « *Danger, chute de pierres* »... Ou même ceux qui indiquaient : « *Ralentir, travaux* » pendant des interventions temporaires. Bordel, il prendrait même un signal avec un cerf traversant la voix, ou une flèche pour tournant dangereux, à droite ou à gauche.

Ouais, en ce moment précis, planté au milieu du grand hall, il aurait bien aimé qu'on le prévienne, avec un peu d'avance, que sa vie allait dérailler.

Bien sûr, un accident était un accident— et une collision ne pouvait pas toujours être évitée.

Levant les yeux du portrait, Butch étudia ceux du chirurgien humain : Ils étaient d'un brun profond, comme du vieux Porto. Très enfoncés, avec *exactement* la même forme que les siens. Seigneur, pourquoi ne l'avait-il pas remarqué plus tôt ?

— Tu es bien certain qu'il s'agit de ton père ? S'entendit-il dire

Il connaissait la réponse avant même de voir le mec hocher la tête.

— Qui... ? Ah, comment... ? Que... ? (*Génial, avec des questions aussi brillantes, il avait une grande carrière dans le journalisme !*) Enfin je veux dire, quoi... ?

Bravo. Il restait plus à Butch qu'à bredouiller « Quand ? » et « Où ? » Et il était bon pour la putain de place d'Anderson Cooper. (*NdT : Journaliste et animateur de télévision américain qui anime un bulletin de nouvelles sur CNN depuis 2005.*)

En fait, Butch avait un problème. Une fois passée sa transition, devenu un vampire, avec Marissa pour compagne, il s'était enfin senti en paix avec lui-même. Après bien des errances, il savait *qui* il était... et quel était son objectif dans la vie. Autrefois, dans le monde humain, Butch s'était toujours senti décalé. Vivant dans un monde parallèle, sans jamais être réellement connecté avec sa mère, ou ses frères et sœurs.

Encore moins son « père », bien entendu. Du moins, celui dont il portait le nom.

Ayant trouvé une compagne et un monde auquel appartenir, Butch avait cru ne plus rien avoir à ingurgiter. Parce qu'avant d'atteindre la sérénité de son nouvel état, le chemin parcouru avait été plutôt douloureux.

Bordel ! Et voilà que ce merdier lui tombait comme une brique sur le coin du crâne.

— Il s'appelait Robert Bluff. (L'humain parlait d'une voix grave.) Il était chirurgien à l'hôpital *Columbia Presbyterian*, à New York, quand ma mère y travaillait comme infirmière...

— Ma mère aussi était infirmière, dit Butch, la bouche sèche. Mais dans un autre hôpital.

— Il a exercé dans plusieurs endroits, au cours des années. Il est même allé... à Boston.

Il y eut ensuite un très long silence, pendant lequel Butch tata du pied les eaux troubles et agitées d'une possible infidélité de sa mère...

— À mon avis, tout le monde a bien besoin d'un verre, annonça Viszs.

— Lagavulin, répondirent en même temps Butch et le chirurgien.

Puis ils se figèrent ensemble, et se regardèrent, pendant que Viszs levait les yeux au ciel.

— Pourquoi est-ce que ça ne me surprend pas vraiment ?

Pendant que le Frère retournait au billard, chercher des verres au bar, Manello dit :

— Je n'ai jamais réellement connu mon père. J'ai dû le rencontrer... peut-être une fois. À dire vrai, je ne m'en souviens même pas.

Après un voyage éclair, Viszs revenait déjà avec la commande.

Butch prit avidement son verre, et en descendit la moitié. Et le chirurgien fit pareil, avant de secouer la tête.

— C'est drôle, mais je n'ai jamais aimé scotch avant...

— Avant quoi ?

— Avant que vous ne bricoliez ma tête la toute première fois. Autrefois, je préférais le Jack Daniel. Mais depuis l'année dernière, mes goûts ont changé. Ouais, pas que ça. *Tout* a changé.

Butch fit un vague signe de tête, mais il n'écoutait pas vraiment. Merde, il n'arrêtait pas de regarder ce foutu portrait. Au bout d'un moment, il réalisa éprouver... un certain soulagement. Étrange. Après que la récession aux ancêtres ait révélé qu'il était un lointain cousin de Kohler, Butch ne s'était pas trop posé de questions sur la cause de ces liens de sang. Il avait cru ne jamais le savoir. Aussi il avait choisi de ne pas s'en préoccuper.

Et aujourd'hui, il avait la réponse. En face de lui. Merde, c'était comme avoir eu en lui une maladie cachée durant des années. À laquelle, pour la première fois, il pouvait donner un nom.

Lequel ? *AutrePèrite* ou *Bâtardose* ?

Mais c'était logique. Il avait toujours su que son père présumé le haïssait. Sans comprendre pourquoi. Le mec devait être au courant. Bien que Butch ait du mal à imaginer sa mère, si pieuse et droite, prendre un amant. Sauf que... ce portrait indiquait sans le moindre doute qu'Odelle avait passé au moins une nuit dans les bras d'un autre.

Au premier abord, Butch eut envie de vérifier si sa mère vivait encore, pour lui poser des questions. Du moins, *quelques* questions.

Mais ça ne servirait à rien. La dernière fois qu'il l'avait vue, Odelle était déjà aux prises de la démence. Elle l'avait à peine reconnu quand il était passé lui présenter Marissa— d'ailleurs, c'était ce qui avait permis à Butch de courir un tel risque. Meeerde, il pouvait difficilement interroger ses frères et sœurs. Ni leur écrire. Il avait depuis trop longtemps quitté leurs orbites. De plus, ils n'en savaient probablement pas plus que lui.

— Est-il encore vivant ? Demanda Butch.

— Je n'en suis pas certain. J'ai toujours cru qu'il était enterré au *Cimetière des Pins*, ici même, à Caldwell. Mais en fait, qu'est-ce que j'en sais ?

— Je peux vérifier, proposa Viszs. (Et aussi bien Butch que Manny se retournèrent pour regarder le Frère.) Si ça vous dit, aucun problème. Je le retrouverai. Qu'il soit dans le monde vampire ou dans le monde humain, je le retrouverai.

— Retrouver qui ?

Une voix profonde et impérieuse venait de tomber du haut des escaliers. Tout le monde se retourna, alors que les mots résonnaient encore dans le grand hall, jusqu'au plafond. Kohler était debout sur le palier du premier étage, avec à son côté George qu'il retenait par son harnais. Il était facile de deviner l'humeur du roi, bien que ses yeux soient cachés derrière d'épaisses lunettes noires. Il était en rogne. Mortellement en rogne.

Par contre, la cause de sa colère était-elle ou non l'humain présent sous son toit ? Il avait un millier de problèmes qui pesaient actuellement sur les épaules du vampire. Dieu en soit témoin !

Ce fut Viszs qui parla— et tant mieux. Parce que Butch n'avait plus de voix. Et Manello non plus, de toute évidence.

— Monseigneur, il semblerait que ce bon docteur soit de ta lignée.

Surpris, Manello recula d'un pas, et Butch pensa : *Nom de Dieu !*  
Voilà qui ajoutait de l'essence sur le feu.

Manny se frotta les tempes tandis qu'un énorme vampire, avec des cheveux noirs longs jusqu'à la taille, descendait les escaliers, accroché à un gros chien blond qui paraissait le diriger. Le mec semblait de taille à posséder le monde, et vu le « monseigneur », c'était probablement le cas.

— Viszs, tu as bien dit ce que j'ai cru comprendre ? Demanda le mâle.

— Ouais. Absolument.

Heey, voilà qui réglait une autre question informulée. Parce que Manny, lui aussi, s'était demandé si ses oreilles fonctionnaient toujours.

— Kohler, voici Manello. Manny Manello, docteur en médecine, annonça Viszs. Manny, voici notre roi. Kohler, fils de Kohler. Je ne pense pas que vous ayez encore eu l'occasion de vous rencontrer.

— C'est le mec de Payne ?

Cette fois, Manny n'hésita pas. Sa réponse fut immédiate, instinctive, autoritaire.

— Oui, c'est moi.

Le grondement qui émergea de la bouche cruelle fut moitié rire, moitié juron.

— Et pourquoi penses-tu que nous puissions être liés pat le sang, V ?

Viszs s'éclaircit la voix, avant de plonger :

— Il y a une ressemblance incroyable entre le père de Manny et Butch. Merde, en regardant cette photo, je jurerais voir mon pote.

Les sourcils épais du mec disparurent derrière ses lunettes noires. Ensuite, son expression s'adoucit.

— Inutile de dire que je ne pourrais pas le vérifier par moi-même.

Ah, pensa Manny. Il était aveugle. Ce qui expliquait la présence du chien.

— On pourrait lui faire subir une récession aux ancêtres, suggéra Viszs.

— Ouais, dit Butch. Bonne idée. Allons-y—

— Attendez un peu, s'interposa Jane. Il pourrait en mourir.

— Holà, on se calme, dit Manny, en levant les deux mains, comme pour se protéger. Bordel, n'allez pas trop vite. C'est quoi cette connerie de récession-machin ?

Viszs souffla un nuage de fumée.

— C'est un procédé par lequel je rentrerai dans ton crâne, pour savoir combien de sang vampire coule dans tes veines. Et d'où il provient.

— Et ça pourrait vraiment me tuer ?

Manny était plutôt inquiet— surtout en voyant la façon dont Jane secouait la tête.

— C'est la seule façon d'être certain de ton lignage, dit calmement Viszs. Vu que tu es un sang-mêlé, il est presque impossible à un laboratoire d'analyser ton sang. Tous les critères habituels seront faussés par ton ADN humain.

Manny regarda autour de lui, examinant ceux qui l'entouraient : Le roi, Viszs, Jane... et celui qui était sans doute son demi-frère. Du sang vampire ? Seigneur Dieu ! C'était peut-être l'explication de ses sentiments tellement forts pour Payne. Depuis la première minute où il l'avait vue, il s'était senti différent. Comme si une partie de lui-même s'était ranimée

Peut-être son sang vampire expliquait-il aussi son caractère déplorable et ses crises de colère ?

Après avoir passé sa vie à s'interroger sur son père et ses racines, Manny avait enfin la possibilité de connaître la vérité.

Les autres le regardaient fixement. Sauf que... Manny se souvint alors du jour où il était entré à l'hôpital, une semaine plus tôt, sans distinguer le jour de la nuit. Et puis, il y avait aussi ce que Payne lui avait fait, et les changements qui existaient déjà en lui.

— Je vais vous dire un truc, annonça-t-il. Je suis très bien comme ça.

Quand Jane hocha la tête, comme si elle était d'accord avec lui, Manny fut certain d'être monté dans le bon wagon.

De plus, pas question qu'il se laisse distraire du vrai problème en cours.

— Payne va revenir— bientôt, je n'en doute pas, continua-t-il. Et je ne veux pas me flanquer contre la tempe une arme chargée avant de la revoir. Même si ça fait une différence pour vous—même si vous n'êtes pas certains que j'appartiens à votre monde— je sais qui est mon père, bordel ! Et je vois son sosie planté en face de moi. Je n'ai pas besoin d'autre preuve. À moins que... Payne le désire.

Seigneur, et sa mère ? pensa Manny tout à coup. Était-elle au courant ?

Tandis que Viszs croisait les bras sur sa poitrine, il se prépara à une bataille.

— Tu sais, mec, pour un humain, tu me plais bien, dit le vampire avec calme. Au départ, c'était pas gagné, mais maintenant, tu me bottes.

Vu la scène que cet enfoiré avait interrompue sous la douche, pas si longtemps auparavant, Manny fut plutôt surpris par sa déclaration. Soulagé aussi.

— D'accord, alors c'est décidé. Si ma femelle y tient, je le ferai. En attendant, ce que je sais me suffit.

— C'est d'accord, annonça Kohler.

Ensuite, il n'y eut rien d'autre qu'un très très long silence. Mais qu'y avait-il de plus à dire ? Le sort de Payne était la seule chose importante. Et l'inquiétude à son sujet pesait comme une pierre autour de chaque cou.

Jamais senti de sa vie, Manny ne s'était senti aussi impuissant.

— Excusez-moi, grogna son demi-frère. Il me faut un autre verre.

Quand Butch disparut dans la pièce à côté, Manny regarda avec envie la porte en bois sculptée par laquelle il venait de passer.

— À dire vrai, je suivrais bien son exemple, marmonna-t-il.

— Ma maison est à toi, dit le roi d'une voix sombre. Le bar est par là.

Étrangement, Manny ressentit un besoin presque irrépressible de s'incliner devant lui. Il se contenta de saluer de la tête.

— Merci mec.

Un poing serré se tendit vers lui, Manny le rencontra allègrement, puis fit un signe à Jane et à son mec avant de filer.

Suivant les instructions du roi, il entra dans une pièce somptueuse— remplie des trucs les plus géniaux qu'il ait jamais vus. Bordel, il y avait même une machine à pop-corn !

— Encore une dose de Lagavulin ? Demanda Butch au bout de la pièce.

Manny pivota sur lui-même, et se trouva face un bar sacrément bien approvisionné. Waouh !

— Ouais, s'il te plaît.

Il approcha son verre vide et le tendit au vampire. Le scotch qui tombait dans le cristal lui parut aussi sonore qu'un cri dans le silence. Aussi, Manny avança-t-il vers un système de sono THX qui aurait probablement pu être utilisé pour animer *Madison Square Garden*. (NdT : Salle polyvalente new-yorkaise, située sur l'île de Manhattan.)

Manny appuya sur un bouton, ce qui brancha... du *gangsta rap*. (NdT : Style de musique créé vers la fin des années 1980 sur la Côte Ouest des États-Unis et basé sur la violence.)

Horrifié, Manny tripota les stations jusqu'à obtenir du *metal*. Quand *Dead Memories* de *Slipknot* (NdT : Groupe de new metal américain formé dans l'Iowa, en 1995,) commença à tambouriner, il poussa un long soupir de soulagement.

Jusqu'à la nuit, pensa-t-il en grinçant des dents. Il n'avait à patienter que jusqu'à la nuit.

— Voilà, dit Butch, en lui tendant son scotch. (Puis il fit une grimace, avec un geste du menton vers le haut-parleur :) Tu apprécies cette merde ?

— Ouais.

— D'accord, voilà un point sur lequel on ne se ressemble pas du tout.

Le jumeau de Payne passa la tête par la porte et hurla :

— Mais c'est pas vrai ! C'est quoi ce *boucan* ?

Le mec avait les yeux hors de la tête. Comme si Manny venait de hurler des gros mots. Ou de mettre Justin Bieber. (*NdT : Jeune canadien, chanteur de pop.*)

Manny lui jeta un coup d'œil hautain, et se contenta de répliquer :

— C'est de la musique.

— Tu es vraiment le seul à penser ça !

Manny leva les yeux au ciel... puis il s'isola mentalement, dans un endroit très sombre, dangereux et solitaire. En réalité, il ne pouvait rien faire actuellement pour Payne, et ça lui donnait des envies de meurtre. Aussi, un jour comme aujourd'hui, la possibilité d'avoir du sang vampire n'était pas exactement une bonne chose à ressasser.

Seigneur, il se sentait mal en point !

— Ça vous dit un billard ? Demanda-t-il, pour se changer les idées.

— Bordel, bonne idée.

— Tu vas prendre une branlée.

Jane s'approcha, et lui tapota gentiment le bras.

— J'en suis aussi.

Manifestement, Manny n'était pas le seul qui avait désespérément besoin d'une distraction



## Chapitre 55

Tandis que Payne s'asseyait sur des sièges rembourrés, les mains sur les genoux, elle devina être dans une voiture— à cause de la vibration régulière qui lui rappelait ce qu'elle avait éprouvé dans la Porsche, aux côtés de Manuel. Elle ne pouvait confirmer visuellement ses soupçons, ayant les yeux bandés, comme le soldat du *Bloodletter* le lui avait annoncé. Elle sentait auprès d'elle l'odeur du mâle, bien qu'il soit immobile. Un autre de ses soldats devait piloter le véhicule.

Rien n'était arrivé au cours de longues heures qu'elle avait passées seule, au cellier, depuis leur confrontation jusqu'à l'heure du départ, quelques minutes plus tôt. Elle était restée sur le lit que le soldat lui avait indiqué, les genoux serrés contre la poitrine, deux revolvers posés auprès d'elle sur la couverture rugueuse. Personne ne l'avait importunée, aussi, au bout d'un moment, Payne avait cessé de tressaillir à chaque bruit qui retentissait au-dessus d'elle. Peu à peu, elle avait fini par se détendre.

Très vite, elle n'avait plus pensé qu'à Manuel. Passant et repassant dans son esprit chacun des courts moments qu'ils avaient vécus ensemble, jusqu'à ce que son cœur se brise de douleur. Le temps avait passé vite. Puis le soldat était revenu, demandant si elle souhaitait une collation avant de partir.

Elle avait refusé. Elle n'avait pas faim.

Elle avait accepté le bandeau sur les yeux— un linge propre, si fin et immaculé qu'elle s'était même demandée où le soldat avait pu le trouver. D'une poigne ferme, le mâle avait maintenu Payne par le coude pour la conduire en haut des escaliers... où il avait dû auparavant la porter.

Elle ne sut combien de temps elle resta en voiture. Un quart d'heure environ.

— Nous y sommes, dit enfin le soldat.

Sur son ordre, la voiture ralentit, puis s'immobilisa. Et le verrou de la porte fut ouvert. Payne sentit l'air frais de la nuit lui caresser le visage, tandis que le soldat l'aidait à sortir, et la soutenait le temps qu'elle retrouve son équilibre. Ensuite, la portière claqua, et il y eut un « *bang* », comme si un poing avait frappé la tôle du véhicule.

Elle entendit des pneus grincer sur les gravillons, projetant de la poussière sur sa robe.

Ensuite, elle se retrouva seule avec le chef de la meute.

Bien qu'il reste silencieux, elle le sentit passer derrière elle. Peu après, le linge glissa de sa tête quand il en détacha le nœud. En voyant le spectacle devant elle, Payne poussa un cri étouffé.

— J'ai pensé qu'avec ta liberté, tu apprécierais une vue digne de tes yeux pâles.

Toute la cité de Caldwell s'étalait devant eux ! Une véritable fête pour les yeux, avec ses lumières étincelantes et sa vie nocturne bourdonnante. En vérité, ils se trouvaient au sommet d'une colline, en hauteur, avec une vue ouverte sur toute la ville jusqu'aux rives du fleuve.

— C'est magnifique, chuchota-t-elle, en regardant le soldat.

Mais il était loin d'elle, le visage impassible au point d'en être absent, et cachait dans l'ombre sa lèvre ouverte.

— Porte-toi bien, Élué.

— Toi aussi— Je ne connais toujours pas ton nom.

— C'est exact, dit-il en la saluant. Bonne nuit.

Sur ce, il se dématérialisa, et disparut.

Payne se retourna vers la vue superbe, se demandant où était Manuel dans la cité. Elle chercha un moment de hauts immeubles situés près du pont. Et bientôt, les trouva.

Il devait être là.

Elle leva la main, et traça un cercle invisible autour des hautes bâtisses de verre et acier, où elle était certaine que vivait son mâle.

Sa poitrine était si serrée qu'elle n'arrivait plus à respirer, et elle s'attarda un bref moment de plus, avant de se dématérialiser, envoyant ses molécules au nord-est... jusqu'au manoir de la Confrérie. Elle y retournait sans enthousiasme, par simple obligation, afin d'informer son jumeau qu'elle était saine et sauve.

Lorsqu'elle reprit forme en haut des escaliers, devant la grande maison, elle approcha les portes avec une sorte d'angoisse. D'un certain côté, elle était reconnaissante d'être sortie indemne de cette rencontre. D'un autre, l'absence de son mâle la laissait vacante, incapable de ressentir le plaisir de ces retrouvailles toutes proches.

Dès qu'elle sonna la cloche, la porte du sas fut immédiatement déverrouillée. Elle entra— Aussitôt, le panneau intérieur fut ouvert, encore plus vite, par le majordome qui souriait.

— Madame ! S'écria-t-il.

Lorsque Payne pénétra dans le grand hall, elle savoura un moment l'explosion des couleurs, tout comme la première fois qu'elle les avait découvertes. Puis elle

vit son jumeau, le visage figé, à la porte de la salle de billard. Il était tout en armes, prêt à sortir...

Mais elle ne put le regarder longtemps.

Un autre mâle expulsa violemment Viszs du chemin— au point que son frère s'étala, lâchant le verre qu'il tenait à la main, en projetant le contenu dans les airs. Le cristal se fracassa à grand bruit sur le carrelage de mosaïque.

Manuel traversa l'espace, avec une expression mêlant incrédulité, terreur, et soulagement.

Sidérée, Payne n'arrivait pas à comprendre qu'il puisse être là, et courir vers elle.

Mais déjà, il l'avait empoignée, et la serrait contre lui. Et elle fut enveloppée dans sa fragrance si reconnaissable. Ces épices sombres qui n'appartenant qu'à lui enivraient Payne et faisaient chanter de joie tous ses sens. Manuel avait les mêmes épaules larges, la taille mince... et ses bras autour d'elle était tout aussi merveilleux.

Par contre, le corps ferme du mâle tremblait contre le sien, tandis qu'il la serrait éperdument, avant de reculer, comme s'il craignait de lui faire mal.

Il avait un regard frénétique lorsqu'il cria :

— Comment vas-tu ? As-tu besoin de quelque chose ? Veux-tu voir un docteur ? Es-tu blessée ? Est-ce que je pose trop de questions ? Je suis désolé. Seigneur... Qu'est-il arrivé ? Où es-tu allée ? Merde, il faut que je te laisse...

Bien sûr, pour des retrouvailles romantiques, la plupart des femelles auraient préféré des discours plus fleuris. Mais pas Payne. À ses yeux, ces bredouillements étaient le plus merveilleux des chants d'amour.

— Pourquoi es-tu là ? Demanda-t-elle, en posant les deux mains sur ses joues.

— Parce que je t'aime.

Bien sûr, ça n'expliquait rien. Mais quelle importance ? Elle n'avait pas besoin d'en savoir plus.

Soudain, elle sursauta, et arracha ses mains de lui.

— Et pour ce que je t'ai fait... ?

— Je m'en fous. On s'arrangera. On verra. J'ai eu tort. J'ai été complètement con. Un vrai trouillard. Bordel— Excuse-moi— Je suis désolé. Meeerde. (Il secoua la tête.) Il faudra que j'arrête de jurer. Oh Seigneur, ta robe...

Payne baissa les yeux, et vit étalé sur elle le sang noir des égorgeurs qu'elle avait tués, aussi bien que du sang rouge qui était probablement le sien.

— Je suis saine et sauve, annonça-t-elle clairement. Et je t'aime—

Il lui coupa la parole en embrassant, passionnément. Puis réclama :

— Dis-le encore. Je t'en prie.

— Je t'aime.

Tandis qu'il poussait un gémissement rauque, et serrait à nouveau ses bras autour d'elle, Payne sentit monter en elle une grande vague de chaleur et de gratitude. Elle laissa ses émotions la porter contre lui. Ils restèrent un moment unis, l'un contre l'autre. Puis Payne regarda par-dessus l'épaule de son mâle. Et vit son frère, qui tenait sa *shellane* à son côté.

En croisant les yeux de Viszs, elle lut dans son regard beaucoup de questions et de terreur rétrospective.

— Je n'ai absolument rien, dit-elle, aux deux mâles.

— Qu'est-il arrivé ? Demanda Manuel, la bouche dans ses cheveux. J'ai trouvé ton téléphone en miettes.

— Tu m'as cherchée ?

— Bien sûr, dit-il en s'écartant pour la regarder. Ton frère m'a appelé à l'aube.

Soudain, Payne se trouva entourée d'une véritable foule, comme si un gong avait été sonné, appelant dans le grand hall tous les mâles et femelles de la maisonnée. Bien entendu, le bruit qui avait suivi son arrivée les avait tous réunis, mais ils étaient restés un moment à distance pour lui laisser un moment tranquille avec Manuel.

Les guerriers étaient tous armés de pied en cap. Avec un visage fermé.

Il était évident que Payne avait plus de deux personnes à rassurer. Elle regarda autour d'elle, et croisa des regards inquiets et attentifs.

Tout à coup, elle eut la sensation de faire part d'une grande famille.

— J'étais au bord de la rivière, dit-elle assez fort, pour que tous puissent l'entendre, quand j'ai senti l'odeur de nos ennemis. J'ai suivi la piste, traversé plusieurs rues, et suis tombée sur deux *lessers*. (Elle sentit Manuel se raidir, et vit son frère faire la même chose.) Ça été agréable de pouvoir combattre—

Ayant avoué ça, Payne hésita... se souvenant de la réprobation qu'elle avait toujours rencontré au Sanctuaire.

Mais le roi hocha la tête, en signe d'approbation. Tout comme une puissante guerrière aux cheveux courts, qui parut elle aussi comprendre la satisfaction qu'apportait le combat. Tous les Frères, par contre, semblaient mal à l'aise.

Payne continua :

— Je m'étais débarrassée des deux *lessers* quand un groupe de mâles est arrivé. Des soldats vampires, puissants et bien armés, un véritable escadron.

Leur meneur est très grand, avec des yeux bleu nuit, des cheveux sombres, et un... (Elle indiqua sa lèvre supérieure.) Un défaut sur la lèvre.

Cette fois, les Frères et le roi se mirent à jurer, tous en même temps. Payne regretta de ne pas avoir davantage regardé dans l'eau sacrée, avant de quitter le Sanctuaire. De toute évidence, le mâle qu'elle venait de décrire était bien connu de la Confrérie, et... peu apprécié. Les mâles semblaient tous enragés qu'elle soit tombée sur lui.

— Il m'a attrapée—

Elle fut interrompue par deux grondements féroces, émanant de son jumeau et de Manuel. Tandis que Payne apaisait le mâle qu'elle tenait dans ses bras, elle regarda son frère pour annoncer :

— C'était une erreur. Il pensait devoir venger une offense faite à sa lignée. Il se croyait le fils du *Bloodletter* quand il a été témoin de la façon dont j'ai tué notre père. En vérité, il a affirmé m'avoir cherchée durant des siècles.

À ce point, Payne s'arrêta encore, réalisant qu'elle tenait d'admettre être une parricide. Mais personne ne semblait en être troublé. Ce qui en disait long, non seulement sur les mâles et les femelles qui se trouvaient là, mais aussi sur le salopard qu'avait été le *Bloodletter*.

— J'ai expliqué au soldat l'inutilité de sa vengeance, basée sur un mensonge.

Elle préféra laisser sous silence la gifle qu'elle avait reçue du mâle. Après tout, la meurtrissure s'était déjà effacée de son visage. Quelque part, Payne était presque certaine qu'il n'était pas nécessaire que les guerriers soient au courant de ce détail.

— Il m'a crue. Aussi, il ne m'a fait aucun mal. En fait, il m'a même protégée contre ses guerriers en m'offrant son lit—

Quand Manuel montra les dents, comme un vampire furieux, Payne sentit une délicieuse excitation monter en elle. À nouveau, elle le calma— avant de réaliser qu'il était excité, tout comme un mâle désireux de marquer sa femelle devait l'être. Elle trouva ça follement érotique.

— J'ai dormi seule, bien entendu, précisa-t-elle très vite. Le meneur est resté avec ses soldats à l'étage. Ensuite... il m'a posé un bandeau sur les yeux, et m'a conduite jusqu'à une colline, avec une vue superbe de la cité. Et il m'a laissée seule. Et me voilà.

— Il t'a enlevée contre ta volonté, intervint Kohler, d'une voix dure. Et si nous n'avions pas dû attendre un message urgent— et qui pouvait te concerner— la Confrérie serait déjà partie à ta recherche. Il mérite la mort pour cette offense.

— Non ! Il croyait avoir le droit d’agir ainsi. Parce que j’avais tué son père. Et dès qu’il a compris son erreur, il a été prêt à me libérer. Mais il faisait grand jour, aussi c’était impossible. J’aurais voulu vous appeler, mais j’avais perdu mon téléphone, et je n’en ai pas vu d’autres là où j’étais retenue. En vérité, ils semblent vivre à l’ancienne : En communauté, et frugalement. Ils sont installés dans un cellier, avec des couchettes de paille, et des chandelles.

— Sais-tu où est situé leur repère ? Demanda son jumeau.

— Aucune idée. J’étais inconsciente quand ils m’y ont— (Il y eut un cri d’alarme générale, aussi elle secoua la tête et expliqua :) Non, pas à cause d’eux. J’ai été blessée par un *lesser*—

— Bordel !

— Tu as été *quoi* ?

— Blessée ?

— Comment ça, *blessée* ?

Hmm, pensa Payne. Manifestement, elle avait un peu trop parlé.

Pendant que les Frères hurlaient tous en même temps, s’interrompant les uns les autres, Manuel se pencha sur elle et lui serra les deux bras dans ses paumes, le visage convulsé de fureur.

— D’accord ! Terminé, les conneries. Je veux t’examiner. (Il jeta un coup d’œil à Viszs.) Où puis-je l’emmener ?

— En haut des escaliers. Tourne à droite. Trois portes plus loin, il y a une chambre d’amis. Je vous fais envoyer un plateau. Dis-moi si tu as besoin de fournitures médicales.

— Compris.

Son mâle se jeta sur elle, la prit dans ses bras, et monta les escaliers deux par deux.

Heureusement qu’elle avait déjà terminé son histoire. Vu l’air buté et les mâchoires serrées de Manuel, il valait mieux qu’elle n’insiste pas davantage sur l’épreuve qu’elle venait de vivre.

À moins qu’elle ne tienne réellement à le mettre en rogne.

À voir la mine féroce qu’il arborait, le soldat qui avait emprisonné Payne aurait à s’inquiéter le jour où Manuel et lui se rencontreraient.

— Je suis heureuse de te revoir, dit-elle d’une voix émue. Je n’ai pensé qu’à toi quand j’étais...

Manuel ferma les yeux, comme s’il souffrait.

— T’ont-il agressée, *bambina* ?

— Non.

Et soudain, elle réalisa ce qu'il craignait réellement. Elle mit sa main sur son visage, et dit :

— Le chef ne m'a pas touchée. Ni aucun de ses soldats.

Il frissonna si fort que tout son corps en tremblait. Du coup, il faillit trébucher. Mais il se reprit, et continua à avancer.

Viszs regarda l'humain emporter sa sœur en haut du grand escalier, réalisant être le témoin d'un futur quasiment certain. D'accord, le chirurgien commencerait par ausculter Payne... mais il ne s'arrêterait pas là.

Et ce mec avait un sens musical absolument déplorable. Bordel, dire qu'il allait supporter ça dans sa vie pendant un bail.

Soudain, il se souvint de la première fois où il avait rencontré le toubib, douze mois plus tôt, lorsqu'il s'était introduit de nuit à l'hôpital Saint Francis, pour nettoyer la mémoire du mec, et récupérer des radios à lui. Après avoir été blessé et opéré par Jane dans ce même hôpital.

En voyant Manello, Viszs avait eu une brève vision. « *Frère.* »

Juste un mot, dans sa tête : *Frère.*

À cette époque, il n'avait absolument pas compris ce que ça voulait dire. Bien sûr, comment une telle chose pouvait-elle être envisageable ?

Et pourtant, une fois encore, la réalité venait confirmer son don de préscience.

Bien sûr, pour être franc, le mot exact aurait dû être : *Beau-frère.*

Mais Viszs jeta un coup d'œil à Butch. Son meilleur ami, lui aussi, regardait le chirurgien monter.

Merde. Peut-être que *frère* était le mot exact finalement. Tant mieux. Après tout, Manello était le genre de mec qui ne faisait pas trop tache dans une famille.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Kohler annonça :

— Le chirurgien peut rester. Aussi longtemps qu'il le voudra. Et laissez-le avoir tous les contacts qu'il désire avec sa famille humaine. Après tout, s'il est de ma lignée, il est le bienvenu chez moi, sans restriction.

Il y eut un grommèlement général de satisfaction. Comme toujours, dans la Confrérie, aucun secret ne durait très longtemps. Aussi, tout le monde savait déjà la relation entre Manello et Butch— et du coup entre Manello et Kohler. Après tout, ils avaient tous examiné en détail cette foutue photo. Surtout Viszs.

D'ailleurs, il avait déjà fait quelques recherches. Le nom de Robert Bluff n'existait pas. Bien sûr— *Bluff* était un alias. *Ha-ha !* Le mâle devait être un

sang-mêlé. Sinon, il n'aurait jamais pu travailler dans un hôpital humain durant les jours ouvrables. La question était : Savait-il ou non être à moitié vampire ?

Et était-il toujours vivant ?

Lorsque Jane posa la main sur son cœur, Viszs la serra contre lui. Puis il releva la tête, et regarda Kohler :

— C'est Xcor, d'accord ?

— Ouai, dit le roi. Ça se confirme. Et ce n'est pas la dernière fois que nous en entendrons parler. Au contraire. Ça n'est que le début de nos ennuis. Des miens, en particulier

Bien sûr, pensa Viszs. L'arrivée de cette bande de bâtards était un sacré problème pour tout le monde. Mais surtout pour Kohler.

— Mesdames et Messieurs, appela le roi. Vous devriez aller vous changer, ou du moins vous désarmer un brin. Il y a un repas qui nous attend.

Son appel sembla motiver les foules. Avec un bel ensemble, les têtes se tournèrent vers la salle à manger, et la nourriture préparée— que tout le monde avait jusqu'ici ignorée avec application.

Personne ne monta se changer. Mais quelques armes furent déposées sur les consoles de l'entrée. Avec Payne de retour, saine et sauve, les appétits semblaient s'être déchaînés. D'ailleurs, Viszs préférait manger qu'imaginer ce que sa sœur et cet enfoiré de chirurgien pouvaient bien fabriquer, au premier étage. Enfermés dans une chambre— Que Dieu soit son témoin, il n'avait pas besoin de...

Quand il poussa un gémissement, Jane serra son bras autour de sa taille.

— Ça va ?

Il jeta un coup d'œil à sa *shellane*.

— Ma sœur n'a pas l'âge de coucher avec ce type.

— Viszs, elle a le même âge que toi.

Il fronça les sourcils un moment. Tiens, il n'y avait jamais pensé... Lequel des deux était né le premier ? D'accord, il savait où il lui faudrait aller pour avoir la réponse à cette question.

Bordel, il n'avait même pas pensé à sa mère durant toute cette histoire. Et maintenant, il n'avait vraiment aucune envie de se pointer, pour lui annoncer que Payne s'en sortirait très bien. Que cette garce aille se faire foutre.

Non. Si la Vierge Scribe voulait être informée du sort de ses enfants, elle n'avait qu'à regarder dans ses putains de bol de méditation. À son habitude.

Il embrassa sa *shellane*.



— Je me fous complètement de savoir quand elle est née. C'est une question de principe. C'est ma sœur— ma *petite* sœur. Et jamais elle ne sera assez âgée pour... ah, faire *ça*.

Jane se mit à rire, et repassa sous son bras.

— Tu es adorable.

— Non !

— Si.

Il la conduisit dans la salle à manger, jusqu'au bout de la table, et lui tira galamment une chaise pour qu'elle s'assoie. Puis il s'installa près d'elle, à sa gauche, pour qu'elle soit du côté de sa dague. Par protection instinctive. Comme tous les mâles dédiés de la pièce l'avaient fait aussi.

Tandis que les conversations démarraient— et que chacun remplissait son assiette— Jane se mit à rire à une bêtise que Rhage venait de dire. Viszs regarda en face de lui, et vit Butch et Marissa se sourire, et se tenir la main sous la table.

Bordel, pensa-t-il, la vie était franchement géniale pour le moment.

Pourvu que ça dure !

## Chapitre 56

Une fois dans la chambre, Manny referma la porte, et se trouva seul avec sa femelle. Qu'il emmena jusqu'à un lit aussi grand qu'un terrain de football.

Il n'avait pas verrouillé la porte. C'était inutile. Seul un fou s'aviserait actuellement les déranger.

Par la fenêtre, dont les volets métalliques s'étaient relevés, apparaissait la lueur de la lune. Ce qui permettait à Manny d'admirer Payne sans avoir besoin d'allumer. Et bon sang, il adorait ce qu'il avait sous les yeux : Celle qu'il aimait, saine et sauve, et couchée dans son—

D'accord, techniquement, ce n'était pas réellement « son » lit, mais il avait la ferme intention de corriger ça avant que le soleil se lève...

Lorsqu'il s'assit à côté d'elle, Manny dut déplacer son sexe rigide et douloureux dans son pantalon. Il était dans un état d'excitation fébrile depuis qu'il avait vu Payne passer la porte d'entrée. Bien sûr, il restait entre eux beaucoup de questions en attente, mais Manny ne pouvait rien faire d'autre que la regarder fixement.

Soudain, sa conscience professionnelle réagit :

— Es-tu blessée ?

De ses mains élégantes, elle prit l'ourlet de sa robe, et plus elle le remontait, plus ses paupières devenaient lourdes.

— Vérifie-le par toi-même, je suis guérie. D'ailleurs, ce n'était qu'une éraflure... par là.

Manny eut du mal à déglutir. Effectivement, rien de grave. Sur la peau de sa cuisse, il ne restait qu'une trace d'un rose pâli. Le reste... était aussi blanc et lisse que de la porcelaine.

— Cependant, continua Payne d'une voix traînante. Peut-être aurais-je besoin d'un examen approfondi...

Manny en resta bouche bée, et ses poumons se contractèrent.

— Es-tu certaine d'être... bien ? Et qu'ils ne t'ont rien... fait ?

Bon sang, il n'arrivait pas à se débarrasser de cette idée.

Payne se rassit, et le regarda droit dans les yeux.

— Je suis toujours vierge. Je suis toujours à toi.

Sous le coup du soulagement, il ferma les yeux. Mais il ne voulait pas non plus qu'elle se trompe sur ce qu'il ressentait.

— Ça n'a pas d'importance que tu sois ou pas... merde, si bien sûr. En fait, ce que je veux dire, c'est que je me fous du côté— (*Incroyable, il n'arrivait pas à aligner deux mots sensés ce soir.*) La seule chose qui compte pour moi, c'est que tu n'aies pas souffert.

Elle eut un tel sourire que Manny fut heureux d'être déjà assis. Sinon, il se serait retrouvé le cul par terre.

— Je suis désolé pour la nuit dernière, dit encore Manny. J'ai été si con—

Elle posa sa main sur sa bouche, pour l'interrompre.

— Oublions le passé. Cette nuit, nous sommes ensemble. Et c'est tout ce qui m'importe.

— Et j'ai quelque chose d'important à te dire.

— Tu vas me quitter ?

— Jamais.

— Parfait. Alors, si nous scellions d'abord notre union ? Nous pourrions toujours parler ensuite. (Elle se releva davantage, remplaça ses doigts par ses lèvres sur la bouche de Manny, et l'embrassa profondément.) Mmm... Oui, c'est bien meilleur que des mots.

— Es-tu sûre de vouloir... ?

Il ne put aller plus loin, la langue de Payne l'empêcha de penser de façon cohérente.

En gémissant, il se souleva, et s'étendit sur elle. Il la regarda droit dans les yeux en pesant peu à peu de tout son poids sur elle... Son sexe rigide se plaça en dernier dans le berceau des cuisses de la femelle.

— Si je t'embrasse, il n'y aura plus de retour en arrière possible.

Merde, il avait une voix si gutturale que c'était presque un grondement. Mais il pensait sincèrement ce qu'il disait. Il y avait en lui une sorte d'instinct primitif qui menaçait de rompre les digues— il ne s'agissait pas seulement de sexe, bien que les mécanismes de l'acte soient intensément présents dans l'air. En prenant la virginité de Payne, Manny était conscient de la marquer pour sienne de façon irréversible. Il ne comprenait pas sa certitude, mais ne la remettait pas en question.

— Je te veux, dit-elle. J'ai attendu des siècles pour te rencontrer. Il n'y a que toi qui puisses prendre ce que j'ai à donner.

*Elle est à moi, pensa-t-il.*

Avant de l'embrasser à nouveau, il tendit la main et détacha sa lourde tresse. En étalant les mèches brunes sur l'oreiller de satin, il les caressa sur toute leur longueur.

Puis il se frotta contre elle, dans un mouvement suggestif, aussi vieux que le monde, avant de poser la main sur son sein, crispant ses doigts sur le tissu fragile de son vêtement.

Franchement, il plutôt choqué par sa violente envie de tout déchirer.

— Manuel, fais-le, ordonna-t-elle. Je veux être nue devant toi.

Évidemment, après ça, cette foutue robe n'eut aucune chance. Manny agrippa l'encolure de chaque côté, et déchira le tissu en deux, dénudant ses seins qu'il dévora des yeux. En réponse, elle gémit et se cambra. Aussitôt, Manny plongea vers elle, et sa bouche brûlante se referma sur un mamelon érigé par l'air froid de la chambre. De l'autre main, il cherchait déjà le ventre lisse de la femelle. Il voulait la toucher partout, partout. Elle filait déjà vers un premier orgasme tandis qu'il suçait son sein et caressait son sexe. Lorsqu'elle hurla son plaisir, il l'embrassa, et étouffa ses cris dans sa bouche.

Mais Manny en voulait davantage. Et cette fois, rien ne l'arrêterait. Son corps n'était plus disposé à attendre. D'une main rendue maladroite par le désir, il détacha sa ceinture et son pantalon, puis descendit sa fermeture éclair pour libérer son sexe.

Elle était prête. Elle attendait— les jambes ouvertes— le corps arqué. Tremblante de désir.

— Je vais aller doucement, dit-il contre sa bouche.

— Je ne crains pas la douleur. Je ne crains rien avec toi.

Bon sang, pensa-t-il, peut-être une femelle vampire n'était-elle pas si différente d'une humaine. Et pour Payne, la première fois serait aussi douloureuse que pour toute vierge.

— Chut, murmura-t-elle. Ne t'inquiète pas. Prends-moi.

Manny baissa la main, positionna son sexe à l'entrée du corps brûlant, et— oh Seigneur ! Il faillit jouir. Tant de douceur. Tant de feu. Tant de—

Payne agit si vite qu'il n'eut pas le temps de l'en empêcher, même s'il l'avait souhaité. Elle plaça ses deux mains sur les reins de Manny, planta ses ongles dans sa chair et l'enfonça en elle. En même temps, elle releva les hanches, et le força à la pénétrer jusqu'à la garde. Une prise de possession définitive. Complète. Parfaite.

Mais elle se raidit et feula sous la douleur, aussi il poussa un juron. C'était vraiment injuste... parce que lui était au paradis. Il resta figé, le temps qu'elle se remette de cette sensation d'envahissement.

Tout à coup, Manny eut une pulsion instinctive.

Il glissa sa main sous la nuque de Payne, et approcha le visage de la femelle de sa gorge.

— Prends-moi.

Elle poussa un gémissement de plaisir qui provoqua l'orgasme de Manny. Bordel, c'était tellement génial qu'il ne put se retenir. Dès que les longues canines de la femelle se plantèrent en lui, il explosa.

À partir de là, leur union devint sauvage. Payne se tordait contre lui, déchaînée, et son sexe brûlant malaxait Manny. Qui jouissait, encore et encore. Puis il se mit à la marteler alors qu'elle continuait à prendre son sang.

Le rythme était tellement intense que Manny sut qu'ils en porteraient tous les deux les traces au matin. Rien de civilisé. Juste un mâle et une femelle rendus fous par le désir. Par l'instinct primitif de s'unir.

C'était la sensation la plus extraordinaire qu'il ait jamais connue.

## Chapitre 57

Thomas Del Vecchio savait exactement ce qu'allait faire le tueur.

Pour lui, c'était évident. Alors même que l'inspecteur de la Cruz était retourné au poste de police, pour travailler avec les autres agents sur des théories et des indices— ce qui était certainement utile aussi—Veck avait un autre endroit où aller.

Pourtant, lorsqu'il arriva en moto au parking du motel Monroe, tous phares éteints, moteur au ralenti, il pensa qu'il serait plus intelligent de sa part de prévenir les autres de ses intentions. Et de l'endroit où il se trouvait.

Mais il laissa son téléphone dans sa poche. Sans l'utiliser.

Il arrêta sa BMW sous les arbres, à droite du parking, et la mit sur béquille. Puis il descendit, et enleva son casque qu'il accrocha au guidon. Il avait son arme dans son harnais, sous l'aisselle, et cherchait à se convaincre qu'il comptait seulement monter la garde. Au cas où quelqu'un viendrait.

Il faillit presque croire à son mensonge.

Mais la terrible vérité était autre : Veck était poussé par le désir de tuer. Qui dormait en lui depuis très très très longtemps. De la Cruz avait raison de se méfier de lui comme coéquipier. Veck était maudit : Où les péchés du père s'arrêtaient, ceux du fils commençaient.

Parce que Veck était un pécheur. Et il le savait. Merde, il était entré dans la police pour tenter de drainer ses pulsions, d'exorciser tout ce merdier. Il avait parfois la sensation qu'il existait en lui un véritable démon.

Ce soir, il n'était pas un meurtrier. Non ! Il était un policier, prêt à coincer un tueur— à le foutre en taule pour que ce salopard ne puisse reprendre son sinistre boulot.

Absolument

En approchant du motel, Veck resta dissimulé à l'ombre des arbres, les yeux braqués sur la chambre où la dernière fille avait été retrouvée. Tout était dans l'état où la police l'avait laissé, avec encore les rubans jaunes qui entouraient la scène du crime en une sorte de triangle, autour de la porte et du trottoir devant la fenêtre. Sur le panneau, il y avait des sceaux officiels qui, en principe, ne pouvaient être brisés que par des agents autorisés. Aucune lumière ne brillait, ni dans la chambre, ni au dehors. Pour l'instant, il n'y avait personne en vue.

Au pied d'un arbre au feuillage persistant, Veck tira sur son bonnet de laine de ses mains gantées, avant de relever plus haut encore le col de son col roulé. Il était vêtu de noir des pieds à la tête.

Il était doué pour faire le guet. Capable de rester immobile au point de se fondre dans le paysage. Il était aussi doué pour canaliser son énergie intérieure en un calme apparent... pour garder ses ressources sous pression, prêt à bondir à la moindre alerte.

Veck savait que sa proie reviendrait. Après tout, ce malade mental avait perdu tous ses trophées. Sa petite collection était désormais aux mains des autorités— et les membres de la police scientifique travaillaient dessus pour tenter de résoudre de nombreux meurtres irrésolus à travers tout le pays. Mais ce ne serait pas dans l'espoir de récupérer ses flacons d'échantillons que cet infâme salaud reviendrait au motel. Non. Il serait attiré par le besoin maladif de revoir cet endroit... et d'y pleurer la perte de ce qu'il s'était donné tant de mal à obtenir.

Était-ce insensé de sa part ? Absolument. Mais c'était une étape irrépressible de sa folie galopante. Après tout, à ce stade, le tueur ne raisonnait plus sainement. Et il était désespéré. Aussi, Veck avait-il la ferme intention de rester planté là autant de nuits qu'il le faudrait, jusqu'à ce que ce fumier se pointe.

Le temps passa. Il attendit. Et attendit encore. Aussi patient et déterminé que n'importe quel obsédé. Il était conscient que ça pourrait s'avérer désastreux pour lui d'être là tout seul. Avec un couteau à la taille. Et ce putain de flingue—

Un craquement de brindilles.

Sans bouger la tête, Veck tourna les yeux sur la droite. Le reste de son corps demeura immobile, sa respiration ne s'accéléra pas.

Le voilà. Un homme étrangement fluet... qui traversait d'un pas prudent les derniers buissons marquant l'orée de la forêt. Tandis qu'il approchait du motel par le côté, le mec portait sur le visage une expression quasi religieuse. Mais ce n'était pas le seul détail qui le trahissait. Ses vêtements étaient couverts de sang séché. Ses chaussures aussi. Et il boitait, comme s'il avait un problème à la jambe. Quant à son visage, il portait des griffures profondes. Dues aux ongles de sa dernière victime, sans doute.

*Tu es cuit*, pensa Veck.

Et alors qu'il fixait le tueur... sa main glissa jusqu'à sa taille, cherchant déjà la poignée de son couteau.

Il ne cessait de se répéter de laisser son arme en place, de prendre plutôt ses menottes, mais Veck n'écoutait pas. Il y avait toujours eu en lui deux parties distinctes, deux personnalités qui se partageaient sa peau. Dans un moment

comme celui-ci, il avait la sensation de se regarder agir de l'extérieur. Comme un passager dans un taxi, découvrant tout à coup que la destination qu'on lui imposait ne dépendait plus de lui.

À pas lents, Veck se rapprocha de l'homme, le traquant aussi silencieusement qu'une ombre. La distance entre eux diminua peu à peu, jusqu'à ce que le flic soit à deux mètres derrière le fumier. Veck avait sorti son couteau— presque contre son gré— mais il était trop tard dorénavant pour le remettre en place. Trop tard pour se reprendre. Trop tard pour écouter la voix de sa conscience qui lui disait qu'il s'apprêtait à commettre un crime. Qu'il finirait en prison.... Veck avait basculé, son côté obscur avait pris le pouvoir, et voulait tuer—

Un troisième homme surgit de nulle part.

Énorme, gigantesque. Un véritable mammoth vêtu de cuir noir se planta sur le chemin du tueur, l'empêchant de fuir. Quand David Kroner poussa un cri étouffé et recula d'un pas, un feulement furieux résonna dans l'air.

Bordel, on aurait cru entendre un animal. Et ce mec avait des... *crocs* ?

*Mais qu'est-ce que... ?*

L'attaque fut si brutale que la tête dut tueur faillit être arrachée dès le premier coup. Et ça continua. Le sang jaillissait si loin et si fort que Veck en reçut son pantalon et sur son col roulé. Et même sur son bonnet.

Pourtant, l'agresseur n'avait ni couteau ni dague.

Non. Il déchiquetait le tueur avec ses... dents.

Quand Veck voulut reculer, son dos heurta un tronc, et l'impact l'envoya valdinguer en avant. Ce qui n'était pas du tout la direction qu'il aurait souhaité prendre dans de telles circonstances. D'ailleurs, il aurait voulu courir vers sa moto... ou simplement s'enfuir. N'importe où. Loin... Mais il était comme tétanisé par le spectacle qui se déroulait sous les yeux. Par cette violence déchaînée. Et par la certitude que cet animal féroce n'était pas humain.

Quand ce fut terminé, le monstre relâcha ce qui restait du corps en lambeaux. Puis il se retourna et regarda Veck.

— Nom... de Dieu, haleta Veck.

Le visage avait des traits humains, certes, mais les crocs étaient complètement hors sujet. Tout comme la taille démesurée et le regard sauvage. Bordel ! Il y avait du sang qui coulait sur le menton de cette... bête.

— Regarde-moi, ordonna une voix à l'accent étranger.

Lorsqu'il émergea un gargouillement immonde du corps du serial killer, Veck ne put même pas tourner la tête. Il était hypnotisé par des mirettes absolument fabuleuses... d'un bleu intense... et lumineux—



Une migraine épouvantable lui martelait le crâne, l'empêchant de prendre conscience de ce qui se passait autour de lui. Veck s'écroula à genoux, puis roula sur le sol, en position fœtale, attendant que ça passe.

*Clic.*

Pourquoi était-il par terre ? Quand Veck voulut se redresser, il sentit l'odeur du sang. Mais pourquoi ? Il cligna plusieurs fois des yeux. Poussa un gémissement. Tourna la tête et—

— Meeerde !

Il se releva d'un bond, absolument sidéré, et regarda le corps déchiqueté et sanglant près de lui.

— Non, mais c'est pas vrai !

Il poussa une véritable litanie de jurons. Ça y est ! Cette fois, il avait tué—

Sauf que... lorsqu'il regarda le couteau qu'il tenait à la main, il n'y vit aucune trace de sang. Ni sur la lame. Ni sur ses mains. Il n'y avait que quelques éclaboussures sur ses vêtements.

Perplexe, Veck jeta un coup d'œil autour de lui, cherchant à se souvenir. Il se revoyait arriver en moto, la garer sous les arbres, attendre, puis voir arriver cet homme... qui était maintenant mourant, sur le sol. Bien sûr, pour être franc, il savait s'être approché du tueur avec intention de s'en débarrasser. Pourtant, au vu des preuves évidentes, il ne l'avait pas fait...

Bon sang, il y avait un trou noir... Veck n'avait aucune idée de qui avait tué David Kroner.

Un gémissement le fit sursauter. Il baissa les yeux. Le mec était en miettes, mais il bougeait encore, cherchant de l'aide. Il était vraiment incroyable qu'il soit encore en vie !

Avec des mains tremblantes, Veck sortit son portable, et appela le 911 :

— Ici l'inspecteur Del Vecchio de la Criminelle de Caldwell. J'ai besoin d'une ambulance au motel Monroe. Le plus vite possible.

Il donna rapidement les faits à l'opératrice— qui les transmet aux urgentistes déjà en route.

Après avoir raccroché, Veck enleva son blouson, le roula en boule, et s'agenouilla auprès du mourant. Il pressa le cuir sur la gorge béante du mec, priant pour qu'il survive. Sans même savoir si c'était une bonne chose ou pas.

— Je ne t'ai pas tué, murmura-t-il. Dis-moi que je ne t'ai pas tué.

Seigneur... Mais que s'était-il passé ?

## Chapitre 58

— Il est venu te voir.

Étendu sur son lit, Blaylock apercevait le meilleur de Saxton, fils de Tyme. Et ce n'était pas son cul. Le mâle se rasait devant le miroir de la salle de bain, et son profil parfait était doucement souligné par la rampe de spots.

Seigneur, qu'il était beau ! Pensa Blay. Son amant était quasiment tout ce qu'il avait souhaité.

— Qui ? Demanda-t-il à mi-voix.

Saxton croisa son regard dans la glace, avec une grimace entendue.

— Oh...

Pour éviter d'épiloguer sur le sujet, Blay fixa la couette qu'il avait tirée sur sa poitrine. Il était nu sous le satin. Comme Saxton l'était aussi sous son peignoir.

— Il voulait savoir comment tu allais, continua Sax.

Puisqu'il avait déjà utilisé « Oh », Blay décida de donner dans l'audacieux, avec un : « Vraiment ? »

— Il était dehors sur la terrasse. Il n'a pas voulu entrer... pour ne pas nous déranger.

Étrange. Quand Blay s'était endormi, après que son ventre ait été recousu, il s'était vaguement demandé ce que Saxton fichait sur la terrasse. Mais il souffrait tellement que son cerveau ne fonctionnait pas de façon cohérente.

Maintenant, par contre, il sentait un terrible frisson le traverser.

Que la Vierge Scribe en soit bénie, ça faisait un bail qu'il n'avait plus éprouvé cette sensation familière. Mais le temps n'en diminuait pas l'impact. Malgré sa vive émotion, Blay ne put se résoudre à poser des questions sur cette conversation. D'abord, ce serait un manque de respect pour Saxton. Ensuite... c'était inutile.

Fort heureusement, il avait de nombreuses munitions pour tuer cette folle impulsion. Il lui suffisait de penser au retour de Qhuinn au manoir, une semaine plus tôt, avec les cheveux ébouriffés et la peau souillée par l'odeur d'un autre mâle. Sa démarche arrogante indiquait parfaitement quel genre de satisfaction il venait de trouver.

En repensant à la façon dont il s'était jeté en vain à la tête de Qhuinn— non pas une, mais deux fois— Blay était malade. Il ne supportait même plus d'y penser.

— Tu ne veux pas savoir ce qu’il a dit ? Murmura Saxton qui passait la lame de son rasoir sur sa gorge, évitant avec soin la morsure causée une demi-heure plus tôt— par Blay.

Blay ferma les yeux, et se demanda s’il réussirait un jour à oublier que Quinn acceptait de baiser n’importe qui... sauf lui. C’était une réalité insoutenable.

— Non ? Insista Saxton.

Lorsque le matelas bougea, Blay tressaillit et releva les paupières. Saxton était revenu pour s’asseoir sur le bord du lit. Fraîchement, rasé, le mâle se tamponnait les mâchoires et les joues avec une serviette ensanglantée.

— Non ? Répéta-t-il.

— Je voudrais te demander quelque chose, dit Blay. Et je préférerais que tu évites les sarcasmes, pour une fois. Je sais bien que ça fait partie de ton charme, mais s’il te plaît, sois sincère.

Aussitôt, le visage de Saxton se devint grave.

— Demande toujours.

Blay lissa nerveusement la couette sur sa poitrine. Plusieurs fois.

— Est-ce que ça... t’a plu ?

Du coin de l’œil, il vit Saxton sursauter, et faillit mourir de honte.

— Quoi ? Demanda Sax. Tu parles de qui s’est passé... au lit ?

Blay hocha la tête, les lèvres serrées, et pensa qu’il pourrait sans doute s’expliquer davantage. Mais sa bouche trop sèche l’en empêchait.

— Seigneur, pourquoi as-tu besoin de demander une chose pareille ? Dit Saxton doucement.

Et bien... parce que Blay s’inquiétait parfois de ne pas être à la hauteur.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Saxton plia soigneusement sa serviette et la posa à côté. Puis il mit son bras contre la hanche de Blay, et se pencha, jusqu’à se retrouver face à face avec lui.

— Oui. (Après ça, il posa les lèvres sur la gorge de Blay, et suçça doucement sa peau avant d’ajouter :) Beaucoup.

Soulagé, Blay caressa de la main la nuque du mâle, appréciant le contact des doux cheveux bouclés.

— Merci Seigneur.

Il savourait depuis peu le plaisir d’un corps pressé contre le sien. Et ne s’en lassait pas. Il connaissait chaque courbe et chaque aspérité de la poitrine, des hanches ou des cuisses de Saxton. Il savait les endroits où le caresser, où le

mordre— ceux où s'accrocher à deux mains— et aussi ce qui faisait jouir son amant.

Bien sûr. Il n'aurait pas dû poser cette question...

Mais Qhuinn l'avait rejeté... Après des mois passés à souffrir à cause de ce mâle, Blay était toujours écorché vif. Bien sûr, il avait appris à se protéger d'un pansement. Extérieurement du moins. Parce que, en lui, la blessure béante suintait toujours, aussi profonde et douloureuse que le jour où Blay l'avait reçue : Quand il avait dû admettre que celui qu'il désirait par-dessus tout ne serait jamais à lui. Jamais...

— Qhuinn n'arrive pas à gérer ce qu'il éprouve pour toi, dit Saxton, reculant pour le regarder.

Blay eut un rire amer.

— Je préférerais ne pas parler de lui.

— Pourquoi pas ? (Saxton tendit la main, et caressa du pouce la lèvre inférieure de Blay.) Qu'on en parle ou pas, il est toujours entre nous.

Blay envisagea un mensonge de politesse, puis abandonna cette idée.

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas grave. Je le savais dès le premier jour. (L'autre main de Saxton glissa sous la couette.) Tout comme je savais aussi que je te voulais.

Blay poussa un gémissement de plaisir quand les doigts se refermèrent sur son sexe— qui raidit immédiatement. Puis ses hanches ondulèrent et ses jambes s'écartèrent. Tout en soutenant le regard de son amant, Blay caressa de la langue le pouce qu'il avait dans la bouche.

C'était tellement meilleur que ses anciennes voltiges émotionnelles avec Qhuinn, pensa Blay, conscient d'être en sécurité avec Saxton. Plus d'espérances déçues. Plus de souffrances.

De plus, leur relation était intensément sexuelle.

Avec un regard à la fois brûlant et sérieux, Saxton lâcha Blay et souleva la couette pour révéler son corps nu. Ensuite, il dénoua sa ceinture, et enleva le peignoir qu'il portait.

C'est très bien, pensa Blay. C'est ce que je veux—

Lorsque son amant posa la bouche sur sa clavicule... avant de descendre plus bas, Blay referma les yeux. Et aussitôt, les sensations qui l'envahirent se firent plus fortes. Plus primitives. Sauf que, dans son fantasme, les lèvres qui le caressaient n'étaient pas celle de Saxton...

— Attends, arrête— s'écria-t-il, en se rasant brutalement.

— Laisse-moi faire, dit Saxton d'une voix calme. Je sais à quoi tu penses.

En l'entendant, Blay eut un serrement de cœur. Mais l'autre mâle se contenta de secouer la tête, avant de se remettre à l'embrasser.

Aucun d'eux n'avait encore parlé d'amour. Et Blay comprit soudain que ça n'arriverait jamais. Parce que Saxton avait raison : Blay était toujours obsédé par Qhuinn. Et le resterait sans doute éternellement.

— Pourquoi ? Demanda-t-il.

— Parce que je veux te garder aussi longtemps que possible.

— Mais je suis là. Je resterai toujours là pour toi.

Saxton secoua la tête, tout en mordillant les abdominaux durs de Blay.

— Blaylock, arrête de réfléchir. Contente-toi de ressentir.

Lorsque la bouche brûlante du mâle descendit plus bas, Blay poussa un cri rauque, et décida de suivre cet avis sensé. Après tout, c'était pour lui une question de survie.

Très bientôt, Qhuinn annoncerait officiellement son union prochaine avec Layla.

Blay ne savait pas au juste d'où lui venait cette certitude. Mais il le savait. Ces deux-là, depuis quelques semaines, ne se quittaient plus. Et la blonde Élué avait encore été la veille dans la chambre de Qhuinn. Blay avait senti son parfum en passant devant la porte.

Domage que cette idée fixe ne soit pas un simple exercice mental pour se déprimer. Blay avait la conviction que c'était bien plus sérieux. Comme si le brouillard du futur— qui empêchait normalement de prévoir les jours à venir, les mois et les années— s'était éclairci... pour laisser apparaître aux yeux de Blay les ombres du destin.

Très bientôt, pensa-t-il.

Seigneur, il ne le supporterait pas. Ça allait le tuer.

— Je suis tellement content que tu sois là, gémit-il à Saxton.

— Moi aussi, répondit le mâle d'une voix triste. Je t'assure...

## Chapitre 59

La nuit suivante, Payne arpentait le manoir de la Confrérie, allant de la salle à manger au grand hall, puis jusqu'au billard— avant de recommencer. Encore et encore.

Son mâle avait quitté la maison au milieu de l'après-midi, pour « régler un truc. » Et bien qu'il se soit abstenu de fournir la moindre précision, Payne avait adoré son sourire sensuel lorsqu'il l'avait couchée dans le lit— qu'ils avaient partagé, toute la nuit— avant de s'en aller.

Bien entendu, Payne avait été incapable de dormir.

Elle était bien trop heureuse. Et trop surprise aussi des derniers événements.

Elle s'arrêta en face de portes-fenêtres qui ouvraient sur la terrasse, et songea au portrait que Manuel lui avait montré. Il était évident que son mâle partageait un lien de sang avec Butch. Et donc avec le roi. Mais elle ne souhaitait pas le voir subir une récession aux ancêtres. Elle partageait les craintes de Manuel quant aux risques encourus. Ils étaient enfin ensemble après tous les problèmes qu'ils avaient dû surmonter. Et Payne préférait ne pas tenter le destin.

De plus, cette information ne leur apporterait rien. Le roi avait déjà accueilli Manuel au manoir, sans attendre une confirmation de leurs liens. Il avait même autorisé Manuel à contacter sa mère humaine.

Il avait été décidé aussi que son mâle travaillerait dans le monde vampire— non seulement avec Doc Jane à la clinique de la Confrérie, mais aussi avec Havers, le médecin de la race. Après tout, les vampires avaient besoin de chirurgiens de valeur. Et Manuel était l'un des meilleurs.

Quant à Payne, elle sortirait en patrouille pour combattre avec les autres. Kohler avait donné son accord. Bien sûr, ni son mâle ni son frère n'était enthousiasmé en pensant au danger qu'elle affronterait chaque nuit, mais ils ne l'arrêteraient pas. Elle avait longuement parlé avec Manuel... qui avait fini par accepter ce besoin qui était en sa nature. Il avait seulement insisté pour qu'elle se munisse des meilleures armes possibles— et, bien sûr, son jumeau y veillerait.

Étrange, comme ces deux-là semblaient bien s'entendre. Qui l'aurait dit ?

Payne avança jusqu'à d'autres portes fenêtrées et fouilla l'obscurité de la nuit, cherchant des faisceaux de phares.

*Où était-il ? Où était-il...*

Manuel comptait aussi parler à Doc Jane des changements physiques qu'il avait constatés récemment sur lui-même. Et vu que Payne devenait luminescente dès qu'il s'approchait d'elle, ces modifications deviendraient sans doute permanentes. Manuel pratiquerait sur lui de nouveaux examens, pour comprendre ce qui se passait. Tous les deux espéraient que cette cure de jouvence permette à Manuel de vivre auprès de Payne— en pleine santé, en pleine jeunesse— le plus longtemps possible.

Mais seul le temps le prouverait.

Payne poussa un juron, pivota sur elle-même, puis traversa le hall... Et entra dans la salle à manger.

À nouveau, elle se précipita vers les portes-fenêtres, et leva les yeux vers le ciel. Elle ne comptait pas revoir sa mère. Bien sûr, il aurait été merveilleux de faire part de son nouveau bonheur à une famille de sang. Mais son géniteur était mort. Et Payne ne faisait aucune confiance à la Vierge Scribe... qui était parfaitement capable de l'enfermer à nouveau. Après tout, Manuel était un sang-mêlé, et sa mère, à l'esprit étroit, n'approuverait en aucun cas—

Elle vit d'énormes yeux jaunes apparaître sur la pente qui montait au manoir. Aussitôt, son cœur tambourina. En même temps que la musique : Un battement rythmique, si fort que les vitres en tremblaient.

Payne sortit en courant de la salle à manger, traversa comme un éclair le sol de mosaïque du grand hall— qui représentait un pommier en pleine floraison. Quelques secondes plus tard, elle émergeait du sas dans la nuit profonde, en haut des escaliers—

Elle courait si vite qu'elle dérapa en s'arrêtant.

Manuel n'était pas seul. Derrière sa Porsche, il y avait une sorte de wagon sur roues, assez haut— et sans fenêtres à l'arrière.

Quand son mâle émergea de son véhicule, il fit à Payne un grand signe de la main en criant :

— Hey !

Il était tout sourires en s'approchant d'elle, puis il posa ses deux mains sur la taille de Payne, et la serra contre lui.

— Tu m'as manqué, murmura-t-il contre sa bouche.

— Toi aussi. (Elle eut un grand rire heureux.) Dis-moi, qu'as-tu apporté ?

Le vieux majordome du manoir émergea du second véhicule.

— Messire, dois-je—

— Non, merci, Fritz. Je m'en occupe.

— Je suis heureux d'avoir pu vous servir, dit le *doggen* en s'inclinant très bas.

— Merci mec, vous avez été génial.

En entrant dans la maison d'un pas dansant, le vieux *doggen* arborait un sourire béat. Puis Manuel se tourna vers Payne :

— Ne bouge pas.

— Bien sûr, répondit Payne, qui fronça les sourcils en entendant un choc à l'intérieur du camion.

Manuel l'embrassa une dernière fois, puis redescendit les marches, et passa à l'arrière.

Des portes s'ouvrirent. Des coups sourds. Une sorte de grincement... comme un pont-levis qui descendait. Suivi par le claquement de sabots. Et puis...

Payne avait déjà une idée quand un hennissement lui confirma l'exactitude de ses soupçons. Juste après, la superbe pouliche descendit une rampe, et Manny la conduisit jusqu'à elle.

Les yeux pleins de larmes, Payne posa ses mains sur sa bouche. Le cheval encensait, agitant le cou avec grâce. Sa robe noire luisait dans la lumière dorée qui coulait des fenêtres de la maison. Elle avait retrouvé sa santé et sa vitalité.

— Pourquoi... Pourquoi est-elle là ? Demanda Payne d'une voix rauque.

— Tu sais, dans le monde humain, dit Manuel avec un grand sourire, un homme offre à sa fiancée un cadeau en signe de son amour. J'ai pensé que Glory t'irait mieux qu'un diamant. De plus, elle a infiniment plus de valeur à mes yeux. Et j'espère que tu penseras la même chose.

Quand elle ne répondit pas, Manuel lui tendit les rênes de cuir attachés au harnais du cheval.

— Voilà, elle est à toi.

Glory poussa un hennissement sonore et secoua sa crinière, comme pour approuver ce changement de propriétaire.

Payne s'essuya les yeux, et se jeta dans les bras de Manny— qu'elle embrassa profondément.

— Je ne sais pas quoi dire.

Quand elle accepta les rênes, Manny gonfla le torse comme un paon faisant la roue, rouge de fierté.

Payne prit une grande inspiration, puis—

Avant même d'en être consciente, elle s'envola et monta Glory à califourchon, avec la sensation qu'elle et sa monture se connaissaient depuis des années.



Glory n'avait besoin ni d'étriers, ni de selle— ni de permission, ni de rien. Elle bondit en avant, plantant ses sabots dans les gravillons de la cour, avant de partir au grand galop, vers la montagne.

Payne se pencha en avant vers la longue crinière qui volait, le corps parfaitement balancé sur le dos solide qui ondulait entre ses jambes. Tandis que le vent la giflait au visage, elle poussa un hurlement de joie, suivi d'un rire exaltant. Au grand galop, elle savourait un sentiment enivrant.

Sous le ciel nocturne.

Elle avait la liberté d'agir à sa guise.

Elle aimait un mâle de valeur.

Elle ne se contentait plus d'exister. Elle vivait. Enfin.

Resté à côté du van, Manny regarda ses deux femelles partir ensemble. Il était tellement heureux qu'il eut la sensation que sa tête allait exploser. Seigneur, qu'elles étaient belles ensemble ! Comme les deux cerneaux d'une même noix. Il les fixait éperdument— toutes les deux fortes et solides, lancées au grand galop dans l'obscurité, si vite que la plupart des voitures auraient eu du mal à les suivre.

En fait, il était si ému qu'il versa même une petite larme. Bordel, quelle importance ? C'était une nuit incroyable. Il avait bien le droit de—

— J'ai eu cette vision, dit une voix derrière lui.

— Nom de Dieu ! (Après avoir fait un bond d'un mètre, Manny agrippa sa croix, et pivota pour jeter au vampire un œil noir.) Es-tu obligé de me rendre cardiaque en arrivant comme ça, en douce, dans mon dos ?

Le frère de Payne ne répondit pas. Peut-être ne le pouvait-il pas. Les yeux du vampire étaient rivés sur sa sœur, qui galopait au loin sur son cheval. Et il semblait aussi ému que Manny.

— J'ai eu cette vision, répéta Viszs. Mais je croyais qu'il s'agissait d'un étalon. Et pourtant, je l'ai vue, sur le dos d'un pur sang, avec les cheveux qui volaient dans le vent. Seigneur, je pensais que c'était le passé. Et non le futur...

À nouveau, Manny regarda ses femelles. Elles étaient déjà loin, et faisaient un grand tour, en direction du mur d'enceinte, pour revenir vers le manoir.

— Je l'aime tellement, dit Manny, comme à lui-même. C'est mon cœur que je vois galoper là-bas. C'est ma femelle.

— Je comprends.

Une alliance solide s'était forgée entre eux. Et Manny se sentait chez lui au manoir, d'une façon étrangement rapide. Il préférait ne pas trop s'y attarder, de crainte de voir disparaître son tout nouveau bonheur.

Un moment après, il jeta un autre coup d'œil à Viszs :

— Je peux te poser une question ?

— Vas-y.

— Bordel, qu'est-ce que tu as bricolé avec ma voiture ?

— Quoi ? Oh, tu parles de la musique ?

— Où sont mes—

— ... tes CD immondes ? (Des yeux de diamant croisèrent ceux de Manny.)

Mec, si tu dois vivre ici, il faut que tu vives à mon rythme.

Manny secoua la tête.

— Tu te fous de moi ?

— Ne me dis pas que tu n'apprécies pas le rap ?

— Tu es gonflé ! (Manny grommela une fois ou deux, puis admis :) D'accord, il y a un ou deux titres potables.

Le rire du vampire fut bien trop triomphant.

— Je me doutais que ton cas n'était pas sans espoir.

— C'est quoi au juste ?

— Voilà qu'il veut des titres et des noms maintenant ! (Le vampire sortit une roulée de sa poche, et l'alluma.) Attends un peu, qu'est-ce que je t'ai mis ? *Cinderella Man* d'Eminem ; *I Am Not A Human Being* de Lil Wayne; du Tupac...

La liste continua, une bonne dizaine de minutes. Manny écoutait d'une oreille, tout en regardant Payne revenir vers lui. En même temps, il frottait la lourde croix en or qu'il portait autour du cou.

Il vivrait avec Payne. Il irait à l'église avec son frère, Butch, tous les soirs à minuit. Viszs ne l'avait pas poignardé. De plus, s'il se souvenait bien, le vampire possédait cet Escalade noir garé dans la cour. Or Manny était libre de sortir dans la journée... ce qui lui donnerait tout le temps voulu pour organiser une petite vengeance à sa façon. Il imaginait déjà la tronche que tirerait cet arrogant salopard en écoutant *Black Veil Bride*, *Bullet for My Valentine* ou *Avenged sevenfold*. Ce 4x4 avait une super sono, ça allait donner !

(NdT : 1- BVB, groupe américain de metal formé en 2006 en Californie. 2- BFMV ou B4MV, groupe de metalcore et dernièrement heavy metal, formé au Pays de Galles en 1997. 3- A7X, groupe californien de heavy metal fondé en 1999.)

Manny ne put s'empêcher de sourire à cette idée.

En y réfléchissant, il avait le sentiment d'avoir gagné à la loterie. Dans les cinquante États du pays en même temps.

Bordel oui, il était sacrément heureux.

**FIN**

## **Livre I : LE ROI DES VAMPIRES - Dark Lover**

À Caldwell, dans l'État de New-York. Depuis toute éternité, les vampires mènent une guerre sans merci contre la *Lessening* Société, des égorgeurs aux ordres de l'Omega, le mal absolu.

Les vampires sont organisés avec les Civils (dont l'élite aristocratique est la très fermée caste de la *Glymera*), les *Doggens* (les domestiques), et les Guerriers : La **Confrérie de la Dague Noire**.

Mais les Frères ne sont plus que sept et chacun d'eux porte une lourde croix...

**Kohler**, le dernier des vampires de sang pur, est le roi légitime de la race. Depuis que sa famille a été massacrée par les *lessers*, le guerrier poursuit sa vengeance en solitaire. Mais quand son Frère Darius meurt assassiné, Kohler se voit contraint de réaliser son dernier vœu...

**Beth Marshall**, la fille de Darius, est à moitié humaine et ignore tout de son ascendance paternelle. À sa transition, un mâle vampire doit se trouver auprès d'elle sinon elle mourra. C'est ainsi qu'elle rencontre Kohler, qui l'initie à son nouvel état. Pour pouvoir vivre auprès d'elle, le guerrier renuera toutes les traditions de sa race, et acceptera enfin le rôle pour lequel il est né.

**Autres personnages** : Les six autres Frères (Darius, Tohrment, Viszs, Rhage, Zadiste et Fhurie) ; Wellsie, la *shellane* de Tohrment ; l'inspecteur Butch O'Neal, un ami de Beth ; deux membres de la *Glymera*, Marissa, la compagne de Kohler, et son frère, Havers, le médecin-vampire ; et Fritz, le vieux *doggen*.

Parmi les *lessers* : M. X, le directeur, et Billy Riddle, une future recrue.

\*\*\*

## **Livre II : LA MALÉDICTION DU VAMPIRE - Lover Eternal**

À Caldwell, dans l'État de New-York, la **Confrérie de la Dague Noire** vit en autarcie depuis que le Roi Aveugle, Kohler, a repris ses droits héréditaires.

Le nouveau directeur de la *Lessening* Société, M. X, se donne pour but de décimer la Confrérie afin de massacrer ensuite les vampires civils en toute impunité.

**Rhage** est le plus puissant des Frères et son physique exceptionnel lui assure un succès sans pareil auprès des femmes, humaines ou vampires. Il est aussi victime d'une malédiction imposée par la Vierge Scribe, la toute puissante déité responsable de l'existence des vampires : Le guerrier est en effet est possédé par une bête féroce qui se libère lorsqu'il est sous tension.

**Mary Luce** est une courageuse humaine en phase terminale de cancer, qui a d'autres soucis en tête qu'une aventure à court terme. Mais elle cèdera à sa fascination pour cet "homme" hors du commun.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment, Bella, une femelle vampire amie de Mary ; et John Matthew, un orphelin vampire que recueillera la Confrérie...

Parmi les *lessers* : M. O, un membre particulièrement violent...

\*\*\*

### **Livre III : LA RÉSURRECTION DU VAMPIRE - Lover Awakened**

À Caldwell, dans l'État de New-York, la **Confrérie de la Dague Noire** recherche désespérément Bella, une femelle vampire enlevée par la *Lessening* Société.

À la poursuite de renseignements sur les Frères, les *lessers* torturent et tuent les Civils qu'ils enlèvent à grande échelle.

**Zadiste** est le plus sombre des Frères. Enlevé enfant à sa famille, il a vécu esclave durant des décennies. Son âme et son corps sont désormais brisés et son instabilité inquiète souvent ses Frères, en particulier son jumeau, Fhurie.

**Bella** est une aristocrate vampire déchue, ex-membre de la *Glymera*. Dès leur première rencontre, elle a été fascinée par Zadiste, par sa violence et son intensité. Lorsque c'est lui qui la délivre, ils apprendront ensemble à oublier leur passé.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment ; Rehvenge, le demi-frère de Bella, alias le Révérend, un demi-*sympathe* qui dirige le club ZeroSum (enfer de la drogue, de l'alcool et de la prostitution) que fréquentent les Frères...

Parmi les *lessers* : M. O, le nouveau directeur, qui est obsédé par Bella.

\*\*\*

### **Livre IV : LA LUMIÈRE DU VAMPIRE - Lover Revealed**

À Caldwell, dans l'État de New-York, la **Confrérie de la Dague Noire** n'accepte en son sein qu'un seul humain, Butch O'Neal, un ancien inspecteur révoqué pour brutalité. Depuis lors, Butch vit avec les vampires et les aide de son mieux dans leur lutte contre la *Lessening* Société.

M. X a été rappelé à son poste de directeur après la disparition de M. O, mais il a perdu toute combativité et cherche désormais à détruire l'Omega grâce à la prédiction du *Dhestroyer*.

**Butch O'Neal** a toujours été solitaire et sans peur. Bien adapté au nouveau monde qui est le sien, il est rongé par sa passion pour une femelle vampire, Marissa, l'ex-compagne de Kohler. Il aimerait participer davantage aux combats mais ses capacités humaines ne le lui permettent pas. Lorsqu'il est enlevé et torturé par les *lessers*, son endurance et sa loyauté vont être poussées aux toutes dernières extrémités. Ce n'est pas sa vie qui est menacée mais sa santé mentale.

**Marissa** a été rejetée par la *Glymera* lorsqu'elle a rompu avec Kohler. Elle est courtisée par Rehvenge, un noble vampire, et attirée par l'humain Butch, qu'elle veille lorsqu'il est blessé, ce qui lui vaut de se retrouver avec la Confrérie. Une véritable union est difficile entre ces deux êtres que tout sépare mais Viszs, le vampire aux pouvoirs puissants, envisage une solution possible...

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment, mais aussi Lash, Qhuinn et Blaylock, les condisciples de John Matthew au programme d'entraînement des jeunes vampires ; et Xhex, une demi-*sympathe*, employée par le Révérend au club ZeroSum.

Parmi les *lessers* : M. X, le directeur des *lessers*, et une nouvelle recrue, Van Dean, qui semble l'Élu de la prédiction...

## **Livre V : LA LIBÉRATION DU VAMPIRE - Lover Unbound**

À Caldwell, dans l'État de New-York, la Vierge Scribe rappelle à la **Confrérie de la Dague Noire** qu'il est du devoir de l'un d'eux de devenir le Primâle parmi les Élués, la communauté qui vit à ses côtés dans un monde parallèle. C'est en effet d'elles que naîtront les femelles qui seront les futures Élués et les mâles guerriers destinés à devenir les futurs Frères.

**Viszs** est le plus intelligent des Frères. En plus d'un don de double vue, il possède une main aux incroyables capacités de destruction. Il est troublé d'avoir perdu la compagnie exclusive de Butch, son ami humain, mais lorsqu'il apprend en plus que la Vierge Scribe compte sur lui pour devenir le prochain Primâle, son univers déraile. Il a passé son enfance avec son géniteur, un guerrier psychopathe, ce qui lui a laissé de profondes cicatrices, physiques et morales.

Le docteur **Jane Whitcomb** découvre un "homme" grièvement blessé sur sa table d'opération. Jamais elle n'a vu un tel physique, ni de telles anomalies internes. La Confrérie débarque le jour même pour récupérer Viszs, effacer la mémoire des humains présents et enlever la jeune femme— sur l'ordre express du vampire. Mais le futur Primâle espère-t-il vraiment avoir le droit de vivre auprès d'une humaine ?

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment ; Manuel Manello, un humain médecin-chef de l'hôpital Saint Francis ; et quelques Élués : Cormia, Layla, Amalia, et la *directrix*...

\*\*\*

## **Livre VI : LE CHOIX DU VAMPIRE - Lover Enshrined**

À Caldwell dans l'État de New-York, la **Confrérie de la Dague Noire** est toujours en guerre contre la *Lessening* Société. Pour étoffer leurs rangs, les Frères entraînent de futurs guerriers. Mais il y a des tensions parmi les élèves et John Matthew vit de difficiles moments.

L'Omega veut contrer la menace du *Destroyer* avec le retour de son fils caché, élevé parmi les vampires pour mieux les connaître avant de les détruire.

Le Primâle a du mal à gérer ses nouvelles responsabilités...

**Fhurie**, le plus altruiste des Frères, a passé sa vie à expier le fait que son jumeau ait été enlevé et pas lui. Pour surmonter son attirance envers la compagne de son frère, Bella, il s'est proposé à la place de Viszs en tant que Primâle. Il sombre dans la dépression et abuse de drogues de plus en plus fortes. Son comportement devient si erratique qu'il finit par inquiéter ses Frères.

**Cormia** est une Éluée qui apprécie peu son anonymat parmi la communauté. Elle est attirée par son nouveau compagnon mais, trop habituée à obéir aveuglément, elle ne sait comment gérer ou exprimer ses sentiments.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment...

Parmi les *lessers* : M. D, le nouveau directeur, qui est chargé d'assister le fils de l'Omega.

\*\*\*

### **Livre VI ½ : LA FILLE DU VAMPIRE – Father Mine**

À Caldwell dans l'État de New-York, les vampires mènent une guerre sans merci contre la *Lessening* Société, des égorgeurs aux ordres de l'Omega, le mal absolu.

La race est défendue par un groupe de Guerriers : La **Confrérie de la Dague Noire**.

Après un été particulièrement meurtrier, l'aristocratie vampire, la *Glymera*, a été décimée et ses demeures pillées. Le programme pour l'entraînement des jeunes mâles a été arrêté, et seuls trois d'entre eux sont restés comme soldats auprès de la Confrérie.

**Zadiste**, ancien esclave, a craint de perdre sa *shellane* durant sa grossesse et son accouchement. Il a des difficultés à gérer la présence de sa fille, Nalla.

Et les cauchemars récurrents de son passé deviennent de plus en plus violents.

**Bella** est tiraillée entre son amour pour Zadiste, et ses inquiétudes maternelles. Ayant elle-même grandi sans père, sous la tutelle de son frère Rehvenge, elle craint que l'enfant ne se sente repoussée et n'en souffre. Alors qu'elle décide de quitter la Confrérie, elle apprend que Zadiste a été grièvement blessé.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment...

\*\*\*

### **Livre VII : LA VENGEANCE DU VAMPIRE - Lover Avenged**

À Caldwell, dans l'État de New-York, la **Confrérie de la Dague Noire** apprend que la *Glymera* cherche à faire assassiner le roi. La tentative échoue grâce à Rehvenge.

De son côté, la *Lessening* Société a trouvé un nouveau meneur avec le fils de l'Omega, qui réorganise les finances de la Société en devenant le nouveau fournisseur de drogues dures à Caldwell. Ce qui l'oppose au Révérend, propriétaire du ZeroSum.

**Rehvenge**, un aristocrate de la *Glymera*, a été nommé *leahdyre* du Conseil, et travaille avec Kohler à réorganiser le monde vampire. Il est aussi à moitié *sympathe*, ce qu'il dissimule. Pour contrer son côté obscur, Rehv vit sous influence médicamenteuse et rencontre ainsi une infirmière vampire qui le laisse pas indifférent.

**Ehlana**, née aristocrate, mène une vie pauvre et difficile depuis que son père, malade, a été ruiné et chassé de la *Glymera*. Après avoir perdu son travail à la clinique chez Havers, elle reçoit un héritage inattendu suite aux morts violentes de la guerre. Dans le coffre de sa nouvelle demeure, elle découvre de sombres secrets.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment ; la princesse *sympathe* et son époux ; et l'ange déchu, Lassiter... qui a ramené Tohrment parmi la Confrérie.

Deux *Moors* : iAm et Trez, les gardes du corps de Rehvenge.

\*\*\*

### **Livre VIII : LE SECRET DU VAMPIRE - Lover Mine**

À Caldwell, dans l'État de New-York, la **Confrérie de la Dague Noire** engage contre les *lessers* des soldats entraînés par les Frères. Dont John Matthew, qui cherche à retrouver Xhe.

De sombres évènements du passé trouveront enfin leur dénouement.

De son côté, la *Lessening* Société s'est organisée autour du fils de l'Omega, un dangereux sociopathe. Qui cherche à prendre la place de Rehvenge.

**John Matthew** est le guerrier Tehrror, un muet censé être le demi-frère de Beth, la reine. En fait, il n'est pas le fils de Darius, le Frère assassiné par les *lessers*, mais sa réincarnation, ce qu'il ignore. John porte un secret qui pèse lourd dans sa vie. Et éprouve une violente passion pour Xhex, une demi-*sympathe* au caractère difficile.

**Xhex** est une guerrière qui travaillait autrefois avec Rehvenge, au ZeroSum. Après avoir été enlevée et torturée par le fils de l'Omega, elle se joint aux Frères dans leur combat contre la *Lessening* Société. Son désir de vengeance quasi obsessionnel l'empêche de penser à autre chose. Malgré son attirance pour John, elle est prête à mourir pour atteindre son but.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment ; Saxton, le cousin de Quinn ; une nouvelle recrue parmi les *lessers*.

Au Sanctuaire : Payne, la fille de la Vierge Scribe, et No'One, une Éluée déchue.

Personnages des flash-back : Murdher, le Frère disparu. Et Darius, le père de Beth...

### **Livre IX : LA DÉLIVRANCE DU VAMPIRE - Lover Unleashed**

À Caldwell, dans l'État de New-York, la **Confrérie de la Dague Noire** est toujours en guerre contre la *Lessening* Société, dont les nouvelles recrues se multiplient.

La Confrérie s'apprête à faire appel à un humain pour sauver Payne. Le vampire accepte mal de ne jamais avoir connu sa jumelle et son passé revient le hanter.

D'anciens soldats du *Bloodletter* arrivent à Caldwell. Où ils comptent bien se tailler un royaume.

Dans le monde humain, l'inspecteur José de la Cruz recherche un serial killer.

**Payne**, la sœur de Viszs, possède la même aura sombre et sensuelle que son jumeau. Guerrière aux instincts sanguinaires, elle a été emprisonnée durant des siècles par leur mère, la Vierge Scribe pour l'assassinat de son géniteur, le *Bloodletter*. Elle réussit à quitter le Sanctuaire suite à une terrible blessure à la moelle épinière qui la laisse paralysée...

**Manuel Manello** est médecin orthopédique et dirige le service de chirurgie de l'hôpital Saint Francis. Quand il est conduit au manoir de la Confrérie pour opérer une femelle vampire, il ne reste indifférent ni à son physique exceptionnel, ni à ses souffrances.

Suite à un lavage de cerveau, Manny perd tous ses repaires. Avant d'être rappelé auprès de sa patiente. Il l'aime, tout en étant conscient que rien ne sera jamais possible entre eux.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment ; la bande de bâtards, dont Xcor, Throe et Zypher.

Au poste de police de Caldwell : José de la Cruz et son nouveau coéquipier, Thomas Del Vecchio.